A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

8 L 1

Digitized by Google

UNIVERS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME NEUVIÈME.

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN X.

BIBL. UNIV.
GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

(N.° LII.) 7 Messidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

Sur la Melpomène des Français.

C'est trop, du sang d'Atride obstinés idolâtres,
Parer des demi-dieux de splendeur revêtus.
Les Grecs chantaient les Grecs : pourquoi sur nos théâtres
N'imiter que leurs arts et si peu leurs vertus ?

Leurs muses consacraient l'honneur de la patrie ;
Leurs ayeux revivaient en marbre de Paros ;
De même éternisons notre France chérie :
Disons aux temps futurs quels étaient nos héros.

De l'antique Lutèce interrogeons les fastes :
Athène est moins prodigue en sévères leçons ;
Rome à la tragédie ouvrit des champs moins vastes,
Et nos noms illustrés sont pleins de nobles sons.

Astre qui fis fleurir les palmes de Racine,
N'as-tu pas d'un Auguste éclairé les succès ?

Digitized by Google

Le Louvre eut ses Nérons, et le prudent Commine
Flattait en pâlissant un Tibère français.

Devant Achille armé tout se disperse et tombe :
Guesclin, qui l'eût dompté, Guesclin fut notre appui :
Toute une ville en deuil rend ses clefs sur sa tombe;
Et son nom formidable est vainqueur après lui.

O chaste Scipion ! si ta jeune sagesse
De la beauté captive honora les malheurs,
La pudeur de Bayard, heureux vainqueur de Bresse,
Rougit du tendre effroi de deux vierges en pleurs.

Henri fut un Trajan, et son ombre ravie
Entendit nos regrets expier son trépas.
Le cri, le cri sauveur qui te coûta la vie
T'égale à Décius, ô généreux d'Assas !

Mais quoi ! des vieux tombeaux qui ranime la cendre ?
O surprise ! les morts se lèvent glorieux ...
Revois je les Cyrus, le divin Alexandre?...
Oui, ce sont de Martel les fils victorieux.

Les fidelles portraits des fondateurs suprêmes
Qui de ce vaste empire ont bâti la grandeur,
Qui donnaient, partageaient, brisaient les diadêmes,
Pourraient ils de la scène obscurcir la splendeur ?

Que notre ame s'élève à leurs ames pareille !
Du fabuleux genie atteignons le niveau :
Polyeucte est divin, consacré par Corneille ;
Atlas est un Pygmée en un étroit cerveau.

Dérobons à la nuit, où les Goths, les Hérules
Dormiront à jamais oubliés sur nos bords,
Non Alcmène et son fils, mais nos propres Hercules:
Nous rendrons les vivants jaloux du prix des morts.

Digitized by Google

MESSIDOR AN X.

Si l'espoir de survivre à leur cendre glacée
Charme en secret le cœur des plus sages humains,
De nos pères fameux que l'image encensée
A qui chérit leur gloire enseigne leurs chemins.

Malheur à qui, pourtant, les suit à pas serviles!
Qui se fraye un sentier, y laisse un souvenir:
L'imitateur s'égare, et ses yeux mal habiles
Fouillant trop le passé lisent peu l'avenir.

Voltaire, Dubelloi prêtaient à nos ancêtres
L'un un port gigantesque et l'autre un fard brillant:
Qu'à l'aide du pinceau des Sophocles, nos maîtres,
Notre âge se colore en un miroir parlant.

Il est temps, ô Cécrops! que ton peuple se taise:
Il a trop combattu notre célébrité.
Qu'enfin prêtant son lustre à la Clio française
Melpomène la montre à la postérité!

Saturne toujours fuit..... Ah! ses ailes fatales
Ont mis peuples et rois, et cités en débris.
Une race nouvelle hérite des annales.....
Comme on chercha Palmyre, elle cherche Paris.

La science, aux lueurs de sa lampe qui veille,
Recueille enfin nos vers, titres de vos exploits,
Vous, dont le bruit fameux étonna notre oreille,
Princes et magistrats, appuis des saintes lois.

Qu'il renaisse immortel, sur la scène tragique,
L'homme qui, de l'Europe ayant su triompher,
N'aura pas craint d'asseoir la liberté publique,
Et qui, nouveau César, aurait pu l'étouffer.

Ah! qui dompte l'orgueil d'avoir dompté le monde
Sous des traits inconnus met sa gloire au grand jour:
Le trône est au dessous des autels que lui fonde
La voix de tous les temps dont il sera l'amour.

LOUIS LEMERCIER.

Digitized by Google

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré;
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestiges de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse:
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fonds des bois semble encor m'appeler.
O! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles;
Ces genêts, ornement d'un sauvage réduit,
Ce chèvre-feuille, atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour-à-tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts! agitez-vous doucement dans les airs!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous confieront des amours étrangères,
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

Par un jeune homme âgé de 16 ans.

LOGOGRIPHE.

Je suis un être vil en gardant mon milieu,
J'inspire de l'horreur en ôtant mon milieu,
Mon nom est une insulte en gardant mon milieu,
Mon nom est une injure en ôtant mon milieu,
Je me conduis très-mal en gardant mon milieu,
J'ai fait le plus grand mal en ôtant mon milieu,
Le plaisir m'a séduit en gardant mon milieu,

Digitized by Google

La vengeance me plaît en ôtant mon milieu.
Vous penserez au vice en gardant mon milieu,
Vous penserez au crime en ôtant mon milieu.
Je prends un air facile en gardant mon milieu,
Je suis sombre et farouche en ôtant mon milieu,
Je recherche le monde en gardant mon milieu,
Je déteste le jour en ôtant mon milieu.
Ma figure est riante en gardant mon milieu,
Mon regard est affreux en ôtant mon milieu.
Gardez-vous de me suivre en gardant mon milieu,
Craignez de m'irriter en ôtant mon milieu.

Par un Abonné.

CHARADE.

De la nature eussiez-vous en partage
Vertus, talent, esprit, courage,
Vous ne devez prétendre à rien
Sans mon premier; c'est bien certain.
Rarement mon dernier est venu sur la terre;
Aussi, nul de nous n'en a vu:
C'est pour nous un être inconnu;
Mais il ne l'était pas à notre premier père.
Je définis quel est mon tout,
Qui, je crois, est de votre goût;
Une production rare dans ces contrées,
Mais abondante en d'autre lieux,
Que le marin audacieux
Nous apporte souvent des rives éloignées.

Par le citoyen A. C. *de Toulouse.*

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis femelle, et ne suis faite,
Cher lecteur, pour rester muette.
Je ne dis pourtant jamais rien
Que par un curieux je n'y sois invitée;
Mais, selon que je suis montée,
A mon questionneur je réponds mal ou bien.
Ma réponse, il est vrai, ne se fait point attendre,
Force m'est de parler dès que l'on veut m'entendre.
En vain je tremble, je frémis,
Je suis roide, froide et pincée;
Le silence ne m'est permis
Que quand je suis vieille et cassée.
Alors, par une jeune sœur,
Qui doit avoir ma taille et surtout ma grosseur,
Je me vois bientôt remplacée.
Sous des traits différents je puis m'offrir à toi,
Et sans changer de nom j'ai tout un autre emploi,
Je suis très utile en voyage,
Et sur la mer d'un grand usage,
Propre en tout temps, bonne en tout lieux,
A tout me prêtant de mon mieux.
En France, où si longtemps j'ai paru nécessaire,
Aux uns je faisais déshonneur,
Lorsque, par un destin contraire,
Pour peu qu'on veuille en croire un dicton de grand'mère,
A d'autres je portais bonheur.
Tel convient de m'avoir usée
Qui ne dit pas m'avoir frisée.

Digitized by Google

Enfin, les gens polis surtout
N'osent parler de moi partout.

*Par madame de M***.*

Mot de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *France*, où l'on trouve *rance* et *franc*.

Le mot de la Charade est *aulbute*.

Le mot de l'Enigme est *charbon*.

AVIS.

Nous prions ceux de nos Abonnés, qui voudraient faire insérer, dans le Mercure, *des énigmes, charades et logogriphes, de les adresser, franc de port, au bureau du* Mercure, *rue de la Place-Vendôme, n.° 7.*

Digitized by Google

JEANNE-D'ARC ou la PUCELLE D'ORLÉANS; tragédie en cinq actes. A Paris, chez Cramer, *rue des Bons-Enfants, n.° 12;* Henrichs, *rue de la Loi, n.° 1231;* Moussard, *rue Helvetius;* Vente, *Boulevart Italien. Prix, un franc 60 centimes.*

L'ART de flétrir tout ce qui est noble est un talent très-applaudi; je le sais. Le monde ne vous pardonne pas de révérer ce qu'il a couvert de ridicule; je le sais encore. Il vous traite d'esprit faible..... Et cependant si je n'ose admirer publiquement ce qui me pénètre intérieurement de respect, appellerai-je cela de la force ou de la faiblesse d'esprit? Avant de se soumettre si servilement aux opinions de son siécle, il conviendrait, ce me semble, d'examiner si ce siécle, tout éclairé qu'il se prétend, a d'assez justes idées de la gloire, pour fixer les réputations.

Lorsqu'une nation, dans la première fleur de sa beauté, se montre ornée de justice et de pudeur, lorsqu'à travers les inévitables faiblesses du cœur humain, nous voyons que les mœurs publiques y sont respectées; que les mariages chastes et féconds y portent leurs fruits avec honneur; que les pères de famille sont graves et pleins de sens; la religion simple et vraie, comme elle doit l'être, pour honorer le ciel; et qu'il semble qu'on respire, dans l'histoire de ces heureux temps, je ne sais quel parfum d'innocence et de vertu; alors aussi nous voyons que les actions honnêtes y sont seules en pos-

Digitized by Google

session de la gloire, que le vice n'y recueille que le mépris ; et cette dispensation, si conforme aux règles de l'équité, nous montre que l'honnêteté et la justice sont inséparablement assises sur la même base. La réflexion de Tacite est pleine de vérité. C'est que les siécles les plus fertiles en vertus sont aussi ceux qui savent le mieux les estimer. *Adeò virtutes iisdem temporibus optimè æstimantur, quibus facillimè gignuntur.* C'est cette droiture de l'opinion publique qui fait la morale d'une nation ; et c'est par elle qu'on peut expliquer et accorder deux choses qui jusqu'ici ont paru se contredire. D'un côté, cette perfection de mœurs que nous remarquons dans quelques siécles, ce semble, plus fortunés ; et de l'autre, ces plaintes éternelles sur la corruption des hommes que les moralistes ont l'air de se renvoyer d'âge en âge. Certainement les hommes ont été, dans tous les temps, capables des mêmes passions comme des mêmes vertus. Peut-être même, à cet âge d'une florissante jeunesse, où le sang d'une nation n'a rien perdu de sa force et de sa pureté, les passions plus sévèrement réprimées n'en sont-elles que plus vives ; et c'est ce que semblent témoigner ces anciens romans où nous voyons ce qu'il en coûtait de soins et de sacrifices pour arracher du cœur d'une femme un seul soupir contraire au devoir ; romans, s'il faut le dire, mille fois plus chastes que ne le sont aujourd'hui nos livres de philosophie ; prodiges de fidélité et d'honneur qu'une génération énervée s'est vue obligée de reléguer parmi les chimères, parce qu'elle n'avait plus même la force de croire à la vertu de ses ancêtres ; et

Digitized by Google

toutefois cette héroïque pureté qui nous étonne, qui nous accuse, ne partait pas d'une nature différente de la nôtre; car le fonds de l'homme reste toujours le même; mais c'est qu'il y a des temps où l'on sait honorer la vertu, où l'on n'est point exposé à rougir en professant des sentiments qui font la gloire de la nature humaine, où le vice au contraire ne se montre qu'en tremblant; et tant que l'estime publique est assez éclairée et assez ferme pour maintenir cet ordre dans une nation, quelqu'imperfection d'ailleurs que des censeurs chagrins y puissent remarquer, toute cette nation est assez dans les voies de l'honneur; mais il y a d'autre temps où c'est la vertu qui se cache, et où le vice paraît en triomphe; où, comme nous le dit cet excellent peintre des Germains, on se joue dans la corruption, comme dans son élément, *Vitia ridet... corrumpere et corrumpi seculum vocatur.* Et tel est le caractère de ces temps malheureux, que, par un renversement de toute justice, l'extrême honnêteté y est en proie aux railleries, tandis que les actions les plus infâmes y mènent à la gloire.

En faut-il d'autre preuve que la célébrité honteuse de ces ouvrages, de ces poèmes scandaleux, que le génie de la dépravation a pu seul inspirer, et dont une certaine pudeur défend même de prononcer le nom! Telles est, par-dessus tous les autres, celui qui m'a conduit à faire ces réflexions. Dans quel livre a-t-on jamais poussé plus loin la bassesse d'ame, l'effronterie cinique, le mépris de la dignité de l'homme, et ce déplorable talent de souiller tout, qui n'avait été donné qu'aux harpies? Mais en

Digitized by Google

même temps, quelle production a jamais été plus exaltée, et recherchée avec plus de fureur! que dis-je, ils ont bien osé en faire un des chef-d'œuvres de l'esprit humain; et s'il faut les croire, l'auteur de la Henriade ne s'est élevé que par là au rang de grand poète. C'est là, ce me semble, l'extrême dégradation; car ce n'est pas seulement tolérer le désordre, c'est le glorifier. Que ma délicatesse et mon zèle fassent sourire de pitié ces grands esprits, je le veux bien. Il y a une conséquence qui me presse, et à laquelle j'ai la faiblesse, je l'avoue, de ne pouvoir résister. C'est que lorsque le monde en est venu à cet excès de transporter la honte dans la vertu, et les honneurs dans le vice, c'est alors une nécessité pour l'homme de bien de chercher sa gloire dans le sein même du mépris.

Mais, messieurs, il suffirait d'un peu de sang français dans les veines, pour souffrir impatiemment de voir placer un monument d'opprobre parmi les chef-d'œuvres de notre patrie. S'il y a quelque chose de plus déshonorant que de pratiquer le vice, c'est sans doute de l'enseigner. La force des passions, la pente rapide du plaisir, le sourire trompeur de l'occasion, tout cela peut encore excuser l'homme faible à qui le crime d'un moment enfonce dans le cœur un repentir éternel. Mais quelle idée se faire de celui qui, dans la réflexion d'un long travail, compose avec tout l'art dont il est capable, ces leçons de débauche, ou plutôt ces mortels poisons qui doivent tuer des générations qui ne sont point encore nées? Et que penser du siècle qui se récrie sur le mérite de cette fécondité détestable? Vous me direz que

Digitized by Google

ce n'est pas le venin que vous estimez, mais seulement l'habileté avec lequel il est préparé; et n'est-ce pas précisément cette habileté qui en fait tout le danger pour la jeunesse ? Homme insensé! j'aimerais autant vous voir admirer des fleurs qui orneraient le bord du précipice où serait tombé votre fils, ou la forme élégante d'un poignard qu'on lui aurait plongé dans le sein. Vous vous extasiez sur les couleurs enchanteresses de cette poésie. Il y a donc des hommes pour qui la poésie n'est qu'une harmonie de mots, et un vain calcul de syllabes. Qu'un poème leur inspire des sentiments bas ou sublimes, que ce soit de l'ambroisie ou de la fange qu'il leur présente, il n'importe, pourvu qu'on remue leur sens et leur imagination grossière, on sera toujours pour eux un assez grand poète. Mais pourtant quelle différence y aurait-il entre le poète et le faiseur de vers, même le plus habile, si la noblesse du génie et la dignité du sujet étaient comptées pour rien? Un des premiers écrivains de notre temps nous donnait dernièrement une idée fort ingénieuse de la poésie, en la comparant à cette déesse de Virgile, qui se fait reconnaître par sa démarche. Mais quelque vive et quelque riante que soit cette image, peut-être ne remplit-elle pas encore l'idée qu'on doit en avoir, aussi parfaitement que cette belle figure de la poésie, qui est de la création de Raphaël, et où vous voyez respirer je ne sais quel enthousiasme surnaturel qui agite sa chevelure, étincelle dans ses yeux perçants, et semble répandre sur son front, comme dans tous ses traits, les rayons d'une lumière divine. *Humanam ex-*

Digitized by Google

superat mentem haud sine numine divum. Et si nous venons à penser que personne n'a jamais porté la force du langage poétique aussi loin que les prophètes, peut-être apprendrons-nous enfin à ne pas donner si légèrement le nom de poésie à des pensées frivoles, qui n'ont ni élévation ni vigueur; mais bien moins encore, sans doute, à ces productions ignobles qui traînent également dans la boue et le lecteur et l'écrivain.

J'aurai toujours peine à concevoir comment, dans le siécle de la politesse, il a pu se trouver un Français capable de couvrir d'infamie cette héroïque bergère qui sauva la France sous Charles VII : c'est tout ce qu'aurait pu faire un Anglais du 15.e siécle. A voir la chose politiquement, c'est, dit Mercier, un crime de lèze-nation. Ceux qui l'ont brûlée vive, et qui ont prétendu qu'une fille ne pouvait porter les armes sans être sorcière, étaient des misérables qui offensaient la raison humaine; mais celui qui, trois cents ans après sa mort, vient se faire un divertissement d'outrager sa mémoire et la pudeur publique, je vous prie de me dire le nom qu'il lui faut donner. Le grand homme ne faisait qu'en rire, et ceux qui en rient encore aujourd'hui, comme d'une plaisanterie sans conséquence, sont très-persuadés que c'est avoir un bien grand esprit que de se moquer de ce qu'honoraient leurs pères. C'était aussi un beau sujet de triomphe pour le malin Arouet, de voir que l'honnête Chapelain, avec les meilleures intentions du monde, avait fait un poëme très-ennuyeux, et il expliquait cela avec une politesse qui n'était qu'à lui, en disant que le pauvre

Digitized by Google

Chapelain avait eu *la bêtise de traiter son sujet sérieusement ;* espèce de principe d'où il faudrait conclure que *la Jérusalem délivrée* est aussi ennuyeuse que la Henriade, parce que c'est un poème sérieux. Il est vrai qu'on a mêlé, aux aventures de Jeanne d'Arc, quelque chose de miraculeux, et rire d'un miracle est encore un trait de génie bien admirable pour les gens de ce siécle ; mais si l'on veut prendre la peine d'examiner toutes les circonstances qui ont signalé la courte apparition de ce personnage si extraordinaire, ses combats, ses victoires, ses blessures et sa mort, on verra qu'il n'y a pas dans tout cela le plus petit mot pour rire.

Il est étrange avec quels préjugés et quelle ignorance du cœur humain on lit communément l'histoire. Il y a des gens qui regardent la Pucelle d'Orléans comme un fantôme ridicule suscité par la politique de ce temps-là. Ils se croiraient déshonorés d'ajouter foi aux exploits de cette fille, et ils lisent tous les jours, dans Tite-Live, qu'une vierge romaine se jeta dans le Tibre, et le traversa à la nage au milieu d'une grêle de traits qu'on lui lançait du rivage. Le courage et l'honneur ne sont-ils donc pas de tous les pays ? Les prodiges de l'ame n'appartiennent pas à tous les temps, je l'avoue, non plus que les excès du vice, et sans doute il ne serait jamais entré dans l'esprit d'un citoyen romain de faire de la généreuse *Clélie* l'héroïne d'un poème infâme : il était réservé à un philosophe moderne de l'entreprendre, et à nous de l'applaudir.

C'est en quelque sorte pour réparer ce scan-

Digitized by Google

dale que M. Schiller, poète allemand, a entrepris sa tragédie. Mercier n'a pas manqué cette occasion de payer son tribut d'éloges, et si l'Allemagne le vante, il faut avouer qu'il le lui rend bien. La pièce de Schiller est, à la vérité, pleine de sentiments élevés, et d'une expression très-poétique; mais elle est d'ailleurs si bizarrement construite, le style en est si ampoulé, l'ordonnance si contraire à toutes les règles de l'art, qu'en bon français il est impossible d'appeler cela une tragédie. Eh! tant mieux, s'écrie Mercier, c'est précisément comme cela que je l'aime; si c'était du Racine, je ne m'en soucierais pas : il est si commun d'écrire comme Racine! En effet, ce Racine a la simplicité de s'asservir aux principes; il observe strictement les unités, au lieu que Schiller les viole hardiment, et se met sans façon au dessus de toutes les règles. Cette audace paraît quelque chose de si beau à Mercier, qu'il se croit obligé d'enfler son style pour le louer dignement : il appelle cela les grandes compositions d'un génie libre. Voilà ce que c'est que d'être allemand, et il ne faut plus s'étonner si Mercier passe en Allemagne pour un si grand génie; ce n'est pas précisément parce qu'il a le don de s'ennuyer en lisant Racine, ni parce que le chant du rossignol lui paraît insupportable, mais par la grande raison du cœur humain qui veut que nous applaudissions celui qui nous applaudit. *Il nous vante! en effet, c'est un homme de goût.*

Il y a des gens qui n'entendent point raillerie sur les hérésies littéraires, mais celles de Mercier ont quelque chose de si grotesque,

BIBL. UNIV.

Digitized by Google

qu'elles désarment les plus sévères. Que dire à un homme qui prend en pitié *la pauvre Melpomène française garrottée* par Corneille, Racine et Boileau, mais qui en revanche vous assure que Schiller lui donne du *ravissement?* Ferez-vous la guerre à quelqu'un, parce qu'il trouvera que le vin de Vaugirard est une boisson délectable? Toute cette querelle, entre le sublime germanique et le goût français, se réduit à savoir lequel vaut le mieux de dire, comme Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots....

ou bien comme Schiller :

Celui qui brise la tempête fulminante du courroux.

Il faudrait plus d'un siécle pour éclaircir cette question : j'ignore ce qu'on en pensera l'an 2240; mais je sais que de notre temps il n'est pas aisé de convaincre de certaines gens que le beau naturel l'emporte sur le plus pompeux galimatias.

Il y a quelque chose qui m'étonne davantage; c'est qu'un homme d'un aussi grand sens que Mercier ait pu voir, dans la pièce de Schiller, ce qu'il appelle *une rare et noble fidélité historique*. Quelle fidélité si rare y a-t-il donc à avoir rendu Jeanne-d'Arc amoureuse d'un Anglais, et ce qui est pire, à avoir attribué à *Agnès Sorel* un trait d'héroïsme et de dévouement que tout le monde sait appartenir à la reine *Marie d'Anjou*, femme de Charles VII? Ce fut cette princesse accomplie, comme nous le dit l'histoire, qui, oubliant les infidélités de son époux, devint l'ange tutélaire de ce prince

Digitized by Google

dans ses plus grandes infortunes. Ce fut elle qui le fit résoudre à demeurer dans les provinces de la Loire, et qui par-là sauva Orléans; ce fut elle, et non pas Agnès Sorel, qui vendit toute son argenterie, toutes ses pierreries, et en apporta l'argent au roi pour le paiement de l'armée. Certainement il y a de l'immoralité dans l'action du poète qui s'avise de dépouiller une femme des vertus conjugales pour en orner une maîtresse. Je ne vois pas ce que cela peut avoir de noble et de rare; mais à coup sûr il n'y a pas de fidélité. Il faut apparemment être un peu prophète et un peu allemand, comme Mercier, pour trouver dans tout cela quelque chose qui nous donne du ravissement.

CHARLES D.

VARIÉTÉS.

Londres, premier juin 1802.

Troisième lettre d'un Français sur l'Angleterre.

Je n'ai jamais mieux connu l'inconséquence des Français que depuis mon sejour dans ce pays. Je l'avoue franchement, j'y suis souvent en colère contre la plupart de nos auteurs du dernier siécle, et ce n'est pas sans raison.

Les écrivains du siécle de Louis XIV ont étendu la gloire de la France, et ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils n'ont parlé ni en bien, ni en mal de ses lois, de ses institutions, de son régime intérieur. Ils se sont livrés à leur génie, et comme tout

Digitized by Google

était grand dans le moment où ils ont vécu, ils ont donné, sans y songer, une grande idée de leur patrie.

Les écrivains du dernier siècle, au contraire, presque tous philosophes, politiques, ou soi-disant tels, ont donné à l'Europe une grande idée de leur esprit, et une bien petite idée de la France. Je suis désespéré de ne pouvoir dire ici un mot de notre patrie, sans qu'on me jette à la tête ou Mably, ou Raynal, ou Voltaire; et notez bien que ceux qui veulent que nous n'ayons pas eu le sens commun autrefois, ne nous en accordent pas davantage aujourd'hui, tant il est vrai qu'on se croit toujours en droit de dépriser un peuple qui a souffert, de bonne grace, que ses propres écrivains le tournassent en ridicule.

Par quel étrange aveuglement les hommes de lettres français se sont-ils accordés pendant longtemps, pour déprécier tout ce qui existait dans leur patrie? Voilà ce que je ne puis concevoir, à moins de supposer que la vanité, d'une part, les engageait à tout blâmer, pour faire croire qu'ils ne devaient qu'à eux seuls leurs talents, tandis que, d'une autre part, l'orgueil leur persuadait qu'ils pouvaient s'élever à la dignité de réformateur.

Les étrangers ne nous connaissent que par les livres, et on peut dire qu'ils nous connaissent fort mal. Par exemple, ceux qui ont lu l'histoire du parlement, par Voltaire, s'imaginent que rien n'était plus ridicule et plus atroce que ce grand corps de magistrature. En vain vous leur objectez qu'un peuple ne peut être assez bête, assez dépourvu de dignité, pour conserver, pendant une longue suite de siècles, une institution ridicule et cruelle; en vain vous leur répétez la liste des hommes de mérite dont s'honorent la magistrature française, ils vous répondent toujours par l'histoire du parlement, de Voltaire; car il est remarquable

Digitized by Google

que les étrangers ne savent bien de cet auteur et de plusieurs autres, que ce qui leur est honorable, et que ce qui paraît honteux pour nous.

Il est vraiment cruel pour un Français d'entendre mal juger de la France par des étrangers, et de voir ces étrangers s'appuyer d'un écrivain auquel nous avons élevé des statues. Qu'aurions-nous fait de plus pour un homme de génie qui aurait consacré ses talents à augmenter la réputation à notre patrie? Ne sachant plus comment me défendre, il me prit fantaisie d'attaquer.

« Quoiqu'il y ait peu de rapport, répondis-je, entre les anciens parlements de France et le parlement d'Angleterre, croyez-vous que quelqu'un, qui écrirait l'histoire des fautes de votre parlement, ne ferait pas un volume aussi gros et aussi piquant que celui de l'histoire de nos parlements, par M. de Voltaire? Il s'y trouverait, pour toute différence, qu'en France leur plus grand ennemi n'a pu les accuser de corruption et de vénalité, et qu'en Angleterre le seul recueil des lois, sans cesse renouvelées contre ces deux vices, prouverait qu'ils existent toujours, quand même vous le nieriez. Il est certain que chez nous on achetait très-cher le droit de passer laborieusement sa vie à rendre justice; mais ce qu'on achetait, ce n'était pas pour le revendre. »

— « Alors pourquoi achetait-on? »

— « Pour avoir de la considération. Je crois que vous ne sentez pas toute la valeur de ce mot; il est entièrement français, et renferme tout ce que l'ambition peut avoir de louable et d'utile dans un grand pays bien organisé. »

— « Si les hommes qui composaient vos parlements étaient désintéressés, s'ils sacrifiaient leur temps, s'ils renonçaient aux plaisirs pour obtenir de la considéra-

Digitized by Google

tion, comment un auteur, qui avait autant d'esprit que Voltaire, a-t-il pensé à les tourner en ridicule? »

— « C'est qu'en politique, en morale et en administration, M. de Voltaire n'avait que de l'esprit. »

— « Mais pourquoi lui avez-vous applaudi? »

Je ne voulais pas avouer notre inconséquence, aussi, n'ai-je pas répondu : j'ai réfléchi, avec peine, sur ces écrivains que l'on croit favorables aux idées libérales, et dont tout le talent n'a servi qu'à nous enlever notre propre estime et celle de l'Europe. Les Chinois, toujours conquis, ont conservé leurs usages, les ont fait adopter à leurs vainqueurs; et les Français, au dessus de toute crainte d'asservissement étranger, ont renoncé d'eux-mêmes, ont tourné en ridicule leur antiquité, leurs habitudes, ces deux soutiens de l'esprit national, sans lequel il n'est pas de liberté. Le mal que l'on peut penser de nous en Europe, c'est nous qui l'avons dit.

Comme ce n'est pas le seul mal que nous aient fait des écrivains trop vantés, et que de prétendus patriotes les citent encore à l'appui de toutes les exagérations, de tous les faux systèmes, je vous prie d'affirmer à ces derniers que l'écrivain, qui préfère sa réputation à la réputation de sa patrie, qui emploie tout son esprit à livrer à la pitié ou au ridicule le pays dans lequel il est né, n'est pas un écrivain patriote. Puisqu'on aime tant à citer les Grecs et les Romains en France, qu'on les imite du moins dans ce qui appartient à tous les temps. Quel est l'écrivain de l'antiquité qui se soit permis d'attaquer la gloire de sa patrie? quel est au contraire celui qui n'a pas exagéré, sans calcul, le bien qu'il en pensait, ou déguisé les torts qu'il craignait qu'on ne lui reprochât?

Dans le milieu du dernier siécle, on a fait une grande vertu de l'*impartialité*; car l'indifférence aime

Digitized by Google

à se masquer. D'abord, je nie qu'un homme qui aime sa patrie puisse être assez impartial pour la juger; cela est contre nature, et toutes les fois qu'un écrivain mettra de l'amour-propre à se montrer sans prévention dans les jugements qu'il portera de son pays, soyez persuadé qu'il tombera dans l'excès contraire à celui qu'il voulait éviter. Il sera trop sévère, soit pour prouver qu'il est au dessus de tout *préjugé*, soit par la petite vanité de se faire croire plus sage que ses concitoyens ; et d'ailleurs, quel serait le sort du pays dans lequel les écrivains traiteraient leur patrie sans préjugé, tandis que les écrivains de toutes les autres nations ne parleraient de leur patrie qu'avec enthousiasme et respect ? Voilà pourtant quelle fut la destinée de la France avant la révolution, et l'on s'étonne que les puissances étrangères aient si mal deviné quelle serait l'issue de cette crise extraordinaire ! Qui pouvait savoir qu'il existait autant d'amour pour la véritable gloire à un peuple que tous ses écrivains présentaient comme ridicule, ou comme abâtardi par le despotisme ? A ne juger que par le résultat, on serait tenté de croire que ceux de nos auteurs, qui nous ont si mal traités, ont tendu un piége à l'ambition de l'Europe, réduite aujourd'hui à nous reprocher la nôtre ; mais ce reproche, quoique mal fondé, nous est si honorable, qu'il ne faut pas le combattre avec des phrases. Pour moi personnellement, j'aime assez qu'on se rappelle toutes ces vieilles fables qui eurent tant de crédit en Europe dans les beaux jours de Louis XIV. La haine ou la crainte ne prêtent de grands projets qu'aux nations qu'elles reconnaissent grandes.

Plus j'étudie ce qui m'entoure, plus je suis convaincu que nous n'avons rien à envier aux autres peuples ; plus surtout je suis convaincu que nous ne de-

Digitized by Google

vons rien en imiter. Cette liberté de la presse, dont on fait tant de bruit ici, a-t-elle produit un seul ouvrage qui ait marqué un génie français ? Et tous les livres nombreux, nés pendant notre révolution, valent-ils pour la France, pour l'Europe et pour la postérité, le plus mince des volumes consacrés dans notre grand siécle ? La liberté de la presse manquerait-elle maintenant en France à l'écrivain qui serait tourmenté de grandes pensées ? Restreinte seulement pour les pamflets, devons-nous nous plaindre lorsque nous voyons paraître en Angleterre tant d'articles qui seraient insultants, s'ils n'inspiraient le mépris, et qui deviendraient humiliants pour la nation anglaise, en faisant croire qu'elle a traité de la paix plus par force que par amour de l'humanité, si tout le monde ne savait qu'un des priviléges de la liberté de la presse est de rendre nuls et l'éloge et la satyre ? On peut même ici annoncer le desir et l'espoir d'un grand crime, sans produire la moindre sensation. Heureusement pour nous, nous avons des idées plus délicates sur l'honneur des particuliers, sur le respect dû aux nations : nous ne permettons pas l'insulte, parce que nous sommes sensibles à la louange; nous ne tolérerons jamais les cris de la rage sanglante, parce que la pensée d'un crime n'entre ni dans notre morale, ni dans notre politique. Conservons cette délicatesse et des sentiments; ils valent mieux que des pamflets.

Et, mon Dieu, avec l'art si facile en France de faire ressortir les ridicules, si nous voulions repousser les attaques, que de choses nous aurions à dire ! et tandis qu'on examine lourdement un gouvernement qui se forme, que nous aurions beau jeu à traiter légèrement des gouvernements tout formés, et les hommes, et les familles ! quel assemblage de vices on ramasse quand on ne cherche que cela ! Mais en vérité nous

Digitized by Google

sommes trop forts pour nous faire craindre par notre esprit, et pourvu que nous nous contentions à juger les autres peuples avec la même *impartialité* que nos auteurs du dernier siécle nous ont jugés, nous nous croirons ce que nous sommes réellement, trop grands pour rien imiter, trop bien partagés pour rien envier, et assez sages pour beaucoup pardonner.

F***.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LOUVOIS.

Helvetius, ou la Vengeance d'un Sage, comédie en un acte et en vers, par le citoyen Andrieux.

Ce qui constitue le premier mérite de toutes les productions littéraires, le style est aujourd'hui presqu'entièrement négligé sur la scène. C'est que le travail effraie la médiocrité et l'impuissance; il n'y a que le sentiment de ses forces, la certitude d'arriver au but qui puissent faire entreprendre une course longue et pénible. Aidée de la mémoire, l'imagination trouve bientôt un sujet; la lecture des comédies et des romans fournit sans peine les situations et l'intrigue; avec une dose d'esprit assez ordinaire, on finit par rencontrer quelques traits heureux, quelques plaisanteries de bon ou de mauvais aloi; mais un ouvrage bien écrit d'un bout à l'autre ne peut être dû qu'au talent et au talent cultivé par l'étude des modèles. Les succès brillants, quoique peu durables, qu'obtiennent tous les jours des pièces dont le style est plus que négligé, semblent éblouir nos jeunes écrivains, qui se reposent avec quelque raison sur le débit et le jeu des acteurs.

Digitized by Google

Quand un tableau passe rapidement devant nos yeux, nous en saisissons l'ensemble et les principaux traits, mais les nuances et les détails nous échappent, et peu de personnes ont l'oreille assez exercée et le goût assez sûr pour apprécier au théâtre les charmes d'une diction élégante. Il n'en est pas moins vrai que si on consulte le petit nombre de connaisseurs, qui tôt ou tard décident du sort des ouvrages, ils vous diront qu'une pièce mal écrite, quelque mérite d'ailleurs qu'elle puisse réunir, ne leur offre qu'un plaisir imparfait et une jouissance qui a toujours quelque chose de pénible. On rend justice à ce qu'elle offre de bon, mais on n'est pas tenté d'aller la voir une seconde fois. L'impression d'ailleurs est le terme ordinaire des plus éclatants succès, et qui ne prétend pas aujourd'hui aux honneurs de l'impression ?

Il était aisé, dès les premiers vers d'*Helvétius*, de reconnaître la manière élégante et facile de l'auteur des *Etourdis*, et de plusieurs petits contes agréablement versifiés. Cette nouvelle production du cit. Andrieux a parfaitement réussi, quoiqu'elle n'offrît ni la gaieté, ni le piquant de son premier essai. Le sujet était ingrat et mal choisi, les caractères manqués, l'intrigue faible, l'intérêt nul. C'est faire l'éloge du style qui a couvert ou fait pardonner ces défauts. On nous avait annoncé une comédie, et on nous a fait entendre de jolis vers. Nous serions trop heureux si on ne nous manquait jamais autrement de parole.

Le jeune Delville, ancien commis aux Fermes, a renoncé à son emploi pour courtiser les muses. Ses premiers pas dans cette nouvelle carrière ne sont pas fort heureux ; il a débuté par écrire contre Helvétius, et il est réduit à se cacher pour se soustraire au ressentiment du philosophe. Cette malheureuse brochure qui lui cause tant d'inquiétude est-elle une satyre person-

Digitized by Google

selle, ou une réfutation du *Livre de l'Esprit*? C'est ce qui n'est pas bien expliqué. Dans le second cas, on ne voit pas trop ce que l'on peut craindre pour avoir attaqué un ouvrage censuré par la Sorbonne, et dont plusieurs écrivains distingués, des philosophes même avaient entrepris de relever les erreurs qu'ils croyaient dangereuses pour la société, et qui pourraient l'être si le *Livre de l'Esprit* n'était à peu près oublié. Mais si Delville s'est permis une satyre personnelle contre Helvétius, s'il a outragé un homme vertueux, dont les écrits pouvaient paraître repréhensibles, mais dont les actions étaient irréprochables, c'est un être vil, un misérable libelliste à qui celui qui est l'objet de ses calomnies peut pardonner, mais qui ne saurait exciter aucune espèce d'intérêt.

Quoi qu'il en soit, Delville s'est refugié à la campagne d'une dame qu'il a connue à Reims, où il était commis. La maîtresse de la maison et sa fille, dont il est amoureux, sont l'une et l'autre grandes admiratrices de l'auteur du *Livre de l'Esprit*; cependant elles reçoivent assez bien le jeune satyrique, qui en est quitte pour quelques remontrances. Mais un nommé Baudot prend à tâche d'augmenter les frayeurs de Delville et de le mystifier. Ce Baudot est l'ami d'Helvétius, qui vient d'acquérir une terre dans le voisinage et qui arrive enfin lui-même *incognito*. On le met au fait et on le laisse avec Delville qui, loin de le connaître, l'entretient de la malheureuse position où il se trouve, et le consulte sur une nouvelle satyre qu'il veut publier contre son persécuteur. Suivant lui, l'auteur du *Livre de l'Esprit* n'en a mis que dans son titre, et pour travailler il a grand besoin des *aides*. Le philosophe écoute patiemment ces méchants jeux de mots, mais il se fâche tout de bon quand il entend traiter d'assassin son père, qui avait exercé la médecine.

Digitized by Google

Quoique cette plaisanterie soit aussi innocente que les autres, Helvétius, par pitié filiale, insiste à ce qu'elle soit retranchée, et le jeune homme lui en fait le sacrifice. Enfin il le dégoûte peu à peu du métier d'auteur, il lui donne un nouvel emploi meilleur que celui qu'il a quitté, et le marie avec sa maitresse.

Cependant Helvétius n'est pas encore nommé, et il manque quelque chose au dénouement. Pour le faire connaitre à nos lecteurs, nous sommes obligés de leur parler d'un certain baron de Vasconcel, espagnol d'origine, et très-entêté de sa noblesse. Il nous apprend qu'un de ses ayeux eût l'honneur d'être très-malade de la peste dont mourut saint Louis, et il est fort scandalisé de ce qu'on honore bien plus Helvétius, un homme de lettres, que lui qui vit noblement à rien faire. Remarquez que ce prétendu fainéant, réduit pour tout bien à une terre qui ne lui rapporte que quinze cents livres, a trois enfants au service et deux filles à marier. On peut jeter du ridicule sur un noble de cette espèce, mais il me semble qu'il avait payé sa dette à l'État, au moins aussi bien que s'il eût fait un mauvais ouvrage. Ce baron de Vasconcel a de grands griefs contre Helvétius, à qui il se trouve devoir quinze cents livres pour les arrérages accumulés d'une redevance annuelle de cent francs. Faute de pouvoir payer, il va être obligé de vendre sa terre, mais Helvétius à qui il conte sa disgrace sans le connaître, lui donne quittance, en lui recommandant le secret.

Le vieux baron s'empresse d'aller faire part à sa famille de ce bonheur inattendu; il revint bientôt remercier son bienfaiteur avec ses deux jeunes filles, et le nom d'Helvétius échappe à la cadette, qui est encore un enfant. Ce dénouement, sans être très-heureux, a paru faire plaisir; on a vivement demandé l'auteur, et le citoyen *Picard* est venu nommer le

Digitized by Google

citoyen *Andrieux*, son ami, avec une effusion de plaisir qui fait honneur à tous les deux.

THÉATRE DE LA RUE FAVART (OPÉRA-BUFFA).

L'Inganno felice (l'heureuse Tromperie), opéra en trois actes, musique de Paësiello.

Depuis quelque temps Paësiello défraie presque seul l'Opéra Buffa. Ce théâtre est une espèce de galerie où nous voyons successivement exposer toutes ses productions; mais qui pourrait se lasser de voir une suite de tableaux de l'Albane? Grace au zèle de ses compatriotes, ce charmant compositeur sera aussi apprécié chez nous que dans son pays natal, et la France, où ses ouvrages sont si bien accueillis, n'aura rien à envier à l'Italie, qui les a vu naître. Après l'avoir nommé, il suffirait de citer les acteurs chargés des principaux rôles pour que notre tâche fût à peu près remplie. Disons cependant quelques mots des paroles pour compléter l'éloge de la musique; montrons la masse informe qu'a bien voulu parer Paësiello, et on conviendra qu'il y a plus de mérite à rendre la laideur supportable, qu'à prêter de nouveaux charmes à la beauté.

Le chevalier Biondino, amoureux de Léonilde, femme romanesque et crédule, charge un certain Artemio de la faire déclarer en sa faveur. Ce dernier se déguise en magicien, il dépose sur une table un costume grec et enjoint à la belle d'épouser le premier qui s'en revêtira. Par malheur un paysan entre dans la chambre et s'amuse à essayer l'habit. Aussitôt Léonilde voit en lui l'époux que le Ciel lui destine, elle l'appelle son doux ami, son Narcisse, son Endymion, à la

Digitized by Google

grande surprise du pauvre diable qui s'imagine qu'on se moque de lui. Cependant Don Grisobolo, homme âgé et ridicule, qui prétend à la main de Léonilde, arrive avec Célie sa nièce, amante délaissée du volage Biondino. Dès ce moment toute la pièce n'est plus qu'une suite de scènes de jalousie, de déguisements, de quiproquo mêlés des tendres déclarations de Léonilde à son paysan, et des frayeurs et des lazzi de celui-ci, qui tantôt imagine de mettre la robe de chambre du chevalier et de se faire passer pour lui, en contrefaisant le fou et en écartant à coups de pieds tous ceux qui veulent l'approcher; tantôt se sauve dans le cabinet de Biondino où il s'amuse à croquer trente-six livres de chocolat et à vider autant de pots de confitures, en disant qu'on peut à présent le tuer, qu'on le trouvera candi. Enfin Biondino, après avoir inutilement essayé de l'emporter sur un tel rival, prend le parti de retourner à Célie. Léonilde épouse le paysan et Don Grisobolo est congédié.

Madame Strinasacchi a été très-applaudie dans le rôle de Léonilde, ainsi que Lazzerini dans celui de Biondino; on leur a fait répéter plusieurs airs, et comme presque tous auraient mérité cet honneur, on a choisi les plus longs pour avoir le plaisir de les entendre plus longtemps. On doit aussi des éloges à Parlamagni, qui fesait le paysan, et à madame Parlamagni, qui remplissait le rôle de Célie. Il est inutile de remarquer qu'il est ici beaucoup plus question de la voix que du jeu, qui devient presque indifférent dans une telle pièce.

Digitized by Google

ANNONCES.

Dictionnaire anglais-français, et *français-anglais*, abrégé de *Boyer*, 18.e édition, revue et soigneusement corrigée. 2 vol. in-8.° sur grand-raisin de Buges. Prix, 15 fr. br., et 8 fr. par la poste. A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 12; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Manuel catholique pour l'intelligence de l'office divin, avec cette épigraphe :

Il ne suffit pas de prier Dieu, il faut savoir comment on le prie.

Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Voyage dans la ci-devant Belgique, et sur la rive gauche du Rhin, orné de 13 cartes enluminées, de 38 estampes, et accompagné de notes curieuses et instructives sur l'état actuel de ce pays; par *J. B. Breton*, pour la partie du texte; *Brion* père, pour la partie géographique; et *Brion fils*, pour la partie du dessin. 2 vol. in-8°. Prix, 18 fr. A Paris, chez *Brion*, éditeur, rue de Vaugirard, n.° 98, près l'Odéon; et chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

La réunion à la France des anciennes provinces belgiques, et des pays de la rive gauche du Rhin en départements, a donné un nouvel intérêt à ces contrées

Digitized by Google

les plus florissantes de l'Europe, et qui n'étaient encore connues que des voyageurs. Nous avions aucun ouvrage qui en traçât le tableau; celui-ci l'offre au public, et il réalise le vœu formé depuis des années par les amateurs de la littérature. Tout ce qui mérite d'être connu y est décrit avec autant de chaleur que de vérité, et il a fallu toute la persévérance des auteurs pour mettre autant d'exactitude dans ce voyage, qui d'ailleurs a coûté beaucoup de frais.

Avis aux Abonnés.

Nous prévenons nos lecteurs que, pour remplir leur vœu, *le Mercure de France*, à dater du 1.er messidor courant, paraîtra le samedi de chaque semaine par cahier de trois feuilles. L'augmentation du papier, celle de la main-d'œuvre, les frais de timbre et d'expédition, nous obligent à porter le prix de l'abonnement à 48 fr. pour l'année, 24 fr. pour six mois, et 12 fr. pour trois mois.

Les abonnés, dont l'abonnement n'est point expiré avec prairial, sont priés de vouloir bien nous faire parvenir ce dont ils se trouvent être redevables, à raison de l'augmentation du prix de l'abonnement au 1.er messidor. — Ceux qui nous ont déja adressé leurs ordres de renouvellement, et qui ne nous ont fait parvenir que le prix ancien, sont également invités à s'acquitter de cette augmentation, pour éviter des retards dans l'envoi des numéros.

Les lettres, relatives à l'envoi du montant des abonnements, doivent toujours être adressées, *franches de port*, au C.en LEVEHOMME, Directeur du *Mercure de France*, rue de la Place-Vendôme, ci-devant Louis-le-Grand, n.° 7, à Paris.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Brunswick, juin 1802. (Prairial an 10.)

Vous desirez quelques détails sur la maison de Brunswick-Hanovre, sur ses états, sur les pays qui les composent, etc. etc. Je vais essayer de vous satisfaire; mais je vous parlerai de ces contrées-ci, comme je les ai vues; c'est-à-dire sans ordre et sans prétentions *.

J'ai parcouru l'Hanovre plusieurs fois, et en différents sens. Excepté quelques bords de rivieres, tels que ceux du Veser, de la Leine et un de l'Aller, tout le reste du pays offre un grand phénomène aux yeux du voyageur, c'est que des humains ayent pu se décider à l'habiter; mais un sujet de surprise aussi grande, c'est qu'au milieu de ces landes, qui n'annonçent que la misère, on trouve des villages dont les habitants jouissent presque tous d'une aisance qui, relativement à leurs goûts et à leurs usages, me paraît supérieure à celles de nos provinces les plus fertiles. Il faut dire que l'Allemagne, dont le gouvernement semble si monstrueux, offre presque partout ce prodige politique. Je n'entreprendrai pas d'en expliquer la cause.

Je ne vous parlerai pas des confins de cet électorat,

* Nous regardons des lettres, du genre de celle-ci, comme propres à remplir de temps en temps le vide des nouvelles politiques. Nous les donnerons autant qu'il sera possible telles que nous les aurons reçues. En soumettant tout à notre ton et à notre style, nous craindrions qu'il n'en résultât une monotonie fatigante pour nos lecteurs.

(Note des Rédacteurs.)

Digitized by Google

que la première carte d'Allemagne vous indiquera mieux que moi ; son étendue est très-considérable, vu sa population. Cependant ne vous arrêtez pas trop à nos dictionnaires géographiques, qui font, par exemple, remonter des vaisseaux marchands jusqu'à la ville d'Hanovre, où passe une petite rivière appelée Leine, qui prend sa source dans le Harts, passe à Gottingue, ensuite à Hanovre, où elle porte tout au plus quelques petites barques, et joint ensuite l'Aller, rivière qui se jette dans le Veser, au dessus de Brême. Cette dernière a quelque navigation et d'assez gros bateaux ; ils remontent jusqu'à Zelle, et servent au transport de différentes marchandises venant de Brême, pour l'intérieur de l'Allemagne, ce qui procure à cette petite ville de Zelle, un petit commerce d'entrepôt. Le Veser et l'Elbe qui côtoyent le pays des deux côtés opposés servent aussi à son commerce. Une petite riviere qui passe à Lunebourg procure à cette ville, par l'Elbe à laquelle elle communique, à peu près les mêmes avantages, par rapport à Hambourg, que l'Aller procure à Zelle par rapport à Brême. Voilà, je crois, à quoi se borne la navigation de ce pays, je ne saurais dire l'étendue du commerce qu'elle lui procure ; mais le paysan allemand consommant beaucoup de marchandises étrangeres, telles que café, sucre, étoffes même, le commerce de détail est considérable ; ajoutez-y l'entrepôt pour faire passer dans les contrées plus méditerranées ; aussi la quantité de négociants, mais surtout de marchands, est-elle proportionnellement beaucoup plus considerable dans une ville d'Hanovre, que dans une ville de France. Hormis la noblesse qui n'est pas très-nombreuse, et quelques gens de lois, presque tous les propriétaires bourgeois sont aussi commerçants. Les transports par terre sont très-considérables, quoiqu'il y ait très-peu de routes faites.

Digitized by Google

L'électeur est aussi souverain d'un petit pays situé sur la rive droite de l'Elbe, enclavé dans le Meklemburg, et que l'on appelle le comté de Ratzebourg; il jouit des avantages de ce dernier pays; il est assez fertile, et on y élève de très-bons chevaux.

Les villes principales de l'électorat proprement dit, sont Hanovre, qui est devenu la capitale, et dont on donne vulgairement le nom à l'électorat, bien érigé (en 1782, je crois), sous le nom de Brunswick-Lunebourg, qui a été longtemps la résidence d'une branche de la famille; Zelle *, Gottingue, célèbre par son université, qui mériterait un article à part, Hammeln, forteresse située sur le Veser, à l'entrée de la Westphalie, un peu au dessous du lieu où s'est donné la bataille d'Hastembeck, gagnée par le maréchal d'Estrées, dans la guerre de sept ans. Cette forteresse est très-bien entretenue, et commandée par un château dont la situation est respectable; mais d'ailleurs ce n'est qu'une petite place, et qui ne peut pas contenir une garnison assez forte pour inquiéter beaucoup la marche d'une armée qui aurait passé sur d'autres points. Depuis qu'Hanovre est démoli, je crois que c'est la seule forteresse du pays. Rinteln, qui n'est pas loin, et aussi sur le Veser, appartient au Landgrave de Hesse-Cassel. *Minden* qui n'est pas le *Minden* prussien, où nous fûmes battus en 58, n'est guere remarquable que par sa situation dans ces gorges fameuses où le Veser se forme de la réunion de la Fulde et de la Verre. Enfin Stade et Harbourg sont dignes aussi d'être comptés; l'un situé presque à l'embouchure de l'Elbe, l'autre que vivifie le voisinage d'Hambourg. Une douzaine d'autres petites villes ne méritent pas qu'on en parle; ce-

* Très-jolie ville sur l'Aller, d'environ dix mille habitants. C'est-là où a été exilée et où est morte l'infortunée reine de Danemarck (Mathilde d'Angleterre).

Digitized by Google

pendant je ne dois pas oublier Clausthal qui n'est qu'une réunion d'une centaine de maisons ; mais c'est le chef-lieu des mines du Harts, dont la plupart s'exploitent au profit de l'électeur, une très-petite partie au profit du duc de Brunswick, et le reste pour le roi de Prusse, comme souverain d'Halberstadt. Ces mines, dont on tire de l'or, mais en petite quantité, ont été l'objet des écrits de plusieurs savants ; elles méritaient sans doute d'être connues, ne fut-ce qu'à cause de la sensation qu'elles firent lorsqu'on les découvrit dans le dixième siécle, où elles produisirent tout à-coup des sommes énormes relativement à la rareté de l'or, et firent regarder comme un Pérou la Saxe, dont la pauvreté jusque-là était fort méprisée. Les temps sont bien changés ; mais elles sont dignes encore de l'attention des savants.

Je n'ai pas de notions précises sur la population de l'Hanovre, ni sur ses forces militaires ; on sait que dans différentes occasions cet électorat a entretenu jusqu'à 30,000 hommes. Il est peu de troupes aussi bien tenues.

J'ai entendu dire que la ville d'Hanovre pouvait contenir 18 à 20 mille ames ; elle est située dans une plaine assez peu fertile ; mais la ville est jolie et entourée de promenades agréables, depuis qu'on a rasé les fortifications. Elle est fort bien habitée, et c'est le lieu où réside la régence qui gouverne en l'absence de l'électeur. Du reste toutes les places de la cour sont remplies, comme si le souverain y résidait ; grand-maréchal, grand-écuyer, etc., jusqu'aux pages. Le palais est peu de chose : les écuries seules sont belles, comme si tout ce qui tient à l'Angleterre devait donner ses premiers soins aux chevaux. On a fait courir le bruit que bientôt l'Hanovre aurait un électeur qui y demeurerait toujours ; cet arrangement conviendrait peu, je crois, à ceux qui gouvernent, mais il est fort

Digitized by Google

desiré par ceux qui sont gouvernés ; l'amour de la nouveauté les y porte, car d'ailleurs ce pays paraît heureux. Il est dans l'ordre même de la succession de la maison d'Angleterre une probabilité pour que l'Hanovre ait un souverain particulier ; elle devrait frapper tout le monde, et il me semble que personne ne s'est avisé d'en parler ; c'est que le prince de Galles n'a qu'une fille, que les lois britanniques appellent à la succession du trône, mais à quoi les lois allemandes refusent celles des souverainetés de la maison de Brunswick sur le continent qui, après la mort de son père, reviendraient par ces lois à un de ses oncles.

Pour compléter ce que j'ai à vous dire sur la maison de Brunswick, je dois vous parler de son chef, car la branche d'Angleterre est cadette. Plusieurs autres branches se sont éteintes dans celles-là et ont réuni de plus grandes propriétés que la branche aînée qui a seulement conservé la ville qui leur a donné son nom. Cette ville est fort grande pour les 25 à 30 mille habitants qu'elle renferme ; elle est fort triste, quoique le plus grand nombre des rues soient larges, et quelques-unes bien bâties. Elle est entourée de fortifications qui ne l'égaient pas, mais on va les détruire. Le pays qui entoure la ville est sablonneux et peu fertile ; le reste du duché s'étend d'un côte vers Halbertadt, de l'autre jusqu'au Veser, par une lisière très-étroite qui coupe une partie de l'Hanovre jusqu'au Veser ; et cette partie peut être regardée comme un des meilleurs pays de la Basse-Saxe. Brunswick a été longtemps anséatique, et en rentrant sous l'autorité de ses Souverains, elle a conservé de grandes libertés. Elle fait un assez grand commerce d'entrepôt, et l'on y trouve des négociants qui ont des fortunes considérables. La richesse des paysans du duché est presque inconcevable ; il n'est pas très-rare d'en trouver qui donne dix et quinze mille

Digitized by Google

écus du pays, 40 et 60,000 liv. en dot à leurs filles, faisant d'ailleurs des dépenses énormes en habits et en festins pour leurs noces. Il n'est point de pays qui ait plus profité de la neutralité que celui-ci : ajoutez à cela le gouvernement le plus sage et le plus paternel qui existe, et vous ne serez point étonné de cette prospérité. Le souverain est assez connu pour que je n'aye pas beaucoup à vous en dire. C'est sans contredit un des hommes les plus faits pour régner. Ceux qui connaissent sa vie, savent que partout où il a été le maître il a fait de bonnes et grandes choses. Son père lui avait laissé son petit état absolument obéré ; il a payé en moins de quinze ans des dettes énormes pour son revenu. On a jugé de là qu'il avait l'habitude d'une trop grande économie. Sa cour est simple, quoiqu'elle ne manque pas de dignité, et certainement depuis que ses dettes sont éteintes, il ne mange pas son revenu ; mais l'usage qu'il fait d'une bonne partie de ses épargnes vaut bien le faste qu'il pourrait augmenter autour de lui. Il a toujours eu un grand attrait pour la France et pour les Français, dont il parle et écrit la langue avec la plus grande pureté. Mirabeau, dans sa Monarchie Prussienne, donne une idée très-juste de sa conversation. Depuis plusieurs années il se mêle très-peu des grandes affaires, quoiqu'il ait conservé un commandement dans l'armée prussienne. On prétend que s'il avait bien voulu y mettre un peu plus de suite, il se serait assuré une grande influence à la mort de Frédéric-Guillaume ; et beaucoup de gens lui ont su mauvais gré de n'avoir pas profité de cette occasion pour rendre ses talents plus utiles. Le jeune roi en avait une opinion qu'il tenait du Grand-Frédéric, ce qui était pour lui très-déterminant. Maintenant le monarque s'est accoutumé à gouverner lui-même et il y tient.

Digitized by Google

Il ne faut pas chercher de palais à Brunswick, ni de belles maisons de campagnes dans les environs. La seule maison du Duc où l'on puisse remarquer quelque chose est Salzdalen, où il y a une galerie de tableaux très-nombreuse, qui en contient un assez grand nombre de forts beaux et plusieurs originaux des grands maîtres. Mais ce qui est digne de l'attention des savants, c'est la bibliothéque de Wolfenbuttel, petite ville à deux lieues de Brunswick, qui a été long-temps le séjour des Ducs. Cette bibliothéque contient un grand nombre de manuscrits très-précieux, grecs, latins et même chinois; toutes les vieilles chroniques possibles, en un mot, toutes les sources que l'on ignore aujourd'hui, mais où il est encore bon de puiser soi-même, quand on veut les trouver pures. J'ai été tout étonné d'y voir 400 vol. in-folio de manuscrits achetés à la succession de Mazarin, contenant, entre autres, toutes les correspondances diplomatiques du temps et beaucoup d'autres choses enfouies dans un fatras de volumes, mais qui n'en sont pas moins curieuses pour qui a le temps et la patience de les chercher. Le local est un des mieux entendus que j'aye vus; mais cette immense bibliothéque, qui est pourtant dirigée maintenant par un homme très-savant, a dix catalogues commencés sans en avoir un complet et raisonné, et je n'ai pu savoir le nombre de volumes qu'elle contient.

C'est à Brunswick que Mirabeau a fait son ouvrage intitulé *La Monarchie prussienne;* c'est-à-dire, c'est à Brunswick qu'il a trouvé un homme instruit et très-laborieux (M. Mauvillon, major ou colonel de génie au service du duc de Brunswick), qui a tout compilé, et Mirabeau y a donné un peu de coloris.

Je n'ose pas vous parler des mœurs, car en vérité le tableau est désagréable à faire; il n'y a guères de galanterie que ce que les Français y ont apporté;

Digitized by Google

mais il y a en revanche du grossier et dégoûtant libertinage. Après l'époque où les idées de réforme, l'amour de la nouveauté et l'esprit de contradiction pouvaient échauffer les têtes, la religion de Luther et toutes les religions qui en sont venues ne doivent guères conduire le peuple, qu'à n'en point avoir du tout; c'est ce qui est sensible ici : dans les classes peu élevées, les écoles Léibnitrienne, Wolfienne, Kantienne, ont fait un tas de rêveurs, livrés à un déisme subtile, qui est peut-être ce qu'il y a de pire parmi les gens qui ont reçu quelqu'éducation. Il se conserve encore dans les familles une morale d'habitude, mais qui ne repose pas sur des principes, car des gens qui adoptent système sur système n'en ont point.

Avec tout cela ce peuple est tranquille, parce qu'il ne forme point de grandes masses, se tenant par tous les points; il y a épouvantablement de corruption, elle est répandue partout, mais il n'y a point de ces masses qui, dès que la peste s'y met, ne permettent plus qu'on y porte remède.

Pour dire un mot de la grande politique, il règne une grande inquiétude dans les petits et grands cabinets; il paraît chaque jour des plans d'indemnités, et comme on ne s'arrête pas en si beau chemin, des plans de nouvelles constitutions germaniques. Beaucoup de gens croient prudent dans les circonstances présentes d'en conserver l'ancienne forme, autant que possible; d'autres pensent qu'on finira et qu'on doit finir pour établir de droit ce qui est de fait, et pour diviser l'empire en deux *protectorats*. On regarde même comme très-facile d'arranger ce qui concerne le droit public intérieur, et pour les protecteurs, ils sont en place depuis longtemps.

Digitized by Google

Loi sur l'instruction publique.

TITRE I.er — *Division de l'Instruction.*

Art. 1.er L'instruction sera donnée 1.° dans les écoles primaires établies par les communes ; 2.° dans les écoles secondaires, établies par les communes ou tenues par des maîtres particuliers ; 3.° dans des lycées et des écoles spéciales, entretenus aux frais du trésor public.

TITRE II. — *Des écoles primaires.*

2. Une école primaire pourra appartenir à plusieurs communes à la fois, suivant la population et les localités de ces communes.

3. Les instituteurs seront choisis par les maires et les conseils municipaux. Leur traitement se composera 1.° du logement fourni par les communes ; 2.° d'une rétribution fournie par les parents, et déterminée par les conseils municipaux.

4. Les conseils municipaux excepteront de la rétribution ceux des parents qui seraient hors d'état de la payer. Cette exception ne pourra néanmoins excéder le cinquième des enfants reçus dans les écoles primaires.

5. Les sous-préfets seront spécialement chargés de l'organisation des écoles primaires ; ils rendront compte de leur état une fois par mois aux préfets.

TITRE III. — *Des écoles secondaires.*

6. Toute école établie par les communes ou tenues par les particuliers, dans laquelle on enseignera les langues latine et française, les premiers principes de la géographie, de l'histoire et des mathématiques, sera considérée comme école secondaire.

7. Le gouvernement encouragera l'établissement des

Digitized by Google

écoles secondaires, et récompensera la bonne instruction qui y sera donnée, soit par la concession d'un local, soit par la distribution de places gratuites dans les lycées à ceux des élèves de chaque département qui se seront le plus distingués, et par des gratifications accordées aux 50 maîtres de ces écoles, qui auront le plus d'élèves admis aux lycées.

8. Il ne pourra être établi d'écoles secondaires sans l'autorisation du gouvernement. Les écoles secondaires, ainsi que toutes les écoles particulières, dont l'enseignement sera supérieur à celui des écoles primaires, seront placées sous la surveillance des préfets.

TITRE IV. — *Des Lycées.*

9. Il sera établi des lycées pour l'enseignement des lettres et sciences; il y aura au moins un lycée par arrondissement de chaque tribunal d'appel.

10. On enseignera dans les lycées les langues anciennes, la rhétorique, la logique, la morale, et les éléments de sciences mathématiques et physiques. Le nombre des professeurs des lycées ne sera jamais au dessous de huit; mais il pourra être augmenté par le gouvernement, ainsi que celui des objets d'enseignement, d'après le nombre des élèves qui suivront les lycées.

11. Il y aura dans les lycées des maîtres d'études, de dessin, d'exercices militaires et d'arts d'agrément.

12. L'instruction y sera donnée à des élèves que le gouvernement y placera, aux élèves des écoles secondaires qui y seront admis par un concours; à des élèves que les parents pourront y mettre en pension, à des élèves externes.

13. L'administration de chaque lycée sera confiée à un proviseur; il aura immédiatement sous lui un censeur des études, et un procureur gérant les affaires de l'école.

14. Le proviseur, le censeur et le procureur de chaque

Digitized by Google

lycée seront nommés par le premier consul. Ils formeront le conseil d'administration de l'école.

15. Il y aura dans chacune des villes où sera établi un lycée, un bureau d'administration de cette école; ce bureau sera composé du préfet du département, du président du tribunal d'appel, du commissaire du gouvernement près ce tribunal, du commissaire du gouvernement près le tribunal criminel, du maire et du proviseur. Dans les villes où il n'y aurait point de tribunal d'appel, le président du tribunal criminel fera partie du bureau d'administration du lycée. Dans celles où il n'y aurait ni tribunal d'appel, ni tribunal criminel, les membres du bureau seront nommés par le premier consul.

16. Les fonctions du bureau seront gratuites. Il s'assemblera quatre fois par an et plus souvent s'il le trouve convenable, ou si le proviseur du lycée l'y invite. Il sera chargé de la vérification des comptes et de la surveillance générale du lycée. Le proviseur rendra compte au bureau d'administration de l'état du lycée. Il y portera les plaintes relatives aux fautes graves qui pourraient être commises par les professeurs dans l'exercice de leurs fonctions, et par les élèves dans leur conduite. Dans le premier cas, la plainte sera communiquée au professeur contre lequel elle sera dirigée; elle sera ensuite adressée, ainsi que la réponse, au ministre de l'intérieur, qui en fera son rapport au gouvernement. Dans le cas d'inconduite et d'indiscipline, l'élève pourra être exclu du lycée par le bureau, à la charge par celui-ci d'en rendre compte au ministre.

17. Il sera nommé par le premier consul trois inspecteurs-généraux des études qui visiteront, une fois au moins l'année, les lycées, en arrêteront définitivement la comptabilité, examineront toutes les parties de l'enseignement et de l'administration, et en rendront compte au ministre de l'intérieur.

Digitized by Google

18. Les proviseurs, censeurs et procureurs des lycées devront être mariés ou l'avoir été. Aucune femme ne pourra néanmoins demeurer dans l'enceinte des bâtiments occupés par les pensionnaires.

19. La première nomination des professeurs des lycées sera faite de la manière suivante : Les trois inspecteurs-généraux des études, réunis à trois membres de l'institut national désignés par le premier consul, parcourront les départements, et y examineront les citoyens qui se présenteront pour occuper les différentes places de professeurs. Ils indiqueront au ministre de l'intérieur, et pour chaque place, deux sujets dont l'un sera nommé par le premier consul.

20. Lorsqu'il vaquera une chaire dans les lycées une fois organisés, les trois inspecteurs-généraux des études présenteront un sujet au gouvernement ; le bureau réuni au conseil d'administration et aux professeurs des lycées en présentera un autre ; le premier consul nommera l'un des deux candidats.

21. Les trois fonctionnaires chargés de l'administration, et les professeurs des lycées pourront être appelés, d'après le zèle et le talent qu'ils apporteront dans leurs fonctions, des lycées les plus faibles dans les plus forts, des places inférieures aux supérieures ; cette promotion sera proposée au premier consul par le ministre de l'intérieur, sur le rapport des trois inspecteurs-généraux des études.

22. Les lycées correspondants aux arrondissements des tribunaux d'appel devront être entièrement organisés dans le cours de l'an 13 de la république. A mesure que les lycées seront organisés, le gouvernement déterminera celles des écoles centrales qui devront cesser leurs fonctions.

TITRE V. — *Des écoles spéciales.*

23. Le dernier degré d'instruction comprendra, dans

Digitized by Google

des écoles spéciales, l'étude complète et approfondie, ainsi que le perfectionnement des sciences et des arts utiles.

24. Les écoles spéciales qui existent seront maintenues, sans préjudice des modifications que le gouvernement croira devoir déterminer pour l'économie et le bien du service; elles continueront d'être sous la surveillance immédiate du ministre de l'intérieur. Quand il y vaquera une place de professeur, ainsi que dans l'école de droit qui sera établie à Paris, il y sera nommé par le premier consul, sur le rapport du ministre de l'intérieur, entre trois candidats qui lui seront présentés, le premier par une des classes de l'Institut national, le second par les inspecteurs-généraux des études, et le troisième par les professeurs de l'école où la place sera vacante.

25. De nouvelles écoles spéciales seront instituées comme il suit : 1.° Il en pourrait être établi dix écoles de droit; chacune d'elles aura quatre professeurs au plus; 2.° il pourra être créé trois nouvelles écoles de médecine, qui auront au plus chacune huit professeurs, dont une sera spécialement consacrée à l'étude et au traitement des troupes de terre et de mer; 3.° il y aura quatre écoles d'histoire naturelle, de physique et de chimie, avec quatre professeurs dans chacune; 4.° les arts mécaniques et chimiques seront enseignés dans deux écoles spéciales : il y aura trois professeurs dans chacunes de ses écoles; 5.° une école de mathématiques transcendantes aura trois professeurs; 6.° une école spéciale de géographie, d'histoire et d'économie publique, sera composée de quatre professeurs; 7.° outre les écoles des arts du dessin, existantes à Paris, Dijon et Toulouse, il en sera formé une quatrième avec quatre professeurs; 8.° les observatoires actuellement en activité auront chacun un professeur d'astronomie; 9.° il y aura un professeur pour chacune des langues vivantes : ces professeurs seront établis près des frontières; 10.° il sera nommé huit professeurs de musique et de composition.

26. La première nomination des professeurs de ces nouvelles écoles spéciales sera faite de la manière suivante : les classes de l'Institut correspondantes aux

Digitized by Google

places qu'il s'agira de remplir, présenteront au ministre de l'intérieur un sujet ; les trois inspecteurs-généraux des études en présenteront un deuxième ; le premier consul choisira l'un des deux. Après l'organisation des nouvelles écoles spéciales, le premier consul nommera aux places vacantes, entre trois sujets qui lui seront présentés, comme il est dit à l'article 24.

27. Chacune ou plusieurs des nouvelles écoles spéciales seront placées près d'un lycée, et régies par le conseil administratif de cet établissement.

TITRE VI. — *De l'école spéciale, militaire.*

28. Il sera établi, dans une des places fortes de la république, une école spéciale militaire, destinée à enseigner, à une portion des élèves sortis des lycées, les éléments de la guerre.

29. Elle sera composée de 500 élèves, formant un bataillon, et qui seront accoutumés au service et à la discipline militaire ; elle aura au moins dix professeurs chargés d'enseigner toutes les parties théoriques pratiques et administratives de l'art militaire, ainsi que l'histoire des guerres et des grands capitaines.

30. Sur les cinq cents élèves de l'école spéciale militaire, deux cents seront pris parmi les élèves nationaux des lycées, en proportion de leur nombre dans chacune de ces écoles, et 300 parmi les pensionnaires et les externes, d'après l'examen qu'ils subiront à la fin de leurs études. Chaque année il y sera admis 100 des premiers, et 150 des seconds ; ils seront entretenus pendant deux ans aux frais de la république, dans l'école spéciale militaire ; ces deux années leur seront comptées pour temps de service. Le gouvernement, sur le compte qui lui sera rendu de la conduite et des talents des élèves de l'école spéciale militaire, pourra en placer un certain nombre dans les emplois de l'armée, qui sont à sa nomination.

31. L'école spéciale militaire aura un régime différent de celui des lycées et des autres écoles, et une administration particulière : elle sera comprise dans les attributions du ministre de la guerre. Les professeurs en seront immédiatement nommés par le premier consul.

Digitized by Google

TITRE VII. — *Des élèves nationaux.*

32. Il sera entretenu, aux frais de la république, 6,400 élèves pensionnaires dans les lycées et dans les écoles spéciales.

33. Sur ces 6,400 pensionnaires, 2,400 seront choisis par le gouvernement parmi les fils de militaires ou de fonctionnaires de l'ordre judiciaire, administratif ou municipal, qui auront bien servi la république, et pendant dix ans seulement parmi les enfants des citoyens des départements réunis à la France, quoiqu'ils n'aient été ni militaires, ni fonctionnaires publics. Ces 2,400 élèves devront avoir au moins 9 ans, et savoir lire et écrire.

34. Les 4,000 autres seront pris dans un nombre double d'élèves des écoles secondaires, qui seront présentés au gouvernement d'après un examen et un concours. Chaque département fournira un nombre de ces derniers élèves proportionné à sa population.

35. Les élèves entretenus dans les lycées ne pourront pas y rester plus de 6 ans aux frais de la nation. A la fin de leurs études, ils subiront un examen, d'après lequel un cinquième d'entr'eux sera placé dans les diverses écoles spéciales, suivant les dispositions de ces élèves, pour y être entretenus, de deux à quatre années, aux frais de la république.

36. Le nombre des élèves nationaux, placés près des lycées, pourra être distribué inégalement par le gouvernement dans chacune de ces écoles, suivant les convenances de localité.

TITRE VIII. — *Des pensions nationales et de leur emploi.*

37. Le terme moyen des pensions sera de 700 fr. Elles seront fixées pour chaque lycée par le gouvernement, et serviront tant aux dépenses de nourriture et d'entretien des élèves nationaux qu'aux traitements des fonctionnaires et professeurs, et autres dépenses des lycées.

38. Le prix des pensions payées par les parents qui placeront leurs enfants dans les lycées, ne pourra excéder celui qui aura été arrêté par le gouvernement, pour

Digitized by Google

chacune de ces écoles. Les élèves externes des lycées et des écoles spéciales payeront une rétribution qui sera proposée pour chaque lycée par son bureau d'administration, et confirmée par le gouvernement.

39. Le gouvernement arrêtera, d'après le nombre des élèves nationaux qu'il placera dans chaque lycée, et d'après le taux de leurs pensions, la portion fixe du traitement des fonctionnaires et professeurs, laquelle portion sera prélevée sur le produit de ces pensions. Il en sera de même de la portion supplétive du traitement qui devra être fixée par le gouvernement, d'après le nombre des pensionnaires et des élèves externes de chaque lycée. Les proviseurs des lycées sont exceptés de la dernière disposition; ils recevront du gouvernement un supplément annuel, proportionné à leur traitement et aux services qu'ils auront rendus à l'instruction.

TITRE IX. — *Dispositions générales.*

40. Les bâtiments des lycées seront entretenus aux frais des villes où ils seront établis.

41. Aucun établissement ne pourra prendre désormais les noms de *lycée* et d'*institut*. L'institut national des sciences et des arts sera le seul établissement public qui portera ce dernier nom.

42. Il sera formé sur le traitement des fonctionnaires et professeurs des lycées et des écoles spéciales, un fonds de retenue qui n'excédera pas le vingtième de ces traitements. Ce fonds sera affecté à des retraites qui seront accordées après vingt ans de service, et réglées en raison de l'ancienneté, ou pour cause d'infirmités.

43. Le gouvernement autorisera l'acceptation des dons et fondations des particuliers en faveur des écoles ou de tout autre établissement d'instruction publique. Le nom des donateurs sera inscrit à perpétuité dans les lieux auxquels leurs donations seront appliquées.

44. Toutes les dispositions de la loi du 3 brumaire an 4, qui sont contraires à celles de la présente loi, sont abrogées.

Digitized by Google

(N.° LIII.) 14 Messidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE.

Livre I.er *de l'Eneïde, vers* 81 *.

N. B. *Éole vient de promettre à Junon de servir sa vengeance.*

A ces mots, sur le roc il frappe de sa lance ;
Le roc s'ouvre, et des vents la cohorte s'élance,
Se précipite, gronde, et monte dans les airs,

* J'étais occupé à traduire les derniers livres de l'Eneïde lorsque j'ai appris que *Delille* allait enfin publier sa traduction. J'ai senti qu'après lui la lice serait fermée, mais qu'on me pardonnerait peut-être de prendre acte d'un travail de plusieurs années. Je me suis donc borné à retoucher avec soin les quatre premiers chants dont je ferai paraître la traduction dans quelques mois. J'ai déja publié dans les journaux quelques fragments.

(Note du traducteur.)

Digitized by Google

Redescend en colonne, et pèse sur les mers.
On entend, à ce bruit précurseur des orages,
Crier les matelots et siffler les cordages.
Le jour s'est éclipsé, la nuit fond sur les eaux,
La mort pâle s'avance et plane sur les flots,
L'éclair croise l'éclair, et la foudre à la terre
Prête par intervalle une affreuse lumière.
Le héros de son sort accuse la rigueur :
« Heureux à qui le ciel, pour dernière faveur,
« A permis de mourir aux yeux de la patrie !
« Généreux Sarpédon ! que je te porte envie !
« Près du tombeau d'Hector je t'ai vu succomber.
« Ah ! sous le fer d'Ajax que n'ai-je pu tomber,
« Lorsque le Simoïs dans ses ondes sanglantes
« Roula de nos guerriers les armures bruyantes ! »
Il dit, et l'aquilon, dans la voile arrêté,
Redouble ses assauts, par l'obstacle irrité,
Rompt la rame, et du mât fait incliner la tête.
L'art s'étonne impuissant et cède à la tempête.
La vague croît, s'élève, écume à gros bouillons,
Retombe, et se brisant sous de noirs tourbillons,
Vomit les boucliers et les débris de Troie,
Et les corps expirants dont elle fit sa proie.
Quelques-uns avec peine aux écueils mugissants
Se suspendent ; soudain de leurs sommets glissants,
Avec force arrachés ils roulent dans l'abîme,
Qui, par trois fois, rejette et reprend sa victime.
Trois vaisseaux échoués sur des sables mouvants
S'entr'ouvrent sous le choc de la grêle et des vents.
Les compagnons d'Oronte, incertains et sans guide,
Sont dévorés vivants par le gouffre homicide ;
Acathe attend la mort, Aléthès éperdu
Regrette de mourir et d'avoir trop vécu.
Au loin on voit encor nager sans espérance
Quelques Troyens épars sur l'océan immense.

Digitized by Google

Mais Neptune s'éveille au tumulte des eaux,
Qu'Eole refoula jusque dans leurs canaux.
Le dieu lève un front calme au dessus des abîmes;
Il voit partout Junon poursuivant ses victimes,
Et d'une voix tonnante il gourmande les vents.
Des Titans foudroyés, téméraires enfants
Vous osez soulever mon Empire infidelle !
Tremblez; je dois punir votre audace rebelle,
Et je vous.... mais des flots abaissons la hauteur.
Fuyez, sujets pervers, craignez un dieu vengeur.
Dites à votre roi que le sort immuable
A fixé dans ma main le trident formidable.
Qu'il soit fier de régner sur vos sombres cachots;
Il n'appartient qu'à moi de commander aux flots.
Soleil, rends-nous le jour! disparaissez, nuages;
Mer, calme-toi.... La mer rentre dans ses rivages.
L'aquilon effrayé se dérobe en grondant,
Et le soleil sourit au pouvoir du trident.
Cimothoë, Triton, sur les syrtes mouvantes,
Soulèvent des vaisseaux les poupes vacillantes,
Et dans ces noirs détours hérissés de rochers,
Neptune, sur son char, dirigeant les nochers,
Vole, et des flots d'azur effleure la surface.
Ainsi, dans nos cités, parfois gronde et menace
D'un peuple mutiné l'essaim tumultueux;
Au gré de sa fureur il vole impétueux;
L'incendie et la mort signalent son passage;
Mais qu'à ses yeux surpris soudain se montre un sage,
Qu'il parle; devant lui de ces vils factieux
Se dispersent au loin les flots séditieux.
Ainsi, du dieu des mers la voix toute-puissante
Aplanit sous ses pas la vague frémissante.
La Lybie aux Troyens enfin ouvrit un port;
Deux rochers sourcilleux en protégent l'abord.
La mer heurte leurs flancs, s'y brise avec furie,

Digitized by Google

Et sur un long canal lentement se replie.
Au penchant de ces monts hérissés de forêts
Une grotte se perd sous des ombrages frais;
Là, sont des bancs de mousse où la nymphe timide
Aime à rêver au bruit d'une source limpide.
Le nocher, dans le port qu'implorait sa terreur,
Cherche dans le repos l'oubli de son malheur,
Embrasse le rivage, et s'endort sur l'arène.
Son ancre est à ses pieds; de sa pesante chaîne
Sans crainte il affranchit la poupe des vaisseaux
Qui flottent mollement sur ces dormantes eaux.
Acathe cependant sur la feuille entassée
Fait jaillir du caillou l'étincelle chassée;
Un feu réparateur épure l'aliment
Infecté des vapeurs de l'humide élément.
Les trésors des moissons, arrachés au naufrage,
Sont par un peuple actif rangés sur le rivage.
L'un roule un lourd cylindre inventé par Cérès;
L'autre de longs rameaux dépouille les forêts,
Et du grain calciné l'enveloppe noirâtre
Au marbre qui l'écrase attache un pur albâtre.

H. GASTON.

NUIT D'AUTOMNE.

D'une nuit d'automne
Chantons les douceurs!
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le feu du couchant
Brille à peine encore,
Le soir se colore
D'un rose mourant.

Digitized by Google

La Lune emportée
Vers d'autres climats,
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers
Les Zéphirs légers
Doucement descendent,
Dans les airs s'étendent,
Et, rasant les eaux,
Vont de ces ormeaux
Ranimer la sève :
Comme une vapeur
La douce fraîcheur
Des forêts s'élève.

Sous des arbres verts
Qu'un vent frais balance,
Je goûte en silence
Le calme des airs.
Mollement bercée
La voûte pressée,
Tantôt à mes yeux
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage ;
Et puis s'entr'ouvrant
Du ciel lentement
Découvre l'image.

Par un jeune homme âgé de 16 ans.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je fixe sans frémir les horreurs du trépas.
Si l'univers brisé s'écroulait sous mes pas,
Je verrais ses débris d'un œil sec et tranquille.
Le malheureux en moi cherche et trouve un asyle;
Je fus dans tous les temps l'idole des mortels;
Les sages autrefois encensaient mes autels;
Mais depuis, de mon nom décorant leur manie,
De beaux et faux esprits m'ont couvert d'infamie.

Au milieu d'onze pieds qui composent mon corps,
Le lecteur curieux trouvera sans efforts
D'un insecte rampant le précieux ouvrage;
Le nom d'un saint évêque assez grand personnage;
Un lieu que l'on ne peut aborder que par eau;
Ce que le vin toujours laisse au fond du tonneau;
Une ville en Toscane; un fleuve d'Italie
Où le fils de Climène a terminé sa vie;
La fleur qui de nos rois rappelle la grandeur;
Un oiseau babillard, et qui pis est voleur;
Ce qui, dans un pays en guidant la justice,
Entretient l'harmonie et condamne au supplice;
Le contraire de rude; un excellent poisson;
Ce qui couvre nos champs au temps de la moisson;
Un article, un pronom, deux notes de musique,
Un poète fameux, un amas symétrique.

Par le citoyen A. GIMEL.

AUTRE.

Quatre pieds composent mon nom.
Ma tête à bas, je suis animal domestique;

Digitized by Google

Mon ventre ôté, je suis pronom.
Retranche tête et queue; en cet état unique,
Retourne-moi, lecteur; en femme je paraîs.
Si tu ne peux encor me connaître à ces traits,
Apprends qu'à tous les maux je suis un grand remède;
Et qu'on ne vit heureux qu'alors qu'on me possède.

CHARADE.

Mon premier du soldat anime la vaillance.
Heureux qui peut longtemps se dire mon second.
Lorsqu'en vous de mon tout j'admire l'élégance,
De mon plaisir, Chloé, mon regard vous répond.

Mot de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *Catin*, où l'on trouve *Caïn*.

Le mot de la Charade est *Orange*.

Le mot de l'Enigme est *corde d'instrument*, *corde ordinaire* et *corde de potence*.

Digitized by Google

ETAT politique et moral des nations contemporaines, au moment de la révolution républicaine en Grèce.

IL est difficile de tracer un tableau des nations connues, au moment de la révolution républicaine en Grèce; l'histoire, à cette époque, n'étant pleine que d'obscurités et de fables. J'essayerai cependant d'en donner une idée générale.

L'ÉGYPTE.

Au moment du renversement de la royauté à Athènes, l'Egypte n'était plus qu'une province de la Perse. Ainsi, elle fut exposée, comme le reste de l'état dont elle formait un des membres, à toute l'influence de la révolution grecque. Elle se trouvera donc comprise en général dans ce que je dirai de l'empire de Cyrus. J'examinerai seulement ici quelques faits relatifs à ses mœurs.

De temps immémorial, les Egyptiens avaient été soumis à un gouvernement théocratique; ainsi que les nations de l'Inde, ils étaient divisés en trois classes inférieures, de laboureurs, de pasteurs, et d'artisans. Chaque homme était obligé de suivre, dans l'ordre où le sort l'avait jeté, la profession de ses pères, sans pouvoir changer d'études selon son génie ou les temps.

Le respect des rois et de la religion, l'amour de la justice, la vertu de la reconnaissance formaient le code de la société chez les Egyp-

Digitized by Google

tiens, et s'ils étaient les plus superstitieux des hommes, ils en étaient aussi les plus innocents.

L'Egypte faisait un commerce considérable aux Indes. Ses vaisseaux allaient, par les mers de l'Arabie et de la Perse, chercher les épices, l'ivoire et les soies de ces légions lointaines. Ils s'avançaient jusqu'à la Taprobanne, la Ceylan des modernes. Sur cette côte les Chinois et les nations situées au-delà du cap Comaria apportaient leurs marchandises, à l'époque du retour périodique des flottes Egyptiennes, et recevaient en échange l'or de l'occident.

Mais tandis que le peuple de Memphis était livré, par système, aux plus affreuses ténèbres, les lumières se trouvaient réunies dans la classe des prêtres. Ils reconnaissaient les deux principes de l'univers, la matière et l'esprit. Ils appelaient la première *Athor*, et le second *Cneph*. Celui-ci, par l'énergie de sa volonté, avait séparé les éléments confondus, produit tous les corps, tous les effets, en agissant sur la masse inerte. Le mouvement, la chaleur, la vie répandue sur la nature, leur fit imaginer une infinité de moyens, où ils voyaient une multitude d'actions. Ils crurent que des émanations du grand Être flottaient dans les espaces, et animaient les diverses parties de l'univers. Ils tenaient l'ame immortelle, et Hérodote prétend que ce furent eux qui enseignèrent les premiers ce dogme fondamental de toute moralité. Ils adressaient cette prière au ciel dans leurs pompes funèbres : Soleil ! et vous Puissances qui dispensez la vie aux hommes ! recevez-moi, et accordez-moi une demeure parmi les dieux immortels. D'autres sec-

Digitized by Google

tes des prêtres enseignaient la doctrine de la transmigration des ames.

La physique, considérée dans tous les rapports de l'astronomie, la géométrie, la médecine, la chimie, etc., était cultivée par les prêtres Egyptiens, avec un succès inconnu aux autres peuples. La science difficile des gouvernements semble aussi leur avoir été familière. Pythagore, Thalès, Lycurgue, Solon, sortis de leur école, prouvent cette vérité.

Les Egyptiens eurent quelques auteurs célèbres..., les deux Hermès : le premier, inventeur; le second, restaurateur des arts; Sérapis, qui enseigna la médecine. Leurs livres ont péri dans les révolutions des Empires; mais leurs noms se sont conservés parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Si l'on en croit les alchimistes, la transmutation des métaux fut connue des savants d'Egypte.

C'est dans ce pays que nous trouvons les premières bibliothéques. Comme si la nature eût destiné cette contrée à devenir la source des lumières, elle y avait fait croître le papyrus pour y fixer les découvertes fugitives du génie. Malheureusement les signes mystérieux, dans lesquels les prêtres enveloppaient leurs études, ont privé le monde d'une foule de connaissances précieuses.

En soumettant à sa puissance les diverses nations répandues sur les bords du Nil, Cambyses favorisa la propagation des arts. Jusqu'alors les Egyptiens, jaloux des étrangers, ne les admettaient qu'avec la plus grande répugnance à leurs mystères. Lorsqu'ils furent devenus sujets de la Perse, l'entrée de leur pays s'ouvrit enfin

Digitized by Google

aux recherches de la philosophie. C'est de ce coin du monde que l'aurore des sciences commença à poindre sur notre horizon, et l'on vit bientôt les lumières s'avancer de l'Egypte vers l'occident, comme l'astre radieux qui nous vient des mêmes rivages.

L'antique royaume des Sésostris, au moment de la révolution de la Grèce, présentait des rapports frappants avec l'Italie moderne : il se composait de magnificence et de faiblesse. On y voyait de même de superbes ruines et un peuple amolli, les sciences parmi quelques-uns, l'ignorance chez tous. C'est sur les bords du Nil que les philosophes de l'antiquité allaient puiser les lumières ; c'est sous le beau ciel de Florence que l'Europe barbare a rallumé le flambeau des lettres. Dans les deux pays elles s'étaient conservées sous le voile mystérieux d'une langue savante, inconnue au vulgaire. Ce fut encore le sort de ces contrées d'être, dans leur âge respectif, les seuls canaux d'où les richesses des Indes coulassent pour le reste des peuples. Avec tant de conformité de mœurs, de circonstances, l'Egypte et l'Italie durent éprouver à peu près le même sort : l'une, au temps des troubles de la Grèce ; l'autre, dans la révolution présente. Entraînées, malgré elles, dans une guerre désastreuse, il leur fallut livrer des batailles pour la cause de deux nations étrangères, la Perse et l'Allemagne, et s'épuiser dans des querelles qui n'étaient pas les leurs.

CARTHAGE.

Nous trouvons sur la côte d'Afrique les cé-

Digitized by Google

lébres Carthaginois qui, de tous les peuples de l'antiquité, présentent les plus grands rapports avec les nations modernes. Aristote a fait un magnifique éloge de leurs institutions politiques. Le corps du gouvernement était composé de deux Suffetes ou Consuls annuels; d'un sénat, d'un tribunal des cent, qui servait de contre-poids aux deux premières branches de la constitution; d'un conseil des cinq.

Carthage adopta en morale les principes de Lacédémone. Elle bannit les sciences, et défendit même qu'on enseignât le grec aux enfants; elle se mit ainsi à l'abri des sophismes du Portique et de l'Académie.

Atroces dans leur religion, les Carthaginois jetaient, en l'honneur de leurs dieux, des enfants dans des fours embrasés.

Leurs principes militaires différaient de ceux du reste de leur siécle. Ces marchands africains laissaient à des mercenaires le soin de défendre la patrie. Ils achetaient le sang des hommes, au prix de l'or acquis à la sueur du front de leurs esclaves, et tournaient ainsi au profit de leur bonheur la fureur et l'imbécillité de la race humaine.

Les Carthaginois se distinguaient surtout par leur génie commerçant. Ils avaient jeté des colonies en Espagne, en Sardaigne, en Sicile, le long des côtes du continent de l'Afrique, et s'étaient avancés jusque au fond de la mer des Gaules et des îles Cassitérides. Malgré l'état imparfait de la navigation, l'avarice, plus puissante que les inventions humaines, leur avait servi de boussole sur les déserts de l'océan.

J'ai souvent considéré, avec étonnement, les

Digitized by Google

ressemblances de mœurs et de génie qui se trouvent entre les anciens souverains des mers et les maîtres de l'océan d'aujourd'hui. Ils se ressemblent et par leurs constitutions politiques, et par leur esprit à la fois commerçant et guerrier.

Le gouvernement se composait à Carthage, ainsi qu'en Angleterre, d'un roi et de deux chambres : la première appelée le sénat, et représentant les communes ; la seconde connue sous le nom du conseil des cent. Cette puissance, en s'ajoutant ou se retranchant, selon les temps, aux deux autres membres de la législature, devenait, de même que les pairs de la Grande-Bretagne, le poids régulateur de la balance de l'état.

Au reste, les peuples contemporains reprochèrent au gouvernement de Carthage la vénalité et la corruption dans les places de sénateurs. Polybe remarque que ce peuple Africain, si jaloux de ses droits, ne regardait pas un pareil usage comme un crime. Peut-être avait-il senti que de toutes les aristocraties, celle des richesses, lorsqu'elle n'est pas portée à un trop grand excès, est la moins dangereuse en elle-même ; le propriétaire ayant un intérêt personnel au maintien des lois, tandis que l'homme sans propriétés tend sans cesse, par sa nature, à bouleverser et à détruire.

Mêmes institutions, mêmes choses, mêmes hommes. Le sénat de Carthage, tel que le parlement d'Angleterre, se trouvait divisé en deux partis, sans cesse opposés d'opinions et de principes. Il en résultait pour la nation cet avantage, que les rivaux, se surveillant afin de se sur-

Digitized by Google

prendre, avaient un intérêt personnel à aimer la vertu, en tant qu'elle leur était personnellement utile, et à haïr le vice dans les autres.

L'histoire de ces dissentions politiques, au moment de la révolution républicaine en Grèce, ne nous étant pas parvenue, nous la considérerons dans un âge postérieur à ce siécle; et en concluant, par induction, l'état passé de la métropole Africaine.

C'est à l'époque de la seconde guerre Punique, que nous trouvons la flamme de la discorde allumée de toutes parts dans le sénat de Carthage. Hannon, distingué par sa modération, son amour du bien public et de la justice, brillait à la tête du parti qui, avant la déclaration de la guerre, inclinait aux mesures pacifiques. Il représentait les avantages d'une paix durable, sur les hasards d'une entreprise, dont les succès incertains coûteraient des sommes immenses, et finiraient peut-être par la ruine de la patrie.

Amilcar, surnommé Barca, père d'Annibal, d'une famille chère au peuple, soutenu de beaucoup de crédit et d'un grand génie, entraînait après lui la majorité du sénat. Après sa mort, la faction Barcine continua de se prononcer en faveur des armes. Sans doute elle faisait valoir l'injustice des Romains qui, sans respecter la foi des traités, s'étaient emparés de la Sardaigne. Ainsi la Hollande a amené de nos jours la rupture entre la France et l'Angleterre.

Durant le cours des hostilités, la minorité ne cessa de combattre les résolutions adoptées. Tantôt elle s'efforçait de diminuer les victoires d'Annibal, tantôt d'exagérer ses revers. Elle jetait mille entraves dans la marche du gouvernement;

Digitized by Google

et, sans le génie du général carthaginois, son armée, faute de secours, périssait totalement en Italie. Vers la fin de la guerre, les partis changèrent d'opinions. Annibal, bien que de la majorité du sénat, après la bataille de Zama, parla avec chaleur en faveur de la paix. Un seul sénateur eut le courage de s'y opposer : Gisgon représenta que ses concitoyens devaient plutôt périr généreusement les armes à la main, que se soumettre à des conditions honteuses. L'homme illustre répliqua qu'on devait remercier les dieux, qu'en des circonstances si alarmantes, les Romains se montrassent encore disposés à des négociations. Son avis prévalut. L'on dépêcha en Italie des ambassadeurs du parti d'Hannon qui, amusant leurs vainqueurs du récit de leurs querelles domestiques, se vantaient que si l'on eût d'abord suivi leurs conseils, ils n'auraient pas été obligés de venir mendier la paix à Rome.

Les troubles qui commencèrent à agiter l'Angleterre vers la fin du règne de Jacques I.er, donnèrent naissance aux deux divisions, qui sont depuis cette époque, restées distinctes dans le parlement de la Grande-Bretagne. L'opposition, d'abord connue sous le nom du parti de la Campagne (*Country Party*), traîna peu après le malheureux Charles I.er à l'échafaud. Sous le règne de son successeur, la minorité prit la célèbre appellation de Whigs; et sous un homme dévoré de l'esprit de faction, lord Shaftesbury, elle fut sur le point de replonger l'état dans les malheurs d'une révolution nouvelle. Jacques II, par son imprudence, fit triompher le parti des Whigs, et Guillaume III s'empara d'une des plus belles couronnes de l'Europe. La reine Anne, long-

Digitized by Google

temps gouvernée par les Whigs, s'abandonna ensuite aux Tories. Le rappel du duc de Marlborough sauva la France d'une ruine presqu'inévitable. George I.er, électeur de Hanovre, soutenu de toute la puissance des premiers qui le portaient au trône, se livra à leurs conseils. Ce fut sous le règne de George II que la minorité commença à se faire connaître sous le nom du parti de l'Opposition, qu'elle conserve encore de nos jours. Elle obtint alors plusieurs victoires célèbres. Elle renversa Sir Robert Walpole, ministre qui, par son système pacifique, s'était rendu cher au commerce. Bientôt elle parvint à mettre à la tête du cabinet, lord Chatham, qui éleva la gloire de sa patrie à son comble, dans la guerre de 1754 si malheureuse à la France. Lord Bute, ayant succédé à lord Chatham, peu après l'avénement de Sa Majesté régnante au trône d'Angleterre, l'opposition perdit son crédit.

Mais le fatal impôt du timbre, qui rappelle à la fois la révolution Américaine et celle de la France, lui donna bientôt une nouvelle vigueur. Telle est la chaîne des destinées : personne ne se doutait alors qu'un bill de finance passé dans le parlement d'Angleterre en 1763, éleverait une nouvelle république sur la terre en 1782, et ferait disparaître du monde un des plus anciennes monarchiesde l'Europe, en 1789.

L'opposition crut avoir emporté un avantage signalé sur le ministre, lorsqu'elle eut obtenu le rappel de ce trop fameux impôt; et il n'est pas moins certain que ce fut ce rappel même, encore plus que le bill, qui causa la révolution des Colonies.

Digitized by Google

Trois ministres se succédèrent rapidement après la première irruption du volcan américain. Les rênes du gouvernement s'arrêtèrent enfin entre les mains de lord North qui, de même que ses prédécesseurs, avait adopté le système des taxes d'outre-mer. L'insurrection des Bostoniens, lors de l'envoi du thé de la compagnie des Indes, ne fut pas plutôt connue en Angleterre, que l'opposition redoubla de zèle et d'activité. Lord Chatham reparut dans la chambre des Pairs, et parla avec chaleur contre les mesures du cabinet. Sa motion étant rejetée par une majorité de 58 voix, les moyens coërcitifs furent adoptés dans toute leur étendue.

Bientôt après le sang coula en Amérique. J'ai vu les champs de Lexington. Je m'y suis arrêté en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, pour contempler la tombe de ces guerriers, qui moururent les premiers *pour obéir aux lois de la patrie*. En foulant cette terre qui me disait comment les empires tombent et s'élèvent, j'ai abaissé mon néant devant les décrets de la Providence.

Durant tout le reste de la guerre, l'opposition ne cessa de harceler les ministres, et devint de plus en plus puissante, en proportion des calamités nationales.

Enfin, le 27 mars 1782, elle remporta une victoire complète. Le cabinet fut changé, et le marquis de Rockingham placé à la tête du gouvernement.

La paix étant rétablie entre les puissances belligérantes, l'opposition se joignit au parti du ministre disgracié, M. Fox et lord North formèrent ce qu'on appela la *Coalition des Chefs*,

Digitized by Google

qui entraînait après elle la majorité du parlement. Lord Shelburne, successeur du marquis de Rockingham, mort le premier juillet 1782, fut obligé de se retirer; et M. Fox, lord North et le duc de Portland se saisirent du timon de l'état.

M. Fox n'occupa que quelques instants le ministère. Son fameux bill de la compagnie des Indes ayant été rejeté, dans la chambre des pairs, il remit, peu après les sceaux de son emploi, et M. Pitt remplaça le duc de Portland, comme premier lord de la Trésorerie.

Les principales opérations du gouvernement depuis l'arrivée de M. Pitt aux affaires, ont été, 1.° le bill concernant la compagnie des Indes, 5 juillet 1784. 2.° Celui du 18 avril 1785 en faveur d'une réforme parlementaire, rejeté par une majorité de 74 voix.

3.° Le plan de liquidation de la dette nationale, par l'établissement d'un fonds d'amortissement, 1786. 4.° L'acte de la traite des nègres et de l'amélioration du sort des esclaves, 21 mai 1788. La nation était au faîte de la prospérité, et M. Pitt, qui n'avait pas encore atteint sa trentième année, avait montré ce que peut un seul homme, pour la prospérité d'un état.

Carthage, au moment de la fondation des républiques en Grèce, se trouvait, par rapport à celle-ci, dans la même position que l'Angleterre relativement à la France actuelle. Possédant à peu près la même constitution, les mêmes richesses, le même esprit guerrier et commerçant que la Grande-Bretagne; séparée, comme elle, du pays en révolution par des mers, elle était garantie de l'influence mili-

Digitized by Google

taire de Spartes et d'Athènes, par la supériorité de ses vaisseaux, et du danger de leurs opinions politiques, par l'excellence de son propre gouvernement. Les peuples maritimes ont cet avantage inestimable, d'être moins exposés que les nations agricoles, à l'action des révolutions étrangères. Outre la barrière naturelle qui les protége contre une invasion, s'ils sont insulaires, ou placés sur un continent éloigné, le superflu de leur population, trouve sans cesse un écoulement au-dehors, sans demeurer dans un état de stagnation au-dedans. Le reste des citoyens occupés du commerce, a peu le temps de s'embarrasser de rêveries politiques. Là où les bras travaillent, l'esprit est en repos.

Carthage encore, au moment de la chute des Pisistratides, élevée à l'empire des mers, sur les débris du commerce de Tyr, comme l'Angleterre sur les ruines de la Hollande, était au faîte de la prospérité. Par une autre ressemblance de fortune, non moins singulière, elle crut devoir prendre une part active contre la révolution républicaine d'Athènes, en faveur de la monarchie. Xerxès, qui, en prétendant rétablir Hippias sur le trône, méditait la conquête de l'Attique et du Péloponnèse, engagea les Carthaginois à attaquer en même temps les colonies grecques en Sicile. Amilcar, à la tête de plus de trois cent mille hommes et d'une flotte nombreuse, aborde à Panorme et met le siége devant Himère. Gelon accourt de Syracuse, avec 50,000 hommes, au secours de la place, tombe sur le général africain, bat son armée, et le force de se jeter lui-même dans un bucher, allumé pour un sacrifice. Ne croirait-on

BIBL. UNIV.

Digitized by Google

pas qu'une étrange destinée voulut nommer ensemble, Himère et Dunkerque?

La nouvelle de la destruction de l'armée n'arriva pas plutôt en Afrique, que le peuple tomba dans le désespoir. On députa humblement vers Gélon, qui mérita sa victoire, par la modération dont il en usa envers ses ennemis. Il se contenta d'exiger le remboursement des frais de la guerre, qui ne s'élevait pas au-dessus de deux mille talents.

Ainsi se termina, pour les Carthaginois, cette guerre si funeste à tous les alliés, guerre qui eut encore cela de remarquable, qu'elle cessa peu à peu; telle que la guerre de notre révolution, par les paix forcées et partielles des différents coalisés. Depuis le traité entre l'Afrique et la Grèce, les deux pays vécurent longtemps en bonne intelligence, et l'influence de la révolution républicaine du dernier se borna pour Carthage, au malheur passager que je viens de décrire.

La suite à un autre Numéro.

CHATEAUBRIANT.

VARIÉTÉS.

Quatrième lettre sur l'Angleterre.

Londres, 18 juin.

Je vous ai promis quelques détails sur les théâtres de Londres, non dans les rapports qu'ils ont avec la littérature: il me semble qu'il n'y a plus de discussion en France à cet égard; mais dans ce qu'ils peuvent

Digitized by Google

offrir de réflexions sur les usages et les mœurs des habitants de la capitale.

Je commencerai par l'Opéra-Italien, qu'on appelle ici théâtre du roi, je ne sais pourquoi ; car il n'est le théâtre ni du roi, ni de la nation : au contraire, les chanteurs sont d'Italie, les danseurs marquants sont Français, et tout est si étranger à ce théâtre, qu'à la sortie il est du bon ton de ne parler que français : les titres des ballets sont presque toujours affichés dans cette langue.

La salle est grande, décorée sans goût ; mais comme les loges sont bien séparées les unes des autres, ce qui n'est ainsi qu'à ce spectacle, les femmes y paraissent avec avantage. Le théâtre est petit, si on le compare à celui de l'Opéra de Paris. Cependant il faut croire qu'il est beaucoup trop grand pour les pièces qu'on y joue, et les ballets qu'on y exécute ; car les côtés en sont constamment occupés par des jeunes gens, et j'ai vu *Virginie*, au milieu de cent hommes, pleurer de la crainte d'être perdue dans un désert. Les hommes regardent comme un privilége d'aller sur le théâtre de l'Opéra ; cet usage, contre lequel on a tenté une fois de s'élever, se conservera, par la raison que le peuple n'est rien à ce spectacle, que les calculs sont faits pour l'en éloigner, et que s'il parvenait à s'y faire place, la bonne compagnie y renoncerait. Ceci demande à être expliqué.

Les femmes de bon ton, et celles de bonnes mœurs, se plaignent également de ce que Londres n'a pas un seul théâtre châtié ; elles ont raison. Elles se plaignent encore de ce que toute place appartient au public, quand la personne qui l'a fait retenir n'est pas arrivée à la fin du premier acte. Comme on dîne ici à la même heure qu'à Paris, il est impossible d'arriver au théâtre à sept heures, sans rompre ses habitudes, ou sans renoncer à sa société. Nos dames françaises

Digitized by Google

objecteront qu'il faut louer des loges, et qu'une loge louée appartient à qui l'a payée, lors même qu'il lui plairait de ne pas venir au spectacle; elles ignorent que l'après-dîner des Anglais est un moment terrible, et que, pour éviter les batailles, la tranquillité a fait une loi d'abandonner toute place vide, à une certaine heure, à quiconque se présente pour la remplir. Il est d'usage de retenir des places d'avance; mais comme on risque de les perdre, on ne les paye pas; on se contente de se faire inscrire.

Cet usage, qui privait la haute société du spectacle, a décidé le succès de l'Opéra-Italien; il s'est formé une coterie bien unie pour soutenir, à haut prix, un théâtre étranger au peuple et à la bourgeoisie. On a sa loge à l'Opéra; on y prend un abonnement. Le parterre, où les femmes vont comme à tous les autres théâtres, coûte une demi-guinée; il ne reste, pour les gens peu riches, que le paradis qui est fort grand, et où ceux qui s'assemblent essayent quelquefois de donner la loi; mais ils ont constamment contre eux et les loges et le parterre.

Les Anglaises si modestes et si silencieuses dans tous les endroits publics, ne sont plus Anglaises à l'Opéra; ou pour mieux dire, elles s'y regardent comme dans une société particulière. Personne n'écoute ce qu'on y chante, personne ne regarde comme on y danse; on ne vient là que pour se montrer étranger aux usages nationaux, pour causer, pour se faire voir, pour rendre et pour recevoir des vérités, bien sûr que, sans se donner la peine de porter aucune attention à ce qui se passe sur la scène, on apprendra le lendemain, par les journaux, que l'Opéra a été fort bien chanté, et que les ballets ont produit un grand effet.

Effectivement, sans les journaux, qui s'aviserait de le dire? L'opéra-bouffon est très-faible, et se com-

Digitized by Google

pose de vieilles voix qui rappellent à peine des souvenirs ; le grand opéra est exécuté par les mêmes sujets, sauf une cantatrice, madame Banti, qui a des moyens, une méthode excellente ; c'est la seule aussi qu'on écoute quelquefois, non parce qu'on sent son talent, mais parce qu'elle a de la réputation. Où le goût des arts n'existe réellement pas, les arts ne se soutiennent que par prévention ; cette vérité est plus saillante ici que dans tout autre pays. Il faudrait la répéter à nos jeunes artistes. J'en vois qui accourent à Londres sur l'idée qu'ils se font du prix que les Anglais mettent aux arts. Il serait plus juste de dire qu'ils envient les arts : aussi ne veulent-ils que ce que les autres nations ont mis en crédit, et le plus grand talent, sans réputation faite, ne trouvera pas ici le moindre accueil.

Si j'ai distingué madame Banti des autres sujets de l'Opéra, ce n'est pas que je lui aye trouvé un talent supérieur ; mais je suis persuadé qu'elle en a eu un, et qu'elle en aurait encore un partout autre part qu'à Londres. Que lui reviendrait-il de travailler beaucoup ici ? J'ai assisté à une représentation d'*Armide*, que l'on vantait extraordinairement ; la musique est insignifiante. Ce jour-là, l'orchestre, le piano dirigeant, et la voix de madame Banti, ne se trouvaient pas d'accord ; je fus peut-être le seul qui m'en aperçus. Le lendemain, les journaux m'assurèrent que cet opéra n'avait jamais été mieux exécuté. Cette nouvelle me fit de la peine ; pour l'honneur de l'opéra, j'aurais mieux aimé apprendre le contraire.

Quant aux ballets, il n'y en a plus ; car trois sujets ne peuvent rendre un ballet fort intéressant, et c'est par politesse que je compte à l'Opéra trois sujets dans la danse. Les habitués de ce spectacle ne se dissimulent pas combien il est au dessous de l'argent qu'il

Digitized by Google

leur coûte. Chaque année les entrepreneurs promettent qu'il sera meilleur; mais quoiqu'on y applaudisse rarement, comme on n'y murmure jamais, comme la salle est toujours pleine, et que son premier mérite est d'offrir un rassemblement à la haute compagnie, l'Opéra peut durer encore longtemps tel qu'il est. A neuf heures, ce théâtre présente un aspect vraiment particulier; il est plein, et on n'y voit que des femmes: l'usage veut que les élégants, par excellence, ne s'y montrent pas avant dix heures, et ceux qui arrivent plus tôt, ont grand soin de ne pas se faire voir jusqu'à ce moment. Si l'on peut chercher une origine aux fantaisies que la mode met en crédit, on croirait que cet usage vient de l'habitude où les hommes sont de rester longtemps à table; mais j'ai peine à croire que le plaisir de boire, qui n'est plus avoué de la bonne société, soit le prétexte pour n'arriver que tard dans un spectacle où l'on se pique de n'être pas anglais, du moins dans les manières. Je pense tout simplement qu'on y arrive tard, pour s'y ennuyer moins.

Après l'Opéra, le premier théâtre est celui de Drury-Lane; je dis premier, non par son genre, car tous les genres sont ici confondus sur tous les théâtres, mais par l'élégance de la salle, et par l'ensemble des sujets. La salle est jolie par sa décoration, plus que par sa forme trop circulaire; défaut général à Londres, et qu'on ne corrige que par un autre défaut bien plus grand, c'est-à-dire, par des loges sur le théâtre. Ces loges sont pleines de manière qu'elles se confondent avec les décorations, et ne permettent guères de voir un acteur, sans fixer en même temps des personnes qui causent positivement au dessus de sa tête, pour se dédommager sans doute de ne l'entendre que de profil.

La première chose qui frappe un étranger dans un théâtre anglais, est le silence qui règne dans toutes

Digitized by Google

les places qui sont en évidence, et le tintamarre affreux, l'indécent rassemblement qu'on trouve dans les corridors et à l'amphithéâtre des premières, amphithéâtre fort grand, renfoncé sous les loges, et qui a l'inconvénient de toucher au foyer où les femmes publiques se rassemblent. Ce qu'on reprochait à nos spectacles de nuit de la Foire, n'est rien en comparaison de ce qui se passe à cette place. Pour en donner une idée sans blesser la pudeur, il suffira de dire que c'est l'ivrognerie aux prises avec des femmes, dont le métier est de profiter de toutes sortes d'ivresses. Heureux les indifférents quand l'indécence ne fait d'autre bruit que celui qui la signale ! mais il est rare que la soirée se passe sans dispute et sans combat. J'en ai vu un fort long dans les loges en évidence, entre des hommes fort bien mis, et devant des femmes de la tournure la plus honnête : tout cela ne cause point de scandale. Au reste, n'allez pas croire que la modicité du prix soit ce qui attire la foule à l'amphithéâtre ; les places y coûtent un peu plus de 7 fr. de notre monnaie ; il est vrai qu'à huit heures on y entre à moitié prix, et c'est le moment où les foyers et les corridors se garnissent à ne pouvoir y circuler.

Soyez persuadé que le plaisir, dont le besoin paraît ici d'autant plus vif, qu'il faut qu'il soit bruyant pour émouvoir, soyez persuadé, dis-je, que le plaisir finira par mettre les habitants de Londres sous la main de la police. Quand on attache un grand prix à toutes les jouissances, on desire bien vîte les savourer tranquillement, et alors la police se montre sans inspirer d'effroi. Elle est nécessaire ; on se bat à la porte des bals, on se bat dans l'intérieur ; trente voitures sont quelquefois brisées dans une soirée : tout cela appelle la police déja plus forte qu'elle ne l'était autrefois, et

Digitized by Google

toujours respectable lorsqu'elle n'est destinée qu'à assurer la tranquillité.

La tragédie anglaise se compose en général de fous, de folles, de spectres, de meutres longuement exécutés, et de sang. Il serait curieux de chercher la cause du plaisir que peut trouver un peuple à contempler si souvent le plus honteux de tous les spectacles, l'homme privé de sa raison. Cette recherche me menerait trop loin; mais je crois que dans un pays policé comme la France, et dans un siécle où les maladies nerveuses, qui échappent à tout l'art de la médecine, sont si multipliées, il serait d'une bonne police d'interdire au spectacle ce qui produit des émotions trop fortes. Notre public repousse maintenant de nos théâtres ce qu'on appelle le genre anglais; il a raison : il faut à une nation délicate des spectacles qui élèvent l'esprit ou qui le réjouissent; tout ce qui va au-delà est faux et dangereux. Plus on réfléchit, plus on admire nos auteurs du siécle de Louis XIV, qui, sans s'être jamais vantés, se sont toujours trouvés d'accord, non-seulement avec le génie des arts, mais encore avec la plus haute politique en tout ce qu'elle a de relation avec la morale publique.

Skakespear avait décidé du sort de la tragédie en Angleterre, avant que le goût fût formé; il n'en est pas de même de la comédie. Quoiqu'elle ne soit pas châtiée dans le dialogue, quoiqu'elle ne soit pas toujours discutée dans les situations, elle est soumise aux règles de l'art, et souvent imitée de nos meilleurs auteurs; mais on coupe les actes par des intermèdes, qu'on appelle chansons favorites; ce qui paraît ridicule aux Français qui ne sont pas fâchés d'avoir, dans les entr'actes, quelques minutes pour réfléchir ou pour causer sur ce qu'ils viennent de voir et d'entendre;

Digitized by Google

usage fort bon, et qui, je crois, aide beaucoup à former le goût. C'est tout le contraire à Londres; le spectacle dure toujours cinq et même six heures, et, pendant tout ce temps, le théâtre n'est pas vide dix minutes : rien n'est plus fatigant.

Au reste, ce n'est pas le goût qu'il faut chercher ici; le premier théâtre a des pantomimes comme le dernier, souvent moins belles, et des farces comme celles qui amassent le peuple sur nos boulevarts; la même soirée montre quelquefois madame Sydone et Paillasse, le tout mêlé de quelques ballets dans lesquels les matelots jouent volontiers le premier rôle. Cet assemblage est insupportable; mais qu'espérer d'un théâtre où sont confondus la tragédie, la comédie, l'opéra, la pantomime, la danse et les farces? Il n'y a pas ici de théâtre national, ou tous les théâtres sont nationaux, car ils se ressemblent tous : j'aimerais mieux la première assertion; elle laisserait du moins quelque espoir pour l'avenir.

Je ne vous parlerai point de madame Sydone, dont la réputation est si grande dans la tragédie; il ne faut pas juger ce que le temps a consacré; car le temps, qui ne se repose jamais, gâte aussi ce qu'il consacre : beaucoup de talent, et un peu de manières, voilà ce qu'il est impossible de refuser à cette actrice.

Dans la comédie, il y a une dame Jordan que les Anglais aiment beaucoup, et je suis fort tenté de les imiter, non qu'elle soit jeune, non qu'elle ait la taille de ses rôles; mais, nous autres Parisiens, nous sommes accoutumés à n'y pas regarder de si près, et quand les années et l'embonpoint viennent gâter un joli physique, nous nous en consolons si le talent se conserve : c'est ce qui est arrivé à madame Jordan.

Je pourrais sortir du théâtre de Drury-Lane, puisque je rencontrerai madame Billington au théâtre de Coven-

Digitized by Google

Garden; elle chante alternativement à l'un et à l'autre. Cependant je ne puis quitter Drury-Lane sans parler d'une actrice qui joue dans l'opéra-comique, et qu'on appelle mademoiselle Moutain. Sa voix n'est pas très-étendue, mais elle est touchante; elle la ménage bien: ses transitions sont toujours faciles et souvent heureuses. Si chacune de ses ariettes lui rapportait cinquante guinées, je suis convaincu que les trois royaumes se réuniraient pour lui reconnaître un talent extraordinaire; mais je n'ai pas entendu dire qu'elle fût payée autant que quatre amiraux; aussi n'y a-t-il que les connaisseurs qui parlent d'elle : cela ne fait pas grand bruit.

Cette lettre est déja longue, et je remets à une autre pour vous parler de madame Billington, de la musique anglaise en général, et de plusieurs autres objets; mais je ne terminerai pas celle-ci sans vous entretenir des journalistes.

Je vous ai déja dit ce que j'en pensais sous le rapport politique : l'usage qu'ils font de la liberté dont ils se vantent, ne leur ayant valu que le mépris de ceux qu'ils attaquent (et à eux tous, ils attaquent tout le monde), il leur restait du moins les arts pour se donner un peu de considération. Le critique, dans ce pays, ne va pas plus loin que la caricature, et cela regarde les marchands d'estampes; mais pour des discussions sur les arts, vous en chercheriez vainement dans les feuilles qui paraissent tous les jours : cela tient à deux causes, la paresse ou le défaut d'instruction chez les rédacteurs, et l'habitude de mettre, en payant, tous les articles qu'on leur apporte, pourvu toutefois que ces articles ne soient pas opposés au parti qu'ils servent, et qui fait leur fonds de boutique. Or, comme les arts, et surtout l'art dramatique, ne sont pour rien dans les intérêts des partis, vous ne voyez, dans

Digitized by Google

es journaux, que des éloges sur les pièces, sur les acteurs, et même sur l'assemblée, toujours la plus brillante que l'on ait vue jusqu'alors. Les journaux se remplissent de tout, excepté de cette critique qui annonce le goût et qui le conserve. En France, c'est tout le contraire, et jamais pays n'offrit des journaux plus libres; car jamais journaux ne furent moins à la solde des individus : aucun rédacteur ne voudrait vendre son opinion sur les arts, parce qu'il compte son opinion pour quelque chose, et souvent avec raison. La critique y est vive, quelquefois sévère, mais toujours éclairée; elle forme à la fois le public et les artistes, et les tient à l'unisson : elle fait plus; elle empêche l'enthousiasme toujours ridicule quand il n'est pas dangereux, parce que le goût est opposé à tous les excès, et que l'enthousiasme en est un. Par une conséquence nécessaire, il n'y a pas ici de critique; il y a peu de goût, et beaucoup d'enthousiasme.

F***.

SPECTACLES.

Théatre de la République et des Arts.

Le jeune Roland a choisi, pour son second début, le rôle de Renaud dans *Armide;* il est favorable à la nature de son organe, et propre à faire briller sa belle méthode. Son chant a fait plaisir sans exciter d'enthousiasme : il y a quelquefois des artistes qui excitent de l'enthousiasme sans faire de plaisir; sa manière de prononcer et de phraser, même le récitatif, l'art avec lequel il ménage et conduit les sons, annonce un étranger sur le théâtre de l'Opéra. Il n'a pas l'ac-

Digitized by Google

cent du pays ; il se fait bien entendre sans faire beaucoup de bruit ; les naturels de ce théâtre font beaucoup de bruit, et ne se font point entendre.

L'Opéra, en prenant le nom de *Théâtre de la République et des Arts*, semble avoir conservé l'ancien esprit de l'*académie royale de musique*. Les fameux compositeurs étrangers qui ont enrichi, de leurs chef-d'œuvres, notre scène lyrique, n'y ont pas beaucoup perfectionné l'exécution et le goût du chant ; les belles voix y sont plus rares que les bons ouvrages, et les bons chanteurs, encore plus rares que les belles voix. Les préjugés et les prétentions de chaque sujet en particulier nuisent beaucoup au bien général : c'est à l'Opéra que la musique italienne descendit en arrivant à Paris pour la première fois. C'était bien là l'hôtel qui lui était propre ; mais elle y fut fort mal reçue par les concierges du logis : *in propria venit et sui eam non receperunt*. Elle a fini par en être chassée : la méthode italienne a été adoptée partout, excepté à l'Opéra de Paris.

Mais ce spectacle est pour ainsi dire national : il en impose par sa pompe et sa magnificence : il frappe les yeux du vulgaire ; ses ballets sont ce qu'il y a de plus parfait et de plus enchanteur en Europe. L'Opéra est en quelque sorte pour nous un théâtre constitutionnel. Il faut l'améliorer, l'alimenter de bons sujets et de bonnes pièces ; perfectionner son goût et sa méthode ; mais il seroit impolitique d'en détruire la forme, d'y introduire une langue étrangère, et des talents étrangers. Que l'Opéra appartienne toujours essentiellement à la nation française, mais qu'il devienne plus digne d'elle. Il est honteux sans doute pour la France de devoir à l'Italie et à l'Allemagne presque les seuls chef-d'œuvres qui soutiennent aujourd'hui l'Opéra français. Quand est-ce que les nouveaux maîtres de l'école française

Digitized by Google

auront l'ambition de se placer à côté des Gluck, des Mozart, des Piccini, des Saccini? Je me trompe, ils en ont bien l'ambition, mais ils n'en ont pas encore les moyens. Le célèbre Paësiello prépare, dit-on, la musique d'un opéra français : c'est désormais sur des paroles françaises, que les grands compositeurs italiens doivent travailler, s'ils veulent que leur talent signifie quelque chose pour le public de Paris; autrement leur réputation se trouvera renfermée dans un petit cercle d'amateurs qui n'ont que des oreilles. La musique elle-même doit se faire un honneur d'appliquer ses accords et sa mélodie sur la langue du peuple distributeur de la gloire; c'est la langue universelle, et il me semble qu'il faut chanter dans la langue que tout le monde parle.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Un sol bien ingrat pour les plantes nouvelles : rien de ce qu'on y sème aujourd'hui ne peut prendre : ce théâtre vit sur ses anciennes tragédies et sur ses triomphes passés. Les anciennes comédies sont beaucoup moins heureuses. Le *Tartuffe* est la seule pièce de Molière qui se soutienne encore, et que les grands acteurs n'abandonnent pas; avantage qu'elle doit peut-être moins à son mérite particulier qu'à celui du sujet. Les autres ouvrages de notre premier comique ne paraissent sur la scène que pour y être humiliés : un petit nombre de drames modernes, dont le ton et le style sont plus à la mode, ont usurpé le domaine de Thalie. Beaumarchais, Fabre, Bouilly, Picard, Duval, Dieu-la-Foi, voilà les talents actuels de la scène comique; tels sont ceux qu'on préfère à Molière, à Régnard, à Dufresni, à Destouches, à Gresset, à Pi-

Digitized by Google

ron, etc. Ces poètes ont les livrées du jour; et, à la comédie comme dans le monde, c'est l'habit qui fait l'homme.

OPÉRA-COMIQUE, (FEYDEAU).

Il n'y a pas de milieu à ce théâtre, entre les bouffonneries et le grand tragique. La *Fausse Duègne*, qu'on vient de jouer, a paru insipide, parce qu'elle est raisonnable. C'est une intrigue espagnole, qui ne fait ni pleurer ni rire, mais qui satisfait l'esprit par un dialogue décent, une conduite sage et des situations bien ménagées. Le fonds du sujet n'est pas fort théatral; c'est un infidelle qui reprend sa premiere chaîne. Ces sortes de conversions sont édifiantes, mais froides. Les spectateurs supposent toujours qu'il y entre plus de réflexions que d'amour; surtout lorsque l'amant volage, forcé, par les événements, d'étouffer sa passion nouvelle, ne revient à son ancienne maîtresse que par devoir et par raison : un pareil dénouement ne peut avoir d'intérêt.

Un seigneur espagnol, nommé *Adolphe*, quoiqu'il eût déja promis sa foi à *Rosalba*, s'avise d'enlever la belle *Eliza* dans un bal. Il l'enferme dans son château, et veut lui faire acheter sa liberté du don de sa main. Rosalba, avertie du danger, s'introduit chez son perfide, déguisée en duègne; et, pour forcer Adolphe à lâcher prise, elle attire dans le château, par un faux billet, *Valério*, amant d'Eliza, qui cherche partout sa maîtresse et son ravisseur. L'arrivée de ce rival, et ses soupçons jaloux, gênent beaucoup Adolphe, qui, pour cacher sa proie, est forcé d'employer des artifices indignes, surtout d'un espagnol. Mais la fausse Duègne instruit Valério, lui fait voir.

Digitized by Google

sa maîtresse, et déconcerte toutes les précautions d'Adolphe. Il y aurait sans doute quelque explication tragique entre les deux amants, si la justice ne se mêlait pas de cette affaire. Le gouverneur, instruit de l'enlèvement, donne des ordres pour qu'on arrête le ravisseur. Le péril refroidit l'amour d'Adolphe. Si sa passion eût été bien forte, il eût pu conduire Eliza dans quelque retraite plus sûre et moins connue qu'un château aux portes de Madrid; mais il écoute la prudence, et prend le parti de restituer son larcin. Les amants tièdes, et qui voient clair, sont réprouvés au théâtre. La fausse Duègne, avertie des mauvaises intentions du gouverneur, se rend à Madrid, arrange l'affaire, à la satisfaction de tout le monde, et revient avec une lettre, qui apprend au seigneur Adolphe que c'est à Rosalba qu'il doit l'honneur et la vie. Le nom de Rosalba ranime quelques étincelles de son ancienne flamme. Ne pouvant épouser sa maîtresse, ce qu'Adolphe peut faire de mieux, c'est de se donner à sa bienfaitrice. La duègne se fait connaître, et tout fini par un double mariage.

Elleviou se distingue dans le rôle d'Adolphe comme acteur et comme chanteur : le personnage de la fausse Duègne, destiné d'abord à madame Scio, avait ensuite passé à madame Haubert; mais cette derniere actrice se trouvant aussi obligée d'y renoncer pour des raisons de santé, madame Saint-Aubin a bien voulu s'en charger pour ne pas arrêter la représentation de la pièce : elle joue avec beaucoup d'intelligence, de finesse et de sensibilité; mais ces qualités ne suffisent pas à un pareil rôle, il exige encore de la dignité et de la noblesse.

La musique a lutté avec succès contre l'insipidité du poème; quelques morceaux d'ensemble sont d'une facture délicieuse; l'exécution pourrait être plus

Digitized by Google

sûre et plus soignée. Della-Maria, né avec du goût et de la sensibilité, avait puisé l'esprit de la musique à sa source; élevé en Italie, disciple de Paesiello, il avait, comme Grétry, apporté à Paris les fruits du terroir ultramontain. Ces musiciens *métis*, moitié français, moitié italien, sont aujourd'hui pour nous la meilleure race : ils donnent à la musique italienne ce que les Français donnent à toutes les inventions étrangères, le poli et la perfection. La musique de *la Fausse Duègne* est d'un goût plus noble et plus grave que celle du *Prisonnier*; mais la pureté, la légèreté et l'élégance, caractère distinctif du compositeur, s'y remarquent toujours : Della-Maria avait du goût, de la grace et un sentiment vrai de son art. Quoique le nom d'artiste soit aujourd'hui prodigué aux plus vils artisans, il est vrai de dire qu'on n'a jamais vu tant d'artisans et moins d'artistes.

THÉATRE DE LOUVOIS.

Le nom et les pièces de Picard alimentent ce théâtre dont l'existence est précaire, et tient beaucoup à une sorte de faveur publique, qui s'est répandue sur cette entreprise : mais il en est de cette faveur comme du crédit des marchands; il faut peu de chose pour l'acquérir, encore moins pour le perdre. Picard s'est discrédité, en maintenant de vive force *sa Grande Ville* : mais aussi ce coup d'autorité le rend absolument maître de l'intérieur de son royaume. C'est lui qui décide du sort des ouvrages; il a dit : aucune pièce de nous ou de nos amis ne tombera : les plus misérables bagatelles passent quand elles sont protégées du souverain : et

Digitized by Google

dernièrement il vient de faire un usage très-respectable de son pouvoir en faveur de l'amitié : il lui a sacrifié jusqu'à son goût, car il est sans doute trop éclairé lui-même, pour ne pas voir qu'*Helvétius* est, dans toute la force du terme, une mauvaise pièce, mal conçue, mal conduite, sans plan, sans liaison, embarrassée de minutie. La clémence d'*Helvétius* est présentée avec une emphase puérile, comme *la clémence d'Auguste ;* et cette clémence a pour objet quelques méchantes pointes, quelques jeux de mots d'un étourdi et d'un sot. Helvétius est sans caractere ; c'est un faiseur de phrases ; ses bienfaits sont gauchement amenés ; et puis, quelle mal adresse d'avoir choisi, pour la plus grande gloire de la philosophie, un héros qui a des torts si graves envers la société et l'humanite ! C'est une chose édifiante de marier les filles, de soulager les pauvres, de pardonner les offenses ; mais c'est un grand crime d'empoisonner la source de tout bien ; par une doctrine désolante, de dessécher les cœurs par l'egoïsme, et de confondre toutes les notions du vice et de la vertu, en détruisant la liberté morale. Helvétius n'etoit pas assez riche pour dédommager les hommes par ses libéralités du mal qu'il leur faisait par ses principes. Voilà cependant ce que le gouvernement de Louvois a trouvé le secret de faire applaudir avec un enthousiasme forcené. Il est triste que le C. Andrieux, qui annonçait du talent pour la comédie, se soit laissé embéguiné d'un petit fanatisme Voltairien et philosophique qui rétrécit ses idées et fausse son jugement ; toute espèce de fanatisme est la marque infaillible d'un esprit borné.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Il n'appartient que bien peu à la littérature : à l'exception de quelques auteurs estimés qui ont fait honneur à cette scène, c'est aujourd'hui l'apprentissage des écoliers. Le mauvais goût domine sur le théâtre et dans le parterre. Le *Méléagre champenois* est la nouveauté du jour; c'est une farce où il y a beaucoup de plaisanteries, peu d'art, et encore moins de sel.

ANNONCES.

Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des notions sur l'Egypte, manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par *E. F. Lantier*. 3 vol. in-8.° de 1130 pages, imprimés sur du très-beau carré fin de Buges, et caractères de cicéro neuf, avec cinq jolies planches, gravées en taille-douce. 5.e édition, très-soignée, revue et corrigée par l'auteur. Prix, 11 fr. br., et 14 francs par la poste, francs de port. En papier vélin, 24 francs, sans le port. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Quatrième cahier de la *Bibliothèque commerciale*, ouvrage destiné à répandre les connaissances relatives au commerce, à la navigation, etc.; par *J. Peuchet*. Ce quatrième cahier, de 60 pages in-8.°, contient : Du commerce intérieur; — note sur la franchise de Dunkerque; — commerce des chanvres; — pêche de Fécamp; — de la navigation intérieure

Digitized by Google

et du commerce de mer; — résultats généraux du commerce et de la navigation de la France avec les Européens, Levantins, Barbaresques et Anglo-Américains, etc.; — de la culture du sucre à Batavia, et autres articles intéressants. Le prix de la souscription est de 21 fr., pour recevoir, franc de port, 24 livraisons, et 12 fr. pour 12 livraisons. On souscrit à Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libr., rue Hautefeuille, n.° 20.

Nouvel Atlas de la France, divisée par départements, arrondissements communaux et cantons, contenant l'ancienne subdivision, d'après la loi du 28 pluviose an 8, et la nouvelle, conformément à la loi du 8 pluviose an 9, qui ordonne la réduction du nombre des cantons ou justice de paix; par *P. G. Chanlaire*, l'un des auteurs de l'*Atlas national*. 1 vol. in-4.°, contenant 103 cartes enluminées, gravées en taille-douce, et imprimées sur le quart de grand raisin. Prix, 13 fr. relié, et 14 fr. 50 cent. franc de port par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Voyage dans les départements du Nord de la France, pendant les années 7 et 8; par le citoyen *Barbault-Royer*, brochure in-8°. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

Notice sur la vie et les ouvrages de Nicolas Piccinni; par le citoyen *Ginguené*, membre de l'Institut national, brochure in-8°. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 20 cent. par la poste.

Des Sépultures, par le citoyen *Amaury-Duval*, brochure in 8°. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 10 cent. par la poste.

Pyrétologie méthodique de *Selle*, médecin du roi de Prusse, traduit par *J. Nauche*, médecin, avec des

Digitized by Google

notes. 1 vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste.

Ces quatre ouvrages se trouvent chez madame veuve *Panckoucke*, libraire, rue Grenelle; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain l'Auxerrois, n.° 42.

Réflexions sur la nécessité et les moyens de maintenir en France l'abondance et le prix modéré des grains; par le citoyen *Alexandre*, ancien chef de division au ministère de la guerre 1 vol. in-8.° de 60 pages. Prix, 60 cent. pour Paris, et 80 cent. pour les départements. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libr., palais du Tribunat; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Pensées de Cicéron, traduction nouvelle; par le citoyen *Leroy* père, ancien jurisconsulte. 3 vol. in-18. Prix, 4 fr. 50 cent., papier ordinaire; 9 fr., papier vélin. A Paris, chez *Lamy*, libraire, quai des Augustins; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

De l'Immortalité de l'Ame; par *Maximin Isnard*, avec cette épigraphe :

Mortem quid ultra est? vita....
SENEC.
Au-delà de la mort, que trouvons-nous? la vie.

brochure in-8.° d'environ 100 pages. Prix; 1 fr. 20 cent.; et franc de port, 1 fr. 50 cent. *Idem*, papier fin d'Angoulême, 1 fr. 50 cent.; et franc de port, 1 fr. 80 cent. A Paris, chez *Ch. Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Mon Habit mordoré, ou Joseph et son maître; par l'auteur du *Voyage de vingt-quatre heures*. 2 vol.

Digitized by Google

in-12. Prix, 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 60 cent. francs de port par la poste. A Paris, chez *Maradan*, libr., rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Pensées sur Dieu, sur l'Immortalité de l'Ame, et sur la Religion. 1 vol. in-8.° de 56 pages; par le citoyen *C. D. Cordier*, auteur de l'*Abeille française*. Prix, 60 cent. A Paris, chez *Belin*, libraire, rue Saint-Jacques; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Bibliothéque portative du Voyageur, ou Collection des meilleurs Ouvrages français, en prose et en vers, format in-36, caractère nompareille neuve, papier superfin. 16 vol. br. en cart. A Paris, chez *J. B. Fournier* et fils, rue Hautefeuille, n.° 27.

Suite des Ouvrages publiés.

Conjuration des Espagnols contre Venise, et Conjurations des Gracques; par *Saint-Réal*. 1 vol.

Contes de *La Fontaine*. 2 vol.

La Pucelle d'Orléans, en 21 chants; par *Voltaire*. 1 vol.

Lettres persanes et le Temple de Gnide; par *Montesquieu*. 2 vol.

Œuvres choisies de *Gresset*. 1 vol.

Œuvres de *Boileau*. 1 vol.

Fables de *La Fontaine*. 2 vol.

Les Amours de Psyché et de Cupidon; par *La Fontaine*. 1 vol.

Œuvres de *Racine*. 4 vol.

La Henriade, poème; par *Voltaire*. 1 vol.

Chaque vol. br. en cart., 25 s.

On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin; chaque vol., 3 liv.

La reliûre en marroquin rouge, doré sur tranche, f. b., 1 liv. 5 s.

Franc de port par la poste, chaque vol., 4 liv.

Digitized by Google

Sous presse.

Théâtre choisi de *Voltaire*, 4 vol.
Histoire de Jehan de Saintré, et le Gerard de Nevers; par *Tressan*. 1 vol.
Œuvres de *Piron*. 2 vol.

Avis aux Abonnés.

Nous prévenons nos lecteurs que, depuis le 1.er messidor courant, *le Mercure de France* paraît le samedi de chaque semaine par cahier de trois feuilles. L'augmentation du papier, celle de la main-d'œuvre, les frais de timbre et d'expédition, nous ont obligé à porter le prix de l'abonnement à 48 fr. pour l'année, 24 fr. pour six mois, et 12 fr. pour trois mois.

Les abonnés, dont l'abonnement n'est point expiré avec le dernier trimestre, sont priés de vouloir bien nous faire parvenir ce dont ils se trouvent être redevables, à raison de l'augmentation du prix de l'abonnement au 1.er messidor. — Ceux qui nous ont adressé leurs ordres de renouvellement, et qui ne nous ont fait parvenir que le prix ancien, sont également invités à s'acquitter de cette augmentation, pour éviter des retards dans l'envoi des numéros.

Les lettres, relatives à l'envoi du montant des abonnements, doivent toujours être adressées, *franches de port*, au C. JEUNEHOMME, Directeur du *Mercure de France*, rue de la Place-Vendôme, ci-devant Louis-le-Grand, n.° 7, à Paris.

Digitized by Google

POLITIQUE.

NOTE sur ce qui s'est passé en Egypte, après le départ de l'armée française d'Alexandrie; par le citoyen Franck, *médecin de l'armée d'Orient.*

LE 23 vendémiaire an 10, au moment où le général en chef Menou s'embarquait, le capitan-pacha fit son entrée dans Alexandrie. Le général commandant de la place, M. Hoxe, et le vice-amiral Bikerton, avec leur état-major, allèrent à sa rencontre à la porte de Rosette, où un aide-de-camp présenta les clefs de la ville. Le capitan-pacha n'avait guère que son état-major et sa bruyante musique avec lui; mais une nombreuse escorte de troupes anglaises, à pied et à cheval, lui composait une suite assez brillante. Après avoir visité le fort Phare, et admiré les travaux que les Français y avaient élevés, il rebroussa chemin, et mit pied à terre chez le général Hoxe, d'où, après avoir dîné, il fut obligé, suivant les conventions faites entre lui et les Anglais, de s'en retourner dans son camp, situé entre Buckir et Alexandrie et derrière celui des Anglais. Une partie des troupes anglaises était campée dans la vieille enceinte d'Alexandrie, et les autres occupaient leurs lignes primitives et les nôtres. On s'occupa de suite de la démolition des premières, et beaucoup de troupes s'embarquèrent pour une autre destination.

Digitized by Google

Il était rigoureusement défendu de laisser entrer dans Alexandrie les troupes de la Porte, pour éviter toute espece de désordre; et les officiers mêmes n'y furent admis par la suite, qu'avec un ordre du général anglais. Les Mamulucs seuls, qui étaient campés à quelque distance des troupes du capitan-pacha, avaient la faculté d'entrer dans la ville. Malgré toute cette surveillance, il s'y trouvait un mélange de troupes anglaises, de Turcs, de Mamelucs, et jusqu'à des Bédouins.

Au milieu de cette confusion, je me promenais, ainsi que mes malades, par toute la ville, sans que jamais il nous arrivât le moindre accident. Les habitants nous montrèrent même une prédilection bien marquée, soit parce qu'ils connaissaient notre façon d'agir, soit parce que nous avions généralement appris à converser avec eux; et, de notre côté, nous leur témoignions la même bienveillance. Les troupes anglaises, quoique couvertes d'or, ne le dépensaient pas avec autant de facilité que les Français; et, à ce sujet, les gens du pays disaient souvent que rien au monde n'égalait notre générosité.

Ils nous regrettaient aussi sous un autre point de vue. Nous savions, disaient-ils, à quoi nous en tenir avec eux (les Français); mais nous ne savons pas encore ce que nous deviendrons avec les Anglais, qui ont l'accueil froid et l'abord difficile, et qui, la plupart du temps, ne sont occupés qu'à boire du vin ou du rhum.

Comme je connaissais un peu la langue arabe, je m'entretenais aussi assez souvent avec les Mamelucs, qui venaient passer la journée à Alexandrie. Leur haine contre les Français s'était changée en estime, et ils convenaient constamment que rien n'égalait notre bra-

Digitized by Google

voure et nos connaissances dans l'art de la guerre. Aussi les Français qui se sont rangés de leur côté, s'en trouvent parfaitement bien. Ils sont tous bien équipés, et on leur donne de l'argent et des femmes ; ce qui est à peu près l'essentiel pour des hommes qui ne connaissent d'autre bonheur que celui de la table et du lit. Autrefois on s'attachait à un beau jeune homme qui était le favori du bey, et par lequel on pouvait espérer d'obtenir toute espèce de faveur : aujourd'hui les Français occupent cette place, sans la devoir à leur figure; et ce changement de choses ne peut qu'être agréable à leurs femmes.

Les Mamelucs ont senti la nécessité d'adopter notre manière de combattre; et, au moyen des Français qu'ils ont avec eux, ils ont déja fait beaucoup de progrès : ils manœuvrent par escadrons ; ils savent mieux manier le canon, et connaissent l'avantage d'un poste fortifié. Avec la ferme persuasion d'être rétablis par les Anglais et la Porte dans leurs anciens droits, ils ont conçu beaucoup de projets pour leur organisation, et se sont formé un système de défense. Ils attendaient avec beaucoup d'impatience la décision des deux gouvernements, quand, tout-à-coup, les chefs des Mamelucs furent saisis, près d'Alexandrie et au Caire, par le capitan-pacha et le grand-visir : cinq d'entre eux périrent de la manière la plus affreuse; et les autres, prisonniers au Caire, n'étaient pas dans une situation bien rassurante. Le projet de la Porte était de s'emparer de tous les chefs, de les transférer à Constantinople, et de désorganiser ainsi cette troupe pour toujours. Ils se permirent cet acte despotique et cruel à l'insçu des Anglais, qui avaient engagé les Mamelucs à faire la guerre avec eux contre nous; et cette conduite était si offensante pour leurs alliés, qu'ils

Digitized by Google

auraient dû en venir sur le champ aux mains. Mais, comme le général en chef Hutschinson n'avait que des pouvoirs limités, et que d'ailleurs l'affaire était épineuse, il se contenta de sommer le capitan-pacha à restituer les trois individus assassinés par les ordres de ce dernier. Le pacha, se croyant déshonoré d'obéir aux ordres impérieux d'un infidelle, daigna à peine répondre à cette sommation. Aussitôt le général Hutschinson fit cerner le camp du capitan-pacha par quelques régiments d'infanterie et de cavalerie, et fit couper les cordes des tentes, pour ne plus trouver d'autre obstacle. Ces préparatifs effrayèrent le capitan-pacha : il se décida enfin à la restitution des cadavres, qui furent ensuite enterrés à Alexandrie, à la pointe des Figuiers, avec tous les honneurs militaires.

Tous les autres Mamelucs quittèrent un aussi dangereux voisin pour se placer sous les murs d'Alexandrie, et sous la protection des Anglais.

Le général Hutschinson ayant appris que le grand-visir avait emprisonné tous les chefs des Mamelucs dans la même journée au Caire, le somma également de les mettre en liberté; mais il était aussi peu disposé que le pacha à obéir. Alors on fit marcher contre le Caire quatre mille Cipayes, sous les ordres du général Stuard; leur approche causa des inquiétudes au visir qui dépêcha un envoyé, accompagné de M. Rosetti, au général Hutschinson, pour s'expliquer sur l'emprisonnement des Mamelucs. Le général anglais commença par demander à l'envoyé, si les Mamelucs étaient mis en liberté; et, sur sa réponse négative, hé bien, répliqua-t-il, comme toute autre discussion est inutile, je vous ordonne de sortir de suite de la place d'Alexandrie; autrement je vous ferai emprisonner vous-même. On permit cependant à Rosetti de

Digitized by Google

rester, comme simple particulier. Après avoir hésité une trentaine de jours sur le parti qu'il avoit à prendre, le grand-visir se décida enfin à relâcher les Mamelucs. Alors ceux d'Alexandrie rejoignirent leurs camarades à Ghizé, d'où ils se disposèrent à se rendre dans la Haute-Egypte.

Dans cet intervalle de temps, mes malades moribonds reprirent haleine, mais plus par leurs propres moyens que par ceux administrés par les Anglais : le pain et la viande étaient extrêmement mauvais, et en quantité insuffisante ; toutes les citernes étaient vides ; et dans l'impossibilité de rétablir le canal qui y apportait l'eau du Nil tous les ans, il falloit se résoudre à boire de l'eau plus ou moins saumâtre.

Pendant que j'attendais, avec impatience, que mes malades fussent en état d'être embarqués, il parut tout-à-coup une goélette, parlementaire français, avec un aide-de-camp du général Murat, qui nous apporta la nouvelle des préliminaires de paix. Je passe de suite à mon hôpital, pour y annoncer cette grande nouvelle, et tout le monde, dans le transport de la joie, s'écrie : Vive le premier consul, vive Bonaparte ! Non, mes amis, leur dis-je, vive le premier homme de l'univers, vive le héros des héros !

Je n'aurais dû songer à quitter l'Egypte qu'au printemps ; mais considérant que la peste devoit nécessairement se déclarer parmi les troupes anglaise, et que la mauvaise eau seule pourrait occasionner une rechute chez mes malades, je me décidai à partir avec tout mon monde. A Malte, je rencontrai un bâtiment chargé de nos blessés, et malheureusement, l'amiral Keith, qui ordonna de réunir sur un seul bâtiment les scorbutiques et les blessés : je protestai contre cette mesure, contraire aux réglemens des hôpitaux, contraire

Digitized by Google

aux sentimens d'humanité, aux principes de salubrité; alors il modifia ses ordres, en prescrivant que ceux qui ne pourront pas être placés, fussent débarqués au Lazareth. Le commissaire des guerres désigna 70 de mes convalescents, avec lesquels je débarquai comme il est de mon devoir; un chirurgien, un pharmacien et un économe nous accompagnent. Après nous être tenus 25 jours au Lazareth, nous demandons à milord Keith de pouvoir partir; il nous prend nos malades, les envoie sur une frégate en France, et refuse aux trois officiers de santé, au commissaire des guerres, et à l'économe, le passage, sous prétexte que nous avions refusé de partir sur le bâtiment des blessés. Il fait plus, il nous prive même de nos rations de vivres. Je me présente plusieurs fois chez lui, il ne me reçoit pas; je me présente également chez le général en chef de terre; on reçoit à peine notre pétition, dans laquelle nous demandons des vivres jusqu'à ce que nous trouvions une occasion pour partir; mais c'est sans succès. Enfin, nous attendons deux mois; nous dépensons nos derniers deniers, avant que de pouvoir nous mettre en route.

Tout-à-coup milord Keith part lui-même, et laisse à son successeur, le vice-amiral Bikerton, un des plus dignes hommes d'Angleterre, l'ordre de ne rien faire pour nous; mais, comme particulier, lui et M. Cammeron, gouverneur de Malte, et M. Eton, commissaire chargé des prisonniers, nous envoyent 60 louis qui nous ont donné la facilité de quitter Malte.

Durant mon sejour dans cette île, j'y ai rencontré des personnes de ma connoissance revenues d'Egypte après moi. Elles m'ont assuré que les Mamelucs s'étaient battus déja plusieurs fois, et toujours avec un grand avantage contre les troupes ottomanes. Ils ont pour

Digitized by Google

eux un grand nombre d'Arabes; les fortifications de la Haute-Egypte sont en leur pouvoir; les Osmanlis ont déserté à cause des vexations qu'ils exercent continuellement sur les habitants; et je ne doute pas que tôt ou tard, les Mamelucs ne soient les maîtres absolus de l'Egypte. Les Anglais, dans tous ces mouvements, restent tranquilles spectateurs, et ne se mêlent de rien; ils ne seraient même pas dans le cas, car il n'y a actuellement que trois régiments de troupes étrangères. Les Cipayes sont dévorés par la peste, et ils seront bienheureux, si la moitié seulement s'en retourne chez eux.

Au départ des Anglais, beaucoup d'habitants de l'Egypte seront encore obligés d'émigrer, pour se soustraire à la persécution.

Vienne, 20 juin (premier messidor).

Vous voulez que je vous donne des nouvelles de Vienne, et vous ne mettez pas en question s'il y en a de quelque intérêt; vous ne doutez même peut-être pas qu'on ne puisse tout écrire de cette ville. Seroit-ce une nouvelle pour vous, que le peu de goût qu'a notre gouvernement pour les observateurs politiques? Ce n'est pas ici le royaume des nouvellistes. — Je pourrais vous parler spectacles; mais ceux de Vienne ont en général peu d'intérêt : on n'y connaît point ce genre de comédies qui abondent sur votre théâtre. Le nôtre n'est guère occupé que par des drames ou des farces, bien rarement dignes d'être analysés. La tragédie y est à peu près nulle. *Kotzebue* a pris cependant une certaine élévation, et fait preuve de talent; quelques-unes de ses pièces sont fort suivies, et méritent de l'être.

Digitized by Google

Le Théâtre-Bouffon a de la vogue ; mais c'est le machiniste ou le décorateur qui en a la gloire : le fonds des pièces est pauvre et commun. La partie des décorations est fort soignée dans les quatre théâtres de cette capitale. Il y a d'autres théâtres dans les faubourgs, mais ils ne valent pas l'honneur d'être nommés. L'opéra Italien est assez goûté ; peut-être le doit-il moins aux chants qu'aux ballets : ce qui paraît au moins faire le plus d'effet, est la danse grotesque de quelques sauteurs qui, réunissant la force et la légèreté, étonnent et effrayent par leurs bizarres gambades.

La société fournit peu d'événements, peu d'anecdotes. Les seuls ministres ont des maisons ouvertes, et ce n'est qu'un jour de la semaine. Chacun d'eux donne à son tour un grand dîner. Les grands seigneurs reçoivent peu le monde, et vivent beaucoup dans leur intérieur. Les spectacles, les promenades, et quelquefois les redoutes, voilà ce qui remplit le temps.

Vous connaissez la composition du conseil d'état. Rien ne change ici, si ce n'est les personnes : le fond et les formes sont toujours les mêmes. Toutes les parties de l'administration sont divisées en chancelleries, comme cela a toujours été : c'est-là que se traitent les affaires, dont la marche est lente et composée ; tout y est réglé par des lois ou des ordonnances qui ne sont point sujettes à variation. Il y a, je crois, bien peu de différence entre la forme de gouvernement qu'avait établie Charles-Quint, et celle qui est aujourd'hui en vigueur. Joseph II avait commencé des changements ; mais depuis sa mort, tout est rentré dans l'ancien ordre. On est à peu près aussi constant en politique qu'en administration, sauf les modifications qu'exigent impérieusement les circonstances.

Digitized by Google

(N.° LIV). 21 Messidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CANTIQUE des juifs à la mort du roi de Babilone. Isaïe, chapitre 14.

Nous venons de recevoir une imitation de ce cantique, l'un des plus beaux morceaux des livres saints. *Racine le fils*, et *Roucher* avaient déja essayé de le faire passer dans notre langue; mais il semble qu'il n'ait été donné qu'à un très-petit nombre de poètes de savoir employer, avec succès, les richesses si abondantes que l'écriture-sainte offre au génie. L'immortel auteur des chœurs d'Esther et d'Athalie est presque le seul, avec J.-B. Rousseau, qui ait fait un usage heureux de ces trésors. *Lefranc de Pompignan*, que l'exemple de ces deux grands poètes avait trop séduit, puisa avec moins de bonheur comme avec moins de discrétion à cette source féconde. On est d'autant plus surpris de ne trouver presque rien de satisfaisant dans la multitude de ses traductions et de ses paraphrases, qu'il était né avec un talent rare pour la poésie. Il est, en général, correct, élégant, harmonieux; il n'est pas même dépourvu de ce feu qui doit animer les compositions poétiques; mais avec ces avantages, il reste toujours fort loin de ce qu'on a droit d'attendre d'une muse soutenue par le sublime et les idées des prophètes. L'auteur du poème de la religion, qui s'est moins exercé dans ce genre de traduction, n'a pas mieux réussi; l'élégance facile, le tour heureux qu'on remarque dans ses poésies originales, se changent alors en faiblesse. Avec moins d'art, avec un goût beaucoup moins sûr, avec une connaissance infini-

Digitized by Google

ment moins parfaite des secrets de la versification, Roucher avait peut-être reçu de la nature une disposition plus marquée à l'enthousiasme; mais cet enthousiasme n'était pas toujours naturel, et chez lui la force dégénère souvent en roideur, surtout lorsqu'il s'essaye sur l'écriture-sainte; on ne retrouve plus alors les qualités qui brillent dans ses autres ouvrages, et l'on ne voit que les formes bizarres d'un style que l'étude des bons modèles n'avait point réglé. Il serait curieux d'examiner pourquoi tant d'hommes de talent sont ainsi tombés au dessous d'eux-mêmes, lorsqu'ils ont voulu s'appuyer sur le génie des auteurs sacrés. Comment se fait-il que cette magnificence de pensées, d'images et de sentiments, qu'on aperçoit même à travers le voile d'une traduction littérale et barbare, s'évanouisse dans leurs vers? Comment se fait-il que ce qui devait naturellement fortifier et agrandir leur talent semble l'affaiblir et le dégrader? La solution de ce problème littéraire pourrait résulter d'une comparaison détaillée de la pièce suivante avec celles de Racine le fils et de Roucher: nous laissons au lecteur le soin de faire cette comparaison; il reconnaîtra peut-être que la supériorité de cette nouvelle imitation, sur les deux autres, tient beaucoup à la méthode que l'auteur a suivie. En général, les poètes, qui se sont exercés sur les livres saints, n'ont pas su garder un juste milieu entre l'abondance stérile d'une paraphrase trop étendue, et la froide sécheresse d'une traduction trop littérale; c'est ce dernier défaut qui domine dans les imitations de Racine le fils et de Roucher: l'auteur de la pièce, qui donne lieu à ces réflexions, se rapproche beaucoup plus de la manière de J.-B. Rousseau.

RACINE *le fils.*

Comment est disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissants,
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.

ISAIE, chapitre 14, *verset* 4.

Quomodò cessavit exactor, quievit tributum? Contrivit dominus baculum impiorum, virgam dominantium cædentem populos in indignatione plagâ insanabili, subjicientem in furore gentes, persequentem crudeliter.

Digitized by Google

Nouvelle Imitation.

D'UN tribut honteux et barbare
Qui peut suspendre la rigueur,
Et frustrer la vengeance avare
De notre superbe Oppresseur?
Quel est donc le bras invisible
Qui de sa colère inflexible
Un instant retarde les coups?
Où sont de ses ordres sinistres
Tant d'infatigables ministres
Que sa haine armait contre nous?

De l'éternel la main puissante
A brisé le sceptre sanglant
Dont son audace triomphante
Ecrasait l'univers tremblant;
Ce sceptre de carnage avide,
Et dont la fureur homicide
Nous poursuivait dans nos déserts,
Où, par d'horribles meurtrissures,
Sans cesse il rouvrait les blessures
Dont nos corps étaient tout couverts.

ROUCHER.

Il est donc renversé ce colosse d'orgueil;
Trahi par la victoire, il expire, et les villes,
Qui devant ses exploits courbaient leurs fronts serviles
Chantent Babylone au cercueil.

Jéhova, qu'indignait le faste de l'impie,
Voit d'un sceptre de fer l'orient écrasé;
Jéhova parle: il faut que le crime s'expie.
Le sceptre de fer est brisé.

Oui, celui qui frappait dans sa barbare joie
Les peuples gémissants, est lui-même frappé:
Au bras d'un dieu vengeur il n'a point échappé,
Et la mort en a fait sa proie.

Digitized by Google

RACINE *le fils.*

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence:
Le seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier et rigoureux tyran!
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte:
« Il est mort, disent-ils, et l'on ne verra plus
« La montagne couverte
« Du reste de nos troncs par le fer abattus. »

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres;
Tout l'enfer se troubla, les plus superbes ombres
Coururent pour te voir;
Les rois des nations descendant de leur trône
T'allèrent recevoir.

ROUCHER.

En le voyant tomber ce farouche tyran,
La terre a tout-à-coup frémi d'un doux tumulte:
Le pin s'en réjouit, et le cèdre l'insulte
Tranquille au sommet du Liban.

« De ton sang, disent-ils, quand la plaine est baignée,
« Quel bras assez hardi pour nous blesser jamais!
« Tu meurs et nous vivons: ta chute désormais
« Epouvantera la coignée. »

L'enfer à ton aspect s'est ému; chaque roi,
Impatient de voir tes palmes triomphales,
Se lève, sort du trône, et ces ombres royales
Vont en foule au-devant de toi.

Conquievit et siluit omnis terra, gavisa est et exultavit: abietes quoque lætatæ sunt super te, et cedri Libani: ex quo dormisti non, ascendet qui succidat nos.

Infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui, suscitavit tibi gigantes. Omnes principes terra surrexerunt de solliis suis, omnes principes nationum.

Universi respondebunt et dicent tibi:

Digitized by Google

MESSIDOR AN X.

Nouvelle Imitation.

Soudain du couchant à l'aurore
La terre a connu le repos ;
Longtemps elle parut encore
Douter de la fin de ses maux.
De leur sombre image troublée,
Elle se taisait, accablée
Du poids récent d'un long malheur ;
Mais, libre enfin de sa détresse,
Elle a tressailli d'allégresse,
Elle a proclamé son bonheur.

Dans les airs nos chants retentirent,
Et des vieux cèdres du Liban
Les fronts inclinés applaudirent
Au coup qui frappa le tyran.
Ils disaient : « Ton orgueil succombe,
« L'éternel sommeil de la tombe
« Vient enfin de clorre tes yeux ;
« Et sur nous la hache dressée,
« A servir ton faste empressée,
« N'ose plus dépeupler ces lieux. »

Des enfers les voûtes s'émurent
Sur leurs fondements ébranlés ;
Ses noirs habitants accoururent
Au bruit de la chute assemblés.
Là, dans l'obscurité profonde,
Les rois, les anciens dieux du monde
De leurs trônes sont descendus.
Là, de ton oreille nourrie
Des doux sons de la flatterie,
Ces tristes mots sont entendus.

BIBL. UNIV. GE

Digitized by Google

RACINE *le fils.*

« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
« Toi-même, comme nous, te voilà donc percé;
« Sur la poussière renversé,
« Des vers tu deviens la pâture,
« Ton lit sera la fange impure. »

Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant roi, prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?

Dans ton cœur tu disais : « A Dieu même pareil,
« J'établirai mon trône au dessus du soleil,
« Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
« J'irai m'asseoir sans crainte :
« A mes pieds trembleront les humains éperdus. »

ROUCHER.

« Eh! quoi donc, comme nous te voilà, disent-elles!
« Dans la tourbe des morts tu descends confondu!
« Te voilà sans flatteurs, sans cortége, et perdu
« Dans les ténèbres éternelles!

Comment es tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du matin? tu versais la lumière,
Et tu dors maintenant éteint dans la poussière!
Comment es-tu tombé des cieux?

Naguères tu disais : « Au dessus des nuages
« Je veux, le sceptre en main, pareil à Dieu, m'asseoir.
« Cieux, vous serez mon trône; astres, je veux vous voir
« M'apporter vos humbles hommages! »

Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es.
Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum, subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes.
Quomodò cecidisti de cœlo, Lucifer qui manè oriebaris? Corruisti in terram qui vulnerabas gentes?

Digitized by Google

Nouvelle Imitation.

« Tu n'es donc pas invulnérable,
« Nos yeux ont vu couler ton sang;
« Ton ombre, à nos ombres semblable,
« Tombe ici bas au dernier rang.
« Ta fierté d'honneurs enivrée,
« A l'opprobre aujourd'hui livrée,
« S'abreuve de honte aux enfers;
« Ton corps dans la nuit sépulcrale,
« Au lieu de ta couche royale,
« A pour lit la fange et les vers. »

Toi qui semblais hier encore
Briller d'un éclat immortel,
Lucifer, rival de l'Aurore,
Comment es-tu tombé du ciel?
Partout tes flèches redoutables
Frappaient les restes déplorables
D'un peuple à tes pieds dispersé.
Apprends-nous d'où partit la foudre
Qui, de ton char réduit en poudre,
Dans ces gouffres t'a renversé.

Tu disais dans ta folle audace :
« Je veux, au céleste séjour,
« De mon trône marquer la place
« Au dessus de l'astre du jour.
« J'irai sur la montagne sainte;
« Je franchirai la faible enceinte
« Qui me sépare d'un rival;
« Et sur les ailes des nuages,
« M'élançant au sein des orages,
« De Dieu je planerai l'égal. »

Qui dicebas in corde tuo : in cœlum conscendam, super astra dei exaltabo solium meum; sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis.

Ascendam super altitudinem nubium, similis ero altissimo.

Digitized by Google

RACINE *le fils.*

Tu le disais, et tu n'es plus.

Les passants qui verront ton cadavre paraître
Diront, en se baissant pour te mieux reconnaître :
« Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'univers,
« Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers,
« Ce mortel, dont le bras détruisit tant de villes,
« Sous qui les champs les plus fertiles
« Devenaient d'arides déserts? »

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur.

CROUCHER.

Tu te disais : L'enfer dévore tes desseins,
Et tous les voyageurs qui verront le rivage
Où gît ton corps meurtri, penchés sur ton visage,
Se demanderont incertains :

« Est-ce lui, dont la voix commandait à la guerre?
« Lui, qui d'or et d'argent épuisait les états,
« Et, potentat vainqueur des plus fiers potentats,
« En désert transformait la terre.

« Les marbres, les parfums et les hymnes pieux
« Des rois les plus obscurs honorent la mémoire,
« Et même les tyrans n'arrivent pas sans gloire
« Au sépulcre de leurs ayeux. »

Verum tamen ad inferhum detraheris, in profundum laci. Qui te viderint, ad te inclinabuntur, teque prospicient : numquid iste est vir qui conturbavit terram, qui concussit regna, qui posuit orbem desertum, et urbes ejus destruxit, vinctis ejus non aperuit carcerem?

Omnes reges gentium universi dormierunt in gloriâ, vir in domo suâ.

Digitized by Google

Nouvelle Imitation.

Ainsi ta bouche, impur organe
De mille blasphêmes nouveaux,
Défiait, d'une voix profane,
La mort prête à lever sa faux.
Ainsi ton impie arrogance
Provoquait Dieu, dont la clémence
Laisse le temps au repentir,
Quand tout à coup les noirs abîmes,
Aux yeux de tes pâles victimes,
Se sont ouverts pour t'engloutir.

Si le voyageur solitaire
De ton corps heurte les débris,
Il se baisse, il te considère,
Il te parcourt d'un œil surpris.
« Est-ce là ce fléau du monde,
« Dont la colère, en maux féconde,
« Poursuivait nos rois fugitifs,
« Dont le bras renversait nos villes,
« Et de nos campagnes stériles
« Traînait les habitants captifs? »

Tel qu'éblouissant de lumière
Le soleil entre au sein des eaux,
Des rois ainsi la gloire entière
Les suit jusque dans leurs tombeaux.
Revêtus des honneurs funèbres,
Ils sont reçus dans les ténèbres
D'éclat encore environnés;
Et, conservant les nobles marques
Dont brillent les fronts des monarques,
Ils y descendent couronnés.

Digitized by Google

RACINE *le fils.*

Toi seul privé de ce bonheur,
En tout lieu rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

ROUCHER.

« Cruel ! toi seul privé des pompes funéraires,
« Tu seras le butin du vorace corbeau.
« Non, tu ne joindras point tes pères au tombeau,
« Ta cendre outragerait tes pères. »

Il est affreux, ton sort; mais tu l'as mérité.
Réponds : quel est le sang qu'épargna ta furie ?
N'as-tu pas fait, barbare, à ma sainte patrie
Soixante ans de captivité ?

Tu autem projectus es de sepulchro tuo, quasi stirps inutilis pollutus, et obvolutus cum his qui interfecti sunt gladio, et descenderunt ad fundamenta laci, quasi cadaver putridum.

Non habebis consortium neque cum eis in sepulturâ; tu enim terram tuam disperdisti, tu populum tuum occidisti : non vocabitur in æternum semen pessimorum.

Digitized by Google

Nouvelle Imitation.

Pour toi, loin de ta sépulture,
Tes ossements sont délaissés,
Confondus dans la foule obscure
De ceux que le glaive a percés;
Mais que dis-je? après les batailles,
On célèbre les funérailles
Du guerrier mort au lit d'honneur;
De ses pleurs le passant l'arrose,
Et sur sa tombe l'on dépose
Le fer qui servit sa valeur.

Non, ta cendre et celle du brave
N'auront point un même cercueil;
Ton aspect au plus vil esclave
Apprend à connaître l'orgueil.
Trop heureux qu'un peu de poussière
Couvre sa dépouille grossière,
S'il repose loin de son roi;
Sur son corps mourant il se traîne,
Et fuit en emportant sa chaîne,
L'affront d'expirer près de toi.

Quoi! partout tu semas la guerre,
Et la paix serait ton destin!
Celui qui ravagea la terre
Dormirait tranquille en son sein!
Non, non, souillé d'un sang fétide,
Objet d'horreur, ton corps livide
De plage en plage est rejeté.
Tout, jusqu'au stérile avantage
D'obtenir l'oubli pour partage,
Aux tyrans sera disputé.

DE WAILLY.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Trois pieds composent ma structure ;
Je suis aride, chauve et dur de ma nature ;
Mais, si l'on me prend au rebours,
Je puis faire un vacarme à rendre les gens sourds.

CHARADE.

Je suis sur mes huit pieds, une ville de France ;
Mais si tu veux, lecteur, me mettre en deux moitiés,
Alors mon premier corps t'offre son assistance
Pour passer mon second sans te mouiller les pieds.

Par R. D. D. L., *abonné.*

ENIGME.

Vingt fois par jour, lecteur, je change de coiffure,
La toilette pourtant a pour moi peu d'attraits,
Et du reste de ma parure
Je ne m'inquiète jamais.
Je quitte rarement mon gîte,
Et cependant, toutes les fois
Que l'on vient me rendre visite,
On trouve visage de bois.

Mots des deux Logogriphes et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du 1.er Logogriphe est *philosophie*, où l'on trouve *soie*, *Eloi*, *île*, *lie*, *Pise*, *Pô*, *lis*, *pie*, *loi*, *poli*, *sole*, *épi*, *le*, *il*, *sol*, *si*, *Pope*, *pile*.

Le mot du 2.e Logogriphe est *joie*, où l'on trouve *oie*, *je*, *Io*.

Le mot de la Charade est *corsage*.

Digitized by Google

Essai sur la Littérature anglaise.

4.e Extrait.

BEATTIE.

Le génie écossais a soutenu, avec honneur, dans ce dernier siécle, une littérature que les Pope, les Addisson, les Stéele, les Rowe, avaient élevée à un haut degré de gloire. L'Angleterre ne compte point d'historiens supérieurs à Hume et à Robertson, ni de poètes plus riches ou plus aimables que Thomson et Beattie. Celui-ci, qui n'est jamais descendu de son désert, simple ministre et professeur de philosophie, dans une petite ville du nord de l'Ecosse, a fait entendre des chansons d'un caractère tout nouveau, et touché une lyre qui rappelle un peu la harpe du Barde. Son principal, et pour ainsi dire, son seul ouvrage, est un petit poème intitulé le *Minstrel*, ou *les Progrès du Génie*. Beattie a voulu peindre les effets de la muse, sur un jeune berger de la montagne, et retracer des inspirations qu'il avait sans doute éprouvées lui-même. L'idée primitive du *Minstrel* est charmante, et la plupart des détails en sont très-agréables. Le poème est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades écossaises, ce qui ajoute encore à sa singularité. On y trouve à la vérité, comme dans tous les auteurs étrangers, des longueurs et des traits de mauvais

Digitized by Google

goût. Le docteur Beattie aime à s'étendre sur des lieux communs de morale, qu'il n'a pas toujours l'art de rajeunir. En général les hommes d'une imagination brillante et tendre ont peu de profondeur dans la pensée, ou de force dans le raisonnement. Il faut des passions brûlantes ou un grand génie pour enfanter de grandes idées. Il y a un certain calme du cœur et une certaine douceur d'esprit qui semblent exclure le sublime.

Un ouvrage tel que le *Minstrel*, n'est pas susceptible d'analyse. Pour le faire connaître, il faut le traduire. Je donnerai donc ici le premier chant de cette aimable production, en en retranchant toutefois ce que la délicatesse française ne pourrait supporter. Je préfère m'attacher à montrer les beautés plutôt qu'à compter curieusement les défauts d'un livre. J'aime mieux agrandir l'homme devant l'homme, que de le rapetisser à ses yeux. D'ailleurs, on s'instruit mieux par l'admiration que par le dégoût; l'une vous révèle la présence du génie, l'autre se borne à vous découvrir des taches, que tous les regards peuvent apercevoir: c'est dans la belle ordonnance des cieux que l'on sent la Divinité, et non pas dans quelques irrégularités de la nature.

Le Troubadour Ecossais, ou *les Progrès du Génie.*

Ah! qui peut dire combien il est difficile de gravir le sommet où brille au loin le temple de la Gloire! qui peut dire combien de génies sublimes ont senti l'influence d'un astre funeste! Repoussés par les outrages de l'orgueil et par les dédains de l'envie, arrêtés par

Digitized by Google

l'insurmontable barrière de l'indigence, ils ont langui quelque temps dans les obscurs sentiers de la vie, puis ils ont disparu dans la tombe, inconnus et sans être pleurés.

Et cependant les langueurs d'une vie sans gloire ne sont pas également accablantes pour tous! Celui qui ne prêta jamais l'oreille à la voix de la louange, ne se plaindra point du silence de l'oubli. Il en est qui, sourds au cri de l'ambition, frémiraient d'entendre la trompette de la Renommée. Heureux de n'avoir en partage que la santé, l'aisance et la paix: il ne portait pas plus haut ses desirs, celui dont la simple histoire est retracée dans des vers sans art.

Si je voulais invoquer une muse savante, mes doctes accords diraient ici quelle fut la destinée du *Barde*, dans les jours du vieux temps; je le peindrais, portant un cœur content, sous de simples habits: on verrait ses cheveux flottants et sa barbe blanchie; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des brises, serait suspendue à ses épaules voûtées; le vieillard, en marchant, chanterait à demi-voix quelque refrain joyeux.

Mais un pauvre *troubadour* inspire aujourd'hui mes vers. Ne vous étonnez point, mortels superbes, si je lui consacre mes accents. Les muses méprisent le sourire insultant de la fortune, et ne fléchissent point le genou devant l'idole des grandeurs.....

....

Si les montagnes du Potose brillent de l'éclat du diament et de l'or; si les montagnes de l'Ecosse s'élèvent froides et stériles: dans le sein des premières germent la cupidité et la corruption; paisibles sont les vallées des secondes, et purs les cieux qui les éclairent.

Dans les siécles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent), vivait autrefois un berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une terre aimée des

Digitized by Google

muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie; mais lui, il était né dans les contrées du nord, chez une nation fameuse par ses chansons, et par la beauté de ses vierges; nation fière, quoique modeste, innocente quoique libre, patiente dans le travail, ferme dans les périls, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes.

Ce berger paissoit son petit troupeau sur les montagnes d'Écosse; jamais il ne mania la faux ou ne guida la charrue. Un cœur honnête était tout son trésor. Il buvait l'eau du rocher; ses brebis fournissaient le lait à ses repas, et lui prêtaient leurs molles toisons pour le défendre des injures de l'hiver; il suivait leurs pas errants partout où elles voulaient s'égarer.

Du travail naît la santé; de la santé la paix, source de toute joie. Il n'enviait point les rois; il ne pensait point à eux: il n'était point troublé par ces desirs que trompe la fortune, qu'éteint la jouissance. Un père vertueux, une mère pudique, suffisaient au besoin de son cœur: il n'aimait qu'eux, et il les aimait depuis son enfance.

Il était toute la postérité de ce couple innocent. Aucun oracle ne l'avait annoncé au monde; aucun prodige n'éclata sur son berceau. Vous devinez toutes les circonstances de la naissance d'Edwin: les transports du père et les soins maternels; les prières offertes par la matrone, pour le bonheur, l'esprit et la vertu de l'enfant, et tout un long jour d'été passé dans le repos et la joie!

Edwin n'était pas un enfant vulgaire. Son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée; il dédaignait les hochets de son âge, hors un petit chalumeau grossièrement façonné; il était sensible, quoique sauvage, et gardait le silence quand il était content: il se montrait tour-à-tour plein de joie ou de tristesse, sans qu'on

Digitized by Google

en devinât la cause. Les voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue, et cependant le bénissaient. Aux uns il semblait d'une intelligence merveilleuse; aux autres il paraissait insensé.

Mais pourquoi dirais-je les jeux de son enfance? Il ne se mêlait point à la foule bruyante de ses jeunes compagnons; il aimait à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau sauvage conduisaient ses pas à des bocages ignorés. Tantôt il descend au fond des précipices, du sommet desquels se penchent de vieux pins; tantôt il gravit des cimes escarpées, où le torrent brille de rochers en rochers; où les eaux, les forêts, les vents forment un concert immense, que l'écho grossit et porte jusqu'aux cieux.

Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, assis au sommet de la colline, contemple au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le lac qui brille faiblement parmi les bruyères vaporeuses, et la longue vallée etendue vers l'occident, où le jour lutte encore avec les ombres.

Quelquefois, pendant les brouillards de l'automne, vous le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant! Debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'alonger sur les horizons; là, se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au dessous de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux, remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaissie.

Cet étrange enfant aimait d'un amour égal les scènes agréables et les scènes terribles. Il trouvait autant de délices dans les ombres et les tempêtes, que dans le

Digitized by Google

rayon du midi, lorsqu'il brille sur l'océan calmé. Ce penchant à la tristesse l'intéressait aux malheurs des hommes. Si quelquefois un soupir s'échappait de son cœur; si une larme de pitié coulait le long de ses joues; il ne cherchait point à retenir un soupir si tendre, une larme si douce.

« Bois sauvages, qu'est devenu votre verdure? (C'est « ainsi que la muse interprète ses jeunes pensées): Val- « lons, où sont allés vos fleurs et vos parfums, naguère « si délicieux aux heures brûlantes du jour? Pourquoi « les oiseaux, qui apportoient l'harmonie à vos boca- « ges, ont-ils abandonné leurs demeures? Le vent siffle « tristement dans les herbes jaunies, et chasse devant « lui les feuilles séchées.....

« .....

« Tout passe ainsi sur la terre! Ainsi fleurit et se « fane l'homme majestueux.....

« .....

« Porté sur l'aile rapide et silencieuse du temps, la « vieillesse et l'hiver ont bientôt flétri les fleurs et nos « jeunes années. »

« Eh bien! déplorez vos destinées, vous dont les gros- « sières espérances rampent dans cet obscur séjour! Mais « l'ame sublime qui porte ses regards au-delà du tom- « beau, sourit aux misères humaines, et s'étonne de vos « larmes. Le printemps ne viendra-t-il plus ranimer ces « scènes décolorées! le soleil a-t-il trouvé une couche « éternelle dans la vague de l'occident! Non; bientôt « l'orient s'enflammera de nouveaux feux; bientôt le prin- « temps rendra la verdure et l'harmonie aux bocages.

« Et je resterais abandonné dans la poussière, quand « une providence bienfaisante fera revivre les fleurs! « quoi! la voix de la nature, à l'homme seul injuste, le « condamnerait à périr, lorsqu'elle lui commande d'es- « pérer! Loin de moi ces pensées. Il viendra l'immortel

Digitized by Google

« printemps des cieux ! la mâle beauté de l'homme fleu-
« rira de nouveau. »

C'était de son père religieux qu'Edwin avait appris ces vérités sublimes..... Mais voilà le romanesque enfant qui sort de l'asile où il s'était mis à couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie de l'orage, maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur, déployant une arche immense, l'iris brille au soleil couchant. Jeune insensé qui crois pouvoir saisir le glorieux météore ! combien vaine est la course que ton ardeur a commencée ! La brillante apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah ! puisse-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, lorsque nous poursuivons les chimères de la vie ! que cet emblême d'une espérance trompée serve un jour à modérer tes passions, et à te consoler quand tes vœux seront déçus. Mais pourquoi une triste prévoyance alarmerait-elle ton cœur ? Périsse cette vaine sagesse qui étouffe les jeunes désirs ! Poursuis, aimable enfant, poursuis ton radieux fantôme ; livre-toi aux illusions et à l'espérance ; trop tôt, hélas ! l'espérance et les illusions s'évanouiront elles-mêmes.

Quand la cloche du soir, balancée dans les airs, chargeoit de ses gémissemens la brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur, et prêtant une oreille attentive, se plongeait dans le fond des vallées ; tout autour de lui il croyait voir errer des convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes traînant des chaînes ou de longs voiles : mais bientôt ces bruits de la mort se perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou dans les murmures du vent des nuits, qui ébranlait par intervalles les vieux dômes d'une église.

Si la lune rougeâtre se penchait à son couchant sur la mer mélancolique et sombre, Edwin allait chercher les bords de ces sources inconnues où s'assemblaient sur des bruyères les magiciennes des temps passés. Là, sou-

Digitized by Google

vent le sommeil venait le surprendre, et lui apportait ses visions. D'abord une brise sauvage commençait à siffler à son oreille, puis des lampes allumées tout-à-coup par une flamme magique, illuminaient la voûte de la nuit.

Soudain dans son rêve, s'élève devant lui un château dont le portique est chargé de blasons. La trompette sonne, le pont-levis s'abaisse; bientôt sortent du manoir gothique des guerriers aux casques verts, tenant à la main des boucliers d'or et des lances de diamants. Leur regard est affable, leur démarche hardie; au milieu d'eux, de vénérables troubadours, vêtus de longues robes, animent d'un souffle harmonieux le chalumeau guerrier.

Au bruit des chansons et des timbales, une troupe de belles dames s'avance du fond d'un bocage de myrte. Les guerriers déposent la lance et le bouclier, et les danses commencent au son d'une musique vive et joyeuse. On se mêle, on se quitte; on fuit, on revient; on confond les détours du dédale mobile; les forêts resplendissent au loin de l'éclat des flambeaux, de l'or et des pierreries.

Le songe a fui..... Edwin, réveillé avec l'aurore, ouvre ses yeux enchantés sur les scènes du matin; chaque zéphir lui apporte mille sons délicieux; on entend le bêlement du troupeau, le tintement de la cloche de la brebis, le bourdonnement de l'abeille; la cornemuse fait retentir les rochers, et se mêle au bruit sourd de l'océan lointain qui bat ses rivages.

Le chien de la cabane aboye en voyant passer le pélerin matinal; la laitière, couronnée de son vase, chante en descendant la colline; le laboureur traverse les guérets en sifflant; le lourd chariot crie en gravissant le sentier de la montagne; le lièvre étonné sort des épis vacillants; la perdrix s'élève sur son aile bruyante; le ramier gémit

Digitized by Google

dans son arbre solitaire; et l'alouette gazouille au haut des airs.

O nature! que tes beautés sont ravissantes! tu donnes à tes amants des plaisirs toujours nouveaux. Que n'ai-je la voix et l'ardeur du séraphin pour chanter ta gloire avec un amour religieux! .....

.....

Salut, savans maîtres de la lyre! poètes, enfants de la nature, amis de l'homme et de la vérité! salut, vous dont les vers, pleins d'une douceur sublime, charmèrent mon enfance et instruisirent ma jeunesse.....

Hélas! caché dans des retraites ignorées, le pauvre Edwin n'a jamais connu votre art. Quand les pluies de l'hiver et les neiges entassées ont fermé la porte de la cabane, seulement alors il entend quelques troubadours voyageurs chanter les faits de la chevalerie..... ou redire cette ballade touchante des deux enfants abandonnés dans le bois. En versant des pleurs sur l'attendrissante histoire, Edwin admire les prodiges de la Muse.

Quand la tempête a cessé de rugir, il parcourt l'uniforme désert des neiges; il contemple les nuages qui se balancent comme de gros vaisseaux sur les vagues de l'océan, et cinglent vers l'horizon bleuâtre. Parmi ces décorations changeantes et toujours nouvelles, Edwin découvre des fleuves, des gouffres, des géants, des rochers entassés sur des rochers, et des tours penchées sur des tours. Alors descendant au rivage, l'enthousiaste solitaire marche le long des grêves, en écoutant avec un plaisir mêlé de terreur, le mugissement des vagues roulantes. C'est encore ainsi que, pendant l'été, lorsque les nuages de l'orage alongent leur colonne ténébreuse sur le sommet des collines, Edwin se hâte de quitter la demeure de l'homme; c'est encore ainsi qu'il s'enfonce dans la noire solitude, pour jouir des premiers feux de l'é-

Digitized by Google

clair et des premiers bruits du tonnerre, sous la voûte retentissante des cieux.

Quand la jeunesse du village danse au son du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit de la musique. O comme alors tous les jeux bruyants semblent vains et tumultueux à son ame ! Céleste mélancolie, que sont près de toi les profanes plaisirs du vulgaire ! . . . . . .

Est-il un cœur que la musique ne peut toucher ? Ah ! que ce cœur doit être insensible et farouche ! Est-il un cœur qui ne sentit jamais ces transports mystérieux, enfants de la solitude et de la rêverie ? Qu'il ne s'adresse point aux Muses ; les Muses repoussent ses vœux..... Tel ne fut point Edwin. Le chant fut son premier amour ; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa Muse, encore enfant, ignorait l'art du poète, fruit du travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelques jours.

On voit par ce dernier vers, que Beattie se proposait de continuer son poème. En effet, on trouve un second chant, écrit quelque temps après ; mais il est bien inférieur au premier. Edwin, en errant dans le désert, entend un jour une voix grave qui s'élève du fond d'une vallée : c'est celle d'un vieux solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son ame et chanter les merveilles du créateur. Cet hermite instruit le jeune troubadour et lui révèle le secret de son propre génie. On voit combien cette idée était heureuse ; mais l'exécution n'a pas répondu au premier dessein de l'auteur : le solitaire parle trop longtemps, et dit des choses trop communes sur les grandeurs et les misères de la vie.

Digitized by Google

Toutefois on trouve encore dans ce second chant quelques passages qui rappellent le charme et le talent du premier. Les dernières strophes en sont consacrées au souvenir d'un ami que le poète venait de perdre. Il paraît que Beattie était destiné à verser souvent des pleurs. La mort de son fils unique l'a profondément affecté, et l'a enlevé totalement aux Muses. Il vit encore sur les rochers de Morven; mais ces rochers n'inspirent plus ses chants : comme Ossian, qui a perdu son Oscar, il a suspendu sa harpe aux branches d'un chêne. On dit que son fils annonçait un grand talent pour la poésie; peut-être était-il ce jeune *minstrel* qu'un père sensible avait peint, et dont il ne voit plus les pas sur le sommet de la montagne.

CHATEAUBRIAND.

VARIÉTÉS.

Londres, 6 messidor.

Cinquième lettre sur l'Angleterre.

Je ne vous parlerai pas de la salle de Covent-Garden, moins grande, moins fraîchement décorée que celle de Drury-Lane, et absolument de la même forme. J'aurais peu de choses à dire, si je n'avais réservé pour ce théâtre cette cantatrice qui fait tant de bruit en Angleterre, et qui, avec des ariettes, a trouvé le secret de se faire un revenu égal à celui de nos fermiers-généraux dans le bon temps.

Avant de remercier le ciel du talent qu'il lui a donné, madame Billington doit lui rendre grace de lui avoir accordé toute la force nécessaire pour bien

Digitized by Google

l'exercer. Deux théâtres ont été obligés de se réunir pour la payer pendant ce qu'on appelle ici la saison, c'est-à-dire, pendant que la ville est pleine : elle chante alternativement à l'un et à l'autre; ce qui ne l'empêche pas de se faire entendre dans les concerts publics, et de paraître dans les fêtes particulières que sa voix peut embellir. Elle chante le dernier soir de la saison, et part la nuit pour la province. Heureuse si, pendant qu'elle court la poste, ses postillons ne refusent pas d'avancer, à moins qu'elle ne leur accorde quelques favorites chansons. On la trouvera cet été partout, et l'on pourrait faire un tour d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, en se laissant entraîner par les doux accents de sa voix.

Nos grands talents français qui se montrent si rarement, vont plaindre cette pauvre madame Billington; qu'ils se rassurent, elle est grasse, forte; son ame n'étant pour rien dans son talent, on ne pourrait craindre la fatigue que pour son gosier vraiment extraordinaire; mais elle a prouvé qu'il est infatigable. D'ailleurs, il faut que cela soit ainsi en Angleterre, où l'on fait répéter les airs les plus difficiles aussi souvent que les plus mauvaises chansons; et la cantatrice qui ne manque jamais de faire une révérence quand elle est applaudie, vient de la meilleure grace du monde, en faire plusieurs quand on lui crie *encore*; mot qui, en anglais, signifie *bis* en français.

Je ne dirai point l'âge de madame de Billington, quoique les actrices aient en commun avec les têtes couronnées de ne pouvoir tromper le public à cet égard; elle est encore belle, et son embonpoint lui messied peu, parce qu'elle ne fait aucun effort pour le dissimuler. Elle ne cherche point du tout à jouer la comédie; elle pa le son dialogue et chante ses airs; mais elle chante parfaitement. Sa méthode est tellement italienne,

Digitized by Google

qu'on n'a pas besoin qu'on vous dise qu'elle s'est perfectionnée sur les lieux ; on le sent, sa voix est très-élevée, peu soutenue dans le bas ; mais à la fois hardie, douce et légère ; elle étonne, elle produit tout le plaisir que peuvent donner des sons enchanteurs ; cependant l'ame reste calme. Ce n'est pas la faute des auditeurs, ce n'est point celle de madame Billington; la nature lui a donné une voix étonnante, si son ame était à l'unisson, elle serait plus qu'une cantatrice.

Il faut souvent acheter le plaisir de l'entendre, excepté dans les concerts ; je veux dire que l'orchestre qui l'accompagne, et presque tout ce qui chante avec elle et autour d'elle, font disparate ; et quand le goût est choqué, une ariette le distrait, mais ne le console pas. En général, les cantatrices crient beaucoup ici, parce qu'elles peuvent chanter faux deux ou trois fois dans le cours d'une ariette, sans rien perdre de leur assurance ; on ne murmure pas. En France, au contraire, un son faux produit un tel effet sur les auditeurs et sur la cantatrice elle-même, qu'ils en sont également déconcertés.

La manie de rivaliser Paris fait dire aux Anglais qu'ils ont trois talents auxquels nous ne pouvons rien comparer ; mesdames Billington, Banti et Mura. Il y a si longtemps qu'on a entendu cette dernière en France, que ceux qui se la rappelleront ne concevront plus guères comment elle chante encore en Angleterre ; cependant, il est certain qu'elle donne des souvenirs de son ancienne réputation, ce qui n'empêche pas Paris de n'avoir rien à envier à Londres. L'ensemble de nos opéra est ce qui en fait le charme, et l'abondance des talents empêche seule quelques-uns d'être trop particulièrement distingués. Des trois cantatrices citées à Londres, une seule, madame Billington est anglaise, et ce n'est pas dans sa patrie qu'elle a pris

Digitized by Google

le goût qui la distingue. En France, les talents sont une production du climat, et l'opéra Italien, loin d'avoir la prééminence sur les autres spectacles de Paris, a besoin de beaucoup d'efforts pour soutenir la concurrence.

Je puis, en deux mots, vous donner une idée de la musique anglaise; c'est comme une partie de la musique française, une imitation ou un pillage de la musique italienne, avec la différence que le caractère des deux nations doit mettre dans leur manière d'imiter. La musique allemande, qui a conservé son indépendance, aurait dû réussir ici; on n'en trouve aucune trace, tandis qu'en France, depuis Gluck, la musique allemande a eu un grand nombre de partisans, et c'est sans doute pour n'avoir pas imité la manière d'une seule nation, que nous avons une musique qu'on pourrait appeler française, musique que Grétry a signalé avec tant d'esprit, et Méhul quelquefois avec tant de force. A Londres, c'est le genre italien qui domine; il n'est pas rare cependant d'y entendre des airs entièrement pillés de nos opéra; mais, avant de prononcer, il serait sage de rechercher si originairement ces morceaux ne nous venaient pas un peu d'Italie. Au reste, ici comme en France, on peut s'apercevoir que la musique savante est plus faite pour être admirée que pour produire des sensations; aussi lorsque par hasard on chante au théâtre un air dont le mouvement est anglais, tel faible qu'il soit de composition, on est sûr qu'on le fera répéter, et ce n'est plus alors une affaire de bon ton; mais réellement un mouvement de plaisir. Je conçois très-bien cela, ayant toujours remarqué que la partie de la musique qui tient au caractère d'un peuple, a un charme auquel les étrangers mêmes sont sensibles.

Sans quitter Covent-Garden, je puis vous entretenir

Digitized by Google

d'un genre qui, à Londres, appartient à tous les théâtres; mais qui fait particulièrement la fortune de deux spectacles du second ordre; je parle de la pantomime. Comme elle s'est formée par imitation de la tragédie, on ne doit lui demander ni unité de lieu, ni unité de temps; c'est un mouvement continuel d'hommes, de femmes, d'enfants, de décorations qui vont et qui viennent dans tous les sens. On n'y comprendrait rien sans le bill imprimé qu'on vend dans les foyers, et surtout sans les nombreux écriteaux que les auteurs déployent à chaque instant aux yeux des spectateurs. Une belle femme est indispensable pour le succès d'une pantomime; aussi l'héroïne de chaque théâtre, pour ce genre, est-elle toujours riche de taille et quelquefois de figure. L'héroïne de Covent-Garden inspire vraiment beaucoup d'intérêt; et, à défaut de paroles, elle pousse souvent des cris étouffés qui brisent l'ame. Jusque-là tout est bien; je l'ai vu devenir folle; c'est encore pour le mieux; car elle tire alors un grand parti de ses cheveux en désordre, et des draperies blanches et légères dont elle s'enveloppe; mais, pourquoi ne pas s'arrêter là? La folie n'est-elle donc pas un spectacle assez effrayant pour émouvoir toutes les ames? Vous allez me demander ce qu'il y a au-delà: le voici.

Le mari de cette femme a été blessé et enlevé; elle le croit mort. Quand elle revient sur le théâtre après ce malheureux événement, elle tient le sabre qui a percé son bien-aimé; ce sabre est teint de sang; c'est l'usage, il faut bien s'y faire; mais elle passe la main sur ce sabre; sa main devient rouge de sang; elle la regarde fixement, pousse des sanglots, et l'élève ensuite devant les spectateurs. Point de milieu: cela est horrible ou dégoûtant. Est-ce tout? Non. Elle étend le sang dans sa main, la regarde encore, la montre

Digitized by Google

encore aux spectateurs, et l'essuie après avec ses longs cheveux. Ici le dégoût fait place à l'horreur. Si l'on jugeait une nation par ses spectacles, quelle idée celui-ci ne donnerait-il pas de la nation anglaise! Comment les Anglais, qui font un si grand usage du mot *choquant*, ne le prononcent-t-ils pas unanimement à un aspect pareil? Pour moi, quoique je fusse prévenu, j'avoue que j'ai souffert pour l'actrice et pour les spectateurs.

Pour tous les spectacles où il paraît du sang vrai ou supposé, j'ai toujours entendu donner des raisons pitoyables; en considérant bien la France, j'affirmerais que le peuple le plus brave est celui qui ne voit pas l'effusion du sang sans horreur. Cela doit être, ou la la bravoure n'est pas une vertu.

Après vous avoir parlé des trois grands théâtres de la capitale, il ne me reste rien à vous dire d'*Astley* et de *Royal Circus*, deux spectacles rivaux, où l'on voit des chevaux et des pantomimes. Les exercices de chevaux n'y sont plus qu'un objet secondaire. La pantomime y est tout; on l'entremêle de chansons, et d'une espèce de récitatif accompagné du piano; car, malgré tout ce que les démagogues ont dit de la liberté anglaise, n'est pas libre, qui veut, d'augmenter à Londres le nombre des théâtres, et, la permission accordée à ceux-ci, a pour première condition, la défense de parler. Je suis loin de blâmer cet arrangement; si le gouvernement est obligé de maintenir ce qui existe, ou s'il ne peut le changer qu'avec des formes, n'est-t-il pas naturel que ce qui n'existe pas encore, ne puisse exister que de son consentement, surtout lorsque l'intérêt d'entreprises fondées et la morale publique risquent d'être compromis? La multiplicité des théâtres n'est pas avantageuse à l'art dramatique, ainsi que l'expérience l'a prouvé; elle peut être dangereuse pour les mœurs; en France, je ne lui ai vu produire que

des banqueroutes d'autant plus scandaleuses qu'il étoit facile de les éviter.

Je crois que les petits théâtres, à Londres, pourront, à la longue, contribuer à épurer le goût des grands, parce que les matelots se portent, de préférence, dans les petits; ils y jouissent de plus de liberté. Chez *Astley* et à *Royal Circus*, il est ordinaire de les voir s'établir dans l'enceinte où manégent les chevaux; ils s'asseient à terre pour boire à leur aise; ils s'y promènent avec des femmes, ils dansent, chantent, et lorsqu'un peu échauffés, il leur prend fantaisie de monter sur le théâtre pour se mêler parmi les acteurs, cela fait rire. Ils n'ont plus le même privilége dans les grands spectacles; ce n'est que du paradis qu'ils peuvent essayer d'attirer l'attention sur eux, et cela ne leur réussit guères. Ils se réfugient donc dans les petits théâtres, dont les premières loges, cependant, sont très-bien occupées, et où il règne beaucoup plus de décence que dans l'amphithéâtre et les foyers de Drury-Lane et de Covent-Garden.

Je ne vous parle pas de ce qu'on voit partout. Par exemple, dans la tragédie et dans le drame, les acteurs frappent du pied pour produire plus d'effet ou pour avertir les applaudissements; dans la comédie, l'assurance superbe de l'actrice en crédit, et le respect de ceux qui l'entourent; dans l'opéra-comique, la rivalité des chanteuses qui ne peuvent déguiser le mal que leur font les applaudissements qu'elles ne partagent pas, ou la pitié si cruelle que leur inspire celle qui chante faux; dans les pantomimes, les attitudes forcées, les grands combats, quelquefois sanglants, quoique simulés. Il n'est pas besoin de passer la mer pour remarquer tout cela. Mais je terminerai cette lettre par une observation qui, je l'espère, rectifiera bien des idées françaises. Il est question du tombeau de Garrik.

Digitized by Google

Depuis longtemps j'en voulais aux Anglais d'avoir placé le mausolée d'un comédien parmi les tombeaux des rois, car, c'est-là qu'on nous avait indiqué en France la tombe de Garrik. « Eh quoi ! disais-je, l'art « de gouverner les hommes, le plus grand de tous les « arts, parce qu'il est à la fois le plus utile et le plus « difficile, est-il donc si méprisé en Angleterre, qu'un « comédien puisse prétendre à mêler sa cendre à la « cendre des rois ? Je sais bien que tous les hommes « sont égaux dans la tombe, mais ce n'est pas pour « les morts qu'on érige des tombeaux ; c'est pour l'in- « struction des vivants. Qu'est-ce qu'un comédien dans « l'ordre social, auprès de ceux qui sont chargés de « gouverner les états ? Qu'on fasse partager aux guer- « riers qui ont sauvé la patrie, aux politiques qui ont « prévenu le danger, les honneurs qui semblaient ré- « servés aux chefs des nations, je conçois cette dis- « tinction ; elle est juste parce qu'elle est grande et « morale. C'est ainsi qu'en France on a fait envers les « restes et la mémoire de Turenne..... Mais un comédien !..... » Cependant j'interrogeais les voyageurs, je feuilletais les livres, et tout s'accordait pour me confirmer dans cette idée, que Garrik avait à Westminster, sa tombe parmi celle des rois. Comme il m'est impossible de croire ce qui est absurde, surtout quand il y va de la gloire d'une nation entière, j'ai été vérifier le fait par moi-même. J'ai vu, j'ai détrôné les comédiens : non, Garrik n'est pas enterré parmi les rois.

Garrik avait du talent, de l'amabilité et des mœurs, conséquemment il avait des amis et des enthousiastes ; rien n'est plus dans l'ordre des choses. Après sa mort, ses amis proposèrent une souscription pour lui élever un mausolée, des enthousiastes la remplirent ; rien n'est plus naturel encore, surtout à Londres où l'usage fré-

Digitized by Google

quent des souscriptions suffirait seul pour prouver que les petites choses se font par esprit de coterie, comme les grandes par esprit de parti. Voilà d'abord le mausolée de Garrik réduit à ce qu'il est, une affaire de particulier, et non une récompense nationale.

Westminster est, comme chacun sait, une grande abbaye où les rois ont leurs tombeaux, mais où chacun aussi peut avoir le sien, non tout-à-fait dans la même partie, mais dans une autre, car l'édifice est vaste. Pour cela, il suffit d'adresser une pétition aux chanoines, et d'entrer ensuite en arrangement. Beaucoup d'hommes, qui ne sont connus que par la fortune qu'ils ont fait dans l'Inde, y sont enterrés; et, si j'en avais le desir, je m'y ferais enterrer aussi. Les souscripteurs, pour le mausolée de Garrik, remplirent les formalités, et ils obtinrent une place dans un carré où se trouvent Shakespear, Handel, Pope et beaucoup d'autres hommes connus dans les lettres et dans les arts.

Voyez comme le superlatif se réduit tout simplement au comparatif. Garrik a sa tombe parmi celles d'hommes distingués par des talents dont l'exercice est plus ou moins noble, selon les préjugés plus ou moins fondés des nations; ce sont des amis qui lui ont érigé un mausolée; un comédien n'est plus enterré parmi des rois et des grands-hommes, et moi..... je n'en veux plus aux Anglais.

Toute ma mauvaise humeur retombe sur les écrivains qui nous ont débité tant de mensonges et de bêtises philosophiques, c'est-à-dire, destructifs de l'ordre social et de la dignité des gouvernements. Oh! qu'il reste d'erreurs de ce genre à rectifier sur l'Angleterre.

F***.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

C'EST un édifice antique qui lutte contre les outrages du temps. La principale de ses colonnes vient d'être renversée; Molé n'existe plus pour la comédie. Cet acteur semblait narguer la vieillesse; son talent donnait sur la scène de continuels démentis à la chronologie; et, lorsqu'il disait dans la comédie du Confident par Hasard,

Mon acte de naissance est vieux, mais non pas moi,

il fascinait les yeux des spectateurs par l'illusion de son jeu; mais à force de prouver qu'il était jeune, tout-à-coup il s'est trouvé vieux.

Qui consolera Thalie? Fleury n'est pas lui-même très-propre à consoler longtemps une veuve. Après lui on n'aperçoit rien. Ces illustres débris de la comédie française ressemblent aux magnifiques ruines de Palmyre, au milieu d'un désert sauvage. Beaucoup de débutants se présentent pour la tragédie, aucun pour la comédie. Les grands emplois sont tous très-délabrés. Trois vieux valets, tels que Dugazon, Dazincourt, Larochelle, n'ont ni la grace, ni l'agilité, ni le brillant qu'on exige dans les Frontins. Trois soubrettes, je n'ose dire vieilles, ne peuvent nous offrir qu'une faible image des sémillantes Lisettes. Pour les coquettes et les grandes amoureuses, il n'y a que mademoiselle Mézerai. Les réparations deviennent urgentes, si l'on veut jouer encore quelque temps la

Digitized by Google

comédie. On nous promet mademoiselle Joly ; Puisse-t-elle valoir sa mère !

Le palais de Melpomène a été presque rebâti à neuf ; cependant on laisse tomber en vétusté la partie des pères nobles. Monvel n'a rien de noble que son débit ; et son débit, faute d'instrument, n'est guère intelligible. Son art fait sans doute des prodiges, puisqu'il efface les désagréments de son physique, et les signes les plus visibles de la caducité ; mais on ne fait pas des prodiges longtemps. Saint-Fal devient un peu mur pour les jeunes premiers. Talma pour les grands amoureux a toutes les convenances de l'âge. Lafond voit devant lui une longue carrière ; mais ce qui répand surtout dans ce temple un air de fraîcheur et de jeunesse, ce sont trois petites princesses à peine sorties de l'enfance, qu'on élève avec soin pour être un jour les premières prêtresses de la Divinité. Elles ont des gouvernantes capables de leur donner une bonne education ; mademoiselle Raucourt, mademoiselle Fleury, madame Talma-Vanhove, voilà pour ces jeunes élèves des modèles à imiter, et même à surpasser. On annonce encore deux débutantes pour l'emploi des reines. Tous les talents se dirigent vers le genre que le public préfère. Les révolutions dans les mœurs usent et fanent les comédies. Les tragédies bravent l'injure des ans et conservent leur fraîcheur. Par un privilége unique, les plus vieilles nous paraissent encore les plus belles. On a remis à ce théâtre l'abbé de l'Epée, revu et corrigé. L'abbé de l'Epée est la pièce du peuple, toujours ami du merveilleux et des aventures. Un enfant qui parle et répond par signes, est un prodige assez neuf pour faire courir la foule. Ce merveilleux cependant n'a pas plu à tout le monde, et l'abbé de l'Epée vient d'essuyer un second procès, dont il ne s'est pas mieux

Digitized by Google

tiré que du premier. Il est banni de l'histoire et déporté dans le pays des Fées. Le bon abbé n'est plus le respectable héros d'un fait historique, c'est le principal personnage d'un conte de la bibliothéque bleue; c'est être dégradé de noblesse. Il est vrai qu'on ne conçoit pas la hardiesse avec laquelle il démentait la conscience de tous les gens instruits, et insultait à la notoriété publique. Maintenant, du moins, il n'outragera plus que le bon sens. Ce n'est plus à Toulouse où véritablement la fausseté de ses prétentions a été juridiquement reconnue, c'est à Bordeaux qu'il étale les merveilles de son zèle apostolique. Pour être parfaitement quitte envers la vérité et la justice, l'auteur aurait dû supprimer encore le nom de l'abbé de l'Epée, qui rappelle toujours beaucoup trop la malheureuse affaire de la famille Solar.

Pour la gloire même de l'instituteur des Sourds-et-Muets, il eût fallu ensevelir le souvenir d'un aventure, où il n'a brillé que par son orgueil, son entêtement et son charlatanisme. On est toujours très-peu édifié de voir un soi-disant apôtre de l'humanité employer toutes les ressources du crédit et de l'intrigue contre un innocent, le faire languir pendant dix-huit mois dans les cachots, pour faire la fortune d'un petit paysan sorti de Bicêtre, et surtout pour éviter la honte de convenir que sa doctrine des signes n'est pas infaillible. Mais la perte du procès a mis au jour ce qui lui était si pénible de confesser. Il a été prouvé, de la manière la plus authentique, que rien n'est plus équivoque, plus arbitraire, plus sujet à l'erreur que cette pantomime des Sourds-et-Muets, que certains fanatiques regardent comme le dernier effort du génie, et le service le plus signalé que la philosophie ait jamais rendu au genre humain. L'insti-

Digitized by Google

tution est utile sans doute. L'abbé de l'Epée en se consacrant à ce genre d'éducation, a montré un zèle et un désintéressement très-estimable. Mais le fanatisme gâte tout, et à force de vouloir exalter un homme au-delà de la juste mesure, on finit quelquefois par le rabaisser au dessous de sa valeur. Assurément si l'on jugeait le vertueux abbé de l'Epée, d'après la conduite qu'il tient dans la pièce qui porte son nom, on le prendrait pour un insensé et un charlatan. Il se serait bien passé d'un tel panégyrique.

Quel est l'homme de bon sens qui sur les signes d'un sourd et muet, s'avise de bâtir un roman absurde, d'étourdir les tribunaux de chimères forgées dans son cerveau, et intente un procès criminel, sans autres preuves que les plus puériles et les plus ridicules conjectures? Quel est l'homme de bon sens qui s'avise de courir les champs sur la foi de l'idée la plus folle et la plus bizarre, qui fait à pieds deux cents lieues, quand il ne tient qu'à lui d'aller en voiture, afin d'avoir le plaisir d'arriver à Toulouse avec des souliers poudreux? quel est l'homme de bon sens qui se met à genoux au milieu de la rue, et remercie le ciel, comme d'un plein succès, parce qu'il voit un imbécille sourd et muet gambader et gesticuler devant la porte d'un hôtel. Les gestes ne prouvent pas que l'enfant soit le fils du maître de la maison. Toute la *Semeiomancie*, c'est-à-dire la divination par les signes, est à peu près dans la même classe que toutes les forfanteries consacrées par la crédulité et par la superstition. Quand on nous donnait ces folies pour un fait historique, elles n'en étaient pas plus raisonnables; et de quelque nom qu'on les décore, elles ne font point d'honneur à la mémoire de l'abbé de l'Epée.

Digitized by Google

THÉATRE DE LOUVOIS.

Il faut louer le zèle et le courage du directeur qui a osé tirer de l'oubli, une des meilleures pièces de Dancourt, *Les Bourgeoises à la mode*. Dancourt a fait rire la bonne compagnie de Paris, dans le siécle de Louis XIV : ce serait peut-être notre faute s'il ne nous faisait pas rire aussi. Sans être un peintre profond du cœur humain, il saisit fort bien les ridicules; son dialogue est vif et léger, étincelant de plaisanteries, dont quelques-unes sont un peu trop fines pour les auditeurs actuels. Je crois que si Picard eût voulu faire au public la malice de lui annoncer *Les Bourgeoises à la mode* comme une nouveauté, on eût bien pu à la fin de la pièce demander l'auteur, ou peut-être le siffler; j'aurais presque parié pour le dernier; car, c'est une témérité punissable de traduire sur la scène des femmes qui ont aussi peu de sentiments et de délicatesse que les bourgeoises de cette comédie. N'est-ce pas faire soupçonner qu'il y a de pareilles femmes dans la société? C'est cependant une idée très-plaisante que celle de deux folles, dont l'une a pour amant le mari de l'autre, et n'en sont pas moins bonnes amies : Angélique pille le commissaire, Araminthe *plume* le notaire, et par un accord secret entre elles, la maîtresse rend à la femme les présents du mari. Cette manière de rançonner des époux, avares par état, tels que l'étaient alors les gens de la petite robe, est très-ingénieuse et très-comique; mais, de la part des femmes qui lèvent cette contribution, il y a un défaut de délicatesse et de bienséance qui ne peut être sauvé que par une ex-

Digitized by Google

trême gaieté. J'ignore si nos coquettes du jour seraient plus scrupuleuses, je crois du moins qu'elles seraient moins ingrates.

La pièce a été très-foiblement jouée. Le défaut de mémoire des acteurs a nui à l'ensemble. Cependant on a ri, on a eu l'air de s'amuser; mais je doute que ce naturel et cette vérité puisse réussir dans l'état actuel de nos mœurs. Ce genre de comique est bon, mais il n'est plus à la mode.

Le Rétablissement du Culte, poème, par E. L. M. Baour-Lormian. *A Paris, chez* Louis, *libraire, rue de Savoie, n.° 12; et chez* Lenormant, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.*

Si quelquefois les sujets manquent aux poètes, bien plus souvent les poètes manquent aux sujets. Jamais l'histoire n'a fourni à l'imagination une source plus féconde que l'époque actuelle, et personne peut-être n'y a encore puisé avec un succès véritable. Où trouver cependant des tableaux plus riches, plus variés, d'un plus grand intérêt? Au-dehors, des conquêtes rapides, des revers éclatants, des combats avec tous les peuples, des victoires dans les quatre parties du monde; au-dedans, une révolution commencée par l'assemblée la plus imposante sous le rapport des talents et des lumières, abandonnée ensuite à la faiblesse qui, loin de pouvoir arrêter la nation sur le bord du précipice, la livre bientôt aux mains qui la poussèrent dans l'abyme; enfin, après avoir

Digitized by Google

épuisé tous les maux, la France commençant à peine à respirer d'un long deuil, et déja élevée, par le génie d'un homme, à un degré de puissance et de considération qu'elle n'avait pas encore obtenu depuis Charlemagne. Mais quelque grandes, quelque majestueuses que soient de pareilles scènes, il en est une plus touchante et plus poétique encore; c'est celle qu'offre la religion persécutée, proscrite, anéantie, si elle pouvait l'être, et se relevant tout-à-coup de ses ruines.

Nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs une esquisse de ce grand tableau, tracée par le C. Laour-Lormian, dont le pinceau, formé par l'étude des modèles, semble acquérir chaque jour plus de fermeté. Nous observons cependant que le plan de ce petit poème a quelque chose de vague, que le sujet n'en est pas assez clairement annoncé dès les premiers vers, et que la marche en est souvent incertaine, faute d'avoir fixé le point de départ, et déterminé positivement la ligne qu'on voulait suivre. Mais la beauté des détails rachettent les défauts de l'ensemble, comme on peut en juger par ce morceau, pris au hasard:

Ces enfants * du rocher et de la solitude
A servir l'homme et Dieu bornaient leur simple étude,
Allaient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance:
Le désert fut troublé dans son vaste silence;
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors le blasphême et l'outrage.
La piété cédant son modeste héritage,
Les yeux mouillés de pleurs, les bras chargés de fers,

* Les religieux de la Trape.

Digitized by Google

Pour la dernière fois contempla ces déserts.
C'est-là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchait à pas lents, et sans bruit;
C'est-là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait, quelquefois, dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité...
Temple majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques;
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le silence et la mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres;
Le reptile sifflait au sein de ces décombres;
Le hibou seul, troublant ce lugubre repos,
De son cri monotone attristait les échos, etc.

ANNONCES.

Avis aux militaires et aux amateurs de géographie.

L'*Atlas de la Suisse*, par *Weiss*, mentionné au rapport du ministre sur les travaux topographiques du dépôt de la guerre, est terminé. On invite les souscripteurs à faire retirer les feuilles qui leur manquent: l'*Atlas* complet est de seize feuilles. Prix, 120 liv.

Digitized by Google

A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, quai des Théatins, n.° 2; à Strasbourg, grand'rue, n.° 15; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Parmi les *matériaux topographiques* qui ont servi à l'exécution de cet *Atlas*, on remarque surtout le *Relief*, qui représente, d'après nature, toute la partie montagneuse de la Suisse, avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Ce *Relief*, qui a été envoyé à Paris, sera mis en exposition publique, le 20 messidor prochain.

Epître à Napoléon Bonaparte, premier Consul; par un soldat de l'armée d'Italie. 1 vol. in-8°. Prix, 50 cent. A Paris, chez *Renard*, libraire, rue de Caumartin, n.° 750; et chez *Lenormant*, imprimeur-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Instruction sur l'amélioration des Chevaux en France, destinée principalement aux Cultivateurs; par le citoyen *J. B. Huzard*. 1 vol. in-8.°, an 10. A Paris, chez madame *Huzard*, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon, n.° 11; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Histoire secrète de la Révolution française, contenant tous les événements politiques et militaires, depuis l'assemblée des notables, jusqu'à la paix générale. 7 vol. in-8°. Prix, 28 fr. pour Paris, et 37 fr. francs de port par la poste.

Le tome 7.e qui paraît, contient tous les événements politiques et militaires depuis la bataille de Marengo, jusque et compris les traités de paix conclus avec l'Angleterre, la Russie, le Portugal et la Porte-Otto-

Digitized by Google

mane, etc., et se vend séparément. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Dentu*, libraire, palais du Tribunat; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Voyages d'Alexandre Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792, et 1793, traduit de l'anglais; par *J. Castera*, avec des notes et un itinéraire, tirés en partie des papiers du vice-amiral *Bougainville*. 3 vol. in-8°. A Paris, chez *Dentu*, libraire, palais du Tribunat; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Les cinq Fabulistes, ou les trois cents Fables d'*Esope*, de *Lockmann*, de *Philelphe*, de *Gabrias* et d'*Avienes*, ouvrage suivi des Fables mythologiques puisées dans les meilleurs écrivains de l'antiquité, et destiné à donner à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, la connaissance de l'histoire ancienne, et à la porter à la pratique des bonnes mœurs; par M. de *Bellegarde*. 2.e édition, revue, corrigée, augmentée et enrichie de 168 figures gravées en taille-douce. 2 vol. in-12. A Paris, chez *J. Ch. Poncelin*, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n.° 17; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42. Prix, 7 fr. br.

Le même, tiré sur papier d'Angoulême, 8 fr. br.
Le même, sur papier vélin, 12 fr. br.

Le Chrétien adorateur, ouvrage dédié à l'église Gallicane, et qui contient les prières du matin et du

Digitized by Google

soir, celles de la messe, les prières avant et après la communion, celles qu'un chrétien doit adresser à Dieu dans les diverses circonstances de la vie, et suivies de considérations sur la destinée de l'homme, et de pensées consolantes sur la mort; par un évêque français, réfugié en Allemagne. Prix, 1 liv. 4 s. A Paris, chez *J. Ch. Poncelin*, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n.° 17.

L'art de composer de la musique sans la connaître, dédié à madame Bonaparte; par *Antonio Calligari*. Cet ouvrage est une véritable langue musicale, réunissant environ 800 mots musicaux ou mesures, qui, combinées entre elles, produisent des airs gracieux, d'une facile exécution, et toujours suivis d'un accompagnement de piano ou de harpe. On peut composer ces airs par une méthode très-simple, sans savoir un mot de musique, et le nombre des combinaisons possibles est presque inépuisable. Il a 62 pages, de 12 portées chacune, est gravé avec soin et imprimé sur très-beau papier. Prix, 18 fr. Le dépôt général est chez le C. *Dubut*, *place Dauphine*, *n.° 7*; et chez *Lenormant*, imprimeur-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Le *Dictionnaire anglais-français*, 2 vol. in-4.°, annoncé dernièrement chez le citoyen *Belin*, libraire, se trouve également chez les citoyens *Bossange* et compagnie, *Théophile Barrois* le jeune, libraires à Paris; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Hambourg, 21 juin (2 messidor).

La permission d'introduire et de prendre du café en Suède, avait d'abord fait espérer quelque augmentation dans le débit de cette denrée; mais mais elle n'a pas été sensible. Le café était à la vérité rigoureusement prohibé dans ce pays là depuis plusieurs années; mais cette prohibition, sévèrement exécutée par le roi et ses ministres, était d'ailleurs scandaleusement enfreinte. Il n'y avait pas une maison de particulier, pas une auberge, où l'on ne trouvât du café à toutes les heures du jour. Lorsque les aubergistes présentaient aux voyageurs la carte de leurs dépenses, ils avaient la précaution de désigner le café par le nom de chocolat ou de thé brun. On sentait depuis longtemps que la prohibition était illusoire, et que privant le fisc d'un revenu considérable, elle n'était utile qu'aux contrebandiers. Le roi a satisfait l'opinion publique en permettant, il y a deux mois, l'introduction et l'usage du café, moyennant un droit d'entrée de trois schellings (6 sols de France) par livre. Dès lors le prix de cette denrée a baissé à Stockholm: la clandestinité forcée de la consommation l'avait rendu très-cher. Jamais au reste mesure d'administration n'eut un assentiment plus rapidement, plus unanimement proclamé: la prohibition fut révoquée le 21 avril dernier, le jour même où l'on apprit la nouvelle de la paix; et dès le lendemain il n'y eut pas de maison à Stockholm où l'on ne prit ostensiblement la tasse de café que la veille on prenait en cachette.

Digitized by Google

L'édition qu'on annonce des *œuvres de Gustave* III, ne sera guère prête avant l'hiver prochain, parce que pour la rendre le plus complète possible, on attendra que les diverses personnes avec lesquelles il était en corespondance plus ou moins suivie, ayent fait passer les lettres qu'elles ont reçues de lui. Or, il y a de ces personnages non-seulement en France, mais aussi en Italie. On desirerait bien surtout se procurer sa correspondance avec le cardinal de Bernis; on la suppose entre les mains de ses héritiers qui sont en Russie, et on leur a écrit en conséquence. Il y aura une grande variété dans cette collection. *Pièces de théâtre, discours académiques, discours à l'ouverture et à la cloture des diètes; correspondances politiques, littéraires, amicales; mémoires sur divers objets;* car il écrivait très-volontiers et sur toutes sortes de choses. M.me d'Egmont était son principal correspondant à Paris. On a écrit pour se procurer ses lettres; les plus intéressantes, sont surtout celles qu'il a écrites au comte Ulrie-Scheffer, celui qui a été ambassadeur en France et a été ensuite un de ses ministres et de ses amis les plus sincères. Ses lettres traitent de sujets de toute espèce et respirent la confiance et même la déférence pour ce ministre, qui rappelle un peu, par ses rapports avec Gustave III, ceux d'Henri IV avec Sully.

Les discours académiques n'ont pas la sécheresse ordinaire de ce genre de composition. D'ailleurs, ils sont peu nombreux et courts, si on excepte son éloge de Forstenson, par lequel il concourut dans le plus grand secret, il obtint sans être découvert, le prix proposé par cette même académie suédoise, qu'il avait récemment fondée.

Ses pièces de théâtre n'ont peut-être pas la régularité et la correction qu'on pourrait exiger d'un auteur ordinaire; mais on y reconnaît son génie et la variété

Digitized by Google

de ses talents. On ne peut pas dire que les paroles des fameux opéra de Gustave-Wasa soyent de lui : Il eût été fort embarassé de faire les très-beaux vers de ce poème, le chef-d'œuvre du poète Kellgren, que Gustave aimait beaucoup et qui n'est mort que depuis quelques années; mais le roi lui avait donné le plan, esquissé les scènes et fourni les principales idées, parmi lesquelles il y en a de vraiment sublimes.

En revanche il a fait à lui seul, cinq ou six pièces de théâtre, dont presque toutes ont été jouées et le seraient encore sans la retraite d'un acteur principal qu'il avait formé lui-même. Ce sont *Siki-Brahé*, drame touchant, tiré d'un sujet historique du temps de Gustave-Adolphe; *Helmfelt*, autre sujet historique du règne de Charles XI; *Naralia Nariskin*, sujet Russe; une petite pièce fort gaie, dont le titre est : *l'un pour l'autre*, et deux autres moins connues.

On sait qu'il s'est exercé aussi dans le genre politique et qu'il est l'auteur de ce pamflet dirigé contre Catherine II, et intitulé *du péril de la balance politique*; *Stockholm*, 1790. Il le fit retoucher à Paris par un auteur français qu'on crut être Volney.

Ses lettres embrassant tous les objets, traitent souvent aussi de politique; et c'est là surtout qu'il est bon à lire, parce qu'il s'abandonne sans apprêt au cours de ses idées souvent ingénieuses et brillantes. Mais la partie la plus intéressante de ses véritables travaux politiques ne verra pas le jour avant 1842. Elle est enfermée dans deux coffres déposés à la bibliothéque d'Upsal; et il a exprimé le vœu, qui sera respecté, qu'elles ne soient ouvertes que 50 ans après sa mort. Un de ses affidés, qui a lu presque tout ce que ces coffres contiennent, m'a assuré que ces manuscrits sont intéressants sous tous les rapports. Ce sont des réflexions philosophiques, politiques, morales, des anecdotes pi-

Digitized by Google

quantes, des portraits d'un grand nombre de personnages, soit en Suède, soit dans les diverses parties de l'Europe qu'il a parcourues; mais Gustave a eu la sagesse d'en défendre la publication jusqu'à l'époque probable où aucun des intéressés ne vivra plus. Il n'y a dans ces nombreux matériaux qu'un seul mémoire qu'il a refusé de communiquer même à ses plus intimes. Il leur a seulement dit qu'il contenait des observations très-importantes sur son royaume, mais dont la publication prématurée pourrait être très-dangereuse.

C'est le comte d'Oxenstierna, ci-devant grand maréchal, membre de l'académie suédoise, et surtout recommandable par un esprit fécond et brillant, par ses lumières et la douceur de ses mœurs; c'est lui, dis-je, qui préside à la collection et à la publication qu'on attend.

Il y laissera certainement subsister tout ce qui ne sera pas personnalités offensantes; et même avec cette soustraction que son extrême modération lui commande, le recueil pourra être fort intéressant. Il a chargé de la traduction de tout ce qui n'a pas été écrit en français M. Dechaux, lecteur du roi, qui connaît assez bien les deux langues, mais qui a cru devoir faire revoir ses traductions par un français en qui il a confiance. Il a déja lu au roi, dans son petit cercle de Haga, le drame de *Siri Brahé* et l'éloge de *Torstenson*. Gustave IV prend beaucoup d'intérêt à cette publication et en fera les frais. L'édition sera soignée, et on y joindra le portrait de Gustave III, et peut-être celui de quelques personnages marquants sous son règne. Le comte d'Oxenstierna croit que l'ouvrage aura bien quatre volumes in-8.° de 3 à 400 pages.

Digitized by Google

Pétersbourg, premier juin (12 prairial).

Je suis encore ébloui de l'éclat de cette grande et pompeuse ville, dont on ne prend au loin qu'une idée bien imparfaite dans les descriptions des voyageurs. Quels superbes quais! quels magnifiques hôtels! Ceux du pays d'*Eldorado* ne devaient pas être plus resplendissants..... Nulle nation n'est plus hospitalière que les Russes, si l'on en juge par le nombre des maisons entre lesquelles un étranger a ici le choix chaque jour. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, ils tiennent à la fois des peuples peu cultivés qui sont hospitaliers, et de ceux qui sont parvenus au dernier degré de la civilisation. Mais il en coûte beaucoup pour jouir de leur société; j'ai vu beaucoup de capitales; aucune n'approche de celle-ci pour la cherté. Je vous fais grace de détails économiques; il n'en faudrait cependant guère pour vous prouver que si l'on se sent attiré à Pétersbourg par le charme de la société, on peut bien être repoussé par le tarif des divers besoins qui y attendent le voyageur.

Aucune maison n'a été, l'hiver dernier, plus magnifique et plus agréable que celle du principal ministre, prince Kurakin. Il avait deux fois par semaine des assemblées également nombreuses et brillantes. La conversation, le jeu, de l'excellente musique, un souper abondant et délicat; voilà ce qui remplissait la soirée. Ce pays-ci est vraiment un de ceux où l'on jouit le plus de la vie. On n'a pas le temps de s'apercevoir de la rigueur du climat; on n'en a pas même eu l'occasion cette année: l'hiver n'a été ni long ni sévère.

Vous croyez aisément que je fais beaucoup de questions sur la grande Catherine et sur l'infortuné Paul. Mon *Masson* et mon *Kotzebue* à la main, je vérifie ce qu'il y a de réel dans leurs descriptions, et souvent j'ai lieu de me convaincre qu'il faut se méfier de tous les gens à imagination, à conceptions lyriques ou dra-

Digitized by Google

matiques. Ils voient tout ce qu'ils veulent voir, et s'efforcent de le faire voir aux autres. C'est bien pis encore, quand le ressentiment ou la reconnaissance dirigent, c'est-à-dire, égarent leur plume. Alors il faut ou nier, ou douter, ou du moins modifier. Par exemple, je m'attendais à entendre maudire le mémoire de Paul, presque sans restriction. Il n'en est pas à beaucoup près ainsi; on lui rend franchement justice sur beaucoup de points; ce qui fait honneur au règne actuel et à ceux qui gouvernent. On convient presque généralement que, quand il le voulait, il était un des hommes les plus aimables de son empire, comme, sans contredit, il était un des plus instruits. Rigoureusement juste, quelquefois même sévère, il était accessible à la vérité, pour peu qu'elle se présentât avec courage ou avec adresse: lorsqu'il l'ignora, ce fut moins sa faute que celle des personnes qui, pouvant la lui faire parvenir, la tûrent par lâcheté ou par mauvaise intention. Lorsqu'il était en belle humeur, il aimait à railler, et y mettait souvent de l'agrément, quelquefois aussi de l'amertume. On en raconte cent traits divers. En voici un qui n'est guère connu: Un jour qu'il était au milieu d'un cercle nombreux, où se trouvaient plusieurs princes russes avec le comte Rostopschin, son ministre favori, « Dites-« moi, demanda-t-il brusquement à celui-ci, pourquoi « n'êtes-vous pas prince? » — Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Rostopschin répondit: « Votre majesté impériale me per-« mettra-t-elle de lui en dire la véritable raison? » — « Sans doute. » — « C'est que celui de mes ayeux « qui vint de Tartarie s'établir en Russie y arriva en « hiver. » — « Eh! que pouvait faire la saison au titre « qu'on lui donna? » — « C'est que lorsqu'un seigneur « tartare paraissait pour la première fois à la cour, le « souverain lui donnait le choix entre une pelisse et le « titre de prince. Mon ayeul arriva dans un hiver ri-« goureux, et eut le bon esprit de préférer la pelisse. » — Paul rit beaucoup de cette réponse; puis s'adressant aux princes présents, « *Allons, messieurs*, leur « dit-il, félicitez-vous que vos ayeux ne soient pas « arrivés en hiver. » — Le courtisan connaissait les goûts du maître, qui humiliait volontiers les grands seigneurs.

Digitized by Google

(N.° LV). 28 Messidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYMNE A L'AMOUR.

L'UNIVERS te dut la naissance,
Feu créateur, céleste Amour !
Le Plaisir te révèle au jour,
Et la Mort n'est que ton absence.

Tu fécondes les Eléments,
A ton souffle ont fui les ténèbres.
Cache, Hiver, tes voiles funèbres,
Revêts ta robe, ô doux Printemps !

De la tige pulvérisée
La cendre espère un rejeton.
Le Matin répand sa rosée ;
La Rose enfante son bouton.

Le Ruisseau réfléchit l'image
De la Fleur qui vient l'embellir ;

Digitized by Google

Et l'Onde, en se pressant de fuir,
Baise à petit bruit son rivage.

Vierge faible, des Vents jaloux
La Vigne accusait la furie.
Dans l'Orme elle embrasse un époux :
Amour, tu la rends à la vie.

Zéphire annonce ton retour
A l'alouette matinale,
Et, de sa chanson nuptiale,
L'Hymen a salué l'Amour.

Vois tes flèches triomphatrices
Frapper l'Aigle au champ des éclairs ;
Vois, à tes brûlants sacrifices,
S'embrâser les Monstres des mers.

Entre la mort et la victoire,
L'amant d'Io vole aux combats.
Superbe, et vainqueur du trépas,
Il mugit d'amour et de gloire.

Roi des airs, de l'onde et des cieux,
La Terre implora tes caresses ;
Et la Beauté fit les déesses,
Et son sourire fit les dieux.

Que tout bosquet devienne un temple !
Naissez, Fleurs, exhalez l'encens !
Cieux et Terre, qu'Amour contemple,
Répétez l'hymne des amants.

L'univers te dut la naissance,
Feu créateur, céleste Amour !
Le Plaisir te révèle au jour,
Et la Mort n'est que ton absence.

DE GUERLE.

Digitized by Google

CONTE.

On venait de porter en terre
La femme de Thomas Vincent,
Et le pauvre homme pleurait tant,
Que quelqu'un, qui le voyait faire,
Lui dit : Sans doute il est très-beau
De regretter sa compagne chérie ;
Mais puisqu'enfin la tienne est au tombeau,
Quand tes yeux se fondront en eau,
Tu ne lui rendras point la vie.
En ce cas, répondit Vincent,
Laissez-moi donc pleurer tout mon content.

H. VERNÆRY.

LOGOGRIPHE ALGÉBRIQUE *.

— 2 *d* — 1 *m* — 1 *i* + 1 *t*,
J'offre trois éléments, dont un *rat* est formé ;
Je représente — 2 *d*
Ce que donne à la jeune Eglé
Un oui, trois mots latins, un prêtre.
— 2 *d* — 1 *r* + *t* + *r* + *e*
De *mai* je deviens bientôt *maître*.
François premier
Fait prisonnier,
Fut conduit vers mon entier.

* Nous prévenons ceux de nos lecteurs, qui ne seraient pas initiés au langage de l'Algèbre, que le signe + veut dire *plus*, et que celui — représente *moins*.

Digitized by Google

ENIGME.

Femelle, au moindre bruit je suis sur le *qui vive*;
Je me cache partout, car je suis très-craintive;
Mâle, quand je parais, je répands la gaîté;
J'ajoute un nouveau charme aux traits de la beauté.

CHARADE.

De mon premier l'usage n'est pas rare;
On le prend surtout le matin;
Il nous vient d'un pays lointain,
Et près de mon second souvent il se prépare.
Mon tout est le tombeau
De maint auteur nouveau.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *roc*, dont l'anagramme est *cor*.

Le mot de la Charade est *Pont-Oise*.

Le mot de l'Enigme est *tête à perruque*.

Digitized by Google

TRADUCTION du poème de la Religion, de Racine fils, *en vers latins* *.

Le grand Racine, après avoir porté la gloire du génie aussi loin qu'elle peut aller, pleurait, à trente-huit ans, d'avoir tout fait pour le monde et rien pour Dieu. César, au même âge, gémissait sur le tombeau d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait pour la renommée. Ainsi, l'un se plaignait d'être trop connu, et l'autre de ne l'être pas assez. Mais cette passion de la gloire conduisit le vainqueur de Pompée à des actions indignes d'un cœur noble; et ce fut, au contraire, par le mépris de la gloire, que l'auteur d'Andromaque s'éleva au dessus de lui-même.

On regrette souvent que Racine ait renoncé de si bonne heure au théâtre; mais, si je l'ose dire, pour surpasser Iphigénie et Phèdre, il fallait que Racine, tout Racine qu'il était, devînt un autre homme. Attendez que cet ame si tendre se soit recueillie dans les pensées de la solitude, que ce rare esprit se soit agrandi dans le commerce des *Isaïe* et des *David*; qu'il en vienne à dédaigner cette éloquence si brillante des passions humaines; c'est alors que la religion ira dans sa retraite lui demander des chants plus sublimes. Athalie, l'éternel honneur de l'esprit humain, devait être le fruit de la piété alliée au génie; et comme cet ouvrage n'avait pas été inspiré par la gloire, il ne de-

* A Paris, chez *Barbou*, libraire, rue des Mathurins.

Digitized by Google

vait pas avoir la gloire pour récompense. La religion avait fermé les yeux de Racine, avant qu'il pût voir le triomphe de son chef-d'œuvre. Nous l'avons vu, ce chef-d'œuvre, enseveli long temps dans une obscurité inexplicable, sortir tout-à-coup des ténèbres, pour se placer au premier rang. Car, après tout, Andromaque Iphigénie, Phèdre, ne sont que les souvenirs de l'ancienne Grèce qui revendique quelque chose de cette gloire. Mais Athalie est notre gloire propre, et le monument le plus achevé du génie de notre nation. C'est même quelque chose de plus, puisque la croyance de tous les peuples s'y trouve renfermée dans les plus grandes idées, et présentée sous le jour le plus noble. Vous y voyez à la fois l'ancien et le nouveau temple, l'ancienne et la nouvelle loi, le Dieu de tous les temps; enfin l'histoire des premiers jours du monde, unie à celle de nos jours, par le lien universel, qui est la religion. Qui peut intéresser l'univers plus que le règne de la justice, et la protection que le ciel accorde à la faiblesse? Ces beaux chœurs d'Esther et d'Athalie sont-ils autre que les soupirs de l'innocence, de l'infortune et du repentir, qui s'élèvent en concert, portés par les anges jusqu'au trône de l'Eternel?

On n'accusera sûrement pas la cour du régent d'un excès de dévotion. Cependant ces beautés sévères surent trouver la route de ces cœurs voluptueux. Il fallut céder à cette force pleine de majesté qui accompagne les vérités éternelles. La pompe d'Athalie effaça toute autre pompe. L'esprit, l'oreille, les yeux étaient tenus dans un égal enchantement. On vit de quoi la religion

Digitized by Google

était capable. Le monde en fut frappé d'étonnement. Les philosophes sentirent combien leurs conceptions étaient petites auprès de cette élévation sans effort, arides auprès de ces torrents d'onction, pauvres à côté de cette magnificence; ils avouèrent que cette religion était poétique; et c'est une vérité que le *Génie du Christianisme* nous a rendue tellement sensible, qu'il n'y a plus aujourd'hui de mérite à en convenir, comme il n'y a plus de moyen d'en douter. Mais, par la plus étrange des contradictions, en même temps qu'ils reconnaissaient cette religion pour sublime, ils la déclaraient fausse; confondant par là, dans une même idée, le génie et l'erreur, l'être et le néant; et ainsi ce qui les étonnait, ce qui leur remuait les entrailles, ce qu'ils se sentaient forcés d'admirer, selon eux, ce n'était rien. Voilà certes des gens qui faisaient bien de l'honneur à leur esprit. Il est venu depuis des sophistes plus subtiles qui ont prétendu prouver qu'Athalie était un poème pernicieux. Ils ont osé peindre comme une école de superstition et de fanatisme ce beau spectacle dont chaque scène tend à fortifier cette leçon mémorable qui le termine:

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

C'est apparemment là ce qui faisait dire à Voltaire qu'il était dangereux de représenter cette tragédie dans un état bien gouverné. Il pourra être curieux de discuter quelque jour la préface *des Guèbres* et celle d'*Olympie*,

Digitized by Google

où l'on voit tout l'acharnement d'un petit homme plein de mauvaise foi, dont les critiques sont aussi ridicules qu'Athalie est sublime.

La carrière religieuse de Racine fut semée de trop d'écueils et de trop de dégoûts. Cependant rien ne put détourner son fils d'y marcher sur ses traces. Il faut se rappeler tout ce qu'a souffert celui-là, pour sentir tout ce que celui-ci eut de mérite et de courage. Qu'il est beau de voir un tel fils hériter des sentiments d'un tel père! Racine était mort en chantant la religion. Son fils sembla recueillir sur ses lèvres les beaux vers qu'il nous fit entendre, comme pour nous consoler de sa perte. Si cette lyre mélodieuse, qui soupirait les malheurs de Sion, avec une si éloquente tristesse, n'a plus trouvé de main qui la sût remonter, avouons du moins que par la force, la pureté et la plénitude de la versification, son successeur ne nous laisse rien à desirer. Il faut faire attention que, même à mérite égal, le poème de la Religion devait attendre du siècle encore moins de faveur qu'Athalie. Athalie ne mettait en évidence que les beautés poétiques de la religion. Le poème du fils de Racine en établissait la vérité. C'était un crime impardonnable. Voltaire n'avait jamais pu digérer ce plan de Pascal, et ces terribles pensées où ce grand homme perce les incrédules des traits de son mépris. C'est là que Louis Racine avait pris ses armes, en même temps qu'il avait emprunté quelque chose de la majesté des prophètes; car aucun poète ne possédait mieux les livres saints, et n'était plus capable d'en employer les grandes idées. A la vérité, il ne l'a pas fait avec

Digitized by Google

cette mesure d'enthousiasme et ces mouvements lyriques qui nous charment dans Athalie et dans les poésies sacrées de Rousseau ; mais ceux qui en prennent droit de lui reprocher de manquer de chaleur, me paraissent n'avoir pas fait assez attention à la nature de son ouvrage.

Il faut considérer dans Racine fils, l'héritier des anciens préceptes, et leur observateur fidelle. Je sais que nous avons à présent un génie qui peut se passer des règles. La plume de nos écrivains est comme l'épée de nos guerriers ; elle prétend ne plus reconnaître aucun obstacle. Nous voulons absolument être universels ; et dans un seul ouvrage, nous mêlons les beautés de vingt ouvrages différents, pour qu'on n'ignore pas que nous les savons faire tous. Quelqu'un écrit-il dans le genre didactique ? où il faut être simple, il s'élève, afin qu'on dise de lui : Voilà un homme qui est supérieur à son sujet ; il veut qu'on le soupçonne d'être très-capable de faire un poème épique, ou au moins une tragédie : de là ces formes dramatiques si recherchées, ces épisodes héroïques, cette couleur épique, et tant d'autres ornements qui sont assurément la plus belle chose du monde, mais sur lesquels il en faut toujours revenir au mot d'Horace, *non erat his locus*.

Persuadons-nous donc bien qu'Horace et Boileau avaient une assez belle imagination ; c'étaient des hommes très-capables d'orner ce qui veut être orné. Mais ce que nous ne savons pas, ils savaient être simples et de bon sens. Racine fils n'a pensé qu'à les imiter ; et vous remarquerez qu'à la sévérité du genre dans lequel il écrivait, se joignait la gravité du sujet qu'il avait embrassé. Si après cela nous trouvons quelque chose

Digitized by Google

de trop austère encore dans sa manière, qu'en faut-il conclure, sinon que le poème de la Religion a, comme Athalie, le droit d'en appeler à un autre siécle?

Ce qui fait que Racine fils nous paraît un peu froid, c'est qu'il n'a jamais que la mesure de chaleur convenable à la circonstance; et cette chaleur, il la tire toujours des entrailles de son sujet. C'est par les beautés de la nature qu'il entre dans la religion; et voyez s'il y entre froidement: la création toute entière sert comme de portique à son poème. Tout le monde sait par chœur cet admirable début:

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez, etc.

Certainement tout ce morceau respire la verve et l'élévation. Racine fils disserte quelquefois dans sa poésie; cela est vrai: son sujet le voulait ainsi; mais quelle vivacité, et quelle énergique précision ne met-il pas dans ses raisonnements!

Dieu nous punit: de quoi? Nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil: pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? Mais, hélas! plus je me veux connaître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême, etc.

Je crois que c'est là le modèle d'une discussion animée, et j'ose dire que personne n'a poussé

ce mérite aussi loin que Racine. Est-ce un froid historien celui qui raconte ainsi les merveilles évangéliques?

L'oracle est accompli, le juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé,
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre;
D'intrépides humains courent pour le répandre:
Ils volent; l'univers est rempli de leur voix, etc.

Si c'est là ce qu'on appelle se traîner sur les pas de Bossuet, heureux qui s'y traîne de cette manière! Le grand talent de Racine fils par où il égale presque Boileau, consiste à donner de l'élégance aux détails les plus arides de la versification, et il ne lui a manqué que la période Racinienne pour s'élever à la perfection du nombre et de l'harmonie. J'en donnerai pour exemple cette peinture de la mémoire.

D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidelle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux.
Elle peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon ame les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles:
A peine ai-je parlé, qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous? etc.

Si, en écrivant de cette manière, on n'est que *bon versificateur*, il faut au moins convenir qu'il serait inutile de chercher des poètes dans le

Digitized by Google

siécle dernier. Il y a quelques années qu'une mauvaise plaisanterie de Voltaire passait pour une décision ; mais à présent il faut lire et examiner par soi-même. On ne connaît point assez le poème de la Religion, et on le critique avec légèreté, parce qu'on sait que le siécle n'est pas en état d'en juger.

Ce poème fut traduit en vers dans toutes les langues de l'Europe. Du vivant même de Racine, il donna lieu à une espèce de phénomène littéraire ; ce fut une traduction en vers latins d'un ouvrier du Mans, qui fit beaucoup de bruit à sa naissance, et dont il ne reste plus peut-être que les morceaux qui ont été rapportés dans les *Mercures* du temps. La nouvelle traduction dont nous avons à parler, est l'ouvrage posthume d'un ecclésiastique respectable, qui, au milieu des persécutions, trouvait dans ce travail un délassement conforme à sa piété. Il est impossible de dire ce qu'il serait devenu s'il avait pu y mettre la dernière main. Ce n'était encore qu'une ébauche informe, lorsque la mort l'a surpris ; et l'éditeur nous assure qu'il a été obligé de refaire le plus grand nombre des vers. Ainsi c'est moins du talent de l'auteur que l'on peut juger, que des épreuves auxquelles la patience de l'éditeur aura été mise. Pour en avoir quelqu'idée, jetons les yeux en passant sur ce joli morceau, qui, malgré le sarcasme de Voltaire, prouve que la grace n'a pas manqué à Racine en chantant la religion. Il s'agit des oiseaux de passage.

Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;

Digitized by Google

Il arrive, tout part. Le plus jeune peut être
Demande en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés? etc.

Voici la traduction :

Consilium à ducibus solemne vocatur, ibique
Magna dies abitûs indicitur, omnibus una;
Et cum indicta dies oritur, totum evolat agmen,
Quæ minima ex profugis natalia dum loca ab alto
Respicit, hæc forsan tacitâ dulcedine quærit
Suspirans : quando adveniat ver illud amicum
In patrios quo turba exul revocabitur agros? etc.

Je ne sais si c'est juger de cette traduction trop sévèrement que de dire qu'elle est au dessous de la critique ; mais toutes les graces de l'original m'y paraissent manquées. Il suffit de comparer cet hémistiche qui fait tableau par sa brièveté, *il arrive*, *tout part*, à ce vers si pesant :

Et cum indicta dies oritur, totum evolat agmen?

On ne manque point ces choses-là impunément.

Je citerai encore un morceau, mais moins pour faire remarquer l'insupportable prolixité de la traduction, que pour faire admirer à ceux qui ne connaissent point les ressources de notre langue, la singulière précision de l'original.

Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix.
Quel que soit le forfait, la victime l'expie ;
Vous avez fait mourir le maître de la vie.
Celui que vos bourreaux traînaient en criminel
Est l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,

Digitized by Google

Couché dans un tombeau, dormait sous la poussière.
Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé;
La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
Il vit; nos yeux l'ont vu: croyez. Parole étrange!
Ils commandent de croire; on les croit, et tout change, etc.

Il a fallu au traducteur quatre vers pour rendre ces deux derniers.

Vivit, et his oculis viventem aspeximus ipsum:
Certa fides sit ei verbo « mirabile verbum!
« Credi præcipiunt: his creditur ocyùs; et jam
« Mutatâ rerum facie, novus emicat orbis. »

Cette longueur est d'autant moins excusable, que le goût, dans cette occasion, commandait absolument d'être précis, et que la langue en fournissait les moyens. Mais ne nous appesantissons pas davantage sur des défauts aussi marqués; ils ne font qu'augmenter le regret d'avoir perdu trop vîte un homme qui n'avait pas besoin du talent de la poésie pour laisser un nom recommandable aux gens de bien.

CHARLES D.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE.

L'AUTEUR de la *notice sur les premiers écrits de Rivarol*, insérée dans un de nos précédents numéros, le citoyen Flins, avait promis d'examiner, dans un article suivant, ses ouvrages politiques et les nouvelles idées qu'il dut à son exil: la critique ingénieuse de la première partie de cette notice fait regretter vive-

Digitized by Google

ment la seconde. Permettez que je parcoure ces derniers titres de la réputation de Rivarol ; ils sont généralement assez peu connus, et me semblent ne l'avoir pas été davantage de l'auteur d'une *vie de Rivarol*, que l'on vient de publier en deux volumes *.

Deux volumes sur la vie de Rivarol ! votre étonnement va cesser, lorsque vous apprendrez que cette vie renferme d'abord quelques pièces fugitives, satyriques et critiques (et passe pour cela) ; un long extrait du *petit Almanach des Grands-Hommes :* puis, l'auteur venant à la traduction du *Dante*, trouve que la plus digne manière de louer cette traduction est d'en citer la préface ; que ce serait faire tort à la gloire de Rivarol d'en retrancher un seul mot, et il la cite donc toute entière ; viennent ensuite le discours sur l'*universalité de la langue française*, *le prospectus* et quelques fragments du *discours préliminaire du nouveau dictionnaire français* ; j'ajouterai bien encore quelques couplets à *Manette*, et des lettres assez insignifiantes du Grand-Frédéric, au citoyen Sulpice-Laplatière, par lesquelles il veut prouver combien le Salomon du Nord aimait les lettres et ceux qui les cultivent : tellement qu'au milieu de cette compilation, il reste à peine de la place pour Rivarol lui-même.

Il est vrai qu'on cite quelques-uns de ses bons mots, mais ils pourraient être mieux choisis, et laissent en général une idée assez médiocre de cette conversation, *qui était une rosée de génie qui enivrait tous ceux qui étaient dans sa familiarité habituelle* **.

D'ailleurs, pour ce qui regarde la personne de Rivarol dans ces deux volumes, le citoyen Sulpice-Laplatière semble avoir moins écrit une vie qu'un panégy-

* Chez Barba, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n.° 51.

** Vie de Rivarol, pages 2 et 3.

Digitized by Google

rique; et il use de toutes les ressources et de tous les priviléges de ce dernier genre. Suivant lui, Rivarol devait être, pour le siécle dans lequel il a paru, « l'homme par excellence, réunissant dans *un même* « *avantage* perfection de cœur et perfection d'esprit. » Nos derniers grands écrivains, et particulièrement Buffon, « jugeaient assez bien des espérances qu'il « donnait, pour ne voir en lui qu'un homme digne de « la place qu'ils allaient lui céder. » Assurément on pouvait prévoir, dès ce temps-là, qu'il y aurait toujours plus que de la différence entre Buffon et Rivarol; et pour appliquer ici le mot du Pline français, *il y avait assez de place dans l'empire de l'opinion sans les mettre aussi près l'un de l'autre.*

Pourquoi encore, l'auteur de la vie de Rivarol, dément-il toutes les traditions de société, et même des faits avérés, au point de le représenter comme un homme au dessus des préjugés de la naissance, et pour ainsi dire un philosophe au milieu des gens de cour?

C'est du moins ce que je crois avoir compris du passage suivant : « Rivarol, connu de beaucoup de « gens de la cour, n'était pas pour cela un homme « de cour. Il savait trop bien apprécier *le morcelé* de « leur ame, pour être tenté de partager leur servitude. « En les hantant, il ne s'était pas laissé *contagier* « du souffle impur de cette morgue puérile, qui ne les « rendait jamais si petits que lorsqu'ils étaient mon- « tés sur les échasses de l'orgueil. Aussi vivait-il « avec eux dans cette réserve que la prudence com- « mande, et que l'usage du monde peut seul indi- « quer. Rivarol, dans cette *latitude d'opinion motivée*, « ne cherchait ni n'ambitionnait les places ni les chaî- « nes qu'elles traînent à leur suite. »

Quoi qu'il en soit, j'abandonne ce raisonnement et

Digitized by Google

ce style aux lecteurs. Mon intention n'est pas de revenir sur le caractère de Rivarol. Quelques faibles entrent pour peu de chose dans le jugement que l'on porte d'un homme célèbre après sa mort. Ce sont des taches qui ne s'aperçoivent point de loin. L'opinion qui exige rigoureusement les dons du caractère de l'homme du monde, en fait honneur à l'homme de talent, lorsqu'il en a; mais semble plus indulgente lorsqu'ils lui manquent; sans doute parce qu'elle tient compte des sacrifices, des inégalités, des séductions de la gloire, des irritations secrètes qui composent son existence. Platon l'appellerait *un homme de courage qui a trop chanté sur le mode ionique.* Mais venons aux écrits de Rivarol, qui supportent mieux l'examen et la critique.

Je commencerai par son *discours sur l'universalité de la langue française*, que des corrections et des changements heureux ont presque rendu un ouvrage nouveau. On rencontre peu de discours académiques aussi féconds en aperçus et en résultats. Le plan est heureux et bien rempli. D'abord, l'auteur assigne l'origine de la langue française, esquisse ses progrès, marque les obstacles qui l'arrêtèrent, les intercadences qui suivirent; puis, il passe en revue les différents idiômes de l'Europe. L'Allemagne est exclue de droit de ce concours pour une langue universelle; au quinzième siécle, ses universités étaient toutes latines, et elle n'avait pas un seul monument national. L'Espagne, toute puissante et *toute brillante de l'or de l'Amérique*, semblait devoir donner sa langue à l'Europe, et ravir pour jamais cette gloire à la France. Mais d'abord sa littérature ne pouvait suffire longtemps aux besoins de nos esprits. La gravité magnifique du Castillan repoussait l'aisance et la familiarité. D'ailleurs la puissance de Charles-Quint ne fut, pour ainsi dire, qu'un

Digitized by Google

éclair. — C'était donc à l'Italie que cette gloire était réservée, à l'Italie, qui reçut les premières clartés du flambeau des arts qu'elle avait rallumé. Mais d'abord sa langue étrangère à la cour des papes, et presque dédaignée au-dedans, ne pouvait se répandre au-dehors. Le peu de faveur qu'obtint l'italien chez les nations voisines, s'explique aussi par le caractère même de cette langue remplie de formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et *qui ne donnent pas une assez bonne idée de l'espèce humaine, etc.* Enfin, la maturité de l'Italie fut trop précoce. « L'Espagne politique et guerrière parut ignorer l'existence « du Tasse et de l'Arioste. L'Angleterre théologique « et barbare n'avait pas un livre, et la France se dé- « battait dans les horreurs de la ligue. On dirait que « l'Europe n'était pas prête, et qu'elle n'avait pas « senti le besoin d'une langue universelle. »

On voit que l'auteur est conduit naturellement aux deux peuples rivaux qui l'attendent. C'est alors qu'entrant plus avant dans son sujet, il y répand à la fois plus d'éclat et de couleurs.

Les mœurs, les langues, les littératures et les époques où chacune connut sa perfection, les avantages du sol, la position géographique, les circonstances historiques des deux peuples, sont rapprochés successivement, et les résultats de ces comparaisons se réunissent en faveur de la France, et sont ses titres à la *langue universelle*. On a reproché à Rivarol de n'avoir point envisagé les mœurs et les institutions des peuples dans leurs rapports nécessaires avec le langage. Il me semble que tout son discours n'est que le développement de cette vue féconde, et que dans cette revue des nations, il les montre toujours se formant et se perfectionnant comme leur langage, tandis que la France s'élève au dessus de toutes par la double supériorité de sa langue et de ses mœurs,

Digitized by Google

Ceux encore qui ont attribué la fortune prodigieuse de la langue française aux avantages de sa construction, à sa clarté et à sa précision, n'ont, ce me semble, donné que les raisons qui peuvent expliquer la durée de son universalité. Ces avantages, il est vrai, sont évidents pour la raison; mais la raison ne triomphe pas toute seule. Il y eut un concours admirable de circonstances; nos livres, nos modes, la flexibilité de notre caractère, qui compense en quelque sorte celle qui manque à notre langue, et plus que tout cela et presque sans cela, notre supériorité politique et militaire, firent naître chez les nations voisines le besoin nouveau de parler français.

Mais, si l'idée générale et l'ensemble du discours sont au dessus de la critique, on peut contester à l'auteur plusieurs vues de détail et plusieurs assertions équivoques. Est-il vrai, par exemple, que la prose ait devancé la poésie française? Cette particularité unique dans l'histoire des langues est aussi contredite par les faits. Ce ne sont point Amyot, Montagne, comme le prétend Rivarol, qui fixèrent la prose française. Ces écrivains, que nous comptons presque immédiatement après les auteurs grecs et latins, jetèrent, pour ainsi dire, dans les mêmes moules que leurs modèles. Cependant Malherbes, qui vint après eux,

Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir, etc.

Et plus d'un demi-siècle après, Pascal détermina les formes et l'harmonie de la prose, comme Malherbes avait trouvé le rhythme et le nombre de la poésie. Encore fallut-il, pour achever cette création, que le génie de Corneille dissipât le reste des ténèbres, et que son grand nom vînt se placer entre les noms de Pascal et de Malherbes; tant il est vrai que l'origine de toutes les langues

Digitized by Google

est poétique, et que la premiere parole de l'homme fut une inspiration !

Tout ce que l'auteur avance sur la poésie française, souffrirait plus de difficultés encore, et ne doit être regardé que comme une poétique particulière, où il entre par conséquent beaucoup d'intérêt personnel. Mais lorsqu'il ajoute que *les étrangers serrent le style figuré de plus près, et que leur poésie est plus haute en couleur*, il montre qu'il n'avait pas une idée plus exacte des ressources de notre poesie que des convenances de notre prose.

Nous devons à Mirabeau la traduction d'un discours qui concourut avec celui de Rivarol. Malgré les éloges du traducteur, on n'y trouve guère que les idées qu'il est impossible de ne pas avoir sur un pareil sujet. En général, dans les nombreuses questions que Mirabeau traita lui-même, il s'en tenait volontiers aux idées acquises, et sa réputation littéraire serait inexplicable si on pouvait la séparer un moment des circonstances. Le principal instrument de ses succès fut d'abord la connaissance des langues étrangères, avec laquelle il s'appropria des opinions politiques qui alors étaient au premier occupant. Son nom s'accrut dans la suite de tous les talents contemporains qu'il mit à sa disposition. Nos plus fameux publicistes eux-mêmes semblaient prendre une nouvelle autorité dans la bouche de Mirabeau. Ce fut pendant son exil en Hollande qu'il contracta cette habitude de compilation, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable érudition. On peut dire qu'il fut plutôt un des disciples qu'un des docteurs de la philosophie moderne. Il en proclamait les oracles, et la foule croyait qu'il les rendait lui-même.

J'ai insisté sur la sagesse du plan de Rivarol, parce que ce mérite, cette première condition d'un bon ouvrage ne se retrouve plus dans celui dont nous avons

Digitized by Google

à rendre compte. Je pourrais cependant vous citer encore le plan de son *nouveau Dictionnaire français*, un des plus complets et des plus étendus que nous connaissions. On y remarque surtout les excellentes vues de l'auteur des tropes sur la manière de suivre le langage dans les emprunts qu'il fait aux signes d'objets physiques pour exprimer les choses intellectuelles. Rivarol fait ressortir les imperfections de l'ancien Dictionnaire de l'Académie, indique les corrections; en un mot, rappelle toutes les considérations utiles, excepté une; je veux dire, l'impuissance et l'incompétence d'un seul homme.

Mais je m'obstinerais en vain à chercher dans le *Discours sur la nature du langage*, l'ordre que l'auteur n'y a pas mis. Il en convient lui-même, et donne pour excuse, les poursuites indécentes d'un libraire qui le condamnait à fournir chaque jour le nombre de pages qu'il pouvait imprimer. On peut donc s'en prendre au libraire et à l'auteur.

Je parcourerai ce discours ou ce recueil de morceaux brillants qui sont, pour ainsi dire, jetés au hasard comme les mots dans le Dictionnaire. Il faut d'abord dire un mot du sentiment que Rivarol assigne comme l'élément de la vie et de la pensée, et la base de son système.

Jusqu'ici, le point de contact, le mode de correspondance entre l'esprit et la matière, était, pour ceux qui admettent ces deux principes, un mystère inaccessible. Rivarol essaye de le pénétrer, et il prétend même l'expliquer par le sentiment.

« *Le sentiment*, point de contact, ou lien de l'esprit « et de la matière, source de plaisir et de douleur, base « d'évidence, de certitude et de toute conviction, effet « ou cause, principe ou résultat; le sentiment, quelle « que soit sa nature, est le premier en ordre, et le premier « de tous les dons que Dieu ait fait à ses créatures. Sans

« lui, l'animal ne serait que machine, la vie ne serait « que mouvement..... Si l'homme, après s'être dé- « composé lui-même, veut se recomposer; si après avoir « dit, *mon corps et mon ame, mon esprit et mon cœur*, il « veut se nommer tout entier, il dit *moi*, et c'est dans « ce *moi*, qui réunit le corps et l'ame, que réside le sen- « timent ». Et ailleurs : « Il ne faut pas chercher deux « mystères où la nature n'en a mis qu'un; or, entre l'ame « et le corps il n'y a que le sentiment, sur lequel on ne « dispute point : mais on disputera éternellement sur « le corps et l'âme, c'est-à-dire, sur l'esprit et la ma- « tière..... La duplicité de la nature de l'homme « n'est qu'une supposition.

« Son sentiment est positif. Il y a plus, le sentiment peut, « en saine métaphysique, suppléer à toutes les divisions « et à toutes les nomenclatures reçues jusqu'ici; il est « cause première de cette inquiétude qui accompagne les « besoins naissants, et des sensations qui précèdent les dé- « sirs et les idées; que dis-je? le sentiment éprouvant la « sensation, est lui-même *entendement avec perception;* « se retraçant la sensation, il est *imagination;* se rappe- « lant des suites de sensations, il est *mémoire;* sentant « et comparant les rapports des sensations, il est *juge- « ment;* s'arrêtant plus ou moins longtemps sur ses « propres opérations, il est *pensée*, *attention* et *ré- « flexion*, etc.; » et l'on voit déja que l'avantage de ce sys- tème est d'être placé sous la sauve-garde d'un autre mystère.

Je serais bien surpris si le *sentiment* devait enfin réunir tous les philosophes. Leurs débats sont fâcheux, sans doute; mais ils attestent une grande vérité, ou plutôt une loi du monde moral que l'on ne saurait dissimuler. Il faut que les disputes sur l'*esprit* et la *matière* soient éternelles comme la guerre entre les *passions* et la *conscience*. Ces deux scandales sont inévitables, et ont entre eux des rapports nécessaires. *Cette*

Digitized by Google

distinction de deux natures et cette doctrine des deux hommes, connues des anciens, éclairées et consacrées par la religion, sont aussi-bien le résultat de l'observation que le fondement des préceptes de la morale. *Le cœur*, dit Pascal, *a ses raisons que la raison ne connaît pas.* Le sentiment, *moyenne proportionnelle entre l'esprit et le corps, et le résultat de toutes les deux*, qui sent, veut, desire, juge et raisonne, semble ici ne tenir aucun compte des loix de la conscience et des résistances des passions; et puisqu'il ne saurait anéantir ces deux pouvoirs ennemis, il ne les réunit en apparence qu'en confondant leur nature. On pourrait comparer la raison de l'homme, dans un pareil système, à un prince qui agirait par un ministre, responsable non-seulement des événemens, mais encore des intentions de son maître, tandis que celui-ci ne se réserverait qu'une sorte d'inviolabilité nécessaire, ce qui est fort commode, assurément.

Au surplus, Rivarol accorde quelque chose à la dignité de l'homme, et son système est loin encore de l'idéologie qui tranche la difficulté en expliquant l'entendement humain par la mécanique et la chimie. Autant même qu'il est permis de le suivre à travers ces brillants écarts, il se place quelquefois entre Locke et Descartes, et éclaircit plusieurs de ces questions oiseuses devenues si célèbres *. La question des idées innées, par exemple, se résout, si l'on veut, par le sentiment; « car le

* Si ces questions, *sur l'origine des idées et du langage*, n'avaient été funestes, je demanderais à quoi elles ont servi. Depuis que nous sommes assurés que tout nous vient des sens, l'éducation y a-t-elle gagné quelque chose? les premières impressions de l'enfance ont-elles été mieux observées? a-t-on trouvé le secret de les diriger à volonté? Nous avons beau faire *des traités de sensations*, *et des histoires de nos idées*, ce seront toujours des histoires de

Digitized by Google

« sentiment précède les sensations et les idées, et n'est « précédé par rien. L'enfant qui ne connaît encore ni les « unes ni les autres, a le sentiment, c'est-à-dire, cette « inquiétude vague qui, excitée par les besoins et la « présence des objets, le conduit aux sensations, et « des sensations aux idées. »

Si Rivarol, au lieu du *sentiment*, nous eût donné des affections et des dispositions *préexistantes*, il eût également indiqué le nœud de la question, et même se serait rangé avec Locke; car le philosophe anglais n'a pas prétendu autre chose : et dans ce volume où il combat les Cartésiens, il nous apprend seulement que ceux-ci ont regardé comme idées innées, ce qu'il ne fallait regarder que comme disposition à acquérir telle ou telle idée, et disposition plus particulière à saisir celles qui nous sont le plus nécessaires. Mais Rivarol avait besoin du *sentiment*, et je conviendrai volontiers que de tous les mots propres à fonder un système, il a choisi le plus heureux.

Mon intention est moins de le combattre, que d'en donner un aperçu. Je ne veux pas creuser dans ces terres mouvantes qui ont enseveli tant d'imprudents ouvriers. Aujourd'hui, il semble principalement convenu en métaphysique, qu'il n'y aura rien d'arrêté, et que l'on jouira de tous les honneurs de la science, pourvu que l'on se passe d'une ame pour expliquer l'homme. Jadis, Mallebranche mourut la plume à la

sauvages, sans suite et sans chronologie. L'ame a des commerces secrets qui ne seront jamais aperçus; elle reçoit des germes invisibles qui se dérobent à nos observations : et trop souvent, notre curiosité et nos précautions viennent troubler cette mystérieuse économie. L'homme le plus sain, entouré sans cesse de préceptes d'hygiène et de précautions sur sa santé, deviendra bientôt hypocondre; et nous savons comment l'on fait un idiot d'un enfant que l'on instruit *à procéder toujours du connu à l'inconnu*.

Digitized by Google

main, en défendant *la recherche de la vérité*, contre le célèbre Arnaud. Maintenant si, malgré le nombre et la variété des doctrines nouvelles, la controverse est si peu animée, c'est que l'on ne tient pas compte des hérésies lorsqu'il ne reste plus que de l'indifférence.

Un des fragments les plus remarquables de ce discours, et peut-être un des plus ingénieux qui soient sortis de la plume de Rivarol, est celui où il essaye d'expliquer le Temps et ses illusions.

Voici d'abord comme il le définit :

« Le Temps est pour l'homme une idée mixte de « son *moi* qui est fixe, et de ses idées qui se succè- « dent et se partagent devant lui, en idées qu'il a, « et en idées qu'il a eues. C'est donc une mesure intel- « lectuelle, mesure immuable et mobile à la fois. « Immuable par sa nature, comme le *moi* qui l'a conçue ; « mobile par illusion, à cause des idées, des mouve- « ments et des événements qui passent devant elle. « Application constante de la même idée aux idées qui « se succèdent et aux corps qui se meuvent. Le Temps « est en un mot la mesure abstraite des successions de « tout genre, et ses divisions sont les espaces de « l'esprit. »

Il combat ensuite cette illusion *que le Temps passe*. « Si les corps, dit-il, n'ont pu exister et se mou- « voir sans espace, les idées n'ont pu se succéder « sans mouvement, et le mouvement ne peut être « conçu sans un espace quelconque ; mais l'esprit étant « simple, ses espaces ne sont pas de lieu, ce ne sont « que des successions et des suites dont l'idée fonda- « mentale du Temps est la mesure fixe et vague à la « fois. Car de même que le mouvement ne se commu- « nique pas à l'espace où les corps se meuvent, de « même le Temps reste immuable au milieu de toutes « les successions.....

Digitized by Google

« On conçoit que le Temps chargé d'événements et « privé du secours des nombres, ait écrasé l'esprit des « peuples naissants. Leur mémoire était hors de me- « sure, et leur entendement fatigué de l'idée à la fois « abstraite et sensible d'un mouvement général à qui « rien ne résiste, s'en délivra en le renvoyant à l'ima- « gination qui le personnifia d'abord. De là sont venus « ces emblêmes de l'antique Saturne qui dévorait ses « enfants; du vieillard armé d'une faux qui mois- « sonne les générations; d'un fleuve éternel qui en- « traîne tout dans son cours. Mais, à parler métaphori- « quement, le Temps n'est point un vieillard, ce n'est « point un fleuve. Tous ces emblêmes ne convien- « nent qu'au grand mouvement, par qui tout est éter- « nellement détruit et reproduit dans l'univers. Le « Temps serait plutôt l'urne qui livre passage aux eaux « du fleuve, et reste immobile. Rivage de l'esprit, « tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui « qui passe, etc. etc. »

Toute la suite de ce morceau offrirait le même éclat et la même abondance de métaphores. Saint Augustin, dans les derniers livres de ses Confessions, où il sacrifie au mauvais goût des écoles d'Afrique, a *sur le Temps* de longs chapitres, dont Rivarol a reproduit plusieurs idées et quelques images. Ce n'est pas que l'évêque d'Hyppone, considère *le Temps* comme *le rivage de l'esprit*, il l'envisage au contraire comme *quelque chose de mobile qui se perd incessamment dans les abymes du passé.*

Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.

Mais alors ils peuvent être comparés à deux observateurs qui voudraient expliquer les révolutions des saisons, l'un dans le système où le soleil tourne autour de la terre, l'autre, dans le système où la terre tourne

Digitized by Google

autour du soleil. Les résultats et les apparences sont les mêmes, les données sont différentes.

Nous pourrions encore citer plusieurs passages où l'auteur se plaît à animer, par les jeux de son esprit, les abstractions les plus sèches. En général, il aimait à jeter des fleurs dans les lieux stériles; mais l'on ne triomphe pas de la nature, et la nudité du sujet perce toujours sous ces ornements empruntés. Il me semble cependant que la sécheresse et le défaut d'intérêt que l'on reproche à la métaphysique, doivent être moins attribués à l'impuissance qu'à la direction des esprits. En séparant cette science de toute considération religieuse, on l'a rendue non-seulement ennemie de la morale, mais encore, on l'a privée des appuis les plus heureux pour le talent. Alors l'entendement humain est un palais désert où l'on ne voit plus que des *formes et des lignes*. C'est un lieu de disputes inutiles et interminables, où l'on n'entend plus cette raison universelle qui rend également féconds les doutes, les merveilles et les obscurités qui composent l'étude de l'homme. Le sage Locke en était persuadé. Et quand il ne devrait à son caractère religieux que ce ton modeste qui attire la confiance, les affirmations orgueilleuses de ses disciples, font apprécier vivement un pareil avantage.

Pourquoi craindrai-je aussi de nommer Malebranche *le Platon chrétien*, qui a fourni à Locke son beau chapitre *sur les bornes de nos connaissances*? Aux yeux de la bonne foi, ses beautés rachettent bien ses défauts, ou plutôt les vérités utiles qu'il répand sans cesse sont bien indépendantes de ses rêves sublimes. Mais qui lui a donné ces instincts supérieurs, et je dirai même ces révélations sur la nature humaine, soit qu'il nous montre d'un seul regard la terre soumise aux saisons et aux orages, et l'homme sujet aux change-

Digitized by Google

ments et aux troubles des passions ; les passions devenant ensuite la source des malheurs et des harmonies de la société : soit qu'il décrive les illusions des sens, les conceptions toutes intellectuelles de l'entendement, ou bien que du haut de cette région mystique où il se dérobe par intervalle, il entende pour ainsi dire les moindres bruits qui s'élèvent de nos cœurs? Une lumière qui éclaire à la fois tant d'élévations et d'abymes ne peut venir que d'en haut. Ce fut encore à la religion qu'il dut les couleurs vives et modestes de son style, et cette chaleur secrète qui anime toutes les parties de cet ouvrage où il ose mesurer toute l'étendue de l'esprit humain. Tel est surtout le caractère de cet écrivain que l'on s'accoutume à traiter de fou, sur la parole de ceux qui en ont tant profité; qu'il peint les choses les plus abstraites avec toute la vivacité des choses sensibles, et que lorsqu'il est forcé de s'engager à la poursuite des erreurs et des passions humaines, alors il jette un éclat pur qui dissipe toutes les fausses lueurs, et fait entendre une voix forte et calme, que l'on dirait la voix d'une intelligence. Je pourrais encore montrer dans les écrits de Malebranche, les germes et les principaux résultats des questions sur le langage, que l'on a développés de nos jours. Mais il est temps de revenir à Rivarol.

Dans le discours sur la *nature du langage*, il est donc à peu près question de tout hors du langage. L'auteur se propose de dédommager le lecteur dans sa *récapitulation*. On ferait souvent, dit-il, un bon livre de ce que l'on n'a pas dit. Tel édifice ne vaut que par ses réparations; et il nous entretient de la révolution française. Quelqu'un remontrait un jour à Buffon combien ce *discours sur les animaux carnassiers*, où il traite de la sensibilité nerveuse, des Pythagoriciens et des Chartreux, avait peu de rapports avec le titre;

Digitized by Google

il ne s'agit pas tant, répondit-il, de ce que l'on dit que de la maniere de le dire. A ce compte, Rivarol doit être absous; et en s'eloignant encore de son sujet, il a produit un interêt plus général.

Je ne rappellerai pas ici *ces tableaux de la terreur*, où le meurtre et le ridicule sont peints avec leurs couleurs, ni ces Philippiques véhémentes, où il a concentré les accents de la douleur et de l'indignation; et tous les efforts de la satyre la plus amère.

Ces divers morceaux firent dans le temps une vive sensation, et ils ont été dans les mains de tout le monde, puisqu'ils furent la cause de la saisie de l'ouvrage, sous la tyrannie du directoire, que les principes de Rivarol devaient alarmer.

On trouve dans cette récapitulation plusieurs germes du grand ouvrage qu'il meditait sur la politique. Les amis de Rivarol doivent regretter que la mort l'ait enlevé au milieu d'un travail qui devait fixer sa réputation. Ceux qui ont partagé son exil en ont retenu quelques vues et quelques idées principales. Ce sont les ruines d'un monument qui n'a pas existé.

L'ouvrage s'ouvrait par les portraits des quatre principaux écrivains politiques, Machiavel, Locke, Montesquieu et Rousseau. On assure qu'ils étaient tous remarquables par la verité des traits et la force des couleurs; et l'on croira d'autant plus aisément que Rivarol devait réussir à tracer un portrait que peut-être il n'eût pas suffi toujours à ordonner un tableau. On distinguait particulièrement celui de Rousseau, qu'il peignait, ebranlant par sa doctrine les institutions sociales et les vieux fondements des empires, et comparait ensuite « à ces conquerants qui jettent de « l'éclat sur des ruines, et jouissent de l'impunité « attachée à la gloire ».—L'auteur pose ensuite quelques principes généraux auxquels se rattachaient toutes les

Digitized by Google

parties de son ouvrage. Ces principes, il faut l'avouer, paraîtront aujourd'hui bien anciens ou bien nouveaux. Son objet principal était de prouver que *la souveraineté* ne réside pas dans le peuple; et il trouvait la solution de ce grand probleme politique, dans cette définition de la *puissance*.

« *La puissance*, dit-il, est *la force organisée*, l'union « de *l'organe* avec la *force*. L'Univers est plein de *forces*, « qui ne cherchent qu'un *organe* pour devenir *puissances*. « Les vents, les eaux sont des forces; appliqués à un « moulin ou à une pompe, qui sont leurs organes, « ils deviennent *puissances*.

« Cette distinction de la force et de la puissance donne « la solution du problême de la *souveraineté* dans le « corps politique. *Le peuple est force, le gouvernement* « *est organe*, et leur réunion constitue les *puissances* « *politiques*. Sitôt que les forces se séparent de leur « *organe*, *la puissance* n'est plus. Quant l'organe est « détruit, et que les forces restent, il n'y a plus que « convulsion, delire ou fureur; et si c'est le peuple qui « s'est séparé de son *organe*, c'est-à-dire de son « *gouvernement*, il y a *révolution*.

« La *souveraineté* est la puissance *conservatrice*. « Pour qu'il y ait *souveraineté*, il faut qu'il y ait « *puissance*. Or, la puissance, qui est l'union de l'or- « gane avec la force, ne peut résider que dans le « *gouvernement*. Le *peuple* n'a que des *forces*, comme « on l'a dit; et ces *forces* bien loin de *conserver*, lors- « qu'elles sont séparées de *leur organe*, ne tendent qu'à « *détruire*. Mais le but de la *souveraineté* est de *conserver*, « donc la *souveraineté* ne réside pas dans le *peuple*, donc « elle réside dans le *gouvernement*.

Il définissait ensuite la loi : « *L'expression des besoins* « *du peuple*; la liberté, *l'exercice des droits*; la philo- « sophie, *les passions armées de principes*. Il disait « de l'inviolabilité des chefs des états, *Il en est de la*

Digitized by Google

personne des rois comme des statues des Dieux ; les premiers coups frappent le Dieu lui-même, les autres ne portent que sur un marbre défiguré. Cette manière pittoresque, d'énoncer un principe a bien son danger, et quelquefois elle touche de près au genre burlesque et au calembourg. C'est ainsi, par exemple, qu'il expliquait le respect qu'un gouvernement doit aux propriétés. « Lorsque Jupiter rentra dans l'Olimpe, « après avoir défait les Titans, tous les Dieux se le- « verent à sa présence, *excepté le Dieu Therme !*

Le chapitre sur la *fixité* mérite d'être cité pour la solidité des réflexions.

« Les opinions du peuple sont paisibles, universelles, « toujours partagées par le gouvernement. Qu'elles « soient des jugements ou des préjugés, n'importe, « elles sont bonnes, puisqu'elles sont fixes. Et voilà « pourquoi les mœurs suppléent si bien aux lois. Dans « le conflit des idées, des plans et des projets qu'en- « fantent les hommes, la victoire ne s'appelle pas *vérité* « mais *fixité*. C'est donc une décision et non un raison- « nement des autorités ; et non des démonstrations « qu'il faut aux peuples. Le génie en politique con- « siste, non à créer, mais à conserver ; non à changer, « mais à fixer ; il consiste enfin à suppléer aux vérités « par des maximes. Car ce n'est pas la meilleure loi, « mais la plus fixe qui est la bonne. »

Rivarol avait commencé son ouvrage au milieu des circonstances les plus propres à développer son talent. La révolution française était là comme une grande expérience qui réunissait toutes les expériences passées. Il apportait à ce travail la maturité de l'âge, et le résultat des études de toute sa vie. Je suis même assuré que l'étude particulière qu'il avait faite de la langue française, ne lui fut pas la moins utile. Car notre langue a quelque ressemblance avec cette langue universelle.

Digitized by Google

ou cette *spécieuse* de Leibnitz, qui devait marquer les vices du raisonnement, comme l'algèbre indique les erreurs du calcul, en conduisant à une équation absurde.

Mais cet avantage n'est que pour les esprits [illegible]-lents, et il est encore voisin d'un inconvénient que Rivarol n'a pas toujours évité. Souvent ses distinctions ne portent que sur les mots, et sa finesse dégénère en subtilité.

Cet écrivain ne serait connu qu'à moitié, si l'on oubliait ses bons mots. Combien même de réputations littéraires n'ont pas d'autres titres! Il excellait surtout à revêtir d'une tournure piquante plusieurs jugements dont on n'a point rappelé dans la suite. Il disait de Condorcet : *Il écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb.* Il appelait le Tableau de Paris, *un ouvrage pensé dans la rue, écrit sur la borne.* Il ajoutait sur le même ouvrage : *L'auteur a peint la cave et le grenier en sautant le salon.* Il comparait les journalistes qui écrivent pesamment sur les poésies légères de Voltaire, *aux commis de nos douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie. Les petits esprits*, disait-il encore, *triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.*

Quelquefois ses bons mots n'étaient que plaisants, excepté pour ceux auxquels ils s'adressaient.

Un jour il voyait passer Florian avec un manuscrit qui sortait à moitié de sa poche, *Ah! monsieur*, lui dit-il, *si l'on ne vous connaissait pas, on vous volerait.* Quelqu'un lui demandait son avis sur un distique : *C'est bien; mais il y a des longueurs.* Un de ses parents vint lui annoncer qu'il avait lu sa tragédie devant M.*** *Je vous avais dit que c'était un de nos amis, etc. etc.*

Digitized by Google

Rivarol porta, dans l'étranger, le même caractère. Il a dit, quelque part, qu'un Français pouvait payer de sa personne, et qu'un Anglais devait toujours payer de son argent et de son crédit. Il fut ce Français, par excellence, dispensé de payer de son crédit et de son argent; mais son esprit facile et brillant ne l'abandonnait jamais malheureusement, il ne trouvait pas toujours des hommes capables de l'apprécier.

Dans un souper, où il multipliait les saillies et les éclairs, suivant sa coutume, ses convives hambourgeois avaient peine à le suivre, et s'aidaient mutuellement à le comprendre. *Les Allemands*, dit Rivarol en se tournant vers quelques Français, *se cottisent pour entendre un bon mot.* — Il faut se borner, lorsqu'on est embarrassé du choix.

Rivarol a prouvé, dans son discours *sur l'universalité de la langue française*, que son imagination mobile pouvait quelquefois se concilier avec cet esprit ferme, et ce coup-d'œil analytique qui ordonne un sujet. Dans sa traduction du Dante, il a montré jusqu'où peut aller la patience du talent et la flexibilité de la langue. Dans les divers fragments insérés dans son journal politique, il a mêlé quelquefois un raisonnement vigoureux aux prévoyances d'une raison supérieure. Ses discussions métaphysiques attestent une sagacité piquante et ingénieuse; et, malgré cette variété de talents si recommandables, je doute qu'on lui accorde celui d'un bon écrivain.

Je ne m'attacherai pas ici à relever les tournures affectées et les métaphores vicieuses de son style, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une métaphore continuelle. — La principale valeur de ses ouvrages est dans la façon; mais trop souvent sa pensée ne peut porter le travail de sa phrase. Son caractère dominant est l'éclat, mais cet éclat est fatigant. Je dirais volontiers que le style de Rivarol fait mal aux yeux, et pour me servir d'une de ses expressions, qu'il a besoin d'être *délustré*. Il est inutile d'ajouter qu'il n'est jamais noble, puisqu'il n'est pas simple.

D'ailleurs, il y avait plus de mouvement dans son imagination que dans son ame, et cette imagination encore était plus brillante que passionnée : on le voit

Digitized by Google

seulement tourmenté du besoin de faire de l'effet. Il sacrifie tout à ce besoin, et reprend jusqu'aux mots de sa conversation pour les mettre dans ses livres.

Un de nos premiers écrivains, qui a assez de talent pour se passer des mots de sa conversation, comparait dernièrement l'esprit de Rivarol à l'effet des rayons du soleil qui viennent se briser dans un bloc de glace, et s'y reflètent en mille manières; ils éclairent, ils éblouissent, ils n'échauffent pas.

P. M.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Le succès des *Bourgeoises à la mode* a peut-être excité les comédiens français à se servir aussi de leur bien, puisque le Théâtre de Louvois ne se fait pas un scrupule de s'en parer; ils se sont avisés de tirer, de leur immense magasin, une vieille pièce depuis longtemps oubliée; mais leur choix n'a pas été guidé par un goût sûr. *Le galant Coureur* de *Legrand* ne vaut pas, à beaucoup près, les *Bourgeoises* de *Dancourt*. Parmi tant d'ouvrages charmants ensevelis dans ce vaste tombeau qu'on appelle leur répertoire, il est assez étrange qu'il leur ait pris fantaisie de ressusciter une petite farce d'un comique usé et d'un style souvent grossier et trivial.

« O le plaisant projet d'un poète ignorant
« Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand! »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette pièce, c'est qu'elle a fourni l'idée d'une des plus jolies comédies de *Marivaux*, intitulée *les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Un double déguisement fait le fond de l'intrigue; l'amant est travesti en coureur, l'amoureuse en soubrette. Le marquis de Florivel, jeune étourdi que son oncle veut marier absolument, a déja refusé,

Digitized by Google

sans l'avoir vue, une certaine comtesse Dorimène. Il arrive pour voir une présidente que son oncle lui destine, et il trouve le chevalier, son intime ami, déja établi chez cette présidente, et tout prêt à l'épouser. La rencontre est très-heureuse pour ce jeune libertin; c'est un moyen honnête de se débarrasser d'une femme qu'il ne venait épouser que par obeissance. Par égard pour son rival, il consent à ne point se faire connaître, et ce qui passe les bornes de la complaisance, il ne dédaigne pas d'endosser le costume d'un coureur, que la présidente avait demandé au chevalier, et qu'il devait lui présenter ce jour-là même. Ce travestissement est peu naturel, mal amené, et d'ailleurs parfaitement inutile. Pour laisser le champ libre à son ami, il suffisait au marquis de s'en aller; mais l'étourdi se fait une fête d'en conter, sous cet habit, aux soubrettes de la maison; il s'informe de leurs appas, et l'enquête est du style le plus libre. Dès qu'il paraît devant la présidente, le premier coup-d'œil lui suffit pour devenir éperdument amoureux de Finette; ce qui n'empêche pas qu'il ne fasse aussi la cour à Marton, uniquement pour tourmenter un cocher brutal et jaloux, qui s'est arrogé, dans la maison, un empire despotique sur les suivantes. La passion soudaine du marquis est tout aussi peu naturelle que son travestissement; un petit maître, un libertin ne s'enflamme pas ainsi au premier coup-d'œil. Ses entretiens avec le cocher sont du plus mauvais ton; ce qu'il y a de plus noble dans ses communications avec un tel personnage, c'est un soufflet qu'il applique, avec beaucoup de dignité et de franchise, à ce rival jaloux, lorsqu'il s'avise de menacer et de faire l'impertinent. Quant au cocher, il parle le langage de son état, et ce langage est, aujourd'hui surtout, très-rude pour nos oreilles délicates. Il prétend que sa femme et lui feront *un bel attelage*. Il vente *le poitrail*, *la croupe* et *l'encolure* de sa maîtresse. Les cochers doivent parler ainsi dans les écuries, et non pas sur le Théâtre Français. Ce style est naturel; mais il est ignoble et grossier : ce n'est pas cette nature-là que la poésie dramatique se propose de peindre.

Digitized by Google

Le marquis met beaucoup de délicatesse, et même un peu trop dans ses amours avec Finette; mais on le suppose amoureux, et l'amour est admirable pour rapprocher les distances; un véritable amant respecte une soubrette autant qu'une princesse. Finette ne se paye point de fleurettes du galant coureur; elle va au fait, et veut être epousée. Le marquis est un peu déconcerté d'une proposition si brusque. Epouser une soubrette après avoir refusé des comtesses et des présidentes! que dire à son oncle? L'amour l'emporte, et dans un petit maître, cet amour est très-extraordinaire: le marquis est sur le point d'en faire la folie; lorsqu'il découvre que Finette n'est autre que cette comtesse Dorimène qu'il avait d'abord refusée sans l'avoir vue. Finette est moins surprise de trouver un marquis dans un coureur: le chevalier l'avait instruite du déguisement de son ami. Ce dénouement est assez froid, parce que le spectateur sait, dès la première scène, que Finette est la comtesse Dorimène qui s'est ainsi déguisée dans l'intention de voir et d'étudier le marquis.

La pièce est médiocrement jouée: Armand ne met point assez de grace et de brillant dans le rôle du coureur; Dazincourt joue le cocher d'une maniere originale et plaisante; mais ce personnage est d'un trop bas comique. On chante à la fin quelques couplets assez faibles sur un air languissant et suranné. On a fait répéter celui du cocher, qui est un des plus mauvais; la manière bouffonne, dont il a été chanté par Dazincourt, a seul contribué à ce succès.

Traversez et la terre et l'onde;
Les courses vont comme le vent;
Vous les recevez promptement,
Quand vous seriez au bout d'un monde:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Legrand est dans le genre de Dancourt; mais il ne le vaut pas. Son dialogue est gai, ingénieux, naturel, mais souvent trivial. Ses plaisanteries n'ont aucune delicatesse.

On attend à ce théâtre le début de mademoiselle Duchesnois dans l'emploi des reines. Elle a déja joué

Digitized by Google

avec succès le rôle de Phèdre au théâtre de Versailles, qui est le lieu des premières épreuves pour les sujets qui veulent se faire initier aux mystères de Melpomène et de Thalie. L'époque de ce début a été signalée par une querelle assez vive entre deux jeunes actrices qui se disputaient le rôle d'Aricie. Mademoiselle Volnais, d'après la délibération du comité, devait le jouer à Versailles; elle était affichée, et mademoiselle Bourgoing était destinée à jouer le même jour à Paris. J'ignore pour quel motif il a plu à mademoiselle Bourgoing d'intervertir cet ordre. Elle a fait fermer le théâtre de Paris, et de là est partie en poste pour aller présenter le combat à mademoiselle Volnais, qui s'habillait tranquillement à Versailles, et ne songeait qu'à remplir ses devoirs, bien éloignée de prévoir un pareil orage. Au moment de lever la toile, il s'est trouvé trop d'une actrice; grand débat entre les deux belles princesses. Le spectacle a été retardé. Les magistrats ont interposé en vain leur autorité pour rétablir la paix et réduire au monologue ce duo tragique. Enfin tous les moyens de persuasion étant épuisés, on était sur le point d'employer la rigueur pour maintenir le droit évident de mademoiselle Volnais, lorsque cette jeune actrice, naturellement douce et honnête, pour épargner un désagrément à sa camarade, s'est retirée volontairement. C'était la seule manière de triompher qui fût digne d'elle, et l'estime publique sera la récompense de ce généreux sacrifice.

OPÉRA-COMIQUE, (FEYDEAU).

Le titre du *faux Porteur d'eau* annonce un déguisement, et ce déguisement promet une intrigue galante. Il est vrai qu'un amant travesti en porteur d'eau sent un peu la farce; mais quelquefois la farce a le mérite de faire rire. La pièce a démenti toutes les conjectures. Cette mascarade est une bonne œuvre, un acte de justice, une restitution héroïque. Toute l'intrigue roule sur la difficulté qu'il y a de faire accepter des bienfaits à un honnête homme ruiné par un procès. D'Hé-

Digitized by Google

ricourt, neveu de celui qui a gagné ce procès, veut soulager sa conscience et légitimer ses richesses en épousant *Emilie*, fille de celui qui a été dépouillé par son oncle; mais M. Remival (c'est le nom de l'homme ruiné), ne veut point accepter pour gendre le neveu de son persécuteur. La pauvreté l'a rendu bizarre, farouche et misanthrope. D'Héricourt commence par payer les dettes de M. Remival; il s'introduit ensuite dans sa maison, déguisé en porteur d'eau : il y tient des discours étranges et ridicules; il fait un sermon sur la misanthropie au père de sa maîtresse, et lorsqu'il est prêt à sortir, il lui remet les quittances de ses créanciers. Remival, très-surpris, prend des renseignements sur ce bienfaiteur qui se cache, et découvre que c'est le faux porteur d'eau. Sa misanthropie ne tient pas contre une générosité si délicate; il paye à son tour sa dette en accordant sa fille à d'Héricourt.

Il y a peu de pièces plus édifiantes et plus froides: c'est rendre un mauvais service à la morale et à la vertu, que de les présenter sous une forme si ennuyeuse. Le travestissement n'était nullement nécessaire pour faire remettre à Remival les quittances de ses créanciers, et d'Héricourt pouvait se dispenser de se faire porteur d'eau pour jouer ce rôle de prédicateur. Ce petit vaudeville n'offre aucun couplet saillant; le style en est trivial, et les plaisanteries peu délicates. Il avait été abandonné par les premiers sujets pour l'amusement et l'exercice des doubles, qui sont bien aises de paraître utiles et de prouver au public leur zèle. Mais ce n'est pas rendre un grand service au théâtre que de contribuer, par une mauvaise exécution, à la chûte d'une mauvaise pièce, et c'est une triste recommandation aux yeux du public que d'avoir une part dans les sifflets.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les anecdotes du jour veulent être prises sur le temps; elles n'ont qu'un moment de vie. Les premiers qui s'en emparent ont le mérite de la nouveauté, le seul auquel

Digitized by Google

ces bagatelles puissent prétendre; ceux qui viennent après, trouvent l'anecdote enterrée, et la résurrection d'un mort est toujours une chose difficile. L'aventure d'Elleviou aux Champs-Elysées, véritable ou non, était déja oubliée avec les journaux qui l'avaient répandue. Les citoyens Rougemont et Desfontaines se sont avisés un peu tard d'exhumer cet acte de bienfaisance, dans un vaudeville intitulé : *La Ressource des Talents*. Cette ressource leur eût été bien nécessaire pour ranimer un conte mort de vieillesse.

Il devait être, sans doute, curieux et agréable de voir Elleviou transporter l'Opéra-Comique aux Champs-Elysées, et sa femme solliciter la reconnaissance des auditeurs. Cette représentation au bénéfice d'un vieillard indigent offrait un intérêt tout-à-fait neuf; mais changez les acteurs et le lieu de la scène, mettez Henri à la place d'Elleviou, et le théâtre du Vaudeville à la place des Champs-Elysées, la situation est sans effet. Cette anecdote n'était point propre au théâtre, parce qu'elle est personnelle; tout ce qu'elle a de piquant dépend des acteurs, qu'on ne peut entreprendre d'imiter et de remplacer sans se jeter dans la plus grossière invraisemblance. Comment puis-je me persuader que Julien, touchant ce piano, et Henri, déployant une voix seche et rauque, charment les passants et font ouvrir les bourses, tandis qu'on entend à peine l'instrument de l'un, et qu'on serait trop heureux de ne pas entendre la voix de l'autre? Le concert ne gagne rien avec de pareils exécutants; il valait mieux laisser le vieux aveugle toucher son piano, et sa fille chanter les romances, que de leur offrir en payement la ressource de talents aussi minces. Tout l'agrément de l'aventure n'existe que dans le contraste de la voix d'Elleviou et du jeu de Prader avec le triste et maigre concert de l'indigent qu'ils voulaient secourir. Le public du moins en a jugé ainsi; car mademoiselle Desmares, qui joue le rôle de la fille de l'aveugle, a été fort applaudie, et Henri, qui remplace Elleviou, n'a pas obtenu une seule marque d'approbation. Comment croire, après cela, que tous les habitants des Champs-Elysées s'empressent de payer le plaisir d'avoir entendu Henri? Ce défaut d'illusion et de vérité

Digitized by Google

est le vice radical de la pièce ; il tue la seule scène qu'on y trouve : le reste est un remplissage glacial. Les amours de la fille de l'aveugle avec un jeune auteur dramatique, sont très-insipides. Ce n'est cependant pas sans dessein que les auteurs veulent donner un poète pour gendre à un aveugle : il y a de l'affinité entre les professions; car les couplets de certains poètes ne valent pas mieux que les chansons des Quinze-Vingts. D'ailleurs ce personnage d'auteur leur a fourni une excellente épigramme, où ils disent que les critiques *qui se nourrissent de chardons ne peuvent pas aimer les roses.* Cette antithèse de roses et de chardons est du dernier piquant ; mais il faut être juste : si les critiques font si mauvaise chère, c'est absolument la faute des auteurs, qui les condamnent à un ordinaire aussi sec. Comment veut-on que ces malheureux journalistes se nourrissent de roses, quand les poètes du Vaudeville, dans des couplets hérissés de pointes, ne leur servent que des chardons ? Sont-ce des roses que les grossiéretés de madame Tapin, qui n'a de goût que pour *les instruments du ménage*, et dont il est *si difficile de toucher la corde sensible ?* Sont-ce des roses que ces trivialités sur ceux qui médisent des femmes et ne *peuvent s'en passer ?* Sont ce des roses que les boutades d'un actionnaire du théâtre Feydeau, qui reproche à Elleviou de s'exposer à un rhume et de disposer en fraude de sa voix, qui *appartient au théâtre Feydeau?* Voudra-t-on faire passer pour une rose la gasconnade philanthropique d'Elleviou, qui prétend que sa voix appartient *à tout le monde ?* Servez-nous des roses, messieurs les poètes, et nous les aimerons. En attendant, ne reprochez pas aux critiques de se nourrir des mets que vous leur présentez. Ils observent le précepte, *manducate quæ apponuntur vobis.* Leur table sera plus délicate quand vous serez plus riches pour la mieux fournir.

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUR quelques jugements politiques et quelques traits du tableau de l'Europe.

MALGRÉ les efforts et les succès d'un gouvernement réparateur, chaque jour encore nous sentons douloureusement les déplorables effets de notre légèreté, de notre précipitation, de nos erreurs; nous en sommes entourés, pressés, accablés, et cependant, toujours incapables de réflexions et de doute, nous portons la même légèreté dans nos opinions, la même précipitation dans nos jugements. Elle nous paraît quelquefois d'autant moins suspecte; que nous fondons nos opinions et nos jugements sur nos tristes expériences; nous nous croyons profondément sages, lorsque nous ne sommes que légers. Ainsi, parce que les innovations nous ont conduits à un bouleversement désastreux, nous sommes décidés à regarder toute innovation comme funeste. Nous savons que l'ancien gouvernement concourut à sa ruine, en accordant une imbécille tolérance aux déclamateurs qui frondaient son autorité et attaquaient la religion : c'en est assez pour décrier toute espèce de tolérance politique et religieuse. — Le trône fut renversé par des représentants de la nation, qui opprimèrent ensuite la nation elle-même : ce souvenir suffit pour prédire des révolutions aux souverains qui assemblent leurs états, et des calamités à leurs peuples. — Le sys-

Digitized by Google

tème parcimonieux des économistes, en dépouillant la royauté d'une partie de l'éclat qui imprime le respect, servit à la dégrader : on en conclut que, lorsque des lois diminuent leur faste pour soulager leurs sujets, ils font des économies plus dangereuses que salutaires. — La philanthropie de Louis XVI contribua à le perdre : malheur donc aux rois amis de l'humanité ! — La manie des réformes nous égara, nous conduisit à de violentes subversions : ainsi, point de réformes sans péril. — Nous nous perdîmes en voulant corriger des abus : on ne peut donc, sans témérité, s'occuper ailleurs d'améliorations administratives ou politiques.

Telle est la manière de raisonner de beaucoup d'honnêtes gens ; elle prévaut dans quelques sociétés, elle domine même dans des écrits d'ailleurs dignes d'estime, et cette direction, que quelques écrivains veulent donner à l'opinion, fait le scandale des étrangers, qui nous accusent de passer rapidement d'un extrême à l'autre, et d'avoir une répugnance décidée pour ces idées moyennes, auxquelles on reconnaît la solide sagesse comme la véritable vertu.

Il y a, dans les raisonnements dont je veux parler ici, deux vices bien remarquables. Le premier est dans les rapports que nous établissons entre des événements qui se sont suivis. Ils se sont succédés ; donc l'un a engendré l'autre ; *post hoc, ergo propter hoc* : cette dialectique est très-commune, et elle doit se reproduire sans cesse dans la longue énumération des causes, auxquelles on attribue la révolution.

Ensuite nous voulons que les mêmes choses produisent partout les mêmes effets, et nous

Digitized by Google

nous mettons peu en peine d'observer les différences de temps, de position, de besoin, de caractères, de moyens, de circonstances de tout genre.

C'est avec cette inconsidération qu'on juge quelquefois les réformes de la Bavière et certaines opérations administratives de l'Autriche. Le contraste qu'elles offrent en apparence n'embarrassent pas les critiques; ils s'accommodent de tout, en ne se contentant de rien.

Tandis qu'en Bavière le gouvernement supprime des fêtes, établit la tolérance religieuse, et semble travailler à restreindre l'influence du clergé, le gouvernement autrichien paraît s'occuper de l'accroître, en rétablissant plusieurs couvents, et en accordant des faveurs aux ecclésiastiques *.

On peut douter que loin des pays soumis à ces deux gouvernements, il soit facile d'apprécier justement leurs opérations. Cependant il n'est pas rare de trouver des hommes qui regardent l'électeur de Bavière comme préparant étourdiment une révolution contre lui-même **, et d'en rencontrer d'autres qui préten-

* Une de ces faveurs est l'exemption de la conscription militaire pour les jeunes gens qui déclarent se destiner à l'état ecclésiastique. On sait que désormais, en Autriche comme en France, les fils de tous les sujets, ceux des princes comme ceux des paysans, seront soumis à la conscription.

** Pour en juger, il suffit de connaître les détails de ce qui s'est passé à Munich, il y a environ un mois, au sujet d'une procession qui a transgressé les ordres du Souverain. Voici ce qu'en dit une lettre du 12 juin.

« Une procession revenait d'un pélerinage hors de « la ville; quelques compagnons ouvriers, quelques « femmes et d'autres personnes de la dernière classe « du peuple, qui faisaient partie du cortége, com-

Digitized by Google

dent que l'empereur se met sous la tutelle des prêtres.

Les prédécesseurs de l'électeur n'avaient rien fait pour les lumières; ceux de l'empereur avaient beaucoup fait contre la religion. Ces deux souverains avaient à réparer dans des sens différents, mais qui ne sont contraires qu'en apparence. Religion et lumières n'auraient jamais dû être séparées; elles doivent désormais être unies pour le bonheur du monde. En rouvrant quelques asiles aux ames pieuses qui

« mirent des désordres, et sonnèrent les cloches, « contre les ordres donnés par la police, et les promesses des chefs même de la procession. L'inspecteur « de police ayant voulu s'opposer à ces scenes tumultueuses, fut maltraité, et un ouvrier lança une « pierre contre l'officier de la garde. Ce mutin fut « sabré, et il s'engagea un combat dans lequel le porteur de la croix se servit de ce signe sacré pour « frapper ceux qui s'opposaient à sa marche, en criant: « *C'est pour la religion.* Le lendemain, tous les ouvriers se promirent entre eux de ne pas travailler « jusqu'à ce que toutes les fêtes et processions, abolies « par le gouvernement de concert avec le saint-siége, « fussent rétablies. Ils s'attroupèrent par bandes de « cinquante et de cent personnes, et se promenèrent « ainsi dans les rues. L'électeur, accompagné d'un seul « domestique, parcourut la ville à cheval et exhorta « les plus anciens d'entre eux à rentrer dans l'ordre « et à y faire rentrer les autres; mais il n'eut qu'un « succès momentané, et le désordre recommença bientôt. Alors ce prince fit mettre la garnison sous les « armes, fit envelopper ces bandes fanatiques et les « fit conduire au manége, contre l'entrée duquel il « fit braquer du canon chargé à mitraille. Le lendemain on relâcha ceux qui promirent de rentrer dans « l'ordre, et on réserva les chefs à une juste punition. « Les bons citoyens se cotisèrent pour faire distribuer « de l'argent aux soldats qui avaient le plus contribué « à rétablir l'ordre, et témoignèrent leur satisfaction « à l'électeur. »

Digitized by Google

craignent la contagion de la société ; en prenant des mesures pour assurer de bons ministres à une religion nécessaire, l'empereur ne fait que satisfaire aux besoins de l'Autriche. Loin de se mettre d'ailleurs sous la tutèle des prêtres, il a dernièrement résisté aux demandes des évêques hongrois qui réclament contre des privilèges accordés par Joseph II, aux protestants, et il a justifié son refus par *la direction de l'esprit public.*

Ainsi se rencontrent sur les principes avoués par la sagesse, deux souverains, qui paraissent à notre légèreté suivre des principes opposés. Ils se rencontrent encore dans leurs communications avec leurs sujets. Pendant que l'empereur concerte avec la Diète de Hongrie de nouveaux moyens de force et de prospérité *, l'électeur demande aux représentans de ses provinces, les secours dont l'état a besoin **. L'un et l'autre n'ont jusqu'ici qu'à s'applaudir de leur confiance dans ces assemblées où des intérêts communs réunissent le souverain et les sujets.

* Il paraît que la Diète a accordé ce que demandait l'Empereur, en sollicitant la libre exportation de toutes les productions de la Hongrie, et que l'empereur a rendu une ordonnance qui permet cette exportation. Quiconque connaît la Hongrie, ou du moins la richesse de son sol, peut juger quel commerce, quelle fortune, quelle prospérité promet aux Hongrois cette mesure qu'ils sollicitaient depuis longtemps.

** L'électeur s'est prononcé contre les privilèges pécuniaires, dont jouit la noblesse dans quelques-unes de ses provinces. Les commissaires aux états sont spécialement chargés de rectifier le mode de contribution et de répartition, sur les principes de l'équité la plus rigoureuse. On assure qu'il veut donner une représentation nationale au Palatinat du Rhin, qui jusqu'ici n'a pas eu d'états.

Digitized by Google

Ceux-ci, avertis par des leçons terribles, arrêteront sans doute eux-mêmes l'esprit de faction, s'il tentait de se glisser parmi eux, sous le masque du patriotisme.

Il n'y a eu, dans les comices de la Hongrie et de la Bavière, ni crainte d'orage, ni même apparence d'inquiétude. D'ailleurs, les hommes, disposés à s'effrayer du danger des assemblées nationales, les observateurs, que de tristes souvenirs conduisent toujours à de tristes pronostics, ont eu, depuis notre révolution, la preuve que des assemblées orageuses sont suivies de calme et de repos, lorsque le souverain sait développer et maintenir les intentions d'un père avec la fermeté d'un maître. On se souvient des tumultueuses délibérations de Norrkoping, et de la vigueur avec laquelle un monarque, très-jeune, sut dissiper les nuages menaçants qui obscurcirent les derniers jours de cette diète. Le roi de Suède a atteint le but qu'il s'était proposé, en la convoquant, sans éprouver aucune des suites fâcheuses qu'on avait voulu en craindre. Il poursuit et exécute ses plans pour l'amélioration des finances; il donne des soins efficaces aux diverses branches de l'administration; il sacrifie, sur ses jouissances personnelles, tout ce qui peut servir au soulagement de ses sujets *, et dans le voyage qu'il fait en ce moment, il moissonne ces hommages de reconnaissance et d'amour, qui sont la plus belle récompense des rois.

Soyons donc plus réservés dans nos juge-

* L'île d'Oeland, qui n'était depuis longtemps qu'un vaste parc destiné aux plaisirs du roi, vient d'être delivrée, par ses ordres, de toutes les gênes qui en résultaient pour les paysans propriétaires. Elle ne sera plus consacrée à la chasse, mais à l'agriculture.

Digitized by Google

ments *, et moins prompts à prophétiser ce que doit produire tel événement ou telle opération politique : c'est, je le sais, difficile à obtenir ; le présent paraît vieux à notre impatience, et nous avons besoin d'avenir. A peine la paix est-elle faite, que nous voudrions voir la marine restaurée et le commerce florissant **; à peine les rebelles de Saint-Domingue sont-ils rentrés dans le devoir, qu'à notre gré cette colonie devrait prospérer, et notre puissance aux Antilles se rétablir ; à peine la France a-t-elle prononcé son vœu pour conserver le premier consul au timon de l'état pendant sa vie entière, que nous voudrions découvrir tout ce que prépare son génie pour le bonheur et la gloire de la nation. Sachons nous contenter du développement progressif de tout ce que nous avons droit d'espérer.

Combien d'autres objets encore s'offrent à notre attention, et rompent cette monotonie de la paix, qui fatiguait d'avance les esprits accoutumés aux grands mouvements ! Le plan des indemnités que la Prusse commence à dé-

* On écrit de Stockholm un nouvelle bien propre à faire voir le néant des conjectures les plus générales. Les gazettes, parlèrent, il y a dix-huit mois, du malheur arrivé au jeune comte de Lowendahl qui, se rendant en courrier de Copenhague à Pétersbourg, s'était laissé enlever, à Abo, les dépêches qu'il portait à son père, pour lors ministre de Danemarck en Russie, de la part de son gouvernement. Tout le monde crut en Europe qu'elles lui avoient été dérobées par quelqu'un de ces espions diplomatiques qui, sans cesse aux aguets pour saisir un pareil butin, vont souvent fort au-delà des intentions de leurs commettants. Les dépêches viennent d'être trouvées dans un bois aux environs d'Abo.

** Le commerce ne fleurit pas encore, mais commence à se relever. Des lettres de Pétersbourg annon-

Digitized by Google

rouler * ; l'abdication du roi de Sardaigne, qui ne peut être sans motif ni sans conséquence pour sa maison ** ; la nouvelle constitution de la Suisse, qui semble une médiation *** entre les anciennes idées et les nouvelles ; et ces bruits, vagues à la vérité, mais qui se soutiennent depuis quelque temps, de la prochaine occupation de quelques provinces ottomanes ; voilà sans doute de quoi exercer la sagacité des plus habiles spéculateurs. Mais comment prononcer sur l'avenir ? Dans l'état de l'horizon politique, il n'y a pas plus de fixité que dans l'atmosphère, qui, par ses variations même, donne la fécondité à nos champs. Les vents, les nuages, la sérénité, tout change d'un jour, d'une heure à l'autre ; et il est surtout des saisons capricieuses où l'inconstance extrême du temps défend à la prudence de prédire celui du lendemain.

cent qu'on a vu entrer dans ce port plusieurs vaisseaux français. Tout commerce direct avec la Russie était interrompu depuis dix ans.

* Toutes les lettres du nord s'accordent à dire que les troupe prussiennes sont en marche, pour prendre possession des évêchés de Paderborn et d'Hildesheim, d'une partie de celui de Munster, de l'Eichsfeld et des villes d'Erfurt, Gosslar, Mulhausen et Nordhausen, avec leur territoire.

** C'est le 4 juin que le roi de Sardaigne a signé à Rome son acte d'abdication, en faveur du duc d'Aoste, son frère, et son héritier présomptif. Emmanuel IV n'a point d'enfants.

*** La nouvelle constitution de la république helvétique, est mi-partie du système central et du système fédératif. Nous la ferons connaître lorsqu'elle sera décidément en vigueur.

Digitized by Google

(N.° LVI). 5 Thermidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION D'HORACE.

(Liv. I.er, Ode V. *Quis multâ gracilis*, etc.).

Dans cette grotte demi-close,
Couvert de parfums et de fleurs,
Quel jeune adolescent sur ton beau sein repose,
Et s'enivre aujourd'hui, Pyrrha, de tes faveurs?

Pour lui, ta blonde chevelure
Se relève négligemment;
Pour lui, la main du goût éloignant la parure,
De la simplicité fit ton seul ornement.

De quels regrets ton cœur volage
Fera payer ces courts plaisirs!
Cet éclat passager d'un beau jour sans nuage,
Crédule, il le prolonge au gré de ses desirs.

Digitized by Google

Simple et novice, il n'a point d'armes
Contre ta perfide douceur :
Sur une mer tranquille il vogue sans alarmes.
Hélas ! il ne sait pas que le calme est trompeur.

Quel réveil ! La noire tempête
Voile les cieux, trouble les eaux;
L'air siffle, l'éclair luit, la foudre est sur sa tête,
Et son vaisseau brisé s'abyme dans les flots.

J'aurais dû lui servir d'exemple :
De l'onde amère encor trempé,
Je viens de consacrer à Neptune, en son temple,
Le tableau des périls dont je suis échappé.

DE WAILLY.

N. B. Un de nos abonnés vient de nous adresser des énigmes, charades et logogriphes en latin. Une énigme, dans quelque langue qu'elle soit, peut, au moyen d'une traduction, être entendue de tout le monde. On sent qu'il n'en est pas de même du logogriphe et de la charade qu'il faut deviner dans la langue où ils ont été composés, et à l'intelligence desquels il devient tout à fait inutile de les traduire. Nous allons cependant insérer le tout, en faveur des amateurs des muses latines; mais nous engageons notre abonné, au nom des dames, à nous envoyer de préférence des énigmes, et à y joindre sa traduction. Nous avons tâché d'y suppléer pour l'énigme suivante :

ENIGME.

Natus in igne fui, periturus in igne vicissim :
Sylvas absumpsi, dignus in igne moti.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Je suis né dans le feu, j'y dois trouver la mort;
Destructeur des forêts, j'ai mérité mon sort.

LOGOGRIPHE.

Unum redde mihi nomen quod nomina gestit *
Inferiora suo, lector amice, sinu :
Scilicet as, almus, sal, laus, lac, musca, salum, sum,
Vas, mus, musa, lacus, mas, acus, ala, malus.

CHARADE.

Imperat, ô mirum ! corpus, cervice remotâ ;
Cervix ipsa jubet pariter, si dissita trunco :
Ambobus junctis, recreo, stans ** *hospita, fessos.*

AUTRE LOGOGRIPHE.

Quoique froid et normand, bien du monde me fête,
Veux-tu m'enflammer, cher lecteur ?
Arrache-moi le cœur, mais respecte ma tête ;
Si je la perds aussi, redoute ma fureur.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *Madrid*.
Le mot de l'Enigme est *souris*.
Le mot de la Charade est *théâtre*.

* Gestat.
** Statio.

Digitized by Google

Œuvres complètes de Gilbert. *Nouvelle édition. 2 vol., avec cette épigraphe :*

Nascitur poeta.

A Paris, chez Pellot, *sur le Pont-Neuf.*

Lorsqu'on voit M. Gilbert, pauvre et sans nom, attaquer la puissante faction des gens de lettres, qui, dans le dernier siécle, dispensait la fortune et la renommée; lorsqu'on le voit dans ce combat inégal, lutter presque seul contre les opinions les plus à la mode et les réputations les plus hautes; on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses succès le prodigieux empire du talent.

Un recueil d'Héroïdes, de traductions et de pièces fugitives, intitulé *Début poétique*, annonça M. Gilbert au monde littéraire. Un jeune homme qui cherche son talent est sujet à se méprendre; le Juvénal du dix-huitième siécle se trompa sur le sien. L'Epître d'*Héloïse* à *Abélard* avait fait renaître un genre de poésie presqu'oublié depuis Ovide. L'*Héroïde*, poème moitié historique, moitié élégiaque, a le grand inconvénient d'appeler la déclamation et les lieux communs de l'amour. Le poète faisant parler le personnage lui-même, ne peut ni s'élever au mode inspiré de la lyre, ni cependant descendre au ton familier d'une lettre. Le sujet d'Héloïse seul permettait à la fois toute la naïveté de la passion et tout l'art de la muse; parce que la religion

Digitized by Google

prête de la pompe au langage, sans en détruire la simplicité. L'amour prend alors quelque chose de sublime et de formidable, *lorsque les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir* *.

L'histoire de madame de Gange ne présentait pas à M. Gilbert ce ressort puissant de la religion. Cependant l'amitié fraternelle, en contraste avec la jalousie, lui pouvait fournir des situations très-pathétiques. Dans l'Héroïde de Didon, le poète a traduit heureusement quelques vers de l'Enéide, en particulier le *non ignara mali.*

« Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

— Je ne sais si ce sentiment est aussi juste qu'il est aimable, du moins est-il vrai qu'il y a des hommes que l'adversité semble endurcir : ils ont versé sur eux toutes leurs larmes.

La nature avait donné à M. Gilbert de la verve et de l'audace ; aussi réussit-il mieux dans l'Ode que dans l'Héroïde. Le début de son *Jugement dernier* est fort beau.

Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus ?
Justes vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
Et partout opprimés, vous rempez abbattus
Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère, etc.

. . . . . .

Qu'il vienne donc ce Dieu s'il a jamais été ;
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
Il dort au fond du ciel sur ces foudres muettes;
Quel bruit s'est élevé? etc.

* MASSILLON, enfant prodigue.

Digitized by Google

Le son de la trompette qui réveille les morts au tombeau, répond seul à cette question des méchants. On trouverait difficilement un tour plus vif et plus lyrique.

Tout le monde connaît les vers qui terminent cette ode :

L' Eternel a brisé son tonnerre inutile,
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais
Sur le monde détruit le Temps dort immobile.

La belle expression *veuve d'un peuple-roi*, en parlant de Rome, se trouve dans l'ode adressée à *Monsieur*, sur son voyage en Piémont.

L'apostrophe des Impies au Christ, dans l'ode sur le *jubilé* :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ !

Le poète après ces blasphèmes, reprenant tout-à-coup la parole :

« Ainsi parlait hier un peuple de faux sages. »

La foudre personnifiée qui *choisirait* parmi nous le blasphémateur, si le temps des *miséricordes* n'était venu ;

Tout ce peuple marchant sur les pas de la croix ; ces vieux guerriers qui pour calmer les vengeances du seigneur vont offrir :

« Et les lauriers et les souffrances
« D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Tout cela nous paraît de la vraie nature de l'ode : L'Ode.

« Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
« Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.

Mais pourquoi M. Gilbert, qui joint la hardiesse de l'expression au mouvement lyrique, ne peut-il être placé au rang de Malherbe, de

Digitized by Google

Racine et de Rousseau ? C'est qu'il a souvent manqué de cette harmonie, sans laquelle il n'y a point de vers. La poésie d'images et de pensées ne suffit pas au poète, il faut encore qu'il ait la poésie du langage ou la mélodie des sons ; il faut qu'on entende frémir les cordes de la lyre : malheureusement on ne peut enseigner le secret de cette musique divine ; une oreille heureuse est un don de la nature.

M. Gilbert a donc trop peu connu *ces changements de tons qui s'entre-choquent les uns les autres, et par le mélange de leurs accords souvent, comme nous voyons, causent à l'ame un transport et un ravissement admirable**. Dans quelques strophes néanmoins il a saisi cette harmonie, si nécessaire au genre lyrique. En parlant du combat d'Ouessant, il s'écrie :

Vengeons-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats :
D'une servile paix prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure.
Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage ;
Et de son port dans l'esclavage,
Les débris indignés d'obéir à deux rois ?

M. Gilbert a quelquefois déposé la lyre, pour faire entendre la voix de l'orateur.

« Il fut un pays, dit-il, (dans la péroraison « de son éloge de Léopold duc de Lorraine), « il fut un pays où les sujets avaient le droit « de juger leur maître au moment où la Pro- « vidence rappelle les monarques pour leur

* Longin. Cap. 32.

Digitized by Google

« demander compte de leurs actions. Ils s'assem-
« blaient en foule autour de son corps exposé
« sur les bords du tombeau. Celui-ci insultait à
« ce cadavre malheureux, en disant : *Ma fa-*
« *mille innocente fut empoisonnée par tes*
« *ordres.* Celui-là s'écriait : *Il m'a ravi mon*
« *bien.* Cet autre : *Les hommes étaient à ses*
« *yeux de vils troupeaux.* Tous le condam-
« naient à devenir la proie des oiseaux dévo-
« rants. Mais s'il avait été juste, alors toute
« la nation, les cheveux épars, jetant des cris
« affreux, se réunissait pour le pleurer et lui
« dresser de superbes mausolées; les orateurs
« faisaient retentir les temples du bruit de sa
« gloire. Eh bien ! le temps qui s'est écoulé
« depuis la mort de Léopold, nous donne le
« privilége dont jouissaient ces peuples. Nous
« n'avons point à craindre le ressentiment de
« ses fils. Son sceptre est brisé, son trône anéanti.
« Il est ici des citoyens de tous les ordres; les
« uns ont vécu sous ses lois, les autres ont
« appris de leurs pères l'histoire de son règne.
« Qu'ils se lèvent. Et vous, ombre de Léopold,
« sortez de la tombe, venez recevoir le tribut
« de malédiction ou de louange que vous doit
« cette auguste assemblée. Parlez, citoyens;
« parlez, cette grande ombre est ici présente.
« Qu'avez vous à reprocher à Léopold? Au-
« cun de vous n'élève la voix? Qu'avez-vous à
« reprocher à Léopold? Partout où je porte
« mes regards je vois des visages interdits,
« de vaines larmes couler. Ingrats ! vous osez
« outrager votre bienfaiteur par ce silence
« injurieux. Parlez, qu'avez-vous à reprocher

Digitized by Google

« à Léopold ? Hélas ! je vous entends ! Vous « n'avez rien à reprocher qu'au ciel qui mois- « sonna trop tôt ses jours. Pleurons donc. »

Ce n'est pas là l'éloquence de l'évêque de Meaux ; mais si ce passage se trouvait dans Fléchier, il y a longtemps qu'il eût été cité avec honneur.

Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, M. Gilbert se plaint amèrement de sa destinée.

« Quelle folie, a dit une femme, d'ouvrir notre « cœur au monde ; il rit de nos faiblesses, ne croit « point à nos vertus, et ne plaint point nos dou- « leurs. » Ces vers échappés à un homme malheureux, ne sont remarquables que par l'accent de la vérité, qui s'y fait entendre. Le poète se montre luttant tour-à-tour contre le noble besoin de la renommée et les chagrins inséparables de la carrière des lettres.

Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs ;
Je n'en ai point rougi ; maître du diadême,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même.

Voilà bien le cri du jeune homme qui sent pour la première fois la généreuse passion de la gloire. Mais bientôt il est réduit à regretter son obscurité première. Il fait la peinture du bonheur d'un ami qu'il a laissé dans les champs :

« La justice, la paix, tout rit à Philémon.
« O combien j'eusse aimé cette beauté naïve
« Qui d'un époux absent pressentant le retour,
« Rassemble tous les fruits de son fertile amour.
« Dirige des aînés la marche encor tardive ;
« Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
« Vole au bout du sentier par où descend leur père !

Digitized by Google

L'attendrissement du malheur a passé dans les accents du poète; on ne reconnaît plus le satyrique armé du *vers sanglant*.

On est fâché que M. Gilbert parle si souvent de *sa faim*. La société, que l'indigence importune, pour éviter de nous secourir, dit qu'il est noble de cacher notre misère. L'homme de génie luttant contre l'adversité, est un gladiateur qui combat, pour le plaisir du monde, dans l'arène de la vie; on veut qu'il meure avec grace.

M. Gilbert ne fut point ingrat, et quiconque eut le bonheur d'adoucir ses maux, reçut un tribut de sa muse, si faible d'ailleurs qu'eût été le secours. Homère, qui avait senti l'indigence, comme notre jeune poète, dit que *les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir* *.

Dans la pièce intitulée : *Les Plaintes du Malheureux*, on remarque un mouvement pathétique.

Malheur à ceux dont je suis né,
Père aveugle et barbare, impitoyable mère !
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'hérita de vous qu'une affreuse indigence ?
Encor si vous m'eussiez laissé mon ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ;
Mais vous avez nourri les feux de mon génie ! etc.

Le dernier reproche que l'infortuné Gilbert adresse aux auteurs de ses jours, retombe bien tristement sur les mœurs de son siécle. C'est ainsi que nous avons tous voulu sortir du rang où la nature nous avait placés. Entraîné par l'erreur commune, l'honnête ouvrier retranchait du pain de sa misère, pour donner une

* *Odyss.* lib. XIV.

Digitized by Google

éducation littéraire à ses enfants ; éducation qui ne les conduisait trop souvent qu'à mépriser leur famille. D'ailleurs le génie est fort rare. Vous pouvez rencontrer sans doute un homme supérieur dans les conditions obscures de la vie ; mais combien d'estimables artisans arrachés à leurs travaux ne seront que de méchants auteurs ! La société se trouve alors surchargée de citoyens inutiles, qui, tourmentés par leur amour-propre, fatiguent de leurs vains systèmes les peuples et les gouvernements. Rien n'est dangereux comme un homme médiocre, dont l'unique métier est de faire des livres.

Et quand un père serait convaincu que son fils est né pour les lettres, est-il certain qu'il fait le bonheur de ce fils, en lui ouvrant cette aride carrière ? Ah ! qu'il se rappelle ce vers de Gilbert :

« La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré. »

Qu'il voye Gilbert lui-même étendu sur son lit de mort, et laissant tomber de sa bouche mourante ces stances plaintives :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs.
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs, etc.

Gilbert, simple laboureur, chéri de ses voisins, aimé de son épouse, et mourant plein de jours, entouré de ses enfants sous le toît rustique de ses pères, n'eût-il pas été plus heureux que Gilbert haï des hommes, abandonné de ses amis, exhalant à trente ans son dernier soupir sur un grabat à l'hôpital, et ayant perdu par

Digitized by Google

le chagrin jusqu'à cette raison supérieure ; faible compensation que le ciel accorde aux hommes de talent, pour les maux dont ils sont accablés.

On m'objectera sans doute que si Gilbert fut malheureux, il ne dut s'en prendre qu'à lui-même. La satyre, il est vrai, n'est pas propre à nous faire des amis et à nous concilier la bienveillance universelle. Mais notre siécle a trop décrié ce genre de poésie. Tandis que la faction régnante dans la littérature prodiguait les noms de *cuistres*, *de sycophantes*, *de sot*, *de gredins*, *etc. etc.*, à tout ce qui ne partageait pas ses opinions, elle regardait comme un crime les plus légères représailles, elle s'en plaignait aux échos, elle en fatiguait l'oreille des rois; elle voulait qu'ils poursuivissent les *libellistes* qui osaient attaquer les apôtres de la nouvelle doctrine. « Ah! mon bon d'Alembert, « dit le roi de Prusse, consolant ce grand « homme, si vous étiez roi d'Angleterre, vous « essuyeriez bien d'autres brocards, que vos « très-fidelles sujets vous fourniraient, pour « exercer votre patience. »

« Vous me chargez, dit-il dans une autre « lettre, d'une commission plus embarrassante « pour moi, d'autant plus que je ne suis ni correc- « teur d'imprimerie, ni censeur de gazettes....

« Pour le gazetier de Bas-Rhin, la famille « de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit « point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire « les esprits restent dans les ténèbres, et que « tous les encyclopédistes (dont je suis dis- « ciple zélé), en se récriant contre toute cen-

Digitized by Google

« sure, insistent sur ce que la presse soit « libre, et que chacun puisse écrire ce que lui « dicte sa façon de penser.»

On ne peut dire tout ce qu'il y a d'esprit, d'ironie et de bon sens dans ces lettres de Frédéric.

La satyre n'est point un crime ; elle peut être très-utile pour corriger les sots et les fripons, quand elle reste dans une juste mesure : *Ride, si sapis.* Mais il faut avouer que les poètes vont quelquefois trop loin, et qu'au lieu du ridicule, ils prodiguent l'offense. La satyre est une lice où le champion, comme dans les jeux de la chevalerie, devrait porter des coups fermes à son adversaire ; mais éviter de frapper à la tête et au cœur.

Si jamais le sujet peut jutifier la satyre, c'est sans doute celui que M. Gilbert avait choisi. Les malheurs où nous ont entraînés les vices et les opinions que le poète reproche au dix-huitième siécle, font voir combien il avait raison de jeter le cri d'alarmes. Il nous a prédit nos malheurs ; et dans des vers où nous trouvions autrefois *l'exagération*, nous sommes obligés de reconnaître aujourd'hui la *simple vérité.*

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie ;
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talents et détruit la vertu ;
Dangereux novateur par son cruel système
Il veut du ciel désert chasser l'Etre Suprême,
Et du corps *expiré* *, l'ame éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours à sa bouche.

Ce sera sans doute une chose bien remarquable

* D'Olivet a repris ce mot dans *Racine.*

Digitized by Google

pour l'histoire, qu'on ait voulu introduire l'athéisme chez un peuple au nom de la vertu. Les mots de liberté étaient sans cesse à la bouche de ces hommes qui rampaient aux pieds des grands, et qui, non satisfaits des mépris d'une première cour, boiraient encore à longs traits les mépris d'une seconde;

« Fanatiques criant contre le fanatisme! »

hommes triplement méchants; car ils joignaient aux vices de l'athée, l'intolérance du sectaire et l'amour-propre de l'auteur.

M. Gilbert fut d'autant plus courageux dans cette attaque contre le *philosophisme*, que sans ménager aucun parti, il peignit avec énergie les vices des grands et du clergé, qui servaient d'excuse aux novateurs, et justifiaient leurs principes.

Suis les pas de nos grands; énervés de mollesse
Ils se traînent à peine, etc.

Pouvions-nous échapper à une destruction épouvantable? Depuis les jours du régent jusqu'à la fin du règne de Louis XV, l'intrigue faisait et défaisait chaque jour des hommes d'état. De-là ce changement continuel de systèmes, de projets, de vue. Ces ministres éphémères étaient suivis d'une nuée de flatteurs, de commis, d'histrions, de maîtresses; tous ces êtres d'un moment se hâtaient de sucer le sang du misérable, et s'abymaient bientôt devant une autre génération de favoris, aussi fugitive et dévorante que la première.

Tandis que les imbécillités et les folies du gouvernement irritaient l'esprit des peuples, les désordres de l'ordre moral étaient montés

Digitized by Google

à leur comble. L'homme qui ne trouvait plus son bonheur dans l'union d'une famille, s'accoutumait à se faire une félicité indépendante des autres hommes. Repoussé du sein de la nature par les mœurs de son siécle, il se renfermait dans un dur égoïsme, qui flétrit la vertu jusque dans son germe.

Pour comble de maux, en perdant le bonheur sur la terre, des sophistes lui avaient enlevé l'espérance d'une meilleure vie. Dans cette position, seuls, au milieu de l'univers, n'ayant à dévorer que les ennuis d'un cœur vide et solitaire, qui n'avait jamais senti battre un autre cœur, faut-il s'étonner que beaucoup de Français fussent prêts à saisir le premier fantôme, qui leur montrait un monde nouveau?

Au reste, M. Gilbert était-il le seul homme qui connût les novateurs de son siécle? Fallait-il crier à l'atrocité, parce qu'il les avait si bien peints dans ses vers? Il fait parler ainsi Psaphon, chef de la secte :

Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire;
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase,
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chûte des mœurs accuser leurs écrits;
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore!

Lorsque le satyrique lance quelques traits malins contre cette fureur de *penser* et cette manie de *géométrie*, qui avait saisi toute la France, a-t-il été plus loin que Frédéric II, dont les paroles serviront ici de commentaires et d'excuses à notre poète?

Dans un dialogue des morts, où le roi de

Digitized by Google

Prusse met en scène les trois généraux Lichtensten, le prince Eugène et Marlborough, il fait ce portrait des encyclopédistes :

« Les encyclopédistes sont une secte de soi-disant « philosophes, formée de nos jours. A l'effronterie « des cyniques, ils joignent la noble impudence de « débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans « l'esprit ; ils se targuent de géométrie, et soutiennent « que ceux qui n'ont pas étudié cette science ont l'esprit « faux ; que par conséquent ils ont seuls le don de bien « raisonner..... Si quelque folliculaire a l'audace de « les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre « et d'injures : ce crime de lèse-philosophie est irré- « missible..... Ils dénigrent toutes les sciences, hors « celle de leurs calculs. Les poésies sont des frivolités « dont il faut exclure les fables ; un poète ne doit ri- « mer avec énergie que des équations algébriques. Pour « l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à com- « mencer de nos temps, pour remonter avant le déluge. « Les gouvernements, il les réforme tous. La France « doit devenir un état démocratique, dont un géomètre « sera le législateur, et que des géomètres gouverne- « ront, en soumettant toutes les opérations de la nou- « velle république au calcul infinitésimal. Cette répu- « blique conservera une paix constante, et se soutiendra « sans armée..... S'ils haïssent les armées et les gé- « néraux qui se rendent célèbres, cela ne les empê- « chent pas de se battre à coup de plumes, et de se « dire souvent des grossièretés dignes des halles ; et « s'ils avaient des troupes, ils les feraient marcher les « unes contre les autres. Selon eux, il faut penser tout « haut ; toute vérité est bonne à dire ; et comme, se- « lon leur sens, ils sont les seuls dépositaires des vé- « rités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes « les extravagances qui leur viennent dans l'esprit, « sûrs d'être applaudis..... Mon avis serait de leur « donner à gouverner une province qui méritât d'être « châtiée. Ils apprendraient, par leur expérience, après « qu'ils auraient mis sans dessus dessous, qu'ils sont « des ignorants..... Mais des présomptueux n'a- « vouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes, « le sage ne se trompe jamais ; il est le seul éclairé : de

Digitized by Google

« lui doit émaner la lumière qui dissipe les sombres « vapeurs, dans lesquelles croupit le vulgaire imbé- « cille et aveugle. Aussi, Dieu sait comment ils l'é- « clairent! Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des « préjugés; tantôt c'est un livre sur l'esprit; tantôt le « systeme de la nature : cela ne finit point. Un tas de « polissons, soit par air ou par mode, se compte parmi « leurs disciples; ils affectent de les copier, et s'érigent « en sous-précepteurs du genre humain; et comme il « est plus facile de dire des injures que d'alléguer des « raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner « en toute occasion contre les militaires *.

Il entrait surtout dans les vues de la littérature de ces temps, de rabaisser les grands hommes du dix-septième siécle, pour diminuer le poids de leur exemple et de leur autorité. C'est ce qui avait fait dire au satyrique :

De nos pères fameux les ombres insultées.

Il faut encore entendre le roi de Prusse à ce sujet. Voici comme il parle dans l'examen du *Système de la Nature :*

« C'est une grande erreur de croire que dans les « choses humaines il puisse se rencontrer des perfec- « tions : l'imagination peut se forger de telles chi- « mères, mais elles ne seront jamais réalisées. Depuis « que le monde dure, les nations ont essayé de toutes « les formes de gouvernement; mais il n'en est aucun « qui ne soit sujet à des inconvénients... De tous les pa- « radoxes que les soi-disant philosophes de nos jours « soutiennent avec le plus de complaisance, celui d'avilir « les grands hommes du siécle passé, paraît leur tenir « le plus à cœur. Quelle réputation leur reviendra-t-il « d'exagérer les fautes d'un roi, qui les a effacées à « force de gloire et de grandeur? Les fautes de Louis « XIV d'ailleurs sont connues; et ces soi-disant phi- « losophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être

* Œuvres posthumes de Frédéric II, t. VI, p. 100 et seq.

Digitized by Google

« les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera « que huit jours en commettra sans doute; à plus forte « raison un monarque, qui a passé soixante-années de « sa vie sur le trône..... »

Ce morceau est suivi d'un magnifique éloge de Louis XIV. Frédéric revient plusieurs fois sur ce sujet, dans sa correspondance avec d'Alembert*. « Notre pauvre siécle, s'écrie-t-il, est d'une sté- « rilité affreuse en grands-hommes comme en bons « ouvrages. Du siécle de Louis XIV, qui fait « honneur à l'esprit humain, il ne nous est « resté que la lie, et dans peu il n'y aura plus « rien du tout. »

L'éloge de Louis-le-Grand, dans la bouche du grand Frédéric; un roi de Prusse, défendant la gloire française contre des littérateurs français, est un de ces traits précieux qu'un écrivain doit s'empresser de recueillir.

J'ai déja remarqué que si M. Gilbert avait seulement attaqué les sophistes, on eût pu le soupçonner de partialité: mais il s'éleva contre l'homme vicieux, quel que fût son rang, son état et sa puissance; sans craindre d'outrager la religion, il sacrifie au mépris ces ecclésiastiques, la honte éternelle de leur ordre.

« ..... La Religion, mère désespérée,
« Par ses propres enfants sans cesse déchirée;
« Dans ses temples déserts, pleurant leurs attentats,
« Le pardon sur la bouche en vain leur tend les bras.
« Son culte est avili, ses lois sont profanées.
« Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
« Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit.
« Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit.

Je ne sais s'il est un caractère plus vil que

* Voy. tom. XI, pag. 109. — 180. Edit. de Berlin 1788.

Digitized by Google

celui d'un prêtre qui, regardant le christianisme comme un abus, consent à se nourrir du pain de l'autel, et ment à la fois à Dieu et aux hommes. Mais nous voulions jouir des honneurs de la philosophie, sans perdre les richesses de la religion : les premiers étaient nécessaires à notre amour-propre, et les secondes à nos mœurs.

Tels étaient les déplorables succès de l'incrédulité, qu'il n'était pas rare d'entendre un sermon où le nom de J.-C., comme un écueil, était évité avec soin par le prédicateur. Qu'avait donc ce nom de si ridicule ou de si funeste, pour un orateur chrétien ? Bossuet avait-il trouvé que ce nom déshonorât son éloquence ? Vous prêchiez devant des pauvres, et vous n'osiez nommer J.-C.! devant des infortunés, et le nom de leur père ne pouvait venir sur vos lèvres ! devant des enfants, et vous ne pouviez leur apprendre quel fut celui qui bénit leur innocence! Vous parliez de morale, et vous rougissiez de nommer l'auteur de l'évangile ! On ne remplacera jamais les préceptes touchants de la religion, par les lieux communs de la philosophie. La religion est un sentiment ; la philosophie un raisonnement ; et, supposé que l'une et l'autre conduisent aux mêmes vertus, il serait toujours plus sûr de prendre la première. Mais il y a plus : toutes les vertus de la philosophie sont accessibles à la religion, et toutes les vertus religieuses ne sont pas à la portée de la philosophie. Est-ce le philosophe qui a été s'établir sur le sommet des Alpes, pour secourir le voyageur ? est-ce lui qui assiste l'esclave pestiféré dans les bagnes de Constantinople, ou

Digitized by Google

qui s'exile dans les déserts du Nouveau-Monde, pour civiliser des sauvages? La philosophie peut porter le sacrifice jusqu'à donner ses soins au malade; mais, en appliquant le remède, elle détourne les yeux; mais son cœur et ses sens se soulèvent; car tel est le mouvement de la nature. Voyez la religion soulager l'infirme! Avec quelle tendresse elle contemple ces plaies dégoûtantes! elle découvre une vie sans fin, une beauté ineffable sur ce visage moribond, où la philosophie ne voit que la laideur de la mort. Entre les services que la philosophie et la religion peuvent rendre à l'humanité, il y a toute la différence qui existe entre le devoir et l'amour.

Pour justifier M. Gilbert d'avoir défendu le christianisme, je ne saurais trop m'appuyer de l'autorité du grand roi que j'ai si souvent cité dans cet article. Les philosophes eux-mêmes le regardent comme un philosophe. Certes on ne l'accusera pas de superstition religieuse, mais il avait une longue habitude du gouvernement des hommes, et il savait qu'on ne mène pas les peuples avec des principes abstraits de métaphysique. En continuant de réfuter le système de la nature, il dit:

« Comment l'auteur peut-il soutenir avec vérité que « cette religion (la religion chrétienne) est cause de « tous les malheurs du genre humain? Pour s'exprimer « avec justesse, il aurait pu dire simplement que l'am- « bition et l'intérêt des hommes se servent du prétexte « de cette religion pour troubler le monde et contenter « les passions. Que peut-on reprendre de bonne foi « dans la morale contenue dans le Décalogue? N'y eût-il « dans l'évangile que ce seul précepte, *Ne faites pas* « *aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous* « *fasse*, on serait obligé de convenir que ce peu de

« mots renferme la quintessence de toute morale. Et « le pardon des offenses, et la charité et l'humanité ne « furent-elles pas prêchées par Jésus, dans son excellent « sermon de la montagne? Il ne fallait donc pas con- « fondre la loi avec l'abus, les choses écrites et les « choses qui se pratiquent. »

Muri par l'âge et l'expérience, et peut-être averti par cette voix qui sort du tombeau, Frédéric, sur la fin de sa vie, était revenu de tous ces vains systèmes, qui n'enfantent que des erreurs. Il commençait à sentir trembler sous lui les fondements de la société, et à y découvrir la mine profonde que l'athéisme y creusait en silence. La religion est surtout faite pour ceux qui s'élèvent entre les hommes. Elle est placée auprès des trônes, comme ces vulnéraires qui croissent sur le sommet des Alpes, là où les chutes sont plus terribles.

Il est probable que les deux satyres de M. Gilbert, et quelques strophes de ses odes, resteront à notre littérature. Ce jeune poète, mort avant d'avoir perfectionné son talent, n'a ni la grace et la légèreté d'Horace, ni la belle poésie et l'excellent goût de Boileau. Il tourmente la langue; il force l'inversion; il tire ses métaphores de trop loin; son talent est capricieux et sa muse quinteuse; mais il a des mots piquants, des expressions créées, des vers bien frappés, et souvent la verve de Juvénal.

Grace au héros qui a sauvé la France, nous n'avons plus besoin de nouveaux Gilbert, pour décrire les maux de la religion, mais de poètes pour chanter ses triomphes. Déja nos littérateurs les plus distingués, les Delille, les Laharpe, les Fontanes, les Bernardin de Saint-

Digitized by Google

Pierre, ont consacré leurs veilles à des sujets religieux... Un nouveau défenseur, M. de Bonald, par la profondeur de ses idées et la puissance de son raisonnement, développe la haute et prévoyante sagesse des institutions chrétiennes. Tout ce qui annonce quelque talent parmi la jeunesse revient à ces principes sacrés, qui ont fait dire à Quintilien : « Si tu crois, tu seras « bientôt instruit des devoirs d'une bonne et « heureuse vie. » *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.*

Ceux qui ne peuvent se consoler d'être rentrés dans l'obscurité, dont, pour notre bonheur, ils n'auraient jamais dû sortir, s'efforcent en vain de rabaisser les travaux du chef du gouvernement. La paix générale, l'amnistie, et surtout le rétablissement du culte, placent le consul si haut et si loin de tous ces hommes qui ont paru à la tête des affaires dans nos temps orageux, que désormais les traits de l'envie ne peuvent plus l'atteindre. Que l'on considère ce que la France était avant brumaire, et ce qu'elle est aujourd'hui. Un jeune militaire, qui n'a connu que les combats, se trouve tout-à-coup placé à la tête du gouvernement. Il faut qu'il lutte presque seul contre toutes sortes d'opinions, d'hommes et de maux. A sa vue, entre mille ruines, se présentent mille chemins, où chaque parti cherche à l'entraîner ; la guerre au-dehors, les factions au-dedans ; des haines partout. S'il parle de religion, le fanatisme révolutionnaire le menace ; s'il veut rester ferme au timon de l'état, la mine éclate sous ses pas; enfin la malveillance ne pouvant étouffer sa gloire, et oubliant que ce n'est pas lui qui a fait les maux de la France, va jusqu'à l'accuser de n'avoir pas guéri dans

Digitized by Google

un jour, une plaie qu'un demi-siécle aura bien de la peine à cicatriser.

Si l'on ne peut ternir l'éclat de ses bienfaits, on cherche du moins à diminuer le nombre des cœurs reconnaissants. Vous croit-on quelque influence sur l'opinion publique? on vous fait entendre qu'on vous *traiterait bien mieux* si l'on était à la première place. Qu'on ne s'y trompe pas : une persécution nouvelle, et peut-être la mort ; voilà tout ce qui attend les hommes de bien, si les rênes de l'état retombaient dans ces mains sanglantes auxquelles la Providence a permis qu'elles fussent arrachées. Vous trouve-t-on inébranlable dans votre opinion, on vous accuse alors d'être un *lâche flatteur*, parce que vous admirez des actions admirables. Mais les plus fiers républicains n'ont-ils jamais loué personne? n'ont-ils jamais vanté l'homme en place? n'ont-ils jamais rampé dans l'antichambre de Marat ou du Directoire? Ne prendraient-ils point les secrets dépits du pouvoir perdu, pour les généreux mouvements du patriotisme?

Ah! si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

Voilà la plaie secrète. Ils ne pardonneront jamais à un héros d'avoir relevé l'édifice de la religion, d'avoir fait cesser le scandale de leur pouvoir, de les avoir empêché d'établir dans la France déserte, leur affreuse démocratie, comme la Patience de Shakespère, *assise sur un tombeau, et souriant à la douleur.*

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

Les Egarements du Nigrophilisme, 1 *vol.* in-8°. — *Prix*, 3 *fr.* 50 *cent*, *et* 4 *fr.* 50 *cent.*, *franc de port. Paris*, *chez* Migneret, *imprimeur*, *rue du Sépulcre*; *et chez Lenormant*, *imprimeur-libraire*, *rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois*, *n.°* 42.

Depuis quelque temps, il a paru plusieurs écrits sur les colonies, tous sont venus à propos. Déja le gouvernement après avoir achevé son ouvrage au-dedans, a dirigé ses regards et son influence vers les sources éloignées de prospérité; et l'opinion publique qui l'accompagne toujours, lorsqu'elle ne peut le devancer, devait lui indiquer les malheurs passés et les réparations attendues. Parmi ces voix de l'opinion dignes d'être écoutées, on distingue celle du C. Deslozières, malgré le mauvais choix de son titre, et les nombreux défauts de son style. Un séjour de 25 ans à Saint-Domingue, des faits précis, des résultats de l'observation et de l'expérience, sont une excuse et une recommandation suffisantes.

On pourrait comparer les colonies à ces hautes extrémités de l'arbre, qui, par une circulation merveilleuse, en attirent et en renouvellent la vie. Au point de force et de grandeur où est arrivée la France, le retranchement de ses colonies serait mortel. Cette vérité n'a pas besoin de grands développements; il est assez prouvé que nous ne pouvons nous passer de sucre, de café, d'indigo, etc. Mais l'existence des colonies suppose qu'elles sont cultivées. Or, elles ne sauraient l'être par des Européens. Leur constitution qui s'altère bientôt par l'action d'une température chaude et humide, ne résiste pas aux travaux des

Digitized by Google

plantations. Vainement essaya-t-on, autrefois, d'y employer des cultivateurs blancs, appelés *trente-six mois*, c'est-à-dire, engagés pour trois années. Au bout de quelques mois, ces malheureux couvraient les routes qui mènent aux hôpitaux, et ils ne servirent qu'à augmenter la contagion de ces climats meurtriers. D'un autre côté, l'Africain dénué de ce principe intérieur d'activité, si funeste à l'Européen, transplanté dans nos colonies, est également propre à en supporter la température et à en cultiver les productions. Mais cet avantage est nul, si l'on ne trouve le moyen d'engager, et même de contraindre à un travail régulier ce nègre soumis à la double influence de sa paresse naturelle, et d'une chaleur qui énerve. On voit donc que l'auteur est conduit à prouver la nécessité *de la traite et de l'esclavage*.

Cette conclusion est brusque, je l'avoue, et arrêtera bien des lecteurs. En l'adoptant, il faut se déterminer à soutenir tout le poids des anathèmes accumulés depuis 60 ans, par la sagesse moderne; et ce n'est pas le plus terrible; mais il faut encore paraître mépriser cette grande raison *d'humanité*, dont elle a accompagné ses anathèmes, et l'on s'y résout plus difficilement,

Il y a des choses, dit Montesquieu, que l'on dit, parce qu'on les a dites. On a répété que les noirs étant des hommes comme les autres, l'humanité était outragée par leur asservissement; et cette maxime a subjugué tous les esprits au nom de l'humanité, tant ce mot a de pouvoir, tant l'apparence de la raison déconcerte souvent la raison et la conscience même.

On conviendra toutefois, qu'en remontant aux auteurs de ces maximes philanthropiques, elles perdent singulièrement de leur autorité. Qu'étaient en effet ces dénonciateurs de la barbarie européenne, ces amis

Digitized by Google

éloquents des noirs? Des hommes qui ne pouvaient être amis des blancs, leurs compatriotes; quelques égoïstes, qui, étrangers aux plus simples devoirs de la société où ils vivaient, se sont passionnés pour cette humanité abstraite, qui, après tout, n'exigeait que le sacrifice de quelques phrases; des écrivains qui, engagés dans les profits de ce commerce qu'ils appelaient infâme, et comme dit le C. Deslozières, après *avoir renouvellé leurs beaux esprits dans les parfums du café*, imaginaient de s'attendrir sur les hommes placés à trois mille lieue, qui leur procuraient ces jouissances, et sans connaissance précise de leur situation, sans égard pour les colons qu'ils dévouaient à leurs fureurs, communiquèrent bientôt à toutes les têtes leur enthousiasme froid et pourtant incendiaire, etc. etc. Au reste, il s'agit moins d'apprécier leurs personnes que leurs raisons. L'on ne peut se dissimuler qu'elles n'aient communiqué à plusieurs bons esprits des doutes et des préventions respectables. C'est à ceux-ci que s'adresse le C. Deslozières. Nous indiquerons ses principaux raisonnements.

Avant 1503, époque où le premier vaisseau négrier espagnol parut sur les côtes d'Afrique, ces vastes contrées qui ne pouvaient suffire à des hommes incapables des grossiers essais de l'industrie humaine, étaient le théâtre de guerres les plus féroces, et de superstitions les plus cruelles. La traite en favorisant l'écoulement d'une population excédente, arracha des victimes humaines aux autels de la superstition, éloigna le retour de tant de guerres furieuses, et voilà le premier avantage qu'elle a procuré *. Cependant le sort de

* Il est attesté par les relations des voyageurs anciens et modernes. On assure même que depuis l'abolition de la traite, les fureurs de ces barbares sont plus destructives sur les côtes d'Afrique.

Digitized by Google

l'individu fut amélioré. D'abord, l'Africain transporté sous un ciel plus heureux fut délivré des incertitudes et des dangers de sa première vie. Il put manger beaucoup, et danser toute une journée, ce qui pour lui est le suprême, l'unique bonheur. L'autorité du colon était toute paternelle, et le travail de son esclave était bien moins le prix de ce qu'il avait coûté, que la récompense des soins qu'avait exigés son éducation; car avant trois ans un nègre *Bossel*, ou nouvellement débarqué, est incapable du plus simple travail, et par conséquent tout à la charge de son maître. Si l'on se représente ensuite sa stupidité brutale, l'odeur fétide qui s'exhale de son corps, sa paresse, son indocilité, on conviendra qu'il faut bien toutes les considérations réunies *d'utilité et d'humanité*, pour surmonter les dégoûts d'une pareille éducation. Mais les amis des noirs s'élèvent contre cette loi d'esclavage, qui fait d'un homme la propriété d'un homme. — On répond qu'en écartant ce qu'un tel mot a d'odieux, ce contrat concilie les véritables intérêts des deux parties; et faisant envisager le noir comme la propriété du colon, il oblige celui-ci à la conservation de son esclave, et le sauve ainsi des plus grands ennemis de sa vieillesse, je veux dire son imprévoyance et sa paresse. L'expérience multiplie aujourd'hui les preuves à l'appui de cette vérité. Les nègres affranchis meurent de faim, et les plantations les plus florissantes ont dépéri entre les mains de ceux qui sont devenus propriétaires. Il faut nous l'avouer (et nous serons plus faciles depuis la découverte de *l'angle facial*) ces hommes d'une nature inférieure, et que l'on appellerait des enfants, s'ils en avaient le charme et la perfectibilité, naissent tributaires à jamais de notre raison et de nos lumières.

Mais les amis des noirs continuent. Ils objectent

Digitized by Google

les mauvais traitements qu'on leur a fait subir. On répond encore que ces délits, très-exagérés dans nos livres, ont été prévus par le code noir, rédigé depuis longtemps. Ils sont condamnés par l'opinion, réprimés par l'administration des colonies. L'auteur cite plusieurs exemples de propriétaires, qui, pour avoir abusé de leur supériorité, ont été déclarés *incapables d'avoir des esclaves*. Après tout, leur sort était souvent préférable à celui de nos matelots et de nos domestiques mêmes, etc. etc. » Ces considérations acquièrent une nouvelle force, si nous jetons les yeux sur les nations environnantes, et particulièrement sur nos voisins, qui nous ont donné le mot et la manie des *idées libérales*. Il est assez remarquable que depuis la motion de M. Wilberforce, *pour l'abolition de la traite*, le sage parlement d'Angleterre se soit contenté de voter des éloges à l'honorable membre, sur la générosité de ses intentions, et ajourne chaque année cette grande question *d'humanité*. Mais les Anglo-Américains eux-mêmes ont des esclaves, et sur cette terre de la liberté, les affranchissements sont plus rares que partout ailleurs. On peut le nier cependant, car les noirs n'y sont plus appelés *Slaves*, mais *Bounds*; c'est-à-dire que le nom est changé; et voilà le trait d'une sagesse vraiment supérieure, le seul exemple à imiter peut-être! Enfin ces quakers, dont les touchantes vertus doivent être à la fois la condamnation de l'Europe, et la consolation du genre humain, achètent et vendent pour un temps *la liberté et les services* des noirs; ce qui, en admettant le caractère connu de ceux-ci, est un genre d'esclavage plus inhumain encore, puisqu'il les abandonne à eux-mêmes dans l'âge de la faiblesse et de la maladie. Mais écoutons ici le C. Deslozières.

« Les quakers, espèce de moines mariés ou à ma-

« rier, qui ont sans cesse à la bouche les plus grands « mots philanthropiques, et qui sont les plus difficiles « à servir, achètent et vendent le *temps et la liberté* « des hommes, non-seulement des noirs et des blancs « étrangers, comme les Irlandais et les Allemands; mais « même des blancs de leur propre pays, de leur propre « ville et de leur propre sang. J'ai encore dans mon « porte-feuille la vente que des magistrats m'ont faite « d'une jeune fille. Je l'ai acquise par pitié, et je l'ai « laissée libre par humanité. Elle était malheureuse « chez ses premiers maîtres. Ce que j'ai fait à cet « égard, tous les colons français, tous les hommes que « les nigrophiles appellent *acquéreurs de viandes* « *humaine*, l'eussent fait comme moi; et je ne connais « personne parmi ceux qui se disent philanthropes, « parmi les quakers, qui eût fait cette action fort « simple, sans un intérêt matériel quelconque.

« Dans ce pays dont les enthousiastes français élèvent « les hommes au dessus de l'humanité, je vois les « tuteurs, les tutrices, les pères, les mères, vendre « leurs pupilles, leurs enfants; ou ce qui est la même « chose pour moi, leur temps et leur liberté. Ils se « dégagent ainsi de tout soin, de toute tendresse, et « ont la bassesse de trouver leur dédommagement dans « la faible somme d'argent qu'ils retirent de ce trafic « infâme.

« Pour achever l'indignation universelle que cette « conduite mérite, il faut savoir que les maîtres sont « tout, que les pères et les mères ne peuvent plus rien « sur leurs enfants vendus; que les enfants n'ont à « respecter que la volonté de leurs maîtres..... Et « Brissot nous donne cette nation libre pour modèle! « et Brissot se disait philanthrope! »

Jusqu'a présent nous n'avons envisagé la question de *la traite* que dans son influence sur le bonheur des

Digitized by Google

noirs, parce que ce point de vue est le plus sensible au grand nombre des lecteurs. On pourrait appuyer ces réflexions de plusieurs autres, sur l'intérêt du commerce, de l'ordre public ; on pourrait appeler en témoignage les leçons de l'expérience, et le sang qui fume encore dans ces malheureuses contrées. En général, l'abolition de la traite a été pour les noirs le signal des fureurs et de la cessation du travail ; des philosophes y virent l'accomplissement d'un vœu généreux ; quelques-uns peut-être les premiers essais d'un système plus étendu, et tous se sont rencontrés.

Pour nous résumer, le C. Deslozières a prouvé que la traite était avantageuse aux contrées d'Afrique, où elle avait lieu. Elle est favorable à l'Africain, dont elle améliore la condition ; elle est nécessaire à nos colonies, qui ne peuvent être cultivées que par des noirs, et par conséquent à la métropole qui ne peut se passer de ses colonies. Mais d'un autre côté, le mot *esclavage*, dont le noir n'aura jamais toute la mesure, choque les opinions de nos livres, et contredit en apparence des principes sacrés. Nous avons donc à prendre un parti entre ces deux considérations.

Le C. Deslozieres expose ensuite plusieurs vues d'administration et d'améliorations coloniales, qui sont appréciées par les hommes d'état. Nous le répétons encore une fois, il serait à desirer que l'on pût séparer la forme du fonds de cet écrit. Nous avouons même que, sans l'intérêt des choses, nous aurions été rebutés dès les premières pages.

Toute cette dissertation sur les Colonies, est proposée dans un dialogue que l'auteur adresse à l'ombre de son père. Avait-il besoin de ce genre d'intérêt ? Qu'avait à faire ici l'ombre de son père ? C'est exposer au ridicule une chose respectable, et c'est le plus mauvais service que l'on puisse rendre à des Français.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Théatre de la République et des Arts.

Le début de mademoiselle Lobé a répandu un grand éclat sur la représentation donnée au bénéfice de Gardel. La musique a voulu disputer à la danse l'honneur de cette fête; les deux sœurs se sont empressées de contribuer chacune pour leur part au prix décerné à ce vétéran de l'Opéra, compositeur de tant de jolis ballets, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus parfait et de plus national à ce théâtre.

Mademoiselle Lobé est belle, et c'est un avantage qui n'est pas commun parmi les cantatrices de notre scène lyrique; la plupart sont des sirènes innocentes qui ne sont pas plus dangereuses à voir qu'à entendre. Sa taille est élégante, son jeu aisé et naturel, sa voix douce, légère et brillante. C'est la plus étendue qu'il y ait à l'Opéra. Elle a plusieurs tons au dessus de mademoiselle Armand; mais ce don de la nature rare et précieux par lui-même n'est cependant qu'un bon instrument dont il faut savoir jouer. Le public a prouvé, par des applaudissements unanimes, qu'il était très-satisfait de sa manière de chanter. Les arbitres du goût, les dispensateurs de la renommée ont joint leur suffrage à l'enthousiasme du public. Les artistes même, les musiciens de profession, gens très-difficiles et souvent très-injustes, ont prononcé en faveur de son talent, et cette sentence a la même force en musique qu'avait autrefois en France un arrêt du parlement.

Cependant quelques prétendus connaisseurs ont voulu

Digitized by Google

mettre de l'importance à de légers accidents, inévitables dans un début.

Le trouble et l'émotion produisent nécessairement quelque altération dans la voix. Le desir de briller fait hasarder à une débutante des tours de force, que la crainte ne lui permet pas toujours d'exécuter heureusement. Je me rappelle avoir entendu la fameuse *Morichelli*, arrivant d'Italie, débuter au théâtre des Bouffons en 1789. Elle fut souvent trahie par son organe; mais plusieurs tons faux qui lui échappèrent furent attribués à la fatigue du voyage, et surtout à l'anxiété inséparable d'une grande attente à remplir. Les torts de sa voix ne lui furent point imputés; ils n'empêchèrent pas qu'on ne la reconnût pour une des premières cantatrices de l'Europe.

Mademoiselle Lobé a payé comme les autres le tribut à la circonstance; mais quelques notes fausses, quelques traits malheureux ne donnent pas droit de conclure avec certains censeurs chagrins qu'elle chante faux. Il faut bien distinguer une erreur du moment d'avec une habitude. Le célèbre *Viotti* ne fut pas à l'abri d'une pareille injustice, lorsqu'il se fit entendre pour la première fois à Paris. Entraîné par la fougue et l'impétuosité de son génie, il hasardait des difficultés qui ne lui réussissaient pas toujours. Ces inégalités d'un grand artiste servaient de pâture à l'envie. On disait malignement, Viotti est un excellent violon, c'est dommage qu'il joue faux. J'aime mieux quelques fautes couvertes par des beautés sublimes, qu'une triste et froide régularité.

On a même poussé la malveillance jusqu'à publier que mademoiselle Lobé chantait de fantaisie, qu'elle n'avait ni mesure, ni méthode. Accusation mal-adroite et trop facile à confondre. Les gens du métier, les professeurs, les docteurs de la loi conviennent qu'elle

Digitized by Google

est très-exercée dans son art et profonde musicienne. C'est un point de fait sur lequel il ne peut pas y avoir deux avis. La débutante a été parfaitement secondée par Laïs, le premier de nos chanteurs français, distingué surtout par la sureté, la propreté et la justesse de l'exécution. Sa voix est plus forte qu'agréable dans le bas. Son chant est un peu lourd et froid; mais il satisfait toujours l'oreille par sa grande pureté, lors même qu'il ne dit rien à l'ame.

Dans le ballet de Nina, les chevaux de Franconi ont partagé avec les danseurs l'admiration publique je ne sais même s'ils n'y ont pas eu la meilleure part. Le peuple est à peu près le même partout et dans tous les temps. Horace nous apprend que la bonne compagnie de Rome dans ce beau siécle d'Auguste, si renommé pour le goût, préférait aux meilleures comédies de vains spectacles qui ne parlaient qu'aux yeux.

Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
Omnis, ad incertos oculos, et gaudia vana.

HORACE, épit. I.re du liv. IIe.

On interrompait la représentation d'une pièce pour faire passer sur le théâtre des chars, des chevaux, des navires.

Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves.

Les spectateurs délicats et sensés préfèrent une belle scène à un régiment de cavalerie; mais ils sont toujours en très-petite minorité. Les décorations, les machines, les incendies de l'Opéra soutiennent mieux sa réputation que les chef-d'œuvres de l'art.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

On a remis l'*Oreste* de *Voltaire* : cette tragédie n'eut aucun succès dans la nouveauté en 1750. Les comé-

Digitized by Google

diens s'avisèrent de mettre sur les billets d'entrée. Ces lettres majuscules, *O*, *T*, *P*, *Q*, *M*, *U*, *D*. ce sont les initiales des mots qui composent ce vers d'*Horace* :

« *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* »

Des plaisants interprétèrent ainsi ces lettres énigmatiques :

Oreste, Tragédie Pitoyable, Que M. *Voltaire* Donne. Mademoiselle Clairon la releva, en 1762, en partie par son talent, mais beaucoup plus par la grande influence de la philosophie de *Voltaire*, qui avait absolument abattu le parti de *Crebillon*. L'Electre de cet auteur, malgré les défauts qui défigurent surtout les trois premiers actes, est fort supérieur aux froides déclamations de *Voltaire*. Je ne sais quelle belle passion, pour l'antiquité, s'empara tout-à-coup de cet écrivain qui, même en imitant l'*Œdipe de Sophocle*, s'était moqué de celui à qui il devait son succès. Il avait environ 55 ans quand il lui passa par la tête que *Sophocle* était un grand poète tragique. Il devint amoureux de son Electre, et il entreprit de la produire sur notre théâtre dans toute la simplicité antique. Il voulait écraser *Crebillon*, qui avait surchargé ce sujet d'épisodes.

Quoique l'Electre de Sophocle soit un chef-d'œuvre, il s'en faut bien qu'il puisse fournir la matière de cinq de nos actes ; et l'on sait que l'invention est le côté faible de Voltaire. Aussi la pièce de Sophocle, arrangée à sa maniere, n'est qu'un galimatias confus, vide d'action, gonflé d'amplifications de rhétorique, farci de situations et de coups de théâtre qu'il a rassemblés de tous les côtés. Il n'a pas ajouté de nouveaux personnages à la piece de Sophocle. Seulement, à la place du gouverneur d'Oreste, personnage très-nécessaire à

Digitized by Google

l'action, il a mis un certain Pammène, discoureur très-inutile, qui, dès la première scène, se donne pour un sage qui vit dans la retraite, éloigné des affaires, et qui cependant parle et se mêle de tout. Pour allonger l'intrigue de Sophocle, Voltaire a imaginé d'y coudre un amas de scènes vides et de conversations ampoulées. Son Oreste est un répertoire d'exclamations, d'apostrophes et de lieux communs : tout marche, tout tend au but, dans Sophocle; chaque vers, chaque mot court à l'événement: il n'y a que les plaintes d'Electre, au premier acte, qui nous paraissent un peu longues; mais ces plaintes sont coupées par le chœur. Il paraît qu'elles formaient une espèce de mélodrame dans le goût des anciens : ces plaintes, d'ailleurs, sont d'une éloquence vraie, naturelle et touchante; elles établissent le caractère d'Electre. Mais du moment qu'Oreste commence a mettre en œuvre son stratagème, le dialogue devient vif et serré, et l'intrigue n'a pas un moment de langueur, jusqu'au dénouement qui est aussi simple que terrible.

Chez Voltaire, le premier acte est postiche; on pourrait le retrancher sans nuire à la pièce. Oreste et Pilade, qui arrivent au second acte, n'ont aucun plan arrêté, et ne savent ce qu'ils doivent faire. Tout l'acte se passe encore en discours, sans qu'ils mettent la main à l'œuvre; enfin, au troisième, Oreste présente à Egiste une urne qui contient les cendres de son fils, et il lui fait accroire que ce sont celles d'Oreste qu'il a tué dans Epidaure. Egiste donne dans le piége; mais ce stratagème ne produit rien. Oreste n'en est pas plus avancé; il est même sur le point de périr par les mains de sa sœur, qui veut venger sur lui le meurtre de son frère. Ce coup de théâtre, pillé dans Longepierre, renouvelé de Mérope, ne produit point d'effet. Nous n'ai-

Digitized by Google

mons point ces femmes cannibales qui font l'office de bourreau; leurs mains ne sont pas faites pour se servir du poignard. Oreste arrête la main de sa sœur, et se fait connaître : cette reconnaissance est manquée : l'action marche si lentement qu'Egiste a le temps de recevoir des nouvelles d'Epidaure. La fourberie d'Oreste est découverte : on l'arrête, et il semble que tout soit fini; mais le peuple s'avise de se soulever en faveur du prisonnier. Egiste et Clitemnestre sont tués dans la mêlée; dénouement d'une espèce tout-à-fait plaisante, et qui ne ressemble pas plus à celui de Sophocle, que Pradon ne ressemble à Racine. Aussi a-t-il été honoré de plusieurs éclats de rire : hommage nouveau que l'on commence à rendre à quelques tragédies anciennes.

La pièce a été généralement mal jouée. M.me *Fleury* a fait d'Electre une sorte de vivandière; *Talma*, représentant officiel de tous les Orestes, n'a su mettre que de l'emportement et des cris dans un rôle qui veut être senti, et dont l'expression est terrible chez Sophocle. L'Oreste grec n'a point de fureurs, et ne crie jamais dans un palais, où il doit craindre d'être entendu. Talma s'est fait un genre faux, contraire à la tradition et à tous les principes; il défigure et grossit ridiculement son organe, comme s'il voulait faire peur aux petits enfants.

La seconde représentation d'Oreste n'a pas été meilleure que la première, mais elle a été beaucoup plus applaudie. Les comédiens, pour donner un démenti aux journalistes, avaient convoqué le ban et l'arrière-ban de leurs amis. Le parterre s'est pâmé d'admiration. En vérité, lorsqu'il arrive à quelques acteurs de n'être pas applaudis, c'est leur faute; c'est qu'ils ne veulent pas en faire les frais, ou peut-être n'ont-ils ni frères ni amis. On raconte que le célèbre orateur Domitius Afer, qui

Digitized by Google

vivait sous Néron, plaidant un jour dans une salle du tribunal des Centumvirs, fut interrompu par des applaudissements très-vifs qui partaient de la salle voisine. S'étant informé de la cause de ce bruit, on lui dit que c'était un orateur qu'on applaudissait; et, quand il eut appris son nom, il s'écria : Mes amis, c'est fait de l'éloquence : *Amici, artificium hoc periit.*

OPÉRA-COMIQUE, (FEYDEAU).

Ce théâtre répare un peu ses ruines. Il voit rentrer dans son sein les principaux sujets, dont il avait vivement sentie la privation. M.me *Saint-Aubin* et M.me *Scio* ont presque vu le noir rivage : leurs doux accents ont attendri sans doute le dieu de ces tristes contrées; et il rend à nos vœux et à nos plaisirs ces deux charmantes actrices; ce qui me confirme dans l'idée que ce dieu n'aime pas la musique.

M.me Scio a conservé tout le brillant et toute la fraîcheur de sa voix; mais je lui conseille de la mettre au régime. Le meilleur qu'on puisse lui prescrire est de renoncer à l'usage de ces grands airs de force, où l'orchestre lutte contre le chanteur, et s'efforce d'étouffer ses cris par le charivari des instruments : qu'elle se fasse composer exprès, par les plus habiles musiciens et par des Italiens de préférence, des airs convenables à sa voix, des airs touchants et pathétiques sans être bruyants; que l'orchestre s'humilie et s'anéantisse devant elle; qu'on n'entende presque pas les accompagnements, mais qu'on entende jusqu'à la moindre syllabe des paroles qu'elle chantera. Telle est la recette la plus sûre pour que sa voix vive longuement.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Un pour l'Autre est une bagatelle sage, mais froide. Une brouillerie, un raccommodement, un mariage par quiproquo; voilà l'intrigue et le dénouement. Il eût fallu plus de gaieté, des couplets plus saillants, un dialogue plus vif; mais si l'on desire beaucoup de choses, du moins n'est-on pas choqué par les bouffonneries et les extravagances trop ordinaires à ce théâtre. L'action, quoique froide et languissante, est conduite avec une sorte d'art qu'on néglige de plus en plus. Le succès n'a pas été brillant; mais c'est beaucoup au Vaudeville de n'être pas sifflé, ou plutôt ce n'est rien : la pièce va toujours; et l'on pourrait appliquer au parterre de ce théâtre, ce vers du Menteur :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ANNONCES.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts, recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture, exposés chaque année au salon du Louvre; tableau de la galerie du Musée, sculptures antiques, édifices publics, etc., rédigé par le citoyen *Landon*, peintre, ancien pensionnaire de la République, à l'Ecole des Beaux-Arts à Rome, membre de plusieurs sociétés littéraires. Ces Annales

Digitized by Google

forment deux vol. par année, dont chacun contient 72 gravures, et 150 pag. d'impression in-8.°, pour l'explication des planches. Il paraît trois livraisons par mois : chaque livraison est composée de quatre planches et de 8 pages de texte. Prix, franc de port, par toute la République, 24 fr., ou 6 fr. par trimestre. A Paris, chez le citoyen *Landon*, peintre; quai d'Orsay, n.° 23, au coin de la rue du Bacq, et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Les neuf livraisons, qui terminent la première année de ces Annales, ont été suivies des neuf qui commencent la seconde. La netteté des gravures au trait, la concision et la clarté dans la rédaction des notices qui expliquent les sujets, distinguent l'ouvrage du citoyen *Landon*, et en ont, dès l'origine, assuré le succès. Ce récueil est fait pour propager le goût des arts, objet que l'auteur semble avoir principalement en vue.

Bibliothéque commerciale; par *J. Peuchet*, membre du Conseil de Commerce au ministère de l'intérieur. 1, 2, 3, 4 et 5.es cahiers. Le 5.e cahier, de 72 pages in-8.°, qui vient de paraître, contient : Du Droit exclusif attribué aux villes de Lorient et de Toulon, pour le retour des navires venant de l'Inde. — Commerce et Industrie du département des Basses-Pyrénées; par le préfet de ce département. — Des Productions, de l'Industrie, du Commerce des quatre départements de la rive gauche du Rhin. — Mémoire sur le Commerce du Levant et de la Barbarie, et sur celui de la mer Noire, adressé au ministre de l'intérieur, par le Conseil du Commerce de Marseille. Prix courant des marchan-

Digitized by Google

dises à Marseille, du 11 prairial dernier; prix courant des marchandises à Bordeaux, à la même époque. Le prix de la souscription est de 21 fr., pour recevoir, franches de port, 24 livraisons, et 12 fr. pour 12 livraisons. On souscrit à Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 20, et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

L'Okygraphie méthodique, ou Système régulier de caracteres abréviateurs; par le citoyen *Godfroy*, professeur de Grammaire à l'Ecole centrale de Metz. Prix, 1 fr. 25 cent. A Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

De la Mélomanie, et de son influence sur la littérature; par *J. F. R. Métrophile*. Brochure in-8.° de 36 pag. Prix, 75 cent. A Paris, chez *Leblanc*, libr., rue du Petit-Lion, n.° 34, et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Bibliothèque des Romans anglais, et des ouvrages dramatiques publiés à Londres depuis le 1.er janvier 1801. 1.re, 2.e et 3.e livraisons. A Paris, chez *Charles Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10; et chez *Lenormant*, imprimeur-libr., rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

L'ABONDANCE des billets qui circulent en Angleterre contribue-t-elle au renchérissement de toutes les denrées ?

Cela est incontestable, puisque la quantité du numéraire, reconnue en circulation dans les trois royaumes, ne suffirait seulement pas aux dépenses du gouvernement qui, de 1799 à 1801, allènent à près de soixante millions sterlings chaque année ; et ceux qui font monter le numéraire réel à sa plus haute valeur, ne le portent que de trente-cinq à quarante millions sterl. Ainsi, à ne calculer que les dépenses du gouvernement, il aurait été impossible de les exagérer autant qu'on a fait, sans des billets de crédit quelconques. Comme jamais un gouvernement n'exagère ses dépenses par le secours d'un papier-monnaie, sans qu'aussitôt tous les particuliers ne l'imitent, il arrive que, même dans les temps calmes, le papier le plus au pair de l'argent se dépense plus facilement que l'argent qu'il représente, surtout quand ce papier a des divisions aussi petites que celles qui existent maintenant dans les billets de la banque d'Angleterre. Si ces billets disparaissaient tout-à-coup, il faudrait aussi que tout-à-coup toutes les denrées diminuassent de prix, car elles seraient en bien plus grande quantité que l'argent disponible pour les acheter. Il est donc vrai que les billets de crédit, circulant en Angleterre, contribuent à la cherté de toutes les denrées.

Digitized by Google

Mais ces billets n'en sont pas la seule cause, et on peut en donner pour exemple la France, où les objets de besoin journalier sont en grande partie doublés de prix depuis douze ans, et où cependant toutes les acquisitions se font en argent.

En général c'est toujours par les objets de luxe et de plaisir, que le renchérissement commence dans un état, et bientôt après vient le renchérissement des objets de nécessité. Lorsque les économistes ont envisagé le plus ou le moins de bras employés à la reproduction de ces denrées, ils n'ont vu que la partie matérielle du sujet qu'ils traitaient. Partout où le luxe augmente le prix des objets dont il s'alimente, il augmente bientôt de proche en proche le prix des objets de besoin journalier; sans cette conséquence forcée, le malheureux périrait de misère au milieu du travail. Aussi, est-il remarquable que c'est constamment pendant et à la suite des longues guerres que l'on aperçoit un renchérissement sensible dans le prix de la vie. Ceci demande à être expliqué.

Un des effets immanquables de la guerre, est de déplacer les fortunes, d'en faire naître de nouvelles, souvent scandaleuses par la rapidité avec laquelle elles s'élèvent. Par une conséquence nécessaire, les riches nouveaux, dégagés de toutes dettes de famille, de toutes les obligations que le temps impose aux anciennes fortunes, les riches nouveaux, riches à la fois de tout ce qu'ils possèdent, parce qu'ils le tiennent réellement dans leurs mains, mettent, à tout ce qui les tente, un prix au dessus de sa valeur; et comme il est dans l'ordre des choses que ceux qui arrivent tard, sans préparation, et comme par accident à une grande fortune, aient beaucoup de tentations, il en résulte nécessairement qu'ils déprécient l'argent par

Digitized by Google

la facilité qu'ils ont à le dépenser, ou, ce qui est la même chose, qu'ils préparent et accomplissent le renchérissement de toutes les denrées. La révolution et la guerre ont donc contribué à augmenter le prix de la vie en France; et comme il est sans exemple que les objets de nécessité journalière tombent de prix une fois qu'ils ont reçu une valeur sanctionnée, quoique nous n'ayons pas de billets de crédit en France (le peu qu'il y en a ne mérite pas d'être compté), il n'est pas moins incontestable qu'il faut beaucoup plus d'argent pour y vivre maintenant, qu'il n'en fallait avant la révolution et la guerre. C'est ce dont les étrangers s'aperçoivent.

La guerre a produit le même effet en Angleterre qu'en France; elle n'y a pas détruit les anciennes fortunes, mais elle les a diminuées toutes, et elle en a fait naître beaucoup de nouvelles. C'est aussi chez les nouveaux riches, en Angleterre, que le luxe n'a point de bornes; et il suffit de voir le détail et le prix de leurs fêtes pour être bien convaincu que l'argent n'y a pas la même valeur, ou, ce qui est la même chose, que les denrées sont augmentées de prix, toujours en commençant par les objets de luxe et de plaisir. Ainsi la proportion entre le prix de la vie en France et en Angleterre est absolument la même qu'il y a douze ans; d'un côté et de l'autre, il y a eu augmentation; la différence pour le fonds ne vient que de celle qui existait au moment où l'augmentation a commencé.

D'après cette manière de voir, il semblerait que le bouleversement des fortunes, opéré en France par la révolution, aurait dû changer, entre les deux pays, la proportion dans l'augmentation du prix de la vie; mais, à cet égard, l'Angleterre est dans un état permanent de révolution. L'agiotage, suite nécessaire de l'abondance du papier en circulation, le commerce

Digitized by Google

maritime, si hardi en bénéfices, et le commerce de l'Inde, plus violent encore dans ses spéculations, y produisent continuellement des fortunes scandaleuses, et ne permettent pas que les denrées restent jamais à une valeur déterminée. De sorte qu'il est vrai de dire que la paix fixerait en France le prix de la vie, tandis qu'en Angleterre la paix ne pourrait le fixer; c'est pourquoi ce pays a vu constamment s'augmenter le prix des denrées, les frais d'administration, la somme des impôts, bien plus que toutes les autres nations; c'est un mouvement donné, et l'on ne prévoit pas comment il pourra s'arrêter. Ce mouvement, précipité depuis dix ans par l'effet de la guerre, a porté une atteinte mortelle aux mœurs anglaises : le commerçant, dont la première vertu est l'économie, est aujourd'hui avide de luxe et de jouissances; les spéculations se font sans patience, et n'amènent souvent que des banqueroutes. Aussi, malgré tous les avantages commerciaux de l'Angleterre, il serait plus facile de relever la fortune des économes négociants hollandais, que d'assurer celle des négociants anglais maintenant hors de leur sphère; et jamais idée ne fut plus juste, plus politique, que celle de porter sur Anvers une partie du commerce de la France. C'est où règne l'esprit d'économie qu'il faut seconder l'esprit de spéculation; car alors tout est bénéfice et ressource pour l'état, tandis que tout projet pour augmenter le commerce de Paris, par exemple, n'aurait pour résultat qu'une augmentation de luxe et non de fortune.

La banque d'Angleterre, sans être la seule à émettre des billets, est cependant la seule qui mérite d'être envisagée, parce que ses billets sont réellement devenus *papier-monnaie* depuis qu'ils sont reçus dans les impositions, et regardés comme offre suffisante en jus-

Digitized by Google

tice. Cette banque n'est plus que la banque du gouvernement; et s'il en fallait une preuve entre mille, on la trouverait dans la hardiesse avec laquelle, au commencement de 1797, M. Pitt, sur un simple ordre du conseil privé, suspendit le payement des billets de la banque. Mais le fait suivant, passé en 1791, avait déja montré la puissance du gouvernement sur cet établissement.

Il est prouvé que les frais de régie de toute banque sont couverts par les billets qui se perdent. En 1791, il restait à la banque sept cent mille livres sterl. d'intérêts qui n'avaient pas été réclamés, et sur lesquelles le gouvernement emprunta à la banque cinq cent mille livres sans intérêt. Comme on ne fonde que les dettes qui portent intérêt, cet emprunt de cinq cent mille livres sterl. fait à la banque, n'est qu'une simple promesse de lui rendre cette somme dans le cas où elle serait réclamée, et, à coup sûr, elle ne le sera jamais. Le gouvernement a donc pris à son profit un fonds qui eût appartenu aux actionnaires de la banque, si elle eût été libre. Par les intérêts non-réclamés qui existoient en 1791, époque à laquelle il ne circulait que des billets d'une certaine valeur, qu'on juge du fonds mort qu'il doit y avoir, maintenant que des billets, depuis *une* jusqu'à *cinq* livres, font la plus grande partie du numéraire en circulation; on sera convaincu que les billets perdus couvrent non-seulement les frais de régie, mais qu'ils laissent encore un bénéfice considérable sur lequel le gouvernement seul s'est ouvert des droits.

De son propre aveu, la banque n'a pas, en valeur réelle, plus de la moitié du fonds de ses billets en circulation; le reste est en créances sur le gouvernement, et ce reste est considérable. Les trois quarts des billets

Digitized by Google

qu'elle émet, passent d'abord par les mains du ministère ; ainsi elle est trois fois plus la banque du gouvernement qu'elle n'est celle du commerce. Ceci est incontestable. Le commerce ne s'aide véritablement que des banques particulières ; et surtout du crédit qu'il se fait à lui-même ; crédit dont on aura une juste idée si on se rappelle que la ville de Lyon, dans le temps de sa prospérité, faisait toutes ses opérations sans argent et sans banque. Les grands payements s'opéraient deux fois par an, et à jours déterminés ; alors les négociants se réunissaient à la bourse, se présentaient réciproquement les effets qu'ils avaient les uns sur les autres, se soldaient de leurs propres billets, et terminaient des comptes d'une valeur considérable, presque toujours avec si peu de numéraire, qu'on ne s'apercevait pas qu'il en circulât plus à Lyon à cette époque qu'à toutes les autres. Voilà le vrai crédit du commerce ; et, si nous avions eu des écrivains pour le vanter, l'Europe commerçante serait restée en admiration devant ce moyen de faire de grandes choses sans argent et sans billets de banque, c'est-à-dire, par la seule force du crédit abandonné à lui-même.

On retrouve, en grande partie, cet usage en Angleterre, où tout se fait à crédit, non-seulement pour les affaires de commerce qui se traitent à longs termes, mais même pour les dépenses particulières. Ceci mérite d'être considéré comme la véritable cause de la facilité avec laquelle le gouvernement ouvre et remplit ses emprunts. Il en résulte,

1.° Que les banquiers ne prennent point d'argent à intérêt, parce qu'ils en ont toujours sans aucun intérêt. Personne n'ayant besoin de beaucoup d'argent, tout est déposé chez les banquiers, sur lesquels on donne des mandats à volonté, et qui calculent si bien les

Digitized by Google

tommes qu'on peut tirer sur eux, qu'ils savent au juste combien il leur est permis de sortir de leur caisse pour faire valoir.

2.° Que les marchands eux-mêmes prennent peu d'argent à intérêt; de sorte que tout se porte à la banque, la banque étant, pour ainsi dire, le seul intermédiaire laissé aux particuliers pour faire valoir leur argent, d'autant plus que ses actions donnent un intérêt que le commerce ne pourrait offrir sans faire douter de sa stabilité.

Ceci explique pourquoi les emprunts du gouvernement sont toujours faciles. C'est par l'intermédiaire de la banque qu'il les remplit et qu'il les paye; et comme des fonds morts considérables sont toujours à la disposition d'un certain nombre de banquiers, comme c'est toujours à la banque qu'on porte les fonds morts qu'on veut faire valoir, fonds immenses dans un pays où il y a beaucoup de papiers en circulation et où tout se fait à crédit, les emprunts du gouvernement se remplissent avec facilité. Je dis plus, la banque chargée de la plus grande partie des fonds des particuliers, chargée de plus d'opérer presque tous les payements du gouvernement, doit avoir sans cesse une idée si précise du numéraire disponible, et conséquemment de la possibilité d'un emprunt, que jamais le gouvernement n'en ouvre sans avoir *d'avance* la certitude de le remplir, et sans connaître à quelles conditions il sera rempli.

La facilité avec laquelle le gouvernement remplit les emprunts qu'il ouvre, tient donc à ce que les particuliers opérant toujours à crédit, et déposant en général leur argent chez les banquiers, il y a toujours une quantité de fonds disponibles d'autant plus grande, qu'il y a beaucoup de billets en circulation. Quant au bas prix de l'intérêt auquel le gouvernement emprunte, il faut l'attribuer à ce que faisant payer les intérêts de ses

Digitized by Google

emprunts par l'intermédiaire de la banque, il lui donne, pour chaque emprunt, une somme annuelle pour le salaire de la peine qu'elle prend à faire le payement desdites rentes, somme qui, en grande partie, tourne au profit des compagnies qui se présentent pour remplir les emprunts, et qui les dédommage du bas prix de l'intérêt auquel elles prêtent. Des banquiers qui, faute d'avoir fait ce calcul, ont, dans des emprunts, ouverts par le gouvernement, voulu rivaliser avec les capitalistes liés au sort de la banque, ont été ruinés, et cela devait être.

Je résumerai les deux alinéa ci-dessus dans une réflexion qui peut en faire naître d'autres : *C'est que le crédit d'un gouvernement est grand à proportion du crédit que les particuliers se font entre eux.* Si le papier-monnaie, ou le papier crédit quelconque, est dans une quantité telle que les affaires se traitent au comptant (comme on l'a vu en France pendant les assignats) ou si le défaut de confiance produit le même effet, le gouvernement n'aura et ne pourra avoir aucun crédit; donc si la banque d'Angleterre faisait, pour le commerce, autant qu'on se l'imagine en Europe, le commerce perdrait l'habitude de compter sur son propre crédit, et celui du gouvernement diminuerait dans la même proportion. On emprunte beaucoup chez les peuples commerçants, moins peut-être parce qu'ils sont riches en numéraire, que parce qu'il n'est pas de commerce sans crédit; et que le crédit leur rend inutile une partie de l'argent qui, chez les nations qui ne sont pas commerçantes, est indispensable pour toutes les opérations. Une loi vigoureuse contre les banqueroutes, serait une loi favorable au crédit du gouvernement, par cela même qu'elle assurerait le crédit entre les particuliers.

La suite à un autre Numéro.

Digitized by Google

(N.° LVII). 12 Thermidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉPITRE A BONAPARTE.

Toi, qui de l'univers dissipant les alarmes,
Fais succéder la paix au tumulte des armes,
Et, sage en tes conseils, invincible aux combats,
Sais gouverner, défendre et fonder des états,
Pardonne, si, cédant à l'ardeur qui l'inspire,
Une muse inconnue ose prendre la lyre,
Et chanter en ce jour tes immortels exploits !

Nos Virgiles bientôt, de leurs brillantes voix,
Dans leurs vers avoués du Dieu de l'harmonie,
Sauront plus dignement célébrer ton génie.
Ils diront les hauts faits d'un Alcide nouveau ;
Moi, j'en vais esquisser le rapide tableau.

Tandis qu'aux bords du Rhin une invincible armée
Sur ses hardis succès fixait la renommée,

Digitized by Google

Nos soldats indignés, presque nus, sans secours,
Près des Alpes en vain combattaient pour leurs jours.

Tu parus, et tout prit une face nouvelle.
Aux Rois coalisés la fortune infidelle
S'attacha pour jamais à tes fiers étendards.
Cette chaîne de monts, ces puissants boulevards
Qui, le front couronné d'une éternelle glace,
Portent jusques au ciel leur cime et leur audace,
Opposaient vainement à tes pas triomphants,
Leur masse, leurs frimas, leurs neiges, leurs torrents.
Ils ont vu l'Italie à ton char enchaînée;
Et, marchant vers les murs de Vienne consternée,
Sur toi de l'univers attirant les regards,
Tu menaçais déja le trône des Césars;
Un immortel laurier allait ceindre ta tête....

Mais toi-même arrêtant ta rapide conquête,
De l'Autriche à genoux trop modeste vainqueur,
Tu reçus le grand nom de pacificateur;
Et, te frayant bientôt un chemin sur les ondes,
Vers l'Egypte étonnée et ses plaines fécondes,
On te vit rechercher, ennemi du repos,
Une gloire nouvelle et des périls nouveaux.

Là, loin des champs français qu'illustra ton épée,
Des plus vastes objets ta grande ame occupée
Méditait un projet utile à l'univers.

Dans l'Egypte asservie, au fond de ses déserts,
Tu rappelais les arts à te suivre fidelles.
La victoire déja, de ses puissantes ailes,
Protégeait tes travaux et tes hardis desseins;
Et nouveau Sésostris, de ces climats lointains,
Des beaux lieux que le Nil arrose de ses ondes,
Tu voulais faire encor le lien des deux mondes.

Digitized by Google

Mais bientôt la Patrie eut besoin de ton bras.
Pour la seconde fois le signal des combats
Appelle aux champs d'honneur ses guerriers intrépides.

Des bords de la Tamise aux Palus-Méotides,
Les peuples sont armés contre la liberté.
Le superbe Hongrois, le Tartare indompté,
Le Russe belliqueux, le Sarmate sauvage,
Avides de butin, respirant le carnage,
Comme un torrent fougueux, sur nous précipités,
Envahissent nos champs, menacent nos cités.....

Où sont ces généraux connus de la victoire?...
Ce Joubert, ton ami, compagnon de ta gloire,
Qui, du sein de l'hymen, s'élançant aux combats,
En cherchant le triomphe, a trouvé le trépas?

Ce Moreau qui, deux fois, par ses belles retraites,
Illustra nos revers, et vengea nos défaites:
Moreau! nouveau Turenne, à l'Autriche fatal?

Masséna, son émule et presque son égal,
Dont Gènes admira la défense hardie,
Vainqueur de Suwarow, sauveur de l'Helvétie?.....

Tous ces chefs, loin de toi, flottants, irrésolus,
Combattaient l'ennemi, mais ne l'attaquaient plus.
On eût dit qu'à tes pas la victoire attachée,
Dans le fond des déserts avec toi fût cachée,
Et que tant de héros, favoris du Dieu Mars,
De la guerre, sans toi, redoutaient les hasards.

Des bords de l'Orient, de la brûlante Afrique,
Vole enfin le vengeur de notre République.
Il part: les éléments, à ses ordres soumis,
Respectent son audace..... Au fer des ennemis,

Digitized by Google

A leurs nombreux vaisseaux, protégés par Nuptune,
Il échappe, il arrive.... Enfant de la fortune,
Tu parais, et déja tes invincibles mains
Enchaînent l'anarchie et changent nos destins.
Aux fureurs des partis, à leur aveugle rage,
On te voit opposer ton tranquille courage,
Et bientôt, à ta voix, désarmés, réunis,
Les plus cruels rivaux, les plus fiers ennemis
Immolent à l'Etat leur vengeance homicide.

Législateur, guerrier, indomptable, intrépide,
Tu cours en Italie, et l'aigle des Césars
Ne peut à Maringo soutenir tes regards.

Des rives du Tésin, jusqu'aux sources du Tibre,
Pour la seconde fois s'élève un peuple libre :
Monument glorieux, digne de tes travaux !

La Toscane obéit à des maîtres nouveaux,
Et l'Europe déja, dans une paix profonde,
Te nomme le héros, le bienfaiteur du monde.

Mais l'implacable Anglais, ce fier tyran des mers,
Semblait vouloir encore armer tout l'univers ;
Enfermé dans son île, à l'abri des orages,
Il pouvait défier nos superbes courages.

Par quels ressorts cachés, quels prodiges nouveaux,
Bonaparte, as-tu pu, sans flottes, sans vaisseaux,
Et par le seul effort de ton puissant génie,
De deux peuples rivaux rétablir l'harmonie ?

Déja l'airain brûlant, en tonnant dans les airs,
A proclamé la paix de ce vaste univers ;
Son bruit a retenti dans les deux hémisphères,
Et dans le monde entier il n'est plus que des frères.

Digitized by Google

THERMIDOR AN X.

En vain, dans l'occident, un barbare Africain
De la France voulut affronter le destin.
Cet esclave farouche, affranchi de sa chaîne
N'a que trop usurpé la grandeur souveraine.
Son empire odieux est enfin renversé :
Il expie, en tombant, le sang qu'il a versé.

Mais plus grand dans la paix encor que dans la guerre,
C'est par d'autres vertus qu'exemple de la terre,
Tu veux, digne rival des plus sages des rois,
Faire aimer ton triomphe et chérir tes exploits.

Dans nos temples détruits, profanés, solitaires,
Où l'horrible athéisme, et ses affreux sectaires,
Ont trop longtemps bravé les cieux et les mortels,
Tes mains ont relevé nos antiques autels.

Ces prêtres, ces vieillards, qu'une aveugle furie
Plongea dans les cachots, chassa de leur patrie,
Du fond de leur exil accourent à ta voix :
Il n'est plus de proscrits sous tes heureuses lois.

On te voit, dédaignant l'orgueil de la victoire,
Chercher dans les beaux-arts une plus douce gloire;
Et celui qui, naguère, au milieu des combats,
D'un œil calme et serein défiait le trépas,
Protecteur et rival des amants d'Uranie,
Partage leurs travaux, étonne leur génie.

Entouré de savants, de sages et d'amis,
Illustrés dans la pourpre, avoués par Thémis,
Il médite avec eux, dans un docte silence,
Ce code, objet des vœux de cet empire immense.

Tels ces Consuls fameux, ces maîtres des humains,
Ces enfants du Dieu Mars, ces immortels Romains,

Digitized by Google

Après avoir soumis l'univers en alarmes,
Consacraient à leurs dieux leurs redoutables armes,
Et rendant au Sénat leurs paisibles arrêts,
De tous les citoyens réglaient les intérêts.

Poursuis, Napoléon, ta brillante carrière !
Puissent tes ennemis, du sein de la poussière,
Frappés de ton éclat, de ta gloire éblouis,
Voir leur haine impuissante et leurs complots punis!
Sois le génie heureux qui préside à l'empire !

La France te chérit, et l'univers t'admire :
Il te nomme parmi les plus grands des humains.
La victoire et la paix, de leurs puissantes mains,
A côté des héros qu'illustra leur audace,
T'ont marqué pour jamais une première place.

Et vous, fils de Linus, mortels aimés des Dieux,
Vous d'un peuple guerrier poètes belliqueux,
C'est assez par vos chants, vos hymnes de victoire,
L'exciter aux combats, le pousser à la gloire.
Venez, il en est temps, par de plus doux accords,
De ce peuple enchanté célébrer les transports.
La paix a couronné sa constance immortelle.

O France ! à ton Consul la fortune fidelle
Signale chaque jour par des bienfaits nouveaux.
Tes flottes vont sortir d'un indigne repos;
On les verra bientôt s'élancer sur les ondes,
Et tes braves marins, parcourant les deux mondes,
Se plairont à redire à l'univers charmé,
Ce que peut un héros par la gloire animé.
Du nord jusqu'au midi, du couchant à l'aurore,
Le commerce en tes ports va ramener encore
Les plus riches tributs des lieux les plus lointains.

Digitized by Google

Rien ne peut arrêter tes rapides destins;
Et, tour-à-tour l'exemple et l'effroi de la terre,
Tu règnes par les arts, ainsi que par la guerre.

P. CALLANDREAU, *homme de loi.*

LOGOGRIPHE.

Sur dix pieds, cher lecteur, au gré de ton envie,
Je t'apprends à régler le cours de cette vie.
Et tu pourras connaître aisément qui je suis,
Quoiqu'on m'ait, de nos jours, voulu changer de face.
C'est surtout aux comptoirs que je trouve ma place.
D'ailleurs, étant commun, et d'un modique prix,
A gens de tous états, je deviens fort utile;
Aux plus sages d'entr'eux j'offre même un asile.
En me décomposant, tu trouveras dans moi
Le nom d'un grand prophète, et celui d'un grand roi
Qui fut usurpateur d'un trône de l'Asie;
Celui qui, dans son vol, allant trop près des cieux,
A trouvé dans les mers un trépas glorieux;
Deux rivières de France, un fleuve d'Italie,
Un poète qu'on voit justement applaudir,
Ce que nous aimons tous aux lèvres d'Emilie,
Ce marais si fameux qui vit l'hydre périr;
Un coffret dont le nom annonce la richesse,
Ce qui n'existe pas, un des quatre éléments,
Celle dont un oiseau posséda la tendresse,
Et ce qu'un fier coursier laisse flotter au vent;
Une ville d'Egypte, une autre en Normandie,
Un arbrisseau rampant, un juge de Turquie,
Le nom d'un peuple ancien, la boisson du Normand,
Un poisson d'eau salée, un repas nécessaire,
L'action qu'un voleur a plus de peine à faire,

Digitized by Google

Des arbres toujours verts le plus beau, le plus grand;
Une espèce de chien chéri de mainte belle,
Une arme des anciens, celle des Paladins;
Un animal rusé, le plus beau des jardins,
Ce qui, prenant sans peine une forme nouvelle,
Périt en t'éclairant aux offices divins.

Par R. D. D. L., *abonné.*

CHARADE.

Tu dois à mon premier les enfants de ton fils;
A bien des gens en vain mon second fut promis;
Mon tout est la terreur des vaisseaux ennemis.

ENIGME.

Le nom que j'ai, lecteur, avant de naître,
Quand je suis né ne me sied déja plus.
En m'attendant tu me verras peut-être;
Mais aujourd'hui pour me connaître
Tes efforts seraient superflus.

Mots de l'Enigme, des deux Logogriphes et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *carbo*, charbon.

Le mot du 1.er Logogriphe est *calamus*, plume.

Le mot du 2.e Logogrihpe est *cidre*, où l'on trouve *cire* et *ire*.

Digitized by Google

Œuvres dramatiques du comte Alfieri, *traduites de l'italien, par* C. B. Petitot, 4 *vol. in*-8.°. *Prix* 16 *fr. et* 20 *fr. francs de port. A Paris, chez* Giguet et Michaud, *imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfants, N.°* 6, *et chez* Lenormant, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n.°* 42.

Le goût des spectacles est aujourd'hui plus ou moins répandu chez toutes les nations de l'Europe, et depuis Pétersbourg jusqu'à Lisbonne, il n'y a pas une ville un peu considérable où l'on n'ait élevé un théâtre, qui, par la nature des pièces qu'on y représente, par la manière dont elles sont jouées et par l'accueil qu'elles reçoivent, peut donner la véritable mesure du degré de civilisation où sont arrivés les peuples, du progrès qu'ont fait chez eux les beaux-arts; enfin de l'esprit public qui les anime. L'art dramatique est cultivé avec plus ou moins de succès à Madrid, à Vienne, à Londres; mais ni l'Espagne, où depuis deux siécles il est toujours à son berceau, ni l'Allemagne où l'effrayante fécondité des Schiller et des Kotzbue semble le condamner à une longue enfance, ni l'Angleterre si supérieure aux deux autres, et à laquelle il n'a manqué que la raison et le goût pour polir les essais informes du génie, n'ont encore rien à opposer aux chef-d'œuvres de la Grèce, et sous ce rapport Paris seul peut rivaliser avec Athènes.

Digitized by Google

Le Génie peut éclore dans un siécle d'ignorance et être la production du climat le plus sauvage; semblable à l'éclair, il franchit l'espace, il perce la nuit des temps, il brille à la fois dans les points les plus éloignés; mais c'est toujours d'un seul point que vient nous éclairer le goût, et ses rayons, pareils à la lumière douce et égale que répand l'aurore d'un beau jour, émanent tous du même centre. Il n'y a, il ne peut y avoir qu'un seul foyer où l'on entretienne ce feu sacré, dont la Grèce autrefois fut dépositaire, qui depuis fut transféré à Rome, et qui aujourd'hui est devenu l'héritage de la France, par le soin qu'ont pris de le recueillir et de le ranimer les grands écrivains du siécle de Louis XIV. En vain on nous répète que, dans l'état actuel de l'Europe, les connaissances, par la facilité des communications, prennent partout le même niveau. Si on excepte une classe d'hommes peu nombreuse, qu'une éducation plus soignée amène à peu près au même degré dans tous les pays, nulle part on ne retrouvera plus de lumières qu'en France, nulle part on ne verra, dans la classe ordinaire, plus de personnes en état de goûter et d'apprécier les productions de l'esprit. Il ne suffit pas qu'il se rencontre dans une nation quelques gens éclairés, il faut que le goût y soit général pour qu'on applaudisse des beautés simples et naturelles du genre de celles qu'offrent Sophocle et Racine. Que l'on vante tant que l'on voudra nos voisins, le peuple qui ne voit rien au dessus des beautés monstrueuses de Shakespear, ne saurait, sous le rapport du goût et des lumières, le disputer à celui qui prend plaisir

Digitized by Google

aux immortels ouvrages de l'auteur d'Athalie.

C'est la France qui la première a su transporter sur son théâtre toutes les beautés de la scène antique, et se les approprier en les adaptant aux mœurs et au génie des modernes. Elle seule a conservé le sentiment du beau, qui doit être le même dans tous les temps et dans tous les pays, parce qu'il est fondé sur les règles immuables de la raison.

Ainsi l'art, quant au fond, n'a pas changé; la loi des trois unités subsiste aujourd'hui comme du temps d'Aristote; la piété, la terreur, les grandes passions humaines sont toujours les ressorts de la tragédie; mais nos usages, si différents à quelques égards de ceux des Grecs et des Romains, ont dû modifier les formes théâtrales. En effet, nos théâtres sont bornés, ceux des anciens étaient immenses; ils chantaient plutôt qu'ils ne déclamaient leurs tragédies, nous récitons les nôtres; ils n'avaient pas d'actrices, et tous les rôles de leurs pièces étaient remplis par des hommes; chez nous les femmes admises sur la scène, ajoutent encore au plaisir en rendant l'illusion plus parfaite. Si la suppression des chœurs ôte quelque chose à la pompe du spectacle, nous regagnons en vraisemblance ce que nous perdons du côté de l'appareil. Si nos assemblées sont moins nombreuses, elles sont en général mieux choisies; enfin la nature chez nous a moins besoin d'être exagérée, et notre scène plus resserrée se prête à des effets qui seraient absolument perdus sur un plus grand théâtre. Ces avantages dont étaient susceptibles les pièces modernes, Racine les a mieux sentis que personne, lorsqu'il nous a développé les

Digitized by Google

nuances les plus délicates des passions. Tout admirateur qu'il était des anciens, il n'a point courbé servilement son génie devant le leur; il a évoqué les ombres de Sophocle et d'Euripide; mais c'est sa voix et non la leur qu'il nous a fait entendre; il s'est rendu propre tout ce qu'il leur a emprunté; enfin il a tellement perfectionné ses modèles que c'est désormais dans ses écrits que les modernes doivent puiser les principes de l'art théatral. En effet, les langues anciennes, et surtout la langue grecque ne sont à la portée que d'un petit nombre de savants, tandis que le français est devenu classique; on l'apprend, comme on étudiait autrefois le grec à Rome, et dans toute l'Europe son étude fait partie d'une éducation libérale. C'est à nos richesses littéraires en tout genre, et surtout à la supériorité de notre théâtre, qu'est due l'universalité de la langue française. Cette supériorité est généralement reconnue, et l'Angleterre seule, aveuglée par des préventions nationales, a voulu nous contester le premier rang; mais cette prétendue rivalité ne fait que retarder chez elle les progrès de l'art, et assurer à jamais notre prééminence.

Par une sorte de fatalité, l'Italie elle-même, si riche en productions d'un autre genre, a été longtemps sans voir éclore dans son sein une bonne tragédie. Rome ancienne fut à peu près réduite aux déclamations de Sénèque, et l'Italie moderne, avant Alfieri, pouvait à peine citer deux pièces dont les titres eussent traversé les monts. La Sophonisbe de Trissino, la Mérope de Maflei n'étaient guères connues que de nom, et leur réputation devenait un objet de sur-

Digitized by Google

prise pour ceux qu'elle avait engagés à les lire. On a voulu assigner différentes causes de cette stérilité, comme si elle était particulière à l'Italie; mais sans nous engager dans une discussion oiseuse, tâchons de faire connaître le seul auteur tragique qu'elle puisse offrir aux étrangers.

Alfieri a composé dix-neuf tragédies; il est à remarquer qu'il n'a lutté qu'une seule fois avec *Racine*, dans le sujet de la *Thébaïde*, ou des *Frères ennemis*, tandis qu'il entre jusqu'à cinq fois en lice avec *Voltaire*, dont il ne craint pas de refaire les meilleurs pièces telles que *Mérope*, *Oreste*, *Brutus*, *la Mort de César*. Nous allons comparer l'*Oreste* d'*Alfieri* avec celui de *Voltaire* et avec l'*Electre* de *Sophocle* et de *Crébillon*. Cette comparaison, précédée de quelques détails sur le système tragique qu'a adopté l'auteur italien, mettra nos lecteurs à même d'apprécier sa manière et de juger de ses beautés et de ses défauts. Voici comme il s'exprime lui-même:

« La tragédie en 5 actes, remplie par le sujet seul, « dialoguée par les personnages agissants, et non par « des confidents et des spectateurs de l'action; la tra- « gédie ourdie d'un seul fil, rapide autant que le per- « mettent les passions qui cherchent plus ou moins à « s'étendre, simple avec art, terrible sans qu'elle outre « la nature, brûlante comme mon cœur me l'a inspi- « rée, voilà la tragédie que j'ai conçue, que j'ai peut- « être indiquée, et dont je n'ose me flatter d'avoir « donné des exemples.

« L'auteur (dit-il dans un autre endroit en parlant « de lui-même) s'est privé de tout ce qui pouvait nuire « à la simplicité du sujet, dont il s'est fait une loi « sacrée de ne jamais s'écarter depuis le premier vers « jusqu'au dernier. Dans les autres tragédies on peut « perdre des scènes entières sans cesser de suivre l'ac- « tion; dans celle-ci on ne peut perdre un seul vers

Digitized by Google

« sans que l'intelligence et la clarté n'en souffrent beau-
« coup.....; on n'y voit point de ces person-
« nages inconnus à eux-mêmes et aux autres, etc. »

L'estimable traducteur d'*Alfieri*, le citoyen *Petitot*, dans un discours préliminaire plein de goût et d'observations judicieuses, a remarqué, avec raison, que si cette simplicité grecque, à laquelle l'auteur s'était religieusement attaché, rendait ses pièces plus rapides, et donnait lieu à des beautés du premier ordre, d'un autre côté elle le forçait à multiplier les monologues, et à reproduire souvent les mêmes situations. Ses tragédies, à force d'être simples, sont quelquefois arides et même obscures, tandis que *Racine* a très-bien senti qu'il fallait remplir le vide que laissait chez nous la suppression des chœurs des anciens par des développements et par des épisodes liés au sujet. Les beautés de détail doivent nous dédommager de la pompe dont leurs théâtres étaient susceptibles, et que ne peuvent comporter les nôtres; mais venons à l'examen d'*Oreste*.

On sent bien qu'il s'agit moins ici de faire l'analyse des quatre pièces que nous allons comparer, que de présenter un aperçu rapide de la manière dont chaque auteur a envisagé son sujet. Dans Sophocle, l'exposition a lieu dès la première scène entre Oreste et son gouverneur, personnage conforme à la simplicité des mœurs antiques, plus lié à l'action que ne l'est le Pammène de Voltaire; mais qui ne s'empare pas du principal rôle, comme le Palamède de Crébillon; ils développent leur projet, ils vont l'exécuter. Electre arrive et toute la scène est remplie de sa douleur; la vengeance

Digitized by Google

de son père, le retour de son frère, voilà les seules idées qui l'occupent. La douceur de Chrysothémis contraste avec ses emportements; elle avoue elle-même que ses discours ne conviennent ni à son sexe ni à son âge; mais elle est aigrie par un long malheur, elle est injustement opprimée; quelles plaintes peuvent être plus légitimes? Le caractère de Clitemnestre est odieux comme il devait l'être. Les regrets qu'elle éprouve en apprenant la mort de son fils sont bientôt étouffés par la joie de se voir enfin délivrée des craintes que lui inspirait le retour d'Oreste. Ce n'est pas pour elle qu'a voulu nous intéresser Sophocle, c'est pour Electre, en faveur de laquelle l'intérêt est porté à son comble dans la fameuse scène de l'Urne, imitée par Voltaire. Quant au dénouement, il est terrible, il est affreux. Oreste poignarde sa mère, et son bras n'est pas égaré, comme l'ont supposé les auteurs modernes. On entend derrière le théâtre les cris de Clitemnestre qui demande grâce à son fils, et Electre l'exhorte à consommer la vengeance. Au même moment Egyste arrive, il vient d'apprendre la mort d'Oreste; il demande à voir son cadavre; il lève le voile, et il découvre le corps de Clitemnestre. Oreste qui est toujours présent l'entraîne au lieu où il a massacré Agamemnon, et c'est là qu'il va l'immoler en lui annonçant que son corps sera privé de sépulture.

Crébillon, dans le plan de son Electre, s'est entièrement écarté des combinaisons de Sophocle; ne trouvant pas dans la pièce grecque de quoi fournir la matière de cinq actes, il a mieux aimé, dit-il, coudre à la sienne des

Digitized by Google

épisodes que de la remplir par des déclamations. Il y a longtemps qu'on a prononcé sur le double amour aussi froid qu'inconvenant qu'il a introduit dans un sujet aussi terrible ; mais la force avec laquelle sont tracés les rôles de Palamède et d'Electre ; les beautés sombres et vraiment tragiques qu'offrent le dénouement et les fureurs d'Oreste, couvrent et font presque oublier ces défauts.

Un ouvrage dont la plupart des décisions sont dictées par le Dieu du goût, le Cours de littérature énonce positivement que l'Oreste de Voltaire l'emporte de beaucoup sur l'Electre de Sophocle ; mais l'infaillibilité de M. de Laharpe semble l'abandonner dès qu'il s'agit de juger Voltaire, et cet excellent critique n'a pas toujours su se défendre d'une partialité bien naturelle en faveur du grand homme dont il avait été le contemporain, l'élève et l'ami. Sans doute une grande partie des beautés de l'original grec se retrouve dans la pièce française, et s'y retrouve revêtue du brillant coloris de l'auteur de la Henriade. Mais, nous le demandons, est-ce avoir embelli Sophocle que d'avoir substitué tout un premier acte vide d'action à l'exposition si rapide de l'Electre. Quelque belles maximes que débite Pammène, est-ce un personnage aussi agissant, aussi lié à la pièce que l'est le gouverneur d'Oreste? Voltaire ne s'est-il pas mépris sur le genre d'intérêt qu'il devait exciter, en calquant le rôle de Clitemnestre sur celui de Sémiramis, et en offrant dans elle une femme faible et repentante, au lieu de lui conserver, comme a fait Sophocle, une attitude fière et un cœur inaccessible aux remords.

Digitized by Google

La reconnaissance si naturelle et si touchante dans l'Electre, après la scène de l'Urne, est-elle aussi heureusement placée dans l'Oreste, où le frère ne se découvre à sa sœur, que lorsque cette dernière, abusée par un faux récit, vient pour le poignarder? Enfin le soulèvement du peuple en faveur d'Oreste, forme-t-il un dénouement aussi vraisemblable, aussi tragique que celui de Sophocle?

Alfieri a imité une partie de ces défauts; il en a quelques-uns qui lui sont personnels, comme il a des beautés qui ne sont qu'à lui. Il a pris dans Voltaire le caractère de Clitemnestre et le dénouement. Fidelle à ses principes, il a supprimé le rôle de Chrysothémis et celui du gouverneur d'Oreste. Electre et Pilade, Egysthe et Clitemnestre, voilà tous les personnages de sa pièce. Le premier acte marche aussi peu vers l'action que celui de Voltaire, il a de plus l'inconvénient de commencer par un monologue. Dans une scène entre Electre et Clitemnestre, la première révolte par sa dureté, et la seconde intéresse par son repentir. Croyez-vous, dit Clitemnestre, que je sois heureuse avec Egysthe?

ÉLECTRE.

« Heureuse! le méritez-vous? Le ciel [illegible] me
« jamais les mortels ne fussent heur[illegible]
« crimes. Votre malheur est écrit dans [illegible]
« nel du destin. Vous n'éprouvez encore [illegible]
« miers tourments; un autre prix [illegible]
« ives du Cocyte. Là, vous serez obl[illegible]
« nir les regards menaçants de l'époux q[illegible]
« sassiné; là, vous ferez frémir, à vo[illegible]
« ombres de nos aïeux; là, vous en[illegible]
« inexorable des royaumes sombres, se pla[illegible]

« qu'il n'existe aucun supplice qui puisse égaler votre « crime. »

CLITEMNESTRE.

« Que puis-je vous dire? implorer votre pitié? je « ne la mérite pas. Cependant, ma fille, si vous pou- « viez lire dans mon cœur. — Mais qui pourrait sans « horreur porter ses regards dans le fond de ce cœur « souillé d'un si grand crime. Je ne puis blâmer en « vous la haine, ni la colère. Vivante, j'éprouve « déja tous les tourments du Tartare. A peine ma « main eut-elle porté le coup, qu'un repentir « prompt, mais hélas! trop tardif, s'empara de moi. « Depuis ce moment, le spectre sanglant de mon époux « me poursuit la nuit et le jour. Si je veux marcher, « il me précède en laissant derrière lui une longue « trace de sang; sur le trône, dans les festins, il s'as- « sied toujours à mes côtés. S'il arrive quelquefois que « le sommeil ferme mes yeux, ce spectre m'apparaît « dans mes songes; je le vois déchirer sa plaie de ses « mains furieuses, les remplir d'un sang noir, et me « jeter ce sang au visage. A d'affreuses nuits succè- « dent des jours encore plus affreux: ma vie est une « longue mort. — Electre, quoique je sois criminelle, « je suis toujours votre mère. Ne prenez-vous aucune « part à mes plaintes? »

On voit qu'Alfiéri ne manque ni de traits de force, ni de couleurs tragiques, quoiqu'il ne les emploie pas toujours à propos. La scène suivante où Egysthe reproche à Clitemnestre son crime, en offre encore un exemple. Electre témoin de leur querelle s'écrie:

« O joie nouvelle pour moi! unique joie dont j'aie « joui depuis deux lustres! Je vous vois tous les deux « en proie à la colère et aux remords. J'entends en- « fin quelles doivent être les douceurs d'un amour « adultère et homicide: il n'y a plus de prestige; « vous vous appréciez tous les deux. Puisse le mépris « vous conduire à la haine, et la haine à la mort! »

Dans Sophocle, les emportements d'Electre

Digitized by Google

sont justifiés par l'indigne traitement qu'elle éprouve, par la dureté de Clitemnestre. Ici, c'est Electre qui injurie, qui menace sa mère suppliante.

La pièce ne commence véritablement, comme dans Voltaire, qu'au second acte. Encore, dans la première scène, Oreste et Pilade arrivent là sans qu'on sache trop comment et sans avoir de projet arrêté. Oreste s'y exprime plutôt en fanfaron qu'en prince qui médite une entreprise grande et difficile. Il ne parle que de massacrer le tyran; il se flatte que son épée, que son nom seul suffira pour dissiper les soldats d'Egysthe; mais dans la scène suivante il revient à cette fureur sombre qui est son vrai caractère, et sa reconnaissance avec Electre y est tracée d'une manière neuve. Les deux amis, sans connaître Electre, s'adressent à elle comme des étrangers qui ont une nouvelle importante à communiquer au roi. Entrez, leur dit-elle, dans le palais, moi, j'irai vers la tombe.....

ORESTE.

« La tombe! où est-elle? que renferme-t-elle? »

ÉLECTRE.

« Ne la voyez-vous pas à droite? c'est la tombe « d'Agamemnon. »

ORESTE.

« O ciel! »

ÉLECTRE.

« Vous frémissez à cette vue; vous avez donc été « instruits de l'horrible mort qu'il trouva en revenant « à Argos?

PILADE.

« Où le bruit n'en est il pas parvenu. »

Digitized by Google

ORESTE.

« O tombe sacrée du roi des rois ! n'attends-tu pas « une victime ? tu l'auras. »

ELECTRE.

« Que dit-il ? »

PILADE.

« Je ne l'ai pas entendu. »

ELECTRE.

« Il parle de victime : pourquoi ? la mémoire d'Atride « lui est-elle chère ? »

PILADE.

« Depuis quelque temps il est privé de son père ; « ce lugubre aspect renouvelle sa douleur. (à Oreste) : « Rentre en toi-même, ami. Insensé, devais-je me fier « à toi ? »

ÉLECTRE.

« Il tient ses regards fixés sur cette tombe ; la fu- « reur étincelle dans ses yeux ; il semble méditer une « grande entreprise. O qui que vous soyez, que vou- « lez-vous faire ? »

ORESTE.

« Laissez m'en le soin. »

PILADE.

« Il ne vous écoute déja plus. Madame, excusez « ses transports insensés ; ne faites aucune attention à « ses discours ; il est hors de lui. (à Oreste) : Tu « veux donc absolument te découvrir ? »

ORESTE.

« Je plongerai mon épée dans le sein du traître, « autant de fois qu'il est sorti de gouttes de sang de « cette horrible plaie. »

ÉLECTRE.

« Il n'est point égaré ; un père.... »

Digitized by Google

ORESTE.

« Oui, un père me fut enlevé. O rage ! il n'est point « encore vengé. »

ÉLECTRE.

« Qui es-tu donc, si tu n'es Oreste ? »

PILADE.

« Qu'entends-je ? »

ORESTE.

« Oreste ! qui m'appelle ? »

PILADE.

« Tu es perdu. »

ÉLECTRE.

« Electre t'appelle ; je suis Electre ; c'est moi, mon « frère, qui te presse dans mes bras. »

ORESTE.

« Où suis-je ? que dit-elle ? Pilade ? »

ÉLECTRE.

« Pilade, Oreste, chassez toute crainte ; je ne vous « ai point trompés. Oreste, je t'ai reconnu à ta fu- « reur ; à sa douleur, à son amour, peux-tu ne pas « reconnaître Electre ? »

On peut, d'après ce morceau, se former une idée du génie d'Alfiéri. Quelle vérité, quelle rapidité dans le dialogue ! Il faut avouer qu'une pareille scène doit faire oublier bien des défauts. On retrouve encore le même pinceau, la même énergie portée jusqu'à la férocitée dans la scène où Pilade et Oreste annoncent à Clitemnestre la mort de son fils. Egysthe est absent, la reine les rencontre et les interroge. Les ménagements que Pilade croit devoir prendre, forment un contraste frappant avec la

Digitized by Google

dureté des réponses d'Oreste. Chacune de ses réponses est un coup de poignard pour la malheureuse mère, dont la douleur véritable ne peut manquer d'intéresser le spectateur. La même situation est traitée bien différemment dans Sophocle; Clitemnestre se ressouvient un moment qu'elle est mère; mais comme si elle regrettait d'avoir donné quelque chose à la nature, elle reprend bientôt son caractère odieux, et ne voit dans la mort de son fils qu'un événement heureux qui va lui faire couler des jours tranquilles, en la délivrant des craintes qui l'assiégeaient sans cesse.

Dans l'entrevue avec Egysthe, les deux amis sont découverts; il ignore cependant lequel des deux est Oreste. Ils veulent mourir l'un pour l'autre; mais ce combat de l'amitié, si sublime dans Iphigénie en Tauride, produit ici peu d'effet, parce qu'on sent bien qu'il est inutile. « Egisthe, dit Electre en montrant Oreste, celui-« ci est Pilade, et il te cache la vérité pour « sauver son ami.... Sauver son ami? répond « Egysthe! Eh! ne mourrez-vous pas tous les deux. » Le dénouement se rapproche de celui de Voltaire. Oreste et Pilade, qu'on envoyait à la mort, sont délivrés par le peuple. Egysthe fuit; on le ramène chargé de chaînes, et Clitemnestre, qui volait à sa défense, tombe avec lui sous les coups d'Oreste. La scène où ce dernier cherche Egysthe pour l'immoler, est encore remarquable par son énergie. Oreste accourt furieux, et s'écrie:

« Qu'aucun de vous ne se prépare à tuer Egysthe;
« C'est mon fer seul qui doit le frapper. Egysthe!
« où es-tu, lâche? Egysthe, où es-tu! viens, la voix

« de la mort t'appelle. Où es-tu ? ne sors-tu pas ? « Ah ! perfide, tu te caches, mais c'est en vain ; je « te poursuivrai jusque dans le fond de l'Erèbe ; tu « verras, tu verras bientôt si je suis fils d'Atride. »

ÉLECTRE.

« Il n'est point ici. »

ORESTE.

« Perfides, vous l'avez peut-être immolé sans moi !

PILADE.

« Il a fui de ce palais avant notre arrivée. »

ORESTE.

« Il se cache dans ce palais ; je saurai l'en tirer. Je « te traînerai par les cheveux, Egysthe. Tes prières « sont vaines ; le ciel, la terre ne te déroberaient pas « à ma fureur ; je te ferai sillonner la poussière jus- « qu'à la tombe d'Atride : là, je ferai couler à grands « flots tout son sang adultère. »

ÉLECTRE.

« Oreste, ne me crois-tu pas ? »

ORESTE.

« Qui es-tu ? je veux Egysthe. etc. »

Le lecteur, qui voudra pousser plus loin cet examen, et suivre dans ses détails la comparaison que nous avons indiquée, se convaincra que Crébillon et Alfiéri, en se jetant dans des excès contraires, ont une foule de beautés qu'ils ne doivent qu'à eux ; que Voltaire, qui a le plus suivi les traces de Sophocle, a évité une partie de leurs défauts, et laisse cependant encore beaucoup à desirer ; mais que le poète grec plane au dessus d'eux tous, et que le sujet d'Electre est encore à la disposition d'un homme de génie.

Presque toutes les pièces d'Alfiéri mérite-

Digitized by Google

raient une pareille analyse, et presque toutes offriraient de nouvelles preuves de son talent; quoique plusieurs d'entre elles soient plus ou moins défigurées par l'exagération de ses opinions politiques. On y verrait que le C. Legouvé, dans Etéocle et Polinice, et surtout le C. Lemercier, dans Agamemnon, ont su profiter des tragédies composées par notre auteur, sur les mêmes sujets. Il est difficile de deviner quel motif a pu engager le traducteur à intervertir l'ordre dans lequel Alfiéri a composé ses pièces, pour les assujettir à un ordre chronologique, basé sur les époques auxquelles ont eu lieu les actions qu'elles représentent. On aurait, ce semble, mieux aimé voir dans l'auteur les progrès du talent, et comparer les essais de sa jeunesse aux productions d'un âge plus avancé. Quoi qu'il en soit, par nos différentes citations nous avons déja fait l'éloge du C. Petitot; et l'on a dû remarquer que sa traduction est précise, élégante, harmonieuse. Il a rendu l'énergie et la concision du style de l'original, et en a évité l'obscurité; sorte de défaut qu'avait affecté Alfiéri, pour se rapprocher du Dante, dont il était l'admirateur passionné. Dans un discours préliminaire, composé dans un excellent esprit, et dont nous avons déja parlé, le C. Petitot donne des détails très-curieux sur la vie et sur les ouvrages politiques du comte Alfiéri. On y verra comment son ame ardente se laissa entraîner à toutes les erreurs démagogiques qu'il abjura depuis. Nous terminerons cet article par la citation suivante, tirée d'un de ses ouvrages les plus féconds en principes anarchiques, et dans lequel il s'exprime ainsi sur la philosophie française.

Digitized by Google

« Une insouciance générale sur toutes les religions, « fruit comme toutes les mauvaises choses de l'in- « fluence d'un prince, nous porte à ne point admi- « rer les Saints comme de grands-hommes, quoiqu'ils « l'aient été. Cela vient je crois de cette demi-philo- « sophie universellement répandue dans ce siécle par « quelques écrivains très-agréables et très-bons quant « au style ; mais superficiels et faux quant aux choses. « Leurs livres, passant dans toutes les mains, écrits « avec une séduisante facilité, donnent une certaine « force d'esprit aux hommes qui n'en ont aucune par « eux mêmes ; il l'accroissent dans ceux qui en ont un « peu ; mais ceux à qui la nature en a donné une plus « grande, s'éloigneraient de la bonne route par la lec- « ture de ces livres, s'ils n'en avaient pas médité d'au- « tres plus énergiques et plus vrais. Cette philosophie « légère empêche d'analyser, d'étudier et d'apprendre « la science de l'homme : de-là viennent ces vues « courtes qui empêchent d'apercevoir le grand-homme « dans le *saint*, et le *saint* dans le grand-homme.

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de faire eux-mêmes les réflexions auxquelles pourraient donner lieu ce passage remarquable ; elles nous entraîneraient trop loin, et seraient d'ailleurs trop étrangères au sujet que nous venons de traiter.

De Wailly.

VARIÉTÉS.

Ode *sur la mort de* Dolomieu, *précédée d'une notice sur ce naturaliste ; par* M.me Fortunée B. Briquet, *de la Société des belles-lettres de Paris, chez* Pougens, *quai Voltaire*, n.° 10.

Dolomieu était connu par son goût pour les sciences et par des travaux utiles dans la minéralogie. Sa vie

Digitized by Google

et sa fortune étaient consacrées à recueillir les produits des montagnes et des volcans ; la mort vint le surprendre au milieu de ses recherches. Il doit à ses malheurs une triste célébrité ; sa longue détention à Messine abrégea peut-être ses jours ; mais elle lui valut l'honneur de voir plusieurs Souverains s'intéresser à sa délivrance qui fut une des conditions expresses de l'armistice conclue, le 29 pluviose an IX, entre l'armée française et les troupes napolitaines. La notice de M.me Fortunée Briquet est remplie de détails intéressants sur ce savant estimable ; elle est d'ailleurs écrite dans un style convenable au sujet. Tout ce qui demande de la sensibilité et des graces est du ressort des femmes ; leur ame s'épanche sans peine dans les conversations comme sur le papier, et l'expression la plus juste découle de leur plume avec la même facilité qu'elle se serait venue placer sur leurs lèvres. Mais tout ce qui exige du travail, des efforts, de la contrainte, tout ce qui ne peut être rendu facile qu'à force d'art, convient exclusivement aux hommes. Il semble surtout que les transports du délire pindarique, si bien dépeints par Rousseau dans son Ode au comte du Luc, ne peuvent être éprouvés que par eux. Il est vrai que Sapho a manié la lyre avec succès, mais le court fragment qui nous reste de ses poésies, est entièrement consacré à l'amour, et c'est peut-être le seul morceau de verve qui soit jamais sorti de la tête d'une femme ; encore est-il dicté par une passion brûlante. C'est aux hommes à chanter, aux femmes à inspirer leurs chants, comme l'a dit le C. Le Brun dans les jolis vers qu'il adresse à une dame pour la détourner d'écrire :

« Voulez-vous ressembler aux Muses,
« Inspirez, mais n'écrivez pas. »

Nous ne serons pas aussi sévères que le C. Le Brun, nous ne sommes pas assez ennemis de nos plaisirs pour

Digitized by Google

vouloir empêcher les femmes de nous charmer quelquefois par leur plume, comme elles le font si souvent avec leurs voix. Il faudrait n'avoir pas lu les lettres charmantes de M.me de Sévigné pour leur interdire le genre épistolaire. Celui des romans a été traité par elles avec presqu'autant de succès. Mais des genres plus sérieux effaroucheraient les graces qui doivent toujours marcher à leur suite, nous ne voulons d'elles que des productions qui nous rappellent leurs agréments.

Le C. Le Brun s'est lui-même un peu départi de la sévérité de ses principes, dans le compte qu'il a été chargé de rendre à la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut, de l'Ode sur la mort de Dolomieu; et il n'a pu s'empêcher d'applaudir au talent de l'auteur. Toute la classe a partagé les sentiments de son rapporteur, et le C. Laporte du Theil, secrétaire, en a été l'organe auprès de M.me Fortunée Briquet, et lui a adressé, au nom de ses confrères, une lettre de remercîment où l'on retrouve toute l'urbanité et toute la galanterie française. Voici quelques strophes de cette Ode, que le défaut d'espace ne nous permet pas de citer tout entière.

Muses, d'un crêpe noir entourez vos portiques;
Suspendez à leur voûte un lugubre flambeau.
O Muses! entonnez de funèbres cantiques;
Dolomieu descend au tombeau.

Depuis si peu de jours il revoyait ses proches,
Et ses nombreux amis, et ses admirateurs:
Il ressent de la mort les soudaines approches;
Il meurt dans sa famille en pleurs.

Ah! si par les accents d'un sublime délire,
On pouvait vous fléchir, inflexibles Destins,
Du Pindare français * il entendrait la lyre;
Il s'assiérait à nos festins.

* Le Brun. (*Note de madame Briquet.*)

Digitized by Google

Cette dernière strophe paraît imitée de l'Ode adressée par l'ancien Pindare français au comte du Luc, et que nous avons déja citée. Nous engageons nos lecteurs à relire, à ce sujet, ce morceau de poésie, l'un des plus beaux qui aient été faits dans notre langue.

Mais il n'est plus le temps des heureuses merveilles,
Et deux fois vers la vie on ne prend point l'essor;
En perdant Dolomieu, pour toujours de ses veilles
Nous perdons aussi le trésor.
O vous dont il connut les secrets, les abîmes,
Montagnes et volcans, vous surtout, ô Simplon!
Il ne gravira plus vos orgueilleuses cimes,
Le successeur de Daubenton.

Les strophes suivantes rappellent ce que Dolomieu eut à souffrir pendant sa captivité. Il est toujours pénible de s'arrêter sur de semblables détails, et nous aimons mieux citer celle où l'auteur paye un juste tribut de reconnaissance au président de la société royale de Londres, qui était alors à Messine, et qui prodigua toutes sortes de secours au savant prisonnier.

Illustre Anglais, ô Banck! accepte nos hommages;
Que rien de ton bonheur n'interrompe le cours.
Ton nom rayonnera de gloire dans les âges:
Le malheur reçut tes secours.

Il ne nous siérait pas de nous montrer plus difficile que le citoyen le Brun et que l'Institut; nous croyons cependant que le talent de madame Fortunée Briquet l'appelle à un autre genre que celui de l'Ode, qui exige l'emploi de tous les moyens de la poésie, et dans lequel il a été donné à si peu de personnes de réussir.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

Aucune nouveauté; mais la scène française supporte une pareille disette. Elle a des magasins si bien fournis! Corneille, Racine et Voltaire l'ont approvisionnée pour longtemps; je ne parle pas de Molière, de Regnard et de nos autres bons comiques: on dédaigne aujourd'hui leurs productions.

Les comédiens français devraient cependant craindre d'user leurs chef-d'œuvres tragiques. Ils pourraient varier davantage les plaisirs du public; on serait bien aise de voir paraître, de loin en loin, quelques ouvrages du second ordre; *Ino* et *Mélicerte*, de La Grange-Chancel, ne serait pas indigne des honneurs de la représentation; La *Cléopâtre*, de La Chapelle, a des beautés qui seraient senties aujourd'hui. L'*Absalon*, de Duche, est un ouvrage fort supérieur à toutes nos tragédies modernes. Il est surtout très injuste d'avoir banni du théâtre le *Manlius*, de La Fosse, la première des tragédies de la seconde classe, préférable, même pour l'art, la profondeur et l'énergie, à beaucoup de pièces plus fameuses. On joue quelquefois *Gabrielle de Vergy*, sans doute par complaisance pour une actrice, qui ne sait pas que l'expression d'un sentiment noble et vrai fait plus briller le talent, que les convulsions, les cris, et le râlement de la poitrine; mais *Zelmire* qu'on ne joue jamais, *Gaston et Bajard* qu'on joue très-rarement, pourroient servir à nous reposer un peu du sublime de Corneille et de la perfection de Racine. Je nommerais ici le *Warwick*, de La Harpe, si cet écrivain, jaloux désormais d'une autre gloire et d'une couronne moins fragile, n'eût retiré toutes ses pièces du théâtre. Le destin le plus bizarre est celui de Campistron; ce poète gascon a fourni la carrière la plus brillante; il a longtemps consolé Paris de la perte de

Racine; il a longtemps occupé, presque seul, le Théâtre français. Le fameux acteur Baron fut pour lui ce que Le Kain fut depuis pour Voltaire. Baron avait fait tomber l'enflure de la déclamation théatrale, il l'avait ramenée à cette noble simplicité, qui s'allie si bien à tous les effets tragiques; ce qui dominait dans son jeu, c'était la finesse, l'intelligence, la grace et la dignité. Il était bel homme, homme à bonnes fortunes, d'un excellent ton, et d'une insupportable vanité. Pénetré de ce grand principe que, même dans la peinture des passions, il faut garder une certaine mesure; qu'il vaut mieux rester en deçà que d'aller au-delà, et que le pathétique n'est qu'une difformité, lorsqu'il n'est pas accompagné de la décence et de la grace: Baron ne fut jamais sur la scène un furieux, un de ces héros forcenés, qui ont plus besoin d'être exorcisés, qu'ils ne méritent d'être admirés; il plaisait à l'esprit sans l'étonner, et il aimait mieux toucher le cœur que de le déchirer. *Nous avons vu Baron*, dit Voltaire, dans une de ses préfaces, *il était noble et décent, mais c'était tout.* C'était beaucoup: Les tragédies de Campistron semblaient faites pour lui, l'acteur couvrait des agréments de sa diction, le style pauvre et nu du poète. Il relevait les tirades les plus faibles, par un accent enchanteur. Les femmes aimaient son air et sa tournure, elles se plaisaient à l'entendre parler d'amour; telle était alors la délicatesse des mœurs et de l'esprit, toutes les fibres du cœur étaient si sensibles, qu'on n'avait pas besoin, pour l'émouvoir, d'atrocités, de hurlements et de fureurs: des sentiments doux et tendres remuaient alors plus puissamment les ames, que ne peuvent le faire aujourd'hui les meurtres, les crimes, les horreurs les plus recherchées, et font l'attirail de l'électricité dramatique. Dufresne et Grandval ont marché sur les traces de Baron; ils ont préféré la décence, la noblesse et la grace au pathetique déchirant qui, trop souvent, est accompagné de contorsions hideuses. Ces trois acteurs avaient donc laissé de la place au talent extraordinaire de Le Kain. Cet acteur fit une grande sensation, parce qu'il remua plus fortement les ames, surtout parce qu'il trouva l'heureux secret d'enchaîner, sous les lois de l'art, les

Digitized by Google

mouvements de l'ame les plus impétueux et les plus déréglés, de conserver de belles formes aux emportements les plus fougueux, et de raisonner jusqu'au délire des passions. Mais Le Kain, une fois parvenu aux dernières bornes de son art, au plus haut degré de l'expression tragique, qu'a-t-il laissé à faire à ses successeurs? Quelle ressource leur a-t-il léguée, sinon les convulsions, les épilepsies, la frénésie, et pour théâtre, l'hospice de Charenton. Voici comment un art quelconque subit une décadence obligée, au moment où il touche à sa perfection, parce que les artistes veulent enchérir les uns sur les autres, et se signaler par quelques innovations. Quand on ne peut plus monter, il faut descendre : au défaut de beautés nouvelles, qui deviennent alors presqu'impossibles, on essaie d'accréditer des défauts nouveaux. Pour revenir à Campistron, toute sa gloire s'est évanouie avec Baron. Ses tragédies n'étaient que des paroles sur lesquelles Baron mettait la musique. Le charme est rompu,

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Il n'y a aucune de ses pièces qui puissent se soutenir aujourd'hui sur la scène, si ce n'est *Andronic*, mais il serait absolument nécessaire que le rôle principal fût joué par Lafond.

Le Public, à tous les théâtre, est absolument dépendant des acteurs, parce qu'il peut, encore moins qu'eux, se passer de spectacles. Ils abusent de sa curiosité, de son besoin; et c'est ainsi que nous sommes toujours asservis par nos passions; la manie des spectacles contribue à rendre les spectacles moins agréables, lorsque les comédiens, sans aucun effort, sans aucun talent, attirent les spectateurs. Un acteur se forme un petit état de certains rôles qu'il croit bien jouer; l'amour-propre et la paresse l'engagent à s'en tenir là; il est peu tenté de faire des excursions dans le répertoire, pour essayer des rôles dont il faut charger sa mémoire, et dont il craint que son talent ne soit écrasé. Ainsi, pour ménager sa tête et sa réputation, il faut que le public soit condamné à se nourrir des mêmes mets jusqu'à la satiété.

Digitized by Google

THÉATRE DE LOUVOIS.

Je ne compte pas parmi les nouveautés le *Voyage interrompu*, ou l'*Heureuse rencontre*, malheureux avorton qui n'a eu qu'une heure d'existence ; il fallait qu'il renfermât de grands principes de mort ; car l'air de ce théâtre est extrêmement favorable aux tempéraments faibles ; on n'y meurt presque point, mais on y végète, et la santé dans ce pays-là ressemble à la convalescence.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Ce seroit une semaine bien funeste que celle qui n'offriroit sur cette scene légère aucune production nouvelle ; là, les nouveautés se succèdent et se chassent comme les nuages et les flots : c'est-là qu'on a résolu avec succès un problême en vain proposé depuis longtemps, qui consiste à trouver un moyen de soutenir un théâtre avec des pièces qui tombent.

On sait que le gouvernement vient de célébrer, d'une manière noble et philanthropique, cette fameuse époque du 14 juillet, qui mêlait à de grands et mémorables événements, des souvenirs douloureux pour l'humanité. Il appartenait au génie réparateur et conservateur de faire de la reproduction de l'espèce humaine un motif de fête ; de substituer à de vaines démonstrations d'une alégresse stérile, la véritable joie des affections sociales. L'acte de bienfaisance le plus utile et le plus politique, est celui qui tend à combler le vide que tant de désastres ont laissé dans la population. Le Vaudeville n'a pas le vol assez hardi pour s'élever aux vues sublimes d'intérêt public qui ont guidé le gouvernement dans ce nouveau mode de fête. Les chansonniers de ce théâtre n'ont saisi que le matériel du sujet, et ils sont encore restés en arrière du théâtre Montansier, qui les gagne toujours de vitesse. Rose a deux amants, on pourroit même dire qu'elle en

Digitized by Google

à trois, car l'un des amants a deux noms. Le [illegible] protège Raimond; son substitut est pour [illegible] mais Duvivier et Raimond ne sont qu'un. Ce jeune homme a changé son vrai nom de Duvivier pour cacher ses bonnes œuvres, pour étouffer le souvenir de la perte d'un procès gagné par son père et qui avait ruiné le père de sa maîtresse; ce ne sont là que des prétextes, la véritable raison est la détresse du poète qui a imaginé ce moyen bizarre de coudre quelques scènes à son canevas. Du reste, ce Duvivier, suivant l'usage, est un prodige d'humanité et de vertu. L'auteur ne pouvait trop accumuler les actes de générosité dans une pièce où il célébrait la bienfaisance du gouvernement. C'est dommage que cet héroïsme soit aussi bannal sur la scène qu'il est rare dans le monde. Que la société serait heureuse si les bonnes actions étoient aussi aisées à faire qu'à supposer!

Le rival de Duvivier est une caricature; c'est un prote d'imprimerie nommé *Mille-feuilles*, et qui pis est, un apprenti journaliste; par-conséquent il est rebuté de sa maîtresse. Les auteurs devraient bien se souvenir que les sarcasmes contre les journalistes sont presqu'aussi usés au théâtre que les traits de bienfaisance: c'est un honneur modique pour Duvivier de l'emporter sur un journaliste, le plus haïssable des hommes aux yeux d'un poète du Vaudeville. Tel est ce misérable et chétif croquis qui n'a dû sa frêle existence qu'au mérite d'une circonstance heureuse, et au respect des citoyens pour les opérations bienfaisantes du gouvernement. Les auteurs sont les citoyens BOUTARD et FONTENY.

ANNONCES.

Les Amours de Zoroas et de Pancharis, Poème érotique et didactique, ou Veillées d'un homme de loisir sur le culte de Cythérée pratiqué autrefois à Mi[illegible], et telles qu'un initié du temple d'Amathonthe les

Digitized by Google

a soustraites et publiées à Athènes ; ornées de plusieurs morceaux relatifs à la génération, la germination et autres fonctions intéressantes, tant chez les animaux que chez les végétaux. Ouvrage traduit sur la seconde édition de l'original latin, et enrichi de notes critiques, historiques et philosophiques ; par *un amateur de l'Antiquité*, 3 vol. in-8.°, beau papier, fig., le texte en caractère de philosophie, les notes en petit romain, impression très-soignée. Prix 12 fr. broché, et 16 fr. franc de port. A Paris, chez *Levrault*, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins, *Fuchs*, rue des Mathurins, *Patris*, quai Malaquais, où l'on trouve aussi l'original latin, 1 vol. in-8.°. Prix, 6 fr. broché. On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin.

Erotopsie, ou Coup-d'œil sur la Poésie érotique et les Poètes grecs ou latins qui se sont distingués en ce genre. Ouvrage pouvant faire suite à celui du docteur *Petit-Radel*, intitulé *De Amoribus Pancharitis et Zoroæ*. 1 vol. in-8.°, beau papier, impression soignée. Prix, 2 fr. 50 cent. br. Chez *Levrault*, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins ; *Fuchs*, rue des Mathurins ; *Patris*, quai Malaquais. On trouve chez ces libraires l'original latin, 1 vol. in-8.° broché 6 fr. On en a tiré quelques exemplaires sur vélin.

Bibliothèque Géographique et Instructive des Jeunes Gens, ou Recueil de Voyages intéressants dans toutes les parties du monde, pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse ; traduit de l'allemand de *Campe*, auteur du *Nouveau Robinson*, *etc.*

Digitized by Google

POLITIQUE.

SUITE sur la Question proposée dans le N.° précédent ; si l'abondance des Billets qui circulent en Angleterre, contribue au renchérissement de toutes les denrées ?

LA stabilité de la banque dépend entièrement du gouvernement qu'elle est obligée de servir, parce qu'il est son plus fort débiteur, et que s'il était dans la nécessité de lui manquer, il n'aurait d'autre parti à prendre que de se *substituer* au même moment à la place de la banque, pour régulariser la banqueroute à son profit, chose toujours facile quand il y a de l'argent ; et la banque en possède. Elle prétend avoir en valeur réelle, indépendamment de toute créance sur le gouvernement, la moitié du fonds de ses billets en circulation. En Angleterre, toutes les fortunes, grandes et petites, sont si liées au sort de la banque, que la crainte d'une perte totale rendra sans cesse les esprits souples à se prêter à des arrangements. C'est cette crainte qui fit généralement approuver la hardiesse avec laquelle M. Pitt suspendit le payement des billets de la banque en 1797, et qui fit croire à la situation de la banque telle que le parlement la présenta bientôt après.

Les Anglais ne discutent pas, ne veulent point discuter la solidité de la banque ; ils savent qu'arithmétiquement on prouverait qu'elle peut manquer ; mais ils savent de même qu'il y a plus de cent ans qu'elle dure, et rien n'est plus convaincant pour l'esprit qu'un crédit appuyé sur un siécle.

Le système des banques paraîtra beaucoup plus simple quand on avouera,

Digitized by Google

1.° Qu'une banque ne devient nationale qu'avec du temps ou beaucoup de prudence, et que lorsqu'elle est arrivée à être banque nationale, elle n'est jamais indépendante du gouvernement, quoiqu'il soit assez politique de dire et de faire croire le contraire.

2.° Que le succès d'une banque tient à ce point important, que nulle part les paresseux capitalistes ne trouvent de leur argent un intérêt plus grand et plus probablement sûr qu'à la banque.

3.° Qu'une banque n'obtient de crédit qu'autant qu'elle a et qu'on lui suppose de l'argent.

4.° Que la somme d'argent nécessaire à sa stabilité doit être telle qu'en cas de mouvement dirigé contre son crédit, elle possède toujours des fonds réels et disponibles en assez grande quantité pour faire la loi au mouvement.

Toute banque qui ne repose que sur son crédit peut être renversée facilement, parce que ne faisant qu'emprunter, elle reste à la merci de ses créanciers; mais lorsqu'elle a en mains le tiers seulement de la valeur des billets qu'elle émet, elle reste plus forte que chacun de ses créanciers, plus forte qu'aucune association possible d'une partie de ses créanciers, qui ne parviendront jamais à réunir entre eux une somme égale à celle que possède la banque, et qui parviendraient encore moins à avoir la même unité d'intérêts, d'expérience et de volontés. Dans cette situation, si un mouvement se dirige contre elle, il suffit que la puissance du gouvernement lui obtienne quelques jours de répit, et elle est sauvée, car l'argent qu'elle possède lui permet de prévenir la réunion de ses créanciers, et d'éblouir la masse par la quantité d'or et d'argent qu'elle peut montrer.

La banque qui atteindrait le dernier point de perfection de ces sortes d'établissement, serait celle qui aurait en mains la presque totalité du numéraire reconnu dans un état, et qui ne laisserait dans la circulation que des billets représentant ce numéraire; il est certain qu'en émettant beaucoup plus de billets qu'elle n'aurait de numéraire entre les mains, elle augmenterait tous les moyens de jouissance et de prospérité,

Digitized by Google

sans que son crédit pût être détruit que par elle-même. La somme d'argent en circulation n'augmentant jamais dans la même proportion que les denrées de toutes espèces, le papier-crédit devient indispensable, et c'est, indépendamment de la confiance qu'inspire le premier consul, une des causes qui voit et qui fera renaître le papier-crédit en France, malgré toutes les expériences malheureuses qui ont été faites.

En France, les premiers assignats restèrent au pair avec l'argent; c'est la comparaison juste avec les billets de la banque d'Angleterre qui, bien des fois depuis son établissement, a sans doute émis des billets en assez grande quantité pour rompre la balance entre son papier et l'argent; mais cet excédent de papier, le gouvernement le repompait par des impôts et des emprunts, et c'est ce qu'on n'a pas su faire en France. Plus il y a eu de papier, moins on a demandé d'impôt. Cette rotation de billets émis et d'emprunts, jointe aux autres causes déja notées, augmente le prix de toutes les denrées, et permet d'augmenter la masse des impôts. C'est toujours le système des assignats, mais régularisé par le temps et par la prévoyance; système bien dangereux; car il ne peut se soutenir que par une prospérité toujours croissante, et quelles nations peuvent compter sur une prospérité non-interrompue! Les hommes les plus instruits de l'Angleterre avouent qu'ils n'entendent rien aux finances de leur pays; ces finances produisent des discours si opposés dans le parlement, et ont fait naître des ouvrages si contradictoires, quoiqu'écrits par des hommes de mérite, qu'il est facile de concevoir la réputation que s'acquiert un ministre qui se vante de débrouiller un pareil chaos. Tout ce qui reste prouvé dans cette partie, c'est que l'Angleterre va toujours calculant l'époque où sa dette sera libérée, et toujours l'augmentant; mais il est également prouvé qu'elle augmente la somme de ses impôts plus vîte encore, s'il est possible, que sa dette. Le résultat de cette progression tourne sans cesse contre les anciennes fortunes, et est sans doute une des causes du peu d'indépendance qu'on trouve aujourd'hui chez les Anglais. Cette nation se réforme d'hommes

Digitized by Google

nouveaux que l'intérêt met aux genoux des ministres et aux pieds du roi.

Et ce qui est vraiment digne de remarque, ce qui prouve qu'une révolution s'opère en Angleterre, en sens contraire de la marche qu'a prise la nôtre, c'est que la banque est tombée dans la dépendance du gouvernement, parce que le gouvernement lui doit beaucoup, tandis que la compagnie des Indes est également dans la dépendance du gouvernement, puisqu'elle doit beaucoup au gouvernement. C'est sous son nom et à l'abri de sa prétendue indépendance que la couronne décide du sort de l'Inde, sans éprouver les contradictions que ne manquerait pas de lui susciter le parti de l'opposition, si la couronne agissait comme gouvernement.

Cette singulière nation qui sacrifie tout à sa liberté politique (du moins ses admirateurs le disent) sacrifie de la meilleure grace du monde sa liberté politique à l'intérêt de son commerce; et c'est en effet par le commerce qu'elle la perdra. C'est au nom du commerce que le gouvernement, pendant notre révolution, a augmenté son influence en Angleterre, et qu'il augmente aujourd'hui son influence dans l'Inde. Il viendra un moment où les circonstances permettront au roi de se montrer comme le libérateur des Indiens et le protecteur du commerce national dans cette partie du monde. Ce moment est inévitable; les projets qu'en Angleterre on prête à la France, ne feront que l'avancer; le commerce de Londres sera encore alors tout entier du parti de la couronne, et il est difficile de prévoir comment la liberté politique se sauvera de cet accroissement de pouvoir.

C'est dans ce sens qu'il faut aider à une révolution en Angleterre, parce que c'est dans ce sens que la force des choses la montre imminente. L'opposition a perdu sa force et ne la retrouvera de longtemps. Il était impossible qu'un aussi mauvais système représentatif, une corruption aussi manifeste que celle qui règne dans les élections, une avidité aussi grande que celle qui domine la nation entière, ne produisissent un jour le triomphe de la monarchie en Angleterre. Plus la couronne

Digitized by Google

augmentera son influence, et plus vîte cette nation rentrera dans ses véritables limites ; plus ensuite elle s'agitera pour en sortir, plus elle tombera ; car il faut espérer que la France, qui a mis enfin un terme à l'ambition de cette puissance, ne lui laissera plus commettre de fautes impunément. L'Angleterre, comme tous les états, a plusieurs chances de révolution possibles ; mais elles sont autres qu'on ne les voit en France ; ce qui me fera toujours dire qu'il ne faut pas l'alarmer par les prétentions d'une rivalité commerciale, parce que c'est dans cette partie seulement qu'on la trouvera sans cesse sur ses gardes, non comme politique ; mais comme nation essentiellement marchande ; c'est ce qui m'a fait dire avec une conviction que chaque réflexion confirme, qu'il était bien plus de la politique et de l'intérêt de la France de soutenir en Angleterre le parti ministériel que celui de l'opposition.

En résumant cette note on trouvera :

1.° Que le papier monnaie circulant en Angleterre, aide à l'augmentation du prix des denrées, sans en être la seule cause.

2.° Qu'il y a une différence très-grande entre l'augmentation du prix des denrées et la dépréciation du papier-monnaie, différence suffisamment marquée par le change que l'Angleterre soutient chez l'étranger avec égalité, et par le mélange de papier et d'argent qui circulent dans l'intérieur, sans qu'il y ait aucun avantage à recevoir ou donner du papier ou de l'argent.

3.° Que le grand crédit du gouvernement tient à ce qu'il est impossible qu'un gouvernement n'ait pas beaucoup de crédit chez une nation qui, faisant tout elle-même à crédit, a toujours une grande quantité de fonds disponibles.

4.° Que la promptitude avec laquelle le gouvernement remplit ses emprunts tient à ce qu'il n'en ouvre jamais sans être assuré d'avance de la réussite et des conditions.

5.° Que le bas prix de l'intérêt accordé dans les emprunts, est compensé par la somme que le gouvernement alloue pour faire le service des rentes desdits emprunts.

Digitized by Google

6.° Que la stabilité de la banque tient à ce qu'elle a de l'argent, non dans la proportion de ses billets, mais dans une proportion telle qu'aucune association dirigée contre son crédit ne pourrait lui faire la loi; et cela suffit.

7.° Que la banque sert beaucoup plus le gouvernement qu'elle ne sert le commerce; car les négociants solvables emprunteraient bien sans le secours du ministère.

8.° Que la chûte de la banque effrayerait momentanément le commerce; mais qu'elle ne le détruirait, ni même ne le diminuerait, parce qu'il a la plus grande partie de ses ressources en lui-même. Il devait périr en perdant ses colonies d'Amérique, il n'a pas seulement souffert. On dit qu'il s'est prodigieusement augmenté pendant la guerre et depuis que les denrées coloniales sont retombées, on ne s'aperçoit pas qu'il ait éprouvé une diminution.

Il serait possible de faire un tableau très-rembruni de la banque et des finances de l'Angleterre; mais voilà la vérité. Ne refusons pas à ce peuple d'être commerçant; mais accoutumons-le à convenir qu'il n'est que cela; aidons au temps à lui prouver que son insatiable avarice est incompatible avec la vraie liberté, et forçons-le à voir une rivale dans la France, sans que la France consente jamais à voir une puissance rivale dans l'Angleterre. C'est au fait, un des avantages de notre nation, d'exciter la jalousie sans l'éprouver.

Digitized by Google

Aperçus politiques.

Paris, 15 thermidor.

Si la politique se nourrissait, comme la renommée, de bruits, de rumeurs, de conjectures, nous ne serions pas embarrassés d'occuper nos lecteurs. Au défaut de grands mouvements, on annonce de grands projets; et lorsqu'on n'en promet pas la réalité pour le jour même, c'est au moins pour le lendemain.

L'affaire des indemnités germaniques, qui depuis si longtemps occupe tant de ministres, ne suffit pas aux spéculateurs politiques, ils passent rapidement de Ratisbonne à Constantinople, et reviennent du Bosphore aux bords de la Seine. Ils restaurent la constitution germanique, perfectionnent la nôtre, adjugent à quelques puissances les provinces européennes de la Porte, et abaissent le despote turc, en même temps qu'ils élèvent le premier magistrat des Français.

Il y a longtemps que les gazettes d'Allemagne ont fait marcher les soldats prussiens et palatins pour prendre possession des pays cédés au roi et à l'électeur. Elles ont enrichi le margrave de Bade des possessions palatines du Rhin; elles ont réglé que l'électeur de Mayence serait le seul ecclésiastique conservé; elles fixent son nouveau siége à Ratisbonne, transportent la diète à Augsbourg, désignent Bade et Wurtemberg comme devant remplacer Trèves et Cologne; réduisent à six le nombre des villes libres et impériale *; déterminent une nouvelle organi-

* Lubeck, Brême, Hambourg, Francfort, Augsbourg et Nuremberg.

Digitized by Google

sation des colléges de la diète, et distribuent entre les princes lésés la riche dépouille des évêchés, des chapitres et des abbayes. Il ne reste plus de doute que sur le consentement de l'Autriche, et plus de difficultés que celle de savoir si les princes ecclésiastiques, en perdant leur fortune, perdront aussi leurs droits politiques.

Moins instruits que les gazetiers allemands, de ce qui se passe entre les gouvernements de France, d'Autriche et de Prusse, nous ne confirmerons pas leurs rapports sur le plan adopté; nous nous permettrons même de douter que les difficultés soient encore aussi heureusement aplanies pour les cabinets que pour les gazettes; mais nous assurerions volontiers que depuis quelques semaines les négociations entre Paris et Berlin sont totalement terminées, à la satisfaction des deux puissances; et, s'il est vrai, comme on peut le croire, que l'empereur ait enfin convoqué la députation extraordinaire de l'empire, peut-être dans quelques mois pourra-t-on terminer un arrangement définitif sur cette nouvelle distribution de l'Allemagne, dont on s'occupe depuis quelques années.

Comme il n'en coûte aux spéculateurs qu'un travail géographique pour la distribution des états, il leur est encore plus facile de disposer de la Turquie européenne, que de régler les lots des princes allemands. Ils éludent d'ailleurs la plus grande difficulté, en nous laissant ignorer à quel gouvernement ils abandonnent la domination des Dardanelles. C'est là le plus grand obstacle à l'exécution d'un plan qui n'est pas nouveau, et qui, dès le pontificat de Léon X,

Digitized by Google

fut agréé par les plus grands états *. Il leur serait plus facile de le réaliser aujourd'hui qu'il ne l'était alors; le territoire des petits princes allemands n'est pas plus aisé à envahir, que ne le sont les possessions européennes du Grand-Seigneur. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le pitoyable état de dégradation où est tombée cette puissanee, insultée, méconnue dans plusieurs provinces, et menacée tout-à-l'heure par des troupes révoltées jusque dans sa capitale. Mais ces facilités, et les avantages qui les feraient apprécier, peuvent être balancés, comme ils le furent, il y a trois siécles, par l'intérêt général de l'Europe; et cet intérêt, dans la question du maintien ou de l'expulsion du Grand-Seigneur, peut, malgré l'assurance de ceux qui le relèguent en Asie, être encore regardé comme un problème.

Ce n'en est plus un pour nous depuis longtemps, que la nécessité de donner à notre gouvernement beaucoup de force et un grand éclat. De là sans doute l'accueil fait aux bruits de certains changements qui tendraient à augmenter l'une et l'autre. Ces bruits, partis on ne sait d'où, nous arrivent de deux cents lieues. S'il est des hommes qui, du fond de l'Allemagne, prétendent deviner la pensée du premier consul, il faut croire que les distances augmentent, si non la sagacité, du moins la confiance. Laissons-les percer de très-loin les voiles qui, de très-près,

* L'empereur devait alors se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, et le roi de France par l'Albanie et la Grèce. D'autres princes s'embarquaient dans leurs ports.

Digitized by Google

nous paraissent impénétrables : contentons-nous de saisir dans ces bruits ce qu'ils ont de plus frappant pour l'homme qui sait écouter. Ils annoncent l'opinion de l'Europe. Elle semble nous dire qu'il faut se hâter de joindre à la force les moyens de stabilité, et qu'en augmentant la sécurité intérieure, ils fortifieront la paix de l'extérieur.

Lorsque cette paix paraît devenir chaque jour plus solide et plus bienfaisante, il est curieux de voir le chef d'une régence d'Afrique déclarer la guerre à toutes les puissances de l'Europe. Ivres d'un succès sans exemple pour eux, les Algériens croient avoir conquis sur une frégate portugaise le droit d'insulter l'univers entier. Leur insolence réclame un châtiment semblable à ceux que leur firent subir la France et l'Angleterre dans le dix-septième siécle. On dirait que leur Dey s'est chargé d'accélérer la révolution promise par le traité d'Amiens *, et de forcer les grandes puissances à donner un démenti à Montesquieu, qui les accuse de favoriser les pirateries des Barbaresques, parce qu'ils affaiblissent le commerce des petits états **. Les outrages d'Alger, et les efforts, ou plutôt les soins qu'exigera sa punition, ne méritent pas d'être comptés parmi les obstacles qui peu-

* Paragraphe 9, de l'article 10.

** Montesquieu avait surtout en vue les empêchements qu'ils mettaient à la navigation des Italiens dans la Méditerranée. La position de l'Italie et les intérêts de la France ont bien changé depuis ; et les négociateurs français, qui ont provoqué l'article relatif aux Barbaresques dans le traité d'Amiens, ne sont certainement pas en contradiction avec Montesquieu.

Digitized by Google

vent retarder le rétablissement du commerce, et notre retour vers la prospérité qui nous appartient. Cette marche est lente par sa nature, comme toute restauration entreprise après de grands et longs malheurs; mais cependant il y a déja un mouvement sensible dans nos ports; le commerce se ranime, et nous pouvons enfin arrêter avec quelque satisfaction nos regards sur les sources où il va se revivifier. Les succès soutenus du général Leclerc à Saint-Domingue *, et ceux du général Richepanse à la Guadeloupe, nous assurent ce dont nous fûmes longtemps

* Une frégate partie du Cap, le 5 messidor, est arrivée à Brest. Elle porte les nouvelles les plus satisfuisantes de Saint-Domingue : la maladie qui régnait au Cap avait diminué ses ravages; le désarmement des noirs était opéré dans la partie du sud et de l'ouest; on travaillait avec une grande activité à l'opérer dans la partie du nord.

Le général de division Debelle était mort il y avait plus de quinze jours; c'est une des dernières victimes de la maladie. La république regrette en lui un général qui s'est distingué dans toutes les campagnes de la guerre.

Le Cap se rebâtit avec une activité extraordinaire.

Le capitaine-général Leclerc a, par un nouveau règlement, supprimé tous les droits qui se percevaient à l'importation des objets du commerce national.

La gendarmerie, que le capitaine-général organise, commence à rendre deja de grands services; depuis plus de deux mois il ne s'était commis aucun assassinat dans toute l'étendue de Saint-Dimingue. Plus de la moitié des noirs, qui avaient été incorporés à nos troupes, sont retournés à la culture. L'autre partie, composée des soldats les plus fidelles, et sur-lesquels on peut le plus compter, a été incorporée dans nos troupes; et à cet effet, le général Leclerc a formé un 4.e bataillon à la suite des demi-brigades.

Digitized by Google

dans la triste nécessité de douter : il nous restera des colonies. La Martinique va nous rendre des moyens de fortune dont nous étions privés depuis dix ans ; la Louisiane nous en offrira bientôt de nouveaux ; et, lorsque nous saurons les mettre en valeur, lorsque nous tirerons des Antilles toutes les ressources qu'il nous est permis d'espérer, lorsque le Levant nous sera complètement rouvert comme l'Amérique, l'industrie nationale aura ressaisi ses véritables aliments.

La France le desire d'autant plus, qu'elle

Cette belle et vaste colonie marche à grands pas vers son organisation : encore quelques mois, et tout sera à Saint-Domingue dans l'état où on peut le desirer.

Les preuves des trames de ce malheureux Toussaint arrivent de tous côtés. Il paraît que c'est surtout la maladie du général Leclerc qui l'avait forcé à se rendre à l'île de la Tortue pour quelques jours, qui a réveillé ses espérances. Dessalmes et Christophe ont été les premiers à dévoiler ses intrigues. Le capitaine-général se loue de la conduite de ces deux généraux noirs : ils sont auteurs de bien des maux ; mais, s'ils continuent à se comporter comme ils l'ont fait depuis peu, la clémence du peuple français est sans bornes, et le gouvernement peut encore oublier le passé.

Quant aux généraux Clerveaux et Laplume, leur conduite est plus digne d'éloges. A l'arrivée de l'armée, ils se sont ralliés aux troupes françaises. Le premier consul les a confirmés dans leur grade.

Le capitaine-général Leclerc a déployé et déploie, dans tout son commandement, activité, talents militaires et politiques. Dans la force de l'âge, on peut, dès aujourd'hui, le considérer comme un des généraux qui sont appelés à rendre à la patrie les plus grands services.

Le concordat a été publié à Saint-Domingue avec la pompe convenable. Il contribue à rattacher à la métropole tous les habitants de la colonie.

(*Extrait du Journal officiel*).

Digitized by Google

s'éloigne chaque jour davantage de ces inquiétudes politiques qui, en détruisant le repos des peuples, les distrayent de leurs véritables intérêts. Si nous fûmes prompts à nous laisser égarer par de fausses idées de liberté, l'Europe nous doit le témoignage que nous l'avons été aussi à reconnaître ce qu'il y a de chimérique dans de pareilles séductions. La leçon a été chère sans doute ; mais peut-être n'y a-t-il de vraiment instructif en ce genre que celles de l'expérience et de l'adversité. Nos alliés en profitent, et leurs gouvernements paraissent s'établir assez solidement pour que le nôtre les abandonne à leur indépendance. L'Helvétie va être évacuée par nos troupes, comme le fut la Hollande, il y a quelques mois. Parmi les traits qui signalent la sagesse des nouvelles constitutions républicaines en Suisse et en Italie, on doit distinguer l'esprit de conciliation qui a pris la place du système de perfectibilité * et la faveur accordée à la première base de toute représentation nationale, à ce principe qu'il nous fut si funeste d'avoir négligé ; on entend que je veux parler de la propriété **. Ses droits sont aujourd'hui défendus dans les

* Le second landamman de la république helvétique, en faisant l'ouverture des séances du sénat, lui a dit : « Ce n'est pas comme un modèle de charte sociale qu'il faut envisager la constitution, mais comme « un résultat des négociations les plus délicates entre « les partis les plus opposés. »

** Il n'y a pas à Berne une chambre de propriétaires, comme à Milan et à Gênes ; mais la constitution exige une propriété foncière de dix mille francs pour les électeurs du canton.

Digitized by Google

pays mêmes où la démagogie avait infecté toutes les classes de ses pernicieuses maximes *, et chez nous on les entend souvent recommander par les organes les moins suspectes de l'opinion publique. ** — Il faut se rappeler les déplorables excès auxquels nous conduisit la doctrine des *sans-culottes*, et les calamités auxquelles nous soumit leur gouvernement, pour bien sentir toute l'importance d'accorder aux *possidenti* une grande influence politique. Eux seuls offrent une garantie solide à la nation et au gouvernement ; eux seuls sont nécessairement animés de cet esprit conservateur, dont le prix n'est jamais mieux senti qu'au milieu de ruines à relever : avec quel soin le Génie qui crée, ne doit-il pas nourrir l'esprit qui conserve !

* Il a paru dernièrement à Milan un ouvrage qui a pour titre : *De la propriété relativement au droit public*, avec cette épigraphe, tirée de Rhume : *Peut-être il viendra un jour où, décidée en théorie par l'approbation de tous les philosophes, cette question pourra être réduite en pratique.* L'essence de cet ouvrage est que le droit de cité appartient, par sa nature et exclusivement, aux propriétaires.

** On peut citer, entre autres, une adresse du conseil-général du département de la Seine-Inférieure, qui a pour objet la nécessité d'asseoir l'édifice social sur la triple base de la propriété, de la science et du commerce.

Digitized by Google

(N.° LVIII). 19 Thermidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

*Extrait de l'*Essai sur l'Homme, *de* Pope.

HEAV'N from all creatures hides the book of fate,
All but the page prescrib'd, their present state:
From brutes what men, from men what spirits know:
Or who could suffer being here below?
The lamb thy riot dooms to bleed to day
Had he thy reason, would he skip and play?
Pleas'd to the last, he crops the flow'ry food,

Le livre du destin caché sous un nuage
De notre état présent ne montre que la page;
Il cache aux animaux ce qu'à l'homme il apprit,
Et nous voile le jour que voit le pur esprit.
Plus de clarté rendrait la vie insupportable.
Cet agneau dont le sang va couler sur la table,
Broute les prés fleuris, bondit jusqu'à la fin,

Digitized by Google

Aud liks the hand just rais'd tho shed his blood,
Oh! blindness to the future! Kindly giv'n
That each may fill the circle mark'd by heav'n,
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms or systems into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.

Hope humbly then. With trembling pinions soar,
Wait the great teacher Death; and God adore.
What future bliss, he gives not thee to know,
But gives that hope to be thy blessing now.
Hope springs eternal in the human breast:
Man never is, but always to be blest.
The soul uneasy, and confined from home,
Rests and expatiates in a life to come.

Lo, the poor Indian! whose untutor'd mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind.
His soul, proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or milky way;
Yet simple nature to his hope has giv'n,
Behind the cloud-topt-hill, an humbler heav'n,
Some safer world in depth of woods embrac'd,
Some happier island in the watry waste,
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no christians thirst for gold.
To be, contents his natura desire,
He asks no angel's wing, no seraph's fire;
But thinks, admitted to that equal sky,
His faithfull dog shall bear him company.....

Go, wiser thou, and in thy scale of sense
Weigh thy opinion against providence.
Call imperfection what thou fancy'st such,
Say, here he gives too little, here too much.
Destroy all creatures for thy sport or gust,
Yet cry, if man's unhappy, God's unjust,

Digitized by Google

Et caresse le bras qui l'immole à ta faim,
O voile officieux ! favorable ignorance !
Qui de remplir nos jours nous donne l'assurance :
Présent du grand arbitre et des biens et des maux
Qui voit tomber les rois, comme les passereaux,
Regarde du même œil précipiter les sphères,
Ou fuir au gré des vents mille vapeurs légères.
Sois humble. Adore Dieu dans cette obscurité.
Attends que le rideau par la mort soit ôté.
Cet avenir formé t'offre des lointains sombres
Dont l'espérance égaie et colore les ombres.
L'homme ne jouit point. Il attend le bonheur.
Chaque saison, l'espoir refleurit dans son cœur.
Mécontent de la vie, il franchit son domaine,
Et sous un ciel meilleur respire et se promène.
Vois l'Indien, privé de nos secours savants,
Chercher Dieu dans la nue et sur l'aile des vents.
De la nuit qui l'entoure il respecte les voiles.
Il nous laisse envahir le séjour des étoiles;
Mais un modeste espoir promet à sa raison
Un ciel moins élevé derrière l'horizon;
Quelque monde caché dans des forêts profondes,
Quelqu'île fortunée au sein des vastes ondes,
Où l'esclave, à lui-même, à son pays rendu,
A l'or d'un maître dur ne sera plus vendu.
Vous ne l'entendrez point demander en échange
L'ardeur du Séraphin, ni les ailes de l'ange.
Mais il veut que son chien, son plus fidelle ami,
Soit dans le même ciel placé tout près de lui.
Pour toi, sage profond, pèse dans ta balance
Tes arguments sans fin contre la providence.
Dis que rien n'est parfait, dans l'ordre général,
Que le ciel est sans règle avare ou libéral.
Détruits, immole tout à ton goût tyrannique,
Et si des soins de Dieu tu n'es l'objet unique,

Digitized by Google

If man alone ingross not heav'n's high care,
Alone made perfect here, immortal there;
Stnatch from his hand the balance and the rod.
Re-judge his justice, be the God of God.
In pride, in reas'ning pride, our error lies;
All quitt their sphere, and rush into the skies.
Pride is still aiming at the blest abodes.
Men would be angels, angels would be Gods.
Aspiring to be Gods, if angels fell,
Aspiring be angels, men rebell.
And who but wishes to invert the laws
Of order, sins against th' eternal cause. etc.

Seul parfait dans ce monde, et dans l'autre immortel,
Plains l'homme de servir sous un maître cruel.
Prends son sceptre divin, soumets l'ordre au caprice,
Sois le Dieu de ton Dieu, juge de sa justice.
Ainsi tous emportés par l'orgueil du savoir,
Sur les trônes des cieux nous courons nous asseoir.
L'orgueil, la tête haute, aspire au rang suprême.
L'homme veut être un ange, et l'ange être Dieu même.
Si, jaloux du Très-Haut, l'ange tomba du ciel,
L'homme jaloux de l'ange est aussi criminel.
Desirer, c'est pécher. Dieu parle, il faut se taire. etc.

ÉPIGRAMME.

Eh ! bonjour, donc, mon cher ami Porquet,
Je te rencontre enfin ; mais par quel avantage ?
Car on ne te voit plus : Tu fais l'amour, je gage.
— Oh ! non, parbleu ! je l'achète tout fait.

Par H. VERNERY.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Composé de six pieds, je dois naissance au bruit;
Je me nourris de bruit, et meurs avec le bruit.
Veut-on me diviser, j'annonce encor le bruit;
Qu'on m'arrache le cœur, et je roule avec bruit;
Que l'on tranche ma tête, et j'aime encor le bruit.
Réduit à quatre pieds, je fais un certain bruit
Dont il naît bien souvent moins de mal que de bruit.
Enfin, mon cher lecteur, pour finir tant de bruit,
Je peux avec trois pieds produire un autre bruit
Ennemi du silence et libre dans le bruit.

Par un Abonné du département de l'Yonne.

CHARADE.

Rongé par mon premier,
Rongé par mon dernier,
Tu te venges, leeteur, en mangeant mon entier.

Par Madame *R*.....

ENIGME.

Qu'il pleuve par torrents, ou que le ciel soit beau;
Pendant la canicule, au temps de la froidure,
Je porte toujours un manteau,

Digitized by Google

Et sans lui je ferais assez triste figure.
Si quelquefois on vante ma beauté,
C'est bien à lui que j'en suis redevable;
Je paraîtrais aussi noire qu'un diable,
S'il ne couvrait ma triste nudité :
Malgré le peu d'attraits dont je me vois pourvue,
Je n'en compte pas moins nombre d'adorateurs;
Le plus froid s'échauffe à ma vue,
Et le plus près qu'il peut vient briguer mes faveurs;
Le soir plus que jamais on m'entoure, on me presse;
Et trop souvent on ne me laisse
Que lorsqu'il est grand jour. O temps! ô siécle! ô mœurs!

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *calendrier*, où l'on trouve *Elie*, *Nadir*, *Icare*, *Ain*, *Dile*, *Eridan*, *Racine*, le *rire*, *Lerne*, *écrin*, *rien*, *air*, *Léda*, *crin*, *Caire*, *Caen*, *lierre*, *cadi*, *Dace*, *raie*, *dîner*, *rendre*, *cèdre*, *carlin*, *arc*, *lance*, *renard*, *Eden*, *cire*.

Le mot de la Charade est *brulot*.

Le mot de l'Enigme est *lendemain*.

Digitized by Google

*Réflexions sur quelques parties de l'*Essai sur l'Homme, *de* Pope.

On peut considérer deux choses dans l'*Essai sur l'Homme :* l'ouvrage du philosophe, et celui du poète ; l'un conçu par une raison faible, l'autre exécuté par une imagination forte. C'est une opinion assez accréditée que Pope travailla sur le plan, et par les inspirations d'une coterie de grands seigneurs, à la tête desquels était milord Bolingbroke, qu'il a plu à M. de Voltaire de nous donner pour un grand génie ; on ne sait pourquoi. Il est vrai que ce milord passait pour avoir ce qu'on appelait alors des idées hardies ; c'est-à-dire, qu'il niait hardiment ce dont il était peut-être tout aussi persuadé qu'un autre. A ce prix, on était philosophe.

Mais Pope n'avait jamais paru ambitionner ce genre de célébrité. Toute la philosophie qu'on trouve dans ses ouvrages qui ont précédé l'*Essai sur l'homme*, ne diffère point de celle que les poètes ont coutume de professer, et qu'ils font consister dans l'amour de la campagne, de l'étude, et des choses honnêtes. Il n'a fait sur cela que recueillir les sentiments des anciens, comme on le peut voir dans cette peinture d'un de ses poèmes les plus agréables.

.... Happy, who to these shades retires,
Whom nature charms, and whom the muse inspires.
Whom humbler joys of home-felt quiet please,
Successive study, exercise and ease.

Digitized by Google

He gathers health from herbs the forest yields,
And of their fragrant physic spoils the fields;
With chymic art exalts the mineral powers,
And draws the aromatic souls of flow's.
Now marks the course of rolling orb on high;
Over figur'd worlds now travels with his eye;
Of ancient writ unlocks the learned store,
Consult the dead, and lives past ages o'er.
Or wand'ring thoughtful in the silent wood,
Attend the duties of the wise and good,
T'observe a mean, be to himself a friend,
To follow nature, and regard his end;
Or looks on heav'n with more than mortal eyes,
Bids his free soul expatiate in the skies,
Amid her kindred stars familiar roam,
Survey the region, and confess her home, etc.

Trop heureux le mortel caché sous ses ombrages,
Que la nature inspire à chanter ses ouvrages;
Qui, dans la paix du cœur cherchant tous ses plaisirs,
Aux muses, comme aux champs, consacre ses loisirs:
Il cueille la santé, parmi l'herbe fleurie,
De ses mille parfums dépouille la prairie;
Tantôt, chymiste adroit, il ravit l'ame aux fleurs,
Change les minéraux en remèdes vainqueurs;
Tantôt il suit le cours de l'astre qui l'éclaire;
Sans sortir de chez lui, voyage sur la terre;
Quelquefois des vieux temps il fouille les trésors,
Vit avec les anciens, interroge les morts;
Ou, plein de rêverie, errant dans le bocage,
Il réfléchit en paix sur les devoirs du sage:

. . . . . .

Il cherche le secret d'être ami de soi-même,
De vivre en honnête homme, et de mourir de même.
Déja, perçant les cieux d'un céleste regard,

Digitized by Google

De la voûte étoilée il franchit le rempart;
Au sein des astres même il retrouve la vie,
Reconnaît sa famille, et revoit sa patrie.

A l'exception de ce dernier trait, toute cette philosophie, comme on voit, ne s'élève point au dessus des sentiments honnêtes dont tous les poètes ont coutume d'orner leurs ouvrages. La félicité champêtre dont Virgile nous a laissé une si riante peinture, ne se compose pas d'autres idées. Ce sont de même les douceurs de l'étude et les beautés de la nature qui en font tout le partage.

Me verò primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
.....
Rura mihi et rigni placeant in vallibus omnes.
Flumina amem, sylvasque inglorius. O ubi campi
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat membrâ!

Horace dit absolument les mêmes choses en moins de mots, et avec un sentiment qui n'est pas moins vif :

O Rus! quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

Voilà une philosophie fort aimable, et la seule, à mon avis, qui puisse entrer dans les

Digitized by Google

vers. Avec quelles graces notre Boileau n'a-t-il pas su rajeunir toutes ces descriptions dans son épître à Lamoignon! Il faut l'avouer; ce fut un siécle bien maussadè que celui qui abjura cette candeur et cette honnêteté. Ce fut bien ridiculement qu'on s'imagina que l'esprit philosophique consistait à dire des injures à toutes les puissances du ciel et de la terre, et à traiter de préjugés toutes les opinions reçues. On sait aujourd'hui qu'il n'y a rien de moins philosophique ni de moins spirituel que cette manie. On ne peut plus lire qu'avec un extrême dégoût toutes ces questions prétendues encyclopédiques, et tous ces *essais* de philosophie qui nous ont coûté si cher. Les poètes qui ont l'imagination belle et le goût délicat devraient, plus que les autres, être en garde contre ce travers. Communément ils ne s'amusent point à composer des systèmes de métaphysique; mais il leur arrive quelquefois d'introduire dans leurs poèmes les idées qui ont le plus de vogue de leur temps. C'est ce que firent, chez les anciens, Lucrèce, Virgile, Ovide. J'ai souvent pensé que les poètes à qui il appartient de distribuer l'immortalité, ne devraient transmettre dans leurs vers que les actions des belles ames, car la philosophie véritable est dans les sentiments de l'homme d'honneur; mais s'ils se jettent dans la philosophie systématique, ils s'exposent à éterniser bien des sottises. Pope rendit malheureusement ce service aux insipides rêveries de Bolingbroke. Il fit admirer de toute l'Europe ce que personne peut-être n'aurait lu sans le secours de sa poésie.

Digitized by Google

Tout le plan de l'*Essai sur l'Homme* a pour but d'expliquer l'économie de ce monde, sans les lumières de la révélation. Il me semble que ce que l'on peut dire de plus sérieux sur une question qui intéresse la croyance de la plus grande partie de notre nation, est de nature à ne pas déplaire, aujourd'hui que l'on reconnaît que ces matières ont été traitées, dans le siécle dernier, avec une légèreté fort déplacée. Cependant on n'oubliera pas que dans un écrit, destiné bien moins à faire méditer les sages qu'à amuser la très-grande variété des esprits, il convient de ne toucher que les raisons les plus sensibles.

Le premier point de la doctrine révélée, celui sur lequel roulent, si l'on peut parler ainsi, toutes les affaires divines et humaines, est la question du péché originel; car la nécessité d'un réparateur se conclut de l'existence d'une faute, de la même manière que la nécessité du remède se conclut de l'existence de la maladie, et réciproquement : on ne peut admettre l'un sans l'autre. Il règne, dans cette doctrine, un tel enchaînement de raisons et de faits, qu'avec un cœur droit et un esprit juste il est bien difficile qu'on n'en soit pas touché.

Nous voyons d'abord un historien voisin de la création qui nous rapporte la naissance du mal et tout ensemble la promesse du remède. Il nous montre la nature humaine affligée dans son origine, et au même temps consolée par des espérances. Bientôt il ne faut plus qu'ouvrir les yeux. Le mal se répand sur la terre par torrents; il prend possession de l'univers, et mène avec lui toute l'escorte des douleurs et

Digitized by Google

des crimes. Qu'y a-t-il de plus attesté que ses ravages? De chaque page de l'histoire, il s'élève des gémissements. L'homme ignorant et voluptueux y peut fermer l'oreille; il ne les saurait étouffer.

De bonne foi, lorsque l'on considère, comme on le doit, toutes les scènes de ce monde tumultueux et passager, ce mouvement continuel des empires qui tombent l'un sur l'autre, des générations qui se pressent, qui s'écoulent, qui se précipitent; tant d'infortunes et de catastrophes toujours répétées sans fruit; ces triomphes de la folie, de l'ambition et de la fortune, qui font de la vie un spectacle si choquant pour l'homme de bien; il faut, en vérité, avoir une bien mauvaise idée de la providence, ou une bien haute opinion de son propre jugement, pour se permettre de croire, comme Bolingbroke, que Dieu se soit complu à faire entrer tant de maux dans la composition de cet univers, pour en rendre le plan plus parfait et plus régulier. Aux yeux de ce bon philosophe, les maux ne sont qu'une variété piquante dans la vie. Ecoutez-le bien: vous comprendrez que Dieu est un peintre, et que notre destinée est dans ses mains un tableau de fantaisie. Il y mêle les peines, comme des ombres, pour donner de la force et de l'éclat à ses peintures.

The lights and shades, whose well accorded strife
Gives all the strenght and colour of our life.

Voilà sans doute un bel amusement et une interprétation bien philosophique. Je ne sais s'il appartient à un homme qui a cent mille li-

Digitized by Google

vres de rente de juger des misères humaines ; mais, lorsque j'entends un milord Bolingbroke raisonner là-dessus, je me rappelle ce financier qui, prodigieusement occupé du soin de digérer un bon repas, ne pouvait comprendre que quelqu'un, dans ce monde, pût mourir de faim.

Y a-t-il du mal sur la terre? Voilà la question qu'agite l'*Essai sur l'Homme ;* et l'on peut penser avec quelle bonne foi. Il est plus aisé de faire là-dessus de beaux vers que d'empêcher l'homme de souffrir et de se plaindre. Si quelque chose peut marquer la bizarrerie de l'esprit humain, c'est de voir ce pauvre Pope, horriblement contrefait, et se plaignant sans cesse de l'acharnement de ses ennemis, faire pourtant un poème pour prouver qu'il n'y a ici bas aucun désordre. C'est ainsi que le stoïcien Possidonius, tout en haranguant Pompée, disait à la goutte qui le tourmentait : « Tu as « beau faire, je n'avouerai pas que tu sois un « mal. » Mais, mon ami, dit Montaigne, si tu ne souffres pas, pourquoi interromps-tu ta harangue? Cette prétendue force d'esprit n'est en effet qu'une misérable vanité. Les cris que l'homme jette sans cesse vers le ciel démentent bien ces sophismes. N'y a-t-il pas plus de mérite et plus de dignité à souffrir avec résignation, qu'à soutenir qu'on ne souffre pas tout en grinçant des dents?

La grande question consiste à savoir par où le mal est entré dans le monde. Si les philosophes avaient moins de préjugés qu'ils n'en ont, combien ne seraient-ils pas frappés, en consultant l'histoire, d'y trouver un peuple qui se fait une religion de conserver le souvenir d'une

Digitized by Google

faute à laquelle il attribue l'origine de tous les maux, et chez qui l'attente du remède fait, pendant quarante siécles, l'objet des soupirs de toute la nation? Quel témoignage que celui-là! et, si on le récuse, que reste-t-il à croire? Mais peut-être paraîtra-t-il plus curieux de remarquer jusqu'où les seules lumières de la raison ont conduit les anciens. Il y a peu d'hommes, même parmi les poètes accoutumés, comme ils sont, à tout embellir, qui n'aient joint à la vie des idées de peine et de châtiment: *Clausæ tenebris et carcere cæco*, dit Virgile. Socrate et Platon étaient persuadés que nous expions ici bas les fautes d'une vie précédente. N'est-ce pas avoir deviné le péché originel, autant du moins que l'intelligence humaine en peut approcher? Il paraît que Cicéron avait adopté cette opinion. On ne peut s'en expliquer plus nettement qu'il ne l'a fait dans ce passage célèbre rapporté par Saint-Augustin: *Ob aliqua scelera in vitâ superiore suscepta pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* N'est-il pas étrange d'entendre Cicéron, Platon et Socrate raisonner comme Saint-Augustin? C'est qu'il n'y a rien en effet de plus naturel ni de plus sensé que l'argument que ce père emploie contre les Manichéens: *Sub deo justo nemo miser nisi mereatur*; sous une juste providence, il n'y a de malheureux que celui qui mérite de l'être. Et ainsi la doctrine du péché originel, bien loin de blesser la raison et l'équité, justifie au contraire la bonté de Dieu; et, faute d'admettre ce principe, il est impossible de rien entendre au gouvernement de l'univers. C'est ce qui a fait dire à Pascal que l'homme

Digitized by Google

est plus incompréhensible sans ce mystère, que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme. Et, cependant, qui a vu plus clairement les objections? qui les a pressées avec plus de force que ce puissant génie? Combien cette intelligence et cette bonne-foi ne donnent-elles pas d'autorité à ses conclusions? Assurément je ne prendrai pas la peine d'examiner les chicanes de M. de Voltaire. Si l'auteur des Provinciales avait pu lire cette plaisante réfutation de ses pensées, je crois qu'il s'en serait bien diverti. Mais rendons justice à qui il appartient, et convenons qu'entre tous les philosophes, il n'y en a pas qui aient fait d'aussi jolis romans que M. de Voltaire.

Le système de Bolingbroke est aussi un roman, mais de l'espèce la plus triste, et bien digne du climat qui l'a vu naître. Cependant les déistes de l'Angleterre n'ont pas les honneurs de l'invention. Maxime de Tyr, philosophe platonicien, et maître de Marc-Aurèle, avait imaginé longtemps auparavant d'expliquer les désordres de ce monde, en disant que Dieu n'avait en vue que la conservation du tout, et qu'il ne s'inquiétait pas des maux particuliers. Tel est, en effet, l'idée fondamentale de l'*Essai sur l'Homme*. Le grand argument, par lequel milord Bolingbroke prétend démontrer que les choses ne pouvaient être arrangées d'une autre manière, se trouve exposé dans les vers suivants :

Of systems possible, if 'tis confest
That wisdom infinite must form the best,
Where all must full or not coherent be,

Digitized by Google

And all that rises, rises in due degree;
Then, in the scale of reas'ning life, 'tis plain
There must be, somewhere, such a rank as man:
Aud all the question, wrangle e'er so long,
Is only this, if God has placed him wrong.

Si Dieu, prenant conseil de la seule équité,
Dût créer l'univers sur un plan de bonté,
Si, dans ce grand dessein, sa sagesse infinie
Dût choisir un système où régnât l'harmonie,
Où tout dût être plein, pour mieux se soutenir,
Et monter par degrés, sans cesser de s'unir:
Notre espèce dès-lors y dût être enchassée,
Et tout se borne à voir si Dieu l'a mal placée.

Cela s'appelle décider bien nettement ce que Dieu devait faire, et voici ce que milord en conclut pour l'homme.

So man, who here seems principal alone,
Perhaps acts second to some sphere unknown,
Touches some wheel, or verges to some goal, etc.

Ainsi l'homme qui semble ici l'unique maître
Pour un monde inconnu n'est qu'un ressort peut être,
A la fois libre acteur et docile instrument,
Qui de quelque rouage aide le mouvement.

Mais il est aisé de voir que cela n'explique rien ni des desseins de Dieu, ni du dessein de l'homme; car, que nous soyons un anneau dans la chaîne, ou un ressort dans la machine, ou tout ce qu'il vous plaira d'imaginer, cela ne dit pas pourquoi Dieu, en s'occupant de la conservation du tout, a laissé quelques parties en

Digitized by Google

souffrance, et si l'on s'obstine à vouloir entrer dans ses conseils, il en faut venir nécessairement à examiner s'il n'a pas pu faire autrement, ou s'il ne l'a pas voulu; et ainsi, on porte une vitablement atteinte à quelqu'un de ses attributs; car si l'on dit qu'il ne l'a pas pu, on limite sa puissance, et si l'on dit qu'il ne l'a pas voulu, on fait outrage à sa bonté. Voilà où conduisent ces présomptueuses explications, et l'on ne s'étonnera jamais assez que tant d'orgueil puisse habiter avec tant d'ignorance.

Pope, au commencement de son poème, confesse ingénument l'impuissance où nous sommes de pénétrer dans les desseins du créateur, et voici comme il s'en explique :

Say first, of God above, or man below,
What can we reason, but from what we know?
Of man, what see we but his station here
From which to reason, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd, tho the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who thro' vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe how system into system runs,
What other planets circle other suns,
What varyed beings peoples ev'ry star
May tell why heaven has made us as we are.

L'objet de la censure, il faut que tu le voies,
Et de l'homme ou de Dieu tu ne peux raisonner
Que sur ce que ta vue en a su discerner :
Et que voit-on de l'homme ici que sa demeure?
Dans les mondes épars si Dieu brille à toute heure;
C'est dans le nôtre seul que tu dois le chercher;

Digitized by Google

L'Etre à qui les enfers ne peuvent rien cacher,
Qui des globes unis voit l'assemblée entière,
Observe leur rapports, leur marche régulière,
Qui compte les soleils dans l'espace allumés,
Peut seul dire pourquoi le ciel nous a formés.

L'objection se présente ici d'elle-même bien naturellement. Pourquoi entreprendre d'expliquer ce que vous avouez ne pouvoir comprendre? Vous décidez que tout est bien, que les désordres ne sont qu'une harmonie cachée : qui vous l'a révélé? Il est digne de remarque qu'à chaque objection Bolingbroke se trouve réduit à traiter l'homme d'ignorant et de présomptueux; il trouve plus court de lui imposer silence que de le satisfaire, et lorsqu'il est arrêté par une difficulté assez médiocre, il vous renvoye, pour toute réponse, à de plus grandes.

Presumptuous man! The reason wouldst thou find
Why formed so weak, so little, so blind,
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller and stronger than the weeds they shade?
Or ask of yonder argent fields above,
Why jove's satellites ares les than jove?

Homme présomptueux! ta raison veut savoir
Pourquoi le ciel te donne un si foible pouvoir :
. . . . . .
Interroge ta mère, enfant de la poussière,
Sache pourquoi le chêne ombrage les buissons;
Ou recevant des cieux les plus hautes leçons,
Demande-leur pourquoi, fidelle aux lois prescrites,
Jupiter, en grandeur, passe ses satellites.

Digitized by Google

Ne voilà-t-il pas une manière bien commode de se tirer d'affaire? Pope fait mille descriptions ingénieuses des biens de la vie, que personne ne lui conteste. C'était la partie la plus agréable comme la plus aisée de son ouvrage. Mais lorsqu'il entreprend de prouver que les maux, vus d'une certaine manière, sont des avantages, sa position devient fort embarrassante. Peut-on sensément soutenir que ce soit un bonheur d'être aveugle ou boiteux, ou d'avoir perdu l'esprit, par la raison qu'on voit quelquefois des aveugles et des boiteux chanter dans les rues de Londres ou de Paris; qu'il y a des sots qui se croient de grands hommes, et des fous qui rêvent qu'ils sont princes? Et parce qu'il est arrivé peut-être à quelque chymiste ou à quelque poète qui n'avaient pas de quoi dîner de se consoler par leurs chimères, dira-t-on qu'ils étaient heureux de mourir de faim? Mais Pope sentait fort bien que ces sophismes de Bolingbroke répondaient mal au déluge de maux qui inonde la terre. Il lui arrive souvent d'avouer qu'il n'a rien de bon à dire là-dessus. Il se tourne alors vers la religion, comme vers un consolateur plus puissant; et c'est ce que témoigne ce passage de l'extrait :

Sois humble, adore Dieu dans cette obscurité,
Attends que par la mort le rideau soit ôté, etc.

Mais, après tout, si, pour avoir quelque lumière, il faut attendre que je sois mort, je n'ai donc pas besoin, philosophes, de me tourmenter de vos systèmes. Je suis assez de l'avis du seigneur *Pococurante* : A quoi me servent tant

Digitized by Google

de docteurs, pour être toute ma vie un ignorant?

L'*Essai sur l'Homme* porte l'empreinte de deux mains différentes; et c'est ce qui fait qu'on n'y trouve rien de fixe ni de conséquent. Il n'y a peut-être pas un passage qu'on ne puisse détruire par un autre. A chaque pas le poète contredit le philosophe. Par exemple, tandis que Bolingbroke soutient d'un côté que *tout est bien*, de l'autre, Pope fait la description d'un certain âge d'or d'où il prétend que nous sommes déchus : donc tout a été mieux qu'il n'est à présent; donc il y a du mal; car enfin c'est toujours un mal que d'être déchu.

La doctrine de l'optimisme se fonde sur une grande raison, mais bien mal entendue : c'est que Dieu n'a dû créer que pour exprimer ses perfections. Cette idée est fort noble, et n'est pas moins juste. Mais remarquons que Dieu y a satisfait, comme l'écriture nous le montre, par le premier plan de la création. L'état présent des choses est un plan rabaissé et dégradé : pourquoi? parce que l'homme est libre : notre liberté, qui fait toute la dignité de notre nature, est attestée par l'existence du mal, en même temps qu'elle en fournit l'explication. Les philosophes qui refusent de la recevoir se trouvent placés entre deux erreurs inévitables; car, s'obstinant à chercher dans ce monde l'expression des perfections divines, il faut nécessairement qu'ils nient le mal ou qu'ils nient ces perfections. Les choses présentes, considérées en elles-mêmes, n'offrent que du désordre. Si on les envisage comme liées à un avenir qui renferme dans son sein la solution de toutes les

Digitized by Google

difficultés de cette vie, on verra naître de cette perspective un ordre profond et mystérieux, dont la révélation nous est promise. Il ne faut donc pas dire que *tout est bien*, mais que tout sera bien. Cet optimisme en espérances était, je crois, celui de Leibnitz; et il s'accorde parfaitement avec le sentiment de l'église romaine. *Felix culpa, etc.*, c'est-à-dire, que tout ce qu'il y a de désordre dans ce monde se trouvera redressé quelque jour par les lois de l'éternelle providence.

Pope était dans cette opinion: l'ouvrage même où il la combat en fournit la preuve. S'il contribua à répandre les idées de Bolingbroke, ce fut sans en comprendre tout le danger. Ses déclarations et ses lettres sont pleines de candeur. Elles donnent lieu de penser qu'on lui avait fait goûter quelques interprétations assez adroites pour justifier à ses yeux tout le système. Pour moi, je regarde cet ouvrage comme rempli d'erreurs; et je ne me permets d'en offrir au public que quelques morceaux indifférents que j'avais traduits depuis longtemps, dans l'unique dessein de faire connaître à des amis cette partie de la littérature anglaise.

CHARLES DEL.....

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Le sénatus-consulte, dont on va lire le texte à l'article *Politique*, a paru trop important pour que l'on différât de le donner dans son entier; ce qui nous a mis dans la nécessité de rejeter, au numéro prochain, le second morceau de littérature qui devait entrer dans cette feuille. Obligés de le remplacer par un autre beaucoup plus court, nous offrons à nos lecteurs quelques stances d'une pièce de vers qui nous a été adressée, et qui n'a pu trouver place au commencement du *Mercure*. La longueur des morceaux de poésie qu'on nous envoie n'est pas toujours le motif de leur exclusion. Il s'en trouve que nous regrettons de ne pas faire connoître, et que nous ne pouvons cependant insérer, ou parce qu'ils ne sont pas également bons d'un bout à l'autre, ou parce que leur intérêt devient à peu près nul, quand on les reproduit à des époques et dans des lieux différents de ceux pour lesquels ils ont été composés. Ce dernier cas était celui de la pièce suivante dont nous avons élagué tout ce qui ne présentoit qu'un intérêt local et temporaire.

. . . . . .

Pour maintenir ces droits reconquis par nos armes,
Que de revers affreux il fallut soutenir !
Le courage a vaincu ; la guerre et ses alarmes
Ont fui pour ne plus revenir.

Ainsi, lorsqu'un vaisseau battu par les orages
Erre sur l'océan, à la merci des flots,

Digitized by Google

L'astre brillant du jour dissipe les nuages,
Et rend la joie aux matelots.

Mais d'autres favoris des Filles de Mémoire,
Par des accords vainqueurs des outrages du temps,
A l'univers surpris raconteront l'histoire
De nos triomphes éclatants.

Peu faite aux sons guerriers, la muse qui m'inspire
Redoute des clairons le bruit audacieux;
Elle-même a monté les cordes de ma lyre
Sur un ton moins ambitieux.

Chante, m'a-t-elle dit, la fuite des tempêtes,
Le calme renaissant, les gracieux loisirs,
Les combats remplacés par d'innocentes fêtes,
Les jours de deuil par les plaisirs.

J'obéis. Un héros, que dis-je? un Dieu propice
Dévoua sa grande ame au bonheur des humains.
Il parut, et la France, au bord du précipice,
Espéra des jours plus sereins.

Ah! tu n'as pas trompé sa flatteuse espérance,
Depuis qu'entre tes mains ses destins sont remis,
Toi dont elle invoqua le bras et la vaillance
Pour dompter ses fiers ennemis.

Tu combats : sous leurs coups les fils de la patrie
Renversent tous ces rois jaloux du nom français.
Tu parles : subjugués par ton puissant génie,
Les peuples demandent la paix.

Digitized by Google

La paix ! ce nom chéri, des Alpes à la Seine,
S'unit aux crix joyeux de gloire et liberté,
Et, porté par les vents sur l'onde américaine,
Soumet l'esclave révolté.

Au retour solennel de ces moments prospères,
Les villes ont souri ; le laboureur charmé
Ne craint plus désormais que des mains étrangères
Pillent le champ qu'il a semé.

L'amant se réunit à l'amante fidelle,
Et, par un chaste hymen, consacre ses amours ;
Le tendre fils revoit la maison paternelle
Qui trembla longtemps pour ses jours.

Français, à vos desirs le ciel enfin sensible,
Des palmes de la gloire ombrage vos foyers ;
Jouissez du bonheur, sous l'olivier paisible
Qui s'entrelace à vos lauriers, etc.

Ces vers sont du C. J. H. PESSEAU, professeur à Laval, département de la Mayenne. On a dû remarquer dans la quatrième strophe une imitation assez heureuse de la sixième ode d'Horace, et dans l'ensemble une bonne coupe et la facilité d'une main exercée.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

La reprise d'*Esope à la Cour*, et le début de M.lle *Duchesnois* sont les seuls objets dignes de fixer l'attention. Le rôle d'Esope est très-favorable à Monvel, et je ne doute point qu'il n'ait eu beaucoup de part à la reprise de cet ouvrage de Boursaut. Il faut beaucoup d'art, d'intelligence et de finesse pour bien débiter des fables sur la scène : On s'en lasse bientôt, et c'est un mauvais genre que celui qui fait parler des bêtes, sur un theâtre où l'on ne doit entendre que des hommes. Boursaut avait essayé cette nouveauté dans une pièce intitulée, *Esope à la Ville*, et peu s'en fallut qu'elle ne fût sifflée. Le public, après avoir digéré patiemment trois fables d'Esope, témoigna qu'il en avait assez ; les murmures éclatèrent à la quatrième ; Rai in, excellent comédien, qui jouait le rôle d'Esope, ne perdit point la tête : Il s'avança sur le bord du theâtre et dit : « Permettez-moi, messieurs, de vous « représenter que cette comédie est dans un genre « singulier et tout-à-fait neuf. L'auteur aurait cru « manquer absolument le caractère d'Esope, s'il ne « l'eût pas fait parler par apologue. Si les fables vous « ennuyent, il est inutile de continuer la piece, car « j'ai l'honneur de vous prévenir que j'en ai encore « onze ou douze à vous débiter. »

Cet avis n'effraya point le public ; la harangue fut applaudie ; la piece alla aux nues ; elle eut quarante-

Digitized by Google

trois représentations très-suivies, étrange effet du caprice et de l'inconstance de la multitude. Cet heureux hasard n'empêche pas que les fables ne soient ennuyeuses sur la scène, et contraire à l'essence de la poésie dramatique. Boursaut, très-médiocre littérateur, amorcé par le succès d'*Esope à la Ville*, n'épargna pas les fables, et donna *Esope à la Cour*, qui cependant ne fut pas aussi heureux, quoiqu'il fût meilleur. Depuis cent ans on a tellement usé et rebattu toutes les moralités de la pièce; on a fait tant de lieux communs sur la cour, sur les rois, sur les courtisans, sur la flatterie, etc., que tout cela n'est aujourd'hui que du réchauffé, qui donnerait des nausées, si tous les spectateurs étaient des gens instruits : mais les ignorants sont au théâtre en grande majorité; la foule a grand besoin d'instruction; elle aime la morale, et n'en profite point : une maxime, même commune, réussit plus aujourd'hui qu'un trait d'esprit.

Monvel a récité ces fables avec beaucoup de finesse et de chaleur. On aurait desiré plus de naïveté et de simplicité; l'art paraît trop dans le débit, et l'affectation d'être plaisant le rend plus trivial que comique: les fables elles-mêmes ne sont pas d'un meilleur ton: l'auteur, singe de La Fontaine, court après les grâces, que cet inimitable fabuliste trouvait sous sa main. C'est une imprudence et une témérité inexcusable d'avoir osé refaire des fables de La Fontaine. Boursaut en demanda pardon au public; il eût mieux valu ne pas se mettre dans le cas d'avoir besoin de pardon.

C'est une chose fort ridicule que de voir le roi Crésus habillé comme un courtisan français; Esope en habit de velours noir avec une veste tissue d'or, et les dames de Lydie vêtues comme nos élégantes du jour. Les applaudissements, qui ont été très-nombreux et très-

Digitized by Google

fréquents pendant le cours de la pièce, ne prouvent point que le public s'y soit amusé ; car je ne vois point qu'on en promette une seconde représentation. C'est uniquement Monvel que ses amis ont applaudi outre-mesure. On supporte à peine une pièce à tiroir en un acte, comment supporteroit-on cinq actes de scènes détachées. Il y a cependant de l'intérêt dans le dernier acte, et Boursaut a mis très-heureusement en action la fable de La Fontaine intitulée, *le Roi et le Berger*. S'il est l'inventeur de la comédie épisodique, c'est une invention qui lui fait peu d'honneur : elle ne prouve que son impuissance. Il avait assez d'esprit pour faire une scène, et pas assez de talent pour faire une pièce. Rien n'est si dangereux dans la littérature que les beaux esprits, qui ne sont pas hommes de lettres ; ils cherchent à suppléer au goût et à l'instruction qui leur manque par des nouveautés toujours vicieuses. Boursaut n'avait point puisé dans les véritables sources la connaissance de son art, il était absolument étranger aux langues anciennes, et son heureux naturel n'avait jamais été cultivé. Voilà pourquoi son style est toujours lâche, foible et négligé, quoique le hasard lui fournisse quelquefois des traits comiques et des vers heureux. Incapable d'imaginer un plan, de tracer un caractère, de conduire une intrigue, il s'avisa de coudre ensemble des scènes et de conter des fables. Esope fut pour lui ce que Figaro fut depuis pour Beaumarchais. Aujourd'hui, quoiqu'on aime beaucoup les aventures et les contes, on ne paraît pas avoir un grand goût pour les fables, qui rappellent trop l'éducation de l'enfance. Nous voulons bien qu'on nous traite au théâtre comme des enfants, mais il ne faut pas nous en faire apercevoir ; et nous préférons à toutes les fables d'Esope les romans qui sont les fables des grands enfants.

Digitized by Google

L'intérêt qu'inspirait le talent de Monvel, n'a pas permis au public de siffler les amours d'Esope pour une espèce de coquette, appelée Rodope, qui finit par épouser ce magot, sans doute parce qu'il est le premier ministre de Crésus. Qu'Esope, malgré sa difformité, eût mérité l'estime d'une femme raisonnable, cela ne serait pas tout-à-fait impossible; mais qu'une coquette, d'un caractère très-équivoque, pour ne rien dire de plus, ait conçu une belle passion pour un homme, qui joint au désagrément d'être laid, l'inconvénient d'être ennuyeux et assommant avec sa morale, que le sage Esope, qui prêche tout le monde, ait fait un aussi mauvais choix; c'est une absurdité.

Le début de M.elle Duchesnois a été plus brillant, et plus heureux que ses amis même n'avaient osé l'espérer. Ils craignoient que sa figure ne nuisît à son talent; mais son talent a fait passer sa figure. On a fini par la trouver belle, tant le prestige du sentiment a de force. Depuis longtemps l'emploi des reines et des grandes amoureuses était abandonné à des actrices qui avaient plus d'art et d'habitude que de véritable talent. Cette habitude acquise par un grand nombre d'années détruisait l'illusion, on supporte plutôt dans une héroïne amoureuse la laideur que la vieillesse. En général, on a droit d'exiger des personnes qui se destinent à la scène, non pas une jolie figure, mais une physionomie théatrale et intéressante. Le génie, la sensibilité, la chaleur embellissent les traits les plus ingrats, l'ame se répand sur le visage. Dans les grandes situations, qui jamais s'est avisé de songer que M.elle Dumesnil étoit laide? Les femmes séduites par l'ardeur passionnée de Le Kain s'écriaient, qu'il est beau! M.elle Clairon charmait les spectateurs, et M.elle Clairon n'a jamais été jolie que dans ses mémoires.

Digitized by Google

Mademoiselle Duchesnois n'est pas belle. La nature a fort négligé sa physionomie; elle a réservé tous ses soins pour son ame; mais sa taille est avantageuse. Elle a le fard de la jeunesse. Il n'y a pas encore de laideur à son âge. Sa voix est douce, sonore et touchante; elle suffit sans aucun effort à l'expression la plus pathétique. Dès qu'elle a commencé à jouer, on n'a plus le loisir d'examiner si elle est laide ou jolie; on se livre à la passion qu'elle inspire. Elle a ce naturel, cette vérité, cette chaleur qui couvre tous les défauts. Il y a longtemps que l'admirable rôle de Phèdre n'avait été rendu avec autant de sensibilité et d'énergie. On était tout surpris de trouver le talent où l'on n'avait coutume de trouver que le métier. Les applaudissements les plus prolongés, les plus unanimes, lui ont été prodigués; on a même souvent interrompu l'effet de la scene par un enthousiasme indiscret; mais les larmes qu'elle a fait répandre sont le plus beau de ses titres. Elle a dans un très-haut degré les qualités que le travail et l'étude ne donnent point, et rien n'est plus facile que d'acquérir ce qui lui manque. Tout semble annoncer qu'elle est destinée à faire l'ornement de notre scène tragique.

Opéra-Comique, (Feydeau).

Le *Trésor Supposé* ou *le Danger d'écouter aux portes* est une de ces nouveautés fugitives, dont on s'amuse un moment, qu'on n'a point envie de revoir, et dont l'existence éphémere est suivie d'un éternel oubli. Le C. Hoffman, auteur de plusieurs opéras comiques, très-larmoyants et très-lugubres, a voulu faire une

Digitized by Google

petite débauche, et s'est dérídé un peu plus qu'il ne convenait à sa gravité. Les mauvais exemples sont contagieux. Il a vu que les bouffonneries réussissaient sur cette scène, que la folie y était privilégiée, et il a voulu aussi faire une folie ; mais il n'y a qu'une extrême gaieté qui puisse faire excuser ce genre. Si le *Trésor Supposé* est une folie, elle est trop raisonnable ; si c'est une pièce raisonnable, elle est trop folle. Il est encore ici question de ces éternels tuteurs qui défendent leurs pupilles contre les espiégleries des amants. Le grand moyen de défense de celui-ci est d'écouter aux portes ; mais il n'a pas assez d'esprit pour cacher son manége à la soubrette et à la pupille. On connaît sa cachette ; on sait à point nommé, quand il s'y place, pour écouter, et on ne lui fait entendre que ce que l'on veut. Il a beau écouter aux portes, l'amant s'introduit dans la maison, sans qu'il en sache rien. Dès-lors, ce tuteur est aussi bête que les autres, malgré tout l'esprit que le C. Hoffman lui a donné. Le voilà relégué dans la nombreuse confrérie des Cassandres.

Dorval, amant de la pupille, jeune homme, presque ruiné, a une maison à vendre. Le tuteur qui n'est pas moins avare que défiant, voudrait avoir cette maison à bon marché. Pendant qu'il est aux écoutes, on lui fait entendre la lecture d'une lettre supposée du père de Dorval à son fils, dans laquelle il l'avertit qu'il a caché un trésor de cinq cent mille francs dans la cave de la maison. Dès ce moment on sait que le vieux avare va se presser d'acheter la maison fort cher, qu'il se repentira de son marché, quand il ne trouvera point le tresor, et que le jeune homme n'annullera la vente, qu'à condition qu'on lui donnera la pupille. L'imagination du spectateur devance tous ces incidents ; par conséquent la scène se refroidit, le dénouement est à la

Digitized by Google

glace. Toutes les contorsions du vieillard dupé, toutes les farces de Crispin, auteur de la fourberie, n'ont plus le mérite de la surprise, si nécessaire aux folies. La musique ne réchauffe pas ce maigre croquis. On n'y remarque qu'un rondeau et un quatuor assez jolis; mais du genre le plus mesquin. Le reste est faible et insipide, et l'on a été fort surpris d'apprendre que cette petite musique était du grand compositeur Méhul.

ANNONCES.

DICTIONNAIRE élémentaire de botanique; par *Bulliard*, revu et presque entièrement refondu par Louis-Claude *Richard*, professeur de botanique à l'école de médecine. Ouvrage où toutes les parties des plantes, leurs diverses affections, les termes usités, et ceux qu'on peut introduire dans les descriptions botaniques, sont définis et interprétés avec plus de précisions qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour; orné de 20 planches, gravées en taille-douce avec le plus grand soin; suivi d'une exposition méthodique de ces mêmes termes, au moyen de laquelle et à l'aide du Dictionnaire, l'étudiant peut prendre une leçon suivie sur chaque partie des plantes; précédé d'un Dictionnaire botanique latin-français; seconde édition, augmentée de l'exposé et du tableau de la méthode de Jussieu. Paris, an 10, in-8.°. Prix, 7 fr. 50 cent., et 8 fr. 50 cent. franc de port. Chez *Fuchs*, libr., rue des Mathurins St.-Jacques, n.° 334.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de Voyages intéressants dans toutes les parties du monde, pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse; traduit de l'allemand de *Campe*, auteur du *Nouveau Robinson*, etc.

Cet ouvrage paraîtra régulièrement tous les deux mois, par livraisons de deux volumes, dont chacun sera composé de plus de 200 pages, et orné d'une carte géographique ou d'une estampe. Nous avons adopté le format in-18, pour qu'il pût faire suite aux ouvrages de Bei-

Digitized by Google

quin, qui n'a pas traité la partie des Voyages, si attrayante pour la jeunesse. Le prix de l'abonnement pour l'année, ou douze volumes, est de 18 fr., payables par sixièmes à chaque livraison, ou seulement 15 francs, en payant la totalité avec la première livraison, et de 4 fr. de plus, franc de port, dans les départements. Les personnes qui ne se feront pas inscrire, payeront chaque volume à raison de 1 fr. 80 cent.

On souscrit, à Paris, chez *Gabriel Dufour*, libraire, rue de Tournon, n.° 1126; à Amsterdam, chez le même; et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Les tomes I et II, formant la première livraison, paraissent; ils contiennent cinq relations de voyages.

Le nom de chaque souscripteur sera imprimé en tête de son exemplaire, et il en sera formé une liste générale avec le douzième volume.

MANUEL des Habitants de Saint-Domingue, contenant un précis de l'histoire de cette île; depuis sa découverte; la description topographique et statistique des parties française et espagnole; le tableau des productions naturelles et des cultures coloniales; l'art de fabriquer le sucre et l'indigo, de recolter et de préparer le café, le coton et le cacao jusqu'à leur embarquement, et de faire le rhum à la manière anglaise: suivi d'un traité de médecine domestique appropriée aux îles, d'une pharmacopée américaine, du premier vocabulaire français-créole, et de conversations françaises-créoles, pour donner une idée de ce langage, et se faire entendre des Nègres; ouvrage utile à tous ceux qui desirent se procurer des notions exactes sur la manière de se conduire dans la traversée, et les moyens de fortune que présentent les cultures et le commerce de Saint-Domingue; orné d'une carte de cette île, et de tableaux concernant sa population et ses productions; par S. J. *Ducœurjoly*, ancien habitant de Saint-Domingue. 2 forts vol. in 8.° Prix, 10 fr. pour Paris, et 13 fr. franc de port. A Paris, chez *Lenoir*, libraire, rue de Savoie, n.° 4. 1802. An 10.

Tous les Ouvrages ci-dessus annoncés se trouvent aussi chez *Levavasseur*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Paris le 17 thermidor.

L'audience du corps diplomatique a eu lieu avant-hier.

Elle était commencée, lorsque le sénat-conservateur s'est rendu au palais du gouvernement.

L'audience a été interrompue, et les membres du sénat-conservateur ont été introduits.

Le C. Barthelemy, président, a porté la parole en ces termes :

Citoyen premier consul, le peuple français, reconnaissant des immenses services que vous lui avez rendus, veut que la première magistrature de l'état soit inamovible entre vos mains. En s'emparant ainsi de votre vie toute entière, il n'a fait qu'exprimer la pensée du sénat, déposée dans son sénatus-consulte du 18 floréal. La nation, par cet acte solennel de gratitude, vous donne la mission de consolider nos institutions.

Une nouvelle carrière commence pour le premier consul! après des prodiges de valeur et de talents militaires, il a terminé la guerre et obtenu partout les conditions de paix les plus honorables. Les Français sous ses auspices ont pris l'attitude et le caractère de la véritable grandeur. Il est le pacificateur des nations et le restaurateur de la France. Son nom seul est une grande puissance.

Déja une administration de moins de trois années a presque fait oublier cette époque d'anarchie et de calamités qui semblait avoir tari les sources de la prospérité publique.

Mais il reste des maux à guérir et des inquiétudes

Digitized by Google

à dissiper. Les Français, après avoir étonné le monde par des exploits guerriers, attendent de vous, citoyen premier consul, tous les bienfaits de la paix que vous leur avez procurée.

S'il existait encore des semences de discorde, la proclamation du consulat perpétuel de Bonaparte les fera disparaître. Tout est maintenant rallié autour de lui. Son puissant génie saura tout maintenir et tout conserver. Il ne respire que pour la prospérité et le bonheur des Français. Il ne leur donnera jamais que l'élan de la gloire et le sentiment de la grandeur nationale. En effet, quelle nation mérite mieux le bonheur! et de quel peuple plus éclairé et plus sensible pourrait-on desirer l'estime et l'attachement!

Le sénat-conservateur s'associera à toutes les pensées généreuses du gouvernement. Il secondera de ses moyens toutes les améliorations qui auront pour but de prévenir le retour des maux qui nous ont affligés si longtemps, d'étendre et de consolider les biens que vous avez ramenés parmi nous. C'est un devoir pour lui de concourir ainsi à l'accomplissement des vœux du peuple, qui vient de manifester d'une manière si éclatante son zèle et son discernement.

Le *sénatus-consulte*, que le sénat en corps vient vous remettre, citoyen premier consul, contient l'expression de sa reconnaissance particulière. Organe de la volonté souveraine, il a cru devoir, pour mieux remplir les intentions du peuple français, appeler les arts à perpétuer le souvenir de ce mémorable événement.

Après ce discours, le C. Barthelemy, président, a fait lecture de l'acte dont la teneur suit :

SÉNATUS-CONSULTE.

Extrait des registres du sénat-conservateur, du 14 thermidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution ;

Digitized by Google

Délibérant sur le message des consuls de la république, du 10 de ce mois;

Après avoir entendu le rapport de sa commission spéciale, chargée de vérifier les registres des votes émis par les citoyens français;

Vu le procès-verbal fait par la commission spéciale, et qui constate que *trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf* citoyens ont donné leurs suffrages, et que *trois millions cinq cent soixante-huit mille huit cent quatre-vingt-cinq* citoyens ont voté pour que *Napoléon Bonaparte* soit nommé premiel consul à vie;

Considérant que le sénat, établi par la constitution, organe du peuple, pour ce qui intéresse le pacte social, doit manifester, d'une manière éclatante, la reconnaissance nationale envers le héros vainqueur et pacificateur, et proclamer solennellement la volonté du peuple français, de donner au gouvernement toute la stabilité nécessaire à l'indépendance, à la prospérité et à la gloire de la république, décrète ce qui suit :

Art. I.er Le peuple français nomme, et le sénat proclame *NAPOLÉON BONAPARTE* premier consul à vie.

II. Une statue de la paix, tenant d'une main le laurier de la victoire, et de l'autre le décret du sénat, attestera à la postérité la reconnaissance de la nation.

III. Le sénat portera au premier consul l'expression de la confiance, de l'amour et de l'admiration du peuple français.

Signé BARTHÉLEMY, *président*; VAUBOIS, *et* FARGUES, *secrétaires.*

Par le sénat conservateur,

Le secrétaire-général, signé CAUCHY.

Le premier consul a répondu au sénat en ces termes :

Sénateurs, la vie d'un citoyen est à sa patrie. Le peuple français veut que la mienne toute entière lui soit consacrée.... J'obéis à sa volonté.

En me donnant un nouveau gage, un gage perma-

nent de sa confiance, il m'impose le devoir d'étayer le système de ses lois sur des institutions prévoyantes.

Par mes efforts, par votre concours, citoyens sénateurs, par le concours de toutes les autorités, par la confiance et la volonté de cet immense peuple, la liberté, l'égalité, la prospérité de la France seront à l'abri des caprices du sort et de l'incertitude de l'avenir..... Le meilleur des peuples sera le plus heureux, comme il est le plus digne de l'être, et sa félicité contribuera à celle de l'Europe entière.

Content alors d'avoir été appelé par l'ordre de celui de qui tout émane, à ramener sur la terre la justice, l'ordre et l'égalité, j'entendrai sonner la dernière heure sans regret..... et sans inquiétude sur l'opinion des générations futures.

Sénateurs, recevez mes remercîments d'une démarche aussi solennelle. Le sénat a desiré ce que le peuple français a voulu, et par-là il s'est plus étroitement associé à tout ce qui reste à faire pour le bonheur de la patrie.

Il m'est bien doux d'en trouver la certitude dans le discours d'un président aussi distingué.

Les membres du sénat se sont retirés, et l'audience a été continuée.

Le ministre de l'intérieur, au préfet.

Paris, le 16 thermidor an 10.

Je vous envoie, citoyen préfet, le *sénatus-consulte* qui proclame la volonté du peuple français.

Vous le ferez publier solennellement dans toute l'étendue de votre département, le 15 août (27 thermidor).

Ce jour sera désormais consacré par de bien grands souvenirs. Il rappellera à nos derniers neveux l'époque mémorable du bonheur public, de la paix des consciences, et du plus grand acte de souveraineté qu'ait jamais exercé une grande nation.

Le 15 août est à la fois l'anniversaire de la naissance

Digitized by Google

du premier consul, le jour de la signature du concordat, et l'époque où le peuple français voulant assurer et perpétuer son bonheur, en lie la durée à celle de la glorieuse carrière de NAPOLÉON BONAPARTE.

Que de doux souvenirs pour exciter l'enthousiasme du peuple français! quel concours puissant d'événements et de circonstances pour réveiller dans tous les cœurs les sentiments généreux qui caractérisent la nation!

Des actes de bienfaisance peuvent célébrer cette grande journée; et je vous invite, citoyen préfet, à la consacrer toute entière au bonheur, en unissant, par le mariage, des individus recommandables par leurs vertus.

Je vous salue,

CHAPTAL.

Extrait des registres des délibérations du conseil-d'état. Séance du 16 thermidor an 10.

Projet de Sénatus-Consulte organique de la constitution.

TITRE PREMIER.

Art. I.er Chaque ressort de justice de paix a une assemblée de canton.

2. Chaque arrondissement communal ou district de sous-préfecture a un collége électoral d'arrondissement.

3. Chaque département a un collége électoral de département.

TITRE II. *Des assemblées de canton.*

4. L'assemblée de canton se compose de tous les citoyens domiciliés dans ce canton, et qui y sont inscrits sur la liste communale d'arrondissement.

A dater de l'époque où, aux termes de la constitution, les listes communales doivent être renouvellées,

Digitized by Google

l'assemblée de canton sera composée de tous les citoyens domiciliés dans le canton, et qui y jouissent des droits de citoyen.

5. Le premier consul nomme le président de l'assemblée de canton.

Ses fonctions durent cinq ans; il peut être renommé indéfiniment.

Il est assisté de quatre scrutateurs, dont deux sont les plus âgés, et les deux autres les plus imposés des citoyens ayant droit de voter dans l'assemblée du canton.

Le président et les quatre scrutateurs nomment le secrétaire.

6. L'assemblée de canton se divise en sections pour faire les opérations qui lui appartiennent.

Lors de la première convocation de chaque assemblée, l'organisation et les formes en seront déterminées par un réglement émané du gouvernement.

7. Le président de l'assemblée de canton nomme les présidents des sections.

Leurs fonctions finissent avec chaque assemblée sectionnaire.

Ils sont assistés chacun de deux scrutateurs, dont l'un est le plus âgé, et l'autre le plus imposé des citoyens ayant droit de voter dans la section.

8. L'assemblée de canton désigne deux citoyens sur lesquels le premier consul choisit le juge-de-paix du canton.

Elle désigne pareillement deux citoyens pour chaque place vacante de suppléant de juge-de-paix.

9. Les juges-de-paix et leurs suppléants sont nommés pour dix ans.

10. Dans les villes de 5000 ames, l'assemblée de canton présente deux citoyens pour chacune des places du conseil-municipal. Dans les villes où il y aura plusieurs justices de paix ou plusieurs assemblées de canton, chaque assemblée présentera pareillement deux citoyens pour chaque place du conseil municipal.

Digitized by Google

11. Les membres des conseils municipaux sont pris par chaque assemblée de canton sur la liste des cent plus imposés du canton. Cette liste sera arrêtée et imprimée par ordre du préfet.

12. Les conseils municipaux se renouvellent tous les dix ans par moitié.

13. Le premier consul choisit les maires et adjoints dans les conseils municipaux : ils sont cinq ans en place ; ils peuvent être renommés.

14. L'assemblée de canton nomme au collége électoral d'arrondissement le nombre de membres qui lui est assigné, en raison du nombre de citoyens dont elle se compose.

15. Elle nomme au collége électoral de département, sur une liste dont il sera parlé ci-après, le nombre de membres qui lui est attribué.

16. Les membres des colléges électoraux doivent être domiciliés dans les arrondissements et départements respectifs.

17. Le gouvernement convoque les assemblées de canton, fixe le temps de leur durée et l'objet de leur réunion.

TITRE III. *Des colléges électoraux.*

18. Les colléges électoraux d'arrondissement ont un membre pour 500 habitants domiciliés dans l'arrondissement.

Le nombre des membres ne peut néanmoins excéder 200, ni être au dessous de 120.

19. Les colléges électoraux de département ont un membre par mille habitants domiciliés dans le département, et néanmoins ces membres ne peuvent excéder 300, ni être au dessous de 200.

20. Les membres des colléges électoraux sont à vie.

21. Si un membre d'un collége électoral est dénoncé au gouvernement, comme s'étant permis quelque acte contraire à l'honneur ou à la patrie, le gouvernement invite le collége à manifester son vœu ; il faut les

Digitized by Google

trois quarts des voix pour faire perdre au membre dénoncé sa place dans le collége.

22. On perd sa place dans les colléges électoraux pour les mêmes causes qui font perdre le droit de citoyen.

On la perd également lorsque, sans empêchement légitime, on n'a point assisté à trois réunions successives.

23. Le premier consul nomme les présidents des colléges électoraux à chaque session.

Le président a seul la police du collége électoral, lorsqu'il est assemblé.

24. Les colléges électoraux nomment à chaque sessions deux scrutateurs et un secrétaire.

25. Pour parvenir à la formation des colléges électoraux des départements, il sera dressé dans chaque département, sous les ordres du ministre des finances, une liste de 600 citoyens les plus imposés aux rôles des contributions foncière, mobiliaire et somptuaire, et au rôle des patentes.

On ajoute à la somme de la contribution, dans le domicile du département, celle qu'on peut justifier payer dans les autres parties du territoire de la France et de ses colonies.

Cette liste sera imprimée.

26. L'assemblée de canton prendra sur cette liste les membres qu'elle devra nommer au collége électoral du département.

27. Le premier consul peut ajouter aux colléges électoraux d'arrondissement, dix membres pris parmi les citoyens appartenants à la légion d'honneur, ou qui ont rendu des services.

Il peut ajouter, à chaque collége électoral de département, vingt citoyens, dont dix pris parmi les trente plus imposés du département, et les dix autres, soit parmi les membres de la légion d'honneur, soit parmi les citoyens qui ont rendu des services.

Il n'est point assujetti, pour ces nominations, à des époques déterminées.

Digitized by Google

28. Les colléges électoraux d'arrondissement présentent, au premier consul, deux citoyens domiciliés dans l'arrondissement, pour chaque place vacante dans le conseil d'arrondissement.

Un, au moins, de ces citoyens, doit être pris nécessairement hors du collége électoral qui le désigne.

Les conseils d'arrondissement se renouvellent par tiers tous les cinq ans.

29. Les colléges électoraux d'arrondissement présentent, à chaque réunion; deux citoyens pour faire partie de la liste sur laquelle doivent être choisis les membres du tribunat.

Un, au moins, de ces citoyens, doit être pris nécessairement hors du collége qui le présente.

Tous deux peuvent être pris hors du département.

30. Les colléges électoraux de département présentent au premier consul deux citoyens domiciliés dans le département, pour chaque place vacante dans le conseil-général du département.

Un de ces citoyens, au moins, doit être pris nécessairement hors du collége électoral qui le présente.

Les conseils-généraux de département se renouvellent par tiers tous les cinq ans.

31. Les colléges électoraux de département présentent à chaque réunion deux citoyens pour former la liste sur laquelle sont nommés les membres du sénat.

Un, au moins, doit être pris nécessairement hors du collége qui le présente, et tous deux peuvent être pris hors du département.

Ils doivent avoir l'âge et les qualités exigées par la constitution.

32. Les colléges électoraux de département et d'arrondissement présentent chacun deux citoyens domiciliés dans le département, pour former la liste sur laquelle doivent être nommés les membres de la députation au corps-législatif.

Digitized by Google

Un de ces citoyens doit être pris nécessairement hors du collége qui le présente.

Il doit y avoir trois fois autant de candidats différents sur la liste formée par la réunion des présentations des colléges électoraux de département et d'arrondissement, qu'il y a de places vacantes.

33. On peut être membre d'un conseil de commune et d'un collége électoral d'arrondissement ou de département.

On ne peut être à la fois membre d'un collége d'arrondissement et d'un collége de département.

34. Les membres du corps-législatif et du tribunat ne peuvent assister aux séances du collége électoral dont ils feront partie. Tous les autres fonctionnaires publics ont droit d'y assister et d'y voter.

35. Il n'est procédé par aucune assemblée de canton à la nomination des places qui lui appartiennent dans un collége électoral, que quand ces places sont réduites aux deux tiers.

36. Les colléges électoraux ne s'assemblent qu'en vertu d'un acte de convocation émané du gouvernement, et dans le lieu qui leur est assigné.

Ils ne peuvent s'occuper que des opérations pour lesquelles ils sont convoqués, ni continuer leurs séances au-delà du temps fixé par l'acte de convocation.

S'ils sortent de ces bornes, le gouvernement a le droit de les dissoudre.

37. Les colléges électoraux ne peuvent, ni directement, ni indiretement, sous quelque prétexte que ce soit, correspondre entre eux.

38. La dissolution d'un corps électoral opère le renouvellement de tous ses membres.

TITRE IV. *Des consuls.*

39. Les consuls sont à vie :

Ils sont membres du sénat, et le président.

40. Les second et troisième consuls sont nommés par le sénat sur la présentation du premier.

Digitized by Google

41. A cet effet, lorsque l'une des deux places vient à vaquer, le premier consul présente au sénat un premier sujet; s'il n'est pas nommé, il en présente un second; si le second n'est pas accepté, il en présente un troisième qui est nécessairement nommé.

42. Lorsque le premier consul le juge convenable, il présente un citoyen pour lui succéder après sa mort, dans les formes indiquées par l'article précédent.

43. Le citoyen nommé pour succéder au premier consul, prête serment à la république, entre les mains du premier consul, assisté des second et troisième consuls, en présence du sénat, des ministres, du conseil d'état, du corps-législatif, du tribunat, du tribunal de cassation, des archevêques, des évêques, des présidents des tribunaux d'appel, des présidents des colléges électoraux, des présidents des assemblées de canton, des grands officiers de la légion d'honneur et des maires des vingt-quatre principales villes de la république.

Le secrétaire-d'état dresse le procès-verbal de la prestation de serment.

44. Le serment est ainsi conçu :

« Je jure de maintenir la constitution, de respecter « la liberté des consciences, de m'opposer au retour « des institutions féodales, de ne jamais faire la guerre « que pour la défense et la gloire de la république, « et de n'employer le pouvoir dont je serai revêtu que « pour le bonheur du peuple de qui et pour qui je « l'aurai reçu. »

45. Le serment prêté, il prend séance au sénat, immédiatement après le troisième consul.

46. Le premier consul peut déposer aux archives du gouvernement son vœu sur la nomination de son successeur, pour être présenté au sénat après sa mort.

47. Dans ce cas, il appelle les second et troisième consuls, les ministres et les présidents des sections du conseil-d'état.

En leur présence, il remet au secrétaire-d'état le papier scellé de son sceau, dans lequel est consigné son vœu. Ce papier est souscrit par tous ceux qui sont présents à l'acte.

Digitized by Google

Le secrétaire-d'état le dispose aux archives du gouvernement, en présence des ministres et des présidents des sections du conseil-d'état.

48. Le premier consul peut retirer ce dépot en observant les formalités prescrites dans l'article précédent.

49. Après la mort du premier consul, si son vœu est resté déposé, le papier qui le renferme est retiré des archives du gouvernement par le secrétaire d'état, en présence des ministres et des présidents des sections du conseil-d'état : l'intégrité et l'identité en sont reconnues en présence des second et troisieme consuls. Il est adressé au sénat par un message du gouvernement avec expédition des procès-verbaux qui en ont constaté le dépôt, l'identité et l'intégrité.

50. Si le sujet présenté par le premier consul n'est pas nommé, le second et le troisième consuls en présentent chacun un : en cas de non-nomination, ils en présentent chacun un autre, et l'un des deux est nécessairement nommé.

51. Si le premier consul n'a point laissé de présentation, les second et troisième consuls font leurs présentations séparées, une première, une seconde; et si ni l'une ni l'autre n'a obtenu de nomination, une troisième. Le sénat nomme nécessairement sur la troisième.

52. Dans tous les cas, les présentations et la nomination devront être consommées dans les vingt-quatre heures qui suivront la mort du premier consul.

53. La loi fixe pour la vie de chaque premier consul l'état des dépenses du gouvernement.

TITRE V. *Du Sénat.*

54. Le sénat règle par un *sénatus-consulte* organique,

1.° La constitution des colonies;

2.° Tout ce qui n'a pas été prévu par la constitution et qui est nécessaire à sa marche;

3.° Il explique les articles de la constitution qui donnent lieu à différentes interprétations.

55. Le sénat, par des actes intitulés *sénatus-consultes*,

Digitized by Google

1.° Suspend pour cinq ans les fonctions de jurés dans les départements où cette mesure est nécessaire;

2.° Déclare, quand les circonstances l'exigent, des départements hors de la constitution,

3.° Détermine le temps dans lequel des individus arrêtés en vertu de l'article 46 de la constitution, doivent être traduits devant les tribunaux, lorsqu'ils ne l'ont pas été dans les dix jours de leur arrestation;

4.° Annulle les jugements des tribunaux civils et criminels, lorsqu'ils sont attentatoires à la sureté de l'état;

5.° Dissout le corps-législatif et le tribunat;

6.° Nomme les consuls.

56. Les sénatus-consultes organiques et les sénatus-consultes sont délibérés par le sénat, sur l'initiative du gouvernement.

Une simple majorité suffit pour les sénatus-consultes; il faut les deux tiers des voix des membres présents pour un sénatus consulte organique.

57. Les projets de sénatus-consulte pris en conséquence des articles 54 et 55, sont discutés dans un conseil privé composé des consuls, de deux ministres, de deux sénateurs, de deux conseillers-d'état, et de deux grands officiers de la légion d'honneur.

Le premier consul désigne à chaque tenue, les membres qui doivent composer le conseil-privé.

58. Le premier consul ratifie les traités de paix et d'alliance, après avoir pris l'avis du conseil-privé.

Avant de les promulguer, il en donne connaissance au sénat.

59. L'acte de nomination d'un membre du corps-législatif, du tribunat et du tribunal de cassation, s'intitule *arrêté*.

60. Les actes du sénat relatifs à sa police et à son administration intérieure, s'intitulent *délibérations*.

61. Dans le courant de l'an 11, il sera procédé à la nomination de quatorze citoyens, pour compléter

Digitized by Google

le nombre de quatre-vingts sénateurs, déterminé par l'article 15 de la constitution.

Cette nomination sera faite par le sénat sur la présentation du premier consul, qui, pour cette présentation, prendra trois sujets sur la liste des citoyens désignés par les colléges électoraux.

62. Les membres du grand-conseil de la légion d'honneur sont membres du sénat, quel que soit leur âge.

63. Le premier consul peut en outre nommer au sénat, sans présentation préalable par les colléges électoraux de départements, des citoyens distingués par leurs services et leurs talents, à condition néanmoins qu'ils auront l'âge requis par la constitution, et que le nombre des sénateurs ne pourra, en aucun cas, excéder cent vingt.

64. Les sénateurs pourront être consuls, ministres, membres de la légion d'honneur, inspecteurs de l'instruction publique, et employés dans des missions extraordinaires et temporaires.

65. Le sénat nomme chaque année deux de ses membres pour remplir les fonctions de secrétaires.

66. Les ministres ont séance au sénat, mais sans voix délibérative, s'ils ne sont sénateurs.

TITRE VI. *Des Conseillers-d'Etat.*

67. Les conseillers-d'état n'excéderont jamais le nombre de cinquante.

68. Le conseil-d'état se divise en sections.

69. Les ministres ont rang, séance et voix délibérative au conseil-d'état.

TITRE VII. *Du Corps-Législatif.*

70. Chaque département aura, dans le corps-législatif un nombre de membres proportionné à l'étendue de sa population, conformément au tableau ci-joint.

71. Tous les membres du corps-législatif, appartenants à la même députation, sont nommés à la fois.

72. Les départements de la république sont divisés en cinq séries, conformément au tableau ci-joint.

Digitized by Google

73. Les députés actuels sont classés dans les cinq séries.

74. Ils seront renouvellés dans l'année à laquelle appartiendra la série où sera placé le département auquel ils auront été attachés.

75. Néanmoins, les députés qui ont été nommés en l'an 10, rempliront leurs cinq années.

76. Le gouvernement convoque, ajourne et proroge le corps-législatif.

TITRE VIII. *Du Tribunat.*

77. A dater de l'an 13, le tribunat sera réduit à cinquante membres.

Moitié des 50 sortira tous les trois ans : jusqu'à cette réduction, les membres sortants ne seront point remplacés.

Le tribunat se divise en sections.

78. Le corps-législatif et le tribunat sont renouvellés dans tous leurs membres, quand le sénat en a prononcé la dissolution.

TITRE IX. *De la Justice et des Tribunaux.*

79. Il y a un grand juge ministre de la justice.

80. Il a une place distinguée au sénat et au conseil-d'état.

81. Il préside le tribunal de cassation et les tribunaux d'appel, quand le gouvernement le juge convenable.

82. Il a sur les tribunaux, les justices de paix et les membres qui les composent, le droit de les surveiller et de les reprendre.

83. Le tribunal de cassation, présidé par lui, a droit de censure et de discipline sur les tribunaux d'appel et les tribunaux criminels ; il peut, pour cause grave, suspendre les juges de leurs fonctions, les mander près du grand-juge, pour y rendre compte de leur conduite.

84. Les tribunaux d'appel ont droit de surveillance

Digitized by Google

sur les tribunaux civils de leur ressort, et les tribunaux civils sur les juges-de-paix de leur arrondissement.

85. Le commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation, surveille les commissaires près les tribunaux d'appel et les tribunaux criminels.

Les commissaires près les tribunaux d'appel, surveillent les commissaires près les tribunaux de première instance.

86. Les membres du tribunal de cassation sont nommés par le sénat, sur la présentation du premier consul.

Le premier consul présente trois sujets pour chaque place vacante.

TITRE X. *Droit de faire grace.*

87. Le premier consul a droit de faire grace.

Il l'exerce après avoir entendu un conseil-privé, composé du grand-juge, de deux ministres, de deux sénateurs, de deux conseillers-d'état, et de deux membres du tribunal de cassation.

Le conseil-d'état, après avoir, sur le renvoi des consuls, discuté le projet ci-dessus, l'approuve, et arrête qu'il sera présenté aux consuls dans la forme prescrite par le réglement.

Pour extrait conforme,

Le secrétaire-général du conseil-d'état,

Signé, J. G. LOCRÉ.

Approuvé.

Le premier consul, signé, BONAPARTE.

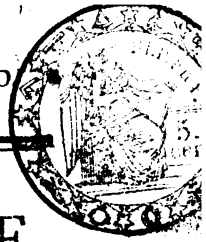
Par le premier consul,

Le secrétaire-d'état, signé, H. B. MARET.

Le projet de sénatus-consulte organique que l'on vient de lire a été porté par les conseillers-d'état Régnier, Portalis et Dessolle, orateurs du gouvernement, au sénat-conservateur, qui l'a adopté dans sa séance de ce jour.

Digitized by Google

(N.° LIX). 26 Thermidor an 10.



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Les Conseils de l'Amitié, à mon Frère, avant son départ.

AIR : *Toi que pour consoler la vie*, ou *du serin qui te fait envie.*

LOIN de ces lieux il faut te rendre,
Quoiqu'il en coûte au sentiment ;
Dans les avis d'une sœur tendre,
Vois du moins son attachement.
Retiens cette maxime sûre,
Tu la reconnaîtras partout.
L'amitié conseille et censure ;
L'indifférence approuve tout.

De ceux à qui le sort t'engage,
Tu t'occuperas tour-à-tour ;

Digitized by Google

Vas, je ne te fais pas l'outrage
De craindre l'oubli d'un seul jour.
En conservant pour une mère
Les sentiments qui lui sont dûs,
Songe surtout que pour lui plaire
Tu dois imiter ses vertus.

Instruit par la peine commune,
Apprends à borner tes desirs;
C'est souvent loin de la fortune
Que règnent les plus doux plaisirs.
Quand par une faveur extrême
Elle devrait combler tes vœux,
Moins on a besoin pour soi-même,
Et plus on peut faire d'heureux.

Surtout fais choix d'un ami sage,
C'est le premier de tous les biens.
Que ton bonheur soit son ouvrage,
Et que ses chagrins soient les tiens.
Dans la gaîté, dans les alarmes,
Confondez vos ris et vos pleurs;
Vos plaisirs auront plus de charmes,
Et vos peines moins de rigueurs.

ENIGME.

A votre amant tendre et discret,
Vous pouvez confier vos peines, vos alarmes,
Et, d'être loin de lui, votre cuisant regret.
Mais renoncez au barbare projet
De me brûler, de voir couler mes larmes,
Pour mieux garder votre secret.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Bon mâle, avec cinq pieds, je vais et viens sur quatre.
Saisis ma queue, ose l'abattre,
Et par un prodige étonnant,
Tu me rends femelle à l'instant.

CHARADE.

Charmant premier, réveil de la nature,
Que tu vas plaire à mon entier
Qui de Vénus déroba la ceinture !
Couché sur un lit de verdure,
Je veux, de fleurs, composer mon dernier,
Pour relever sa blonde chevelure.

Par un vieux bonhomme.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot du Logogriphe est *tapage*, où l'on trouve *Tage*, *page*, *tape*, *pet*.

Le mot de la Charade est *verrat*.

Le mot de l'Enigne est *cheminée*.

Digitized by Google

Essai sur la littérature anglaise.

V.e Extrait.

MACKENSIE *.

Il faut peut-être chercher dans l'inconstance et les dégoûts du cœur humain, le motif de l'intérêt général qu'inspire la lecture des voyages. Fatigués de la société où nous vivons, et des chagrins qui nous environnent, nous aimons à nous égarer en pensée dans des pays lointains et chez des peuples inconnus. Si les hommes, que l'on nous peint, sont plus heureux que nous, leur bonheur nous délasse; s'ils sont plus infortunés, leurs maux nous consolent.

Mais l'intérêt attaché au récit des voyages, diminue chaque jour, à mesure que le nombre des voyageurs augmente; l'esprit philosophique a fait cesser les merveilles du désert :

« Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles ! ** »

Quand les premiers Français, qui descendirent sur les rivages du *Canada*, parlent de

* Voyages d'Alex. Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en 1789, 1792 et 1793, etc., traduits de l'anglais par *J. Castéra*. 3 vol. in-8°. A Paris, chez *Dentu*, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

** *Fontanes.*

Digitized by Google

lacs, semblables à des mers, de cataractes qui tombent du ciel, de forêts dont on ne peut sonder la profondeur, l'esprit est bien plus fortement ému, que lorsqu'un marchand anglais, ou un savant moderne, vous apprend qu'il a pénétré jusqu'à l'océan Pacifique, et que la chute de Niagara n'a que 144 pieds de hauteur.

Ce que nous gagnons en connaissance, nous le perdons en sentiment. Les vérités géométriques ont tué certaines vérités de l'imagination, bien plus importantes à la morale qu'on ne pense. Quels étaient les premiers voyageurs dans la belle antiquité? C'étaient les législateurs, les poètes et les héros; c'était Jacob, Lycurgue, Pythagore, Homère, Hercule, Alexandre, *dies peregrinationis!* *. Alors tout était prodige, sans cesser d'être réalité, et les espérances de ces grandes ames aimaient à dire: « *Là-bas la terre inconnue, la terre immense.* » *Terra ignota! terra immensa!* Nous avons naturellement la haine des bornes; je dirais presque que le globe est trop petit pour l'homme, depuis qu'il en a fait le tour. Si la nuit est plus favorable que le jour à l'inspiration et aux vastes pensées, c'est qu'en cachant toutes les limites, elle prend l'air de l'immensité.

Les voyageurs français, et les voyageurs anglais semblent, comme les guerriers de ces deux nations, s'être partagé l'empire de la terre et de l'onde. Les derniers n'ont rien à opposer aux Tavernier, aux Chardin, aux Parennin, aux Charlevoix; ils n'ont point de

* Gènes.

Digitized by Google

monument tel que les *lettres édifiantes*; mais les premiers, à leur tour, n'ont point d'Anson, de Byron, de Cook, de Vancouver. Les voyageurs français ont plus fait pour la connaissance des mœurs et des coutumes des peuples : νόον ἔγνω. *Mores cognovit;* les voyageurs anglais ont été plus utiles aux progrès de la géographie universelle : εν πόντω πάθεν *in mari passus est* *. Ils partagent, avec les Espagnols et les Portugais, la gloire d'avoir ajouté de nouvelles mers et de nouveaux continents au globe, et d'avoir fixé les limites de la terre.

Les prodiges de la navigation sont peut-être ce qui donne une plus haute idée du génie de l'homme. On frissonne et on admire, lorsqu'on voit Colomb s'enfonçant dans les solitudes d'un océan inconnu, Vasco de Gama, doublant le cap des tempêtes, Magellan, sortant d'une vaste mer pour entrer dans une mer plus vaste encore, Cook, volant d'un pôle à l'autre, et resserré de toutes parts par les rivages du globe, ne trouvant plus de mers pour ses vaisseaux !

Quel beau spectacle n'offre point cet illustre navigateur, cherchant de nouvelles terres, non pour en opprimer les habitants, mais pour les secourir et les éclairer, portant à de pauvres sauvages les nécessités de la vie, jurant concorde et amitié, sur leurs rives charmantes, à ces simples enfants de la nature, semant, parmi les glaces australes, les fruits d'un plus doux climat, en imitant ainsi la providence qui prévoit les naufrages et les besoins des hommes !

La mort n'ayant pas permis au capitaine Cook

* Odys.

Digitized by Google

d'achever ses importantes découvertes, le capitaine Vancouver fut chargé, par le gouvernement anglais, de visiter toute la côte américaine, depuis la Californie jusqu'à la rivière de Cook, et de lever les doutes qui pouvaient rester encore sur un passage au nord-ouest du Nouveau-Monde. Tandis que cet habile marin remplissait sa mission avec autant d'intelligence que de courage, un autre voyageur anglais, parti du Haut-Canada, s'avançait à travers les déserts et les forêts jusqu'à la mer Boréale et l'océan Pacifique.

M. Mackensie, dont je vais faire connaître les travaux, ne prétend ni à la gloire du savant, ni à celle de l'écrivain. Simple trafiquant de pelleteries parmi les Indiens, il ne donne modestement son voyage que pour le journal de sa route.

Le 15, *le vent soufflait de l'ouest : nous fîmes quatre milles au sud, deux milles au sud-ouest*, etc. *Le fleuve était rapide : nous eûmes un portage ; nous vîmes des huttes abandonnées ; le pays était fertile ou aride ; nous traversâmes des plaines ou des montagnes ; il tomba de la neige ; mes gens étaient fatigués ; ils voulurent me quitter ; je fis une observation astronomique*, etc., etc., etc.

Tel est à peu près le style de M. Mackensie. Quelquefois cependant il interrompt son journal pour décrire une scène de la nature, ou les mœurs des sauvages; mais il n'a pas toujours l'art de faire valoir ces petites circonstances si intéressantes dans les récits de nos missionnaires. On connaît à peine les compagnons de ses fatigues; point de trans-

Digitized by Google

ports en découvrant la mer, but si desiré de l'entreprise; point de scènes attendrissantes lors du retour. En un mot, le lecteur n'est point embarqué dans le canot d'écorce avec le voyageur, et ne partage point avec lui ses craintes, ses espérances et ses périls.

Un plus grand défaut encore se fait sentir dans l'ouvrage : il est malheureux qu'un simple journal de voyage manque de méthode et de clarté. M. Mackensie expose confusément son sujet. Il n'apprend point au lecteur quel est ce fort *chipiouyan* d'où il part; où en étaient les découvertes lorsqu'il a commencé les siennes; si l'endroit où il s'arrête à l'entrée de la mer Glaciale était une baie, ou simplement une expansion du fleuve, comme on est tenté de le soupçonner; comment le voyageur est certain que cette grande rivière de l'ouest, qu'il appelle *Tacoutché-Tessé*, est la rivière de *Colombia*, puisqu'il ne l'a pas descendue jusqu'à son embouchure? Comment il se fait que la partie du cours de ce fleuve, qu'il n'a pas visitée, soit cependant marquée sur sa carte, etc., etc.?

Malgré ces nombreux défauts, le mérite du journal de M. Mackensie est fort grand; mais il a besoin de commentaires, soit pour donner une idée des déserts que le voyageur traverse, et colorer un peu la maigreur et la sécheresse de son récit, soit pour éclaircir quelque point de géographie. Je vais essayer de remplir cette tâche auprès du lecteur.

L'Espagne, l'Angleterre et la France doivent leurs possessions américaines à trois Italiens, *Colomb*, *Gabot* et *Verazani*. Le génie de l'Italie, enseveli sous des ruines, comme les

Digitized by Google

géants sous les monts qu'ils avaient entassés, semble se réveiller quelquefois pour étonner le monde. Ce fut vers l'an 1523 que François I.er donna ordre à *Jean Verazani* d'aller découvrir de nouvelles terres. Ce navigateur reconnut plus de six cents lieues de côte, le long de l'Amérique septentrionale; mais il ne fonda point de colonie.

Jacques Cartier, son successeur, visita tout le pays appelé *Kannata* par les sauvages, c'est-à-dire, *amas de cabanes* *. Il remonta le grand fleuve, qui reçut de lui le nom de *Saint-Laurent*, et s'avança jusqu'à l'île de *Montréal*, qu'on nommait alors *Hochélaga*.

M. de Roberval obtint, en 1540, la vice-royauté du Canada. Il y transporta plusieurs familles avec son frère, que François I.er avait surnommé le gendarme d'Annibal, à cause de sa bravoure; mais ayant fait naufrage en 1540, « avec eux tombèrent, dit Charlevoix, toutes « les espérances qu'on avait conçues, de faire « un établissement en Amérique, personne « n'osant se flatter d'être plus habiles ou plus « heureux que ces deux braves hommes. »

Les troubles qui, peu de temps après, éclatèrent en France, et qui durèrent cinquante années, empêchèrent le gouvernement de porter ses regards au-dehors. Le génie d'Henri IV, ayant étouffé les discordes civiles, on reprit, avec ardeur, le projet d'un établissement au Canada. Le marquis de la Roche s'embarqua en

* Les Espagnols avaient certainement découvert le Canada avant Jacques Cartier et Verazani, et quelques auteurs prétendent que le nom *Canada* vient des deux mots espagnols, *Aca*, *Nada*.

Digitized by Google

1698, pour tenter de nouveau la fortune; mais son expédition eut une fin désastreuse. M. Chauvin succéda à ses projets et à ses malheurs; enfin, le commandeur de Chatte, s'étant chargé, vers l'an 1603, de la même entreprise, en donna la direction à Samuel de Champelain, dont le nom rappelle le fondateur de Quebec, et le père des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale.

Depuis ce moment les jésuites furent chargés du soin de continuer les découvertes dans l'intérieur des forêts canadiennes. Alors commencent ces fameuses missions qui étendirent l'empire français des bords de l'Atlantique et des glaces de la baie d'Hudson aux rivages du Golfe Mexicain. Le père *Biart*, et le père *Enemond-Masse*, parcoururent toute l'Acadie; le père *Joseph* s'avança jusqu'au lac Nipissing, dans le nord du Canada; les pères de *Brébœuf* et *Daniel* visitèrent les magnifiques déserts des Hurons, entre le lac de ce nom, le lac Michighan et le lac Erié; le père de *Lamberville* fit connaître le lac Ontario et les cinq cantons iroquois. Attirés par l'espoir du matyre et par le récit des souffrances qu'enduraient leurs compagnons, d'autres ouvriers évangéliques arrivèrent de toutes parts, et se répandirent dans toutes les solitudes. « On les envoyait, dit « l'historien de la Nouvelle-France, et ils al- « laient avec joie.... ; ils accomplissaient la « promesse du sauveur du monde, de faire an- « noncer son évangile par toute la terre. »

La découverte de l'*Ohio* et du *Meschacebé* à l'occident, du *lac supérieur* et du *lac des bois* au nord-ouest, du fleuve *Bourbon* et de la côte

Digitized by Google

intérieure de la baie de *James* au nord, fut le résultat de ces courses apostoliques. Les missionnaires eurent même connaissance de ces *montagnes rocheuses* *, que M. Mackensie vient de franchir, pour se rendre à l'océan Pacifique, et du grand fleuve qui devait couler à l'ouest; c'est le fleuve Colombia. Il suffit de jeter les yeux sur les anciennes cartes des jésuites, pour se convaincre que je n'avance ici que la vérité.

Toutes les grandes découvertes étaient donc faites ou indiquées dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, lorsque les Anglais sont devenus les maîtres du Canada. En imposant de nouveaux noms aux lacs, aux montagnes, aux fleuves et aux rivières, ou en corrompant les anciens noms français, ils n'ont fait que jeter du désordre dans la géographie. Il n'est pas même bien prouvé que les latitudes et les longitudes qu'ils ont données à certains lieux, soient plus exactes que les latitudes et les longitudes fixées par nos savants missionnaires. ** Pour se faire une idée nette du point de départ et des voyages de M. Mackensie, voici donc, peut-être, ce qu'il est essentiel d'observer.

Les missionnaires français et les coureurs Canadiens avaient poussé les découvertes jusqu'au lac *Ouinipic* ou *Ouinipigon* *** à l'ouest,

* Ils les appellent *les montagnes des pierres brillantes*.

** M. Arrowsmith est à présent le géographe le plus célèbre en Angleterre : si l'on prend sa grande carte des Etats-Unis, et qu'on la compare aux dernières cartes d'Imley, on y trouvera une prodigieuse différence, surtout dans la partie qui s'étend entre les lacs du Canada et l'Ohio ; les cartes des missionnaires, au contraire, se rapprochent beaucoup des cartes d'Imley.

*** Les cartes françaises le placent au 50.e degré, latitude nord, et les cartes anglaises au 53e.

Digitized by Google

et jusqu'au lac des *Assiniboïls* ou des *Cristinaux*, au nord. Le premier semble être le lac *de l'Esclave* de M. Mackensie.

La société anglo-canadienne, qui fait le commerce des pelleteries a établi une factorerie au fort *Chipiouyan* *, sur un lac appelé le *lac des Montagnes*, et qui communique au lac de *l'Esclave*, par une rivière.

Du lac de *l'Esclave*, sort un fleuve qui coule au nord, et que M. Mackensie a nommé de son nom. Le fleuve *Mackensie* se jette dans la mer du Pôle par les 69° 14′ de latitude septentrionale, et les 135° de longitude ouest, méridien de Greenwich.

La découverte de ce fleuve et sa navigation jusqu'à l'océan Boréal, sont l'objet du premier voyage de M. Mackensie. Parti du fort *Chipiouyan*, le 3 de juin 1789, il est de retour à ce fort, le 12 de septembre de la même année.

Le dix d'octobre 1792, il part une seconde fois du fort *Chipiouyan*, pour faire un nouveau voyage. Dirigeant sa course à l'ouest, il traverse le lac *des Montagnes*, et remonte une rivière appelée *Oungigah* ou la rivière *de la Paix*. Cette rivière prend sa source dans les *montagnes rocheuses*. Un grand fleuve descendant du revers de ces montagnes, coule à l'ouest, et va se perdre dans l'océan Pacifique. Ce fleuve s'appelle *Lacoutché-Tesséde* ou la rivière de *Colombia*.

La connaissance du passage de la rivière *de la Paix*, dans celle de *Colombia*; la facilité de la navigation de cette dernière,

* 58° 40′ latitude nord, et 10° 30′ longitude ouest. Mer de Greenwick.

Digitized by Google

du moins jusqu'à l'endroit où M. Mackensie abandonna son canot pour se rendre par terre à l'océan Pacifique ; telles sont les découvertes qui résultent de la seconde expédition du voyageur. Après une absence de onze mois, il revient au lieu de son départ.

Il faut observer que la rivière *de la Paix* sortant des *montagnes rocheuses*, pour se jeter dans un bras du lac des *Montagnes*; que le lac *des Montagnes* communiquant au lac *de l'Esclave*, par une rivière qui porte ce dernier nom ; que le lac *de l'Esclave* à son tour, versant ses eaux dans l'océan Boréal, par le fleuve *Mackensie*, il en résulte que la rivière *de la Paix*, la rivière de l'*Esclave*, et le fleuve *Mackensie*, ne sont réellement qu'un seul fleuve qui sort des montagnes *rocheuses* à l'Ouest, et se précipite au nord, dans la mer du Pôle. Partons maintenant avec le voyageur, et descendons avec lui le fleuve *Mackensie*, jusqu'à cette mer Hyperborée.

« Le mercredi 3 juin 1789, à neuf heures du matin, je partis du fort *Chipiouyan*, situé sur la côte méridionale du lac des *Montagnes*. J'étais embarqué dans un canot d'écorce de bouleau, et j'avais pour conducteurs un allemand et quatre canadiens, dont deux étaient accompagnés de leurs femmes.

Un indien qui portait le titre de chef anglais, me suivait dans un petit canot, avec ses deux femmes et deux autres jeunes indiens, ses compagnons, étaient dans un autre petit canot. Les sauvages s'étaient engagés à me servir d'interprètes et de chasseurs. Le premier avait autrefois accompagnés le chef qui conduisit M. *Hearne* à la rivière des *mines de cuivre*. »

Digitized by Google

M. Mackensie traverse le lac *des Montagnes*, entre dans la rivière de *l'Esclave*, qui le conduit au lac du même nom, côtoye le rivage septentrional de ce lac, et découvre enfin le fleuve *Mackensie*.

« Le cours du fleuve prend une direction à l'Ouest « et dans un espace de vingt-quatre milles, son lit se « rétrécit graduellement, et finit par n'avoir qu'un « demi-mille de large.....

Depuis le lac jusque-là, les terres du côté du nord sont basses et couvertes d'arbres; le côté du sud est plus élevé; mais il y a aussi beaucoup de bois..... Nous y vîmes beaucoup d'arbres renversés et noircis par le feu, au milieu desquels s'élevaient de jeunes peupliers qui avaient poussé depuis l'incendie. Une chose très-digne de remarque, c'est que lorsque le feu dévore une forêt de sapins et de bouleaux, il y croît des peupliers, quoiqu'auparavant il n'y eût dans le même endroit aucun arbre de cette espèce.

Les naturalistes pourront contester l'exactitude de cette observation à M. Mackensie; car en Europe tout ce qui dérange nos systèmes est traité d'ignorance ou de rêve de l'imagination; mais ce que les savants ne peuvent nier, et ce que tout l'art ne saurait peindre, c'est la beauté du cours des eaux dans les solitudes du Nouveau-Monde. Qu'on se représente un fleuve immense, coulant au travers des plus épaisses forêts; qu'on se figure tous les accidents des arbres qui accompagnent ses rives: des chênes-saules, tombés de vieillesse, baignent dans les flots, leur tête chenue; des planes d'occident se mirent dans l'onde avec les écureuils noirs, et les hermines blanches, qui grimpent sur leurs troncs, ou se jouent dans leurs lia-

Digitized by Google

nes ; des sycomores du Canada se réunissent en groupe ; des peupliers de la Virginie croissent solitaires ou s'alongent en mobile avenue. Tantôt une rivière accourant du fond du désert, vient former avec le fleuve, au carrefour d'une pompeuse futaie, un confluent magnifique ; tantôt une cataracte bruyante tapisse le flanc des monts de ses voiles d'azur. Les rivages fuyent, serpentent, s'élargissent, se resserrent ; ici ce sont des rochers qui surplombent ; là de jeunes ombrages dont la cime est nivelée, comme la plaine qui les nourrit. De toutes parts règnent des murmures indéfinissables : il y a des grenouilles qui mugissent comme des taureaux * ; il y en a d'autres qui vivent dans le tronc des vieux saules **, et dont le cri répété ressemble tour-à-tour au tintement de la sonnette d'une brebis et à l'aboiement d'un chien *** ; le voyageur, agréablement trompé dans ces lieux sauvages, croit approcher de la chaumière d'un laboureur et entendre les murmures et la marche d'un troupeau. Enfin de vastes harmonies élevées tout-à-coup par les vents, remplissent la profondeur des bois, comme le chœur universel des hamadryades ; mais bientôt ces concerts s'affaiblissent, et meurent graduellement dans la cime de tous les cèdres et de tous

* Bull-Frog.

** Tree-Frog.

*** « Elles font leurs petits dans les souches d'ar-« bres à moitié pourris.... ; elles ne coassent pas « comme celles d'Europe, mais pendant la nuit, et « elles aboyent comme des chiens. » Le père du Tertre, Hist. natur. des Antilles, tom. III, n.° 327.

Digitized by Google

les roseaux, de sorte que vous ne sauriez dire le moment même où les bruits se perdent dans le silence, s'ils durent encore ou s'il ne sont plus que dans votre imagination.

M. Mackensie continuant à descendre le fleuve, rencontre bientôt des sauvages de la tribu des *Indiens-Esclaves*. Ceux-ci lui apprennent qu'il trouvera plus bas, sur le cours des eaux, d'autres indiens appelés *Indiens-Lièvres*, et enfin plus bas encore, en approchant de la mer, la nation des Esquimaux.

« Pendant le peu de temps que nous restâmes avec « cette petite peuplade, les naturels cherchèrent à « nous amuser en dansant au son de leur voix.... Ils sau- « taient et prenaient diverses postures... Les femmes « laissaient prendre leurs bras, comme si elles n'a- « vaient pas eu la force de les remuer. »

Les chants et les danses des sauvages ont toujours quelque chose de mélancolique ou de voluptueux. « Les uns jouent de la flûte, dit « le père du Tertre, les autres chantent et « forment une espèce de musique qui a bien de « la douceur à leur goût. » Selon Lucrèce on cherchait à rendre avec la voix, le gazouillement des oiseaux, longtemps avant que de doux vers, accompagnés de la lyre, charmassent l'oreille des hommes.

« *At liquidas avium voces imitarier ore*
« *Ante fuit multò, quàm lævia carmina cantu*
« *Concelebrare homines possent, auresque juvare.*

Quelquefois vous voyez une pauvre indienne, dont le corps est tout courbé par l'excès du travail et de la fatigue, et un chasseur qui ne

Digitized by Google

respire que la gaieté. S'ils viennent à danser ensemble, vous êtes frappé d'un contraste étonnant; la première se redresse et se balance avec une mollesse inattendue; le second fait entendre les chants les plus tristes. La jeune femme semble vouloir imiter les ondulations gracieuses des bouleaux de son désert, et le jeune homme les murmures plaintifs qui s'échappent de leurs cimes.

Lorsque les danses sont exécutées au bord d'un fleuve, dans la profondeur des bois, que des échos inconnus répètent pour la première fois les soupirs d'une voix humaine, que l'ourse des déserts regarde du haut de son rocher, ces jeux de l'homme sauvage; on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la nature, qui naît inconnu du monde, danse un moment dans des vallées où il ne repassera jamais, et bientôt cache sa tombe sous la mousse de ces déserts, qui n'a pas même gardé l'empreinte de ses pas, *Fuissem quasi non essem* * !

En passant sous des montagnes stériles, le voyageur aborde au rivage, et gravit des roches escarpées, avec un de ses chasseurs indiens.

Mais, dit-il, nous n'étions pas à moitié chemin du sommet, que nous fûmes assaillis par une si grande quantité de maringouins que nous ne pûmes pas aller plus loin. Je remarquai que la chaîne des monts se terminait en cet endroit.

Quatre chaînes de montagnes forment les quatre grandes divisions de l'Amérique septentrionale.

* Job.

Digitized by Google

La première partant du Mexique, et n'étant que le prolongement de la chaîne des *Andes*, qui traverse l'isthme de *Panama*, s'étend du midi au nord, le long de la grande mer du Sud, en s'abaissant toujours jusqu'à la rivière de Cook. M. Mackensie l'a franchie sous le nom de *Montagnes-Rochures*, entre la source de la rivière *de la Paix* et de la rivière *Colombia*, en se rendant à l'océan Pacifique.

La seconde chaîne commence aux *Apalaches*, sur le bord oriental du *Meschacebé*, se prolonge, au nord-est, sous les divers noms d'*Allegarys*, de *Montagnes Bleues*, de *Montagnes des Lauriers*, derrière les *Florides*, la *Virginie*, la *Nouvelle-Angleterre*, et va par l'intérieur de *l'Acadie*, aboutir au golfe Saint-Laurent. Elle divise les eaux qui tombent dans l'Atlantique de celles qui grossissent le *Meschacebé*, *l'Ohio*, et les lacs du Canada-Intérieur.

Il est à croire que cette chaîne bordait autrefois l'Atlantique, et lui servait de barrière, comme la première chaîne borde encore l'océan Indien. Vraisemblablement l'ancien continent de l'Amérique ne commençait que derrière ces montagnes. Du moins les trois différents niveaux de terrein, marqués si régulièrement depuis les plaines de la Pensylvanie, jusqu'aux savanes des Florides, semblent indiquer que ce sol fut à différentes époques couvert et puis abandonné par les eaux.

Vis-à-vis le rivage du golfe Saint-Laurent, où, comme je l'ai dit, cette seconde chaîne vient se terminer) s'élève sur la côte du Labrador une troisième chaîne presque aussi longue que les deux premières. Elle court d'abord

Digitized by Google

au sud-ouest jusqu'à *l'Ouiaouas*, en formant la double source des fleuves qui se précipitent dans la baie d'Hudson, et de ceux qui portent le tribut de leurs ondes au golfe Saint-Laurent. De-là, tournant au nord-ouest, et longeant la côte septentrionale du lac supérieur, elle arrive au lac *Saint-Anne*, où elle forme une fourche sud-ouest et nord-ouest.

Son bras méridional passe au sud du grand lac *Ouinipic*, entre les marais qui fournissent la rivière d'*Albanie*, à la baie de James, et les fontaines d'où sort le *Mesthacebé*, pour se rendre au golfe Mexipain.

Son bras septentrional rasant le lac du *Cygne*, la factorerie d'*Onusburgh*, et traversant la rivière de *Severn*, atteint le fleuve du port *Nelson*, en passant au nord du lac *Ouinipic*, et vient se nouer enfin à la quatrième chaîne des montagnes.

Celle-ci moins étendue que toutes les autres, prend naissance vers les bords de la rivière *Sasçatchiouayne*, se déploye au nord-est, entre la rivière de l'*Elan* et la rivière *Churchhill*, s'alonge au nord, jusque vers le 57e degré de latitude, se partage en deux branches, dont l'une, continuant à remonter au septentrion, atteint les côtes de la mer Glaciale, tandis que l'autre, courant à l'ouest, rencontre le fleuve *Mackensie*. Les neiges éternelles dont ces montagnes sont couronnées, nourrissent d'un côté les rivières qui descendent dans le nord de la baie d'Hudson, et de l'autre celles qui s'engloutissent dans l'océan Boréal.

Ce fut une des cimes de cette dernière chaîne que M. Mackensie voulut gravir avec son

Digitized by Google

chasseur. Ceux qui n'ont vu que les Alpes et les Pyrénées, ne peuvent se former une idée de l'aspect de ces solitudes hyperboréennes, de ces régions désolées où l'on voit, comme après le dé-
« luge, *de rares animaux errer sur des montagnes*
« *inconnues. Rara per ignotos errent animalia*
« *montes.* » Des nuages, ou plutôt des brouillards humides fument sans cesse autour des sommets de ces monts déserts. Quelques rochers battus par des pluies éternelles, percent de leurs flancs noircis ces vapeurs blanchâtres, et ressemblent par leurs formes et leur immobilité, à des fantômes qui se regardent dans un affreux silence.

Entre les gorges de ces montagnes, on aperçoit de profondes vallées de granit, revêtues de mousse, où coule quelque torrent. Des pins rachitiques, de l'espèce appelée *spruce*, par les Anglais; et de petits étangs d'eau saumâtre, loin de varier la monotonie du tableau, en augmentent l'uniformité et la tristesse. Ces lieux ne retentissent que du cri extraordinaire de l'oiseau des terres boréales. De beaux cygnes qui nagent sur ces eaux sauvages, des bouquets de framboisiers qui croissent à l'abri d'un roc, sont là comme pour consoler le voyageur et l'empêcher d'oublier cette providence, qui sait répandre des graces et des parfums jusque sur ces affreuses contrées.

Mais la scène ne se montre dans toute son horreur qu'au bord même de l'Océan. D'un côté s'étendent de vastes champs de glaces contre lesquels se brise une mer décolorée où jamais n'apparut une voile; de l'autre s'élève une terre bordée de mornes stériles. Le long des grèves on

Digitized by Google

ne voit qu'une triste succession de baies dévastées et de promontoires orageux. Le soir le voyageur se réfugie dans quelque trou de rocher, dont il chasse l'aigle marin, qui s'envole avec de grands cris. Toute la nuit il écoute avec effroi le bruit des vents que répètent les échos de sa caverne, et le gémissement des glaces qui se fendent sur la rive.

M. Mackensie arriva au bord de l'océan Boréal, le 12 juillet 1789, ou plutôt dans une baie glacée, où il aperçut des baleines, et où le flux et le reflux se faisaient sentir. Il débarqua sur une île, dont il détermina la latitude au soixante-neuvième degré 14 minutes nord; ce fut le terme de son premier voyage. Les glaces, le manque de vivres, et le découragement de ses gens ne lui permirent pas de descendre jusqu'à la mer, dont il était sans doute peu éloigné. Depuis longtemps le soleil ne se couchait plus pour le voyageur, et il voyait cet astre pâle et élargi, tourner tristement autour d'un ciel glacé.

Miserable they
« Who, here entangled in the gath'ring ice
« Take theirlast look of the descending sun !
« While, full of death, and fierce with tenfold frost,
« The long, long nitght, incumbent o'er their head,
« Falls horrible. » *

« Malheureux celui qui, embarrassé dans les « glaces croissantes, suit de ses derniers regards « le soleil qui s'enfonce sous l'horizon, tandis « que, pleine de frimas et pleine de mort, la

* Thoms. Winter.

BIBL. UNIV. GAND
Digitized by Google

« longue, longue nuit, qui pendait sur sa
« tête, descend horrible ! »

En quittant la baie pour remonter le fleuve et retourner au fort *Chipiouyan*, M. Mackensie dépasse quatre établissements indiens, qui semblaient avoir été récemment habités.

Nous abordâmes, dit le voyageur, une petite île ronde, très-rapprochée de la rive orientale, et qui, sans doute, avait quelque chose de sacré pour les Indiens, puisque l'endroit le plus élevé contenait un grand nombre de tombeaux. Nous y vîmes un petit canot, des gamelles, des baquets, et d'autres ustensiles qui avaient appartenu à ceux qui ne pouvaient plus s'en servir; car, dans ces contrées, ce sont les offrandes accoutumées que reçoivent les morts.

M. Mackensie parle souvent de la religion de ces peuples, et de leur vénération pour les tombeaux. Donc un malheureux sauvage bénit Dieu sur les glaces du pole, et tire de sa propre misère des espérances d'une autre vie, tandis que l'homme civilisé renie son ame et son créateur sous un ciel clément, et au milieu de tous les dons de la providence.

Ainsi, nous avons vu les habitants de ces contrées danser à la source du fleuve, dont le voyageur nous a tracé le cours, et nous trouvons maintenant leurs tombeaux près de la mer, à l'embouchure de ce même fleuve; emblème frappant du cours de nos années, depuis ces fontaines de joie où se plonge notre enfance, jusqu'à cet océan de l'éternité qui nous engloutit. Ces cimetières indiens répandus dans les forêts américaines, sont des espèces de clairières ou de pe-

Digitized by Google

tits enclos dépouillés de leurs bois. Le sol en est tout hérissé de monticules de forme conique, et des carcasses de buffles et d'orignaux, ensevelies sous l'herbe, s'y mêlent çà et là à des squelettes humains. J'ai quelquefois vu dans ces lieux un pélican solitaire perché sur un ossement blanchi et à moitié rongé de mousse, semblable, par son silence et son attitude pensive, à un vieux sauvage pleurant et méditant sur ces débris. Les coureurs de bois qui font le commerce de pelleteries, profitent de ces terrains à demi-défrichés par la mort, pour y semer en passant différentes sortes de graines. Le voyageur rencontre tout-à-coup ces colonies de végétaux européens, avec leur port, leur costume étranger, leurs mœurs domestiques, au milieu des plantes natives et sauvages de ce climat lointain. Elles émigrent souvent le long des collines, et se répandent à travers les bois, selon les habitudes et les amours qu'elles ont apportées de leur sol natal; c'est ainsi que des familles exilées choisissent de préférence dans le désert, les sites qui leur rappellent la patrie.

Le 12 de septembre 1789, après une absence de cent deux jours, M. Mackensie se retrouve enfin au fort *Chipiouyan*. J'essaierai de rendre compte, dans un autre extrait, de son voyage à l'océan Pacifique, et de montrer ce que les sciences et le commerce ont gagné aux découvertes de ce courageux voyageur, et ce qui reste à faire pour compléter la géographie de l'Amérique septentrionale.

CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

Lettre sur la campagne du général Macdonald dans les Grisons, commencée dans le mois de thermidor an 8 *(août* 1800*), et terminée par le traité de Lunéville, signé le* 20 *pluviose an* 9 *(*9 *février* 1801*); par* P. Philippe Ségur, *officier d'état-major. A Paris, chez* Treuttel *et* Würtz, *libraires, quai Voltaire, n.°* 21, *et à Strasbourg, grand'rue, n.°* 15.—*An* 10.—1802.

De tous les sujets d'histoire que nous a laissés la révolution française, la suite de nos triomphes militaires est sans contredit le plus brillant et le seul peut-être qui n'ait rien à redouter de la partialité d'un contemporain. Celui qui essayerait aujourd'hui de transmettre à la postérité nos catastrophes civiles, nos constitutions, nos erreurs expiées par tant de malheurs, écrira toujours un ouvrage périodique; du moins parlât-il vraiment le langage de la postérité, il ne saurait calmer toutes les défiances d'un lecteur encore ému de ses souvenirs, qui voudrait en appeler aux opinions de l'avenir, et aux dernières révélations que le temps amène après lui; mais notre gloire militaire n'a pas besoin de cette sanction, que toutes les autres gloires doivent attendre du temps.

La valeur française a conquis les suffrages même de la postérité; ses monuments se trouvent partout, et ils sont consacrés par la paix du monde, et par la prospérité qui renaît dans l'intérieur de la France.

Tel est même le privilége de notre histoire militaire, qu'elle doit être écrite par les guer-

Digitized by Google

riers qui en sont les héros. Eux seuls, comme nous l'avons déja remarqué, savent parler dignement d'eux-mêmes; leur vaillance dans les combats nous répond de la simplicité de leurs narrations, et les succès de leurs marches et de leurs combinaisons savantes garantissent assez le mérite des leçons qu'ils peuvent mêler à leurs récits.

Nous pourrions citer, à l'appui de cette observation, plusieurs excellents mémoires militaires, entre autres, ceux des généraux Dumas et Dessoles, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Le citoyen *P. Philippe Ségur* a annoncé qu'il les a étudiés longtemps avant d'écrire la campagne de l'*armée des Grisons :* on verra qu'il méritait d'avoir de pareils maîtres.

L'armée des Grisons faisait partie de cette ligne immense et redoutable, qui s'étendait depuis les états vénitiens jusqu'aux frontières de la Bohême, et pressait l'Autriche jusqu'au centre de sa puissance.

« Le but de cette armée devait être d'occu-
« per et de contenir une armée autrichienne
« dans le Tyrol, de favoriser par-là les deux
« grandes *armées d'Allemagne et d'Italie*, de
« garantir l'aile droite de l'une et l'aile gau-
« che de l'autre, et enfin d'opérer une diver-
« sion puissante en leur faveur. »

Cependant le général Moreau, qui s'avançait plus vîte que tous les calculs et toutes les espérances, dictait, dans les champs de *Hohenlinden*, une armistice pour toutes les armées françaises. Dans cette armistice, il désignait la plupart des postes que le général Mac-

Digitized by Google

donald venait d'emporter par la force. *L'armée des Grisons* les obtint donc à un double titre; elle laissa de plus un grand souvenir de cette campagne, où l'on vit réunies toutes les extrémités qui peuvent éprouver le courage et la patience, une guerre régulière portée au milieu des Alpes rhétiennes, et pour ainsi dire contre les éléments et les saisons même; enfin, la conduite d'une expérience consommée dans une guerre inouie chez les nations modernes.

Le vainqueur de *Maringo* en avait donné le signal dans cette expédition à jamais fameuse, où toute une armée, comme un voyageur téméraire s'engageant à travers les sommets inconnus des Alpes, des glaciers inaccessibles et des neiges redoutables, fondit tout-à-coup sur l'Italie, qui ne croyait pas à son existence. Un an après, l'*armée des Grisons* répétait au milieu des *Alpes rhétiennes*, et particulièrement au passage du *Splugen*, une partie des prodiges qui avaient marqué le passage des *Alpes italiques*; mais il faut entendre le citoyen *Ségur* lui-même.

Déja l'hiver s'approchait et descendait du sommet des montagnes dans les plus profondes vallées. La première heure du premier jour de frimaire (22 novembre) sonna; elle fut le signal de la réprise des hostilités.

Le général Macdonald avait rassemblé toutes ses forces dans *le pays des Grisons* avec une promptitude presque invraisemblable. Près de 2,000 hommes venaient de traverser en poste toute la Suisse, et s'étaient dirigés sur *Feldkirch* et *Coire*; mais l'armée, ainsi réunie, se trouvait engagée dans un pays si pauvre, qu'il peut à peine nourrir ses habitants: là, plus que

Digitized by Google

partout ailleurs, il fallait des magasins, et jamais tant d'obstacles ne s'opposèrent à leur formation.....

Malgré la rigueur excessive du climat, nos troupes défilaient dans la vallée des Grisons, et s'approchaient des immenses et éternels glaciers qui la terminent. Le général Verrières, précédé par des compagnies de sapeurs, et commandant l'artillerie d'avant-garde, ouvrit la marche de cette colonne, moins redoutable par le nombre que par le courage inflexible des soldats qui la composèrent, et du général qui les guida.

Le 4 frimaire (24 novembre), les premières pièces parvinrent à *Tusis*; mais les traîneaux qu'on avait amenés se trouvèrent trop lourds, et les neiges trop molles pour les porter; il fallut les remplacer par des traîneaux du pays, à la vérité plus faciles à mouvoir, mais qui par cela même ne laissaient qu'une légère trace de leur passage, effacée l'instant d'après, par la neige qui tombait continuellement du ciel ou des rochers. La reprise des hostilités, le secret de ce mouvement et la pénurie des vivres, demandaient une prompte exécution. Le général Laboissière, à la tête d'une partie du 10.e de dragons, du 1.er de hussards, et laissant le 12.e de chasseurs à quelques jours derrière lui, suivit, à une marche près, le général Verrières. Il traversa *Coire*, remonta le *Rhin*, et arriva le 5 frimaire (26 novembre), à travers des rochers et des précipices, au pied du *Splugen*, où il trouva une partie de l'artillerie, que le mauvais temps et le manque de traîneaux y avaient retenue.

Le 6 frimaire (27 novembre), cette tête de colonne gravit la montagne; elle avançait péniblement, et n'avait, après bien des peines, gagné que la moitié du penchant, quand tout-à-coup une lavange se détache de ces crêtes élevées; elle roule avec fracas; trente dragons sont emportés par ce choc épouvantable; on s'arrête; les traces sont comblées; les dragons du 10.e cherchent leurs infortunés compagnons; la nuit vient ajouter son obscurité à toutes ces horreurs, et pour ne pas être engloutie dans cette mer de neige, la colonne est forcée de rétrograder. Le général Laboissière avait atteint le sommet avec quelques hommes; transi de froid, accablé de fatigues, porté par deux

Digitized by Google

paysans, il arrive enfin à l'hospice. Tel fut le résultat de cette première tentative. Qu'on se représente maintenant la position de ce général environné de précipices, et séparé du monde entier, sans vivres, sans espérances.

Malgré les efforts les plus grands, il resta quatre jours sans pouvoir être dégagé; enfin le général *Dumas* arriva à *Splugen*; son étonnante activité surmonta tous les obstacles. Quarante paysans ouvrirent le chemin; des bœufs foulèrent les neiges, et le 10 frimaire (1.er décembre) et les jours suivants, la colonne entreprit sous ses ordres, et effectua le passage, suivie d'un convoi d'artillerie et d'une partie de la division Pully. L'intelligence et le courage de l'adjudant commandant *Stabeinrath* facilitèrent ce succès.

L'intrépidité remplaça chez le général de brigade d'artillerie *Verrières*, la force que l'âge lui avoit ôtée; tous les officiers de cette armée, la plus exposée dans ce périlleux moment, se distinguèrent et firent passer dans l'esprit de leurs inférieurs le courage qui les animait.

Le 10.e de dragons, si maltraité le 6 frimaire (27 novembre), demanda et obtint l'honneur de former l'avant-garde, les dragons disant *qu'ils voulaient prendre leur revanche*. Suivant l'exemple de leur chef de brigade *Cavagnac*, et l'ayant à leur tête, ils ne pouvaient qu'être dignes de ce poste, quelque obstacle qu'il y eût à vaincre.

Soixante traineaux et cent mulets, transportant l'artillerie et des munitions, passèrent en même temps. Quelques-uns périrent, des traîneaux se brisèrent, une pièce de quatre et vingt-une roues allaient être abandonnées : les soldats de la 73.e, animés de l'esprit de leur commandant (le chef de brigade *Couthard*), se disputèrent cette glorieuse charge; la 12.e de ligne suivit en tout les traces de la 73.e 45 hommes gelés restèrent à l'hospice.

Mais tous ces obstacles, que la nature avait opposés au courage de ces braves, n'étaient qu'une faible partie de ceux que devaient éprouver le général en chef et les troupes qui l'accompagnaient; à peine cette tête de colonne était-elle passée, qu'un vent furieux combla

Digitized by Google

tous les sentiers et la sépara du reste de l'armée. Le général *Macdonald* s'avançait alors dans la vallée du *Haut-Rhin*.

Jusqu'à *Bonadutz* le chemin n'offrit rien d'impraticable ; il devint plus difficile dans le trajet de ce village à *Tusis* ; on s'était élevé avec peine jusqu'à ce bourg, et le général se trouvait au pied d'une seconde montagne. Après avoir gravi pendant deux heures avec des travaux infinis, il arriva sur les bords d'un précipice, dont l'œil ne pouvait distinguer la profondeur. On voyait à peine la tête des énormes sapins qui, sans doute, prenaient racine au fond de cet abyme. Un mugissement sourd et continuel en sortait : c'était le Rhin qui précipitait ses flots pressés par les rochers qui resserraient son lit.

La vallée se resserrait de plus en plus ; il entre alors dans la *Via-Mala*. Deux énormes rochers, qu'une main puissante semble avoir entr'ouverts, forment cette gorge ; sa largeur peut être de vingt toises. Un chemin étroit, taillé dans le roc, comblé par la neige et détruit par les torrents, borde le gouffre pendant trois lieues : il en sort un brouillard épais produit par le choc des flots contre les rochers.

A chaque pas on était arrêté par la chute des pins qui couronnent les cimes, par les quartiers qui s'en détachaient, par les accidents continuels qui arrivaient aux hommes et aux chevaux sur un chemin de glace, ou, ce qui est plus triste, par nos malheureux soldats qu'on rapportait gelés du *Splugen*.

Déja le général avait laissé *Tusis* à trois lieues derrière lui ; il descend à *Anders*, et se trouve au niveau du *Rhin*. La gorge est plus ouverte, mais *Splugen* est encore éloigné de trois lieues. Après avoir pris quelques heures de repos, le général poursuivait sa marche ; une troisième montagne se présente avec plus d'horreurs que la dernière. Quelquefois le rocher s'avance en voûte sur sa tête ; l'eau qui en découle se durcit avant de tomber, et forme de longs cristaux qui éblouissent et le menacent de leur chute. Une troisième fois il parvient au sommet, et atteint le village de *Splugen*, étonné de trouver des hommes et des habitations au milieu de cette image du chaos.

Digitized by Google

Le général lève les yeux ; une masse énorme de neige est devant lui ; ses regards cherchent en vain à en mesurer l'étendue ; il faut que le lendemain il en ait atteint et dépassé la cime. Il s'étonne ; mais ce chemin est le seul qui le conduise droit au but qu'il s'est proposé, et dès-lors l'impossibilité disparaît.

Dès la pointe du jour, une tourmente affreuse ébranle les neiges attachées aux sommités des rochers, et en comble les précipices dont la surface égale désormais le sentier ; la neige tombe du ciel à gros flocons ; un vent impétueux arrache les arbres et les précipite.

Les habitants de la montagne, qu'on avait rassemblés pour ouvrir le chemin, déclarent au général que le passage est fermé, et que, s'il se hasarde, il périra lui et son armée ; mais malgré tous les moyens qu'on avait rassemblés, il n'avait pas été possible de faire parvenir à *Splugen* une assez grande quantité de vivres, pour que la colonne y pût séjourner. On n'en pouvait trouver qu'à *Coire* et à *Chiavenna* ; ainsi, de quelque côté que le général tournât ses regards, la tempête ou la faim lui présentaient la mort. Elle était trop probable si l'on avançait ; certaine si l'on demeurait : il fallait ou l'aller chercher effrayante au milieu des précipices, ou l'attendre lente et cruelle au pied de la montagne. Sa résolution fut bientôt prise ; déja ses troupes sont en mouvement ; les mulets manquant pour le transport des munitions, il propose une prime à ceux qui voudront s'en charger : tous se présentèrent pour rendre ce service, et tous en refusèrent la récompense.

Chaque soldat, chargé d'une centaine de cartouches, monte gaîement à l'assaut. Une compagnie de sapeurs les précède, mais les paysans ont fui, craignant de partager le sort qui nous menace. Bientôt la colonne s'arrête ; un homme annonce, d'un air effrayé, que les jalons, qui marquaient les sentiers, ont disparu ; que ceux qui ont voulu se risquer sont engloutis, et qu'il est hors de la puissance humaine d'aller plus loin. Le général en chef lui impose silence, et suivi des généraux *Pully*, *Sorbier*, *Duperreux*, *Dampierre* et de son état-major, il se porte à la tête, au risque d'être englouti, en débordant le sentier où l'on ne pouvait mar-

Digitized by Google

cher qu'un à un; prie, menace, encourage, et s'avance le premier, sans guide, à travers un tourbillon de neige, sondant la neige à chaque pas, et ne sachant s'il pose le pied sur le sentier ou sur le gouffre.

Il avançait péniblement, quand des sons plaintifs frappèrent son oreille. La femme d'un soldat, engourdie par le froid, mourante, abandonnée, disparaissait peu à peu, et allait se perdre dans l'abyme. Chacun occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir. Le général s'arrêta; un faible battement du cœur de cette malheureuse femme annonça qu'il restait encore quelque espérance de la sauver; il la fit emporter par deux grenadiers, et les soins qu'il lui donna la rendirent à la vie. Le général en chef était peut-être le seul dans lequel l'excès des souffrances n'avait pas éteint, à cet affreux moment, tous les sentiments de la nature.

Cependant, plus l'on avançait, plus la tempête redoublait de forces, et sur ce sommet, l'un des plus élevés de la terre, le vent n'étant plus arrêté par aucun obstacle, le froid devenait plus vif à chaque moment. Le soldat tombait gelé, et son compagnon, qui voulait le secourir, avait lui-même perdu l'usage de ses mains.

Souvent une planche étroite, peut-être trop faible, mise en travers sur le gouffre, était la seule ressource à laquelle un reste d'espérance s'attachait, et sur cette planche devait passer toute l'armée.

Le vent fouettait dans le visage la neige qui tombait du ciel avec fureur, et celle qu'il enlevait aux pointes des rochers. Le soldat ne pouvait voir celui qui le précédait, ni suivre ses traces, que la tourmente recouvrait à chaque instant; il était encore plus dangereux de reculer que d'avancer; mais un seul homme découragé pouvait arrêter la colonne, et dans cet instant critique, les travailleurs épuisés refusèrent d'aller plus loin.

Le général en chef saisit leurs outils; il s'ouvre et se fraie lui-même un passage; les généraux, les officiers qui l'entourent suivent son exemple. Déja, après avoir atteint l'hospice, il a traversé la plaine où il est situé; déja même on gagne le revers, et l'on descend

Digitized by Google

la rampe étroite et rapide du *Cardinel*, qui tourne treize fois sur elle-même. Le courage et la persévérance l'emportent sur la nature. Cette colonne atteint enfin *Campo-Dolcino ;* elle a vaincu tous les éléments, et le souvenir de cette journée sera désormais immortel.

Cette citation est un peu longue, et nous regrettons encore de l'avoir abrégée. Ces mêmes bataillons, qui mirent l'Arabe en fuite à travers les sables de la Syrie, et qui se signalent par de nouveaux exploits au milieu des neiges et des forêts de l'antique Pannonie, des montagnes emportées d'assaut comme des redoutes, l'impétuosité de nos soldats triomphant toujours par la discipline et la constance, etc., toutes ces circonstances ont quelque chose d'héroïque qui excite fortement l'enthousiasme d'un Français; mais ce qui contribue surtout à l'effet de la narration, c'est ce ton de vérité qui est un heureux présent de la nature, ou bien la perfection de l'art. On sent que les événements, rapportés par le citoyen *P. Ségur*, sont décrits avec exactitude; que les couleurs qu'il employe sont égales et bien choisies. Il nous représente les dangers qu'il a courus avec toute l'armée, comme il les a vus lui-même, avec calme et dignité; et dans un sujet où il est bien moins difficile de louer que de raconter, il a su garder cette simplicité qui fait le charme de la valeur, et observer en même temps la plus délicate des convenances littéraires.

Au reste, elles sont toutes connues dans une famille qui semble s'être partagé les différents genres de talents et de mérites. Ce nom, également cher à l'état et aux lettres, annonce tou-

Digitized by Google

jours des succès ou des espérances. Nous devons tout récemment au citoyen *Octave Segur*, élève de l'école politechnique, une agréable traduction d'un livre élémentaire de botanique. On nous promet un *ouvrage sur les Femmes* *, par le citoyen *Ségur* le jeune. Enfin, le citoyen *Philippe Ségur* adresse cette lettre sur la *campagne des Grisons*, à son père, qui écrit l'histoire; et voilà de l'esprit de famille.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LOUVOIS.

Le Protecteur à la Mode, comédie en trois actes et en vers, donnée pour la première fois à ce spectacle, samedi dernier, a été sifflée et applaudie par les hommes curieux de faire connaître leur opinion; les gens tranquilles s'ennuyaient sans rien dire.

Cette comédie a le défaut de la plupart des pièces que l'on donne au théâtre de Louvois. Lorsque la toile se lève, les personnages sont encore étrangers les uns aux autres, de sorte qu'aucun accident comique ne naît de leurs intérêts réciproques; aussi toutes ces pieces présentent des scenes, sans offrir jamais un ouvrage dramatique.

Saint-Léon, principal personnage de cette comédie, a un caractère trop bon; et, loin de penser à dissimuler ce défaut, l'auteur l'a encore augmenté en associant à son *Protecteur* une espèce de valet-secrétaire qui

* Actuellement sous presse chez *Treuttel* et *Würtz*, quai Voltaire.

Digitized by Google

tutoie, qui avilit son maître sans être plus honnête-homme ou plus fin que lui, et surtout sans être d'aucune utilité à l'action. Tout ouvrage dramatique ne peut rouler que sur des intrigues ou des passions. Dans le *Protecteur*, il n'y a que des personnages parlant en vers, dont quelques-uns attirent quelques applaudissements, par une grande prétention *sententieuse*, qu'on n'ose plus appeler *morale*, depuis que les mots reprennent leur valeur.

Nous donnerons l'analyse de cette pièce, pour saisir l'occasion de faire à l'auteur le seul compliment qu'il mérite. Il n'a pas fait une comédie; mais il a eu la pensée d'une comédie, et c'est quelque chose. S'il avait médité son sujet longtemps, s'il l'avait traité, abandonné, repris; en un mot, s'il avait été tourmenté de toutes les difficultés qu'offrent nos mœurs nouvelles, lorsqu'il s'agit de les porter sur la scène, sans doute, à force de travail, de patience, d'obstination, il serait parvenu à rendre sa comédie digne du Théâtre français, tandis que par une précipitation coupable, si elle ne tient pas à l'impuissance, il s'est fait siffler, même au théâtre de Louvois, ce qui est décourageant.

Saint-Léon est un personnage tellement ignoré, qu'on ne croit pas devoir apprendre au public qui il est; la pièce finit sans qu'on le sache; ainsi lorsqu'il s'affiche pour *Protecteur*, pour un homme qui remue les bureaux, qui mène les ministres, on ne craint pas qu'il soit troublé par une reconnaissance si comique au théâtre, parce qu'elles le sont en effet dans la société. Voilà la première ressource dont l'auteur s'est privé; nous appuyons sur cette observation, pour confirmer celle déja faite que les auteurs de cette comédie ne tiennent pas les uns aux autres. *Saint-Léon* est un être isolé. Nous savons bien que le Tartufe est dans la même position; mais aussi, quand la toile se

Digitized by Google

lève, le Tartufe est maître du chef d'une grande famille; tout tient à lui, tout dépend de lui.

Le nombre des personnages que *Saint-Léon* protège ne s'élève pas au-delà de deux; c'est trop peu pour établir une grande idée de ses ressources. Ces deux protégés sont sots; l'un, fort ennuyeux, est un propriétaire bourguignon qui veut faire passer un traité tout en faveur du vin de Bourgogne; l'autre, qui pouvait être plaisant, parce qu'il confond toujours, et de bonne-foi, l'intérêt public et son intérêt particulier, est un M. *Dorincourt*, propriétaire champenois, qui veut faire passer un projet tout en faveur du vin de Champagne. La dispute sur ces deux vins, qui va du premier au second, et du second au troisième acte, a déplu au public. On devine bien que l'auteur a pris un objet de dispute ridicule pour éviter les applications; la précaution est prudente; mais ce qui est prudent n'est pas comique; aussi répétons-nous qu'il ne suffisait pas d'apercevoir les difficultés d'un pareil sujet, il fallait les vaincre ou l'abandonner.

M. *Dorimont*, qui est riche, a une fille unique. *Saint-Léon*, en protégeant le père, voudrait épouser la fille; mais cette fille aime un jeune colonel de hussards, et voilà toute l'intrigue. Un ministre de la guerre intervient dans tout cela, et n'est pas toujours montré avec la dignité qui convient à son caractère, quoiqu'il ait toutes les vertus nécessaires pour exercer sa place. Les auteurs, qui n'ont pas vu le monde d'autrefois, ne connaissent pas ces nuances délicates qui distinguent ce qui appartient à l'homme vertueux, et ce qui appartient au rang qu'il occupe; et les tableaux qu'ils présentent, trompent cette partie du public qui, à cet égard, n'est pas plus instruite qu'eux. L'intervention de ce ministre amène une situation comique, et qui le serait davantage si *Saint-Léon* n'était pas autant avili;

Digitized by Google

c'est celle où il offre sa protection à ce ministre qu'il ne connaît pas, en lui proposant de le mener dîner chez ledit ministre, un peu étonné d'être invité à sa propre table, par un homme qui lui est entièrement étranger. La pièce finit comme celle du Tartufe, et le *Protecteur* voit tourner contre lui un ordre rigoureux qu'il avait surpris contre son rival.

L'auteur a oublié le parti que, dans un pareil sujet, il pouvait tirer de ces femmes qui ont toujours besoin de protection, parce qu'il est dans leur nature de prendre intérêt à beaucoup de choses; mais l'auteur a tout oublié, même les convenances *morales*, malgré ses prétentions *sentencieuses*. Par exemple, le jeune colonel, piqué contre sa maîtresse, lui prédit que, si elle épouse *Saint-Leon*, elle deviendra intrigante, et il lui met sous les yeux le tableau de tout ce qu'une femme intrigante peut faire dans son boudoir. Le public a murmuré; c'était la seconde fois que l'auteur poussait la morale jusqu'à l'indécence.

Le dialogue de cette comédie manque de vérité, ce qui est inévitable quand un auteur cherche toujours ces phrases à double sens, que le public applique au personnage qui les débite presque toujours avec assez de finesse pour avertir les spectateurs qu'il sent fort bien lui-même que, sous une apparente bonhomie, il se dit de grosses injures. Ce genre de comique, ignoré des auteurs si peu fins du siécle de Louis XIV, pourrait s'appeler *calembourg* de situations. Il vaut bien le *calembourg* de mots qui fait la fortune d'un autre théâtre; mais il ne vaut pas plus.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Sixième Lettre sur l'Angleterre.

Londres, 8 thermidor.

Vous desirez que je vous parle des élections; je n'y pensais pas. Il me semblait que cette partie honteuse de la constitution anglaise devait être connue en France. Il est vrai qu'en général nous n'avons guères sur l'Angleterre d'autres idées que celles des philosophes qui ont voulu nous faire admirer ce pays; et comme tous leurs sophismes n'auraient pu nous mettre en extase devant le système représentatif anglais, ils n'en ont pas parlé. Je vais donc vous dire ce que je sais depuis longtemps, n'ayant rien appris sur les lieux. Mais avant d'entrer en matière, je me permettrai sur les philosophes français du dix-huitième siécle une réflexion que je crois importante.

Pourquoi vantaient-ils sans cesse l'Angleterre? La réponse n'est pas équivoque: *par haine pour la France.* Ils plaçaient, en Angleterre, de beaux tableaux qui manquent de vérité, mais qui séduisaient par leur nouveauté; et les philosophes, comme tous les charlatans, savent fort bien que du moment que l'imagination est séduite, tout est fini. Combien de Français ont fait le voyage d'Angleterre, et n'ont vu dans ce pays que ce qu'ils avaient lu dans les livres des publicistes modernes! L'homme est si paresseux de voir, que souvent il se ment tout bas à lui-même, pour s'éviter les réflexions qui le conduiraient à la vérité. Louis XV demandait à un homme très-connu par ses inconséquen-

Digitized by Google

ces, ce qu'il avait été faire en Angleterre : *Sire*, répondit cet homme, *apprendre à penser.* — *Les chevaux*, ajouta Louis XV en se retournant avec mépris. Ce mot, qui a l'air d'un calembourg, est plein de bon sens. Point de doute que les idées s'augmentent en voyageant, puisque plus d'objets vous donnent plus de points de comparaison ; mais on ne va nulle part pour apprendre à penser ; et celui qui sort de sa patrie pour commencer à réfléchir, n'est qu'un extravagant qui, à coup sûr, reviendra la tête meublée de sottises.

Quand je reproche aux philosophes d'avoir vanté l'Angleterre, par haine pour les institutions qui soutenaient la France, je ne hasarde rien, et je fournirai la preuve de cette assertion, en citant les encyclopédistes, chefs avoués de la philosophie moderne.

Comment nous ont-ils présenté l'Encyclopédie ? Comme un monument immortel, comme le dépôt précieux de toutes les connaissances humaines. Sous quel patronage l'ont-ils élevé ce monument immortel ? Est-ce sous l'égide des écrivains dont la France s'honorait? Non, ils ont choisi pour maître et pour idole, un Anglais, Bâcon ; ils lui ont fait dire tout ce qu'ils ont voulu, parce que cet auteur, extraordinairement volumineux, n'était pas connu en France, et ne l'est guères en Angleterre ; que de quelques hommes studieux ; mais les philosophes sentaient que leur succès, pour introduire des nouveautés, tenait à faire croire qu'elles n'étaient pas *neuves* pour les grands esprits ; et comme les grands esprits français trop connus ne se prêtaient pas à un pareil dessein, les philosophes ont eu recours à l'Angleterre. Ainsi, un ouvrage fait en France et offert à l'admiration de l'Europe, comme l'ouvrage par excellence, fut émis par des Français, sous la protection du génie anglais. O honte ! Et les philosophes se sont dit patriotes, et la France, pour prix de sa dé-

Digitized by Google

gradation leur a élevé des statues ! Le siècle qui commence, plus juste, parce qu'il a le sentiment de la véritable grandeur, laissera ces statues et l'encyclopédie s'ensevelir sous la même poussière.

Je vous demande pardon pour cette digression, mais je sais que des enthousiastes m'accusent de juger les Anglais avec sévérité; j'ai cru devoir vous dire d'où vient en partie l'humeur que j'ai contre cette nation. Au reste, je pose ici comme maxime générale qu'on ne vante jamais le gouvernement d'un pays étranger, que par opposition au gouvernement sous lequel on est né; et comme tous les gouvernements peuvent indistinctement s'appliquer cette réflexion, on ne me reprochera d'en flatter aucun. Je n'aime pas plus les Anglais patriotes français, que les Français patriotes anglais.

Je viens aux élections.

La première chose qu'on desire savoir, est celle-ci : A quelles conditions est-on électeur ? En effet, la solution de cette question peut seule apprendre si le système représentatif est démocratique ou aristocratique.

Il sera tout ce que vous voudrez, car il n'y a rien de fixe à cet égard. Pour être électeur, là, il faut une propriété; ici, une quotité déterminée d'impôts; ailleurs, rien. A Londres même, qui vote dans la cité, ne voterait pas s'il habitait le quartier dit Wesminster. Il y a plus, tel homme qui, dans son canton, n'a pas les qualités requises pour être électeur, n'en est pas moins nommé membre du parlement par le canton voisin du sien. Voulez-vous plus encore ? Vous trouverez des bourgs où l'élection se fait tout simplement par le maire et les municipaux; et si cela ne vous suffit pas, on peut vous offrir des bourgs où il n'y a plus d'électeurs faute d'habitants, mais où il y a toujours élec-

Digitized by Google

tion. Vous sentez qu'en pareille circonstance il n'y a pas de dispute, qu'on ne s'y ruine pas; c'est effectivement là où le titre de membre du parlement coûte le moins à acquérir, car on ne le paie que ce que le propriétaire du bourg le vend. Le prix varie suivant les temps; il est très-haut cette année par deux motifs: le premier, que la guerre a produit beaucoup de nouveaux riches qui ne demandent plus qu'à s'illustrer; le second, que plus la corruption devient générale, plus on trouve d'avantages à être membre du parlement; et qu'ainsi on ne risque rien en achetant fort cher un objet dont on est sûr de tirer bon parti.

Nos faiseurs de constitution vont dire que la constitution anglaise aurait dû arranger tout cela; mais la constitution anglaise a arrangé fort peu de choses: on peut assurer qu'elle n'est qu'un recueil de concessions arrachées par des esclaves mécontents à des maîtres faibles, fous ou tyrans; et il n'y a pas là de quoi se vanter beaucoup. La constitution anglaise n'a pas empêché trois ou quatre révolutions, puisqu'on prétend qu'elle existait avant Charles I.er; d'où l'on concluera qu'une constitution ne met pas toujours à l'abri des événements politiques. Les Anglais ont eu longtemps mieux qu'une constitution; ils ont eu un excellent esprit public qu'ils ne devaient qu'à eux, et l'admiration de l'Europe qu'ils n'ont due qu'à nous. L'esprit public s'y perd, l'admiration de l'Europe nous est revenue; et pour tracer d'un mot la position actuelle des Anglais et des Français, je dirai: Qu'au dehors comme dans l'intérieur, la France a retrouvé son équilibre, et que l'Angleterre cherche le sien.

Si les conditions pour être électeur varient suivant les localités, du moins, dira-t-on, il y a égalité dans le droit qu'ont les comtés pour députer au parlement; autrement l'Angleterre ne serait pas représentée.

Digitized by Google

En ce cas, affirmez que l'Angleterre n'est pas représentée. Il y a des villes considérables qui ne députent pas, et qui sont bien loin de s'en plaindre. Malgré l'ambition naturelle à tous les hommes, jamais on n'a vu ces villes réclamer pour obtenir le droit de coopérer à la représentation nationale. Elevées par le commerce, elles ne redoutent rien tant que d'être livrées au trouble, aux vices, à la paresse qui naissent des élections. Mais si on n'a jamais entendu ces villes, d'une grande richesse et d'une nombreuse population, réclamer pour avoir droit de députer au parlement, en récompense on a vu des villes présenter des pétitions pour être exemptées de ce droit. Un pareil rapprochement en dit plus que toutes les phrases.

Les comtés d'Angleterre nomment deux députés au parlement; les comtés d'Ecosse et de Gales n'en nomment qu'un; car l'Angleterre n'a *jamais* partagé franchement avec les pays qu'elle a réunis à elle; et c'est *une* des causes qui fait qu'en dépit de toutes les réunions, il n'y a pas amitié entre elle et les peuples réunis. Aussi lorsqu'on parle de la beauté, de la richesse, de la propreté des routes de l'Angleterre, n'allez pas vous imaginer qu'il est question des trois royaumes. Ceux qui ne vont qu'à Londres et dans les environs (sauf l'ennui) trouvent tout superbe; qu'ils s'éloignent, qu'ils se jettent dans les routes de traverse, et ils pourront apprécier ce pays. Si jamais un homme éloquent écrit l'histoire d'Irlande; si un nouveau Las Casas vient un jour plaider la cause des Indiens devant le tribunal de l'humanité, on apprendra enfin à connaître la philanthropie des Anglais. Quelle domination, grand Dieu! et quelle différence il y a entre un peuple qui fait des conquêtes par amour de la gloire, comme les Romains, et un peuple de marchands qui devient conquérant!

Digitized by Google

Les élections, inégales dans les comtés, si variées par les qualités exigées des électeurs, ne rencontrent sans doute pas d'obstacles nouveaux dans la conscience des hommes; car, comment croire que les Anglais, si vantés pour leur tolérance par les philosophes français, aillent faire un tort politique à quelques-uns de leurs concitoyens de ce qui n'existe qu'entre la pensée de l'homme et la divinité?

Eh bien! les catholiques et les protestants dissidents sont exclus du droit de voter. Etre catholique dans ce pays, c'est être beaucoup moins qu'un homme; et voilà sans doute pourquoi nos philosophes du dix-huitième siécle ont tant admiré la tolérance d'un peuple qui permet toutes les religions, excepté celle dans laquelle ces mêmes philosophes avaient été élevés. Quelle grandeur il faut avoir dans la pensée, pour n'aimer ni son pays, ni sa religion, et pour mettre le siége de la tolérance, là positivement où l'intolérance exclut ceux qui n'ont pas voulu renoncer à la religion de leurs pères. Et remarquez que depuis l'époque où ces philosophes ont tant vanté la tolérance religieuse anglaise, on a vu le peuple de Londres, ameuté par un lord, se porter à tous les excès, et au moment de brûler la ville, parce qu'il était question au parlement d'adoucir le sort des catholiques.

On pourrait citer une autre preuve d'intolérance encore plus récente; mais il faudrait nommer des hommes, et, quoiqu'il soit *libéral* en Angleterre de n'épargner personne dans les journaux, vous trouverez bon qu'un français n'imite pas cet exemple. Ceux qui voudront connaître la liberté de conscience, en Angleterre, n'ont qu'à lire le serment que prononce chaque membre du parlement avant de prendre séance; et s'ils veulent comparer, non ce qui est maintenant en France, mais ce qui existait avant la révolution,

Digitized by Google

qu'ils se rappellent que M. Necker, protestant, fut premier ministre chez nous, à quelques formalités près. Qu'on cite, en Angleterre, un catholique qui ait pris une part directe aux affaires de gouvernement ou d'administration, depuis que la religion anglicane est devenue dominante et exclusive. Cependant, à entendre les philosophes du dix-huitième siécle, nous étions les fanatiques de l'Europe, et les Anglais étaient seuls tolérants par excellence. Aujourd'hui, nous avons un code religieux parfait; je dis plus: nous aurons une surveillance qui ne laissera pas arbitrairement introduire de nouvelles religions dans l'état, tandis qu'en Angleterre toutes les extravagances religieuses sont permises, sans que, pour cela, il y ait égalité politique en matière de religion; danger que le temps signalera. Ceux qui croient que la multiplicité des religions est indifférente dans un état, et qui citent la Hollande, sont des enfants qui ne savent pas à quelles causes tient l'esprit public, et par conséquent la conquête plus ou moins facile d'un peuple.

Comme le droit de voter dépend beaucoup des localités, il a fallu beaucoup de lois pour décider de la validité d'une élection contestée; et, dans tous ce fatras, il est si difficile que l'arbitraire ne se glisse pas, qu'on a vu la chambre des communes s'égarer jusqu'à déclarer inéligible un homme qui, depuis, a été ministre. Par une conséquence contraire, on a vu siéger au parlement des hommes contre les lois les plus positives; et ce qui est plus extraordinaire, on en cite qui ont délibéré pendant trois ans comme membres élus, sans l'avoir jamais été: leurs droits venaient simplement de la hardiesse qu'ils avaient eu de se glisser au milieu de la confusion. C'est donc toujours avec beaucoup d'arbitraire qu'on décide sur les élections

Digitized by Google

contestées; et, au fait, il n'y a ni fortune, ni patience qui pourraient tenir aux formalités et aux dépenses nécessaires pour juger rigoureusement une élection contre laquelle les chicanes et l'ambition appellent les secours de tant de lois bizarres et contradictoires.

Voilà des faits qu'aucun Anglais ne contestera; car ils sont tous pris dans des discours adressés au parlement, par des membres du parlement : aussi, la nécessité d'une réforme parlementaire est-elle le grand cheval de bataille des jeunes gens qui veulent se faire un nom; c'est par-là que M. Pitt a commencé : le champ est vaste. Si on demande pourquoi ce peuple, qu'on dit si *raisonnable*, et auquel on prête une constitution si *parfaite*, ne s'accorde pas pour une réforme parlementaire, nous répondrons que la canaille s'y opposerait, parce que, de sa constitution qu'on lui a tant vantée, elle ne connaît que le profit qu'elle tire des élections. Ici j'arrive naturellement à parler de cette incroyable corruption qui fait la base du gouvernement, et contre laquelle tant de lois se sont vainement élevées, parce qu'elle est dans le caractère mercantile de la nation; mais avant de parler de cette corruption, je dois rendre justice à quelques hommes indépendants, qui ont, à la longue, en Angleterre comme partout, une grande influence, et qui sont loin de desirer vivement une réforme parlementaire, par la raison que toute réforme opérée sous un gouvernement vigoureux, ne se fait qu'au profit du gouvernement, et que toute réforme entreprise sous un gouvernement faible, ouvre nécessairement la carrière des révolutions. Or, en Angleterre, un gouvernement vigoureux sera *toujours* contre la nation, parce que la nation est *toujours* en défiance contre l'ascendant du gouvernement, plus soigneux d'y cacher son pouvoir que de le signaler; cela prouve que tout n'est pas pour le mieux, même dans les balances politiques, et que rien n'est plus rare que ce concours de circonstances qui engagent une nation toute entière à ne voir de sauveur que dans son chef, parce qu'effectivement tout est danger hors de lui.

Les élections, en Angleterre, peuvent se diviser en

Digitized by Google

trois classes; celles qu'on achète, celles qu'on donne, et celles qu'on dispute avec de la réputation et de l'argent.

Les élections qu'on achète sont en grand nombre; on calcule que 150 membres de la chambre des communes y sont portés par l'ascendant de la propriété. Ceci a besoin d'être expliqué.

Des bourgs qui ont été considérables, et qui ne le sont plus, ont conservé le droit d'élire; ces bourgs sont devenus la propriété de riches particuliers qui soignent assez les fermiers qui dépendent d'eux, pour disposer de leurs votes au moment des élections. Cela est si bien arrangé, qu'on n'a encore vu qu'un proces d'un seigneur contre des fermiers qui l'avaient trahi. Le seigneur qui les attaquait pour d'anciennes redevances, a perdu : cela devait être; car les juges devinèrent facilement son motif.

Les propriétaires des bourgs ayant droit de nommer, vendent les élections, soit à des particuliers, soit à la commune. Il y a des courtiers qui s'entremêlent de ces sortes d'affaires; et quand le commerce des Indes va bien, ces élections sont fort cheres. Lorsqu'on vend aux particuliers, on ne tire d'eux que de l'argent; lorsqu'on vend à la commune, on obtient la pairie et tous les avantages qui dépendent de la faveur : aussi vend-on de préférence à la commune. C'est ce qui a augmenté le nombre des pairs au point de faire craindre que tous ces grands seigneurs nouveaux, encore imbus de leur ancienne indépendance, ne portent la démocratie dans la chambre haute, le jour qu'ils seront dégagés de la reconnaissance qu'ils doivent au roi régnant.

Les elections que l'on donne, dépendent aussi de ces bourgs entièrement à la disposition des seigneurs. Il se trouve parmi eux, surtout parmi les pairs d'ancienne date, des hommes indépendants, et du parti de l'opposition, qui, ne voulant pas vendre à des particuliers, ni donner de nouveaux soutiens au ministère, font élire des jeunes gens qui ont du talent ou qui en promettent; bien entendu que ces jeunes gens jurent une reconnaissance éternelle; bien entendu qu'ils débutent en effet en amants de la liberté, jusqu'au jour où ils s'ouvrent la porte du ministere, ou, faute de mieux, le cabinet des ministres.

Digitized by Google

Les élections qui se disputent à prix d'argent et de réputation, sont celles qui s'operent par une quantité trop grande d'électeurs, pour qu'il n'y ait pas diversité d'opinions; aussi ne peut-on gueres acheter les voix d'avance : on les prend au moment, et par tous les moyens possibles. Comme il y a deux cents lois qui défendent d'acheter et de vendre des voix, et que les Anglais respectent beaucoup la lettre de la loi, ils n'achètent ni ne vendent les votes directement. Un postulant vient chez moi, par exemple; il trouve mon écritoire d'un goût parfait : il me la demande avec tant d'instance, que je ne puis la lui refuser. Le lendemain il m'envoye un présent; rien n'est plus poli. La différence qui se trouve entre l'écritoire que j'ai cédé et le présent que j'ai reçu, fait positivement que j'ai donné ma voix sans la vendre. Si je suis paysan, je n'approche des élections qu'avec quelques volailles à la main; car les volailles sont d'un prix fou pres des élections. En général, à cette époque, la moindre denrée peut acquérir une valeur considérable. Pour les tavernes, elles prennent les couleurs des postulants qui les retiennent; y va boire et manger qui veut, suivant son opinion. On sait bien que faire boire des Anglais, ce n'est pas les corrompre; cela est si vrai, que j'ai vu des électeurs soûls auxquels on ôtait la cocarde de ceux qui les avaient enivrés, et que l'on conduisait par-dessous les bras, voter en faveur de gens dont on leur disait le nom tout bas. Pour des voitures, n'est-il pas naturel de charier ceux qui veulent bien se deranger en notre faveur? Aussi avons-nous été cinq jours de suite, à Londres, sans fiacres, puisqu'ils étaient tous retenus par sir Francis Burdett, dont ils portaient la cocarde, et le nom imprimé en très-gros caractère.

Il faut voir, en ce moment, l'agitation de la canaille. Comme elle est fière, comme elle se croit souveraine, parce qu'elle boit gratis, et dit des injures pour de l'argent! Il y a eu quelques petites batailles cette année; il y en aura de plus grandes aux élections prochaines; car on peut prédire que l'esprit de faction ne s'éloigne de la France que pour retourner mieux nourri aux lieux qui l'ont vu naître. En rentrant en Angleterre, il ne fera que revenir au pays.

Ces élections contestées sont toujours onéreuses, et

Digitized by Google

souvent ruineuses; elles ont enseveli beaucoup de familles. On cite une élection qui a coûté pres de *douze cent mille francs* de notre monnaie, et qui a été manquée. Cette année, M. Mainwaring et ses amis auront dépensé une somme considérable, et sir Francis Burdett une plus forte encore, puisqu'il a triomphé. Cependant les places au parlement ne rapportent rien; mais c'est pour cela qu'on en tire tant de profit; chose si reconnue, qu'un ministre prétendait connaître beaucoup de membres de la chambre des communes, qu'il fallait payer, *même pour les faire voter suivant leur conscience.* Au reste, ces élections contestées sont celles qu'on envie le plus, parce qu'elles donnent de l'éclat, et c'est un bruit public à Londres que sir Francis Burdett, qui a tant disputé l'election du comté de Diddlesey, a deux bourgs à sa disposition. Vous avez vu M. Windham, qui a manqué la grande élection de Norwick, se rabattre sur un petit bourg dont il était sûr.

Les femmes aussi se jettent parmi les élections; en pareille circonstance, on emploie ses filles, sa sœur, ses amies, son épouse; on fait ressource de tout. Qui ne connaît l'histoire de cette belle duchesse qui, en 1784, distribuait publiquement des baisers aux bouchers et aux poissonniers de Westminster, pour gagner des voix à M. Fox, et cependant c'est une chose assez positive qu'un baiser à l'anglaise. Je voudrais bien savoir pourquoi certaines femmes se passionnent volontiers pour les hommes qui crient: *Liberte! liberté!* Mais je n'oserais faire cette question à une Anglaise; elle rougirait.... de mon ignorance, et me demanderait si je devine pourquoi les femmes de nos vigoureux révolutionnaires (je ne parle pas de ceux qui ne l'étaient qu'en esprit) se sont si constamment attachées au sort et au pas de leurs maris. C'est une terrible chose que l'influence des passions.

Les membres de l'opposition sont persuadés que si les membres de la chambre des communes étaient payés également, la corruption serait moins grande; c'est peu connaître les hommes; ils auraient leur traitement de plus, et ne s'en vendraient pas moins: voilà tout le bien qui résulterait de cette nouvelle charge pour l'état. La corruption n'est pas seulement dans le parlement.

Vous savez que les candidats se mettent eux-mêmes

Digitized by Google

sur les rangs ; qu'ils écrivent, qu'ils promettent ce qui peut leur assurer des partisans ; vous savez aussi qu'ils font dire des sottises à leurs rivaux. J'ai vu, à l'élection de Westminster, l'amiral Gardner et M. Fox, assis sous une baraque dressée près de Covent Garden ; ils saluaient humblement ceux qui venaient voter pour eux, adressaient de beaux discours à la canaille qui les applaudissait ou les huait, suivant qu'ils avaient pris leurs arrangements d'avance. D'entendre huer un orateur, cela ne me faisait aucune peine. Je me disais : Peut-être est ce un desagrément attaché au métier ; mais un amiral, un homme qui s'est battu pour sa patrie, qui lui a sacrifié sa vie sans réserve, qui pouvait la perdre dix fois, voilà ce que je ne supportais pas, et ce que supporte en riant un amiral anglais. Il peut à la fois braver l'ennemi, et sourire à des manans qui l'injurient ; c'est un double courage que n'aurait pas un Français ; mais aussi, quels Français seraient assez lâches pour insulter les chefs de leurs guerriers ?

Comme il nous parvient ici des brochures dans lesquelles on vante la constitution anglaise, et dans lesquelles on nous l'offre encore pour modèle, peut être cette lettre aura-t-elle quelqu'utilité. Que ceux qui ne savent sur l'Angleterre que le bien que les philosophes en ont dit, apprennent du moins ce qui est. Puissent tous les hommes de bon sens se persuader qu'entre deux nations, si le principe du gouvernement n'est pas le même, les institutions ne doivent pas être semblables ; et que le principe du gouvernement n'étant pas le même, si les institutions étaient semblables, par la seule force des choses, elles auraient des résultats différents ! Or, quel est le publiciste, digne de ce nom, qui osera soutenir que le principe du gouvernement de la France et de l'Angleterre puisse être le même ?

Dans tous les cas, que ceux qui sont si pressés prennent patience ; les Anglais qu'ils vantent tant, qu'ils offrent pour modèle, ont mis plus d'années à compléter ce qu'on appelle leur constitution, que nous n'avons gardé de semaines aucune des notres ; et si nous n'avons pas une grande chartre qui date du temps de Jean-Sans-Terre, c'est que, grace au caractere national, nous avons eu des rois, et non pas des tyrans. F....

Digitized by Google

(N.° LX). 3 Fructidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT traduit d'une Epître de Lavater.

S.... écoute-moi ; c'est un Dieu qui m'inspire.
Qu'importe le méchant ? qu'importe son délire,
Son calme prétendu, son sourire imposteur ?
Lorsque Dieu te créa, Dieu voulut ton bonheur.
N'es-tu pas son ouvrage, un rayon de son être ?
Dieu n'est-il pas ton père encor plus que ton maître,
Quand c'est lui qui t'a fait, peut-il te délaisser ?
S...., tu viens de lui, tu dois l'intéresser.
Mais tant d'horreurs, dis-tu ?... certes, elle est affreuse
La nuit où s'est plongée une race odieuse.....
S...., ton cœur gémit ? tu le peux justement,
Tout l'univers se trouble au succès du méchant ;
Mais Dieu règne, il nous voit ; c'est à nous de l'attendre.
Il viendra.... Quoi, déja sa voix s'est fait entendre,
Le seigneur a parlé !.... Je promene mes yeux,

Digitized by Google

Je cherche du méchant le front audacieux;
L'habit couvert de sang, le cœur noir d'artifice,
A l'instant il criait : *Humanité ! justice !*
Il n'est plus.... ; de son nom reste la seule horreur,
Et sa mort dit au sage, il est un Dieu vengeur.

MAURICE SÉGUIER.

ÉPIGRAMME.

Lucile a perdu son mari,
La pauvrette est inconsolable.
— Il en était donc bien chéri ?
— Non, sa douleur lui sied; elle en est plus aimable.

Par H. VERNERY.

LE BON CONSEIL.

Pour gagner cette beauté fière,
J'ai tout fait sans obtenir rien.
— Il te reste encor un moyen,
Ami, c'est de ne plus rien faire.

Par le même.

UNE PETITE MAITRESSE ET SON CORDONNIER.

La petite Maîtresse.

Bon, vous voilà; j'allais vous envoyer chercher.
Depuis une heure au plus, j'ai mis cette chaussure:
Approchez, et voyez un peu la déchirure !

Le Cordonnier.

Peut-être que madame aura voulu marcher.

Par le même.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis un meuble nécessaire,
Principalement en hiver;
Prenez-moi dans un sens contraire,
Et je fais dégainer le fer.

Par le citoyen GÉRAUD-VERLHAC, *de Brive.*

LOGOGRIPHE.

A mes desirs, lecteur, le sort est si contraire,
Que je ne vais t'offrir rien qui puisse te plaire.
Sur cinq pieds, ma fureur, bouleversant les flots,
Imprime la terreur au cœur des matelots.
Sur quatre, c'est bien pis; il n'est point de supplices
Capables d'égaler ceux que je fais souffrir;
Et quel que soit le rang, qu'ici bas tu remplisses,
Quel que soit ton pouvoir pour l'y bien maintenir,
Sous mes trois derniers pieds il faut que tu périsses.

Par R.... D. *de Lyon, abonné.*

CHARADE.

L'on ne saurait marcher sans former mon premier;
Celui qui voguerait, ignorant mon entier,
Ne serait jamais mon dernier.

Par le citoyen GÉRAUD-VERLHAC, *de Brive.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigne est *cire à cacheter.*
Le mot du Logogriphe est *mulet*, où l'on trouve *mule.*
Le mot de la Charade est *maîtresse.*

Digitized by Google

Voyages d'Anténor; par E. F. Lantier. 5.e *édition.*

J'en demande pardon au siécle de la raison et des lumières; mais il me semble que les Nestors de cet âge si fameux n'auraient pas bonne grace à venir nous dire en style homérique : « *Nous « avons vécu avec des hommes qui valaient « mieux que vous.* » Ce style ne serait ni celui de la politesse, ni celui de la vérité. Les beaux esprits, qui se sont accoutumés à ne rien voir au dessus des idoles de leur enfance, ont sans doute leurs petites raisons pour penser autrement; mais ce n'est pas assez de juger de la littérature en homme lettré, il en faut juger en homme d'honneur. Je plains ces critiques qui ne savent voir, dans un livre, qu'une seule chose, s'il est bien ou mal écrit, gens qui passent toute leur vie à examiner, une loupe à la main, les petites taches et les petites beautés du style, et pour qui la composition harmonieuse d'une belle phrase est la plus grande affaire de ce monde. Ils ne savent pas qu'il y a dans la culture des lettres quelque chose de plus précieux et de plus relevé que ces fleurs d'une rhétorique vulgaire. Qu'ils écoutent M. Rollin, et qu'ils apprennent de lui à s'élever au dessus des petitesses de leur art.

Lorsqu'un livre, selon cet excellent rhéteur, nous inspire des sentiments nobles et généreux, qu'on souhaite, en le lisant, de devenir meilleur, et qu'on se sent comme porté à la vertu, c'est

Digitized by Google

une marque sûre qu'il est bon et de main de maître. Il ne faut pas chercher d'autre règle pour en juger.

Oui, M. Rollin, voilà une idée qui est fort belle; et Cicéron ne pensait pas avec moins de noblesse, lorsqu'il tire la définition de l'orateur, d'abord des qualités de l'ame, laissant au second rang les dons de l'esprit : *vir bonus dicendi peritus*. Voilà la règle, en effet, sur laquelle il faut juger les livres et les hommes. C'est par elle que le mérite véritable, ce mérite que l'envie persécute un moment, mais qui possède les espérances d'une longue vie, se distingue de cet esprit faux et suborneur à qui il a été donné d'enchanter le siécle présent, mais dont la postérité fait tôt ou tard justice, et c'est par elle aussi que, précédant les jugements de l'histoire, hérauts de l'avenir, nous apprenons à mépriser ce que la multitude élève jusqu'aux cieux. Que sert d'y mettre de la passion? Soumettons de bonne foi à cette règle les productions les plus admirées de nos jours, et combien peu, s'il faut le dire, échapperont au mépris! Le défaut du siécle dernier est de ne rechercher, comme le nôtre, que le *dicendi peritus*, l'homme d'esprit, l'habile écrivain. Voilà ce qu'on encense, ce qu'on idolâtre uniquement. Pour moi, je suis l'ordre des idées de Cicéron. Je demande avant tout le *vir probus*, l'homme de bien, et je ne dissimule point ma pitié pour toute critique qui n'est pas fondée sur ces sentiments.

De l'esprit, il en pleut par flots sur la terre; mais sans la droiture, ce n'est qu'un don malfaisant. Voyez ces champs couverts de tapis de fleurs

Digitized by Google

qui étouffent le bled que le laboureur y a répandu. Sans doute ils offrent des couleurs plus brillantes que des champs couverts de moissons ; mais on maudit leur éclat stérile, tandis qu'on bénit la douce fécondité des autres. Ainsi paraissent sur la terre ces esprits si brillants qui sacrifient tout à l'amour d'une vaine renommée. Leur gloire n'est pas plus solide que leurs travaux. Ils brillent un moment dans les désordres de ce monde, comme l'éclair dans les profondes obscurités de la tempête. Comme lui, ils s'éteignent bien vite, et ne laissent après eux que des ténèbres.

Il faut le redire sans cesse à la génération qui s'élève : lorsque l'honnêteté aura repris tout l'ascendant qu'elle doit avoir, et que nos grands excès de raison lui ont fait perdre, les réputations, qui ne sont fondées que sur l'esprit, souffriront une prodigieuse décadence. Déja même elles déclinent sensiblement, et ce ne peut être un sujet de chagrin que pour des ames sans vertu. Il faut apprendre à ces philosophes sans philosophie qu'il ne suffit pas d'être poète, orateur, savant, pour être un grand-homme ; il faut y joindre les vues et l'amour du bien, la raison, la décence, le respect pour l'ordre ; en un mot, le *vir probus*. Je ne puis donner le nom de grand qu'à ce que mon cœur avoue pour tel. On peut être un grand faiseur de livres, et n'être qu'un fort petit homme. C'est ainsi que je me suis permis de représenter dernièrement le coryphée du siécle, et je vois que cette opinion est partagée aujourd'hui par tout ce qu'il y a de sensé dans les lettres et dans le monde. Je n'ai fait que suivre le conseil si estimé de Boileau,

Qui de l'homme d'honneur distinguait le poète.

Bien des gens ont affecté de ne pas comprendre cette distinction. Ils ont mieux aimé crier au scandale, à

Digitized by Google

la profanation; car ces grands vainqueurs des préjugés sont en effet les plus délicats et les plus chatouilleux des hommes, lorsqu'on touche à leur petite superstition, à leur vieille *madone*. Quoi, vous traitez de *petit auteur* un homme qui a écrit plus de cent volumes! N'y a-t-il pas de quoi démonter un philosophe? J'en ai vu à qui les yeux sortaient de la tête, tant leur indignation était forte. Selon eux, il n'y a que des *moines* qui puissent parler ainsi de l'objet de leur admiration. Mais, messieurs, voilà bien de la colère et de l'éloquence perdue; car je ne parlais pas de l'auteur, mais de l'homme. Relisez ce que vous blâmez, et vous verrez qu'il y est question du *petit homme*, et non pas du *petit auteur*. Il n'y a rien de si commun que de critiquer ce qu'on a mal entendu. On commence alors par s'emporter : rien n'est plus sot. Ce n'est pas que les injures ne soient d'excellentes raisons; au contraire, je vois bien des gens qui les prennent pour telles, mais elles retombent sur vous-même; car l'erreur que vous censurez n'est que dans votre imagination.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus digne d'attention dans de certains livres à la mode, tels que les *Voyages d'Anténor*, ce n'est pas l'esprit de l'auteur, mais l'esprit de son siécle. Tous ces livres roulent sur le même fond d'idées, et ont, à peu de chose près, la même physionomie. Tandis que ces penseurs nous vantent fièrement l'indépendance de leur esprit et leurs idées libérales, il est plaisant de les voir tous marqués au même coin de la servitude. N'est-ce pas un singulier caractère dans cette philosophie qui promettait de régénérer les nations, que presque tous les livres qui sont nés sous son règne portent l'empreinte d'un génie licencieux? Je ne parle pas de ces productions infâmes qui, avec tout leur esprit, semblent bien

Digitized by Google

moins composées par des philosophes que par des Satyres sans pudeur; mais ce qui confond d'étonnement, c'est de voir un Montesquieu, un Rousseau se faire les peintres de la séduction et de la volupté, à un âge où ces deux hommes devaient avoir la conscience de leur génie. A quoi pensait ce magistrat qui préparait les matériaux de l'Esprit des Lois, de nous offrir le tableau des nudités d'un sérail? Je me demande toujours dans quel esprit, dans quelle vue il nous traçait cette description lascive du paradis de Mahomet, où l'on trouve des pages qui feraient rougir une courtisane. Il faut avouer qu'il y a assez d'esprit et de sens dans cet ouvrage pour rendre cette folie aussi incompréhensible qu'inexcusable. On pardonne à la jeunesse de l'écrivain des erreurs philosophiques; mais en général, cet âge est celui de la retenue. L'auteur d'*Héloïse* fut moins licencieux dans ses tableaux. Il n'en fut pas moins dangereux; en couvrant la volupté des voiles d'une certaine pudeur, il ne la rendit que plus séduisante. Sa licence est en principes plus qu'en images. Ce fut lui qui proclama l'indépendance des passions, et qui les arma de ce grand mot de *nature* contre ce qu'il appelle la tyrannie des lois et des préjugés. Je ne puis m'accoutumer à l'étrange raisonnement d'où est parti ce philosophe. Il pose, en principe, que tous les penchants de l'homme sont naturellement droits; et, comme la passion de deux amants lui paraît être dans la nature, il en conclut que tout ce qui s'y oppose est une véritable oppression; ce qui est tout aussi raisonnable que de dire que, parce que la nature a fait des torrents, il est injuste d'y opposer des digues. Il n'y a qu'à partir de-là pour déclamer à perte de vue contre les lois et les usages; c'est le véritable secret de faire des livres de philosophie qui soient à la mode. S'il y a une logique des

Digitized by Google

passions, c'est apparemment celle-là. Rousseau n'en a jamais connu d'autre; ce n'est qu'après coup qu'il a mis les emportements de son imagination en théorie. Lui, et tous ceux qui font de mauvais livres, commencent toujours par se dire : Faisons un ouvrage qui plaise. Pour cela, il faut flatter les passions à quelque prix que ce soit, parce que c'est-là la grande route du cœur humain. Reste-t-il à l'auteur un peu de honte qui l'incommode, on met le livre sur le compte d'un Grec ou d'un Persan. On assure, on fait assurer, par ses amis, que c'est un manuscrit trouvé dans les ruines d'Herculanum, ou mille autres petits mensonges également ingénieux. Le public n'en croit pas un mot, et se moque de l'auteur et de ses ruses. L'auteur, de son côté, s'imagine tout seul qu'il a finement trompé le public, et il ne manque pas de s'applaudir d'un tour d'adresse aussi savant; cela fait une scène assez plaisante où le plus ridicule n'est pas celui qui est le moins content de sa personne.

Rousseau nous apprend lui-même que, lorsqu'il voulut publier son *Heloïse*, il se trouva fort embarrassé de son rôle. Il est évident qu'il n'avait pas eu d'autre dessein dans cet ouvrage que de se faire regarder comme l'écrivain le plus capable de sentir et de peindre l'amour. On voit un homme qui se bat les flancs, qui sue sang et eau pour faire le passionné. Le grand ami de la nature ne voyait pas que c'était faire perdre à cette passion son principal agrément qui est le naturel. Son style est celui d'un fiévreux; son amour n'est que le délire d'une mauvaise tête. Bien des gens cependant se sont faire gloire d'aimer à la manière de Jean-Jacques, et ce n'est pas pour ce philosophe le moins sensible de ses triomphes. Ce serait une grande question de savoir si l'adoration d'un fou est plus flatteuse pour une femme, qu'un hommage accompagné

Digitized by Google

de jugement. Le premier a coutume de voir en elle des perfections qui n'y sont pas ; et ainsi, ce n'est pas elle qu'il aime, c'est sa chimère. D'ailleurs, cette manière d'enfler les qualités de quelqu'un, sous l'apparence d'une flatterie, cache une véritable injure, puisque c'est lui donner lieu de penser que ses qualités naturelles ne suffisent pas pour exciter l'amour ; enfin, c'est manquer de délicatesse et d'estime pour soi-même ; car c'est témoigner qu'on a besoin, pour réussir, des séductions de la louange, et que l'on compte plus sur l'amour-propre de l'objet qu'on flatte, que sur son jugement.

Tous les hommes veulent faire des folies ; mais ils ne veulent pas passer pour fous. Cependant, lorsqu'on a fait une sottise, il reste encore un moyen de ne pas être pris pour un sot, c'est de la confesser de bonne grâce. Il faut convenir que Rousseau se rendit un peu trop ridicule, lorsqu'il tenta de rhabiller un roman immoral, en l'affublant d'une préface philosophique. Voulait-il sérieusement nous faire croire qu'il eût donné à son siécle une leçon bien utile, en lui apprenant que les jeunes filles pouvaient commencer par s'abandonner à leurs amants, et n'en être pas moins après cela de bonnes épouses et de bonnes mères ? Ce grand homme appelait cela, *remonter à l'amour !* Et, Dieu merci, nous y sommes bien remontés ; mais je ne crains pas que la tête nous tourne jamais dans cette élévation.

Je trouve toujours dans la logique de ce philosophe quelque chose de très-amusant ; la préface de son roman surtout est un morceau fort curieux. Je suis bien aise de faire voir à M. Lantier et aux autres, que nous n'avons pas besoin de leurs sophistes grecs, qui ne sont que des écoliers bavards et très-ennuyeux. Il n'appartenait qu'à notre siécle de connaître ces maximes rares qui ont donné un tout autre tour à la raison humaine. Par

Digitized by Google

exemple, on aurait imaginé autrefois que lorsqu'un peuple est corrompu, on ne doit lui proposer qu'une morale châtiée et de bons livres, si on veut le ramener à de meilleures mœurs. Point du tout. Rousseau nous apprend qu'il faut, au contraire, à ce peuple des livres corrompus comme lui. C'est en vertu de ce principe qu'il publie son roman. *J'ai vu*, dit-il, *les mœurs de mon siécle, et j'ai publié ces lettres.* Voilà peut-être le premier homme du monde qui se soit avisé de faire un mauvais livre par principe de conscience. Il lui en a bien coûté, et il s'écrie pathétiquement : *Que n'ai-je vécu dans un siécle où je dusse jeter mon livre au feu!* Mais un livre qui est bon à brûler dans un temps, peut-il jamais être bon à lire dans un autre? J'avoue que toute l'autorité de Rousseau ne suffit pas pour me le faire croire. En raisonnant selon ses idées, il est clair qu'il estime que son siécle étant encore plus mauvais que son ouvrage, il ne peut y avoir aucun danger à le publier. Et cependant il nous assure un peu plus loin que si une fille a le malheur d'en lire *une seule page, c'est une fille perdue.* Ainsi, en dépit de la corruption du siécle qui rendait ce livre innocent, voilà bien certainement quelqu'un pour qui sa lecture est dangereuse. Mais qu'on examine un peu ce que doit faire cette malheureuse fille qui a osé ouvrir ce terrible livre. Dans les idées ordinaires, il semblerait que le meilleur parti qui lui reste à prendre, serait de jeter là le roman, et de n'y plus penser. C'est une erreur. Notre maître Jean-Jacques veut *qu'elle achève de lire*, et il en donne une belle raison. *C'est*, dit-il, *qu'elle était perdue d'avance, et qu'elle n'a plus rien à risquer.*

Il faut avouer que ce philosophe met là cette fille dans une étrange position. Dès qu'elle a ouvert son livre, il veut qu'elle soit perdue sans ressource; et soit qu'elle le rejette, soit qu'elle l'achève, sa perte est également

Digitized by Google

certaine. Que faire après cet arrêt ? Lira-t-elle? ne lira-t-elle pas? faut-il qu'elle avale tout le poison, parce que ses lèvres y ont touché? Le rôle d'une honnête fille est bien embarrassant dans le siécle où nous vivons.

Laissons dire les sots qui veulent qu'on respecte jusqu'aux erreurs des grands-hommes. C'est, au contraire, ce qu'il faut combattre avec le plus de zèle. Les erreurs des hommes médiocres sont sans conséquence. Elles meurent avec eux. Les opinions des grands-hommes ou de ceux qu'on prend pour tels, règnent à l'abri d'un grand nom, et vont souvent pervertir les générations les plus reculées.

Le commun des lecteurs admire tout ce qu'il y a dans un livre; et l'on ne saurait dire combien cette admiration, sans discernement est funeste au goût et aux mœurs. L'écrivain qui veut plaire et qui n'a pas le courage de heurter son siécle, prend pour modèle tout ce qui est en possession de l'admiration publique. Qui est-ce qui rougira d'écrire avec trop de licence, lorsqu'il peut se dire : l'auteur de l'esprit des lois s'est accordé la même liberté, et on ne l'en estime pas moins. Le siécle où l'on admire les confessions d'un philosophe qui se fait une gentillesse de révéler les désordres de ses amis comme les siens, doit s'attendre à se voir inondé de livres tels qu'*Anténor*, où l'auteur et le héros trouve une grâce infinie à vous apprendre, dès le premier chapitre, que sa mère fut séduite par un prêtre, et qu'il est le fruit de ce commerce. On appellera cela de la gaieté et de l'esprit, et cette aimable légèreté de style passera bientôt des livres dans la société : et l'on ne s'étonnera point de voir quelque prince, élevé par ces philosophes sans préjugés, se faire gloire de déclarer publiquement qu'il est le fils d'un cocher.

Nous sommes dans un siécle où l'on ne doit s'éton-

Digitized by Google

ner de rien. Je ne m'étonne donc point de la grande fortune de cet *Anténor.*; et je suis persuadé que son éditeur en est plus flatté que surpris. Il paroît que cet auteur grec avoit admirablement spéculé en mettant la philosophie de son temps en anecdotes, pour l'amusement des courtisanes de son pays; et le traducteur français qui se connaît en galanterie, n'a pas jugé que les femmes de notre temps dûssent dédaigner les restes des *Phrynès*, des *Aspasies* et des *Laïs*. Je n'ose pas contredire un aussi habile homme. Il y a dans son livre une érudition qu'on trouve prodigieuse. Il serait difficile d'imaginer quelqu'aventure un peu scandaleuse, ou quelque coutume infâme, soit de la Grèce, soit de l'Asie, qui n'y fût pas rapportée avec toutes les circonstances qui peuvent enrichir un si beau sujet. On est étonné de l'effort de tête qu'il a fallu faire pour compiler de si énormes rapsodies. Lorsqu'on voit un ouvrage aussi instructif que celui-là, s'élever rapidement à la cinquième édition, on doit juger que l'amour de la science est singulièrement augmenté dans notre nation. Je vois des gens assez téméraires pour en conclure que le nombre des honnêtes femmes n'est pas aussi effrayant que certains philosophes se l'imaginent. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'auteur et l'ouvrage, tout grecs qu'ils sont, paroissent faits pour notre siècle; et M. Lantier pouvait nous dire, comme Jean-Jacques : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié mon livre.*

La question qui s'élèverait ici serait fort délicate. Il s'agirait de savoir si ce livre n'est pas encore plus mauvais que son siècle, ce qui le rendrait condamnable, même aux yeux d'un philosophe; mais de savoir bien au juste, si un tissu d'anecdotes indécentes, de plaisanteries grossières, et d'insipides puérilités, doit être regardé comme une lecture digne d'amuser le beau

Digitized by Google

monde de ce temps-ci, c'est un point que je laisse à décider à ceux qui prétendent s'y connaître. L'auteur ne manquerait pas de nous dire qu'une cinquième édition est une preuve sans réplique ; et j'avoue, qu'en effet, je n'y vois rien à répondre. Je pourrais m'aviser ici des grands arguments de la morale, et dire à cet *Anténor*, ce que Socrate disait aux sophistes de son temps : « Habitants de la première ville du monde, n'avez-« vous pas de honte, dans un siécle éclairé, de sacri-« fier la raison qui est le véritable esprit à ces bouf-« fonneries misérables. » Mais je ne veux point apprêter à rire à un homme qui se croit éminemment plaisant, qui vous avertit qu'il ne manque *ni des raisons*, ni d'*injures* contre les critiques ; qui d'ailleurs les a prévues toutes ; et qui vous dit d'un ton de hauteur : J'ai répondu à tout cela dans ma préface où je démontre qu'il n'y a que des sots qui puissent trouver à redire à mon livre.

Il faut un peu entrer dans les raisons des choses. M. le docteur *Léopold Lernutius* nous assure, avec toute l'autorité d'un professeur allemand, que ces voyages d'*Anténor* ont incontestablement été trouvés à Herculanum ; et il affirme qu'il faut être aussi entêté que son confrère M. *Thomas Fuldes*, qui professe la langue grecque à Leipsick, pour nier que cet ouvrage soit traduit de cette langue. Il faut donc se mettre à la place d'un pauvre traducteur qui, après avoir pris bien de la peine à déchiffrer un vieux rouleau de grec à moitié pourri, finit par reconnaître que ce n'est qu'une sottise. Faut-il, pour cela, qu'il perde tout le fruit de ses veilles ? Je conçois également qu'un petit auteur puisse trouver beau d'imiter M. de Montesquieu ; car ce fut ainsi que ce grand-homme nous traduisit du grec *le Temple de Gnide* ; et je crois que ce fut Rousseau, qui nous fit remarquer, avec beaucoup de

Digitized by Google

sens et d'esprit, que l'auteur de l'*Esprit des lois* nous avait fait boire un poison moderne dans une coupe de forme antique. C'était traiter bien ouvertement Montesquieu d'*empoisonneur*; mais aussi, quel casuiste que Rousseau!

Il est toujours singulier que, dans un siécle tel que le nôtre, on ait mis à la mode de dire qu'un roman est traduit du grec, pour le faire mieux goûter. Ne dirait-on pas que nous sommes de grands grecs? mais cela vient de ce respect extraordinaire auquel on a accoutumé notre enfance pour les beaux-arts et les beaux esprits de la Grèce. On nous en a tellement rebattus, et tellement étourdis qu'il semble que nous ne connaissions rien au dessus de leurs sept sages et de leurs sept merveilles. On nous en a fait des fantômes qui écrâsent notre imagination. Il n'y a pas un philosophe qui ne soit prêt à parier, qu'une nation qui a produit Homère et Pindare, qui parlait si bien, qui avait tant d'esprit et de si beaux théâtres, était nécessairement un modèle de sagesse. Il ne nous est jamais entré dans l'esprit de distinguer la perfection des arts et de celle des mœurs. Notre philosophie ne va pas jusque-là. Partout où l'on joue la comédie assez bien, nous jugeons que la société va à merveille; c'est ainsi qu'on en jugeait à Athènes; et la philosophie moderne est, comme le jeu de l'oie, renouvellée des Grecs.

Anténor est effectivement une espèce de philosophe assez moderne. Ses déclamations contre les prêtres annoncent un homme qui n'a point de préjugés. On ne peut douter qu'il n'écrive l'histoire très-philosophiquement; car, dès qu'il s'agit de quelque crime bien odieux, c'est toujours un prêtre qui l'a commis. Tantôt, c'est un prêtre de Cérès; tantôt, c'est un prêtre de Bacchus; une autre fois c'est un prêtre d'Apollon: mais c'est toujours le même mêts, apprêté à des sauces

Digitized by Google

différentes. Nous venons de voir un petit échantillon des mœurs qu'il leur attribue, quoique la chose intéresse l'honneur de sa mère et le sien : ce n'est qu'une bagatelle, à laquelle un esprit fort ne fait pas attention. Son ami *Phanor* est un aussi grand philosophe que lui. Dans une affaire de galanterie, où, selon l'usage, il a un prêtre pour rival, il ne peut malheureusement s'en défaire qu'en lui coupant la gorge. Il saisit donc le moment où il s'y attend le moins pour lui enfoncer deux coups de poignard, mais c'est avec le plus grand regret du monde; car, d'ailleurs, il était bonhomme; et *Anténor*, qui entreprend sa justification, assure, à ce propos, que son ami est du caractère le plus *doux* et le plus *honnête*. Cela me rappelle ce pauvre *Candide*, qui pleurait tout en retirant son épée du corps d'un jésuite qu'il venait de tuer dans une circonstance semblable. *Anténor* ressemble assez au valet *Cacambo*, qui prétendait qu'il n'y avait rien de mieux que de tuer un jésuite dans de certaines occasions. Ces deux hommes raisonnent de même. « Si « mon maître a dépêché un jésuite dans l'autre monde, « disait *Cacambo*, c'est qu'il était son ennemi. » « *Si « Phanor a immolé ce vieux prêtre*, dit *Anténor*, « *comptez que c'est pour sa sureté.* » Voilà certainement un homme bien dégagé de toute superstition.

Les dames qui ont la bonté d'admirer toutes ces belles choses, se doutent-elles de l'opinion que l'auteur doit avoir de leur honnêteté? savent-elles au moins ce qu'on peut penser de leur esprit? Lorsqu'on lit un roman tel que *la Princesse de Clèves*, il est aisé de voir qu'il n'a pu être écrit que dans un temps où le beau sexe n'était pas moins spirituel que délicat. On peut s'honorer d'être sensible aux beautés fines répandues dans ces productions dignes des graces; et il n'appartient qu'à elles de remplir l'esprit d'une satisfaction noble

Digitized by Google

et légitime. Mais de quelle sensibilité, et de quelle finesse d'esprit peut-on se vanter, lorsqu'on prend plaisir aux fictions grossières d'un compilateur de chroniques? Entre lire un ouvrage licencieux, et se laisser tenir des propos libres, je ne vois pas la moindre différence pour une femme de quelque délicatesse; et, par la même raison qu'on ne manque guère de respect qu'à celle qui ne sait pas se respecter elle-même, il est certain que les faiseurs de romans ne songent à plaire aux femmes par des peintures indécentes, que lorsqu'ils croient avoir le droit de les mépriser. On peut bien juger, en effet, que ces auteurs qui montrent tout à découvert, ne se proposent pas d'émouvoir des esprits bien fins, ni des cœurs bien délicats. Je jugerais volontiers d'une femme par les livres qu'elle approuve. C'est une règle qui ne peut guère tromper. Telle femme, de nos jours, sourit à peine à des traits qu'elle trouve on ne peut mieux gazés, qui auroient excité le dégoût des *Sévigné* et des *Lafayette*. Tel auteur s'imagine faire les délices de la bonne compagnie, qui, s'il eût écrit dans un siécle plus chaste, aurait paru d'une grossièreté révoltante.

C'est ainsi qu'*Anténor* se croit un plaisant délicieux, lorsqu'il fait dire à son ami *Phanor*, qui venoit d'outrager une femme de Sparte : *Avouez que je me suis bien vengé de ce grand escogriffe de Spartiate qui m'avoit escamoté mon gibier. Assurément, les prémices de sa femme valent bien deux perdrix et un levraut.* Dans une autre occasion, il fait paraître sur la scène un mari lacédémonien qui n'a point d'enfants, et qui le vient prier civilement de l'aider à donner un citoyen à la patrie, parce qu'il est très-beau et très-bien fait de sa personne : et *Anténor* lui répond tout aussi poliment, qu'il est trop galant homme pour lui refuser ce petit service; et il appelle cela une histoire charmante.

Voilà les gaietés et les finesses qui rendent cet homme si content de son style et de son esprit. Dans son admiration pour lui-même, il se compare presque à Homère. Il se plaint, dans sa préface, d'avoir comme lui de nombreux *zoïles* qui le tourmentent *de leurs flèches acérées*. J'avoue que c'est le trait le plus plaisant de son livre. Je ne vois rien de plus risible que ces petits auteurs qui font pitié, et qui se plaignent sans cesse d'être en butte aux fureurs de l'envie.

Le meilleur moyen de manquer la plaisanterie est de courir après.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Cela arrive souvent à *Antenor*. Dans un certain endroit, il parle de je ne sais quel philosophe, qui avait la manie de respirer l'odeur de tous les mets; et il croit faire une bien bonne pointe, en nous disant : *que le nez de cet homme devoit avoir de fortes indigestions.* C'est avec la même légèreté qu'il plaisante sur les savants *qui, pour renforcer leur érudition, desirent savoir l'époque de sa mort. Je ne puis*, dit-il, *les satisfaire tant que je serai en vie.* Les amis de l'auteur trouvent sans doute tout cela très-spirituel; mais je lui conseille fort de n'en rien croire. Qu'il se console pourtant. Un peu plus de génie et de décence n'aurait pas fait une fortune si brillante. Ce n'est pas tout-à-fait du sel attique qu'il faut pour réjouir le siécle de *madame Angot*.

CH. D.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Septième lettre sur l'Angleterre.

DANS ma dernière lettre sur les élections, je vous ai fait connaître la *tolérance* religieuse anglaise, que nos philosophes nous ont si longtemps offerte pour modèle; c'est aussi en Angleterre qu'ils ont retrouvé ce grand mot *Egalité*, jeté au milieu de nous pour nous livrer à toutes les horreurs des dissentions civiles, mot qu'on a répété douze ans de suite, et qu'on répète encore aujourd'hui dans tant de circonstances différentes, que moi qui n'ai pas de plus grande prétention que de ne me point servir d'une expression sans en connaître la valeur, je n'ose jamais employer le mot *égalité*. J'ai cent fois demandé ce qu'il signifiait, j'ai reçu cent réponses diverses en Angleterre comme en France. Ne pouvant trouver une définition dans la tête des hommes, je vais la chercher dans les lois et les usages des deux nations. Ce sera le sujet de cette lettre. Je vous observe qu'il n'entre pas dans mon projet de comparer ce qui existe en Angleterre à ce qui existe aujourd'hui en France; mais à ce qui existait avant la révolution. J'aurais trop d'avantages en agissant autrement.

Avant de raisonner, je sens, et en cela je suis d'accord avec les métaphysiciens qui nous mènent à la réflexion par la sensation; or, en Angleterre, j'éprouvais un malaise insupportable dont voici la cause. Dans ce pays, on est constamment froissé par deux prétentions contraires, la prétention à l'égalité et la prétention aux

Digitized by Google

distinctions aristocratiques ; et ce qui déconcerte le bon sens, c'est que ces deux prétentions contraires se trouvent presque toujours réunies dans les mêmes têtes, de sorte que vous ne rencontrez que de vains aristocrates qui prêchent l'égalité, quoique fougueux démocrates, ils aspirent aux distinctions aristocratiques. Cela jette une grande bizarrerie dans les conversations, et un contraste singulier entre la manière d'être et celle de raisonner.

Je n'examinerai pas si, *dans tous les pays que la nature livre invinciblement au gouvernement d'un seul élevé au dessus de tous ceux qui gouvernent avec lui*, il est indispensable qu'il y ait dans l'état un corps distingué auquel on donnera le nom qu'on voudra, si on ne veut pas l'appeler noblesse ; mais ce que je puis affirmer, c'est que partout où ces distinctions ont été admises, il n'y a eu *qu'une* noblesse, et qu'en Angleterre il y en a *deux*. Cette observation incontestable donne déja un terrible démenti à l'égalité.

Il y a une noblesse dans l'état, celle des Pairs ; c'est la seule qui soit bonne raisonnablement, parce qu'elle se lie à la politique, et qu'elle fait partie du gouvernement. Héréditaire elle-même, elle assure l'hérédité dans la maison régnante ; or, en dépit de toutes les abstractions de notre assemblée constituante, je défie qu'on fixe l'hérédité de ceux qui gouvernent autrement que par de grands corps héréditaires ; je dis plus, ces grands corps héréditaires sont si favorables à la stabilité, qu'avec leurs secours, on assurerait la perpétuité d'une république, si on pouvait leur faire oublier qu'ils sont nés de la monarchie, ou si on parvenait à les créer hors de la monarchie *. Les pairs, en

* Pour prouver mon assertion sur l'influence des corps héréditaires dans les pays où le gouvernement est héréditaire, j'observerai que tant que nous avons eu un gouver-

Digitized by Google

Angleterre, forment donc une noblesse, la seule qui soit vraie, la seule qui soit dans l'état; mais cette noblesse est trop resserrée pour exercer toute l'influence qu'on attendait d'elle comme balance politique, et la nécessité autant que la vanité ont créé une autre noblesse qui n'est pas dans l'état, elle n'est que dans la société. Comme cette seconde noblesse ne repose sur rien, elle est, dans ses prétentions distinctives, d'une activité qui fatigue; aussi brise-t-elle l'esprit d'égalité plus que la vraie noblesse.

En Angleterre, on trouve des *pairs*, des *ducs*, des *comtes*, des *marquis*, des *barons*, des *baronnets*, des *lords*, des *chevaliers*, des *écuyers*, des *gentlemen*; c'est déja plus de distinctions avouées qu'il n'y en avait en France. Les femmes aussi ont des titres distinctifs en plus grande quantité qu'on n'en a jamais reconnus dans notre patrie; et, ce qui est surtout fort extraordinaire dans un pays où l'on peut mettre une corde au col de celle qu'on a épousée, et la mener au marché pour la vendre, les femmes, en se mariant, conservent un titre supérieur à celui de leur époux, si elles tenaient ce titre de leur père ou d'un premier mari. Rien n'est plus contraire à cette maxime évangélique, morale et politique : *Femmes, soyez soumises à vos maris.* Comment une femme peut-elle être soumise à son mari, quand elle élève ses prétentions jusqu'à refuser son nom? Comment une fille peut-elle voir un chef dans son époux, quand elle conserve un titre supérieur à celui de l'homme auquel elle confie son

nement mobile, toutes les places ont été mobiles, et qu'aussitôt que beaucoup de places ont été données à vie, le gouvernement est devenu à vie. Indépendamment des qualités des hommes, il y a dans les choses un enchaînement dont l'esprit le plus pénétrant n'aperçoit qu'une partie; le reste demeure dans le sein de la providence.

Digitized by Google

sort? L'épouse du lord Wityworth, nommé ambassadeur en France, s'appelle la duchesse Dorset, du nom de son premier époux; et j'ai entendu appeler *milady*, la fille d'un pair, qui s'est mariée au fils d'un apothicaire. De règle, on ne peut lui refuser le titre de lady. En Allemagne du moins on déroge, et cela est plus conséquent.

Ceux qui n'ont vu l'Angleterre qu'à travers les livres de nos écrivains du dix-huitième siécle, diront: « Qu'importe tous ces titres! puisqu'on nous a dit que l'égalité régnait dans ce pays. C'est une preuve que personne n'attache d'importance à des distinctions peu faites pour un peuple philosophe. »

Que ces bonnes gens aillent vérifier le fait par eux-mêmes, et ils verront la moue qu'on leur fera, lorsqu'ils appelleront *monsieur* un homme qui veut qu'on l'appelle mylord *. Qu'ils examinent les voitures sur les panneaux, ils y verront des armoiries d'une grandeur épouvantable; qu'ils examinent les voitures derrière, ils verront des grands laquais portant la canne, signe visible de la noblesse de leurs maîtres. Qu'ils jettent un regard sur les noms cloués à chaque porte, ils apprendront la qualité du maître de la maison, et s'ils lèvent les yeux plus haut, ils apercevront suspendus, des écussons qui leur indiqueront que, là, est mort un homme qui n'était pas l'égal des autres. Tout cela peut s'apprendre dans les rues. Qu'ils pénètrent dans l'intérieur des maisons, s'ils assistent à un bal, ils sauront qu'on ne danse que suivant

* Les mots *monsieur* et *madame* étaient de vrais signes d'égalité en France; *dans l'usage ordinaire de la vie*, on ne les refusait à personne, et on n'en donnait d'autres à qui que ce soit. Le mot *madame* surtout était général; il semble que les Français avaient deviné combien il est sage de mettre les femmes hors de toutes distinctions politiques.

Digitized by Google

sa qualité. A Bath même, où chacun paye également, ils apprendront que le plus grand talent d'un maître des cérémonies, est de placer, à une contre-danse, chaque femme suivant son rang. Ainsi deux jeunes personnes, liées de la plus tendre amitié, mais de naissance différente, ne pourront sauter l'une à côté de l'autre ; l'étiquette ne le permet pas. Rien de semblable se voyait-il en France ? Oh ! non ; le peuple qui seul a perfectionné l'art de vivre en société, savait qu'il faut bannir l'étiquette rigoureuse de tout endroit où l'on appelle le plaisir.

Mais le moment le plus curieux pour un observateur, est celui où l'on avertit que le souper est servi. Comme toutes les femmes se précipitent pour descendre dans la salle à manger, suivant leur qualité ! Qu'un homme aurait mauvaise grace à offrir sa main dans un instant aussi décisif ! et que les malheureuses émigrées se sont vues de fois heurtées par la même vanité qui les avait entraînées hors de leur patrie!

Peut-être observera-t-on que le gouvernement ne reconnaît pas toutes ces distinctions, et qu'excepté pour les pairs, la gazette de la cour n'accorde jamais un titre sans annoncer en même temps qu'elle ne le donne que par *courtoisie*. Ainsi elle accorde et refuse le titre ; je suis de cet avis, et c'est ce qui m'a fait dire qu'il y a deux noblesses en Angleterre. Mais niera-t-on que le gouvernement n'ait de l'influence sur l'éducation publique ? Transportons-nous donc à l'université d'Oxford, et voyons si nous y trouverons cette égalité qui régnait en France entre les jeunes gens suivant les mêmes études.

La première chose qui frappe un français est cette classe d'écoliers auxquels on donne le nom de *Servitors*, et qui effectivement gagnent leur nourriture et le droit de suivre les cours gratuits, en servant et les maîtres

et les autres écoliers. Je ne connais rien de plus impolitique que cette manière de faire arriver, par la servitude, à une éducation libérale. On chercherait vainement une pareille conception par tout autre part qu'en Angleterre. Eh! bon dieu, qu'est-ce donc qu'une bonne éducation, si son premier produit n'est pas une certaine grandeur, je dirais même une certaine indépendance dans la pensée? Passer sa jeunesse à servir, être flétri dans cet âge où l'imagination s'enflamme si aisément devant l'antiquité, acquérir des connaissances et s'humilier devant des camarades ignorants; ne sentir toute la force de son ame que pour mieux apprécier la bassesse de sa condition, voilà certainement ce qui doit former des hommes bien dangereux si des sciences acquises s'unissent en eux à la souplesse du caractère; ou des hommes plus dangereux encore, si, avec des talents et de la fierté, ils conservent le souvenir des humiliations de leur jeunesse. Que l'on compare à ces écoliers-valets tout ce que nous avions autrefois pour faciliter l'instruction des enfants de parents pauvres, et qu'on dise s'il existait aucune différence entre nos boursiers et les autres pensionnaires. Vous savez que je ne veux pas me faire fort de ce qui existe aujourd'hui.

Je ne vous dirai rien des études qui se font à Oxford; nos philosophes n'ont pas osé les vanter; mais que les anglomanes cherchent pourquoi les Anglais, qui sont si réfléchis, n'ont pas une seule bonne méthode d'instruction dans aucun genre, tandis que nous autres Français, tant légers, nous avions, pour tout, des méthodes si parfaites auxquelles nous revenons avec raison.

La classe des *servitors*, à Oxford, est distinguée par la houpe de son bonnet, laquelle houpe est en *laine*; la houpe du bonnet des nobles est en *or*, et des

Digitized by Google

ornements en *soie* distinguent les gentlemen qui ne sont pas gentilshommes. Ainsi dans l'âge où les hommes ne sont encore rien par eux-mêmes, dans une position où la seule inégalité doit résulter de l'inégalité des talents, il y a des distinctions en Angleterre. Avant la révolution, nous ne nous vantions pas d'être égaux; mais, dans nos colléges, le seul privilége des nobles était d'être plus rossés que les autres, quand ils étaient plus fiers et moins forts que les bourgeois.

Pour mon compte personnel, j'aimerai l'égalité quand elle sera définie, ou les distinctions quand elles tiendront essentiellement au principe du gouvernement; mais je n'aimerai jamais l'inconséquence; or, en Angleterre, rien n'est plus marqué que l'inconséquence avec laquelle on tient à ses titres et à l'égalité. C'est en vertu de l'égalité qu'on reçoit des coups de poing sur les trottoirs, et en vertu des titres qu'on reçoit des brusqueries dans un salon. Ici l'égalité s'élève contre vous; là, une autre égalité s'élève au dessus de vous. Dans la même maison, on s'informe si vous êtes riche, si vous êtes noble, si vous pensez libéralement, sans doute pour vous estimer de plus d'une manière. Parlez comme un partisan de l'égalité, on vous demande ce qu'étaient vos pères; parlez comme un partisan de l'aristocratie, on vous vante l'égalité. J'ai entendu des femmes qui se seraient faits tuer plutôt que de céder le pas à une femme d'un rang moindre que le leur, m'assurer qu'elles préféraient la société de madame Syddons, l'actrice tragique, à celle de beaucoup de lady; car, quand on ne sait plus comment créer des distinctions pour exercer sa vanité, on appelle les mœurs à son secours, et on se fait moraliste pour se donner une supériorité de plus. Ce qui-vive continuel de l'amour-propre rend la société insupportable, ou plutôt s'oppose à l'esprit de société, et est une des causes de

Digitized by Google

cette tristesse vague, qui, pour les Anglais, est devenue une maladie mortelle.

Croiriez-vous qu'il ne suffit pas d'être invité par le maître d'une maison, d'être dans le même salon, par le même motif, qui fait que les autres y sont, pour avoir le droit de parler à une femme? Si on ne lui a pas été présenté directement, elle trouve choquant qu'on lui adresse la parole, et ne vous répond pas. Non-seulement cela est ridicule; mais cela est souverainement bête. N'est-il pas injurieux pour le maître ou la maîtresse d'une maison, qu'on puisse supposer qu'un homme invité en leur nom, ne soit pas d'une société assez honnête, ou de mœurs assez avouées, pour qu'on puisse causer avec lui? cependant, la supposition contraire est un usage anglais.

N'ayant rencontré l'égalité nulle part, je me suis informé, près de quelques hommes raisonnables, où elle était; ils m'ont répondu : *Devant la loi*, et n'ont pas manqué d'ajouter qu'il n'en était pas de même en France; car, pour blâmer la France, les hommes les plus raisonnables de l'Angleterre valent les philosophes français.

Avant d'approfondir cette question, n'oublions pas que nous avons trouvé en Angleterre deux noblesses, toutes les distinctions que peut entretenir la vanité, et point d'esprit de société.

En France, nous n'avions qu'une noblesse, et si nombreuse qu'elle était comme roturière; les talents et le besoin de plaisir combattaient avec succès contre la vanité, et, de l'aveu de l'Europe entière, nous étions le peuple par excellence pour l'esprit de société; c'est-à-dire pour l'art de tirer de la vie le parti le meilleur et le plus gai. Sous les rapports d'un usage continuel, l'égalité régnait donc plus chez nous qu'en Angleterre.

Digitized by Google

Devant la loi, les Anglais ont-ils des avantages que nous n'eussions pas ?

Les rois de France avaient le droit de faire grace, les rois d'Angleterre l'ont également. Les rois d'Angleterre n'exercent ce droit qu'après le jugement. Les rois de France l'exerçaient quelquefois avant, et cette différence naissait naturellement des idées qui règnent dans notre patrie sur *l'honneur*. En Angleterre, on sauve l'homme ; en France, on sauvait l'honneur commun à toute la famille, ce qui arrive bien aussi en Angleterre, quoiqu'on ne le dise pas. On a plus d'une fois conseillé à des lords de voyager, et on leur en a donné des raisons positives ; c'est le droit de faire grace avant le jugement, droit qu'un gouvernement peut toujours exercer, parce qu'il prouve sa surveillance et sa bonté. Qui s'éleverait contre une pareille mesure, ne réfléchirait pas qu'un peuple ne l'approuve qu'autant qu'une bonne éducation, plus facile aux riches qu'aux pauvres, rend chez les premiers plus rares ces crimes qui épouvantent la société. En effet, quand les mœurs, une certaine délicatesse de penser ne sont plus une garantie de la conduite des grands, l'usage de faire grace avant le jugement se perd, et le droit d'accorder cette grace blesse les nations ; mais le droit en lui-même n'est ni bon, ni mauvais, il dépend des mœurs nationales ; surtout, il ne blesse pas l'égalité, puisqu'il peut s'exercer pour tous.

Dans les temps de trouble, en Angleterre, on suspend la loi *d'habeas corpus*, et la liberté individuelle s'abaisse alors devant l'intérêt général. Mais, en France, excepté dans nos temps de trouble, la liberté individuelle courait-elle aucun danger ? S'il y avait quelques priviléges de forme, les pairs anglais n'ont-ils pas aussi des priviléges de forme que n'ont pas les autres citoyens ? Je sais bien qu'il y avait des contradictions

Digitized by Google

dans nos lois; n'en connaît-on pas dans les lois anglaises, même dans celles qui touchent de plus près au gouvernement? Par exemple, n'est-il pas contradictoire qu'il faille cinq pairs pour former un comité dans la chambre haute, tandis que trois pairs suffisent pour que toute la chambre assemblée puisse prendre les mesures les plus décisives? Quel peuple ancien n'offre pas des bizarreries dans sa législation! Et l'on étonnerait bien des Français, si on leur disait qu'il y a en Angleterre une loi toujours subsistante qui défend aux journalistes de rendre compte des débats du parlement.

En actes d'oppression, que pouvait-on comparer en France, à la *presse* des matelots en Angleterre? C'est là que l'arbitraire peut régner et règne sans permettre la moindre réclamation. A moins d'envoyer la justice sur mer, comme dans les Fourberies de Scapin, à quels tribunaux s'adresseraient les hommes bien étrangers à la marine, qu'on enlève lorsque la presse a lieu? Cette presse même, pourquoi frappe-t-elle sur le peuple, et d'une manière si extraordinaire qu'on voit des villages entiers, sur le bord de la mer et de la Tamise, déserter, fuir, emportant ce qu'ils ont de plus précieux; ou s'armer, placer des sentinelles, faire les dispositions nécessaires pour repousser la force par la force. Des pirates qui paraîtraient, ne produiraient pas un autre effet que les hommes et les bâtiments qui font la presse. Où est l'égalité dans cette mesure?

Cette mesure est nécessaire, répondent les Anglais. Si cela était vrai, n'en faudrait-il pas conclure qu'une nation où la presse, c'est-à-dire *la guerre armée du gouvernement contre les gouvernés* est nécessaire, est si loin de la civilisation, que c'est blesser les autres nations que de la lui offrir pour modèle; et si la presse n'est pas nécessaire, si elle peut être suppléée par des

Digitized by Google

lois qui appellent indistinctement tous les citoyens à la défense de la patrie, que faut-il penser de l'égalité qui règne là, où, contre le peuple, dans les universités, dans les fêtes, dans les salons, on ne rencontre qu'inégalité, sans compter celle qui, comme partout, existe entre les différents hommes qui participent au gouvernement?

Vous voyez que pour juger entre l'Angleterre et la France, dans les prétentions à l'égalité politique et civile, je n'ai pas voulu me servir des avantages qu'à cet égard nous donnent nos lois nouvelles *. Croyez que je ne vous ai pas tout dit; car si je vous avais assuré qu'on frappe plus ou moins fort à une porte, suivant sa qualité, vous auriez cru que je plaisantais.

Dans ce que je vous écrirai encore sur l'Angleterre, soyez persuadé que je ne blâme, que parce qu'on a trop vanté. La providence avait séparé ce peuple de tous les autres, pour qu'il ne ressemblât qu'à lui-même. Vouloir l'imiter en tout ou en partie, est une absurdité politique. Pour moi, je ne reconnaîtrai un véritable esprit public en France, que quand je verrai repousser toutes mesures par cela seul qu'elles seront proposées comme une imitation anglaise. Nous avons quatorze siécles d'existence, notre langue est universelle, on nous reconnaît comme le peuple le plus sociable, d'où je conclus que si on ne veut pas nous donner du neuf en législation, au lieu de citer les lois des autres

* Si j'avais parlé du dernier sénatus-consulte, qu'on appelle supplément à la constitution, je ne me serais pas borné à féliciter le gouvernement d'avoir acquis plus de stabilité, mais, de mes réflexions, j'aurais fait ressortir cette grande vérité que les Français ne sauraient trop méditer : c'est que plus le pouvoir s'affermit, plus la France recouvre de liberté. Dans la dernière loi, il y a beaucoup de droits rendus à la nation, et cela, sans métaphysique.

Digitized by Google

peuples, il faut fouiller dans nos anciennes lois. Je ne les connais pas toutes; mais, n'importe, je parie qu'on y trouvera tout ce qu'on voudra, excepté de l'anglomanie.

F.....

ANNONCES.

Les illustres Victimes, ou Réfutation des Paradoxes de M. *Soulavie*, auteur des *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, etc., etc. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n.° 1133, et chez les marchands de nouveautés

(On fait aujourd'hui des mémoires historiques avec de vieux libelles que l'on copie sans goût et sans pudeur. On annonce, dans la préface, une impartialité dont on s'abstient dans l'ouvrage; on promet un choix d'anecdotes qu'on n'a pas assez d'esprit pour faire de manière à les rendre vraisemblables. En un mot, on déshonore et l'histoire et tous ceux que l'on nomme, et plus l'ouvrage fournit à la malignité des sots, plus il se vend. L'auteur des *illustres Victimes* a cru devoir signaler ce scandale; avec plus de temps, son ouvrage eût été mieux fait; mais les étrangers sont toujours si promptement dupes des *Mémoires historiques*, qui traitent de notre révolution et des personnages qui y ont marqué, que réfuter vîte, est peut-être plus nécessaire encore que de réfuter parfaitement. Le dernier chapitre de l'ouvrage, que nous annonçons, traite de l'intérêt que l'Angleterre avait à rompre l'alliance entre les maisons de France et d'Autriche : ce chapitre mérite d'être médité.)

Du Laocoon, ou des Limites respectives de la Poésie et de la Peinture, traduit de l'allemand de Lessing; par *C. Vanderbourg*. 1 vol. in-8.° de 400 pag., avec une très-belle gravure, par *Saint-Aubin*, représentant le groupe de Laocoon. Broc., 5 fr., 6 fr. 50

Digitized by Google

cent. franc de port. Ledit papier vélin, 10 fr. A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42. La gravure, qui est la plus belle connue du fameux groupe qu'elle représente, se vend aussi, séparément, 1 fr. 25 cent.; avant la lettre, 2 fr. 50 cent.

Oraisons funèbres de Bossuet, 2 vol. in-18, pap. fin, br. . . . . 2 fr. 25 cent.
in-12, 2 vol. pap. fin avec portrait, br. 6 40
in-12, 2 vol. pap. vélin, br. . . 9 40

Cette édition très-jolie, et la seule complète, contient trois oraisons funèbres qui ne sont que dans la collection des œuvres complètes de Bossuet. On y trouve aussi le sermon pour la profession de l'intéressante duchesse de La Vallière; une nouvelle vie de Bossuet, ainsi que des notices concises et très-bien faites sur chacun des personnages que Bossuet a célébrés, et l'excellent morceau de Thomas sur ce célèbre orateur. Le portrait très-bien gravé se vend aussi séparément 1 fr.; il peut décorer toute autre édition, et notamment celles du discours sur l'Histoire universelle in-8.° et in-18.

Le Fléchier, exécuté de même, paraît, et sera annoncé dans l'un des plus prochains numéro. A Paris, chez *Ant. Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des Arcs, n.° 42.

Les Caractères de la Bruyère, stéréotype, de *L. E. Herhan*, 2 volumes in-18, pap. ordinaire, en feuilles . . . . . 1 fr 50 cent.
les mêmes, pap. fin, 2 vol. in-18 . 2 50
lesdits 1 vol. in-12, pap. fin . . 4
les mêmes, 2 vol. in-12 pap. vélin . 8

Chacun de ces exemplaires 1 fr. de plus, avec le portrait de La Bruyère, gravé par Saint-Aubin, exprès pour cette édition.

Les *Caractères de Théophraste* avec des notes de Schweighaeuser fils, faisant le troisième volume de cette édition paraîtront dans deux mois. Chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

Digitized by Google

Decii Junii Juvenalis, A. Persii Flacci et Sulpiciæ satyrarum nova editio, diligenter recognita, Parisiis, typis H. Barbou, viâ Mathurinensium, 1081, *in*-12. *Prix broché pour Paris*, 5 *fr. et* 5 *fr.* 50 *cent. franc de port pour les départements.*

Le mérite de la collection des auteurs latins, imprimés chez *Barbou*, est trop connu en France, comme chez l'étranger, pour que nous en parlions ici. Les deux premières éditions de Juvénal étaient épuisées, et nous pouvons assurer que pour le caractère, pour la correction, et surtout pour la beauté du papier, cette troisième édition l'emporte sur la seconde qui avait paru en 1776, et peut le disputer à la première. On y trouvera de plus un *Index* des principales éditions de *Perse* et de *Juvénal*, au nombre de plus de 150.

Caii Salustii Crispi quæ exstant opera, nova editio expurgata, Parisiis, typis H. Barbou, via Mathurinensium, in-12, 1802, *de* 352 *pages.* Prix br. pour Paris, 5 fr. et 5 fr. 50 cent. pour les départemens, franc de port.

Nous pouvons faire, sur cette nouvelle édition, la même remarque que nous avons faite sur celle du *Juvénal.* Le caractère est pour le moins aussi beau que dans l'édition de 1774; le papier d'une qualité supérieure; le texte a été soigné avec autant de soin, et nous sommes persuadés que les amateurs joindront cette nouvelle édition de *Saluste*, à une collection qui fera toujours le plus grand honneur aux presses des *Barbou.*

Le même libraire a acquis le restant du *Térence* latin, 2 vol. in-12, très-belle édition, figures et vignettes, qui fait suite à sa collection.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Paris, 1.er Fructidor (19 Août.)

Il y a quinze jours qu'en donnant quelques aperçus sur les objets entre lesquels se partageait alors l'attention publique, nous indiquions comme les plus dignes d'occuper les observateurs; 1.° les bruits d'une amélioration prochaine dans la constitution française; 2.° les prédictions de quelques politiques sur le sort réservé à la Turquie européenne; 3.° les arrangements déja faits et ceux qui se préparaient pour terminer l'affaire des indemnités germaniques.

A peine ces *aperçus* étaient-ils publiés, que les améliorations projetées dans notre constitution furent réalisées, non telles que les avaient annoncées les nouvellistes d'Allemagne; mais telles qu'elles devaient être pour tendre au double but dont nous avions parlé, donner de la stabilité au gouvernement et assurer de l'influence aux propriétaires. Les Sénatus-Consultes imprimés dans le dernier numéro de ce journal ont fait connaître l'importance de ces changements (*Nous renvoyons à l'article de l'intérieur les circonstances les plus remarquables de la publication de ces lois*).

Le gouvernement n'a pas tardé davantage à dissiper toute incertitude sur les bruits relatifs à la Turquie. Rien n'est plus sérieux et plus risible tout ensemble que la confiance avec laquelle quelques journalistes disposaient déja des dépouilles du Grand-Seigneur, et célébraient le triomphe des lumières sur la barbarie. Ils réchauffaient tout ce que nos philosophes avaient dit autrefois à Catherine, pour l'engager à affranchir

Digitized by Google

la Grèce du joug des Turcs. Ce froid enthousiasme était partagé par des hommes, qui, sur d'autres points ont combattu les philosophes. Ils trouvaient dans l'abaissement de la puissance Ottomane le triomphe du christianisme sur la religion de Mahomet; ils se rejouissaient de voir la Croix victorieuse du Croissant; et ceux-ci même ne se bornaient pas à lui enlever l'Europe. Ils voulaient reprendre sur les Musulmans, non-seulement la patrie des Miltiade et des Thémistocle; mais encore celle d'Annibal et de Saint-Augustin, et surtout celle qu'illustrèrent la naissance, la vie et la mort du divin fondateur du christianisme. De Maroc à Jérusalem et de Jérusalem à Athènes, rien n'échappait à leur zèle; ils affranchissaient le *sépulcre du Dieu sacré des chrétiens*, comme la terre natale des *beaux Dieux de l'Olympe*.

Cette croisade tout à la fois philosophique et religieuse prêtait, il faut en convenir, aux déclamations et à la poésie; mais la politique, en abandonnant aux journalistes les idées poétiques et les phrases oratoires, met dans sa balance autre chose que des mots pompeux. Nous avions fait pressentir que ces idées contre la puissance Ottomane, renouvellées du siécle de Léon X, pourraient, aujourd'hui comme alors, trouver des obstacles dans le véritable intérêt de la France et de l'Europe. Le gouvernement ne nous a pas laissé de doute à ce sujet. Voici ce qu'en a dit le journal officiel du 23 thermidor:

« Tout ce que les gazettes publient sur le prétendu état actuel de l'empire Turc, est extrêmement exagéré. Les projets que l'on prête aux grandes puissances continentales de vouloir se partager ses états, sont controuvés. La fureur des conquêtes n'anime point l'empereur Alexandre; et ce n'est pas au moment où, sans être provoqué par aucune puissance, et de son

Digitized by Google

propre mouvement, le premier consul va faire évacuer la Hollande et l'état de Gênes, comme il a déjà fait évacuer les états du pape et du roi de Naples, ce n'est pas dans un moment où il montre tant de désintéressement et si peu d'ambition qu'il s'occupera de projets d'envahissement et de conquêtes. Loin de là, toutes les relations avec la sublime Porte ont été renouvellées, et il ne faut pas être grand politique pour voir l'intérêt qu'a la France au rétablissement de l'empire Ottoman dans toute sa force et dans toute sa puissance. »

Il serait facile de développer cet intérêt de la France. Entre plusieurs considérations, il suffirait de choisir celles qui se tirent des avantages que nous avons droit d'attendre de la Porte pour notre commerce dans le Levant. La mer Noire, dont nous pouvons espérer que la navigation nous sera ouverte, si elle ne l'est déja, offre elle seule des ressources commerciales, que nous dirions précieuses pour le gouvernement comme pour la nation, si leurs intérêts pouvaient être séparés. Elles peuvent singulièrement agrandir le champ de nos speculations dans l'Orient. Nos lecteurs en jugeront par le mémoire qui est imprimé à la suite de cet article, et que nous savons gré à son auteur de nous avoir communiqué.

L'affaire des indemnités n'est pas de nature à faire espérer une décision très-prochaine, quoiqu'on l'ait assez laissé vieillir, pour qu'on puisse la croire parvenue à maturité. La multiplicité des intérêts qui se croisent, qui se combattent, et qu'il faut concilier, ajoute à la lenteur des formes que prescrit la constitution de l'Empire, et que ni le caractère ni les habitudes germaniques ne tendent à abréger. Le *conclusum* par lequel la Diète a formé la députation destinée à terminer l'œuvre de la paix, est du 2 octobre dernier. C'est dix mois après qu'arrive le décret impérial, qui ordonne aux membres

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

de cette députation d'envoyer leurs délégués à Ratisbonne, ville fixée pour la tenue du congrès.

Nous avons annoncé que la meilleure intelligence régnait entre la France et la Prusse. Après bien des variations sur les dispositions de la Russie, on paraît persuadé qu'elle est d'accord avec les deux autres puissances ; on s'attend même à une déclaration unanime des trois gouvernements lors de l'ouverture du congrès.

Le 3 août, la Prusse a fait prendre possession par ses troupes de tous les pays qui lui sont adjugés à titre d'indemnité. Pour faire connaître la manière dont cette puissance s'annonce aux habitants des pays qui lui ont été dévolus, nous donnerons ici le début de sa proclamation, datée de Konigsberg, 6 juin.

«Conformément au traité de paix conclu à Lunéville, le 9 février 1801, entre S. M. I., l'empire germanique et la république française, et conformément aux négociations qui en ont éte la suite et aux traités que nous avons conclus avec d'autres puissances, il a été décidé que, pour nous dédommager de la perte de nos provinces situées de l'autre côté du Rhin, et cédées à ladite république pour le bien de la paix et de la tranquillité générale, l'évêché de Hildesheim serait sécularisé et nous appartiendrait, ainsi que la ville de Goslar, à titre de principauté héréditaire, de manière que ces pays seraient à perpétuité annexés à notre couronne et attachés à notre maison royale et électorale, et que nous et nos successeurs y exercerions la puissance souveraine, sur le même pied que dans les autres états soumis à notre dépendance ; en conséquence, nous avons résolu de prendre possession dudit évêché de Hildesheim et de la ville de Goslar, avec tout ce qui en depend, et d'y exercer la souveraine puissance ; ce que nous faisons par ces présentes, etc., etc. »

Après ce qui est relatif à l'affaire des indemnités, voici ce qu'offrent de plus intéressant les dernières nouvelles de l'intérieur.

L'électeur de Mayence est mort, à Aschaffenbourg,

Digitized by Google

le 25 juillet. Il était de la maison des barons d'Erthal, né le 3 janvier 1719, nommé archevêque et électeur de Mayence, le 18 juillet 1774, évêque de Worms, le 26 du même mois, et sacré le 14 mai 1775. Le nouvel électeur est de la maison des barons de Dahlberg, né le 8 février 1744, élu coadjuteur de Mayence, le 5 juin 1787, coadjuteur de Worms, le 18 du même mois, et coadjuteur de Constance, le 18 juin 1783. Il prit possession de ce dernier évêché, en novembre 1799. C'est un des hommes les plus distingués de l'Allemagne, par son esprit, ses connaissances et ses talents administratifs. Il a publié plusieurs écrits fort estimés. Ce fut, sans doute, à ses liaisons avec des philosophes et des gens de lettres d'une grande réputation, qu'il dût d'être inscrit sur la liste des illuminés, par l'auteur des *Mémoires sur le Jacobinisme*. Les honnêtes gens s'indignèrent ou rirent de cette accusation, qui ne fit tort qu'à l'auteur des *Mémoires*, en rendant le reste *de ses rapports* fort suspect.

Le prince Henri de Prusse est mort, le 3 août, dans son château de Rheinsberg. Il était né le 18 janvier 1726. Il avait épousé, en 1752, une princesse de Hesse-Cassel, qui vit encore, mais de laquelle il était séparé depuis longtemps. Il ne laisse point d'enfants. C'est son neveu, le prince Louis, fils du prince Ferdinand, qui est son héritier, et qui a même la grande prévôté de Magdebourg, bénéfice de 5 ou 6 mille louis de rente. Le prince Henri a joui d'une grande réputation militaire. Il était ici il y a 18 ans, en même temps que le feu roi de Suède. Il y reçut un accueil très-distingué de la cour et de la ville. Mirabeau l'a bien peint. Il fut souvent, sous le dernier règne et sous celui-ci, fatigué de son inaction; et l'on ne peut pas dire que la solitude de Rheinsberg ait été favorable à sa gloire.

Digitized by Google

Il y a encore scission entre les trois cantons d'Uri, Schwitz et Underwald, et le reste de la république helvétique. Les dernières lettres de la Suisse disent que le Gouvernement vient de leur adresser une proclamation, qu'on regarde comme le dernier moyen conciliatoire. Si cet *ultimatum* ne réussit pas, le gouvernement compte faire marcher des troupes pour se faire reconnaître.

Le roi de Sardaigne, qui a tant à se plaindre des combinaisons de la politique, est encore exposé aux coups que lui portent les gazettes par leurs mensonges. Tandis que la Russie met la plus obligeante persévérance dans son intervention pour les intérêts de ce prince auprès du gouvernement français, on dirait que quelques hommes ont pris à tâche de défigurer et de dénoncer à celui-ci sa conduite politique. Quelques papiers publics avaient annoncé que les ports de la Sardaigne étaient fermés aux bâtiments français. Le ministre des relations extérieures, après avoir pris à ce sujet des informations exactes, s'est assuré que non-seulement de pareils ordres n'ont jamais émané du gouvernement Sarde, mais encore qu'il vient de donner des instructions très-précises pour la protection des bâtiments et du commerce français. Le ministre de la marine a transmis cet avis aux préfets maritimes, par une lettre du 10 thermidor.

A Londres, les fonds publics éprouvent, depuis quelque temps, une baisse progressive, qui est peut-être aussi insignifiante en politique que l'était leur hausse subite, après le traité d'Amiens. La baisse a été si accélérée dans les derniers jours, qu'on l'a attribuée à l'inquiétude que causait le mécontentement témoigné par le gouvernement français dans son journal officiel.

Digitized by Google

La reine de Naples est partie de Vienne le 29 juillet. On croit qu'elle se rendra, avec le roi son époux, à Barcelone, où se trouveront leurs majestés catholiques, et où seront célébrés les deux mariages arrêtés entre les enfants des deux souverains. Déja la gazette de Madrid a annoncé que l'ambassadeur napolitain avait épousé, le 16 juillet, au nom du prince héréditaire des Deux-Siciles, l'Infante Marie-Isabelle. Si le roi d'Etrurie se rend aussi à Barcelone, comme on l'assure, nous allons voir trois rois Bourbons réunis; spectable bien extraordinaire, sans doute, après les malheurs de cette antique et illustre maison; mais où, malgré ces trois couronnes, l'ombre de Louis XIV ne reconnaitrait qu'une ombre de sa puissance.

Si les distances augmentent le respect (*major e longinquo reverentia*), sans doute elles affaiblissent l'intérêt; car on parle à peine, on ne s'occupe pas un instant d'une souveraine de l'Asie qui, voyant son fils détrôné par ses sujets, fait 1300 lieues pour aller réclamer les secours d'un souverain de l'Europe. C'est le parti courageux qu'a pris, avec succès, la czarine d'un assez grand état situé vers le Caucase. L'empereur de Russie, dont elle est allée implorer l'appui, a donné ordre à seize mille hommes de la division du Caucase de marcher aux ordres de la czarine, pour reprendre les états de son fils. Cette femme, grande, bien faite, pleine de dignité, avait fait ses treize cents lieues, moitié à cheval, moitié en kibik.

La santé de l'Archiduc Charles a donné dernièrement de nouvelles et très-vives inquiétudes. Les lettres les plus récentes de Vienne le disent parfaitement rétabli. On parle d'un voyage qu'il doit faire à Mergentheim. (Cette ville s'appelle aussi Marienthal, *C'est la résidence ordinaire des grands-maîtres de l'ordre Teutonique.*)

Digitized by Google

Un officier hollandais, le major de Goldenberg, a dernièrement parcouru l'Allemagne, pour y prendre tous les mauvais sujets réputés incorrigibles, qui se trouvoient dans les maisons de force, et les faire conduire en Hollande, d'où ils seront transportés à Batavia. Heureuse la nation qui est forcée d'aller chez les autres chercher de tels colons !

Sur le commerce de la mer Noire.

Les productions abondantes et variées de la Pologne ne furent longtemps exportées que par la mer Baltique. Dans les dernières années de l'existence politique de ce beau pays, les Polonais, fatigués de la taxe énorme des douanes du gouvernement prussien, commençaient à se persuader que la voie de la mer Noire serait, de toutes les manières, bien plus avantageuse pour leurs intérêts. L'ancien gouvernement de France, instruit de la fertilité des provinces méridionales de la Pologne, et de l'importance de leurs produits pour la marine et le commerce français, se préparait à encourager les Polonais dans cette nouvelle entreprise ; mais ce ne fut qu'un aperçu, et le cabinet de Versailles ne l'eut que dans sa caducité.

Ces provinces forment presque la moitié de l'étendue de la Pologne. Trois grandes rivières les arrosent ; le *Dniepper* ou *Boristhène*, qui se décharge dans la mer Noire, au dessus de *Cherson ;* le *Bog*, qui aboutit à *Oczakow :* et le *Dniester*, qui a son embouchure à *Akerman*. Ces trois fleuves parcourent une bien plus grande étendue de pays que le *Niémen* et la *Wistule*, seules grandes voies du commerce polonais par la mer Baltique, et les contrées qu'ils parcourent, malgré la culture négligée, pourraient être appelées à juste titre la terre promise pour les premiers besoins de l'homme.

Pour prouver l'abondance en denrées de ce pays, il suffirait de dire que l'Ukraine seule a pourvu à la subsistance des armées russes pendant toutes les dernières guerres avec les Turcs.

Les bois de construction se trouvent d'une fort grande ancienneté et en grande abondance. On pourrait s'en

Digitized by Google

convaincre par les rapports du maître mâteur de Toulon, envoyé exprès pour visiter les forêts de ce pays. Des mâts arrivés par Riga sont dix-huit à vingt mois pour être transportés de ces forêts par la mer Baltique, tandis que, par la voie de Cherson, ils sont arrivés en trois mois à Toulon, suivant l'essai que fit faire l'ancien gouvernement français; et le calcul de M. Antheine a persuadé arithmétiquement que, pour des mâtures polonaises, la voie de Cherson est bien préférable à celle de Riga.

Les salaisons de l'Ukraine valent bien celles d'Irlande, et le bas prix du bœuf, ainsi que du sel de *Moldavie* et de *Crimée*, permet, suivant les expériences faites, de les livrer, à Akerman ou à Cherson, à moitié meilleur marché qu'on ne les achète sur les lieux en Irlande.

Le chanvre pour voile et cordage, le crin, les laines communes, les toiles blanches et grises, et celles d'emballage, les cuirs crus et tannés, sont en grande quantité dans ce pays.

Le salpêtre, le goudron, le suif, les huiles de chanvre et de lin, le miel, le beurre fondu, les graisses de cochon et autres, le houblon, la poix résine, les eaux-de-vie de grains, y sont très-abondants.

Les cires sont à si bas prix dans l'Ukraine, que les marchands autrichiens les font venir par terre de cette province jusqu'en Galicie, d'où ils les transportent également par terre à travers la Moldavie et l'Autriche, jusqu'à Trieste, où ils les vendent encore, malgré ces transports énormes, et toujours par terre, avec un bénéfice considérable.

Le tabac de l'Ukraine est excellent; on en a fait un essai en France, en 1757, et il fut trouvé presque égal à celui de Virginie. Les fermiers étaient même sur le point d'entrer en traité avec un banquier de Varsovie pour une fourniture, lorsque la guerre survint, et fit perdre de vue ce projet.

La potasse et la vedasse, qui, depuis longtemps, sortent de Pologne par les ports de *Dantzik*, *Kœnigsberg* et *Elbling*, sont encore des productions de l'Ukraine. Il est aisé de voir ce que la différence du transport par la Baltique ou par la mer Noire, doit mettre de différence dans le prix.

Ces pays qui présentent une si grande richesse en

Digitized by Google

denrées de première nécessité, sont presque entièrement privés de manufactures, et le commerce français trouverait par la mer Noire un débouché également avantageux aux deux pays, en draps, soieries, quincailleries, vins, huiles fines, liqueurs, sucre, café, les épiceries, les drogues de médecine et de teinture, etc. etc. Les tentatives déja faites avant la révolution, ont prouvé de quelle importance serait ce commerce pour la France, et principalement pour les départements situés sur la Méditerranée.

Le pavillon français pourrait même apporter toutes les marchandises du Levant dans ce pays. Ce commerce ne se fait actuellement que par des Juifs et des Arméniens, à travers la Moldavie; voie longue, coûteuse, et sujette pour ces malheureux à mille avanies.

La masse des exportations de ces contrées par la mer Noire, deviendra pour les Français bien plus considérable que celle que les Anglais et les Hollandais obtiennent par la mer Baltique, comme aussi l'importation à faire de ce côté-là, sera bientôt plus grande que du côté de Dantzik, de Kœnigsberg et de Riga, parce que les trois rivieres, le Dniepper, le Bog et le Dniester, une fois rendus tout-à-fait navigables, pénètrent plus avant dans l'intérieur du pays que le Niémen et la Wistule. Le canal de la *Muchania*, qui joint déja la Wistule au *Pazipec*, et celui d'*Oginski*, qui, amélioré, pourrait réunir le Boristhène au Niémen, feraient par la suite partager le commerce de la mer Noire à presque toute l'ancienne Pologne, et joindre aux avantages du commerce de la mer Noire, déja immenses, l'avantage de celui de la mer Baltique.

La Russie, qui s'est adjugée ce pays en partage, commence à encourager le commerce de la mer Noire, qui lui offre réellement de grandes vues; elle vient même de construire un nouveau port, nommé *Odessa* ou *Odgibia*.

Ce commerce peut devenir aussi pour la France une mine précieuse et toute nouvelle, dont l'exploitation, due au génie et à l'activité du gouvernement, pourra être comptée parmi ses glorieux travaux. Ce commerce peut servir de base solide à l'union intime des intérêts de la France et de la Russie. Les Français n'auront pas de ce côté-là, comme sur la mer Baltique, comme partout

Digitized by Google

ailleurs, ce peuple rival qui cherche à s'emparer de tout le commerce, et qui, quant à présent, et par ses capitaux, et par la nature de ses manufactures, et par sa politique, toute basée, en derniere analyse, sur son commerce, forme des obstacles si souvent difficiles à surmonter.

La France d'ailleurs, par ses rapports, son crédit, la proximité de ses ports de la Méditerranée, et par sa puissance sur cette mer, est la nation la plus propre pour faire ce commerce.

P. MALEKEUSKY.

INTÉRIEUR.

Paris, 2 fructidor.

On a dû remarquer que les Sénatus-consultes, solennellement publiés dimanche dernier, ne sont précédés d'aucun préambule, et que le gouvernement n'a fait connaître aucun des discours prononcés soit au conseil-d'état, soit au sénat. Peut-être a-t-il pensé qu'on n'avait que trop raisonné sur les constitutions, que les raisonnements conduisent à la dispute, qu'il faut éviter de lui livrer des lois auxquelles on ne peut assurer trop de respect; que sur des matieres de ce genre, on doit se garder d'entrer en discussion avec le public, toujours trop raisonneur, etc., etc. En respectant ce silence, nous nous sommes fait un devoir de l'imiter; mais un des organes du gouvernement, le ministre de la police, ayant, dans une lettre aux préfets, indiqué les motifs des dispositions les plus importantes du Sénatus-consulte organique, nous la donnerons ici, comme propre à faire connaître l'esprit qui a animé et dirigé les auteurs de cette loi.

« Tandis que le vœu unanime du peuple français rendait le premier consul inamovible dans la premiere magistrature de la république, le gouvernement méditait des institutions qui doivent aussi perpétuer l'ordre et le bonheur dans la nation. Ces institutions, citoyen préfet, sont contenues dans le *sénatus-consulte* du 16 thermidor. Je vous invite à faire connaître à vos administrés les rapports qui en unissent entre elles les diverses parties, et ceux qui les lient à la constitution.

Digitized by Google

« L'esprit qui a conçu le *sénatus-consulte* ne s'est point abandonné à de vaines théories, à des rêves funestes, dont nous avons subi pendant dix ans la cruelle épreuve ; il a voulu gouverner par des moyens simples et positifs, aussi éloignés de l'orgueil qui méprise les hommes, que de l'enthousiasme qui leur prête une perfection chimérique. Il n'a pas cru devoir transplanter parmi nous des lois étrangères ; il connaît trop bien la différence des temps, des lieux, des caracteres et des situations politiques. Ceux qui nous conseillaient le servile emprunt des institutions de nos voisins, n'avaient pas réfléchi qu'elles furent achetées par des siécles de calamités, qu'elles reçurent leurs formes moins de la prudence et de la volonté des peuples, que de la force aveugle des événements, et qu'elles ne se soutiennent encore aujourd'hui, que par un système d'inégalité contraire au vœu de la nation française, que par des souvenirs qui ne sont pas les nôtres, que par des illusions qui ne peuvent pas renaître. Plus vous méditerez la nouvelle loi organique de la constitution, plus vous serez convaincu qu'il était difficile d'offrir à la nation une loi qui convînt davantage à sa situation, et qui pût mieux remplir son vœu et les esperances du peuple francais.

« Le *sénatus-consulte* rétablit les assemblées primaires, les élections, une représentation nationale. Il garantit la liberté civile, ce fruit le plus doux, ce signe le plus certain d'un bon gouvernement. Il fonde l'édifice social sur l'egalité entre les citoyens, sur la faculté pour tous de parvenir à toutes les fonctions : principe éternel de la force des peuples et des vertus publiques ! Il accorde beaucoup à la propriété, parce qu'elle est une caution de l'ordre public ; mais il associe aux mêmes avantages l'industrie commerciale, si utile dans ses progrès et si digne d'encouragement. Il fait disparaître les listes de notabilité, qui rendaient la presque totalité de la nation indifférente à ses plus grands intérêts, et désormais les suffrages peuvent, en tout temps, chercher le mérite modeste et développer l'émulation des talents. Il rend aux citoyens leurs assemblées avec les précautions qui doivent en écarter les troubles, en modérer les passions, en réparer les méprises. Il veille à ce que l'ingratitude

Digitized by Google

et l'oubli ne soient pas le salaire du mérite qui excite l'envie, et des services passés, qui ne la désarment pas toujours. Il assure l'indépendance des électeurs par la durée de leur titre, et la dignité de leur conduite par une censure tutélaire, en même temps qu'il prévient l'excès de leur influence par leur division en différents colléges, et les calculs de la personnalité par l'obligation de choisir hors de leur sein la moitié des fonctionnaires publics. Il accroît le nombre, la puissance et la considération du sénat, en rendant sa base populaire, en plaçant à son sommet les premiers magistrats de la république : il établit ce grand corps au milieu de l'ordre social, comme une pyramide qui s'affermit sous le poids des siécles, qui verra les factions s'eteindre entièrement à ses pieds, qui sera le boulevart de la liberté, et l'éternel ralliement de tous les Français. »

« Il a résolu le problème d'une succession paisible à la première magistrature, sans avoir recours à l'hérédité, qui eût blessé l'harmonie de nos institutions. Il a su rendre la transmission du consulat calme, rapide, imposante, et préférable dans ses résultats, et aux caprices de la naissance, et aux élections tumultueuses. Il a rétabli et mis à sa véritable place le droit de faire grace, cette douce consolation de l'autorité, cet élément si nécessaire à l'ordre social et à la faiblesse humaine. On ne verra plus les juges froissés entre l'inflexibilité du code pénal et les circonstances qui sollicitent leur humanité, s'etudier à masquer l'évidence, à détourner la loi; et introduire ainsi dans les jugements une subtilité que l'equité tolérait, mais dont l'habitude fût devenue bien dangereuse. Enfin la prévoyance tutélaire qui a dicté cette loi organique, a couronné son ouvrage en confiant au sénat un pouvoir suffisant, soit pour remédier à ces secousses extraordinaires et imprévues auxquelles la nature n'a pas seulement soumis le monde physique, soit pour recevoir des mains du temps et de l'expérience les conseils et les amendements utiles, sans que, dans aucun temps, le perfectionnement des lois fût acheté par des désordres, sans que le jeu des ressorts politiques en fût un moment arrêté. C'est ainsi que la nation, délivrée de toute crainte de troubles et de désordres, peut se livrer

Digitized by Google

à ses spéculations, à ses entreprises lointaines, que le citoyen a la certitude de laisser une patrie à ses enfants, et que le peuple entier entre aujourd'hui en possession de cet avenir de liberté et de sécurité qu'il n'avait encore atteint que par l'espérance. »

Le ministre de la police,

Signé, FOUCHÉ.

Le dimanche, 27 thermidor, les consuls ont reçu les membres du corps-législatif, résidants à Paris, le tribunat, le tribunal de cassation, l'archevêque de Paris, accompagné de plusieurs évêques et de son clergé; le préfet et toutes les autorités administratives de la Seine; les tribunaux d'appel, criminel, de première instance, de commerce; le conseil des prises, la comptabilité nationale, l'Institut national et les inspecteurs-généraux de l'instruction publique, le conseil de la liquidation générale, les généraux de terre et de mer qui se trouvent à Paris, le comité des inspecteurs aux revues, le directoire central des hôpitaux militaires, le directeur-général et les administrateurs de l'enregistrement et du domaine national, le commissaire central et les administrations des postes, le directeur-général et les administrateurs de la caisse d'amortissement, l'administration des monnoies, celle des salines, le directeur-général et les administrateurs des douanes, les administrateurs des forêts, les administrateurs de la loterie nationale, les ingenieurs des ponts et chaussées; les administrateurs, les payeurs-généraux et les banquiers du trésor public; une députation des notaires de Paris, présentée par le préfet de la Seine; une députation des juges-de-paix, une députation des agents-de-change et une députation des commissaires de police, présentées par le préfet de police; le consistoire des protestants de Paris; le général Mortier, commandant la première division militaire, le général Junot, commandant d'armes, et les officiers de la garnison de Paris.

Pour donner une juste idée de la manière dont a été célébrée la fête à laquelle était consacrée cette journée, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire le compte qui en a été rendu par le journal officiel.

Digitized by Google

« Le préfet du département de la Seine et les membres des diverses autorités administratives de ce département et de la commune de Paris, qui avaient eu l'honneur d'être admis le matin à l'audience du premier consul, se sont réunis à la préfecture, place Vendôme, à 4 heures de l'après-midi, et se sont rendus de là, précédés d'un détachement d'hussards, à l'église de Notre-Dame, pour assister au *Te Deum*, après lequel ils sont revenus dîner à la préfecture. Le préfet de police et le secrétaire-général de sa préfecture avaient été invités à ce dîner, et y ont assisté. Plusieurs santés, dont la première à l'*anniversaire de la naissance du premier consul*, ont été portées.

L'illumination communale a commencé à 7 heures, par celle d'une étoile de trente pieds de diamètre, placée à quarante pieds au dessus de la plate-forme de l'une des tours de Notre-Dame.

Au centre de cette étoile brillait le signe du zodiaque, sous lequel se lève le 15 août, jour de la naissance du premier consul.

Cette étoile, formée de lampes à courants d'air, a survécu à toutes les autres illuminations, et brillait encore au lever du soleil.

La façade de l'ancien Hôtel-de-Ville était illuminée comme autrefois dans les grandes cérémonies. Les citoyens ont cru voir dans cette décoration une reprise de possession, dont l'idée a paru leur être agréable.

Une figure de quarante-deux pieds de proportion, représentant la statue de la Paix votée par le sénat, avait été placée sur la plate-forme du Pont-Neuf. Cette figure, posée sur un globe, formait, avec son piédestal et son soubassement, un groupe de cent pieds d'élévation.

A 9 heures, sur la place de l'Hôtel-de-Ville et dans les Champs-Elysées, a été tiré un feu d'artifice, dont le bouquet était sur le Pont-Neuf, derrière la statue de la Paix.

Ce bouquet, en forme de girande, composé de plus de 12,000 fusées, a dessiné d'une manière si imposante la statue de la Paix, que les spectateurs n'ont pu s'empêcher de regretter qu'un si bel effet de lumière et d'ombre n'ait eu que la durée d'un éclair. Après le

Digitized by Google

feu, les arches du pont ont été illuminées, et la face de l'éperon servant de soubassement à la statue de la Paix, a présenté une très belle masse de feu.

L'illumination des colonnes de la Madelaine avait été retardée par des circonstances particulieres; ce n'est guère avant minuit qu'il a été possible d'en jouir, et d'apprécier le bel effet de ces colonnes qui, surmontées de figures caractéristiques des victoires, auxquelles la paix générale est due, présentaient le spectacle assez neuf de huit colonnes triomphales.

La place Vendôme offrait la réunion des départements de la république, représentés par 121 colonnes liées entre elles par des guirlandes de chêne et d'olivier, couronnées de transparents et surmontées de flammes tricolores.

Chaque transparent portait le nom d'un département. Les colonnes et les guirlandes étaient illuminées en verres de couleur.

Au centre de la place, sur la première pierre de la colonne départementale, s'élevait un grand chêne illuminé de même en verres de couleur. Autour de ce chêne était dressé un autel circulaire posé sur des gradins, et portant dans ses douze divisions, en formes de tables de loi, les sénatus-consultes des 14 et 16 thermidor an 10, écrits en entier sur transparents.

L'illumination de la maison de la préfecture et celle des autres maisons de la place Vendôme, était formée d'un seul cordon de lampions.

Des orchestres avaient été établis, tant sur cette place que sur celle de l'ancien Hôtel-de-Ville. Les danses se sont prolongées fort avant dans la nuit. »

Les archevêques et évêques qui ont été admis à l'audience des consuls, étaient en camail et en rochet. La place qui leur a été donnée dans le compte rendu de cette audience, et surtout celle qui leur est assignée par le Sénatus-consulte organique, pour la prestation de serment du successeur, annoncent l'intention qu'a le gouvernement de relever aux yeux des peuples la dignité du corps épiscopal.

Nous regrettons qu'il ne nous reste point d'espace pour faire connaître les réponses du premier Consul à quelques députations.

Digitized by Google

(N.° LXI). 10 Fructidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION D'HORACE.

Livre I.er, Ode 30.

O Vénus, Régina Cnidi, Paphique, etc.

A VÉNUS.

REINE de Gnide et de Cythère,
Quitte les lieux chéris où tu fixes ta cour,
Viens habiter chez ma Glycère;
L'encens fume déja dans ton nouveau séjour
Que sa main pour toi seule embellit chaque jour.

Avec les Nymphes ingénues,
Et le brûlant Amour que suit le doux Plaisir,
Avec les Graces demi-nues,
Que la timide Hébé s'empresse d'y venir;
Hébé, pour être aimable, à l'Amour doit s'unir.

DE WAILLY.

Digitized by Google

IMITATION libre en vers latins, d'un morçeau du poème des Jardins, par l'abbé Delille.

DE RIVO.

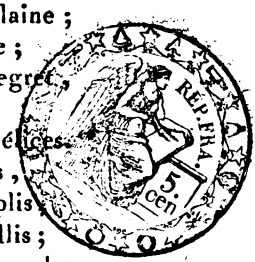
Secretos humilis nemorum humectare recessus
Rivus amat, lucemque fugit, fastusque superbos;
Nam gaudet silvis et gaudent hospite silvæ.
Hîc mihi læta sui præbet spectacula, lusû
Dùm vario effingit formas versatilis omnes.
Gramen per bibulum, et natos sine semine flores
(Riparum decus injussum) nunc it pede claudo,
Dædaleosque sinus et multiplicem labyrinthum
Impedit, ingenti ceu captus amore locorum,
Nunc argenteolo tenues agit agmine bullas,
Et teretes (molem objectam) currendo lapillos
Increpat iratus, nunc alto obscurus in alveo
Agrestes abscondit aquas, hominesque diemque
Exosus, serpit super-impendentibus umbris;
Nunc pleno speculum lapsu cristallinus offert.
Arbosquæque caput (speculum placet huic quoque genti)
Demittit, viridisque comæ miratur honores,
Atque sibi molli ramorum murmure plaudit.
Non video auditos, visos non audio fluctus.
Plurima nunc blandâ circumdatur insula limphâ.
Parte aliâ geminos scindit se ductile flumen
In rivos, rapido cursû festinat uterque
Æmulus, undarumque ostentat uterque nitorem,
Et mox fraternos gestit conjungere fluctus,
Communemque viam lætus peragrare susurrat.

P. CHÉPY.

Digitized by Google

Vers de l'abbé Delille.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine ;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret ;
Son cours orne les bois ; les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis ;
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste et sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir ;
Là ses flots amoureux vont embrasser des îles,
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vîtesse et de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.



ENIGME.

Respectable chez le guerrier,
Chez le Turc menaçante,
De l'un j'ombrage le laurier,
Chez l'autre, je sers d'épouvante.

Par le citoyen GÉRAUD-VERLHAC, *de Brive.*

LOGOGRIPHE.

De sel, de verre et de métaux,
Je suis, lecteur, un assemblage,

Digitized by Google

Dont, pour embellir ses travaux,
L'orfévre adroit sait faire usage.
Si tu décomposes mon tout,
Conserve tous mes pieds, et retranche ma tête,
Tu me verras un jour de fête
Servant de promenoir de l'un à l'autre bout,
Fournir un vaste espace au milieu de la foule,
Soit pour lancer la paume ou diriger la boule.
Tranche ma tête et ma queue à la fois,
Soudain je t'offre un de nos jolis mois.
Faut-il encor que je t'indique
Qu'on trouve dans mon sein deux notes de musique?

Par un Abonné de Grenoble.

CHARADE.

Dans leurs jeux, leurs combats, usant de mon premier,
Les Romains volaient à la gloire :
Du méchant qui voudrait opprimer mon dernier,
Perisse le nom...., la mémoire !
Un subtil élément dévore mon entier :
Voilà la fin de mon histoire.

Par le citoyen GÉRAUD-VERLHAC, *de Brive.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigne est *soufflet.*

Le mot du Logogriphe est *orage*, où l'on trouve *rage*, *âge.*

Le mot de la Charade est *passage.*

Digitized by Google

BOILEAU jugé par ses amis et par ses ennemis, ou *le pour et le contre sur* Boileau, *par le citoyen* Palmézeaux.

Les bonnes gens, qui ont encore la simplicité de croire un auteur sur parole, et qui veulent, d'après le titre des ouvrages, se former une idée de leur contenu, doivent s'attendre à trouver, dans la brochure dont nous allons entretenir nos lecteurs, l'énumération et l'exposé fidelle des divers jugements portés sur l'un des poètes les plus célèbres du siécle de Louis XIV. Personne, pour peu qu'il ne soit pas étranger à la littérature, ne peut ignorer que Boileau comptait, pour amis ou pour admirateurs, tous les grands écrivains de son temps, et il paraît difficile de lui supposer d'autres ennemis que les misérables barbouilleurs de papier dont il a fait justice. Il est donc assez naturel de penser que, dans la vue d'égayer encore une fois le public aux dépens des Linières et des Cotin, on s'est plu à recueillir les pitoyables injures que l'amour-propre offensé leur dictait contre l'auteur de l'art poétique, pour opposer ensuite à leur haine impuissante l'amitié et les suffrages des Molière, des Racine et des La Fontaine. On se figure bien qu'en rassemblant les pièces d'un procés depuis si longtemps jugé, le rapporteur n'a pu rester neutre; et en effet, le citoyen Palmèzeaux a montré la partialité la plus exclusive. Il a embrassé, avec toute la chaleur possible, la défense de Chapelain et de La Calprenède,

Digitized by Google

dont les sarcasmes de Boileau ont étouffé le génie, et par un dévouement qui a quelque chose d'héroïque, il n'a pas craint de faire cause commune avec ces illustres victimes. Ainsi, le vrai titre de cette brochure est *Pradon vengé ;* car Pradon surtout est son auteur favori. On voit qu'il est nourri de la lecture de ses ouvrages ; il les cite avec complaisance et avec éloge ; en sa faveur il accable Boileau d'invectives, et n'épargne pas même Racine, qui a eu l'audace de lutter avec Pradon. « Racine, « dit-il, a gâté le beau sujet de Phèdre ; sa « pièce est remplie de défauts, et je ne serais « pas étonné qu'on s'avisât de la refaire. »

Telles sont les notes vraiment neuves et curieuses dont le citoyen Palmézeaux a cru devoir enrichir l'ouvrage qu'il remet sous les yeux du public ; car il est bon de prévenir qu'il ne se donne ici que pour l'éditeur de la production d'un autre, et que cette production n'est pas une nouveauté, quoique le titre n'annonce rien de tout cela. Voici donc de quoi est composée sa compilation. On y trouve d'abord une lettre imprimée en 1787, et adressée par M. le chevalier de Cubières à M. de Ximénès, sur l'influence de Boileau en littérature. Après cette épître, se trouvent les notes savantes dont nous venons de donner un échantillon. On a bien voulu placer à la suite une réponse de M. Daunou en faveur de Boileau, afin d'avoir occasion de rapporter encore la réplique foudroyante de M. de Cubières. L'une et l'autre avaient déja paru en 1788, et elles forment le complément de cette intéressante brochure. Ainsi, voilà le pauvre Boileau livré aux coups de deux

Digitized by Google

adversaires aussi terribles que MM. de Cubières et Palmézeaux ; heureusement qu'il a des défenseurs dans ses poèmes immortels dont quelques vers enterreront tous les Cubières et tous les Palmézeaux du monde, comme ils ont enterré autrefois les Pradon et les Cotin.

Il est aisé de sentir que si on avait tout bonnement annoncé la réimpression de la lettre de M. de Cubières, le nom de l'auteur, dont le mérite n'est pas universellement reconnu, aurait pu nuire au débit ; peut-être même les libraires, instruits par l'expérience, auraient refusé de se charger de cet ouvrage, et le public, par contre-coup, se trouverait privé des notes du citoyen Palmézeaux. Un titre adroit obvie à tout. Puisqu'on veut, bon gré malgré, nous occuper encore de M. de Cubières, dont le long silence commençait à rétablir sa réputation, nous allons rappeler, en quelques mots, ce qui a donné lieu à cette lettre si fameuse.

L'académie de Nîmes, en 1787, proposa pour sujet, l'*influence de Boileau sur la littérature française*. Le succès qu'avait obtenu l'éloquente déclamation de Rousseau contre les lettres, enflamma sans doute l'imagination de M. de Cubières. Il se crut appelé, à l'exemple du philosophe de Genève, à heurter de front les préjugés de son siècle, et il se mit dans la tête de prouver que les écrits de Boileau, loin d'être utiles à la littérature, avaient été un obstacle à ses progrès. Mais il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde ; Jean-Jacques se vit admirer et prôner par ceux même qui le réfutèrent, tandis que M. de Cubières ne put obtenir d'autre célébrité que celle du ridicule,

Digitized by Google

et qu'on ne lui accorda ni le prix dont il s'était flatté, ni l'honneur qu'il ambitionnait d'être admis au rang des académiciens de Nîmes. Il en fut dédommagé en recevant un autre honneur qu'il méritait tout aussi peu, et dont probablement il n'était pas très-jaloux, celui de voir sa lettre réfutée en plein lycée par M. de La Harpe. Cette réfutation, pleine de force et de justesse, où la question exposée dans son vrai jour est traitée avec tous les développements dont elle est susceptible, et où le savant critique écrase à loisir les raisonnements de ce pauvre M. de Cubières, se trouve à l'article Boileau dans le Cours de littérature auquel nous renvoyons nos lecteurs. Il suffit de savoir que l'idée principale, le grand argument qu'on retrouve dans cette singulière épître, au milieu d'une foule d'extravagances de toute espèce, est que Boileau a étouffé les germes des talents, en montrant les difficultés de la poésie.

L'Institut national, qui n'avait pas lu apparemment la lettre de M. de Cubières, a cru ne pouvoir mieux célébrer l'époque de notre retour aux vrais principes, qu'en proposant, pour sujet du prix d'éloquence, l'éloge d'un homme dont les écrits sont pleins de vérités utiles en littérature comme en morale. Cette savante compagnie a pensé, avec raison, que la justesse d'esprit et le goût, qui n'est qu'un sentiment plus exquis et plus délicat de tout ce qui est convenable, n'influaient pas seulement sur les productions littéraires, mais que la décadence des lettres était plus intimement liée qu'on ne le croit communément à la décadence des mœurs; enfin, que la plupart des hommes ne

Digitized by Google

pensant pas d'après eux-mêmes, il fallait au moins leur indiquer les sources les plus pures; et ne pas souffrir que l'on détournât ou que l'on corrompît celles où le grand nombre vient puiser. Au mérite d'être avoués par le dieu du goût, les ouvrages de Boileau joignent celui plus précieux encore de respirer partout la plus saine morale; sous ce double rapport, il a influé sur son siécle, et l'oubli seul de ses leçons a fait éclore tant de productions scandaleuses, dont la violation des règles de l'art sont le moindre défaut.

Ce nouvel hommage rendu à Despréaux a réveillé la haine de ses ennemis, ou plutôt de son ennemi; car il faut espérer que le citoyen Palmézeaux sera seul de son bord. Il a cru devoir profiter de cette occasion pour exhumer l'épître de M. de Cubières, qui pourrait à bon droit réclamer contre cette publication, à moins qu'on ne réimprime sa lettre de son aveu, ou que le citoyen Palmézeaux et lui ne soient qu'une seule et même personne. Nous serions assez tentés de le croire, et il n'est pas invraisemblable que M. de Cubières, pour détruire la défaveur qu'il avait lui-même attachée à son premier nom, en ait emprunté un nouveau, sous lequel il espère être mieux reçu du public. Comment en effet supposer que des idées aussi bizarres puissent se rencontrer dans deux personnes différentes, ou qu'il se trouve quelqu'un qui veuille bien être le commentateur de M. de Cubières? Au reste, tout ceci n'est qu'une conjecture, et il suffit, dans tous les cas, qu'il n'ait pas jugé à propos de se nommer, pour que nous soyons dispensés de revenir sur sa terrible épître.

Digitized by Google

Ainsi, quelque honneur qu'il y ait à rompre une lance en faveur de Boileau, nous nous ferions scrupule de ramasser le gant de ce pauvre chevalier qui l'a peut-être laissé tomber par mégarde, et qui est encore tout froissé des coups que lui a portés un adversaire aussi redoutable que l'auteur du Cours de littérature; mais, puisque le citoyen Palmézeaux a trouvé bon de rejeter dans la carrière un vieil athlète, mis hors de combat, pour avoir occasion d'entrer lui-même en lice, et d'essayer, à l'abri de ce fantôme de guerrier, de lancer à son tour quelques traits contre le vengeur du goût, dont il semble avoir fait son ennemi personnel, nous allons mettre nos lecteurs à même d'apprécier ce nouveau tenant, de juger de la bonté de ses armes, et de la force des coups qu'il a voulu porter. Quoiqu'il soit assez difficile dans une discussion de ne pas se monter au ton de sa partie adverse, nous espérons ne pas franchir les bornes où l'on doit se renfermer dans une question littéraire, et nous tâcherons surtout de traiter le citoyen Palmézeaux avec beaucoup plus de modération qu'il n'en a montré lui-même envers l'auteur de l'Art poétique. Cependant, comme il faut rendre justice à qui il appartient, nous croyons pouvoir affirmer que le citoyen Palmézeaux a bien enrichi sur M. de Cubières, qui désormais, en fait d'extravagance, doit lui céder le pas, et qui lui a l'obligation toute particulière de n'être pas, en matière de goût, l'homme le plus inepte de la république des lettres.

Quel peut être le motif de cette étrange animosité contre un homme mort il y a près d'un

Digitized by Google

siécle, et dont l'aiguillon si redouté des mauvais écrivains de son temps n'est malheureusement plus à craindre pour personne? Ce ne sont pas seulement quelques écrits de Boileau, c'est toute sa réputation qu'on attaque dans ce pamphlet: on y méconnaît son talent, on y outrage son caractère, on y calomnie ses mœurs. On ne se contente pas de chercher à détacher quelque fleuron de sa couronne; on voudrait, s'il était possible, la lui arracher toute entière. Enfin, tout ce que dit le citoyen Palmézeaux porte l'empreinte de la haine; sa plume est partout trempée dans le fiel, ses expressions sont toutes envenimées. Quand il aurait à exercer une vengeance personnelle, il ne saurait montrer plus d'acharnement, et l'ombre de Pradon ou de Cotin ne s'exprimerait pas avec plus de virulence. Comment a-t-il hérité de leur haine? serait-il un rejeton de l'un de ces grands hommes immolés au ridicule, ou se sentirait-il avec eux des rapports assez intimes pour se croire frappé de tous les traits qui les ont atteints? Il est vrai qu'il n'est coupable que d'intention, et ses coups, qui portent à faux, ne sont jamais dangereux; mais l'impuissance de nuire en excuse-t-elle la volonté?

Il serait difficile de remonter à la source de ce débordement d'injures, si le citoyen Palmézeaux lui-même n'avait pris soin de nous l'indiquer, lorsqu'il accuse Boileau d'être le défenseur de tous les préjugés littéraires et religieux. Ainsi, voilà le crime de Boileau bien avéré; il est atteint et convaincu de n'être pas philosophe à la manière du C. Palmézeaux. En effet, il était le défenseur des préjugés littéraires, celui

Digitized by Google

qui voulait que le bon sens présidât à tous les ouvrages, et que l'on ne cherchât à plaire qu'aux esprits droits et délicats ; celui qui apprenait à distinguer les croassements des corbeaux du chant du Cygne, qui jugeait Molière et Racine comme les ont jugés la postérité, qui défendait le Misanthrope et Athalie contre les Palmézeaux de son siécle ; celui qui bannissait les extravagances monstrueuses de nos voisins, pour nous rappeler à cette belle simplicité antique qui respire dans ses écrits, et à laquelle nous devons l'éclat et la supériorité de notre littérature ; celui enfin qui a tracé les règles immuables du goût dans un poème qui fait partie de la gloire nationale, et qui vivra autant qu'elle. Il était le défenseur des préjugés religieux, celui qui fait en vingt endroits la satyre de l'hypocrisie, qui traçait d'un pinceau si vigoureux les abus de la dévotion, dans le temps où madame de Maintenon était toute-puissante, et où la dévotion régnait à la cour ; celui qui soutint toujours hautement le Tartufe ; qui n'épargnait pas le ridicule sous les habits pontificaux et poursuivait le vice jusque dans le sanctuaire. Il est vrai qu'en s'élevant contre les abus de la religion, il respecta la religion elle-même, qu'il ne se permit pas des plaisanteries aussi faciles que dangereuses sur un culte établi dans sa patrie depuis douze cents ans, qu'il ne s'imagina jamais que la philosophie consistât à briser tous les freins mis aux passions des hommes, et qu'il sut préserver ses écrits de ce vernis d'impiété qui infecte la plupart des ouvrages du dernier siécle.

N'est-il pas vraiment digne de pitié qu'au-

Digitized by Google

jourd'hui le plus petit esprit, le dernier grimaud, pour avoir entassé dans sa cervelle étroite quelques idées prises dans les écrits d'hommes qui ont fait un usage déplorable de leurs talents, ait la ridicule prétention de se croire plus philosophe que les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Boileau, les Racine et les La Bruyère. Ah! si ces grands-hommes qui croyaient en Dieu, parce qu'ils n'avaient aucun intérêt de révoquer en doute son existence, et en qui la religion et la vertu se prêtaient un mutuel appui, si ces grands-hommes, dis-je, ont constamment respecté et défendu, dans leurs ouvrages, et la morale et le culte qui en est la base, c'est qu'ils avaient, pour premier but, d'être utiles; c'est qu'avant d'émettre une opinion ils se demandaient quel en serait l'avantage; c'est qu'ils étaient persuadés que le plus grand et le plus nuisible de tous les préjugés est de regarder comme tels ce qui choque nos passions et réprime nos vices. Croit-on qu'ils ne connussent pas, pour le moins aussi bien que les beaux esprits de notre siécle, tout ce qui nous a été conservé, par les pères de l'église, des objections de Celse et de Porphyre contre le christianisme? Mais ils sentaient trop bien qu'ils n'avaient pas besoin de ces petits moyens corrupteurs pour arriver à la gloire, et c'est parce qu'ils l'ont dédaignée à ce prix qu'ils ont su l'acquérir et plus brillante et plus solide. Ils sont arrivés purs et sans tache à la postérité; au lieu que ceux de nos écrivains qui surnageront verront sans cesse balancer l'admiration due à leurs talents par le souvenir des maux qu'ils ont produits.

Digitized by Google

Un autre tort presqu'aussi grave, que la philosophie du citoyen Palmézeaux reproche à notre auteur, c'est d'avoir donné des éloges à Louis XIV ; car une des manies de nos penseurs modernes est de chercher à rabaisser un règne qui a porté la France au plus haut degré de gloire, et aux dépens duquel on peut dire, en quelque sorte, qu'elle a vécu, pendant plus d'un siècle, sans que le régime destructeur de l'anarchie ait pu lui-même épuiser toutes les ressources qu'avait préparées le génie d'un grand roi qui savait employer de grands ministres. N'est-il pas inconcevable que des Français soient encore aujourd'hui les échos des gazettes d'Angleterre et de Hollande de ce temps-là, et qu'on retrouve dans la bouche des vainqueurs les injures par lesquelles les vaincus se consolaient de leur humiliation et de leurs défaites. S'il était nécessaire de disculper Boileau d'avoir pris part aux succès de la France, et d'avoir célébré la gloire de son prince et de sa patrie, on pourrait faire observer que les louanges, qu'on l'accuse d'avoir prodiguées à Louis XIV, lui ont été données à l'époque la plus brillante de son règne, avant qu'aucune disgrace en eût affaibli l'éclat, lorsque l'Europe se taisait devant ses victoires, et que ses ennemis eux-mêmes étaient forcés à l'admirer. Nous pourrions ajouter que Boileau, dans ses plus grands éloges, fut toujours bien éloigné de prendre le ton d'un vil flatteur; et, comme le remarque très-bien M. de La Harpe, il y avait quelque courage à dire au vainqueur de l'Espagne et au conquérant de la Franche-Comté et de la Flandre :

Digitized by Google

Il est plus d'une gloire ; en vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs.
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires ;
Chaque siécle est fécond en heureux téméraires.

.....

Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants ;
Le ciel à les former se prépare longtemps.

.....

Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,
Suivront au Champ-de-Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible ;
Je dirai les exploits de ton règne paisible ;
Je peindrai les plaisirs en foule renaissants,
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants.
On verra par quels soin ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés ;
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés ;
Des débris des traitants ton épargne grossie,
Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
Le soldat dans la paix sage et laborieux ;
Nos artisans grossiers rendus industrieux,
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments
Des loisirs d'un héros nobles amusements.
J'entends déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées, etc.

Digitized by Google

Voilà comme il est permis de louer, par les faits; et la louange dispensée de cette manière ne peut avilir ni celui qui la donne, ni celui qui la reçoit. On nous pardonnera d'avoir cité des vers que tout le monde sait par cœur, parce qu'ils sont la meilleur réponse qu'on puisse faire à la fois aux détracteurs de Boileau et à ceux de Louis XIV. Il est d'ailleurs facile d'en faire l'application à une époque qui nous touche de plus près, et d'y trouver le tableau de ce qu'à déja fait ou de ce que promet de faire pour nous celui entre les mains duquel sont aujourd'hui remises les destinées de la France.

Après la lecture des vers précédents et de tant d'autres du même auteur où la louange est apprêtée avec la même délicatesse, il est naturel de desirer qu'un homme si ingénieux quand il loue les autres, trouve lui-même une plume digne de retracer son éloge. Mais malheur à qui osera l'entreprendre! Il est chargé d'avance des anathêmes du philosophe Palmézeaux, qui a trouvé le moyen d'enchérir encore sur le philosophe Cubières, par le mépris avec lequel il traite et le pauvre Boileau et ceux qui ont la bêtise de l'admirer.

« Nous avons remarqué, dit-il, que l'esprit des per-
« sonnes qui ont la manie de louer Boileau, ne s'élève
« guère au-dessus de l'esprit d'un écolier; que les par-
« tisans de Boileau sont presque tous des esprits routi-
« niers et ordinaires, et qu'il n'y a que les vrais phi-
« losophes qui n'aient pas voulu s'asservir à diviniser
« exclusivement un pédant, tout hérissé de grec et de
« latin, et toujours armé de la férule. Nous parions,

Digitized by Google

« en conséquence, qu'aucun vrai philosophe ne con-
« courra pour l'éloge de Boileau proposé par l'Institut,
« et que le prix ne sera remporté que par un écolier,
« ou son pédagogue, etc.

Ainsi le grand Condé, le duc de la Rochefoucauld, Colbert, en un mot tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus éclairé à la cour de Louis XIV, et Louis XIV lui-même à la tête, par cela seul qu'ils admiraient les écrits de Boileau, n'étaient que des esprits routiniers et ordinaires. Il en est de même des Bourdaloue, des Nicolle, des Arnaud, des Fléchier, des Molière, des Racine, des la Bruyère et de tant d'autres qu'il serait trop long de nommer; car il faudrait citer tous les grands écrivains de ce siécle. Mais en récompense, Pradon, Bonnecorse, Linieres, Cotin, Cubières et Palmézeaux ou Cubières-Palmézeaux, l'ont apprécié en vrais philosophes. Ah! si dans ce moment, il n'est pas au pouvoir du Dieu du Goût, qui s'est toujours montré propice à l'auteur de l'art poétique, de lui accorder encore une nouvelle faveur, celle de voir retracer son éloge par un esprit routinier et vulgaire, de la trempe de ceux que l'on vient de nommer, puisse-t-il du moins, par grace spéciale, le préserver de tout panégyriste qui serait un philosophe de l'espèce du citoyen Palmézeaux! Quant à la liste des prétendus détracteurs de Boileau, parmi lesquels sont cités Voltaire, Helvétius, Marmontel, Condorcet, Dusaulx, l'abbé Delille et *Mercier;* nous renvoyons encore nos lecteurs au Cours de littérature, pour ne pas nous exposer à répéter ce qui a été dit, et mieux, et avec plus de détail que nous ne pourrions le faire. On verra

Digitized by Google

que cette liste est, à peu de chose près, un jeu d'imagination de M. de Cubières, et que somme toute, les ennemis de Boileau se réduisent au citoyen *Mercier*. Pour le coup, dit M. de la Harpe, l'auteur de la brochure a raison. Il est sûr que le citoyen Mercier n'admire point Boileau, méprise Racine et fait peu de cas de Molière. Cependant Mercier, à travers tout son fatras, laisse échapper des étincelles d'esprit, et son originalité quelquefois piquante sert de passe-port, au moins chez l'étranger, à la bizarrerie de ses opinions. En France, on ne le tolère que comme un fou sans conséquence; comme auteur, il est au dessous de rien. Quel rang occupera donc le C. Palmézeaux, qui, en marchant sur ses traces, a mis l'esprit absolument de côté, et n'a pu s'élever à la hauteur de son modèle que sous le rapport de l'extravagance?

Il est fatigant de se traîner sur des pauvretés pareilles; mais il faut bien avaler le calice jusqu'à la lie; poursuivons et citons. « Boileau n'a rien changé à l'esprit ni aux mœurs de son siécle; » Il ne faut qu'ouvrir les mémoires du temps pour se convaincre qu'il a produit une révolution dans les esprits de ses contemporains, et grandement influé sur leurs mœurs. « Il n'a fait naître aucun événement important, et n'a joué aucun rôle dans l'état. » Il est trop plaisant de faire un pareil reproche à un poète. Voulait-on qu'il rendît des lois ou qu'il gagnât des batailles? Et cependant tout bizarre qu'est ce reproche, il tombe encore à faux. Car c'est à lui que l'on doit l'abolition de la honteuse coutume du congrès, et c'est encore lui qui empêcha de rendre un arrêt contre la philo-

Digitized by Google

sophie de Descartes en faveur de celle d'Aristote. « Ce n'était qu'un enfileur d'hémistiches. » Y pensez-vous, citoyen Palmézeaux ? Et que sera donc l'ami Cubières ? Est-il enfin las des hommages perdus que depuis si longtemps il adresse aux Muses ? Un amant rebuté peut quitter sa maîtresse ; mais un galant homme ne l'injurie jamais. Nous pourrions vous dire à notre tour, citoyen Palmézeaux, que la manie de rabaisser la poésie est celle des esprits médiocres. On la pardonne à ces demi savants, qui s'étonnent d'avoir pu saisir quelques-unes de ces vérités mises, par l'homme laborieux et instruit, à la portée de l'intelligence la plus commune, et qui, pour se consoler de la nullité dont ils ne sortiront jamais dans les sciences, affectent de mépriser les lettres, dont leur tête étroite est trop mal organisée pour sentir les beautés et apprécier les avantages. Quelle que soit la carrière où soit lancé l'homme de talent, il ne lui viendra jamais dans l'idée de médire du premier des beaux-arts. Il ne peut pas oublier les obligations qu'il a sans doute lui-même à la poésie ; il sait très-bien que, par le privilége qu'ont les beaux vers d'être lus et retenus de tout le monde, les poètes dignes de ce nom sont les vrais précepteurs du genre humain ; que c'est dans leurs écrits qu'on va puiser le sentiment du beau ; que les philosophes les plus célèbres n'ont pas dédaigné d'aller à leur école, et qu'enfin les plus grands-hommes ont allumé leur génie à celui d'Homère.

Nous ne nous arrêterons point à deux autres inculpations faites à Boileau, et qui ne nous paraissent pas mériter de réponse. On l'accuse

Digitized by Google

de ne pas aimer la vérité ; ce qui signifie seulement que ses ouvrages, remplis de ces vérités toutes simples qu'avouent la raison et la morale, n'offrent aucune de ces grandes vérités philosophiques qui seules sont du goût du citoyen Palmézeaux. On lui reproche aussi d'avoir été un homme insociable, tandis qu'il suffit de consulter les mémoires du temps pour avoir la preuve que jamais homme de lettre n'eut des amis plus illustres et plus nombreux. Cette dernière considération suffit pour l'absoudre d'une inculpation encore plus grave, dirigée contre son caractère et sa probité. On ne persuadera à personne que l'ami d'Arnaud, de Racine, de Lamoignon fut un malhonnête et méchant homme. Nous citerions sa conduite envers Corneille, dont il fit conserver la pension, envers Patru, dont il acheta si généreusement la bibliothéque, si sa vie n'était pas presqu'aussi connue que ses ouvrages.

Tant d'inconséquences et d'absurdités n'ont plus rien qui surprenne, quand on connaît la logique du citoyen Palmézeaux. Voici un de ses plus terribles arguments contre l'Art poétique. « Boileau (ce sont ses propres paroles) semble vous dire : « Ou vous êtes né poète, ou « non. Si vous êtes né poète, à quoi vous sert « mon Art poétique ? Et si vous ne l'êtes pas, « j'aurais beau vous instruire, vous ne par- « viendrai jamais à rien. Nous défions les plus « habiles logiciens de sortir de ce dilemme. » Quoi ! parce que Boileau exige des dispositions naturelles, il défend de les cultiver ! Mais nous ne sommes pas au bout ; continuons. Le citoyen Palmézeaux trouve de toute fausseté la maxime

Digitized by Google

Nascuntur poetæ, fiunt oratores. (On naît poète, on devient orateur.) Cependant il prétend que la poésie, chez les Grecs, les Latins et les Hébreux, était une inspiration involontaire qui *forçait à rendre des prophéties.* Après avoir parlé d'inventions inattendues, de mouvements inopinés, d'éclairs, de foudres, il conclut très-comiquement, au milieu de tout ce fraças, que ces trois peuples dansaient sur la corde sans balancier, et que les Français sont montés sur des échasses; qu'ainsi, Corneille, Racine et J. B. Rousseau n'étaient pas nés poètes, mais qu'ils ont voulu à toute force composer d'admirables vers. Le résultat, auquel on veut sans doute nous amener, c'est que MM. de Cubières et Palmézeaux feraient aussi d'admirables vers, s'ils le voulaient *à toute force;* mais à coup sûr ils ne le voudront pas. La seconde partie de ce raisonnement est presqu'aussi curieuse. Pour détruire le *fiunt oratores*, il cite l'exemple de Le Gendre, membre de la Convention nationale, devant lequel, dit-il, des avocats célèbres et de profonds jurisconsultes ont baissé pavillon. Dieu fasse paix aux mânes de ce pauvre Le Gendre! Heureusement ses écrits ne rappelleront pas sa mémoire.

Le citoyen Palmézeaux, après avoir ainsi prouvé à sa manière que les six premiers vers de l'Art poétique sont détestables, affirme qu'il y a dans ce poème trois cents vers tout aussi mauvais; mais, par bonheur, il réserve ce grand travail pour être mis à la tête d'un ouvrage de littérature dont il nous menace. Cependant ce sévère critique, qui fait main-basse sur les satyres de Boileau, sur ses épîtres, ses

Digitized by Google

épigrammes et son Art poétique, veut bien nous accorder que les quatre premiers chants du Lutrin sont un assez bon ouvrage. Prenez-y garde, philosophe Palmézeaux; vous mollissez à la fin du combat. Quel peut être le motif de cette indulgence? C'est, nous dit-il lui-même, que Boileau a attaqué l'église, en philosophe, dans les deux vers suivants :

La discorde, en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église.

Le citoyen Palmézeaux s'extasie sur cette plaisanterie qu'il trouve délicieuse; et en sa faveur, il se serait réconcilié avec Boileau, sans son épître sur l'amour de Dieu dont il ne peut lui pardonner le scandale. Bref, il conclut que tout vu, tout examiné, il ne reste à Boileau que les quatre premiers chants du Lutrin, et que c'était bien la peine de mettre au concours son éloge pour si peu de chose! Concluons nous-mêmes, en demandant pardon à nos lecteurs de les avoir entretenus de pareilles extravagances, dont nous leur avons encore épargné la plus grande partie; concluons que si on peut prouver que M. le chevalier de Cubières et le citoyen Palmézeaux sont deux personnes différentes; si l'emploi de ce double nom n'est pas une manière adroite de se reproduire et de se louer soi-même, jamais on n'aura plus complétement justifié ce vers * de Boileau:

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

* Il est inutile d'avertir que cette épithète, qu'on pourrait trouver un peu dure, tombe, comme tout ce qui précède, sur les écrits et non sur les personnes. M. de Cubières et le C. Palmézeaux lui-même peuvent être, *à toute force*, des gens d'esprit; on ne juge ici que leur ouvrage.

DE WAILLY.

Digitized by Google

Dernières Vues de Politique et de Finances offertes à la nation française par M. Necker. 1 *vol. in*-8°. *A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs.*

Les vieillards sont les seuls que l'expérience n'instruise plus ; tout entiers dans le siécle où s'est écoulée l'illusion de leur vie, ils voyent les événements nouveaux, mais ils n'en tirent plus de conséquences. Les crimes, les malheurs, le bouleversement des empires, les frappent sans leur donner une pensée nouvelle. Cette triste vérité peut expliquer pourquoi M. Necker, avec la même vanité, la même ignorance des hommes, est aussi mauvais politique aujourd'hui qu'il l'était avant la révolution. Chaque perte que nous avons éprouvée nous a fait faire un retour sur nous-mêmes ; notre cœur n'a jamais été déchire sans que notre réflexion ne se soit agrandie ; en un mot, conduits par la main de la Providence, nous sommes tous changés : M. Necker seul reste immuable. Heureux homme ! qui a pu contribuer puissamment à tant de malheurs sans en ressentir aucun ; heureux homme ! qui n'a jamais versé de larmes que la plume à la main ! Laissons-le s'engourdir dans son bonheur ; croyons même qu'il va cesser de vivre, puisqu'il nous jette ses derniers regards, et occupons-nous de l'ouvrage, sans pourtant espérer le séparer de l'auteur, car on le trouve toujours se citant lui-même comme argument, comme preuve, comme raison et comme conclusion.

Si un jeune homme se permettait à présent de faire une constitution, tout le monde lui rirait au nez. M. Necker, qui ne craint pas la plaisanterie, fait deux constitutions tout d'un coup, et nous dit « Si vous voulez « une république, prenez de ma première constitu-

Digitized by Google

« tion ; si voulez une monarchie, prenez de ma seconde « constitution, car j'ai des constitutions pour tous les « goûts. Je n'ai pas l'esprit inventif; mes nombreux « volumes en sont une preuve assez convaincante ; mais « je fatigue tant les idées dont les autres ne se soucient « plus, que j'en tire encore quelque chose. Ainsi, dans « la supposition où vous voudriez une république, je « vous ai arrangé la constitution du directoire d'une « manière assez propre ; et dans la supposition où vous « voudriez une constitution monarchique, j'ai trouvé « un expédient parfait : prenez l'Angleterre, transpor- « tez-la en France, et vous aurez une monarchie tem- « pérée..... sous un climat tempéré. »

Nos lecteurs vont croire que, répugnant à analyser l'ouvrage de M. Necker, nous avons voulu nous en tirer par une plaisanterie. Nous assurons que nous venons de faire une analyse complète et sérieuse d'un volume de 475 pages. Nous ajouterons cependant (car il ne faut rien oublier) que dans le cas où nous voudrions une république fédérative, M. Necker nous serait encore d'un grand secours. Dans cette supposition, il nous conseille de transporter l'Amérique en France.

Mais nous avons d'anciennes mœurs, d'anciennes idées, de vieux intérêts; nous avons une antique existence qui se lie à notre présent, qui commande à notre avenir; nous aimons la gloire, les arts, les plaisirs, plus qu'aucun peuple. Que ferons-nous de tout cela, si nous prenons une des constitutions que nous offre M. Necker? C'est de quoi il ne s'est pas du tout occupé ; *ses dernières vues* ne s'étendent pas si loin.

Le droit d'hériter, ce principe vivifiant de la France, ce principe qui fait la sureté, le bonheur et la conservation des familles, n'est pas indépendant de la forme du gouvernement, ainsi que la révolution a pu le prouver à ceux qui ne s'en doutaient pas. Quel changement

Digitized by Google

produirait donc dans cette partie de notre code civil, l'une ou l'autre des constitutions de M. Necker, suivant le choix que nous en ferions? C'est encore sur quoi *ses dernières vues* ne s'étendent point. Il semble qu'un instinct secret l'avertisse qu'il n'est né que pour préparer des bouleversements; les suites ne le regardent pas.

On se tromperait cependant en croyant que ce politique de l'autre siécle ne penche vers aucune des constitutions qu'il nous offre; la république directoriale lui tient fort au cœur; ce qui montre une grande force d'esprit de la part d'un homme qui fut ministre de Louis XVI, au moment où une révolution se préparait contre le monarque, contre la monarchie et contre la France.

J'ai entendu dire que M. Necker était hypocrite; maintenant je suis prêt à soutenir le contraire; car, seulement avec cette portion d'hypocrisie qu'on appelle bienséance, je soutiens qu'il aurait passé la dernière partie de sa vie à faire croire qu'il était royaliste. C'était son unique ressource contre le jugement que l'histoire portera sur lui; il n'a pas voulu s'en servir : c'est être trop loyal. Ne le jugeons pas cependant plus républicain qu'il ne l'est. Il eût assez aimé une monarchie de sa façon; et c'est pour cela qu'il amena les choses au point où il croyait se rendre intermédiaire entre l'assemblée constituante qui aurait besoin de lui, et le roi qu'il auroit asservi. Le roi, qui le gardait par faiblesse, le congédia par le même sentiment; l'assemblée constituante le fit revenir par esprit de contradiction, et le laissa partir ensuite, parce qu'il ne lui était plus bon à rien.

Ce fut dès-lors que renonçant à l'espoir assez séduisant pour un banquier, de faire une monarchie, il se mit à écrire régulièrement de gros volumes sur toutes

Digitized by Google

les constitutions républicaines, jusqu'à ce qu'enfin il s'amusât à en retoucher qu'il donne maintenant comme les siennes.

Cependant en s'élevant au rôle de législateur, il ne renonce pas à ses anciennes habitudes. Les cent premières pages de son nouveau volume sont employées à la critique de notre constitution actuelle. Il lui trouve bien des défauts. Le pauvre homme! ne sait-il donc pas ce que c'est que notre constitution? Eh bien! nous allons déchirer le voile qui n'est épais que pour lui; car, en vérité, l'ignorance d'un de nos anciens ministres est une honte pour la France.

Le 18 brumaire fut une conspiration forcée contre le gouvernement en exercice à cette époque. Une conspiration ne se fait pas comme un livre, et surtout comme un livre aussi méthodique que celui de M. Necker. C'était alors la réunion des plus grands intérêts aux plus grandes passions. Il fallait un homme comme conspirateur en chef, c'est-à-dire, ayant un grand nom, un nom qui frappât à la fois dans toute l'Europe et dans chaque chaumière de la France: le choix ne pouvait pas être douteux. Voilà la belle partie de la conspiration.

Dans l'autre partie, tout n'est pas aussi clair, car il fallait beaucoup d'hommes, et surtout beaucoup d'hommes déja en place, c'est-à-dire, ayant l'influence du moment, la première pour une conspiration. Parmi ces hommes, il y en avait certainement qui ne voulaient que le bonheur de la France, mais avec les préjugés plus ou moins forts qu'ils tenaient du passé, de leurs habitudes ou de leurs intérêts. On peut supposer qu'il y avait aussi des hommes dont les intentions étaient moins pures, parce qu'elles étaient toutes personnelles; d'autres, qui ne voyaient là qu'un moyen de placer des constitutions toutes faites, comme

Digitized by Google

M. Necker eût fait lui-même en pareille circonstance. Je dirais : Autant d'individus, autant de passions et d'intérêts divers ; n'importe, il fallait aller en avant sans trop s'amuser à approfondir ; c'est ce qu'on fit, et le 18 brumaire s'opéra.

Il produisit de fait une autorité ; il fallait une forme, et on pensa à rédiger la constitution, dont probablement on avait parlé bien des fois depuis le premier moment de la conspiration.

Les mêmes hommes, les mêmes passions, les mêmes intérêts avec lesquels on avait fait la conspiration, servirent donc nécessairement à faire la constitution. Si elle a des défauts, il faut être aussi niaisement méthodique que M. Necker, pour s'amuser à les chercher sur le papier ; ils sont tous dans les circonstances de sa création, circonstances tellement forcées, qu'il fallait, ou que la France périt entre les mains du directoire, ou que nous fussions sauvés et constitués par des passions.

Aucun français ne s'est fait illusion à cet égard ; aucun n'a examiné la constitution ; tous l'ont reçue, bien persuadés que des articles constitutionnels ne seraient pas un obstacle suffisant au bien qu'on espérait ; comme ils n'étaient pas non plus une garantie assurée de la tranquillité dont la France sentait tant le besoin.

En effet, sans parler des victoires et de la paix qui sont de l'homme, et non du ressort des lois constitutionnelles, je citerai deux objets d'une importance bien grande, dont l'un est contre la constitution, dont l'autre est bien au dessus ; on devine assez qu'il s'agit de la radiation des émigrés (leur malheur sans fin était un article *constitutionnel* *, et du rétablis-

* Les lois contre les émigrés laissaient tous les Français sous la main de la police : ainsi, ceux qui voulaient la liberté et le maintien des lois contre les émigrés, deman-

Digitized by Google

sement de la religion catholique en France, que la constitution n'avait pas même été jusqu'à prévoir possible.

Eh bien! M. Necker, vous qui faites à Bonaparte l'honneur de l'appeler l'homme nécessaire, vous qui parlez de tout, et gardez un si étonnant silence sur le rétablissement de notre religion et la radiation des émigrés, croyez-vous que si ces deux objets avaient été mis en discussion lors de la formation de notre constitution, ils auraient passé? Non, sans doute, puisque le contraire y fut positivement inséré. Pourquoi donc ne concluez-vous pas de deux faits aussi importants : 1.° Que notre constitution fut le produit nécessaire de circonstances qui ne permettaient pas de tout dire, parce qu'il fallait tout concilier, et que le silence est un grand conciliateur; 2.° que notre constitution qui n'a pas empêché deux pareils résultats, n'offrira de même aucun obstacle à d'autres résultats qui se trouveront aussi conformes à l'intérêt de la France, aussi en rapport avec l'opinion publique. Mais vous n'avez vu que ce qui est sur le papier, vous ne croyez qu'à ce qui est sur le papier, et en cela vous ressemblez à tous vos confrères les faiseurs de constitution. Ils s'imaginent sans cesse qu'on institue un peuple comme un ordre de religieux.

Je vais vous attaquer plus vivement, et je me servirai d'un argument qui a étonné plus d'un anglais. Vous êtes leur admirateur; vous parler d'eux, c'est fixer votre attention.

En Angleterre, on m'a dit souvent ainsi que vous l'imprimez : « Vos corps délibérants ont des droits sur

daient l'impossible. C'est parce qu'il n'y aura plus d'émigrés que nous serons débarrassés quelque jour de la nécessité des cartes civiques, des passe-ports pour l'intérieur, et autres formalités qui gênent la liberté de tous les moments, la première de toutes.

Digitized by Google

« le papier et pas de moyens réels de résistance ; « vous en riez (il est vrai que je riais), vous aimez « donc le despotisme ? »

Pas du tout, répondais-je ; mais, nous autres Français, nous sommes partisans du gouvernement d'un seul, parce que nous n'avons connu toute l'horreur du despotisme que sous le gouvernement de plusieurs. Le pouvoir réuni ne nous fait pas peur ; brisé, il nous épouvante ; l'opinion, si puissante dans notre patrie, ne sait plus alors contre qui se diriger. Vous parlez de nos corps délibérants. Qu'est-il arrivé depuis le 18 brumaire ? Laissons les articles de constitution imprimées, et voyons les faits.

Qui a le premier proposé des adoucissements aux lois révolutionnaires ? Le gouvernement. Où a-t-il trouvé des obstacles ou de la mauvaise grâce ? Dans les corps délibérants. Si, lorsque le gouvernement proposa d'améliorer le sort de quelques proscrits, le tribunat, au lieu de faire entendre une opposition toute révolutionnaire, eût mis en délibération d'adoucir le sort de tous, comme le gouvernement l'a fait depuis, nous eussions été partisans du tribunat comme nous le sommes du gouvernement. Au contraire, nous avons toujours vu, là, une main qui pouvait nous sortir de la révolution ; ici, une autre main qui voulait nous y retenir ; nous avons tendu la nôtre à celle qui promettait de nous aider. A son tour, le gouvernement a fait de même ; il a vu les corps délibérants toujours prêts à s'opposer à ce que voulait l'intérêt de la nation, il a été en avant *seul avec la nation*, et l'alliance s'est conclue *sans l'intervention des corps intermédiaires*. Est-ce-là aimer le despotisme ? Est-ce notre faute à nous si nos corps délibérants ne savent pas que, pour eux, *délibérer* c'est s'allier à l'opinion nationale. Voilà le vrai pouvoir que leur avait donné la constitution ;

Digitized by Google

ils n'ont vu que ce qui était imprimé; ils se sont amusés à batailler en faveur de la révolution, au lieu de s'assurer l'avenir; le gouvernement s'y est jeté. Crierons-nous au despotisme, parce que nous sommes mieux que nos corps délibérants voulaient que nous ne fussions?

Je viens de répondre à M. Necker. Quand il y a des droits sur le papier, il y a tout ce qu'il faut pour un corps dont le premier devoir est de s'allier à l'opinion publique; car, pour que les droits soient reconnus violés, il faut que l'opinion soit reconnue être mécontente, et, de l'aveu de M. Necker lui-même, il y a accord entre le gouvernement et l'opinion.

Mais n'est-ce pas trop s'arrêter sur un ouvrage jugé par cela même, qu'il offre deux constitutions à un peuple qui n'en demande à personne, et auquel, pour son malheur, on en a plus données qu'il n'en a jamais desirées.

F.....

ANNONCES.

Manuel du Muséum français, avec une description analytique et raisonnée de chaque tableau, figure au trait par une gravure à l'eau-forte, tous classés par *Ecoles* et par *Œuvres* des grands artistes; par *F. E. T. M. D. L. J. N.* Format in-8°. — Première livraison, *Œuvre du Poussin*, avec 19 gravures. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, quai Voltaire, n.° 2; et à Strasbourg, grand'rue, n.° 15. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port.

Cette première livraison, de l'Ecole française, *Œuvre du Poussin*, sera suivie de la première de l'Ecole italienne, *Œuvre du Dominicain*, et ensuite de la première de l'Ecole flamande, *Œuvre de Rubens*, et ainsi successivement, en réunissant les sujets par *Œuvres*, et en les alternant par *Ecoles*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Rapport fait au premier consul, en sénat, par le ministre des relations extérieures. — Séance du samedi 3 fructidor.

Le traité de Lunéville avait opéré le rétablissement absolu de la paix entre la France et l'Allemagne. Il avait réglé d'une manière expresse et définitive les rapports généraux entre ces deux pays; et la France se trouvant de tout point satisfaite, l'entière exécution du traité n'aurait eu besoin d'aucun règlement ultérieur, s'il n'avait été reconnu juste et formellement stipulé que la cession consentie par l'Empire au profit de la république, serait supportée collectivement par la fédération germanique, en admettant toutefois la distinction de princes laïcs héréditaires et des ecclésiastiques usufruitiers.

Ce principe une fois posé, il paraissait que c'était au corps germanique à s'occuper spontanément, et sans délai, de son application.

Le vœu sincère du gouvernement français, uniquement appliqué aux affaires de l'intérieur, était de n'entrer pour rien dans le règlement des indemnités promises, et il borna son influence à témoigner souvent qu'il était empressé de voir que le traité de Lunéville reçût le complément de son exécution par celle de l'article VII. Mais ces excitations restèrent sans effet, et plus d'une année s'écoula sans qu'on pût s'apercevoir qu'il y eût seulement rien d'entamé pour la répartition des dédommagements.

Le défaut d'exécution d'une des stipulations capitales du traite de Lunéville, laissait l'Allemagne entière dans un état d'incertitude qui devenait chaque jour plus embarrassant, en cela que les prétentions, les intrigues,

Digitized by Google

s'élevaient et se fortifiaient à mesure qu'il y avait plus d'indécision dans les affaires et dans les esprits. L'espèce de dissolution où se trouvait le corps germanique, retardait pour l'Europe entière, les avantages de la paix, et il pouvait, à quelques égards, compromettre la tranquillité générale. Le gouvernement de la république n'eut pas seul le sentiment de ce danger; et tandis qu'il recevait de toute part les réclamations des parties intéressées à la répartition des dédommagéments, la cour de Russie témoigna combien il lui paraissait urgent que les affaires d'Allemagne fussent réglées. L'empereur Alexandre, à son avénement au trône, sentit le noble desir de contribuer au maintien de la paix rétablie; et un concert intime, une association franche et complète des vues les plus généreuses s'étant promptement formé entre le premier consul et l'empereur, il fut reconnu par eux que la pacification du continent ne pouvait être solidement garantie qu'autant que le traité de Lunéville aurait reçu sa complète exécution, et que cette exécution ne pouvait plus être procurée que par l'initiative et l'influence de deux puissances parfaitement désintéressées, dont la médiation prépondérante écarterait tous les obstacles élevés depuis dix-huit mois contre la répartition définitive des indemnités.

Ce fut donc uniquement pour mettre le sceau à la pacification de l'Europe, et pour en garantir la stabilité, que le premier consul et S. M. l'empereur de Russie se déterminèrent, d'un commun accord, à intervenir dans les affaires d'Allemagne, pour effectuer, par leur médiation, ce qu'on aurait vainement attendu des délibérations intérieures du corps germanique.

Ce premier point étant convenu, une discussion fut ouverte et suivie entre les deux cabinets, pour l'examen des voies et moyens qui devaient conduire au résultat desiré. Il fut arrêté qu'un plan général d'indemnisation serait présenté à la diète, et ce fut dans la rédaction de ce plan qu'on porta des deux parts le soin le plus scrupuleux à compenser toutes les pertes, à satisfaire tous les intérêts, et à concilier sans cesse les réclamations de la justice avec les convenances de la politique.

Il ne suffisait pas, en effet, de déterminer rigoureusement la valeur des pertes éprouvées, et d'y propor-

Digitized by Google

tionner les compensations; les résultats de la guerre ayant altéré l'équilibre intérieur de l'Allemagne, il fallait s'appliquer à le rétablir. L'introduction de princes nouveaux dans le système germanique, exigeait des combinaisons nouvelles. La valeur réelle des dédommagements ne devait plus seulement résulter de leur étendue, mais souvent de leur position; et les avantages que pouvaient procurer à quelques puissances la concentration de leurs anciens et nouveaux domaines, étaient eux-mêmes d'une considération importante, et qui devait être observée.

Les deux gouvernements s'appliquèrent donc à examiner avec un soin scrupuleux la question des indemnités sous tous ses rapports. Ils sentirent que si la politique exigeait la complète satisfaction des maisons principales, il n'était pas d'une justice moins rigoureuse de procurer aux Etats du second et du troisième ordre, le dédommagement de leurs pertes; et le premier consul mit un empressement particulier à soutenir des droits qui auraient pu trouver moins d'appui au milieu des intéressés.

Le concert parfait qui s'était formé entre la France et la Russie, résultat heureux des rapports directs que le premier consul avait aimé à entretenir avec S. M. l'empereur de Russie, ayant présidé à toutes les discussions, on fut bientôt d'accord sur tous les points, et un plan général d'indemnisation arrêté à Paris entre les plénipotentiaires respectifs, reçut l'approbation du premier consul et celle de l'empereur.

Il a été convenu que ce plan serait présenté à la diète de l'Empire, sous la forme d'une déclaration qui serait faite simultanément par des ministres extraordinaires nommés à cet effet. De la part du premier consul, c'est le citoyen Laforest, ministre de la république près l'électeur palatin de Bavière, qui a eu ordre de se rendre à Ratisbonne; de la part de l'empereur de Russie, c'est pareillement le baron de Buhler, son ministre à Munich.

Cette déclaration doit avoir été présentée ces jours derniers, et la lecture que le premier consul en a ordonné qui lui en fût faite en sénat, va faire connaître les principes qui ont dirigé les deux gouvernements, et le soin qu'ils ont mis à en ménager l'application.

Digitized by Google

En effet, si on examine le plan proposé, on verra que dans l'exécution d'un système qui a pour but principal de consolider la paix de l'Europe, on s'est surtout appliqué à diminuer les chances de guerre. C'est pourquoi on a pris soin d'éviter tout contact de territoire entre les deux puissances qui ont le plus souvent ensanglanté l'Europe par leurs querelles, et qui, réconciliées de bonne-foi, ne peuvent avoir aujourd'hui un desir plus vif que celui d'éloigner toutes les occasions de mésintelligence qui naissent du voisinage, et qui, entre ces Etats rivaux, ne sont jamais sans péril.

Ce même principe adopté, non dans toute sa rigueur, mais autant que les circonstances ont pu le permettre, a décidé à placer aussi les indemnités de la Prusse hors de contact avec la France et la Batavie.

De cet arrangement, l'Autriche aura retiré l'immense avantage de voir toutes ses possessions concentrées.

La maison palatine aura pareillement reçu une organisation plus forte et plus avantageuse pour la défense.

Et la Prusse continuera à former dans le système germanique, la base essentielle d'un contre-poids nécessaire.

Le règlement des indemnités secondaires a aussi été proposé d'après des convenances générales et particulières, et on n'a rien négligé pour les établir dans une juste proportion des pertes reconnues. Il pourra cependant paraître que la maison de Bade a été plus avantagée que les autres; mais il a été jugé nécessaire de fortifier le cercle de Souabe, qui se trouve intermédiaire entre la France et les grands Etats germaniques, et le premier consul s'est applaudi que, dans cette circonstance, la politique fût parfaitement d'accord avec la disposition du gouvernement français, qui ne pouvait voir qu'avec plaisir une augmentation de puissance accordée à un prince dont les vertus avaient obtenu depuis longtemps l'estime de l'Europe, dont les alliances avaient si honorablement distingué la famille, et dont la conduite, pendant tout le cours de la guerre, a mérité particulièrement la bienveillance de la république.

C'est aussi avec une véritable satisfaction que la France et la Russie, obligées de prendre la sécularisation pour base des dédommagements, ont reconnu la possibilité

Digitized by Google

de conserver en Empire un électeur ecclésiastique, et qu'ils ont proposé de lui assigner un sort convenable en lui laissant le titre et les fonctions d'archi-chancelier.

On a dû présenter encore à la diète de l'Empire quelques considérations générales qui doivent servir de base aux règlements intérieurs qu'exigera la nouvelle organisation du corps germanique; et le premier consul et S. M. l'empereur de Russie peuvent, sans doute, se rendre le témoignage qu'uniquement animés du desir de consolider la paix en Europe, et n'étant mus par aucun intérêt personnel, il n'a rien été négligé de leur part pour présenter à la diète de l'Empire un plan d'indemnisation tel, qu'il a paru impossible d'en rédiger un dont les bases et les développements fussent plus conformes à l'esprit et au texte du traité de Lunéville, plus analogues aux convenances politiques de l'Europe, plus favorables au maintien de la paix.

Les deux gouvernements de France et de Russie ont la persuasion que le temps qu'ils ont marqué doit suffire pour la décision des intérêts germaniques, et ils trouveront dans la longue prospérité qui en résultera pour l'Allemagne, une douce et honorable récompense des efforts qu'ils auront faits pour la lui procurer.

Signé, CH. MAUR. TALLEYRAND.

DÉCLARATION.

Le premier consul de la république française, animé du desir de contribuer à consolider le repos et la tranquillité de l'Empire germanique; aucun moyen ne lui a paru plus propre à obtenir cet effet de sa sollicitude, que celui de fixer par un plan d'indemnité approprié, autant que les circonstances ont pu le permettre, aux convenances respectives, un arrangement propre à produire cet effet salutaire; et un concert de vues s'étant établi à cet égard entre le premier consul de la république française et S. M. I. de toutes les Russies, il a autorisé le ministre des relations extérieures à se concerter avec le ministre plénipotentiaire de S. M. I. de Russie, sur les moyens les plus propres à appliquer les principes adoptés pour ces dédomma-

Digitized by Google

gements aux différentes demandes des parties intéressées. Le résultat de ce travail ayant obtenu son approbation, il a ordonné au soussigné de le porter à la connoissance de la diète de l'Empire par la présente déclaration, démarche à laquelle le premier consul de la république françoise, aussi bien que sa S. M. I., se sont déterminés par les considérations suivantes :

L'article VII du traité de Lunéville, ayant stipulé que les princes héréditaires dont les possessions se trouvoient comprises dans la cession faite à la république françoise, des pays situés à la gauche du Rhin, seroient indemnisés, il a été reconnu que, conformément à ce qui avoit été précédemment décidé au congrès de Rastadt, cette indemnisation devoit s'opérer par voie de sécularisation; mais quoique parfaitement d'accord sur la base du dédommagement, les états intéressés sont demeurés si opposés de vues sur la distribution, qu'il a paru jusqu'ici impossible de procéder à l'exécution de l'article précité du traité de Lunéville.

Et quoique la diète de l'empire ait nommé une commission spéciale chargée de s'occuper de cette importante matiere, on voit assez par les retards qu'éprouve sa réunion, combien l'opposition des intérêts, la jalousie des prétentions mettent d'obstacles à ce que le règlement des indemnités en Empire, dérive de l'action spontanée du corps germanique.

C'est ce qui a fait penser au premier consul de la république française et à S. M. l'empereur de Russie, qu'il convenait à deux puissances parfaitement désintéressées de présenter leur médiation, et d'offrir aux délibérations de la diète impériale un plan général d'indemnisation, rédigé d'après les calculs de la plus rigoureuse impartialité, et dans lequel on serait appliqué, tant à compenser les pertes reconnues qu'à conserver entre les maisons principales en Allemagne, l'équilibre qui subsistait avant la guerre.

En conséquence, après avoir examiné avec la plus scrupuleuse attention tous les mémoires, tant en évaluation de pertes qu'en demande d'indemnités, présentés par les parties intéressées, on est demeuré d'accord de proposer que les dédommagements soient répartis de la manière qui suit :

Digitized by Google

A l'archiduc grand-duc : pour la Toscane et dépendances, l'archevêché de Salzbourg, la prévôté de Bertolsgaden, l'évêché de Trente, l'évêché de Brixen, la partie de l'évêché de Passau, située au-delà de l'Iltz et de l'Inn du côté de l'Autriche, à l'exception des faubourgs de Passau avec un rayon de 500 toises; les abbayes, chapitres et couvents situés dans les diocèses sus-mentionnés.

Les principautés ci-dessus seront tenues par l'archiduc aux conditions, engagements et rapports fondés sur les traités existants : lesdites principautés seront retirées du cercle de Bavière, et incorporées au cercle d'Autriche, et leurs juridictions ecclésiastiques, tant métropolitaines que diocésaines, seront pareillement séparées par les limites des deux cercles : Muhldorf sera uni à la Bavière, et son équivalent en revenu sera pris sur ceux de Freisingen.

Au ci-devant duc de Modène : pour le Modénois et dépendances; le Brisgau et l'Ortenau.

A l'électeur palatin de Bavière : pour le duché de Deux-Ponts, le duché de Juliers, le Palatinat du Rhin, le marquisat de Bergopzoom, la seigneurie de Ravenstein et autres situées dans la Belgique et en Alsace; les évêchés de Passau, à la réserve de la part de l'archiduc, de Wurzbourg, sous les réserves ci-après : de Bamberg, d'Auhstedt, de Freisingen et d'Ausbourg, la prévôté de Kempten, les villes impériales de Rothenbourg, Weissinbourg, Windsheim, Sweinfort, Gochsheim, Sennefeld, Allthausen, Kempten, Kaulbeuren, Memmingen, Dinkelsbuhl, Nordlingen, Ulm, Ropfingen, Buchorn, Wacgen, Leutkirch, Ravensbourg et Alchshausen; les abbayes de Saint-Ulric, Irsee, Weugen, Socflingen, Elchingen, Ursberg, Rochenbourg, Weltenhausen, Ottobeuren et Kaisersheim.

Au roi de Prusse : pour les duchés de Clèves (à la gauche du Rhin) et de Gueldre, la principauté de Mœrs, les enclaves de Sevenaer. Huissen et Mahlbourg, et les péages du Rhin et de la Meuse; l'évêché de Hildesheim et celui de Paderborn, le territoire d'Erfort et Untergleichen, l'Eichtfeld et partie mayençaise de Tréfort, la partie de l'évêché de Munster,

Digitized by Google

située à la droite d'une ligne tirée d'Olphen par Munster sur Tekelenbourg, les deux villes d'Olphen et de Munster y comprises, ainsi que la rive droite de l'Embs jusqu'à Lingen, les villes impériales de Muhlhausen, Northausen et Goslar; les abbayes de Herforden, Quedlinbourg, Etlen, Essen et Werden.

Aux princes de Nassau; savoir, Nassau-Usingen: pour la principauté de Sambruck, les deux tiers du comté de Saarwerden, la seigneurie d'Ottweiler, et celle de Lahr dans l'Ortenau; les restes de l'électorat de Mayence à la droite du Mein (à la réserve du grand bailliage d'Aschaffenbourg), et ceux entre le Mein, le pays de Darmstadt et le comté d'Erbach; Laub et les restes de l'électorat de Cologne, proprement dit (à la réserve du comté d'Altwield) les couvents de Seligenstadt et Bleidenstadt, le comté de Sayn-Altenkirchen, après la mort du margrave d'Anspach, les villages de Soden et Soultzbach.

Nassau-Weilbour: pour le tiers de Saawerden, et la seigneurie de Kircheim-Polauden; les restes de l'électorat de Trèves, avec l'abbaye d'Amstein et celle de Marienstadt.

Nassau-Dillenbourg: pour indemnité du Stathoudérat, et des domaines en Hollande et en Belgique; les évêchés de Fulde et de Corwey, la ville de Dortmund, les abbayes et chapitres situés dans ces territoires, à la charge par lui de satisfaire aux prétentions subsistantes et précédemment reconnues par la France sur quelques successions réunies au Majorat de Nassau-Dillenbourg pendant le cours du siécle dernier; l'abbaye de Weingarten, et celles de Kappel au comté de la Lippe, de Kappenberg au pays de Munster et de Ditkirchen.

Au margrave de Baden: pour sa part au comté de Sponheim, et les terres et seigneuries dans le Luxembourg, l'Alsace, etc.; l'évêché de Constance, les restes des évêchés de Spire, Bâle et Strasbourg, les bailliages palatins de Ladenbourg, Bretten et Heidelberg, avec les villes de Heidelberg et Manheim, la seigneurie de Lahr, lorsque le prince de Nassau sera mis en possession du comté d'Alten-Kirchen; les restes du comté de Lichtenberg, à la droite du Rhin, les villes im-

Digitized by Google

périales d'Offenbourg, Zell, Hamersbach, Gengenbach, Uberlingen, Biberach, Pfulendorf et Wempfen; les abbayes de Schwarzach, Frauenalb, Allen-Heiligen, Lichtenthal, Gengenbach, Ettenheim-Munster, Petershaussen et Salmanweiler.

Au duc de Würtemberg : pour la principauté de Montbéliard et ses possessions en Alsace et Franche-Comté; la prévôté d'Elewangen, l'abbaye de Zwifalten; les villes impériales de Weil, Reutlingen, Eslingen, Rothweil, Gimgen, Aulen-Hall, Gméindt et Hailbronn.

Au landgrave de Hesse-Cassel : pour Saint-Goar et Rhimfels, et au moyen qu'il sera chargé de l'indemnité de Hesse-Rothenbourg; les enclaves mayençais d'Amenebourg et Fritzlar avec leurs dépendances et le village de Holzhausen.

Au landgrave de Hesse-Darmstadt : pour la totalité du comté de Lichtenberg et dépendances; les bailliages palatins de Lindenfels et Olzberg, et les restes du bailliage d'Oppenheim, le duché de Westphalie, à la réserve de l'indemnité du prince de Witgenstein, les bailliages mayençais de Gernsheim, Bunsheim, Hoppenheim, les restes de l'évêché de Worms, la ville de Friedberg.

Au prince de Hohenlohe-Bartenstein, au comté de Loewenhaupl, aux héritiers du baron de Diétrich : pour les parties allodiales du comté de Lichtenberg; savoir, à Hohenlohe, pour Oberbronn, le bailliage de Yaxtberg, et les portions de Mayence et Würzbourg au bailliage de Kunfelshau. Aux autres : pour Rauschenbourg, Niderbronn, Reichsofen, etc., l'abbaye de Botten-Munster. Au même comte de Loewenhaupl, et au comte de Hillesheim, pour Retpoltz-Kirchen, l'abbaye de Heilig-Kreuzthal.

Aux princes et comtes de Loewanstein : pour le comté de Wirmbourg, seigneuries de Scharfenech et autres terres dans les pays réunis à la France; la part de Wurtzbourg aux comtes de Rhineck et de Wertheim, à la droite du Mein, l'abbaye de Bronnbach.

Au prince de Linange : les bailliages mayençais de Mittenberg, Amorbach, Bischofsheim, Konigshofen, Krautheim et toutes les parties de Mayence comprises entre le Mayn, la Tauber, le Necker et le comté

Digitized by Google

d'Erbach, les parcelles de Wurtzbourg à la gauche de la Tauber, les bailliages palatins de Boxberg et Motbach, l'abbaye d'Amorbach et la prévôté de Combourg, avec supériorité territoriale.

Au comte de Linange - Guntersblum : le bailliage mayençais ou Kellerey de Billigheim.

Au comte de Linange - Heidesheim : le bailliage mayençais ou Kellerez de Neydnan.

Aux comtes de Linange - Westerbourg, branche aînée : le couvent de Schouthal sur la Yaxte avec supériorité territoriale ; branche cadette : la prévôté de Wimpfen.

Aux princes de Salm-Salm et de Salm-Kirbourg, aux rhingraves, aux princes et comtes de Salm-Reifersheid : les restes du haut-évêché de Munster.

Au prince de Wied - Runkel : pour le comté de Créange, le comté d'Altwied, à la réserve des bailliages de Linz et d'Unkel.

Au duc d'Aremberg, au comte de la Marck, au prince de Ligne : pour la principauté d'Aremberg, les comtés de Saffenberg, Schleyden et Fagnolles; le comté de Ruklinghausen, avec le bailliage de Dulmen au pays de Munster.

Aux prince et comtes de Solms : pour Rohrbach, Hirchsfeld : les couvents d'Ansbourg et d'Ilbenstadt.

Au prince de Wilgenstein : pour Neumayen, etc., l'abbaye de Graffschafft, le district de Zuschenau et la forêt de Hellenbergerstreit au duché de Westphalie.

Au comte de Wartemberg : pour Wartemberg la Kellerey de Nenke-Steinack : celle d'Erenberg, et la ferme de Wimpfen dépendante de Worms et de Spire.

Au prince de Stolberg : pour le comté de Rochefort ; les couvents d'Engelthal et Rokenberg.

Au prince d'Isenbourg : la part du chapitre de Jacobsberg au village de Geinsheim.

Au prince de la Tour-Taxis : pour indemnités du evenu des postes impériales dans les provinces cédées et domaines dans la Belgique ; l'abbaye de Buchans avec la ville, celles de Marchtal et de Nernheim, le bailliage d'Ostrach, dépendant de Salmansweiler.

Au comte de Sickingen : pour le comté de Land-

Digitized by Google

sthul, etc.; les abbayes d'Ochsenhausen et de Munchroch.

Au comte de la Leyen : pour Bliescastel, etc.; les abbayes de Schoussenried, Goutenzell, Heybach, Baindt et Bouxheim.

Au prince de Brezenheim : l'abbaye de Lindau avec la ville.

A la comtesse de Colloredo : pour Dachsthal; l'abbaye de Sainte-Croix de Donawerh.

A la comtesse de Stenberg : pour Mandersheid-Blankenheim; les abbayes de Weissenau et Isny, avec la ville.

Au prince de Dietrichstein : pour la seigneurie de de Trasp, qui sera abandonnée aux Grisons, la seigneurie Neu-Ravensbourg.

Aux comtes de Westphalie, de Bassenheim : pour Oslbruck : de Sinzendorf : pour Rhineck; de Schaesberg : pour Kerpen; d'Ostein : pour Millendonck; de Quadt : pour Wickerade; de Plettenberg : pour Wittem; de Metternich : pour Winnebourg, etc.; d'Aspremont; pour Reckeim : de Torring : pour Gronsfeld, de Nesselrode : pour Wilri, etc.; le bas évêché de Munster.

Au grand-prieur de Malte : pour les commanderies à la gauche du Rhin; l'abbaye de Saint-Blaise, avec le comté de Bendorf et dépendances; les abbayes de Saint-Trupert, de Schuttern, de Saint-Pierre, et de Tennenbach.

Le premier consul de la République française et sa majesté l'empereur de Russie, après avoir proposé de régler ainsi les indemnités exigibles des princes héréditaires, ont reconnu qu'il était à la fois possible et convenable de conserver dans le premier collége de l'Empire un électeur ecclésiastique.

Ils proposent en conséquence :

Que l'archi-chancelier de l'Empire soit transféré au siége de Ratisbonne avec les abbayes de Saint-Emeran, Ober-Munster et Neider-Munster, conservant de ses anciennes possessions, le grand bailliage d'Aschaffenbourg à la droite du Mayn, et qu'il y soit réuni d'ailleurs un nombre suffisant d'abbayes médiates

Digitized by Google

pour, avec les terres ci-dessus, lui parfaire un revenu annuel d'un million de florins.

Et comme le meilleur moyen de consolider le corps germanique, c'est de faire entrer au premier collége les princes les plus influants de l'Empire, on propose que le titre électoral soit accordé au margrave de Bade, au duc de Wirtemberg et au landgrave de Hesse-Cassel.

De plus, comme le roi d'Angleterre, en sa qualité d'électeur d'Hanovre, a élevé des prétentions sur Hildesheim, Corwey et Hoexter, et qu'il serait intéressant qu'il se désistât de ses prétentions, on propose que l'évêché d'Osnabruck, qui appartient déja par alternat à la maison électorale de Brunswick, lui soit dévolu à perpétuité, sous les conditions suivantes :

Premièrement, que le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, renoncera à tous ses droits et prétentions sur Hildesheim, Corwey et Hoexter.

Deuxièmement, qu'il fera pareillement abandon aux villes de Hambourg et de Brême des droits et propriétés qu'il exerce et possède dans lesdites villes et dans l'étendue de leur territoire.

Troisièmement, qu'il cédera le bailliage de Wildshausen au duc d'Oldenbourg; et ses droits à la succession éventuelle du comté de Sayn Altenkinhen au prince de Nassau-Usingen.

Moyennant la cessation du bailliage de Wildshausen au duc d'Oldenbourg, et la sécularisation qui sera faite à son profit de l'évêché du grand chapitre de Lubeck, le péage d'Elsflut demeurera supprimé, sans pouvoir être rétabli sous aucun prétexte ou dénomination quelconque, et les droits et propriétés desdits évêché et chapitre dans la ville de Lubeck, seront réunis au domaine de ladite ville.

Les propositions faites par le soussigné, par rapport au règlement des indemnités, le conduisent à énoncer ici plusieurs considérations générales qu'il juge de nature à devoir fixer l'attention de la diète, et sur lesquelles il ne pourra manquer d'être pris des décisions convenables. Il lui parait donc :

Premièrement, que les biens ecclésiastiques des grands chapitres et de leurs dignitaires devront être incorporés au domaine des évêques, et passer avec

Digitized by Google

les évêchés aux princes auxquels ceux-ci seront assignés.

Deuxièmement, que les biens des chapitres, abbayes, couvents, tant d'hommes que de femmes, tant médiats qu'immédiats, dont il n'a pas été formellement fait emploi dans la présente proposition, seront appliqués au complément de l'indemnité des Etats et membres héréditaires de l'Empire, s'il est reconnu qu'il n'y a pas été suffisamment pourvu par les assignations ci-dessus, et sauf la souveraineté qui demeurera toujours aux princes territoriaux; à la dotation des nouvelles églises cathédrales qui seront ou conservées ou établies tant pour l'entretien des évêques que de leurs chapitres et autres frais de cultes; aux pensions viagères et alimentaires du clergé supprimé.

Troisièmement, que les biens et les revenus appartenants aux hôpitaux, fabriques, universités, colléges et autres fondations pieuses, comme aussi ceux des communes de l'une des deux rives du Rhin, situées sur l'autre rive, devront en demeurer distraits, et mis à la disposition des gouvernements respectifs.

Quatrièmement, que les terres et propriétés assignées aux états d'Empire, en remplacement de leurs possessions à la rive gauche du Rhin, demeureront spécialement affectées au payement des dettes desdits princes, tant des personnelles que de celles provenant de leurs anciennes possessions.

Cinquièmement, que tous les péages du Rhin perçus soit à la droite, soit à la gauche du fleuve, devront être supprimés sans pouvoir être rétablis, sous quelque dénomination que ce soit, sauf les droits de douane.

Sixièmement, que tous les fiefs relevant des cours féodales, établis ci-devant à la rive gauche du Rhin, et situés à la rive droite, releveront désormais directement de l'empereur et de l'Empire.

Septièmement, que les princes de Nassau-Usingen, Nassau-Weilbourg, Salm-Salm, Salm-Kirbourg, Linange, Aremberg, seront maintenus ou introduits au collége des princes, chacun avec vote viril affecté aux possessions qu'ils recevront en indemnité de leurs anciennes terres immédiates; que les votes des comtes immédiats d'Empire seront pareillement transférés sur

Digitized by Google

les terres qu'ils recevront en dédommagement; et que les votes ecclésiastiques seront exercés par les princes et comtes qui, par l'effet du traité de Lunéville, se trouveront en possession des chefs-lieux.

Huitièmement, que le collége des villes devra demeurer composé des villes libres et impériales de Lubeck, Hambourg, Brême, Wetzlar, Francfort, Nuremberg, Augsbourg et Ratisbonne; et qu'il devra être avisé aux moyens de pourvoir à ce que dans les guerres futures où l'Empire pourrait intervenir, lesdites villes, ne seront tenues d'y prendre aucune part, et que leur neutralité soit assurée par l'Empire, autant qu'elle serait reconnue par les autres puissances belligérantes.

Neuvièmement, que la sécularisation des couvents de femmes récluses, ne devra s'effectuer que du consentement de l'évêque diocésain; mais que les couvents d'hommes seront à la disposition des princes territoriaux qui pourront les supprimer ou les conserver à leur gré.

Tel est l'ensemble des arrangements et des considérations que le soussigné a eu ordre de présenter à la diète impériale, et sur lesquels il croit devoir appeler ses plus promptes et ses plus sérieuses délibérations, en lui exprimant, au nom de son gouvernement, que l'intérêt de l'Allemagne, la consolidation de la paix et la tranquillité générale de l'Europe, exigent que tout ce qui concerne le règlement des indemnités germaniques, soit terminé dans l'espace de deux mois.

Paris, thermidor an 10.

Signé, CH. MAU. TALLEYRAND.

Digitized by Google

SUR LA DÉCLARATION

PRÉSENTÉE A LA DIÈTE DE RATISBONNE.

Lorsque le traité de Lunéville fut connu, on prévit que l'article VII serait l'objet de très-longues négociations. En supposant l'Empire abandonné à lui-même pour la nouvelle distribution de territoire que cet article rendait nécessaire, les plus habiles n'auraient su dire quant et comment ce travail serait fini. Les lenteurs qu'on a éprouvées depuis dix-huit mois, ont donc été conformes à l'attente générale, et n'étaient au reste qu'une nouvelle représentation des lenteurs d'autrefois. Divisée par les intérêts opposés de ses membres, la confédération germanique eut toujours besoin de puissances médiatrices. La France, quoique puissance intéressée, interposa souvent sa médiation avec sagesse et avec gloire : Le traité de Westphalie en est un monument éclatant. Celui qui va lui succéder ne sera ni moins sage, ni moins glorieux. Lorsque les formes, dont on est en ce moment occupé à Ratisbonne, seront accomplies, lorsque la diète aura mis le sceau de l'acceptation au plan qu'on vient de lire, il sera intéressant de comparer le traité actuel à celui de Westphalie, et les circonstances de l'une avec celles de l'autre. Dès aujourd'hui, et à la simple lecture de la déclaration faite par la France et la Russie, on saisit non-seulement les motifs qu'a si bien exposés le ministre des relations extérieures; mais encore les avantages du beau rôle qu'ont rempli les deux puissances. On remarque, dans le rapport du ministre, cette simplicité de ton qui convient aux grandes choses. Un travail qui

Digitized by Google

couronne si heureusement les travaux de Lunéville et d'Amiens, n'a pas besoin de la pompe des mots pour se faire apprécier; il se recommande assez par lui-même.

A Munster et à Osnabruc, la France régla les destinées de l'Allemagne avec une puissance, qui depuis a perdu la haute influence que lui avaient acquise les armes de Gustave Adolphe : aujourd'hui la France règle les affaires germaniques avec une puissance, alors presque inconnue, mais qui, depuis longtemps, s'est placée au premier rang. Ainsi les Empires s'élèvent ou s'abaissent; la France reste toujours. L'histoire est toute pleine de souvenirs glorieux pour elle, et, depuis Brennus jusqu'à Bonaparte, le même peuple se montre, aux grandes époques, avec une force et un éclat sur lesquels le temps paraît sans pouvoir.

La Russie appelée, il y a quatre ans, par l'Autriche, en Allemagne, pour combattre la France, et aujourd'hui présentant avec la France le plan qui abaisse en Allemagne la puissance de l'Autriche, offre un grand sujet de méditation aux observateurs, et une grande leçon aux cabinets.

La Russie, ayant fait la guerre avec une loyauté incontestable, consommant aujourd'hui la paix avec un désintéressement sans exemple, et démontrant par là qu'elle cherche en tout l'ordre, le repos, le bien commun; la Russie, dis-je, se place dans la plus belle position où puisse se mettre un grand état; dans celle qui appelle une confiance et un respect universels.

La Russie, en se tenant liée à la France, peut maintenir la paix générale, peut perpétuer la tranquillité de l'Europe. Ainsi unis, les deux pays forment, s'il est permis de le dire, un étau politique où peuvent être contenues toutes les autres puissances.

La Russie a prouvé, contre l'opinion, ou plutôt contre

Digitized by Google

les prétentions de nos ennemis, qu'elle trouve son intérêt à entretenir, à fortifier même les rapports qui furent rétablis par Paul I.er, au grand scandale de l'Angleterre et de ses amis. Lorsque ce souverain se rapprocha de la France, ils voulurent en trouver la raison dans l'inconstance de ses inclinations, et dans son goût pour des plans gigantesques; c'était par son caractère qu'ils expliquaient toutes ses démarches. Lorsqu'il mourut, ils annoncèrent que son successeur se détacherait de nous. Ils n'auraient pas toléré l'idée qu'Alexandre pût entrer, comme Paul, dans les vues de notre gouvernement; et voilà qu'après deux ans de règne, il les partage à la face de l'Europe pour les objets qui intéressent le plus son repos. Lorsque deux souverains, opposés de caractère et d'inclinations, mais voulant tous les deux le bien de leur pays, s'accordent ainsi sur leur conduite politique, elle doit être conforme à ses intérêts.

Cette persévérance de la France et de la Russie à rester unies pour assurer la tranquillité générale, honore les deux gouvernements. Elle montre l'idée qu'on a en Europe de la France et de son premier magistrat. Quel autre homme, chargé seul des intérêts de trente millions d'hommes, eût pu inspirer la confiance qu'Alexandre I.er a mise dans le premier consul. L'histoire attestera qu'elle s'est établie, moins sur les rapports des deux cabinets, que sur les relations directes entre les chefs des deux états.

Les Français n'ont qu'à se féliciter d'avoir contribué à augmenter la considération de la Russie. Leur partage est assez beau pour qu'ils n'envient celui d'aucun empire. Protectrice de l'Italie, modératrice en Allemagne, redoutée partout, la France a élevé ses amis, humilié ses ennemis, et établi l'ordre dans un pays que le traité de Lunéville semblait n'avoir

Digitized by Google

affranchi de la guerre extérieure, que pour le livrer à la guerre des sécularisations et des indemnités. La volonté de la France a terminé la guerre intérieure et sourde de tant d'éléments qui se combattaient ; le chaos est débrouillé, et la lumière est faite.

Parmi nos amis et nos ennemis, il s'en trouvera quelques-uns qui, par des dispositions diverses et dans des vues différentes, exagèreront les pertes, ou ce qu'ils appelleront l'abaissement de l'Autriche. Cependant, lors du traité de Lunéville, il fut reconnu que s'il n'y avait pas compensation entière entre les pertes et les acquisitions de l'Autriche, la concentration des forces achevait d'établir la balance. Quant à l'Empire, il était depuis longtemps partagé de fait, et les nouveaux arrangements ne sont pas seulement les effets de la guerre ; ils sont aussi le développement ou la conséquence de toutes les atteintes portées depuis 60 ans au pouvoir impérial. Ils durent d'ailleurs être prévus, ils devinrent forcés, du moment où l'empereur eut admis le principe des sécularisations, et ses pertes sont moins dans la déclaration d'aujourd'hui que dans les antécédents.

Cette déclaration n'en est pas moins le complément de la plus belle œuvre que put faire en politique le gouvernement français : il a réalisé les vœux d'Henri IV et les plans du cardinal de Richelieu. Ces deux grands hommes, d'esprit et surtout de cœur si différent, avaient eu l'un et l'autre le sentiment de ce qui convenait à la France : leurs projets sont accomplis, et elle est vengée de la dégradation où une fausse politique l'avait laissé tomber, en abandonnant la route qu'ils avaient tracée.

Digitized by Google

(N.° LXII). 17 Fructidor an 10.

5. cen

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION, EN VERS FRANÇAIS,

De l'Epître d'Héloïse à Abailard, de Pope *.

Dans ces lieux consacrés aux veilles, aux prières,
Séjour du repentir, retraites solitaires
Où règnent l'innocence et la tranquillité,
De quel trouble, grand Dieu! mon cœur est agité!
Mes vœux irrésolus franchissent cette enceinte,

* Ces vers sont d'un jeune russe, de 18 ans, élève de la maison d'éducation, formée depuis la révolution à Saint-Pétersbourg, par M. l'abbé Nicolle, ancien préfet de Sainte-Barbe, et basée, autant que le comportaient les circonstances, sur les principes qui distinguaient cette communauté célèbre des autres institutions de l'Université de Paris. Les Russes sont aujourd'hui ceux de tous les étrangers qui cultivent la littérature française avec le plus de succès, et les amateurs des beaux vers nous sauront gré de leur en offrir cette nouvelle preuve.

Digitized by Google

Du trait qui me blessa je sens encor l'atteinte;
J'aime, j'aime Abailard, et des ruisseaux de pleurs
Coulent sur cet écrit qui m'apprend ses malheurs.
Nom chéri de l'époux qu'on arrache à ma flamme,
Demeure enseveli dans le fond de mon ame;
Ma main! ne l'écris pas; mais je le vois tracé,
Par mes larmes du moins, ah! qu'il soit effacé.
C'est un effort trop grand que le ciel me demande,
Et ma main obéit lorsque mon cœur commande.
Prisons où l'infortune invoque l'avenir,
Où gémit l'innocence en proie au repentir,
Images de nos saints, dont les froides reliques
Dorment sous les parvis de ces sombres portiques,
Et vous marbres sacrés qu'ont usé mes genoux,
Mon cœur n'est pas encore aussi glacé que vous.
Abailard, je le sens, avec Dieu rivalise,
Le ciel réclame en vain tous les vœux d'Héloïse;
Combat trop inégal! inutiles efforts!
Mes prières, mes pleurs, mes jeûnes, mes remords,
Tout est infructueux; et dans ce cœur rebelle
Rien ne peut étouffer une ardeur criminelle.
Ecris-moi: sur tes maux laisse-moi m'affliger;
Le malheur qu'on partage en devient plus léger.
Mes larmes sont à moi; peux-tu me les défendre?
Rien ne peut m'enlever le plaisir d'en répandre;
C'est l'unique douceur qui reste aux malheureux,
Le sort me l'a laissée; es-tu plus rigoureux?
Héloïse, à jamais regrettant ta présence,
Donne à l'amour les pleurs dus à la pénitence;
Rien ne peut un moment suspendre mes ennuis,
Et t'aimer et pleurer est tout ce que je puis.
Dépose tes chagrins dans le sein d'Héloïse;
Faut-il qu'à son épouse Abailard les déguise?
Ton cœur ne doit avoir rien de caché pour moi;
Ton Héloïse a droit de souffrir avec toi.

Digitized by Google

Vous, qu'inventa sans doute une amante captive,
Qu'invoque en rougissant sa tendresse craintive,
Où, libre et sans témoin, s'épanche un jeune cœur,
Et qui, servant l'amour, ménagez la pudeur;
Doux charme des absents; consolants caracteres,
De nos chagrins secrets muets dépositaires,
Vous que j'ai tant de fois arrosé de mes pleurs
Apprenez-moi ses maux, portez lui mes douleurs.
Par le nom d'amitié quand mon ame déçue
S'enivrait sans remords du plaisir de ta vue,
Pouvais-je résister? Tu parus à mes yeux,
Cher amant, je crus voir un habitant des cieux.
Ton front était serein comme un ciel sans nuage;
Tout à mes sens charmés rappelait ton image,
Tout m'offrait Abailard; tu chantais, et ta voix
En célébrant l'amour me rangea sous ses lois.
Brûlant des mêmes feux, par les nœuds d'Hyménée
Tu voulus à ton sort unir ma destinée;
Mais l'amour, de l'hymen fuyant l'austérité,
Dans les liens qu'il forme aime la liberté.
En toi, j'aime toi seul. Un souverain lui-même
Vainement à mes pieds mettrait son diadême;
Héloïse verrait son trône avec dédain;
Un autre aurait ma foi! j'ai refusé ta main.
A de vaines grandeurs ne crois pas que j'aspire,
Non, je règne sur toi, ton cœur est mon empire.

DE WOLF.

ENIGME.

Des humains très souvent, très-rarement du sage,
Ici bas je suis aperçu;
Et ce qui doit, lecteur, t'étonner davantage,
De l'Etre qui voit tout je ne suis jamais vu.

PIRY, *de Laval.*

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Quoique fort mince personnage,
Sous plus d'un sens je puis m'offrir à toi.
D'abord tout écrivain de moi doit faire usage.
Le jour ne peut naître sans moi.
Si de ton corps j'attaque une partie,
Je te fais endurer une vive douleur :
Je vais par fois de compagnie
Avec l'aiguille, avec l'honneur.
Si je viens à perdre mon cœur,
J'occupe un assez grand espace,
Et c'est sur l'eau, mon cher lecteur,
Que pour l'ordinaire on me place.
Quoique j'y sois commun dans mille endroits divers,
Ne vas point toutefois me chercher sur les mers.

Par le même.

CHARADE.

Coupe la queue à mon premier,
Coupe la queue à mon dernier,
Je suis, dans l'Inde, un fruit qui désaltère.
Mon premier répété deux fois,
C'est mon entier qui, dans les bois,
Au mois de mai, devient son propre Homère.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigne est *moustache.*
Le mot du Logogriphe est *émail.*
Le mot de la Charade est *charbon.*

Digitized by Google

Le Captif de Valence, ou les derniers moments de Pie VI; par madame Guénard, *auteur d'Irma et des Mémoires de la princesse de Lamballe. 2 vol. A Paris, chez* Lepetit *jeune, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 203, et rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 28. — An 10.*

Nous avons déja plusieurs histoires de Pie VI; mais elles se ressentent, pour la plupart, de la haine ou des préjugés que les malheurs de l'illustre pontife n'ont pu désarmer, ou bien l'on y desire des particularités et des détails que leurs auteurs n'ont pu se procurer. L'ouvrage, que nous annonçons, ne méritera aucun de ces reproches. L'auteur nous apprend qu'elle habitait une retraite auprès de Paris, où elle s'occupait à relire et à comparer les divers écrits publiés jusqu'alors sur Pie VI.

« Un soir, entraîné par ses réflexions, elle arrive, « par hasard, sur le revers d'une colline, d'où elle « aperçut, dans la vallée, un verger environné de « haie. Au milieu était une chaumière que l'on ne « pouvait distinguer des autres que par son extrême pro- « preté. Je m'avançai, continue l'auteur, jusqu'à la porte « qui était entr'ouverte; un petit chien en sortit et « m'aboya avec l'inquiétude que montrent ceux de son « espèce pour les êtres qu'ils ne connaissent pas. Son « maître parut et le rappela. Quelle fut ma surprise « en reconnaissant, dans un vieillard vénérable, le « marquis de...., que j'avais vu autrefois en France, « où il avait accompagné le nonce cardinal Giraud! »

Digitized by Google

Le marquis de.... avait été aussi l'ami intime de Pie VI, le compagnon de ses malheurs et de ses jeunes années. Il offrit donc à madame Guénard de lui en faire le récit; elle y consent avec reconnaissance. Tous les jours suivants, à une heure convenue, elle vient trouver le vieillard qui l'attend sur un banc de mousse, ombragé par un berceau de lilas, et chaque entretien est un chapitre de l'ouvrage.

Ce début est riant et pastoral, comme on voit. Les deux interlocuteurs étaient bien placés pour s'entretenir des souffrances du vénérable Pie VI; du moins ils en parlaient à leur aise.

Je crois cependant que cette manière d'écrire l'histoire ne plaira pas généralement. On dira que l'intérêt qu'elle doit inspirer est bien indépendant des petits détails champêtres dont madame Guénard a voulu l'orner, et qu'elle aurait pu encore, sans inconvénient, nous laisser ignorer le mariage qui vient à la suite; mais de quel mariage peut-il être question dans cette histoire, demandera-t-on avec surprise? De celui des interlocuteurs eux-mêmes. Le marquis avait laissé le pape à Briançon. Il devait raconter le lendemain sa translation à Valence, sa dernière maladie, sa résignation, sa mort. Avant tout, *il lui vient une idée*, c'est d'offrir sa main à madame Guénard; celle-ci l'accepte, et le récit s'achève après.

Encore une fois, un ouvrage de cette nature pouvait se passer d'un mariage, et il est bien malheureux d'avoir été placer, au milieu d'une scène d'idylle ou de roman, des personnages

Digitized by Google

dont on attend l'histoire. Quoi ! n'y avait-il pas assez d'intérêt, et je dirais même de merveilleux dans ces catastrophes encore récentes, sans recourir à des petites circonstances qui l'affaiblissent, ou à des fictions qui l'altèrent ! Et quel intérêt en particulier n'offrait pas la vie de Pie VI ! Le pontife qui, pendant sa longue carrière, vit se former l'orage auquel il devait se dévouer un jour ; ses derniers malheurs liés à ceux de la France et de l'Europe entière, comme si cette aînée des nations ne pouvait chanceler sans ébranler toutes les autres ; ce voyage à travers l'Italie où il montra tout l'héroïsme de la patience et les vraies grandeurs de l'humiliation ; son entrevue avec le duc de Toscane et le roi de Sardaigne, où il donne et reçoit de si grandes leçons des vicissitudes humaines ; enfin, son séjour en France, le prince de l'église devenu un pauvre voyageur et mourant en apôtre, etc., toutes ces circonstances demandaient des tableaux graves et touchants, et l'on doit reprocher à madame Guénard d'avoir méconnu également son talent et son sujet. Après avoir rempli le devoir rigoureux de la critique, nous nous empresserons de rendre justice aux intentions respectables qui ont dicté cet ouvrage. On retrouve, même dans la plupart des détails, un ton de vérité et de sensibilité qui fait oublier aisément les inconvenances du plan et les incorrections du style : je n'en donnerai qu'un exemple. Pie VI, après avoir erré dans l'Italie, venait d'être accueilli à la cour de l'Infant de Parme. Il y jouissait des consolations dues à ses malheurs et à son caractère, lorsque des commis-

Digitized by Google

saires français lui annoncèrent que ce n'était point encore là le terme de sa course.

« Dès qu'on l'eut forcé de suivre son voyage, il fut « accablé par les fatigues et les incommodités d'une « route si pénible à son âge, dans des montagnes qui « avaient paru longtemps une barrière insurmontable; « mais il fallut bien qu'il les franchît. Je ne peux, sans « frémir encore, me le représenter traversant le mont « Genèvre, porté par des hommes qui, pendant quatre « heures, le tinrent suspendu sur des précipices que « nous *louvoyons* avec inquiétude, malgré la sureté « du pas de nos mules, bien moins alarmés pour nous « que pour Braschi, dont les chevaux aussi blancs « que les neiges qui nous environnaient, étaient agi- « tés par le vent de bise qui soufflait et rendait le « froid insurmontable. Des officiers de hussards pié- « montais, qui accompagnaient notre marche, vou- « laient absolument que le pape acceptât leurs pe- « lisses pour le garantir du froid; il les en remercia « avec la plus tendre affection. Je n'en ai pas besoin, « disait-il avec une résignation et un calme céleste; « je n'ai point froid, je ne souffre pas, je ne crains « rien; la main du Seigneur me préserve sensiblement « au milieu de tant de dangers. Allons, mes enfants, « mes amis, du courage, et mettons en Dieu toute « notre confiance.

« Enfin, nous arrivâmes sur les terres de France; « j'étais près de mon ami, je le vis changer de cou- « leur, et ses yeux se remplirent de larmes. Comme « il s'aperçut que j'étais troublé de l'impression qu'il « éprouvait; c'est un instant de faiblesse, me dit-il; « mais je n'ai pu me défendre en me trouvant en « France de me croire destiné à augmenter le nombre « des victimes dont le sang a rougi les fleuves de ce

Digitized by Google

« pays jadis si florissant. Je cherchai à le rassurer, « quoique, je l'avoue, je ne le fusse pas moi-même; « mais ce qui m'étonna, fut de trouver encore tant « de piété dans ces contrées, où l'on prétendait que « l'on avait renoncé à ce que les philosophes nom- « ment préjugés. »

Ce dernier trait en rappelle un autre, que je suis étonné de ne pas retrouver ici. Il est d'ailleurs attesté par des témoins dignes de foi.

Il n'y avait que quelques heures que Pie VI était arrivé à Briançon. Un peuple nombreux rassemblé sous ses fenêtres demandait à le voir; mais les cris qui s'élevaient de la foule annonçaient des intentions bien différentes; et les menaces et les injures se mêlaient aux expressions de respect et de pitié. Dans cette circonstance, on remontre au Saint-Pontife qu'il doit se montrer à ce peuple furieux et empressé. Il hésite quelques instants, puis s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, le corps chargé de douleurs, l'ame remplie d'amertume et tout occupée des destinées de l'église, il paraît enfin à la fenêtre, et s'écrie d'une voix éteinte : *Ecce homo*, Ces paroles sont prises à la source même du sublime.

Pie VI s'était exercé de bonne heure aux vertus qui illustrèrent la fin de sa vie. Madame Guénard rappelle plusieurs particularités de sa jeunesse, qui ne sont pas les moins attachantes; je voudrais les faire connaître et représenter le jeune Braschi encore au collége, vendant une collection d'histoire naturelle, à laquelle il était fort attaché, pour soulager une famille indigente; le montrer dans un âge plus avancé,

Digitized by Google

aux prises avec une passion malheureuse et triomphant par la religion ; je voudrais enfin citer plusieurs traits de cet ouvrage aussi curieux qu'édifiants ; mais je n'ose par respect pour le lecteur ; et, lorsque je viens à penser *au berceau de lilas et au banc de mousse*, je crains de me laisser séduire moi-même, et de donner pour de l'histoire ce qui appartient au roman.

P. M.

Septième Lettre sur l'Angleterre.

Si la civilisation, dans tout ce qui ne tient pas à la politique, est l'art de rendre la société douce, facile et aimable, les Anglais forment la nation la moins civilisée de l'Europe ; le peu de liant qu'on trouve dans leur caractère a trois causes principales ; 1.° la grande estime qu'ils ont pour l'argent ; 2.° l'ennui qu'ils éprouvent dans la société des femmes ; 3.° la préférence qu'ils se donnent comme nation, préférence qui va jusqu'à la manie.

Le prix qu'en Angleterre on met aux richesses, est tel, que pour dire d'un homme qu'on l'estime, on dit : il vaut beaucoup d'argent, et souvent on va jusqu'à préciser la somme ; aussi, avant d'estimer un homme, montre-t-on toujours beaucoup de curiosité de savoir combien il possède.

Quand vous admirez quelque chose en Angleterre, on vous apprend toujours combien cela coûte ; si vous demandez le nom d'une belle femme, on vous répond par le compte de sa fortune, le prix de ses diamants. Autant les Français sont habiles pour mettre le luxe en-dedans de leurs sensations, autant les Anglais sem-

Digitized by Google

blent prendre de soins pour le mettre en-dehors. Dans ce pays, on ne sait point encore que ce qui pare une femme doit servir à l'embellir, et non à la faire oublier; mais l'esprit mercantille s'étend sur tout. Par exemple, vous pouvez accuser le roi d'être un tyran, les ministres d'être des fripons; vous pouvez vous jouer de l'honneur et de la considération de quiconque ne perd pas d'argent à être vilipendé; mais si vous attaquiez le crédit d'un marchand ou d'une compagnie financière, tous les tribunaux seraient là pour vous condamner à des dommages et intérêts; c'est que, dans ce pays, on sait ce que vaut l'argent; on ignore ce que vaut l'honneur; c'est une idée française qui n'a jamais pu se glisser entièrement dans les mœurs anglaises. Aussi, lorsque les lois condamnent le séducteur d'une fille, elles ne font entrer pour rien, dans la compensation, l'honneur qu'elle a perdu : Les dédommagements roulent sur les services que son état ne lui a plus permis de rendre à son père, car c'est au père que les lois adjugent le dédommagement de l'honneur de la fille. Je ne sais quel ministre étranger disait que la pauvreté était ridicule en France, vice partout, et crime en Angleterre; il disait une grande vérité. Où la pauvreté est crime, l'argent est vertu *.

* Voici un exemple de vénalité fort extraordinaire. Le colonel Gréville devait monter dans le ballon de Garnerin; il se laissa conseiller de n'en rien faire. Le colonel Pollen offrit, à Garnerin, cinquante louis de la place du colonel Gréville. Garnerin répondit qu'il ne pouvait en disposer sans l'aveu de celui qui l'avait retenue. Pendant ce temps, le capitaine Sowden achetait la place deux cents louis au colonel Gréville, et de plus, s'engageait à payer moitié de ce qui se trouvait en moins dans la fête donnée au Ranelagh, moitié qui était à la charge du colonel Gréville, et qui monta à cinq cents louis. Ainsi, le colonel Gréville vendit sept cents louis une place dans le ballon de Garne-

Digitized by Google

Les sociétés littéraires et savantes, dans ce pays, ne se présentent que comme des compagnies de marchands. Sans aucun appui dans le gouvernement, elles sont réduites à faire ressources de leurs assemblées, de leurs travaux, de leurs collections, et c'est pour cela qu'on paye à la porte de tous les établissem nts publics. Ainsi que je vous l'ai déja mandé, on paye pour voir l'exposition des tableaux; comme on paye également pour voir l'hôpital de la marine, à Greenwich, et qu'un écriteau annonce que les schellings donnés par les curieux, sont destinés à l'éducation de 150 garçons, il en résulte que les élèves en peinture et les élèves de la marine sont à la charité des étrangers. Pour les élèves en peinture, soit; mais pour les élèves de la marine, j'avoue, qu'en ma qualité de français, je me faisais un cas de conscience de contribuer à leur éducation, et je ne me suis rassuré qu'en pensant que mon aumône était une humiliation pour la fierté anglaise. En France, Dieu merci, nous n'avons rien de pareil, et, sauf les barrières sur les routes, qui ne sont point de notre invention, nous ne tendons jamais, comme nation, la main aux étrangers. Je n'en suis pas moins fâché que les circonstances nous aient forcés à établir des barrières; cette imitation est contre le caractère national, contre la majesté de la France qui, comme centre de l'Europe policée, devrait toujours rester ouverte, sans condition, aux habitants de l'Europe entière *.

rin. Lorsque je disais à des Anglais qu'en France on crierait *haro* sur un colonel qui vendrait, à son profit, une place dans le ballon d'un physicien qui fait métier de risquer sa vie, on me riait au nez, et la nation entière ne vit, dans un trafic pareil, que l'adresse du colonel Gréville : il n'y eut d'extraordinaire que mon étonnement.

* Il y a, sur les barrières anglaises, un usage fort drôle.

Digitized by Google

Vous savez combien nos philosophes ont vanté les établissements de charité soutenus par des souscriptions particulières, aussi les Anglais sont-ils fiers de leurs hôpitaux, dans lesquels il entre tant de luxe, qu'on a dit avec raison que, dans ce pays, les pauvres étaient logés (à l'extérieur) comme des rois, et les rois comme des pauvres. Mais en France, combien la religion n'avait-elle pas formé d'établissements de ce genre, que les philosophes ont pris plaisir à renverser? Nos colléges, nos hôpitaux n'étaient-ils pas aussi des fondations? Et l'on ne connaissait pas, en France, cette taxe des pauvres toujours croissante en Angleterre, et qui prouve : ou que les établissements de charité entretenus par la vanité, sont plus apparents que nombreux, ou qu'il y a plus de pauvres que dans tout autre pays, puisque ces établissements et cette taxe énorme n'empêchent pas qu'on n'y demande l'aumône. D'ailleurs, il n'est pas vrai que les principaux de ces établissements soient soutenus uniquement par des contributions volontaires; ceux qui tiennent au militaire, à la marine, ont, comme partout et d'après l'exemple de la France, leurs premiers fonds faits par une retenue sur la solde des troupes en activité *. C'est

Comme le dimanche est, en Angleterre, un jour plus particulièrement consacré à l'ennui que les autres jours, et qu'on regarde sans doute comme un grand plaisir de voyager, le prix des barrières est double le dimanche; celles de Londres sont quadruples. Voyez jusqu'où va l'ardeur de la réforme, et combien l'esprit du fisc s'unit étroitement à la religion!

* On a tant la manie de vanter ce qui se passe en Angleterre, que je ne serais pas étonné d'entendre nos économistes s'extasier sur ce qu'on vient d'y semer du gland pour avoir des forêts un jour à venir, et nous conseiller de semer aussi du gland. Le fait est qu'il y avait jadis des forêts en Angleterre, et qu'on les a laissées se perdre, non

Digitized by Google

une très-belle chose que la charité ; mais lorsqu'il faudra lui chercher un appui, croyez que la vanité restera toujours bien faible en comparaison de la religion; croyez aussi que les suicides, que la philosophie ne peut désavouer pour être son ouvrage, puisqu'elle les approuve et les conseille, cèderont devant l'ascendant de la charité religieuse, si habile à chercher le malheur, à prévenir le désespoir. Les philosophes ne connaissent que le matériel de la charité ; les hommes religieux en ont seuls connu l'esprit, et c'est à eux qu'il appartient d'arrêter le suicide poussé aujourd'hui à un excès vraiment effroyable.

Il m'est quelquefois arrivé de rêver que j'étais aussi législateur, et je composais une petite législation toute morale. Par exemple, après avoir lu le beau chapitre de M.me de Stael en faveur du suicide, je trouvais fort juste de la condamner à rendre les devoirs de la sépulture à tous ceux qui se donneraient la mort dans la commune qu'elle habite. Je me disais : Il ne suffit pas d'être philosophe et de conseiller aux malheureux de se tuer; après qu'ils sont morts, il reste encore des devoirs à leur rendre, et on ne peut exiger que des parents ensevelissent un cadavre dont les mutilations rappellent de tristes souvenirs et repoussent la sensibilité. Mais une femme courageuse, une femme qui a employé toute son éloquence à armer la main du désespoir (sans doute après avoir employé toute

pour en cultiver le terrein, mais faute de savoir les conserver. On vante l'agriculture de ce pays, parce qu'on en parle dans les livres; mais nulle part au monde il n'y a, toute proportion gardée, plus de terrein en friche ; la facilité avec laquelle les cultivateurs s'exportent en Amérique, dit assez qu'ils ne jouissent pas chez eux du plus grand bonheur possible. Nos cultivateurs ne s'expatrient pas, et la France est mieux et plus généralement cultivée que l'Angleterre.

Digitized by Google

sa fortune à le prévenir) ne doit avoir aucune répugnance à contempler les suites de sa doctrine ; ainsi, en la condamnant à rendre les derniers devoirs à ceux qui s'assassinent héroïquement, ce ne serait pas blesser sa sensibilité, mais la rappeler à ses principes et mettre sa philosophie en action. Non, jamais je ne croirai qu'on joue avec le malheur, qu'on ne voie que l'*esprit qu'on fait* lorsqu'il s'agit de la vie des hommes ; ce serait une atrocité révolutionnaire dont il ne faut croire aucune femme capable, et une femme auteur moins que toute autre : Si l'esprit égarait jusqu'à ce point, en vérité, on remercierait le ciel de n'en point avoir. Mais je m'écarte du sujet de cette lettre, quoiqu'il entrait bien dans mon intention de remarquer que le suicide ne devient fréquent que dans les pays où la religion n'a plus d'empire, et dans ceux où la pauvreté est regardée comme un crime.

Après la trop grande estime que les Anglais ont pour l'argent, je vous ai donné l'ennui qu'ils éprouvent dans la société des femmes comme une des causes du peu de liant du caractère national ; cet ennui perce partout, et il suffirait d'en citer pour preuve l'usage qui renvoie les dames à la fin du dîner. Mais quelques explications ne seront sans doute pas inutiles.

Les Anglais aiment à boire ; beaucoup moins aujourd'hui, dit-on, qu'autrefois. Alors, comment était-ce donc autrefois ? Ce que je puis assurer, c'est que l'ivresse est un état dont ils font un cas tout particulier ; aussi y a-t-il à Londres un chymiste, qui jouit d'une grande réputation, pour avoir trouvé le secret de procurer, avec un air composé, une ivresse complète et libertine. Les Anglais vont chez lui avaler de l'air pour avoir du plaisir, et les détails qu'ils donnent à cet égard, prouvent combien la société des femmes serait gênante pour eux. En effet, c'est pour

Digitized by Google

boire que les Anglais se séparent des femmes après dîner, et ils boivent surtout pour s'exciter à un genre de conversation dont un étranger est toujours surpris. Un fils n'est pas gêné par la présence de son père, ni un père retenu par la présence de ses fils. Tant que les femmes sont à table, le respect le plus profond préside aux discours, ou, pour mieux dire, les discours se bornent à quelques phrases sans suite, sans intérêt et sans esprit. A peine les femmes sont-elles sorties, que la scène change, et vous n'entendez plus que des gros mots sans gaieté, et dont il est permis de s'offenser, parce que tout ce qui est dégoûtant répugne. Souvent à onze heures du soir on est encore autour de la même table, et, pendant ce temps, les femmes bâillent en haut dans un salon. Il n'est pas rare qu'un maître de maison, dont la femme a société priée, quitte sa compagnie pour aller à la taverne, boire, causer en toute liberté et jouer avec ses amis. La vie de salon est insupportable pour un Anglais; cependant il est remarquable qu'il s'y met plus à l'aise qu'on ne le fait dans aucun autre pays.

Comme le matin presque tous les hommes ont des affaires, et que le soir ils aiment la table et la taverne, les femmes sont réduites à vivre entre elles. Il n'est pas vrai cependant qu'elles soient plus sédentaires qu'en France; au contraire, elles sont toujours en visites, en course chez les marchands, aux exhibitions, car on met tout en exhibition à Londres, et ce sont les femmes qui vont tout voir pour de l'argent, non parce que cela les amuse, mais parce que c'est pour elles une occasion de sortir.

Et comment une anglaise serait-elle plus sédentaire qu'une française? Une française qui reste chez elle y trouve toujours une société aimable, pour peu qu'il lui plaise de tenir sa porte ouverte, tandis qu'une anglaise

Digitized by Google

ne reçoit jamais personne l'après-dîner, à moins qu'elle n'ait fait des invitations, et alors les invitations sont toujours nombreuses. C'est ce qui rend la vie de Londres si triste pour un étranger : lorsqu'il n'a pas d'invitation, et qu'il ne veut pas aller au spectacle, il ne sait comment passer sa soirée. Pas de promenade dans la ville, nulle maison ouverte, absolument aucune dissipation. Les femmes reçoivent le matin, mais jamais le soir, usage qui doit son origine à l'etat d'ivresse dans lequel sont ordinairement plongés les Anglais à cette partie de la journée *. Le goût que les femmes, dans ce pays, ont généralement pour l'exercice du cheval, prouve encore qu'elles sont moins sédentaires que les Françaises ; il est vrai que pour jouir de la société

* Je ne sais si l'usage où sont les Anglaises de ne recevoir jamais aucun homme, pas même leurs parents, dans leur chambre à coucher, tient à la même cause; mais elles regardent cela comme une grande indécence. Etant à Bath, je m'égarai dans l'auberge où j'étais descendu, et j'entrai, sans mauvaise intention, dans une chambre où il y avait deux femmes : l'une se mit à pousser des cris effroyables; l'autre accourut sur moi, et me jeta la porte au nez avec un mouvement de fureur. Une heure après, deux hommes boxèrent devant l'auberge ; suivant l'usage, ils se mirent nus jusqu'à la ceinture, et, en se provoquant, ils faisaient saillir leurs nerfs pour indiquer leur vigueur. Tout le monde se porta aux fenêtres ; les deux femmes, que j'avais tout effrayées, étaient aussi à la leur. Vous voyez que chaque pays a sa décence ; un pareil spectacle ferait fuir des Françaises, quoiqu'elles reçoivent dans leur chambre à coucher. J'ai vu, au théâtre, une soubrette embrassée par trois hommes différents, dans le cours de deux scènes; et, embrassée en Angleterre, c'est lèvres sur lèvres avec un grand bruit : cela n'effarouche pas. En France, les hommes même crieraient au scandale. Encore une fois, chaque pays a sa décence; mais la meilleure est celle qui ne va pas jusqu'à la brutalité.

des hommes, du moins à la promenade, il faut qu'elles les suivent au grand galop ; autrement, serviteur.

La conversation, en Angleterre, n'a donc jamais cette grace, cette finesse que la présence des femmes excite nécessairement ; la politesse y est froide et ne va jamais jusqu'au desir de plaire. Les femmes sont repoussées d'abord par le respect, ensuite par la prudence ; car les Anglais, lorsqu'ils se remettent à table après le départ des dames, ressemblent un peu à ce savetier qui, voyant passer un homme ivre, disait en soupirant : Voilà pourtant comme je serai dimanche. Les précautions sont poussées si loin à cet égard, qu'à la porte de toutes les grandes tavernes, il y a des chaises à porteur pour servir à qui de besoin.

Je ne peux vous exprimer combien le départ des dames, qui se fait solennellement à un signal donné par la maîtresse de la maison, cause de peine à un étranger. Les Anglaises sont timides ; mais lorsqu'on peut exciter assez leur confiance pour leur donner de l'assurance, on les trouve fort aimables, causant bien et sans prétention ; elles lisent beaucoup, non par ennui, mais pour s'instruire ; aussi lisent-elles avec fruit : elles sont remplies de bienveillance, et ont plus de gaieté dans l'esprit que dans le caractère, ce qui est loin de me paraître un défaut. L'usage qui les repousse de la société des hommes leur déplaît beaucoup ; mais elles souffrent plus encore d'un autre usage qui, pour être un peu effacé dans la haute société, n'y est pas moins sensible. Cet usage veut qu'en Angleterre, une femme soit moins regardée comme la compagne que comme la propriété de son mari ; aussi nos françaises seraient-elles bien étonnées des réserves qu'une anglaise met souvent dans son contract de mariage ; en liant son sort à celui d'un homme, elle n'est occupée qu'à batailler en faveur de sa liberté, et ce n'est pas toujours

Digitized by Google

la précaution inutile. Les Anglais ne sont point jaloux cependant ; leur défaut est de ne point assez s'occuper des femmes dont la société les gêne, ce qui influe beaucoup sur le peu de liant qu'on remarque dans le caractère national.

La troisième remarque que j'ai faite roule sur ce que les Anglais se préfèrent à toutes les autres nations, et que cette préférence va jusqu'à la manie ; on pourrait dire jusqu'à l'insolence, ou, si l'on aime mieux, jusqu'à l'antipathie.

Le français, comme nation, ne connaît pas la haine ; cela tient aux avantages de sa position qui ne lui laisse rien à envier, et à la facilité de ses mœurs. Chaque pays que la France réunit à elle, se confond promptement avec elle, parce que loin de refuser aucun de ses priviléges aux pays réunis, souvent elle leur en conserve de particuliers. C'est tout le contraire en Angleterre ; elle reste jalouse, même de ce qui fait partie de sa puissance ; aussi, malgré les réunions, elle n'aime pas les Ecossais, déteste et méprise les Irlandais. C'est au point que des Irlandais richement établis à Londres, depuis dix ans, m'ont assuré ne recevoir jamais d'Anglais et n'aller jamais chez eux que pour affaires.

Les Français, comme nation et comme individus, ne sont point arrogants ; il n'y a peut-être qu'en France où le titre d'étranger soit un titre de recommandation et commande la bienveillance. Un étranger, chez nous, trouve tout le monde prêt à lui rendre tout ces légers services qui font le charme de la société. Manque-t-il aux usages ? on en rit, mais avec lui ; on l'instruit sans prétention, parce qu'on n'attache aux usages que le prix qu'ils méritent. Parle-t-il français avec quelque difficulté ? on l'aide, on lui sait bon gré de la peine qu'il a prise pour étudier une langue qui n'est pas la

Digitized by Google

sienne. Pour peu qu'il séjourne en France, il passe de la société ouverte à tout le monde, à cette intimité qui n'est le privilége que de quelques-uns; en un mot, *nous aimons les étrangers.*

En Angleterre, c'est tout le contraire. Un étranger s'aperçoit toujours qu'il est parmi des étrangers. Manque-t-il aux usages du pays? toutes les figures s'alongent; on ne l'avertit pas, parce qu'on lui fait tout bas un crime d'ignorer la grande science des usages nationaux. Parle-t-il avec quelque difficulté? manque-t-il seulement de porter l'accent juste comme il doit sonner? Toutes les figures s'épanouissent de plaisir; car la plus grande prétention de toute l'Angleterre est qu'un étranger ne puisse jamais bien parler anglais. Pour de l'intimité, il n'en obtiendra jamais; on ne connaît pas dans ce pays le bonheur de la société intime; en un mot, *les Anglais n'aiment pas les étrangers.* Ils sentent qu'ils sont jugés plus avantageusement de loin, comme le français sent qu'il n'est jamais mieux apprécié que chez lui.

Ce sentiment qui fait qu'on préfère son pays à tous les autres, est aussi utile que respectable; mais il ne faut pas faire abus, même des meilleures choses; il ne faut pas surtout que cette préférence aille jusqu'au mépris pour les autres nations; autrement, on s'expose à en être traité avec sévérité lorsqu'on les visite, et les Anglais doivent être d'autant plus modestes à cet égard, qu'ils sont voyageurs par goût. Quoiqu'ils trouvent leur pays le plus beau pays du monde, ils aiment à en sortir; je suis de leur avis: il n'y a rien de beau comme l'Angleterre, aussitôt qu'on en est dehors; car la beauté du pays tient à l'humidité froide du climat, et nous préserve le ciel d'avoir des gazons et de la verdure à ce prix! Les Anglais ont été gâtés en Europe, et surtout en France. Je sais qu'ils se plaignent d'y être moins

Digitized by Google

bien accueillis qu'avant la révolution ; ils ont tort. Toute la différence est qu'ils y sont mieux jugés ; mais le titre d'étranger sera toujours un titre de recommandation dans notre patrie ; cela tient à nos mœurs. Il est vrai qu'avant la révolution, nous avions la bêtise de faire distinction entre les étrangers d'un pays et les étrangers d'un autre pays, et que maintenant nous avons le bon esprit de ne faire de distinctions qu'entre les individus. La chance reste aux plus aimables ; de quoi les anglais se plaindraient-ils ?

F.....

ARITHMÉTIQUE Universelle de Newton, *traduite par le* C. Beaudeux, *avec des notes explicatives* ; 2 vol. *in-4.°*, 18 liv. pour Paris ; chez le C. *Bernard*, libraire, quai des Augustins.

« Un des livres qui méritent le premier rang, dit le « célèbre Moutucla, est *l'Arithmetica Universalis*. Il « suffit d'en nommer l'auteur, pour en faire concevoir « la plus grande idée. Ce sont les leçons que ce grand « homme donnait à Cambridge, tandis qu'il y occu- « pait une chaire de mathématiques. A la vérité, nous « ne conseillerons pas cet ouvrage à ceux qui ne sont « pas encore initiés dans l'algèbre et dans l'analyse « appliquée à la géométrie. Mais ceux qui s'y sont déja « familiarisés dans d'autres livres élémentaires ne sau- « raient mieux faire que d'entreprendre la lecture de « celui-ci, et nous leur dirons avec confiance : *Nocturnâ* « *versate manu, versate diurnâ*. On doit cependant « avertir qu'il y a dans cet ouvrage des endroits qui « sont de nature à ne pouvoir être entendus que par « des personnes déja versées dans l'analyse. Telles « sont diverses méthodes nouvelles sur l'invention des

Digitized by Google

« diviseurs ; sur la détermination des limites et du « nombre des racines imaginaires dans les équations, etc. « C'est pourquoi il serait à desirer qu'un habile analyste « entreprît un commentaire sur ces endroits épineux. Un « auteur italien a donné il y a quelques années un ou- « vrage sous ce titre ; mais on peut lui appliquer ce qu'on « a dit de bien des commentateurs, *in re difficili mutus* ».

En annonçant la traduction de cet excellent ouvrage, par *M. Beaudeux*, nous croyons pouvoir assurer que le vœu de Montucla est rempli. Toutes les difficultés qui pouvaient arrêter le lecteur sont éclaircies. Cent cinquante pages de notes, rejetées à la fin de ce volume, forment un commentaire qui ne laisse rien à desirer. Ces notes nous ont paru d'ailleurs écrites avec autant de précision que de clarté, et ne doivent en aucune manière être comparées avec l'ouvrage de l'italien Lecchi. Nous avons eu la curiosité d'y jeter un coup-d'œil, et nous avons été encore surpris de l'indulgence du jugement qu'en porte Montucla. Cet ouvrage offre partout les preuves de l'impuissance et du mauvais goût de son auteur. On rit surtout de ses efforts pour mettre en vers latins les annonces de ses problêmes, comme si la seule parure qui convienne à un livre de mathématique n'était pas la clarté et la simplicité du style. Vouloir l'orner des fleurs de la poésie, c'est mettre une couronne de roses sur la tête de Laocoon.

On trouvera dans le discours préliminaire du nouveau traducteur, des vues générales sur les sciences, et une exposition très-bien faite *de l'Arithmétique Universelle ;* nous n'en citerons que le passage suivant :

« La géométrie de Descartes fournit à Newton l'idée « de son Arithmétique Universelle. Dans cet ouvrage « il perfectionne plusieurs règles inventées par Descartes « et en imagine beaucoup d'autres. Descartes avait en- « seigné que les racines commensurables d'une équation

Digitized by Google

« se trouvent parmi les diviseurs de son dernier terme ;
« mais il fallait en essayer un grand nombre, et c'est un
« travail fastidieux. Newton apprit à réduire considé-
« rablement les essais, et donna une belle règle pour
« trouver les diviseurs commensurables de deux dimen-
« sions. Descartes avait reconnu par les signes d'une
« équation le nombre de ses racines positives et celui
« de ses racines négatives ; mais il limite lui-même sa
« règle aux équations qui ne contiennent point d'ima-
« ginaires. Newton fit voir qu'elle est générale, en
« démontrant que parmi les imaginaires il en est qui
« doivent être classées parmi les racines positives, et
« d'autres parmi les négatives ; et il donna en même
« temps une méthode pour reconnaître le nombre des
« racines imaginaires qu'une équation peut contenir.
« La règle échoue dans plusieurs cas ; mais elle fait
« du moins sur la voie le célèbre Mac-Laurin, qui en
« a trouvé une qui réussit bien plus souvent. Descartes
« avait donné la méthode de déterminer les limites des
« racines des équations qu'on peut résoudre exactement ;
« Newton en donna une pour trouver les limites des
« racines d'une équation quelconque ; enfin, Descartes
« avait construit, par le moyen des sections coniques,
« les équations du troisième et du quatrième degrés.
« Newton suivit son exemple, simplifia sa méthode en
« plusieurs points, et imagina lui-même de construire
« ces équations de la manière la plus élégante, par la
« combinaison de la conchoïde avec la ligne droite et
« le cercle. Je ne finirais pas, si je voulais faire le
« détail de toutes les choses neuves et intéressantes qu'il
« a répandues dans son *Arithmétique Universelle*.

Nous observerons cependant que le traducteur suppose que son lecteur possède les éléments de géométrie, d'algèbre, et même les principales propriétés des sections coniques. Aussi l'on ne trouve point de note sur

Digitized by Google

tout ce qui peut être entendu avec le secours de ces connaissances. Pour les endroits qui en exigent davantage, une note de quelques lignes remet le lecteur sur la voie. C'est sur les endroits vraiment difficiles, et particulièrement sur ceux qu'indique Montucla, que le nouveau traducteur s'est efforcé de répandre la lumière.

Le C. Beaudeux a rendu un service important à ceux qui veulent faire une étude approfondie des mathématiques. L'ouvrage a été imprimé avec soin, et l'exécution typographique ne laisse rien à desirer.

OLIVIER, *professeur de mathématiques, à Paris.*

RÉSURRECTION d'Atala et son Voyage à Paris. 2 vol. A Paris, chez Renard, *libraire, rue Caumartin, n.° 750.*

ENCORE deux volumes sur Atala ! En vérité, elle a déja donné lieu à plus de *critiques* et de *défenses* que la philosophie de Kant n'a de *commentaires*. C'était bien juste, et nous devons savoir gré aux écrivains qui travaillent avec tant de constance pour la gloire de l'auteur qui a tout fait pour nos plaisirs. L'auteur *de la Résurrection d'Atala* a aussi des droits à notre reconnaissance. Son petit ouvrage excitera la curiosité. Nous allons en donner une idée.

Madame Ferval disait un jour, que je serais heureuse d'avoir Atala pour amie ! Quel plaisir de cultiver cette nature sauvage et de la rendre digne de la société ! Et voilà tout aussitôt que l'on annonce dans son salon *mademoiselle Atala*. Qui fut bien surprise ? ce fut madame Ferval ; il faut convenir aussi que c'était

bien surprenant. Mais Atala la prie de ne point s'évanouir, et lui raconta en peu de mots, que l'ange de la résurrection qui l'avait ressuscitée avec Cheetas son époux, et le père Aubry, leur avait ordonné d'aller dans la *ville du vice*; que s'étant embarqués pour satisfaire à l'ordre céleste, ils avaient été séparés par une tempête, et la malheureuse *Atala* jetée dans une île déserte, d'où elle s'était rendue à Bordeaux, puis à Paris : à cela l'on n'a rien à dire.

Cependant pour s'assurer qu'Atala était vraiment la fille de Simaghan, il fut résolu qu'on la présenterait à un M. Fey, qui se connaissait, disait-on, en sauvages. Avant tout on la conduisit aux bains de Poitevin. Atala, comme on peut bien croire, ne manqua pas de prendre la Seine pour le Méchassebée, et de trouver partout des sujets d'étonnement; mais elle s'étonne bien davantage (dans la visite de M. Fey), lorsque celui-ci desirant prononcer avec connaissance de cause qu'elle était sauvage, exigea tant de preuves, que madame Ferval, pour ne pas prolonger une scène aussi plate qu'indécente à laquelle elle n'aurait pas dû s'exposer, conduisit Atala chez une marchande de modes. Nous la suivrons plutôt chez M. Ch. Elle lui devoit une visite par reconnaissance, puisqu'il avait écrit ses aventures *dans le livre du souvenir*. De son côté M. Ch... ne lui avait pas moins d'obligation. Il ne fit pas la moindre difficulté de croire à la résurrection d'Atala, parce que madame Ferval était fort aimable. Tandis qu'il amusait la charmante sauvage avec des arcs, des plumes et des curiosités qu'il avait apportés de Louisiane, un architecte habile élevait au fond de son jardin une hutte absolument semblable à celle des Indiens. La fille de Simaghan pousse un cri de joie, en revoyant la cabane de ses pères; elle s'y précipite, fait griller un morceau de bœuf sur les charbons, etc.;

Digitized by Google

pour madame Ferval, repoussée par la fumée qui sortait de la hutte, elle se tenait à la porte et écoutait chanter *Atala*, qui était là comme un ramoneur dans un tuyau de cheminée. Cette scène *ingénieuse* suppose comme on voit, que M. Ch..... possède encore un jardin.

Nous ne suivrons pas davantage Atala dans ses courses diverses au milieu de Paris. Elle visite M. l'abbé R..... ; elle assiste au bal des étrangers, où l'auteur peint et met en scène plusieurs femmes célèbres d'une manière trop reconnaissable. Il ne garde pas plus de ménagements envers quelques critiques *du génie du christianisme* ; et enfin, pour abréger, Atala rencontre un beau matin le père Aubri qui disait la messe dans l'église des Carmes. Chectas y était aussi ; après la messe, ils s'embrassent dans la sacristie ;

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à penser
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

On voit, comme nous l'avons déja dit, que *la résurrection d'Atala* doit trouver beaucoup de lecteurs. Il y a d'ailleurs de la gaieté dans les détails. Seulement nous regrettons qu'elle ne soit pas toujours innocente, et que l'auteur ait eu recours à un genre d'intérêt dont il aurait pu se passer. Il a sans doute oublié qu'il était plus facile de tracer de petits portraits scandaleux, et de piquer la malignité publique par des révélations toujours bien reçues, que de parodier une romance, et de travestir en burlesque, des choses quelquefois sublimes. Quoiqu'il en soit, l'auteur d'Atala ne peut point s'offenser de la *résurrection* de son héroïne. Elle n'apporte que des éloges flatteurs pour son talent, et des anathèmes contre les critiques qui l'ont méconnue. Mais je le trouverais peu délicat s'il voulait s'en préva-

Digitized by Google

loir, lorsqu'elles lui sont données aux dépens de ces critiques dont il n'a pas lieu de se plaindre.

Cependant pour tempérer ses éloges, l'auteur finit lui-même par une critique *du Génie du christianisme*, dont les motifs nous paraissent plus respectables que fondés. Il aurait voulu que M. Ch... n'eût défendu la religion qu'avec les armes de la théologie. C'eût été recommencer ce qui a été si bien fait depuis dix-huit siècles ; la religion avait à combattre d'autres ennemis que ceux qui attaquaient sérieusement ses dogmes. On devait encore la venger du mépris que depuis 50 ans on affectait de verser sur elle. Et certes, il fallait autant de courage que de talent pour oser lutter contre de grands noms, et contre le ridicule lui-même. Le plus mince des littérateurs, a dit un célèbre auteur religieux (mais nullement suspect dans la cause du catholicisme) pourrait corriger les défauts *du Génie du christianisme ;* et parmi les meilleurs écrivains, il y en a très-peu qui pourraient atteindre à ses beautés.

SPECTACLES.

Tous les théâtres vivent sur leur ancien fonds ; soit à cause des chaleurs, soit par la maladie ou les voyages de plusieurs acteurs, voilà un mois écoulé sans avoir offert aucune nouveauté dramatique. Nous n'avons pas parlé d'un opéra bouffon donné au théâtre italien, sous le titre des *deux Barons ;* aucune intention théâtrale, des paroles ridicules, des plaisanteries triviales forment l'ensemble ordinaire de ces opéras qui se soutiennent par la musique qu'on ne s'avise jamais de juger en France, quand elle a été consacrée en Italie. Nous n'avons point parlé non plus d'une petite pièce donnée au théâtre du Vaudeville, sous le titre de

Digitized by Google

Marmontel. Qu'aurions-nous pu en dire? sinon que l'on applaudit Marmontel de tout, excepté de ce qui lui assure les suffrages des vrais littérateurs et l'estime des honnêtes gens.

Mademoiselle Duchesnois, au théâtre français, vient d'interrompre ses débuts; elle s'est fatiguée des applaudissements que le public ne se lassait pas de lui prodiguer. M.me Xavier lui a succédé, et on ne peut guère expliquer pourquoi elle a choisi, pour ses débuts, les mêmes rôles dans lesquels M.lle Duchesnois a brillé de tant d'éclat. C'est une grande maladresse de la part de ceux qui se donnent pour instituteurs de la nouvelle débutante. Quoiqu'elle ait tous les avantages physiques qui manquent à M.lle Duchesnois, elle n'a pu soutenir la concurrence, et ses efforts n'ont été couronnés d'aucun succès. Cependant, comme une femme mérite toujours des égards, il est décidé qu'on ne la condamnera pas irrévocablement sans l'entendre encore.

ANNONCES.

Le citoyen *Desessarts*, libraire, éditeur des Œuvres de *Thomas* et de *Duclos*, invite les gens de lettres à lui adresser, avant le 1.er brumaire prochain, les additions qu'ils veulent faire aux articles qui les concernent dans *les Siècles littéraires de la France*, qu'il a publiés en 6 vol. in-8°. Cet ouvrage se vend chez lui, place de l'Odéon, au prix de 30 fr. les six vol. Le prix du 7.e sera de 5 fr.

Armand et Angela, 4 vol. *in*-12, ornés de gravures. Prix, 7 fr. 50 cent., et 10 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 240.

Ce roman intéressera sans doute les cœurs sensibles, et fera couler les larmes de l'amitié et de l'amour, sans

Digitized by Google

qu'il en coûte rien à la vertu. Les mœurs y sont respectées, et les passions de l'homme développées avec un charme et un air de vérité qui ne peuvent manquer de plaire aux lecteurs dont l'esprit n'est point gâté par les romans où domine le merveilleux. *Armand et Angela* sont réellement ce qu'ils doivent être, et rien de plus. Tout ce qui arrive à ces deux personnages a pu arriver. Toute l'intrigue de cet ouvrage est fondée sur la jalousie, passion ombrageuse et terrible qui ne s'avise pas de raisonner, et qui cherche de nouveaux aliments à sa fureur. Les effets qui en résultent amènent des événements et des aventures bizarres. La haine, les querelles, les plaintes, le désespoir marchent à la suite du malheureux qui en est possédé.

Histoire naturelle d'une partie d'Oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes; par *Fr. Levaillant.* Ouvrage destiné par l'auteur à faire partie de de son Ornithologie d'Afrique. 8.e livraison, composée de 7 planc., imprimées en couleur par *Langlois*, accompagnées de leur texte imprimé par *Didot* jeune, sur pap. vélin, nom de *Jésus vélin*, grand in-folio et grand in-4°.

Cette huitième livraison termine le volume qui comprend la famille peu connue jusqu'à ce jour des Calaos des Indes et des Cotingas d'Amérique. Il fait partie essentielle de la collection des Œuvres de l'auteur. Prix, de la livraison, grand in-folio, pap. vélin, fig. en couleur et en noir, 30 fr. Le volume complet, ou huit livraisons, contenant 19 planc., 140 fr.; grand in-4.°, pap. vélin, fig. en couleur, la livraison, 18 fr.; le vol. complet, 144 fr.; même format, pap. fin, fig. en noir, la livraison, 6 fr.; le vol., 48 fr. A Paris, chez *G. Dufour*, libraire, rue de Tournon, n.° 1126; à Amsterdam, chez le même.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

CHAQUE jour voit dissiper quelques-uns de ces légers nuages qui, trop isolés pour former de nouvelles tempêtes, ne sauraient troubler la sérénité de l'horizon politique. Ce sont de faibles bulles qui crèvent sans explosion comme sans danger ; et avec elles s'évanouissent les fantômes qu'y voulaient absolument découvrir l'imagination désœuvrée des nouvellistes. Trois choses surtout semblaient donner quelques fondements aux craintes de ceux qui veulent s'alarmer de tout, et qui ne voient dans les querelles des nations qu'un aliment pour leur propre curiosité ; la dissolution prochaine de l'empire Ottoman, la longueur interminable des conférences de la diète de Ratisbonne, enfin les invectives de quelques journalistes anglais contre le gouvernement de la France. Il fallait être bien peu au courant de nos intérêts politiques, pour croire un moment que nous ferions partie, ou même que nous resterions les spectateurs tranquilles de cette prétendue coalition des puissances de l'Europe contre les Turcs, nos anciens alliés. On a déja vu que le gouvernement avait fait démentir ces bruits ridicules ; et que les liaisons d'intérêt réciproque qui nous unissaient avec la Turquie, loin d'être sur le point de se rompre, étaient plus resserrées que jamais. Les lettres suivantes, datées de Constantinople et de Vienne, convaincront de plus en plus que non-seulement cet empire n'a point à redouter de guerres étrangères, mais que tout annonce

Digitized by Google

la fin et des troubles qui agitaient son intérieur, et du rôle qu'a joué Passwan-Oglou

---

Constantinople, 30 juillet.

Un courrier extraordinaire, arrivé de Paris en 22 jours, a apporté au divan le traité conclu à Paris, qui rétablit les anciens rapports d'amitié entre ce pays et la France. Aussitôt que cette nouvelle a été répandue dans le public, elle y a produit la plus agréable sensation. Le peuple de cet état est toujours l'ami des Français. L'ancienneté de l'alliance qui existe entre les deux empires est un grand titre, en leur faveur, auprès d'un peuple chez qui la force de l'habitude est une sorte de religion, et qui n'ignore pas que son héros, Soliman-le-Grand, est le premier de ses empereurs qui contracta cette alliance. Il y a eu à ce sujet trois jours de réjouissances publiques, et le Grand-Seigneur, pour témoigner sa satisfaction à Galib-Effendi, son ministre plénipotentiaire près du gouvernement français, lui a accordé des faveurs distinguées, et l'a mis en possession de revenus considérables.

Aussitôt que l'échange des ratifications sera effectué à Paris, la mission de Galib-Effendi sera terminée, et il reviendra en cette ville. Il n'y aura à Paris, comme auprès des autres cours de l'Europe, qu'un chargé d'affaires, les ambassadeurs ottomans ne pouvant traiter des intérêts de la Porte que des interprêtes. Le divan a jugé plus simple de les faire traiter directement par ceux-ci, comme chargés d'affaires.

Le grand-visir est de retour d'Egypte, avec tout son camp; il doit bientôt s'avancer dans la Romelie, pour y rétablir l'ordre. La plus grande tranquillité règne dans cette capitale.

Digitized by Google

Extrait d'une lettre de Vienne. (18 août).

Suivant les lettres les plus récentes de la Turquie, Passwan-Oglou a entamé une négociation avec la Porte, et n'attend, pour se soumettre, que l'arrivée du grand-visir à Widdin. Une des principales conditions du traité sera la remise de cette ville, mais on ignore si ce rebelle sera élevé à une dignité quelconque, ou s'il n'aimera pas mieux se retirer avec ses troupes en pays étrangers, etc.

La grande affaire des indemnités est terminée aux yeux de ceux qui ne veulent pas mettre leurs rêves ou leurs desirs à la place des faits. L'intervention de la France et de la Russie, le consentement des principales puissances intéressées, et surtout la notification du plan arrêté entre elles, sont des garanties suffisantes de sa prochaine exécution. L'occupation de la ville de Passau, par les troupes de l'empereur, se trouve expliquée par la lettre de Ratisbonne qu'on va lire, et la note qu'a publiée à ce sujet le journal officiel, et que nous avons transcrite à la suite, est plus que suffisante pour faire évanouir les craintes ou les incertitudes que cette mesure pourraient avoir fait naître.

Ratisbonne, 26 août (8 fructidor).

Les ministres français et russe ont de concert présenté à la diète de Ratisbonne, le projet qu'avaient adopté les deux cabinets, comme médiateurs des arrangements des affaires d'Allemagne.

Les ministres de Prusse, de Bavière, de Würtemberg et de Baden se sont empressés d'y adhérer.

M. de Meerfeld avait, sur ces entrefaites, occupé

Digitized by Google

la ville de Passau, non que l'empereur voulût s'approprier cette place, mais comme auxiliaire de l'évêque de Passau, pour empêcher les Bavarois d'en prendre possession, et pour la remettre à qui elle appartiendrait par la décision de la diète. D'après l'arrangement proposé par la France et la Russie, elle doit faire partie des indemnités de l'électeur de Bavière. Cette place, en effet, convient mieux qu'à personne à ce prince. La maison d'Autriche ne doit avoir d'autre intérêt que de garder ses frontières; or Passau, étant sur la rive gauche, n'est qu'une possession offensive qui empêcherait l'électeur de Bavière de jouir de l'indépendance, et d'acquérir la prépondérance nécessaire pour maintenir l'équilibre de l'Allemagne, auquel s'intéressent les grandes puissances de l'Europe.

Paris, 12 fructidor.

Les affaires d'Allemagne sont sur le point de finir. La France, la Russie, l'Autriche, la Prusse et la Bavière sont d'accord. La Prusse a pris possession des Etats qui lui sont accordés par le plan des deux grandes puissances médiatrices. L'Autriche a pris possession de Saltzbourg, Berchstolgaden, Brixen et Trente, qui lui sont également accordés par le même plan; ses troupes étaient à Passau, avant que cette cour eût adopté ledit plan; mais le ministre impérial a déclaré qu'il n'en prenait possession que pour maintenir les droits de l'évêque de Passau, jusqu'au moment où les puissances médiatrices de la députation de l'Empire prononceraient.

Quant à la petite guerre des journalistes anglais, si elle pouvait inquieter quelques bonnes ames trop promptes à s'alarmer, nous allons rapporter en leur faveur ce que disent, à ce sujet, les papiers de Londres, et elles se convaincront, que le gouvernement britannique, éclairé sur ses véritables intérêts, mettra beaucoup plus d'empressement à réprimer ces criailleries indécentes, que le gouvernement français ne pourrait en mettre à s'en plaindre.

Digitized by Google

Londres, 24 août.

Nous apprenons de bonne source que le gouvernement britannique est extrêmement mécontent de cette multitude d'invectives qui, principalement en dernier lieu, ont été vomies par les presses anglaises, contre le gouvernement consulaire de la France. Des notes officielles ont été adressées, à cet effet, aux ministres de sa majesté, mardi passé, pour les informer des mesures qui venaient d'être prises par le ministre de la police, relativement aux papiers anglais. Nous pouvons publier, à cet égard, l'opinion qu'a prononcée un de nos principaux hommes d'état. « Là où commence « la licence de la presse, là finit immediatement la li- « berté. Comme le *scandale d'état (scandalum magna- « tum)* comprend les vérités même qui pourraient être « proférées hors de mesure dans notre propre pays, et « qu'elles sont indiquées comme punissables par nos « lois, à plus forte raison des injures dirigées contre « un puissant potentat notre voisin, avec lequel nous « avons fait un traité de paix : celles-ci appellent hau- « tement la justice nationale, sans qu'il soit besoin « de la tardive entremise de l'ambassadeur de ce po- « tentat. J'opine à ce qu'on prenne des moyens pour « prevenir, par les mesures les plus énergiques, le re- « nouvellement inexcusable de ces insultes contre le « système de gouvernement qui est établi en France, « quel qu'il puisse être. Je suis d'avis que rien ne se- « rait plus honorable pour la nation en corps, que de « prescrire, comme règle d'état, que le procureur-gé- « néral de sa majesté soit tenu de procéder *ex officio* « contre les éditeurs, les imprimeurs et les rédacteurs « de tout papier imprimé dans l'intérieur du royaume- « uni, contenant des paragraphes d'une tendance inju- « rieuse (*libellous*) contre le gouvernement consulaire « de France. »

Nous pouvons affirmer avec la même assurance que notre gouvernement a pris en sérieuse considération la mesure de mettre enfin un terme au torrent de langage diffamatoire que produisent chaque jour les presses anglaises contre Bonaparte et ses collégues; et nous ne doutons pas que les ministres du roi, en effectuant leur dessein, ne sachent demeurer fidelles à

Digitized by Google

la dignité qu'ils ont montrée dans toutes les occasions, qu'ils sauront s'éloigner également de la faiblesse qui n'ose rien, et de l'intempérance qui outre tout.

Londres, 24 août.

L'*Oracle* d'hier contenait un article important sur la notification qui a été faite mardi dernier à nos ministres de l'ordre donné par le ministre de la police de Paris, relativement aux papiers anglais. Il paraît, par cet article de l'*Oracle*, un de nos papiers le plus modéré et le plus sagement rédigé, qu'un des principaux ministres d'Angleterre, a franchement et vigoureusement insisté au conseil pour qu'il soit mis enfin un terme à l'indécence de toutes ces attaques que le gouvernement britannique et le gouvernement français s'accordent à ne vouloir plus supporter, et qui sont jugées par tous les esprits sensés aussi incompatibles avec les *relations de bon voisinage* établies par la paix, que le sont avec la dignité des nations, la sûreté du commerce, et l'ordre actuel de notre civilisation, les pirateries d'Alger.

Il avait été question de l'arrivée d'un grand personnage dans cette capitale. C'était le sujet de toutes les conversations.

Voilà où nous conduit l'intempérance de quelques mauvais esprits qui n'ont d'autre souci que de ranimer par les passions une guerre qui a cédé sous le poids de la raison et de tous les intérêts. Aucune personne sensée ne trouve extraordinaire que le premier consul, à la tête d'une grande nation, ne veuille point souffrir des provocations qu'il n'eût point souffertes dans sa vie privée. Quand notre Edouard appelait Philippe VI auteur de la loi *Salique*, par allusion à un droit que ce prince venait d'établir sur le sel, et que Philippe appelait à son tour le roi d'Angleterre, marchand de laine, pense t-on que ces sarcasmes n'aient pas contribué alors à exciter l'animosité des nations? Louis XIV montra une grande colère d'une insulte faite à un de ses ambassadeurs; il n'en montra pas moins contre les injures d'un gazetier. Le premier consul, qui a besoin, dans sa situation, de compter sur l'amour des Français, a le droit de prétendre de même au respect des nations.

Digitized by Google

Nous plaçons de suite un fait étranger à ce qui précède ; mais puisé à la même source. Comme il n'y a encore rien d'officiel publié à ce sujet, nous nous contenterons de rapporter les conjectures du Morning-Chronicle.

— Un événement encore plus important que celui de l'arrestation de nos papiers, est venu accroître l'agitation générale, et porter une sorte de dépression dans nos esprits comme dans nos fonds. Voici l'article officiel qui a paru dans la *Gazette de Lisbonne*, en date du 14 août, et apporté par le paquebot *Walsingham*, arrivé en neuf jours de la capitale du Portugal.

Lisbonne, 14 août.

« Le général Lasnes, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république française, a quitté cette cour le 10 au matin. Cette démarche, qu'il a faite de son propre mouvement, est d'autant plus inattendue, qu'il avait reçu, de la part de ce gouvernement, les témoignages d'attention et de politesse les plus marqués, à l'effet de prouver la constante amitié et la bonne intelligence qui subsistaient entre cette monarchie et la république française, et que d'ailleurs il n'existe aucun sujet actuel de discussion entre les deux gouvernements, qui soit de nature à porter atteinte aux heureuses relations du Portugal avec la France ; relations que cette cour desire efficacement de conserver et de rendre intimes. »

Copie de la note remise par le ministre des affaires étrangères, aux différents ministres résidens près de la cour de Portugal.

« Le général Lasnes, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république française, ayant pris la résolution inattendue de quitter cette cour, son altesse royale le prince régent, mon maître, m'a ordonné de vous communiquer cet événement, qui est d'autant plus surprenant, que ce général a reçu les témoignages les plus distingués des égards qu'on avait pour lui, et qui étaient fondés sur la parfaite harmonie et la bonne intelligence qui subsistent entre cette monarchie et la république française, et

Digitized by Google

cela dans un moment où il n'existait aucun objet de discussion qui pût altérer en rien les relations amicales, que le desir et l'étude particulière de son altesse royale sera de resserrer de plus en plus. Vous aurez la bonté d'en donner avis à vos cours respectives. »

Réflexions du Morning-Chronicle *sur cette affaire.*

Une lettre particulière de Lisbonne annonce que le départ du général Lasnes a été motivé par le refus de la part du Portugal de faire certaines satisfactions exigées par la France lors de la paix, et auxquelles on n'avait consenti que dans le dessein de les éluder : ce qui est prouvé par le fait, puisque le général Lasnes a demandé sur le champ l'exécution de cet article ou des passe-ports pour partir, qui lui ont été accordés. Il est parti pour Madrid. On dit que le général Lasnes a parlé *sans feinte* à M. Pinto de Valsemont, sur le compte du prince régent, disant qu'il n'était bon qu'à... (il s'est servi alors d'une expression très-dure), et que ses ministres le savaient bien ; qu'ils étaient tous autant de despotes qui n'avaient d'autre objet que de s'enrichir et de commettre des iniquités dont personne ne leur demandait compte. Cette violente sortie, si toutefois elle est comme on l'a dit, prouverait que le général Lasnes est plus soldat qu'homme d'état. Il prit occasion de dire tout cela à M. Pinto, lorsque celui-ci vint chez lui pour le prier de patienter encore quelques jours, et qu'on espérait engager le prince régent à lui accorder ce qu'il demandait. Une heure après cette entrevue ses passe-ports lui ont été envoyés.

« Suivant une autre version, le mécontentement du général Lasnes est venu de ce que les officiers de la douane ont voulu visiter les effets qui lui appartenaient, et qu'ayant demandé une réparation et le renvoi du premier ministre, cette demande a été refusée ; ce qui a occasionné son départ précipité. »

Il est difficile de connaître, d'après ces divers rapports, la véritable nature de cette brouillerie diplomatique. Le gouvernement portugais affirme qu'il n'existe aucun objet particulier de discussion qui puisse altérer la bonne intelligence. Ceci n'est pas clair. Veut-

Digitized by Google

on dire qu'il n'y avait aucune discussion quelconque, ou qu'il n'y en a point qui soit de nature à troubler la bonne intelligence qui subsiste entre les deux gouvernements? Quelle est l'espèce de demande qu'on a faite? La lettre particulière que nous avons citée parle de *certaines satisfactions*. Ceci a-t-il rapport à quelque somme d'argent secrètement stipulée, et que le gouvernement portugais refuse ou retarde de payer? En tout cas, il paroît qu'aucune demande explicite n'a été refusée, et dans l'état actuel des choses il ne serait pas trop possible au Portugal de rejeter une réclamation fondée du gouvernement français. Il est surtout hors de toute vraisemblance qu'il ait fait un refus assez péremptoire pour exiger un départ aussi précipité de la part de l'ambassadeur français. — Cette mesure doit-elle être attribuée à l'impétuosité du général Lasnes? ou bien, n'aura-t-il agi que d'après l'autorisation de son gouvernement.

Berne, 27 août. (29 thermidor.)

On fait circuler dans le Valais, et on présente à la signature des citoyens, divers écrits tendant à obtenir la réunion de ce pays à la France. Dans l'un de ces écrits, intitulé *Déclaration*, on se plaint des intrigants qui soutiennent le système d'une prétendue indépendance, que la situation du pays rend impossible à maintenir; on se loue de la conduite du gouvernement français, dont les démarches ont été une suite non interrompue de bienfaits; on se déclare libre de choisir entre tel ou tel gouvernement, sans manquer ni à de prétendus alliés (les Suisses), ni au prétendu serment de fidélité prêté à la constitution de 1789. — Cette pièce se termine ainsi : « Les soussignés..... déclarent « qu'ils expriment librement le vœu de leur réunion « à la France, persuadés que cette réunion est le « meilleur moyen de guérir leurs blessures encore sai- « gnantes, et de répondre aux vues du gouvernement « français, dont l'état puissant et solide est seul pro- « pre à leur garantir l'espérance d'un soulagement à « leurs maux. Ils prient le général-commandant en « Valais d'être leur interprète auprès du premier con- « sul; ils prient le gouvernement français de prendre

Digitized by Google

« des mesures efficaces pour abolir les dîmes et les « droits féodaux, et rendre le courage aux malheureux « cultivateurs. »

Le général Andermatt, commandant en chef de toutes les troupes helvétiques chargées de l'expédition contre les petits cantons, a établi son quartier-général à Lucerne, point de réunion de la plus grande partie de ses troupes. Un second corps d'observation se rassemble sur la rive gauche du lac de Zurich ; il est également subordonné au général Andermatt. Les instructions qu'il a reçues du gouvernement helvétique, lui prescrivent d'user d'abord de tous les moyens de persuasion et de conciliation, pour faire rentrer les habitants des petits cantons dans leur devoir, et de n'employer la force qu'au moment où il verrait que tous les autres moyens seraient infructueux.

Les deux corps d'armée, qui se réunissent sur les frontières des petits cantons, sont composés en partie de troupes helvétiques et en partie de milices nationales. On a choisi ces dernières principalement parmi les habitants des cantons de Zurich, de l'Argovie et de la Turgovie, ainsi que des volontaires du canton de Léman, qui sont très-portés pour l'ordre actuel des choses.

Les derniers rapports arrivés de Schwitz et de Stanz, ne donnent pas de nouveaux détails sur l'insurrection. Tout y est encore dans le même état, comme il y a huit jours. Reding est très-actif, et dirige toutes les opérations. Le comité central, établi à Schwitz, est entièrement guidé par lui. Il continue à se mettre en état de défense. Le canton d'Uri n'a pas encore formellement accédé aux démarches de ceux de Schwitz et d'Underwald. Les deux partis s'observent et calculent tous les événements avec une grande politique. Le canton de Glarus entretient toujours des liaisons suivies avec Schwitz ; mais le parti des mécontents y trouve une forte opposition de la part des hommes riches et considérés du canton, qui sont restés fidelles à l'ordre actuel des choses. Le gouvernement vient d'y envoyer l'estimable sénateur Mittelholzer, en qualité de commissaire extraordinaire. Ce commissaire est également nommé pour le canton d'Appenzel, sa patrie, et pour le pays des Grisons, où les émissaires des chefs de Schwitz ont gagné du terrein.

Digitized by Google

Bâle, 27 août.

Le général Andermatt a déjà commencé ses opérations militaires contre les cantons d'Underwald et de Schwitz. Son avant-garde a occupé le passage important de Rengg, qui lui a facilité l'entrée dans Underwald. Les troupes qu'il a détachées dans l'Oberland bernois, sont arrivées à leur destination, et se préparent à se porter sur Engelberg, où l'on s'était déja fortement prononcé contre les dernières innovations. Les émigrés d'Underwald ont été invités à retourner dans leurs foyers; mais ils n'ont pas jugé à-propos d'obtempérer à cette invitation, et ils restent tranquilles dans la commune d'Hergiswy sur les frontières de leur patrie.

On équipe à Lucerne une petite flottille de chaloupes canonnières, dont on veut se servir pour l'expédition contre les cantons insurgés. On espère que ces derniers seront bientôt forcés à se soumettre; le peu d'harmonie qui règne parmi eux favosisera beaucoup les opérations du général Andermatt, qui est vivement secondé dans Schwitz même, par l'ancien landamman Schuler. Ce citoyen ne cesse de faire sentir aux habitants du canton de Schwitz, les dangers d'une résistance prolongée; il combat ouvertement l'ex-landamman Reding, et gagne tous les jours des partisans. Les insurgés ont fait partir en hâte pour Berne, deux de leurs chefs, Jauch et Suter, afin de réclamer la médiation du ministre français entre le gouvernement et les petits cantons. On ignore encore quel a été le résultat de leurs conférences avec les CC. Dolder et Verninac, qu'ils sont allés voir le jour même de leur arrivée à Berne.

On reçoit journellement à Schwitz des félicitations des villes et municipalités voisines : on distingue celles de la municipalité et de la chambre administrative *(gemeindkammer)* de Zurich qui se réjouissent, dans leur réponse au landamman et au conseil de Schwitz, de voir rétablir leurs rapports antiques et naturels.

Il y eut avant-hier à Glaris une espèce d'émeute. La foule força les bureaux de la poste, et se saisit d'une lettre écrite par le ci-devant gouverneur *(Statthalter)* Heussi, au département de la justice à Berne, sur la situation du canton. Heussi, menacé par le peuple, fut obligé de prendre la fuite; il s'est réfugié à Berne.

Digitized by Google

Le gouverneur (*statthalter*) de la Turgovie a fait imprimer une lettre circulaire aux autres magistrats, dirigée contre les auteurs des troubles. On fait courir dans plusieurs cantons une brochure qui porte ce titre: *Les habitans des cantons d'Uri, Schwitz et Underwald, à tout le brave peuple suisse.*

— Voici une petite note, extraite du journal officiel, qui peut servir à fixer les idees sur la nature de troubles qui agitent en ce moment l'Helvétie, et sur la manière dont le gouvernement français les envisage.

Le Publiciste a publié de prétendues lettres d'un canton Suisse au premier Consul. Le gouvernement français ne reconnaît qu'un seul gouvernement dans la république helvétique. Une portion de ce peuple n'a donc pu lui écrire sans se mettre en rebellion contre son propre gouvernement.

Bonaparte, premier consul de la république française, président de la république italienne, au sénat de la république ligurienne. — Paris, 11 thermidor an 10 de la république.

Citoyens sénateurs de la république ligurienne, l'intérêt qu'inspire votre nation au peuple français, et la confiance particuliere qu'elle n'a cessé de me témoigner, m'ont fait un devoir de contribuer à tout ce qui pouvait asseoir votre tranquillité, assurer votre indépendance et votre prospérité.

Gênes et ses rivieres ont été le théâtre d'une guerre sanglante. Je me plais à reconnaître qu'au milieu des plus terribles vicissitudes, vous avez été fidelles, et vous avez fait votre cause de celle du grand-peuple. Vous avez détruit l'oligarchie qui nourrissait des sentiments différents. Depuis, les factions ont troublé votre repos, compromis votre crédit, et mis en danger votre liberté. Il est même vrai de le dire, de grandes puissances conserveront peut-être du ressentiment de votre conduite; mais le peuple français considérera toujours votre cause comme la sienne. Une constitution fondée sur l'égalité, ce premier des biens, consolide votre existence; de grandes provinces arrondissent et accroissent votre territoire.

Que vos souffrances soient donc oubliées. Souvenez-

Digitized by Google

vous de ce qu'ont souffert vos pères pour acquérir quelques chétives communes. Proscrivez toutes les factions; maintenez et nourrissez-vous dans le respect de votre constitution, de votre religion, et élevez votre génération dans l'amour du grand peuple. Que vos misérables galères soient remplacées par de bons vaisseaux de guerre qui protègent votre commerce dans le Levant : ces contrées sont encore pleines du souvenir de vos ancêtres.

Citoyens sénateurs de la république ligurienne, dites à vos concitoyens qu'en nommant le citoyen qui doit le premier occuper la place de doge, je ne le fais que pour adhérer à leur vœu, et que dans la circonstance actuelle, c'est la plus grande marque d'intérêt que je puisse leur donner.

Dites-leur souvent, que tout ce qui pourra leur arriver d'heureux, sera pour moi un sujet de joie et de satisfaction; que leurs malheurs particuliers seront pour moi des sujets de peine. *Signé* BONAPARTE.

La Haye, 21 août. (3 fructidor).

Le traité conclu entre la France et la maison d'Orange, est de la teneur suivante :

Art. I. S. A. S. le prince de Nassau-Orange-Dillenbourg-Dietz renonce formellement pour lui, ses héritiers et successeurs, à la dignité de Stathouder des Provinces-Unies qui forment aujourd'hui la république batave, à tous ses droits, prétentions, redevances et priviléges attachés à ladite dignité, ainsi qu'à tous ses domaines et propriétés, situés dans le territoire de cette république, et dans ses colonies.

II. S. A. le prince de Nassau-Orange-Dillenbourg-Dietz, la princesse son épouse, tous leurs enfants et héritiers, jouiront des revenus fixes et annuels qu'ils possèdent sur ladite république, à l'instar des autres rentiers de l'état.

III. Pour dédommager la maison de Nassau-Orange, de l'abdication et renonciation mentionnées au 1.er article, S. A. aura 1.° l'évêché et abbaye de Fulde; 2.° l'abbaye de Corvey; 3.° celle de Weingarten et dépendances; 4.° les villes impériales de Dortmund en Wetsphalie, Isny et Buchhorn, dans la Souabe méri-

Digitized by Google

dionale avec leurs dépendances et appartenances. S. A., ses héritiers et successeurs, auront pour toujours et à titre de propriété et de souveraineté, ledit évêché, lesdites abbayes qui seront sécularisés pour leur plus grand avantage, ainsi que les villes impériales avec les terres qui en dépendent, à condition qu'il sera fait droit aux prétentions déja reconnues par la France, sur certains héritages, qui appartiennent, depuis le milieu du siecle dernier, aux droits des ainés de sa maison. Cette satisfaction sera désignée par des arbitres nommés librement à cet effet, par les parties contractantes.

IV. La succession dans les nouveaux états qui appartiennent à la maison d'Orange, comme indemnités, sera determinée de la manière suivante : la ligne masculine exclud la ligne féminine ; à défaut d'héritiers males, les femmes héritent de tous les droits. Cette clause s'appliquera à tous les princes descendant légitimement et en ligne directe, et en cas d'extinction de cette ligne, lesdits biens, états et souveraineté échoieront à la maison royale de Prusse.

V. Sa majesté le roi de Prusse et le premier consul de la république française, au nom du peuple français, se garantissent réciproquement, ainsi qu'à S. A. le prince de Nassau-Orange, les indemnités, les pays cédés ou occupés, tels qu'ils sont stipulés dans le présent traité.

VI. Sa majesté le roi de Prusse et S. A. le prince de Nassau-Orange-Dillenbourg-Dietz, reconnaissent également la république batave.

VII. Immédiatement après l'échange des ratifications, S. M. le roi de Prusse et S. A. le prince de Nassau-Orange-Dillenbourg-Dietz pourront prendre possession des pays et états qui leur échoient comme indemnités.

VIII. Le présent traité sera ratifié par les parties contractantes dans l'espace de quarante jours, et plutôt s'il est possible.

Paris, 24 mai 1802. *Signé*, le marquis de LUCCHESINI,

Le général BEURNONVILLE.

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

ACTES DU GOUVERNEMENT.

Nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs les sénatus-consultes suivants, qui sont le développement et la suite des articles organiques de la constitution.

BONAPARTE, PREMIER CONSUL, au nom du peuple français, proclame loi de la république le sénatus-consulte dont la teneur suit :

SÉNATUS-CONSULTE.

Extrait des registres du sénat-conservateur, du 12 fructidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution, vu le projet de sénatus consulte, rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique de la constitution du 16 thermidor dernier ; après avoir entendu les orateurs du gouvernement et le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 3 de ce mois, décrète ce qui suit :

Art. I.er Les consuls convoquent le sénat et indiquent les jours et les heures des séances.

II. Les orateurs du gouvernement, chargés de présenter et de discuter les projets de sénatus-consulte, adressent la parole au sénat.

Les sénateurs l'adressent au consul.

III. Les délibérations sur toutes sortes de matières seront toujours prises, et les nominations des secrétaires et des commissaires, toujours faites au scrutin, à la majorité absolue, et lorsque la délibération aura lieu sur un projet de sénatus-consulte organique, *aux deux tiers des voix*, comme il est prescrit par l'article LVI du sénatus-consulte organique de la constitution.

IV. Quand le premier consul ne préside pas, il désigne celui des deux autres consuls qui doit présider à sa place.

L'acte de désignation est lu au sénat, à l'ouverture de la séance.

V. Quand il s'agit d'élire les membres du sénat,

Digitized by Google

des députés au corps-législatif, des membres du tribunat, des membres du tribunal de cassation, des commissaires de la comptabilité, le premier consul peut désigner un sénateur pour présider à la séance.

Le sénateur désigné prend le titre de vice-président. La durée de ses fonctions est limitée aux séances pour lesquelles il est désigné.

Il siége à un bureau placé au dessous de l'estrade, entre les bureaux des deux sénateurs secrétaires.

VI. Le présent sénatus-consulte sera transmis aux consuls de la république par un message.

Signé, CAMBACÉRÈS, *second consul, président.*
VAUBOIS et FARGUES, *secrétaires.*

Du 8 *fructidor an* 10.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution; vu le projet du sénatus-consulte, rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique de la constitution du 16 thermidor; vu les articles LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, de ce même sénatus-consulte.

Après avoir entendu les orateurs du gouvernement, et le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 3 de ce mois, décrète ce qui suit:

Art. I.er Le sénat réglera dans le courant de fructidor, par la voie du sort, l'ordre dans lequel les cinq séries, qui comprennent les départements de la république, seront appelées à présenter des députés au corps-législatif.

II. Dans le courant de fructidor, les membres actuels seront classés, au nombre fixé par le sénatus-consulte organique de la constitution, dans les départements où ils ont leur domicile.

III. Ceux qui excéderont le nombre fixé par le sénatus-consulte organique, seront reversés dans d'autres départements appartenants, soit à la même série, soit à une autre série.

IV. Les membres du corps-législatif nommés en l'an 10, remplissent leurs cinq années, et à cet effet les départements ne présentent pas pour la place qu'ils occupent, jusqu'à l'expiration de leur temps.

Digitized by Google

V. Le sénat désignera pareillement, dans le courant de fructidor, les vingt membres du tribunat qui sortiront en l'an 11, les vingt qui sortiront en l'an 12, les dix qui sortiront en l'an 13, et les vingt-cinq qui sortiront en l'an 16 *.

Les vacances qui se trouveront au moment du renouvellement prochain, seront imputées sur le nombre des membres du tribunat qui devront sortir en l'an 11.

Le cas de vacance arrivant par la suite, il y sera pourvu, etc.

Du 8 fructidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution;

Vu le projet de sénatus-consulte rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique de la constitution, du 16 thermidor dernier;

Vu l'article LV du même sénatus-consulte organique:

« Le sénat dissout le corps-législatif et le tribunat. »

Après avoir entendu les orateurs du gouvernement, et le rapport de sa commission spéciale nommée dans la séance du 3 de ce mois, décrète ce qui suit:

Art. I.er Le sénatus-consulte qui prononcera la dissolution du corps-législatif, ou du tribunat, ou de l'un et de l'autre, énoncera la proposition du gouvernement, le rapport d'une commission spéciale sur cet objet, et que les suffrages ont été recueillis au scrutin secret.

Il sera rédigé dans le termes suivants:

Le sénat décrete:

« Le corps-législatif } est dissout.
« ou le tribunat }

« Ou le corps-législatif et le tribunat sont dissous. »

II. Le sénatus-consulte sera notifié au président du corps dissout, s'il est encore en session.

Si la dissolution est prononcée hors le temps de la

* Au moment où nous écrivons, cette opération est terminée; mais le résultat n'en est pas encore connu.

Digitized by Google

session, l'insertion au Bulletin des lois tiendra lieu de la notification au président, etc.

Du 8 fructidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'art. XC de la constitution ;

Vu le projet de sénatus-consulte, rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique de la constitution, du 16 thermidor dernier.

Vu l'article XLIII du même sénatus-consulte, qui porte que le citoyen nommé pour succéder au premier consul, prêtera serment à la république entre les mains du premier consul, assisté des second et troisième consuls, en présence du sénat, des ministres, du conseil d'état, du corps-législatif, du tribunat, du tribunal de cassation, des archevêques, des évêques, des presidents des tribunaux d'appel, des présidents des colléges électoraux, des présidents des assemblées de canton, des grands officiers de la légion d'honneur et des maires des 24 principales villes de la république ;

Après avoir entendu les orateurs du gouvernement, et le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 3 de ce mois, décrète ce qui suit :

Art. I.er Les vingt-quatre principales villes de la république, dont les maires sont présents à la prestation du serment du citoyen nommé pour succéder au premier consul, sont les villes suivantes :

Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen, Nantes, Bruxelles, Mayence, Anvers, Liége, Lille, Toulouse, Strasbourg, Orléans, Versailles, Montpellier, Rennes, Caen, Reims, Nancy, Amiens, Genève, Dijon, Nice, etc.

Du 8 fructidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution;

Vu le projet de sénatus-consulte rédigé en la forme prescrite par l'article LVII du sénatus-consulte organique de la constitution du 16 thermidor dernier ;

Après avoir entendu les orateurs du gouvernement,

Digitized by Google

et le rapport de sa commission spéciale nommée dans la séance du 3 de ce mois, décrète ce qui suit :

Art. I.er L'île d'Elbe est réunie au territoire de la république française.

II. Elle aura un député au corps-législatif : ce qui portera les membres de ce corps au nombre de trois cent un, etc.

Extrait des registres du sénat-conservateur, du 12 fructidor an 10 de la république.

Le sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article XC de la constitution ;

Vu l'article LXXI du sénatus-consulte organique de la constitution du 16 thermidor dernier, portant que *les départements de la république sont divisés en cinq séries.*

Vu pareillement le tableau annexé au sénatus-consulte, en contenant la désignation des cinq séries dans lesquelles sont divisés les départements de la république ;

Vu enfin l'article I.er du sénatus-consulte du 8 de ce mois, portant : *que dans le courant de fructidor, le sénat réglera par la voie du sort, l'ordre dans lequel les cinq séries qui comprennent les départements de la république, seront appelées à présenter des députés au corps-législatif* ;

Procède, en exécution de cet article, et par la voie du tirage au sort, à la détermination de l'ordre dans lequel lesdites séries seront appelées à présenter des députés.

Le résultat du tirage assigne aux cinq séries, l'ordre suivant :

1.° La quatrième série.
2.° La troisième.
3.° La cinquième.
4.° La deuxième.
5.° La première.

Le consul président proclame ce résultat, dont il sera donné connaissance au gouvernement par un message, etc.

Digitized by Google

N.° LXIII. 24 Fructidor an 10.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE PAPILLON ET LA ROSE,

FABLE.

Au milieu d'un parterre enrichi des couleurs
De mille autres charmantes fleurs,
Brillait la Rose la plus belle
Dont jamais le printemps eut paré nos jardins;
Mais les attraits les plus divins
Ne donnent pas le droit d'être fière et cruelle.
Or, notre Rose rejetait
Tous les vœux que lui présentait
D'adorateurs une foule empressée,
Et se trouvait très-offensée
De la liberté qu'on prenait.
Il convient bien, se disait-elle,
De venir m'obseder ainsi,
Et de me fatiguer par les preuves d'un zèle
Si peu digne de mon souci.

Digitized by Google

Arrive sur ces entrefaites
Un jeune et léger papillon,
Eblouissant d'azur, d'or et de vermillon,
Et surtout, comme on sait, grand conteur de fleurettes.
Pareil galant se dépêche bientôt
De parler d'affaire amoureuse;
Aussi fut-il accueilli comme il faut
De notre beauté dédaigneuse,
Qui vous le régala d'un mépris si piquant,
Qu'on vit, pour cette fois, le pauvre volatile
Renoncer au métier d'amant,
Et s'enfuir tout honteux au plus prochain asile.
Tout-à-coup le ciel s'obscurcit,
L'air s'allume et s'appesantit,
La foudre ouvre les flancs d'un immense nuage
Qui crève, et par torrents inonde les vallons.
Les feuilles, les fleurs, les boutons,
Tout roule pêle-mêle en ce commun naufrage.
Arrête, Dieu cruel! Ah! fais grace du moins
Au parterre où repose un si charmant ouvrage;
Conserve-nous l'objet de nos plus tendres soins.
Mais, c'en est fait, hélas! et la Rose effeuillée
De ses frêles attraits est déja dépouillée.
Alors du papillon,
Dit-on,
Elle regretta les hommages.
Apprenez, Beautés trop sauvages,
A mettre à profit vos beaux jours;
Craignez de voir bientôt flétrir par les orages
Les fleurs dont vous orna la saison des amours.

Par mademoiselle LAURETTE BERTHE, *de Neufchâtel, en Suisse.*

Digitized by Google

ÉNIGME.

Deux Dieux me tiennent dans leurs mains
Pour un usage bien contraire :
L'un, par moi détruit les humains;
L'autre, par moi peuple la terre.

Par H. L.

LOGOGRIPHE.

Vainqueur au Champ-de-Mars et vainqueur à Cythère,
Ami, l'on me voit tour-à-tour
Cueillir les roses de l'amour,
Et couronner mon front des lauriers de la guerre.
Le folâtre enjouement et les ris gracieux
Ont fixé près de moi leur cortége fidelle;
Mais si le Dieu léger des plaisirs et des jeux
Me porte souvent sur son aile,
Je n'en brille pas moins dans le temple des arts,
Où d'immortels travaux font que de toutes parts
On vient me prendre pour modèle.
Ami lecteur, si ce tableau,
Tracé par un faible pinceau,
Ne me fait pas assez connaître,
Cherche, dans les huit pieds qui composent mon être,
Ce qu'un vil harpagon amasse à prix d'honneur;
Un animal timide épargné du chasseur;
Ce qui, pris quinze fois, forme cet âge tendre
Où le cœur d'Aglaé déja se fait entendre;
Cette heure où le berger regagne son hameau,
Conduisant ses troupeaux au son du chalumeau;

Digitized by Google

Ce qu'on goûte en été sous un épais feuillage;
Ce que trahit, hélas ! une beauté volage;
Ce que produit enfin la flûte ou le hautbois.
Ami, c'en est assez, je crois, pour cette fois :
Consulte, si tu veux, les fastes de l'histoire;
Mon nom s'y voit partout à côté de la gloire.

Par le même.

CHARADE.

Mon premier, mainte fois, dans le cœur des parents,
Pour un enfant chéri fait naître des alarmes.
Dans la bouche d'Eglé, parlant à ses amants,
Mon second est toujours un mot rempli de charmes.
Pour contracter hymen, mon tout doit décider;
Puisses-tu, cher lecteur, aussi le posséder !

KERLIDIC.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigne est *semblable.*

Le mot du Logogriphe est *point*, où l'on trouve *pont.*

Le mot de la Charade est *coucou.*

Digitized by Google

SUITE de l'article inséré dans le numéro du 26 thermidor dernier, sur les voyages de Mackensie.

J'AI déja fait observer * que *la Rivière de la Paix*, la *Rivière de l'Esclave* et le fleuve *Mackensie* ne sont qu'un seul et même fleuve, qui prend sa source dans les *montagnes rocheuses*, à l'Ouest, et se jette au nord, dans les mers du Pôle. C'est en descendant ce fleuve que M. Mackensie a découvert l'Océan Boréal, et c'est en le remontant qu'il est arrivé à l'Océan Pacifique.

Le 10 d'octobre 1792, trois ans après son premier voyage, M. Mackensie part une seconde fois du fort *Chipiouyan*, traverse le lac des *montagnes*, et gagne la *Rivière de la Paix*. Il en refoule les eaux pendant vingt journées, et arrive le premier de novembre, dans un endroit où il se propose de bâtir une maison, et de passer l'hiver. Il employe toute la saison des glaces à faire le commerce avec les Indiens, et à prendre des renseignements sur son voyage.

« Parmi les sauvages qui vinrent me visiter, étaient « deux Indiens des *montagnes rocheuses*. » ..... Ils prétendirent qu'ils étaient les vrais et seuls indigènes du pays qu'ils habitaient, ajoutant que celui qui s'étendait de-là jusqu'aux montagnes, offrait partout, ainsi que le haut de la *Rivière de la Paix*, le

* Dans le premier extrait Mackensie.

Digitized by Google

même aspect que les environs de ma résidence ; que le pays était rempli d'animaux, mais que la navigation de la rivière était interrompue près des montagnes et dans les montagnes mêmes, par des écueils multipliés et de grandes cascades.

Ces Indiens m'apprirent aussi qu'on trouvait du côté du midi une autre grande rivière, qui courait vers le sud, et sur les bords de laquelle, on pouvait se rendre en peu de temps, en traversant les montagnes.

Le 20 d'avril (1793) la rivière était encore couverte de glaces. Sur l'autre rive, on voyait des plaines charmantes. Les arbres bourgeonnaient, et plusieurs plantes commençaient à fleurir. »

Ce qu'on appelle le *grand dégel*, dans l'Amérique septentrionale, offre aux yeux d'un européen un spectacle non moins pompeux qu'extraordinaire... Dans les premiers quinze jours du mois d'avril, les nuages qui jusque-là venaient rapidement du nord-ouest, s'arrêtent peu à peu dans les cieux, et flottent quelque temps incertains de leur course. Le colon sort de sa cabane, et va sur ses défrichements examiner le désert. Bientôt on entend un cri : *voilà la brise du sud-est.* A l'instant un vent tiède tombe sur vos mains et sur votre visage, et les nuages commencent à refluer lentement vers le septentrion. Alors tout change dans les bois et dans les vallées. Les angles moussus des rochers se montrent les premiers sur l'uniforme blancheur des frimas ; les flèches rougeâtres des sapins apparaissent ensuite, et de précoces arbrisseaux remplacent, par des festons de fleurs, les crystaux glacés qui pendaient à leur cime.

La nature, aux approches du soleil, entr'ouvre

Digitized by Google

par degrés son voile de neige. Les poètes américains pourront un jour la comparer à une épouse nouvelle, qui dépouille timidement, et comme à regret, sa robe virginale, décelant en partie, et essayant encore de cacher ses charmes à son époux.

C'est alors que les sauvages, dont M. Mackensie allait visiter les déserts, sortent avec joie de leurs cavernes. Comme les oiseaux de leurs climats, l'hiver les rassemble en troupe, et le printemps les disperse : chaque couple retourne à son bois solitaire, pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours.

Cette saison, qui met tout en mouvement dans les forêts américaines, donne le signal du départ à notre voyageur. Le jeudi, 9 mai 1793, M. Mackensie s'embarque dans un canot d'écorce avec sept Canadiens et deux chasseurs sauvages. Si des bords de la rivière de la *Paix* il avait pu voir alors ce qui se passait en Europe, chez une grande nation civilisée, la hutte de l'Esquimaux lui eût semblé préférable au palais des rois, et la solitude au commerce des hommes.

Le traducteur du voyage de M. Mackensie observe que les compagnons du marchand anglais, un seul excepté, étaient tous d'origine française. Les Français s'habituent facilement à la vie sauvage, et sont fort aimés des Indiens. Lorsqu'en 1729 le Canada tomba entre les mains des Anglais, les naturels s'aperçurent bientôt du changement de leurs hôtes.

« Les Anglais, dit le P. Charleroix, dans le peu « de temps qu'ils furent maîtres du pays, ne surent « pas gagner l'affection des sauvages : les Hurons ne

« parurent point à Québec ; les autres, plus voisins « de cette capitale, et dont plusieurs, pour des mé- « contentements particuliers, s'étaient ouvertement dé- « clarés contre nous à l'approche de l'escadre anglaise, « s'y montrèrent même assez rarement. Tous s'étaient « trouvés un peu déconcertés, lorsqu'ayant voulu « prendre, avec ces nouveaux venus, les mêmes liber- « tés que les Français ne faisaient aucune difficulté « de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manières « ne leur plaisaient pas.

« Ce fut bien pis encore, au bout de quelque temps, « lorsqu'ils se virent chassés à coups de bâton des mai- « sons, où jusque-là ils étaient entrés aussi librement « que dans leurs cabanes. Ils prirent donc le parti de « s'éloigner, et rien ne les a, dans la suite, atta- « ché plus fortement à nos intérêts que cette diffé- « rence de manière et de caractère des deux peuples « qu'ils ont vu s'établir dans leur voisinage. Les mis- « sionnaires, qui furent bientôt instruits de l'impres- « sion qu'elle avait déja faite sur eux, surent bien en « profiter pour les gagner à J. C., et pour les affec- « tionner à la nation française. »

Les Français ne cherchent point à civiliser les sauvages, cela coûte trop de soins ; ils aiment mieux se faire sauvages eux-mêmes. Les forêts n'ont point de chasseurs plus adroits, de guerriers plus intrépides. On les a vus supporter les tourments du bucher avec une constance qui étonnait jusqu'aux Iroquois, et malheureusement devenir quelquefois aussi barbares que leurs bourreaux. Serait-ce que les extrémités du cercle se rapprochent, et que le dernier degré de la civilisation, comme la perfection de l'art, touche de près la nature? ou plutôt est-ce une sorte de talent universel ou

Digitized by Google

de mobilité de mœurs qui rend le Français propre à tous les climats et à tous les genres de vie? Quoi qu'il en soit, le Français et le sauvage ont la même bravoure, la même indifférence pour la vie, la même imprévoyance du lendemain, la même haine du travail, la même facilité à se dégoûter des biens qu'ils possèdent, la même constance en amitié, la même légèreté en amour, le même goût pour la danse et pour la guerre, pour les fatigues de la chasse et les loisirs du festin. Ces rapports d'humeur, entre le Français et le sauvage, leur donnent un grand penchant l'un pour l'autre, et font aisément de l'habitant de Paris, *un coureur de bois* Canadien.

M. Mackensie remonte la rivière de la *Paix* avec ses Français-sauvages, et décrit la beauté de la nature autour de lui.

« De l'endroit d'où nous étions partis le matin, jusque-là, la rive occidentale présente le plus beau paysage que j'aye vu. Le terrein s'élève par gradins à une hauteur considérable, et s'étend à une très-grande distance. A chaque gradin on voit de petits espaces doucement inclinés, et ces espaces sont entrecoupés de rochers perpendiculaires qui s'élèvent jusqu'au dernier sommet, ou du moins aussi loin que l'œil peut le distinguer. Ce spectacle magnifique est décoré de toutes les espèces d'arbres, et peuplé de tous les genres d'animaux que puisse produire le pays. Des bouquets de peupliers varient la scène, et dans les intervalles, paissent de nombreux troupeaux de buffles et d'élans. Ces derniers cherchent toujours les hauteurs et les sites escarpés, tandis que les autres préfèrent les plaines.

Lorsque je traversai ce canton, les femelles des buffles

Digitized by Google

étaient suivies par leurs petits, qui bondissaient autour d'elles, et les femelles d'élan ne devaient pas tarder à avoir des faons. Toute la campagne se parait de la plus riche verdure; les arbres qui fleurissent, étaient prêts à s'épanouir, et le velouté de leurs branches, réfléchissant le soir et le matin les rayons obliques de l'astre du jour, ajoutait à ce spectacle une magnificence que nos expressions ne peuvent rendre. »

Ces paysages en amphithéâtre sont assez communs en Amérique. Aux environs d'*Apalachucla*, dans les Florides, le terrein, à partir du fleuve *Chatalèche*, s'élève graduellement, et monte dans les airs en se retirant à l'horizon; mais ce n'est pas, par une inclinaison ordinaire, comme celle d'une vallée; c'est par des terrasses posées régulièrement les unes au dessus des autres, comme les jardins artificiels de quelque puissant potentat. Ces terrasses sont plantées d'arbres divers, et arrosées d'une multitude de fontaines, dont les eaux, exposées au soleil levant, brillent parmi les gazons, ou ruissélent en filets d'or le long des roches moussues. Des blocs de granit surmontent cette vaste structure, et sont eux-mêmes dominés par de grands sapins. Lorsque du bord de la rivière vous découvrez cette superbe échelle et la cime des rochers qui la couronnent au dessus des nuages, vous croiriez voir le sommet des colonnes du temple de la nature, et le magnifique perron qui y conduit.

Le voyageur arrive au pied des *montagnes rocheuses*, et s'engage dans leurs détours. Les obstacles et les périls se multiplient : là, on est obligé de porter les bagages par terre, pour

Digitized by Google

éviter des cataractes et des *rapides ;* ici, on refoule l'impétuosité du courant, en halant péniblement le canot avec une cordelle.

Il faut entendre M. Mackensie lui-même.

« Quand le canot fut rechargé, moi et ceux de mes gens qui n'avaient pas besoin d'y rester, nous suivîmes le bord de la rivière..... J'étais si élevé au dessus de l'eau, que les hommes qui conduisaient le canot et doublaient une pointe, ne purent pas m'entendre lorsque je leur criai de toute ma force de mettre à terre une partie de la cargaison, pour alléger le canot.

Je ne pus alors m'empêcher d'éprouver beaucoup d'anxiété en voyant combien mon entreprise était hasardeuse. La rupture de la cordelle, ou un faux-pas de ceux qui la tiraient, auraient fait perdre le canot et tout ce qui était dedans. Il franchit l'écueil sans accident ; mais il fut bientôt exposé à de nouveaux périls. Des pierres, les unes grosses, les autres petites, roulaient sans cesse du haut des rochers, de sorte que ceux qui halaient le canot au dessous, couraient le plus grand risque d'être écrasés ; en outre, la pente du terrein les exposait à tomber dans l'eau à chaque pas. En les voyant, je tremblais, et quand je les perdais de vue, mon inquiétude ne me quittait pas. »

Tout le passage de M. Mackensie à travers les *montagnes rocheuses,* est d'un grand intérêt. Tantôt, pour se frayer un chemin, il est forcé d'abattre des forêts et de tailler des marches dans de hautes falaises ; tantôt il saute de rochers en rochers, au péril de ses jours, et reçoit l'un après l'autre ses compagnons sur ses épaules. La cordelle se rompt, le canot heurte des écueils ; les Canadiens se découragent et refusent d'aller plus loin. En vain M. Mackensie s'égare dans le désert pour découvrir le passage

Digitized by Google

au fleuve de l'ouest ; quelques coups de fusil qu'il entend avec effroi retentir dans ces lieux solitaires, lui font supposer l'approche des sauvages ennemis. Il monte sur un grand arbre ; mais il n'aperçoit que des monts couronnés de neige, au milieu de laquelle on distingue quelques bouleaux flétris, et au dessous, des bois qui se prolongent sans fin.

Rien n'est triste comme l'aspect de ces bois, vus du sommet des montagnes, dans le nouveau monde. Les vallées que vous avez traversées, et que vous dominez de toutes parts, apparaissent au dessus de vous, régulièrement ondées, comme les houles de la mer après une tempête. Elles semblent diminuer de largeur à mesure qu'elles s'éloignent. Les plus voisines de votre œil sont d'un vert rougeâtre ; celles qui suivent, prennent une légère teinte d'azur ; et les dernières forment des zones parallèles d'un bleu céleste.

M. Mackensie descend de son arbre, et cherche à rejoindre ses compagnons. Il ne voit point le canot au bord de la rivière : il tire des coups de fusil, mais on ne répond point à son signal. Il va, revient, monte et descend le long du fleuve. Il retrouve enfin ses amis ; mais ce n'est qu'après vingt-quatre heures d'angoisses et de mortelles inquiétudes. Il ne tarde pas à rencontrer quelques sauvages. Interrogés par le voyageur, ils feignent d'abord d'ignorer l'existence du fleuve de l'ouest ; mais un vieillard, bientôt gagné par les caresses et les présents de M. Mackensie, lui dit, en montrant de la main le haut de la rivière de la *Paix* :

« Il ne faut traverser que trois petits lacs et « autant de portages pour atteindre à une pe-

Digitized by Google

« tite rivière qui se jette dans la grande. »

Qu'on juge des transports du voyageur à cette heureuse nouvelle. Il se hâte de se rembarquer avec un Indien, qui consent à lui servir de guide jusqu'au fleuve inconnu. Bientôt il quitte la rivière de la *Paix*, entre dans une autre petite rivière qui sort d'un lac voisin, traverse ce lac, et de lacs en lacs, de rivières en rivières, après un naufrage et divers accidents, il se trouve enfin, le 18 de juin 1793, sur le Tacoutché-Tessé, ou le fleuve *Colombia*, qui porte ses eaux à l'Océan Pacifique.

Entre deux chaînes de montagnes s'étend une superbe vallée qu'ombragent des forêts de peupliers, de cèdres et de bouleaux. Au dessus de ces forêts, montent des colonnes de fumée qui décèlent au voyageur les invisibles habitants de ces déserts. Des argiles rouges et blanches, placées dans l'escarpement des montagnes, imitent çà et là des ruines d'anciens châteaux. Le fleuve *Colombia* serpente au milieu de ces belles retraites; et sur les îles nombreuses qui divisent son cours, on voit de grandes cabanes à moitié cachées dans des bocages de pins, où les naturels viennent passer les jours de l'été.

Quelques sauvages s'étant montrés sur la rive, le voyageur s'en approcha, et parvint à tirer d'eux quelques renseignements utiles.

« La rivière, dont le cours est très-étendu, lui dirent les indigènes, va vers le soleil du midi; et selon ce que nous avons appris, des hommes blancs bâtissent des maisons à son embouchure. Les eaux coulent avec une force toujours égale; mais il y a trois endroits où des cascades et des courants extrêmement rapides, en interceptent la navigation. Dans les trois endroits, les

Digitized by Google

eaux se précipitent par-dessus des rochers perpendiculaires, beaucoup plus hauts et plus escarpés que dans le haut de la rivière; mais, indépendamment des difficultés et des dangers de la navigation, il faut combattre les divers habitants de ces contrées, qui sont très-nombreux. »

Ces détails jetèrent M. Mackensie dans une grande perplexité, et découragèrent de nouveau ses compagnons. Il cacha le mieux qu'il put son inquiétude, et suivit encore pendant quelque temps le cours des eaux. Il rencontra d'autres indigènes qui lui confirmèrent le récit des premiers, mais qui lui dirent que s'il voulait quitter le fleuve, et marcher droit au couchant, à travers les bois, il arriverait en peu de jours à la mer, par un chemin fort aisé et fort connu des sauvages.

M. Mackensie se détermine aussitôt à prendre cette nouvelle route. Il remonte le fleuve, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière qu'on lui avait indiquée, et laissant là son canot, il s'enfonce dans les bois, sur la foi d'un sauvage qui lui servait de guide; et qui, au moindre caprice, pouvait le livrer à des hordes ennemies ou l'abandonner au milieu des déserts.

Chaque Canadien portait sur ses épaules une charge de quatre-vingt-dix livres, indépendamment de son fusil, d'un peu de poudre et de quelques balles. M. Mackensie, outre ses armes et son télescope, portait lui-même un fardeau de vivres et de quincailleries, du poids de soixante-dix livres.

La nécessité, la fatigue, et je ne sais quelle confiance, qu'on acquiert par l'accoutumance des périls, ôtèrent bientôt à nos voyageurs

Digitized by Google

toute inquiétude. Après de longues journées de marche, au travers des buissons et des halliers, tantôt exposés à un soleil brûlant, tantôt inondés par de grandes pluies, le soir ils s'endormaient paisiblement au chant des Indiens.

« Il consistait, dit M. Mackensie, en sons « doux, mélancoliques, d'une mélodie assez « agréable, et ayant quelque rapport avec le « chant de l'église. » Lorsqu'un voyageur se réveille sous un arbre, au milieu de la nuit, dans les déserts de l'Amérique, qu'il entend le concert lointain de quelques sauvages, entrecoupé par de longs silences et par le murmure des vents dans la forêt; rien ne lui donne plus l'idée de cette musique aérienne dont parle Ossian, et que les bardes décédés font entendre, aux rayons de la lune, sur les sommets du *Slimora*.

Bientôt nos voyageurs arrivèrent chez des tribus indiennes, dont M. Mackensie cite des traits de mœurs fort touchants. Il vit une femme presque aveugle, et accablée de vieillesse, que ses parents portaient tour-à-tour, parce que l'âge l'empêchait de marcher. Dans un autre endroit, une jeune femme, avec son enfant, lui présenta un vase plein d'eau, au passage d'une rivière, comme Rébecca pencha son vase pour le serviteur d'Abraham au puits de Nâchor, et lui dit : *Bibe, quin et camelis tuis dabo potum*. Buvez, je donnerai ensuite à boire à vos chameaux.

J'ai passé moi-même chez une peuplade indienne qui se prenait à pleurer à la vue d'un voyageur, parce qu'il lui rappellait des amis partis pour la *Contrée des Ames*, et depuis longtemps en *voyage*.

Digitized by Google

« Nos guides, dit M. Mackensie, ayant aperçu des Indiens.... hâtèrent le pas pour les rejoindre. A leur approche, l'un des étrangers s'avança avec une hache à la main. C'était le seul homme de la troupe. Il avait avec lui deux femmes et deux enfants. Quand nous les joignîmes, la plus âgée des femmes, qui probablement était la mère de l'homme, s'occupait à arracher les mauvaises herbes dans un espace circulaire, d'environ cinq pieds de diamètre, et notre présence n'interrompit point ce travail prescrit par le respect dû aux morts. C'est dans ce lieu, objet des tendres soins de cette femme, qu'étaient les restes d'un époux et d'un fils; et toutes les fois qu'elle y passait, elle s'arrêtait pour leur payer ce pieux tribut.

Tout est important pour le voyageur des déserts. La trace des pas d'un homme, nouvellement imprimée dans un lieu sauvage, est plus intéressante pour lui que les vestiges de l'antiquité, dans les champs de la Grèce. Conduit par les indices d'une peuplade voisine, M. Mackensie traverse le village d'une nation hospitalière, où chaque cabane est accompagnée d'un tombeau. De là, après avoir franchi des montagnes, il atteint les bords de la rivière du *Saumon*, qui se décharge dans l'Océan Pacifique. Un peuple nombreux, plus propre, mieux vêtu et mieux logé que les autres sauvages, le reçoit avec cordialité. Un vieillard perce la foule et vient le presser dans ses bras; on lui sert un grand festin; on lui fournit des vivres en abondance. Un jeune homme détache un beau manteau de ses épaules, pour le suspendre aux siennes. C'est presque une scène d'Homère.

M. Mackensie passa plusieurs jours chez cette nation. Il examina le cimetière, qui n'était qu'un grand bois de cèdres, où l'on brûlait les morts,

Digitized by Google

et le temple où l'on célébrait deux fêtes chaque année, l'une au printemps, l'autre en automne. Tandis qu'il parcourait le village, on lui amena des malades pour les guérir; naïveté touchante d'un peuple chez qui l'homme est encore cher à l'homme, et qui ne voit qu'un avantage dans la supériorité des lumières, celui de soulager des malheureux.

Enfin le chef de la nation donne au voyageur son propre fils pour l'accompagner et un canot de cèdres pour le conduire à la mer. Ce chef raconta à M. Mackensie que dix hivers auparavant s'étant embarqué dans le même canot, avec quarante Indiens, il avait rencontré sur la côte deux vaisseaux remplis d'hommes blancs; c'était le bon *Toolec* * dont le souvenir sera longtemps cher aux peuples qui habitent les bords de l'Océan Pacifique.

Le samedi 20 de juillet 1793, à huit heures du matin, M. Mackensie sortit de la rivière du Saumon, pour entrer dans le bras de mer où cette rivière se jette par plusieurs embouchures. Il serait inutile de le suivre dans la navigation de cette baie, où il trouva partout les traces du capitaine Vancouver. Il observa la latitude à 52° 21′ 33″, et il écrivit avec du vermillon sur un rocher : *Alexandre Mackensie est venu du Canada ici par terre, le 22 juillet* 1793.

Les découvertes de ce voyageur offrent deux résultats très importants. L'un pour le commerce, l'autre pour la géographie. Quant au premier, M. Mackensie s'en explique lui-même.

« En ouvrant cette communication entre les deux

* Le capitaine Cook.

Digitized by Google

Océans, et en formant des établissements réguliers dans l'intérieur du pays, et aux deux extrémités de la route, ainsi que tout le long des côtes et des îles voisines, on serait entièrement maître de tout le commerce des pelleteries de l'Amérique septentrionale, depuis le quarante-huitième degré de latitude jusqu'au pôle, excepté la partie de la côte qui appartient aux Russes, dans l'Océan Pacifique.

On peut ajouter à cet avantage celui de la pêche dans les deux mers, et la facilité d'aller vendre les pelleteries dans les quatre parties du globe. Tel est le champ ouvert à une entreprise commerciale. Les produits de cette entreprise seraient incalculables, si elle était soutenue par une partie du crédit et des capitaux, dont la Grande-Bretagne possède une si grande accumulation. »

Ainsi, l'Angleterre voit, par les découvertes de ses voyageurs, s'ouvrir devant elle une nouvelle source de trésors et une nouvelle route à ses comptoirs des Indes et de la Chine.

Quant au progrès de la géographie, qui, en dernier résultat, tournent également au profit du commerce, le voyage de M. Mackensie à l'ouest est, sous ce point de vue, moins important que son voyage au nord. Le capitaine Vancouver avait suffisamment prouvé qu'il n'y a point de passage sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis Nootka-Sund jusqu'à la rivière de Cook. Grace aux travaux de M. Mackensie, ce qui reste maintenant à faire au nord est très-peu de chose.

Le fond de la baie du *Refus* se trouve à peu près par les 68 degrés de latidude nord, et les 85 degrés de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

Digitized by Google

En 1771, M. *Héarne*, parti de la baie d'*Hudson*, vit la mer à l'embouchure de la rivière *des Mines de Cuivre*, à peu près par les 69 degrés de latitude, et par le 110e et quelques minutes de longitude.

Il n'y a donc que cinq ou six degrés de longitude entre la mer vue par M. *Héarne*, et la mer du fond de la baie d'*Hudson*.

A une latitude si élevée, les degrés de longitude sont fort petits. Supposez-les de douze lieues, vous n'aurez guère plus de soixante-douze lieues à découvrir entre les deux points indiqués.

A 5 degrés de longitude, à l'ouest de l'embouchure de la rivière *des Mines de Cuivre*, M. Mackensie vient de découvrir la mer par les 69 degrés 7 minutes nord.

En suivant notre premier calcul, nous n'aurons que soixante lieues de côtes inconnues, entre la mer de M. *Héarne* et celle de M. *Mackensie*.

Continuant de toucher à l'occident, nous trouvons enfin le détroit de *Behring*. Le capitaine Cook s'est avancé au-delà de ce détroit, jusqu'au 69e ou 70e degré de latitude nord, et au 275e de longitude occidentale. Soixante-douze lieues, ou tout au plus six degrés de longitude, séparent l'Océan boréal de *Cook* de l'Océan boréal de M. *Mackensie*.

Voilà donc une chaîne de points connus, où l'on a vu la mer autour du pôle, sur le côté septentrional de l'Amérique, depuis le fond du détroit de *Behring*, jusqu'au fond de la baie d'*Hudson*. Il ne s'agit plus que de franchir par terre les trois intervalles qui divisent ces points

Digitized by Google

(et qui ne peuvent pas composer entre eux plus de 250 lieues d'étendue), pour s'assurer que le continent de l'Amérique est borné de toutes parts par l'Océan, et qu'il règne à son extrémité septentrionale, une mer, peut-être accessible aux vaisseaux *.

Me permettra-t-on une réflexion ? M. Mackensie a fait, au profit de l'Angleterre, des découvertes que j'avais entreprises et proposées jadis au gouvernement, pour l'avantage de la France. Du moins le projet de ce voyage, qui vient d'être achevé par un étranger, ne paraîtra plus chimérique. Comme d'autres sollicitent la fortune et le repos, j'avais sollicité l'honneur de porter, au péril de mes jours, des noms français à des mers inconnues, de donner à mon pays une colonie sur l'Océan Pacifique, d'enlever les trésors d'un riche commerce à une puissance rivale, et de l'empêcher de s'ouvrir de nouveaux chemins aux Indes.

En rendant compte des travaux de M. Mackensie, j'ai donc pu mêler mes observations aux siennes, puisque nous nous sommes rencontrés dans les mêmes desseins, et qu'au moment où il exécutait son premier voyage, je parcourais aussi les déserts de l'Amérique; mais il a été secondé dans son entreprise; il avait derrière lui des amis heureux et une patrie tranquille : je n'ai pas eu le même bonheur.

CHATEAUBRIAND.

* M. Mackensie aura peut-être cette nouvelle gloire. Il y a deux ans qu'il est parti de Quebec pour un nouveau voyage, et l'on attend son manuscrit.

Digitized by Google

Lettres de L. B. Lauraguais, *à Madame* ***. 1 *vol. in*-8°. *A Paris, chez* Buisson, *libraire, rue Hautefeuille, n.°* 20.

Dans presque tous les siécles, on voit des hommes obtenir une certaine réputation d'esprit qui repose moins encore sur quelques bons mots hasardés, que sur la singularité de leur caractère. Ne parler jamais comme un autre, n'être jamais à sa place, ne respecter aucune des bienséances de sa position, afficher des principes contraires aux usages reçus, voilà de quoi se faire bafouer quand on n'est qu'un particulier sans nom et sans fortune, et de quoi faire beaucoup de bruit quand on est grand-seigneur; mais ces sortes de réputation ont un écueil contre lequel elles viennent toujours se briser. A peine un bouffon grand-seigneur se fait-il imprimer, que chacun le remet à sa place, et son esprit, qui paraissait si piquant lorsqu'il n'était la confidence que de quelques-uns, devient plat et ennuyeux aussitôt que chacun peut le juger.

M. de Lauraguais vient de faire un livre.

Jusqu'à présent il n'avait lancé que des brochures, une entr'autres contre M. Laharpe, au moment où la proscription de fructidor pesait sur lui; ce qui n'est ni noble, ni généreux selon toutes les idées reçues, mais ce qui pouvait paraître original dans un homme accoutumé à s'écarter de la route commune. Le sort de cette brochure fut de n'être pas lue. Il n'en sera pas de même de l'ouvrage que nous annonçons; il est plein de fadaises et de scandale; et, quoique l'auteur prétende qu'une des afflictions de la vieillesse soit de ne pouvoir plus scandaliser, nous l'assurons, avec

Digitized by Google

l'autorité de tous les siécles, que rien n'est plus scandaleux qu'un vieillard qui se plaît à raconter de vilaines histoires; corrupteur de l'esprit, il est bien plus dangereux qu'un jeune homme. Les passions portent du moins avec elles une demi-excuse, et rien n'est plus juste en morale, puisque celui qui séduit avec ses passions en est déja lui-même la victime.

Les douze premières pages de ce volume sont adressées au lecteur, non pas sous le nom de préface, parce que l'auteur prétend que son ouvrage n'a point de face, ni sous celui d'avant-propos, parce que l'auteur prétend que son ouvrage ne contient ni bons, ni mauvais propos; mais ceci n'est qu'une prétention. Tout roule sur les conditions faites entre le sieur Lauraguais et M. Buisson, son libraire; ce qui est fort intéressant pour le public. Nous ignorons si M. Buisson possède assez de littérature pour juger les ouvrages du sieur Lauraguais; mais nous pouvons affirmer qu'il n'y a que la canaille de la littérature qui se soumette aux conditions d'un libraire; que les hommes de mérite leur font la loi depuis longtemps, et que la première comme la plus juste de ces lois, est que le libraire ne se permettra pas même de juger l'ouvrage. Ainsi, le sieur Lauraguais, en parlant de sa soumission envers M. Buisson, se range lui-même dans cette classe des hommes-de-lettres, où aucun homme de cœur et de mérite ne voudrait se voir relégué, même pas ses plus grands ennemis. Certainement, il est impossible d'être plus modeste; mais on sait depuis longtemps combien le sieur Lauraguais est au dessus des petites vanités qui tourmentent les hommes. Partisan de l'égalité qui descend, c'est sans nulle intention qu'il parle au public de madame la duchesse d'Aremberg, sa fille, de M. de Brancas son neveu, du comte de Middelbourg son beau-père, et de madame la du-

Digitized by Google

chesse de Brancas sa grand'mère. Quoiqu'il avoue avoir été du nombre des jacobins dont le directoire fit défendre l'assemblée, encore est-il bon que l'univers sache que le sieur Lauraguais n'était pas un jacobin comme un autre, puisque, pour le devenir, il avait plus à oublier que personne, sauf le duc d'Orléans cependant.

Sur quoi roule la conversation entre les sieurs Buisson et Lauraguais? Sur le desir que M. Buisson montre de voir le nom du sieur Lauraguais à la tête de l'ouvrage qu'il veut faire imprimer, afin d'en assurer un peu le débit. C'était la précaution inutile, puisque le sieur Lauraguais parle sans cesse de toute sa famille; moyen à peu près sûr de se faire reconnaître. Après une discussion entre l'auteur et le libraire, l'auteur consent avec peine à signer son ouvrage; mais le sacrifice une fois décidé, rien ne lui coûte, et l'on trouve son nom à la première, puis à la dernière page; ce qui est encore au dessus de l'usage établi, tant il est vrai que l'originalité se répand sur tout.

Voici le prétexte de ce volume :

Une dame veut vendre une partie de sa bibliothéque, composée, dit-on, de livres rares; les marchands lui jurent que les livres de cette espèce sont bien tombés de prix; et le sieur Lauraguais, pour prouver le contraire à cette dame, lui parle de tout, excepté de livres rares et du prix qu'ils ont réellement dans le commerce. Il commence par la métaphysique de Locke, et en fait une notice qu'il assure n'être pas un extrait, quoique, dans tout le cours de l'ouvrage, il appelle lui-même cette notice un extrait, ce qui ne doit pas étonner. Une inconséquence de plus ne frappe pas dans un livre qui n'est lui-même qu'une inconséquence de 250 pages, non compris l'errata.

Depuis que la métaphysique est devenue une science, et

Digitized by Google

qu'on a créé des mots pour l'exploiter, les hommes de bon sens ont toujours souri lorsqu'ils ont vu présenter au public l'extrait d'un ouvrage de métaphysique; car ces sortes de livres, toujours obscurs dans leur ensemble, le deviennent encore davantage lorsqu'on les resserre. Il est impossible que cela soit autrement. L'extrait de la métaphysique de Locke, par le sieur Lauraguais, n'est donc et ne pouvait être que ce qu'il a compris ou cru comprendre de l'*Essai sur l'entendement humain*; mais le lecteur n'en saisit rien; aussi sommes-nous de l'avis du libraire Buisson qui trouve qu'il y a beaucoup trop de ce fratras, et qui demande en grace des histoires scandaleuses pour assurer le débit du volume.

Après Locke, le sieur Lauraguais passe aux Œuvres Philosophiques de M. de Voltaire; il nous apprend que ce chef des philosophes modernes avait un âne qu'il nommait Fréron, et une cafetière, qui contenait vingt tasses, dans laquelle il puisait l'esprit de ces libelles qui l'ont deshonoré aux yeux de la postérité, étonnée de ne pouvoir estimer un homme dont elle admire le génie et l'infatigable activité. Certainement cela est très-instructif pour la dame qui veut vendre ses livres au prix courant.

De Voltaire, l'auteur passe au voyage d'Anacharsis, et révèle au public que l'abbé Barthélemy introduisit un principal personnage auquel il rapporte tout, pour mettre son ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en cachant l'érudition sous une forme dramatique et pleine de graces. Qui se serait jamais douté de cela, si le sieur Lauraguais n'avait pris le parti de l'imprimer?

Viennent ensuite les Œuvres de Pierre Corneille. Sans doute l'auteur va se jeter dans la haute littérature? Non, l'auteur ne monte jamais; il se contente de discuter le titre de Cinna, ou *la Clémence d'Auguste*, et

Digitized by Google

affirme que le vrai titre était : *La Générosité d'Auguste ;* mais que le peuple ayant détourné le sens du mot généreux, Corneille fut forcé de montrer Auguste, clément. Pauvre peuple ! s'il n'y avait que lui qui gâtât les langues, on ne dirait rien ; mais s'il a gâté le mot *généreux*, les philosophes ont gâté le mot *libéral*. Quand le peuple, qui a toujours besoin d'appui et de secours, a vu que la philosophie lui enlevait les hommes libéraux, il s'est approprié les hommes généreux. Je ne vois là qu'une juste compensation, et le sieur Lauraguais, au lieu de s'en plaindre, aurait dû penser à cette pauvre dame, condamnée à le lire, dans l'espoir d'apprendre enfin combien elle vendra ses livres.

En tournant chaque page l'une après l'autre, nous arrivons à la Jérusalem délivrée. Nous ne dirons pas que Locke revient dans ce chapitre comme dans tous les autres. Locke, suivant une expression de Sterne, est le *dada* du sieur Lauraguais, qui, voulant nous apprendre pourquoi Boileau n'aimait pas le Tasse, assure que ce grand critique prétendait ne voir, dans les vers de la Jérusalem délivrée, qu'un enfant à *dada* qui demandait à sa nourrice à faire *dodo*. Eh bien ! lecteurs, vous croit-on assez bêtes, puisqu'on vous assure que Boileau trouvant cette critique plaisante, chercha à la rendre raisonnable ; à quoi l'on ajoute philosophiquement : C'est comme cela que nous sommes tous bâtis. N'en déplaise au sieur Lauraguais et à son autorité, l'abbé Cannaille, je ne suis pas du tout bâti comme cela, et je connais beaucoup d'hommes bâtis différemment.

Nous voici aux œuvres de Molière. Après avoir encore assommé Locke, l'auteur prétend expliquer pourquoi Molière était triste, et M. de Voltaire gai. Son explication est d'une déraison complète, puisqu'elle suppose que la gaieté est indépendante du caractère naturel de

Digitized by Google

l'homme. Son explication est encore déraisonnable ; car, pour un aussi grand métaphysicien, il n'a pas su distinguer deux sortes de gaieté qu'il est impossible de confondre ; l'une qui tient à l'esprit ; l'autre qui résulte du tempérament. Or, il est indubitable que Molière avait dans l'esprit beaucoup plus de gaieté que M. de Voltaire. M. de Voltaire avait l'esprit plaisant ; Molière avait l'esprit profondément comique : c'est que le premier ne voyait jamais qu'une partie de ce que l'autre apercevait sous toutes les faces. Au reste, nous allons donner l'explication du sieur Lauraguais, laissant aux lecteurs le soin d'en apprécier la vérité et la forme.

« Voltaire ayant acquis une philosophie supérieure à « d'autres, celle d'un autre ordre de choses n'était qu'é- « lémentaire pour Voltaire ; de sorte qu'il pouvait « rire à l'étage où il était monté, de ce qui affligeait « Molière au dessous. »

Molière au dessous de M. de Voltaire ! Cela n'est pas comique, et cependant peut paraître fort plaisant.

De Molière, le sieur Lauraguais nous conduit à Newton ; et ce qu'il nous en apprend se réduisant à rien, nous compterons ce chapitre pour zéro.

Paraît enfin un ouvrage rare et ancien, puisqu'il date de 1554 ; c'est *Antoniana Margarita*. Et qu'en dit le sieur Lauraguais à cette dame qui veut vendre ses livres ? Que l'abbé de Voisenon, dont il cite beaucoup de vilains vers, disait son bréviaire dans le lit de Madame Favart, qui n'en cédait que la moitié, et qu'ils trouvaient l'un et l'autre cela si plaisant, qu'ils recevaient des visites dans cette situation et pendant cette occupation.

L'auteur, las de l'ordre qu'il s'était imposé, ne donne plus de titres à ses chapitres ; il court de Locke à Mademoiselle Bourgoing, qui vient de débuter au théâtre français ; de Mademoiselle Bourgoing, il tombe sur le Génie du Christianisme, parle de la révolution et de

Digitized by Google

lui, se montre bientôt aussi bon grammairien que grand logicien, copie quelques pages de M. de Voltaire, nomme tous les auteurs connus depuis la création du monde jusqu'à nos jours, et finit par l'anecdote la plus sale, la plus impie et la plus bête possible. Après l'avoir racontée avec l'aide de Mademoiselle Arnoud, qu'il saisit dans un moment *où l'opium dégage son esprit des cuisantes douleurs qu'il apaise*, voici ce qu'il dit lui-même de son récit :

« *Or*, l'histoire de l'abbé d'Alègre est d'un genre grave « et triste ; *ainsi donc* les efforts de l'art pour la rendre « comique, ne sauraient la rendre excusable. »

Pourquoi la raconter, pourquoi la faire imprimer, cette histoire que rien ne peut rendre excusable, et dont toute la gravité, toute la tristesse se composent des ruses qu'un prêtre employe pour s'approcher d'une danseuse de l'Opéra ?

L'ouvrage est terminé par un long récit que Madame la duchesse de Brancas, grand'mère du sieur Lauraguais, fait elle-même des moyens qu'elle et le duc de Richelieu employèrent pour procurer à Louis XV la possession de Madame de Châteauroux. Joli métier, et bien digne de ceux qui le faisaient ! Dans tout ce récit, Louis XV est présenté comme un sot, le cardinal de Fleury comme un scélérat, et le duc de Richelieu comme un grand homme.

« Vous verrez, dit la duchesse de Brancas, que si ce « détestable prêtre (le cardinal) nous avait préparé « beaucoup de malheurs, un homme d'une réputation « bien différente (le duc de Richelieu) en a garanti le « roi, et la France par conséquent. »

Et tout cela en corrompant les mœurs de celui qui régnait.

Ce récit est plein de partialité, comme tous les récits faits par un personnage actif dans une intrigue. Du reste,

Digitized by Google

il est si rempli de bavardage, qu'on peut le croire original. Indigne de jamais fixer l'attention d'un historien, il servira quelque jour à prouver jusqu'où allait la perversité et l'effronterie de ces gens-là : perversité dans l'action, effronterie dans le besoin d'en laisser des témoignages à la postérité. Quand les malheurs qu'ils ont éprouvés sollicitent la pitié publique, par quelle fatalité ce qui sert à les faire mépriser, part-il toujours de leur propre sein?

Nous ne résumerons pas cet ouvrage, qui, n'ayant ni plan ni liaison, ne peut être jugé dans son ensemble que par un seul mot, et ce mot, nous aurons l'indulgence de ne pas le prononcer. Un homme qui se respecterait ne voudrait pas avouer ce livre; un homme d'esprit le renierait. Nous regrettons bien sincèrement de trouver à la première page, que Madame d'Aremberg s'est chargée de procurer un imprimeur à son père; cela prouve bien plus sa complaisance que l'empire qu'elle a sur lui. Madame d'Aremberg jouit, à juste titre, d'une réputation qui donne l'assurance que si son père n'avait jamais écrit de sottises licencieuses, jamais elle ne se serait abaissée jusqu'à en lire. Tout cela est vil, tout est au dessous de gens qui étaient et qui pouvaient encore être quelque chose.

E.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

MADAME Xavier, la dernière débutante à ce théâtre, n'a pu achever le rôle d'Hermione, dans *Andromaque*, rôle qu'elle avait déja joué aux applaudissements d'un petit nombre de spectateurs choisis. Des amis bien dan-

Digitized by Google

gereux ont montré tant d'enthousiasme pour un talent qui méritait des encouragements plus que des éloges, que les personnes qui vont au spectacle uniquement pour leur plaisir, se sont fâchées. Il en est résulté une espèce de bataille dans le parterre, et l'actrice a quitté la scène. On prétend qu'elle ne reparaîtra plus; on dit aussi qu'elle tentera de nouveau l'inconstance du public, et alors il ne serait pas extraordinaire qu'elle rencontrât autant d'indulgence qu'on lui a montré de sévérité. M.me Xavier a des moyens qu'elle tient de la nature, des défauts qui viennent d'études mal faites; si le public de Paris lui avait rendu justice, il est certain qu'elle aurait facilement trouvé un engagement pour la province, et peut-être serait-elle revenue un jour payer ses premiers juges de leur indulgence; mais le caprice en a décidé autrement. Il est assez singulier que des hommes qui vont s'attendrir sur des malheurs imaginaires, se montrent sans pitié pour la douleur trop réelle d'une femme jeune, belle, et que de cruels sifflets privent quelquefois de tout moyen d'existence.

Si le théâtre est l'école des mœurs, la manière dont M.me Xavier a été traitée, prouve qu'il n'est pas l'école de l'urbanité et de la bonté.

THÉATRE DE LOUVOIS.

La première représentation du *Portrait de Michel Cervantes*, ou *les Deux Morts rivaux*, donnée mercredi à ce théâtre, a eu un grand succès. Cette comédie, en trois actes et en prose, n'est pas bonne cependant; mais elle occupe par des intrigues multipliées; souvent elle fait rire, et même quelquefois elle flatte l'esprit par des traits heureux que l'auteur rencontre à force d'en chercher; c'est dire assez qu'il faut en écouter beaucoup

Digitized by Google

qui sont hasardés. Des deux titres, aucun ne convient à la pièce, puisque le portrait de Michel Cervantes n'est qu'un accessoire à l'intrigue principale, et que les deux prétendus morts, qui sont deux valets, n'ont aucune scène de rivalité. Les hommes de goût sont blessés d'entendre à tout moment parler de la *sainte* inquisition, de la *sainte* Vierge, de *saint* Pierre, des *saints* en général et des *martyrs*. Pour moi, entouré d'étrangers, je les examinais ; j'entrai en conversation avec eux, et il me fut impossible de faire cesser leur étonnement sur toutes les contradictions qu'ils remarquent dans notre manière d'être. L'un d'eux me demanda si les pièces nouvelles n'étaient soumises à la censure d'aucun magistrat : je fus obligé de convenir que cette censure existait. Il vit mon embarras, et eut la complaisance de ne pas pousser plus loin ses questions.

L'auteur de cette pièce, nommé *Dieu-Lafoi*, a eu des succès qui en font espérer de plus grands ; il est impossible de lui refuser de l'esprit ; on dit beaucoup de bien de son caractère. Pourquoi donc, par des plaisanteries trop usées pour avoir le moindre mérite, se sépare-t-il des hommes raisonnables qui trouvent mauvais qu'on blesse une grande classe de la société dans ses opinions ? On objecte que cette classe-là ne va pas au spectacle ; rien n'est plus faux. Nous ne sommes plus au temps où les jansénistes rendaient la religion plus épouvantable que consolante : le théâtre, comme école du goût, comme dissipation même, est fréquenté par des gens qui ne rougissent point d'avouer leur respect et leur attachement pour la religion, ce grand lien de la société. Est-ce aux auteurs qui ont besoin de tous les suffrages, dont l'amour-propre est intéressé à les multiplier ; est-ce à eux, dis-je, à recréer, par des plaisanteries inconséquentes, des préjugés qu'on ne peut trop s'efforcer d'éteindre ? Il y a des mots tout-à-fait

Digitized by Google

déplacés sur le théâtre; et ceux que nous avons soulignés sont certainement de ce nombre. Si l'auteur veut se rappeler que tous les hommes de goût se sont accordés pour blâmer les prédicateurs qui portaient dans la chaire la pompe de la déclamation théâtrale, il sentira pourquoi ces mêmes hommes ne peuvent souffrir qu'on porte au théâtre des expressions qui ne lui appartiennent pas. Le vrai goût n'est que le sentiment de toutes les convenances; et cela est si incontestable, qu'après les réflexions sérieuses dans lesquelles l'auteur nous a jeté malgré nous, il nous est impossible de revenir à l'intrigue de sa pièce, trop embrouillée peut-être pour en faire l'analyse; mais enfin nous l'aurions essayé, et pour lui offrir des conseils, et pour lui donner des encouragements si nécessaires à l'homme-de-lettres qu'on voudrait voir se distinguer, parce qu'on sent qu'il en a les moyens. F....

ANNONCES.

Nous croyons devoir prévenir les amateurs de la belle typographie qu'il se prépare en ce moment, pour paraître au 1.er vendémiaire prochain, une magnifique édition, en un vol. in-4.°, de *la Fable de Psyché*, d'*Apulée*, latin et français. Les 32 planches, qu'*Antoine Salamanque* a publiées de ce poeme, d'après *Raphael*, doivent enrichir cette nouvelle édition; elles ont été, sous la direction de *Girodet*, dessinées et gravées au trait par *Dubois* et *Marchais*. Ces artistes, déja connus très-avantageusement, ont pensé que le simple trait ferait mieux ressortir les beautés de ces planches, peu soignées pour la gravure, comme le sont en général celles à l'usage des artistes. La partie typographique est confiée aux soins du citoyen *Bailly*, ancien prote de l'imprimerie de *Didot* jeune, dont les connaissances et les talents garantissent et la correction du texte et la beauté de l'impression. Les caractères, em-

Digitized by Google

ployés à ce bel ouvrage, sont dûs au burin du citoyen *Henri Didot*, à qui nous devons aussi toutes les belles éditions publiées par son frère, et dont le nom seul, en cette partie, sera toujours un éloge. Nous avons en mains le prospectus et le frontispice de cet ouvrage; nous avons vu les premieres épreuves des planches, et nous osons assurer que l'édition annoncée ne laissera rien à desirer.

Cours de Mathémathiques; par *Charles Bossut*, membre de l'Institut national des sciences et des arts, des academies de Pétersbourg, de Bologne, de Turin, etc., tom. 3e. *Mécanique*, nouvelle édition, revue, et à laquelle l'auteur a ajouté un ouvrage analogue, intitulé : Recherches sur l'équilibre des Voûtes. 1 vol. in-8°. Prix, br., 5 fr., et 6 fr. 80 cent. franc de port.

L'Art du Calcul astronomique des Navigateurs, porté à un plus haut degré d'exactitude que celui auquel il était déja parvenu, quoique souvent simplifié et démontré de manière à être fort aisément compris par tous ceux qui ont quelques notions des mathématiques et de l'astronomie; par *J. B. C. Dubourguet*, ancien navigateur, professeur de mathématique au Prytanée français. 1 vol. in-4°. Prix, br., 5 fr. 50 cent.

Comptes faits à la manière du *Barême*, sur les nouveaux poids et mesures, avec les prix proportionnels, à l'usage des commerçants, marchands détaillants et autres; par *Charles Haros*, auteur de l'Instruction abrégée sur les nouvelles mesures, approuvée par l'Institut national. 1 vol. in-12. Prix, br., 2 fr. 25 cent., et 2 fr. 65 cent. franc de port.

Les trois ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent à Paris, chez *Firmin Didot*, libraire pour les mathématiques, la marine et l'architecture, rue de Thionville, n.° 116 et 1850; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Ratisbonne, 22 août 1802.

Il est arrivé, cette nuit, un courrier de Vienne, qui a continué ce matin sa route pour Paris.

La déclaration suivante a été remise à la diète, dans sa derniere séance.

Extrait du rescript aulique parvenu au subdélégué électoral de Bohême, le 20 août 1802.

« S. M. I. et royale vient seulement d'être informée par la cour impériale de Russie, du contenu de la déclaration ci-jointe, que cette cour et le gouvernement français sont intentionnés de faire remettre à la députation extraordinaire convoquée pour régler les objets qui n'avaient point été aplanis dans le traité de paix de l'Empire. S. M. ne differe pas un moment de donner au subdélégué de Bohême les instructions que, dans ce cas imprévu, elle juge les plus convenables, d'après sa sollicitude et ses dispositions constamment dirigées vers le bien de l'Empire.

« On ne peut faire un reproche fondé à S. M., ni au corps germanique, sur le retard de la réunion de la députation extraordinaire de l'Empire. Plus de neuf mois se sont écoulés depuis que la nomination de cette députation a été notifiée, de la part de S. M. I. et de l'Empire, au gouvernement français, et que ce gouvernement a été invité à nommer les plénipotentiaires qui devaient concourir en son som, et à manifester son opinion sur l'époque la plus convenable pour la réunion. Bien loin qu'il ait été invité, de la part de la France,

Digitized by Google

sur la convocation de la députation, il n'a jamais été fait une réponse satisfaisante à ce sujet.

« L'ambassadeur de S. M. I. et roi n'a pas pu obtenir davantage du gouvernement français, qu'il fût entamé une négociation préparatoire avec la cour impériale, ainsi qu'il avait été promis par ce gouvernement, avant et après la nomination de la députation extraordinaire de l'Empire. Bien loin de là, on a toujours répondu d'une manière évasive et dilatoire aux instances réitérées qui ont été faites de bouche et par écrit, de la part de la cour impériale et royale.

« Quant à la nouvelle négociation proposée à la fin de l'année dernière par S. M. l'empereur de Russie, pour avoir lieu de concert à Paris, S. M. a adhéré, de la manière la plus amicale, à cette proposition; mais malgré cela, son ambassadeur n'a été ni appelé à cette négociation, ni instruit en aucune manière de ses suites et de son résultat.

« D'après une telle marche des choses, S. M. pense que la réunion plus ou moins tardive de la députation de l'Empire ne peut être un motif fondé de restreindre le droit que l'empereur et l'Empire, comme principales parties contractantes dans le traité de paix de Lunéville, ont et se sont formellement réservé de traiter et régler immédiatement l'affaire des indemnités, ainsi que tous les autres objets qui doivent faire le complément du susdit traité de paix.

« S. M. est, au contraire, parfaitement assurée que les deux puissances susmentionnées, ayant un juste égard aux droits inviolables d'un état indépendant, tel que l'est le corps germanique, ne méconnaîtront point, dans la pratique, cette première et principale attribution de l'indépendance.

« Pour faire voir combien S. M. est fondée à compter sur la justice des deux puissances, elle donnera à l'Empire

Digitized by Google

un éclaircissement consolant, en lui communiquant l'assurance officielle qui fut donnée à son ambassadeur à Paris, par M. Talleyrand, ministre des relations extérieures. Voici, mot pour mot, cette assurance telle que l'ambassadeur en a fait le rapport : « Vous pouvez être « assuré que nous ne sommes convenus avec la Russie « que de propositions à vous faire. On ne peut pas même « appeler cela un plan ; ce n'est qu'un simple projet, « que nous soumettons à la délibération de la diète, « comme le moyen qui nous paraît, à nous, le « plus convenable à satisfaire tout le monde, tant « que faire se peut. Cela sera proposé comme un conseil, « et nullement avec un ton d'autorité ou avec l'air de « vouloir forcer la chose. »

« Il se confirme donc par-là que, quand même ces puissances pourraient juger leurs conseils et intervention amicale nécessaire pour l'arrangement d'une affaire aussi compliquée, elles ne sont pour cela nullement intentionnées de disputer à l'Empire germanique la faculté et le droit de régler par lui-même les prétentions aux indemnités, ainsi que tant d'autres objets qui tiennent de près à sa constitution, et desquels dépend son bien-être ou son mal-être.

« Dans cette assurance, S. M. charge son subdélégué électoral de Bohême d'intervenir, en ce qui lui compète, pour que la députation extraordinaire de l'Empire, déja rassemblée, ouvre sans délai ses séances dans la forme constitutionnelle ; qu'elle entame une négociation conforme aux traités avec le plénipotentiaire français, et avec l'intervention et la coopération du ministre de Russie, et qu'elle témoigne à ces deux plénipotentiaires, au nom de l'Empire, la confiance que le corps germanique a dans les vues équitables des deux puissances, en y joignant l'assurance que la députation prendra en sérieuse considération leurs propositions amicales.

Digitized by Google

« Le subdélégué électoral de Bohême est aussi chargé de faire connaître ces sentiments de S. M. aux plénipotentiaires de France et de Russie, en ajoutant que, quoique d'après le droit des nations, et aussi d'après les loix de l'Empire, la députation ne puisse être restreinte, même par le chef suprême de l'Empire, dans un terme péremptoire, cependant, S. M., aussi dans sa qualité de roi et d'électeur de Bohême, accélerera, autant qu'il sera possible, la terminaison des objets qui doivent faire le complément de la paix.

« *Du* 28. — Le subdélégué de Bohême vient encore de faire à la diète une nouvelle déclaration : celle-ci est relative aux événements qui ont déterminé la cour impériale à faire occuper provisoirement par ses troupes la ville de Passau et la majeure partie de l'évêché de ce nom, ainsi que l'archevêché de Salzbourg, et la prévôté de Berchtolsgaden. Cette pièce, très-importante, est ainsi conçue :

« Lorsque S. M. I. se détermina à convoquer la députation extraordinaire de l'Empire, elle espérait que cette mesure préserverait l'Empire germanique de toutes atteintes portées à sa constitution et à son indépendance, et qu'il ne serait arrêté ni executé aucun changement important sans l'autorisation de l'empereur et de l'Empire; autorisation dont la nécessité est reconnue par le traité de Lunéville, et fondée sur le droit des gens.

« Mais S. M. I. n'eut pas le bonheur d'atteindre son but paternel et patriotique. Dans le temps que les plans de changement étaient encore mystérieusement cachés à l'empereur et au corps germanique, des occupations militaires furent exécutées dans les cercles septentrionaux, les dispositions faites au même instant avec le plus grand éclat dans un autre pays et au centre de l'Allemagne, enveloppaient une si grande masse d'états, que non-seulement une grande partie des pays assurés à

Digitized by Google

S. A. R. le grand duc de Toscane y était compris, mais que leur remplacement était rendu impossible par d'autres arrangements.

« S. M. apprit encore que des rassemblements considérables de troupes palatines avaient lieu le long de l'Inn et sur les frontières du territoire de Passau. Mgr le prince-évêque de Passau, menacé d'une invasion prochaine de ses possessions, invoqua, dans un tel danger, la protection de S. M. l'empereur et roi. S. M. se décida à prévenir ces entreprises, contraires à l'autorité et à l'intérêt de la cour impériale, en envoyant à Munich son ministre plénipotentiaire près la députation de l'Empire, avec les instructions les plus conciliatoires. Il lui fut enjoint de faire les représentations les plus amicales contre des mesures qui, en donnant le signal d'une confusion générale et l'exemple d'une infraction aux loix constitutionnelles de l'Empire, obligeraient S. M. à prendre, de son côté, des précautions énergiques pour assurer à S. A. R. le grand duc, les indemnités qui lui avaient été solennellement promises par la France et par l'Empire. M. de Hugel fut en conséquence autorisé à proposer une convention, d'après laquelle les deux cours s'abstiendraient de toutes occupations militaires, jusqu'à ce que la députation de l'Empire eût entièrement terminé ses délibérations. Il fut en même temps autorisé à ouvrir des négociations avec la cour électorale palatine, pour arranger et combiner les prétentions respectives d'indemnités, en promettant, de la part de la cour impériale, la modération la plus sincère, et les plus grands égards pour les intérêts de S. A. E.

« Mais toutes ces représentations et propositions furent écartées. La cour électorale palatine se refusa à conclure un arrangement de non-occupation, même pour trois semaines. Et au même instant les troupes palatines tentèrent, en passant par le territoire autrichien, de prendre par surprise la ville de Passau. La cour de Munich ne voulut pas même s'engager à se désister à l'avenir de pareilles mesures.

« Tous ces événements confirmèrent et redoublèrent les craintes de S. M. I.; et comme on apprit en même temps que l'entrée des troupes palatines dans la ville et l'évêché de Passau devait avoir lieu incessamment, S. M.

Digitized by Google

ne pouvait plus s'abstenir de prendre les précautions nécessaires, de faire occuper la ville et la principauté de Passau, et d'étendre ces mesures aux territoires voisins de Salzbourg et de Berchtolsgaden.

« S. A. S. s'empresse de faire part de ces événements à ses co-états assemblés à la diète, et principalement à à ceux qui font partie de la députation de l'Empire, en ajoutant que les ordres les plus sévères ont été donnés aux troupes qui se trouvent dans les trois principautés, de ne s'immiscer en rien dans le gouvernement intérieur des états, et dans la perception des revenus. Si S. M. s'est vue forcée par les événements dont il vient d'être parlé, d'assurer les indemnités de S. A. R. le grand duc de Toscane, elle ne se croit pas pour cela autorisée à en prendre possession définitive, avant que la grande affaire soumise à l'Empire, ne soit terminée par une voie conforme aux traités et à la constitution germanique. »

Cette déclaration, ainsi que la précédente, a fait une grande sensation parmi les ministres accrédités, et donnera sans doute lieu à d'autres déclarations qui ne seront pas moins importantes.

Rapport fait au premier consul, en sénat, par le ministre des relations extérieures, le 20 fructidor an 10.

Le premier consul m'ayant ordonné de lui rendre compte, en sénat, des différends survenus récemment entre la république française et la régence d'Alger, et du succès des mesures qui ont été prises pour les terminer, je dois d'abord rappeler l'état des choses qui les a précédées.

Des frontières de l'Egypte au détroit de Gibraltar, le nord de l'Afrique est possédé par des hommes étrangers au droit public de l'Europe. Les principes et les mœurs qui, des sociétés européennes, n'ont fait, pour ainsi dire, qu'une même société, qui, non-seulement défendent d'opprimer, mais commandent d'accueillir, de protéger, de secourir dans le danger la navigation et le commerce des peuples paisibles; qui réprouvent toute agression injuste, qui flétrissent la valeur, si

Digitized by Google

elle est cruelle, et veulent que les droits de l'humanité restent toujours sacrés ; ces mœurs sont encore inconnues aux peuples de ces contrées.

Ils n'ont d'autre droit des gens que les lois même de leur police qui, permettant chez eux les violences individuelles, les autorisent à l'égard des étrangers, et les consacrent même comme des actes de courage à l'égard des ennemis ; ils ignorent que le droit des gens, par ses régles générales, abolit les droits chimériques que des peuples trop imbus de leur importance locale prétendent retirer de la licence de leurs usages. Il faut croire, pour l'honneur de l'Europe, que, sur ce point, la suprématie du droit public assignant de justes limites à la tolérance des législations particulières, ne sera désormais méconnue qu'en Afrique.

La régence d'Alger s'est particulièrement signalée par une audace que quelques événements durent accroître.

Charles-Quint tourna contre l'Afrique ses armes victorieuses ; il voulait délivrer l'Europe des incursions des Barbaresques, et les réduire à l'impuissance ; mais le succès trompa son attente, et ne répondit point à la gloire de ses préparatifs.

Dans des temps postérieurs, Louis XIV vengea, sur les Algériens, l'honneur du pavillon français. Alger fut, par ses ordres, bombardé trois fois dans l'espace de six années ; mais là dût se borner sa vengeance. Les affaires de l'Europe réclamaient toute son attention. Du moins les Algériens apprirent-ils dès-lors à craindre et à respecter la France ; et la paix, qui fut conclue en 1689, subsistait depuis plus d'un siécle, lorsque les instances et les ordres de la sublime Porte la firent rompre en l'an 7.

Des ennemis qui restaient à la France, lorsque le premier consul prit les rênes du gouvernement, la régence d'Alger était le moins redoutable ; mais le premier consul desirant de faire cesser partout les calamités de la guerre, instruit que le dey d'Alger l'avait déclarée contre son inclination, et qu'il souhaitait la paix, fit partir pour Alger un négociateur. Précédé par la renommée des exploits dont l'Italie, l'Allema-

Digitized by Google

gne, l'Egypte, la Syrie avaient été le théâtre, l'envoyé du premier consul fut accueilli comme il devait l'être. La paix fut arrêtée, proclamée même dans le divan. Cependant une nouvelle intervention de la sublime Porte en fit ajourner la signature. La guerre parut renaître; mais ce fut une guerre sans hostilités. Tous les Français purent se retirer librement d'Alger avec toutes leurs propriétés, et l'agent de la France attendit à Alicante le moment où les négociations pourraient être reprises.

Enfin, un traité définitif qui assure à la France tous les avantages stipulés par les traités anciens, et qui, par des stipulations nouvelles, garantit plus explicitement, et mieux, la liberté du commerce et de la navigation française à Alger, fut signé le 7 nivose dernier.

La paix générale était conclue, et le commerce commençait à reprendre ses routes accoutumees.

Mais bientôt on apprend que des armements d'Alger parcourent la Méditerranée, désolent le commerce français, infestent les côtes. Le pavillon et le territoire même de la république ne sont pas respectés par les corsaires de la régence. Ils conduisent à Alger des transports sortis de Toulon et destinés pour Saint-Domingue. Ils arrêtent un bâtiment napolitain dans les mers et presque sur les rivages de la France. Un rais algérien ose, dans la rade de Tunis, faire subir à un capitaine de commerce français un traitement infâme. Les barques de la compagnie du corail qui, aux termes du traité, vont pour se livrer à la pêche, sont violemment repoussées des côtes. Le chargé d'affaires demande satisfaction et ne l'obtient pas; on ose lui faire des propositions injurieuses à la dignité du peuple français....; on veut que la France achète l'exécution du traité!

Informé de ces faits, le premier consul ordonne qu'une division navale se rendra devant Alger.

Je transmets, par ses ordres, des instructions au chargé d'affaires, le C. Dubois-Thainville, qui s'est conduit avec autant d'énergie et de dignité, que de prudence.

La division, commandée par le contre-amiral Lies-

Digitized by Google

segues, parut devant Alger, le 17 thermidor; à bord était un officier du palais, l'adjudant-commandant Hullin, porteur d'une lettre du premier consul pour le dey.

Le 18, cet officier descend à terre, est accueilli avec distinction, présenté au dey, et lui remet la lettre du premier consul. Elle était ainsi conçue :

« Bonaparte, premier consul, au très-haut et très-magnifique dey d'Alger; que Dieu le conserve en prospérité et en gloire.

« Je vous écris cette lettre directement, parce que je sais qu'il y a de vos ministres qui vous trompent, et qui vous portent à vous conduire d'une manière qui pourrait vous attirer de grands malheurs. Cette lettre vous sera remise en mains propres par un adjudant de mon palais. Elle a pour but de vous demander réparation prompte, et telle que j'ai droit de l'attendre des sentiments que vous avez toujours montrés pour moi. Un officier français a été battu dans la rade de Tunis par un de vos rais. L'agent de la république a demandé satisfaction et n'a pu l'obtenir. Deux bricks de guerre ont été pris par vos corsaires qui les ont menés à Alger et les ont retardés dans leur voyage. Un bâtiment napolitain a été pris par vos corsaires dans la rade d'Hières, et par-là ils ont violé le territoire français. Enfin, du vaisseau qui a échoué cet hiver sur vos côtes, il me manque encore plus de 150 hommes qui sont entre les mains des barbares. Je vous demande réparation pour tous ces griefs, et ne doutant pas que vous ne preniez toutes les mesures que je prendrais en pareille circonstance, j'envoie un bâtiment pour reconduire en France les 150 hommes qui me manquent. Je vous prie aussi de vous méfier de ceux de vos ministres qui sont ennemis de la France; vous ne pouvez pas avoir de plus grands ennemis; et si je desire vivre en paix avec vous, il ne vous est pas moins nécessaire de conserver cette bonne intelligence qui vient d'être rétablie, et qui seule doit vous maintenir dans le rang et dans la prospérité où vous êtes; car Dieu a décidé que tous ceux qui seraient injustes envers moi, seraient punis.

« Si vous voulez vivre en bonne amitié envers moi,

Digitized by Google

il ne faut pas que vous me traitiez comme une puissance faible ; il faut que vous fassiez respecter le pavillon français, celui de la république italienne, qui m'a nommé son chef, et que vous me donniez réparation de tous les outrages qui m'ont été faits. Cette lettre n'étant pas à une autre fin, je vous prie de la lire avec attention vous même, et de me faire connaître, par le retour de l'officier que je vous envoie, ce que vous aurez jugé convenable de faire. »

Quelles que fussent les dispositions intérieures du dey, il ne me montra que le desir de vivre en bonne intelligence avec la république française. « Je veux, » dit-il, être toujours l'ami de Bonaparte. »

Il promit et donna réellement toutes les satisfactions demandées.

Pour rendre un hommage particulier au premier consul dans la personne de son envoyé, il voulut même s'écarter des formes ordinaires, et contre l'usage immémorial des régences, il reçut dans le plus magnifique kiosck de ses jardins, l'officier du palais, le chargé d'affaires de la république, le contre-amiral Liessegues et son nombreux état-major. C'est-là qu'il remit au général Hullin la réponse qu'il avait préparée pour le premier consul, et dont la teneur suit :

Réponse du Dey.

« Au nom de Dieu seul, de l'homme de Dieu, maître de nous, illustre et magnifique seigneur Mustapha-Pacha, dey d'Alger, que Dieu laisse en gloire,

« A notre ami Bonaparte, premier consul de la république française, président de la république italienne.

« Je vous salue, la paix de Dieu soit avec vous.

« Ci-après, notre ami, je vous avertis que j'ai reçu votre lettre datée du 29 messidor. Je l'ai lue : elle m'a été remise par le général de votre palais, et votre vékil, Dubois-Thainville. Je vous réponds article par article :

« 1.° Vous vous plaignez du rais Ali-Tarar. Quoiqu'il soit un de mes joldaches, je l'ai arrêté pour le faire mourir. Au moment de l'exécution, votre vékil

Digitized by Google

m'a demandé sa grace en votre nom, et pour vous, je l'ai délivré.

« 2.° Vous me demandez la polacre napolitaine, prise, dites-vous, sous le canon de la France. Les détails qui vous ont été fournis à cet égard ne sont pas exacts; mais, selon votre desir, j'ai délivré dix-huit chrétiens composant son équipage : je les ai remis à votre vékil.

« 3.° Vous demandez un bâtiment napolitain qu'on dit être sorti de Corfou avec des expéditions françaises. On n'a trouvé aucun papier français; mais, selon vos desirs, j'ai donné la liberté à l'équipage, que j'ai remis à votre vékil.

« 4.° Vous demandez la punition du rais qui a conduit ici deux bâtiments de la république française. Selon vos desirs, je l'ai destitué; mais je vous avertis que mes rais ne savent pas lire les caractères européens; ils ne connaissent que les passe-ports d'usage, et, pour ce motif, il convient que les bâtiments de guerre de la république française fassent quelque signal, pour être reconnus par mes corsaires.

« 5.° Vous me demandez 150 hommes que vous dites être dans mes états. Il n'en existe pas un. Dieu a voulu que ces gens se soient perdus, et cela m'a fait de la peine.

« 6.° Vous dites qu'il y a des hommes qui me donnent des conseils pour nous brouiller. Notre amitié est solide et ancienne, et tous ceux qui chercheront à nous brouiller n'y réussiront pas.

« 7.° Vous demandez que je sois ami de la république italienne. Je respecterai son pavillon comme le vôtre, selon vos desirs. Si un autre m'eût fait pareille proposition, je ne l'aurais pas acceptée pour un million de piastre.

« 8.° Vous n'avez pas voulu me donner les 200 mille piastres que je vous avais demandées pour me dédommager des pertes que j'ai essuyées pour vous. Que vous me les donniez ou que vous ne me les donniez pas, nous serons toujours bons amis.

« 9.° J'ai terminé avec mon ami Dubois-Thainville, votre vekil, toutes les affaires de la Calle, et l'on pourra venir faire la pêche du corail. La compagnie d'Afrique jouira des mêmes prérogatives dont elle

Digitized by Google

jouissait anciennement. J'ai ordonné au bey de Constantine de lui accorder tout genre de protection.

« 10.° Je vous ai satisfait de la manière que vous avez desiré pour tout ce que vous m'avez demandé, et pour cela, vous me satisferez comme je vous ai satisfait.

« 11.° En conséquence, je vous prie de donner des ordres pour que les nations mes ennemies ne puissent pas naviguer avec votre pavillon ni avec celui de la république italienne, pour qu'il n'y ait plus de discussions entre nous, parce que je veux être toujours ami avec vous.

« 12.° J'ai ordonné à mes rais de respecter le pavillon français à la mer. Je punirai le premier qui conduira dans mes ports un bâtiment français.

« Si à l'avenir il survient quelque discussion entre nous, écrivez-moi directement, et tout s'arrangera à l'amiable.

« Je vous salue, que Dieu vous laisse en gloire. »

Alger, le 13 de la lune de Rabiad-Ewel l'an de l'hégire 1217.

En terminant ce rapport, je dois dire au premier consul que l'adjudant-commandant du palais, Hullin, et le contre-amiral Liessegues ont rempli avec noblesse, fermeté et mesure, la commission qui leur était confiée. CH. MAU. TALLEYRAND.

Rapport fait au premier consul de la république, en sénat, par le ministre des relations extérieures, le 20 fructidor an 10.

Le caractère distinctif de l'époque à laquelle la paix générale a mis fin, a été une contradiction saillante et générale entre les sentiments, les intérêts et la conduite des peuples. Les etats ont été entraînés, comme par une sorte de fatalité, dans leurs guerres, dans leurs alliances. Les uns ont fait cause commune, sans cesser de se haïr; les autres, sans cesser de s'aimer, ont vécu dans un état de discorde et d'hostilité.

C'est que dans la dissolution dès longtemps préparée des rapports généraux de l'Europe, l'édifice du droit public s'écroulant, la politique a partout méconnu sa tradition, ses maximes, ses règles locales, et que, plus d'un gouvernement pris au dépourvu, à l'appro-

Digitized by Google

che du bouleversement, a perdu le discernement de ses plus chers intérêts, a vu du danger jusque dans ses plus salutaires habitudes, et s'est livré sans réserve aux plus vaines frayeurs et aux plus dangereuses suggestions.

Telle a été particulièrement la position de la sublime Porte, à ce période de la guerre où l'Europe l'a vue avec étonnement, se ranger au nombre des ennemis de la France. Ce gouvernement n'a pas tardé lui-même à partager cet étonnement; et en effet, tout ce qu'il a vu au dedans et au dehors, était bien propre à lui inspirer des regrets sur la détermination à laquelle il s'était laissé engager.

Il a vu le vainqueur fidelle à la déclaration qu'il avait faite; en occupant une province ottomane, pourvoir aux soins de sa conservation, la gouverner avec sagesse, préparer sa prospérité future, et lors même qu'une déclaration de guerre non-provoquée, en avait fait une légitime conquête, annoncer par son respect pour les propriétés, les mœurs et la religion des vaincus, que son intention n'était point changée. La France, en effet, loin de vouloir attenter à la prospérité, et diminuer la force de la Turquie, n'eut en vue, à cette époque, que de la rendre plus puissante et plus heureuse, en introduisant dans son sein de nouveaux éléments de civilisation, et ouvrant au milieu de ses provinces, la grande route du commerce du monde.

Mais le gouvernement ottoman s'était lié au-delà de sa prévoyance; et engagé le dernier dans une guerre qui ne pouvait avoir pour lui que des chances fâcheuses, il était dans la nature de sa position de ne pouvoir s'y soustraire que le dernier.

Ce n'a été qu'après la pacification des puissances de l'Europe, que la sublime Porte a pu négocier sans contrainte. Mais du moment où elle a pu traiter seule avec la France, les deux empires ont été à l'instant pacifiés. Le traité du 6 messidor a été conclu, et le grand ouvrage de la pacification générale a été consommé.

Ce traité rétablit dans leur intégrité les anciens rapports qui unissoient les deux états, et en cela il pourvoit pleinement à tout ce que demandent les intérêts, les besoins de l'Empire Ottoman, les intérêts et la gloire de la France.

Digitized by Google

La joie éclatante qui, à Constantinople, a signalé la publication de cette nouvelle, a prouvé quel prix le gouvernement et le peuple mettent au retour de l'amitié du peuple français. Son interruption a été marquée par de graves erreurs et de plus graves dangers. Désormais ce gouvernement se repose sur l'espoir de trouver, au sein des difficultés inhérentes à sa politique et à sa position, les conseils d'une puissance toujours amie, et véritablement intéressée à sa prospérité.

Les intérêts du commerce de la France sont assurés par le traité. Les citoyens français commerçants en Turquie, y retrouveront bientôt les propriétés qui leur avaient été séquestrées, et dès ce moment, leurs droits, leurs anciennes prérogatives et leur prépondérance commerciale. Un article spécial stipule pour les compensations qui leur sont dues.

L'honneur de la France et la dignité de son gouvernement exigeaient que des exceptions trop longtemps tolérées par l'ancien gouvernement français, à l'exercice des priviléges de notre navigation, fussent enfin levées. Ces exceptions n'existent plus. L'accès de la mer Noire nous ouvre désormais une route nouvelle, et la sphère du commerce s'agrandit des communications directes de la France, avec les provinces méridionales de la Russie. Le souverain de cet empire, s'élevant par ses lumières au dessus des préjugés d'une jalousie vulgaire, sent justement que tout ce qui tend à multiplier les rapports de l'industrie d'une nation à celle d'une autre, est avantageux à l'industrie de toutes.

La sublime Porte n'avait à desirer que l'amitié de la France. La paix qui vient d'être conclue lui en assure tous les bienfaits. Elle ouvre devant elle une nouvelle carrière de repos et de sécurité. Ce gouvernement, revenu à ses anciennes maximes, trouvera dans les fécondes communications de notre commerce avec ses états d'Europe, d'Afrique et d'Asie, et dans le retour de ses sentiments de confiance, les moyens dont il a besoin, pour se conserver dans la position honorable et sûre dans laquelle il vient d'être replacé.

CH. MAU. TALLEYRAND.

Traité de paix entre la république française et la sublime Porte Ottomane.

Le premier consul de la république française, au nom

Digitized by Google

du peuple français, et le sublime empereur ottoman, voulant rétablir les rapports primitifs de paix et d'amitié qui ont existé de tout temps entre la France et la sublime Porte, ont nommé dans cette vue, pour ministres plénipotentiaires, savoir : le premier consul, au nom du peuple français, le C. Charles-Maurice Talleyrand, ministre des relations extérieures de la république française; et la sublime Porte-Ottomane, Esseid-Mohamed-Said-Ghalib-Effendi, rapporteur actuel, secrétaire intime et directeur des affaires étrangères; lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivants :

Art. I.er Il y aura à l'avenir paix et amitié entre la république française et la sublime Porte Ottomane. Les hostilités cesseront désormais, et pour toujours, entre les deux états.

II. Les traités ou capitulations qui, avant l'époque de la guerre, déterminaient respectivement les rapports de toute espèce qui existaient entre les deux puissances, sont en entier renouvelés. En conséquence de ce renouvellement, et en exécution des articles des anciennes capitulations, en vertu desquels les Français ont le droit de jouir dans les états de la sublime Porte, de tous les avantages qui ont été accordés à d'autres puissances, la sublime Porte consent à ce que les vaisseaux du commerce français portant pavillon blanc, jouissent désormais sans aucune contestation, du droit d'entrer et de naviguer librement dans la mer Noir.

La sublime Porte consent de plus à ce que lesdits vaisseaux français, à leur entrée et à leur sortie de cette mer, et pour tout ce qui peut favoriser leur libre navigation, soient entièrement assimilés aux vaisseaux marchands des nations qui naviguent dans la mer Noire. La sublime Porte et le gouvernement de la république prendront de concert des mesures efficaces pour purger de toute espèce de forbans les mers qui servent à la navigation des vaisseaux marchands des deux états. La sublime Porte promet de protéger contre toute espèce de pirateries la navigation des vaisseaux marchands sur la mer Noire. Il est entendu que les avantages assurés aux Français par le présent article, dans l'Empire Ottoman, sont également assurés aux sujets et au pavillon de la sublime Porte, dans les mers et sur le territoire de la république française.

III. La république française jouira, dans les pays

Digitized by Google

ottomans qui bordent ou avoisinent la mer Noire, tant pour son commerce que pour les agents et commissaires des relations commerciales qui pourront être établis dans les lieux où les besoins du commerce français rendront cet établissement nécessaire, des mêmes droits, priviléges et prérogatives dont la France jouissait avant la guerre, dans les autres parties des états de la sublime Porte, en vertu des anciennes capitulations.

IV. La sublime Porte accepte, en ce qui la concerne, le traité conclu à Amiens entre la France et l'Angleterre, le 4 germinal an 10 (1216 zilkidés 22). Tous les articles de ce traité, qui sont relatifs à la sublime Porte, sont formellement renouvelés dans le présent traité.

V. La république française et la sublime Porte se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions.

VI. Les restitutions et compensations dues aux agents des deux puissances, ainsi qu'aux citoyens et sujets dont les biens ont été confisqués ou séquestrés pendant la guerre, seront réglées avec équité par un arrangement particulier qui sera fait à Constantinople entre les deux gouvernements.

VII. En attendant qu'il soit pris de concert de nouveaux arrangements sur les discussions qui ont pu s'élever relativement aux droits de douane, on se conformera, à cet égard, dans les deux pays, aux anciennes capitulations.

VIII. S'il existe encore des prisonniers qui soient détenus par suite de la guerre dans les deux états, ils seront immédiatement mis en liberté sans rançon.

IX. La république française et la sublime Porte ayant voulu, par le présent traité, se placer dans les états l'une de l'autre, sur le pied de la puissance la plus favorisée, il est entendu qu'elles s'accordent respectivement dans les deux états, tous les avantages qui pourraient être et avoir été accordés à d'autres puissances, comme si lesdits avantages étaient expressément stipulés dans le présent traité.

X. Les ratifications du présent traité seront échangées à Paris, dans l'espace de quatre-vingts jours, ou plutôt, si faire se peut.

Fait à Paris, le 6 messidor an 10 de la république française, et le 2 safer ulhair.

Signé, Ch.-Mau. TALLEYRAND,
ESSEID-MOHAMED-SAID-GHALIB-EFFENDI.

Digitized by Google

N.° LXIV. 1.er jour complémentaire.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Vers imités de l'italien de Pignotti.

Vous avez vu quelquefois l'aquilon,
Tyran orgueilleux et terrible,
Rouler dans un noir tourbillon
Du laboureur la cabane paisible,
Ses vergers, ses troupeaux, l'espoir de sa moisson.
Tout cède, tout devient victime de sa rage;
Le ciel gronde, la mer dans ses gouffres mugit,
Jusqu'en ses fondements la terre retentit....
Du conquérant telle est la sombre image.

Mais voyez-vous, au retour du printèmps,
Du haut des plaines éthérées,
Zéphyre descendre en nos champs,
Et balancé sur ses ailes dorées,
De Flore à pleines mains épandre les présents?
Les oiseaux, par leurs chants, semblent lui rendre hommage;
A son souffle fécond la terre ouvre son sein;
La mer est sans courroux, le ciel pur et serein....
Du Pacificateur telle est la douce image.

J. H. Pesseau.

Digitized by Google

ÉNIGME.

S'il faut croire Buffon, je suis tout-à-la-fois
La flèche, l'arc et le carquois.

LOGOGRIPHE.

Sur huit pieds réunis, je donne la lumière;
En m'arrachant le chef, de l'affreuse misère
Tu trouveras, lecteur, un fâcheux attribut.
Romps mes extrémités, je produits un tribut
Que maint joueur voudrait ravir à la fortune;
Sur quatre, je suis sûr de plaire à tous les yeux;
Enfin, laissez-m'en trois, j'offre chose commune
Que méprise toujours un buveur courageux.

Par un jeune Agenais.

CHARADE.

Pour arriver à mon entier,
Ville célèbre et commerçante,
Ne quittez jamais mon premier;
La rive n'est pas déplaisante;
Mais prenez garde à la tourmente,
Si vous allez sur mon dernier.

Par le citoyen GÉRAUD-VERLHAC, *de Brive.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *flèche.*

Le mot du Logogriphe est *français*, où l'on trouve *ris*, *or*, *an*, *soir*, *fais*, *foi* et *bon.*

Le mot de la Charade est *vertu.*

Digitized by Google

Génie du Christianisme ; par François Auguste Chateaubriand. *A Paris, chez* Migneret, *rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n.° 28.*

Quand un talent original paraît pour la première fois, il jette toujours un grand éclat. Ses ennemis ne se sont point encore rassemblés, et leur voix ne peut imposer silence à l'enthousiasme; mais quand ce même talent agrandi se développe dans une composition plus vaste et plus difficile, ses juges deviennent plus sévères, et ses succès sont plus disputés : c'est que la haine a eu le temps de prendre ses mesures et de protester contre l'admiration publique. Tous les écrivains, faits pour obtenir la gloire, sont condamnés à cette épreuve nécessaire qui doit plus les énorgueillir que les décourager; ils doivent surtout s'attendre à de longs combats, s'ils ont attaqué le système d'une faction dominante; car on leur fait expier alors et la supériorité de leur talent et l'audace de leurs opinions.

Ces remarques s'appliquent naturellement à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les beautés d'*Atala*, son premier essai, ont été vivement senties. La sévérité des censeurs, en relevant avec amertume quelques défauts si faciles à corriger, n'a pu affaiblir l'effet de cette production d'un genre tout nouveau. La critique a donc réuni tous ses efforts contre le second ouvrage du même écrivain, et cette fois

BIBL. NATIONALE

Digitized by Google

elle a pu se promettre quelques avantages, puisqu'elle a pour auxiliaires toutes les opinions anti-religieuses de ce dix-huitième siécle, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, et surtout au milieu de la France, a déchaîné tant d'ennemis contre le christianisme.

On a d'abord attaqué le plan suivi par l'auteur.

Plusieurs de ceux qui n'avaient jamais jugé nos dogmes religieux que sur les bouffonneries du *docteur Zapata et des aumoniers du roi de Prusse* *, ont tout-à-coup changé de langage. Ils ne contestent plus à la doctrine et aux pompes de l'église romaine leurs effets touchants et sublimes; ils conviennent que l'éloquence et la poésie en peuvent tirer de puissantes émotions et de riches tableaux. Mais après cet aveu remarquable, quelques-uns, prenant le ton d'un zèle au moins équivoque, ajoutent qu'il ne faut pas développer, avec trop d'éclat, les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité. Ils affectent de craindre que l'imagination ne répande à la fois ses enchantements et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire.

Parmi ces critiques, il est sans doute quelques hommes vraiment pieux et de bonne foi : c'est à eux surtout qu'il faut répondre. J'ose croire que leur sévérité sera désarmée après quelques réflexions que je leur soumets.

Les arguments théologiques, les savantes controverses, les instructions édifiantes pou-

* Voyez la collection des Œuvres de Voltaire et sa Bible expliquée, etc.

Digitized by Google

vaient suffire à des siécles éminemment religieux. Des traités austères, tels que ceux de *Nicole* et d'*Abadie*, étaient lus avec empressement par les mêmes hommes qui goûtaient le mieux le génie et les graces de Racine et de La Fontaine, leurs contemporains. Alors, dans les cercles de la ville, et parmi les intrigues de la cour, dans le sénat et dans l'armée, on agitait les mêmes questions que dans l'église. Il ne faut point s'en étonner; la religion chrétienne, à cette époque, semblait à tous l'objet le plus important. Le petit nombre de ceux qui osait l'attaquer dans ses premières bases, n'obtenait que le mépris ou l'horreur. Le nom du Dieu qui l'avait fondée imprimait une égale vénération à toutes les sectes rivales dont elle était la mère, et qui combattaient dans son sein. Ces sectes, divisées sur quelques points, s'accordaient sur les dogmes fondamentaux. Leurs disputes avaient en conséquence ce caractère et ces mouvements passionnés que mettent toujours dans leurs débats les membres d'une famille divisée. Rappelez-vous en effet les anecdotes de ces jours célèbres; voyez dans le palais de la duchesse de Longueville les redoutables chefs de Port-Royal méditer de nouvelles attaques contre les jésuites rassemblés à Versailles, sous la protection du P. Lachaise. La France était attentive à ces querelles, et se décidait pour l'un ou pour l'autre parti. Apprenait-on que le ministre Claude et l'évêque de Meaux étaient en présence, on contemplait avec curiosité l'approche des deux athlètes, et tous les cœurs s'intéressaient au dénouement du combat; car la renommée publiait que le prix

Digitized by Google

du vainqueur devait être la conversion de quelque personnage fameux. Le salut de Turenne (on parlait ainsi dans ce temps-là), le salut de Turenne était attaché peut-être à cette grande conférence; et ne sait-on pas que la dévotion de cet illustre capitaine devint aussi fameuse que sa valeur, et que ses soldats racontaient ses actes de piété comme ses victoires?

Mais ce n'était pas seulement au sein de la France que les esprits étaient si fort émus par ces spectacles et ces luttes théologiques. Ce goût était celui de l'Europe entière. Leibnitz et Newton, dignes tous deux de se disputer les plus belles découvertes de la géométrie moderne, s'honoraient d'inscrire leur nom parmi ceux des défenseurs du christianisme. Leibnitz en voulait réunir toutes les communions; Newton, en éclairant les ténèbres de la chronologie, confirmait celle de Moyse. Si par exemple on voyait paraître un livre tel que l'*Histoire des Variations*, toute la république chrétienne était émue. Rome jetait des cris d'admiration et de joie, tandis que des bords de la Tamise et du fond des marais de la Hollande on entendait s'élever les clameurs injurieuses du calvinisme qui se débattait sans cesse sous les foudres de Bossuet, et qui en était sans cesse écrasé.

Aujourd'hui les plus effrayantes catastrophes nous trouvent insensibles. On foule indifféremment les débris des trônes et des empires: alors les ruines d'un monastère, qu'avait illustré le nom de Pascal et les vertus de quelques filles pieuses, excitaient un attendrissement universel. Que dis-je? la peur de déplaire à

Digitized by Google

Louis XIV n'empêchait point ses favoris de plaindre et d'honorer le docteur Arnaud, exilé par son ordre. Racine et Boileau, tout courtisans qu'on les suppose, adressaient des vers et des éloges à cet illustre opprimé, et même ils osaient les lire devant le monarque, dont la grande ame pardonnait cette noble franchise. Ainsi, les plus petits événements, quand ils tenaient au christianisme, avaient quelque chose de respectable et de sacré. L'esprit de la religion était partout, dans l'état et dans la famille, dans le cœur et dans les discours, dans toutes les affaires sérieuses, et jusque dans les jeux domestiques. En voulez-vous de nombreux exemples? Parcourez les Lettres de Madame de *Sévigné*.

Cette femme illustre vit dans sa terre des *Rochers*, au fond de la Bretagne, et loin de tout ce qu'elle aime. Elle veut échapper à l'ennui de la solitude, et retrouver dans ses lectures le charme des sociétés de Paris. Eh bien! quels sont les ouvrages que son goût préfère? Elle choisit les *Essais de Morale de Nicole*. Elle a pour lecteur son fils, qui revient de l'armée. Ce jeune homme, dont l'esprit et les graces s'étaient fait remarquer de *Ninon*, juge très-bien le Janséniste *Nicole*; et dans ces soirées studieuses qu'il passe à côté de la plus aimable des mères, il oublie les séductions de cette *Champmêlé* qu'il avait aimée, et dont la voix était, dit-on, aussi tendre que les vers du poète qui fut son maître. Observez bien que Madame de *Sévigné*, dans toutes ses lettres à sa fille, parle avec admiration des *Essais de Morale*, et qu'en écrivant à *Pauline*, sa petite-fille, elle répète

Digitized by Google

avec cette expression vive et heureuse qui lui appartient : « *Si vous n'aimez pas ces « solides lectures, votre goût aura toujours « les pâles couleurs.* » Dans une autre occasion, elle se trouve à *Baville*, chez le président de *Lamoignon*, au milieu de la société la plus polie et la plus éclairée. Quel est celui qu'elle distingue dans ce choix de la bonne compagnie du plus brillant de tous les siécles ? *Un homme d'un esprit charmant, et d'une facilité fort aimable.* Je rapporte ses propres expressions. Mais devinez quel est cet homme ? C'est le P. *Bourdaloue.*

Certes, quand les traités de *Nicole* et les conversations de *Bourdaloue* font les délices des femmes les plus renommées par leur esprit et par leur beauté, les apologistes du christianisme n'ont pas besoin de relever son prix et son éclat aux yeux de l'imagination. Il est facile d'attirer l'attention et le respect, dès qu'on parle d'une doctrine qui fait le fonds habituel des pensées et des sentiments de tout un peuple; mais quand cette doctrine, en proie aux dérisions d'un siécle entier, perdit la plus grande partie de son influence, il faut, pour la rétablir, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule, est plein de charme et de majesté. Quand on défigura la religion sous tant d'indignes travestissements, on doit venger sa beauté méconnue, et l'offrir à l'admiration. Lorsqu'on ne cessa de montrer le christianisme comme un culte inepte et barbare qui a longtemps abruti les peuples, n'est-il pas juste de prouver que les peuples lui doivent les plus beaux développements de la civilisation ?

C'est la tâche importante que le C. Chateau-

Digitized by Google

briand s'est imposée. Il a su la remplir avec gloire. Le genre de ses adversaires a déterminé le choix de ses armes. Fort de son talent et de sa cause, il rend à l'incrédulité tous ses dédains, et lui reproche surtout d'avoir affaibli les facultés de l'esprit humain, qu'elle se vante d'avoir agrandi.

« Il y a eu, dit-il, dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talents; on dirait même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste encore dans je ne sais quel appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent immédiatement au siécle de Louis XIV; où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtements nobles, au langage épuré? On les cherche, et on ne les trouve plus; de petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge: sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage: on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui a précédé.

« Les écrivains de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et de nourri dans leurs ouvrages; l'immensité n'y est point, parce que la divinité y manque..... aussi le dix-huitième siécle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième grossit à mesure que nous nous en éloignons; l'un s'affaisse, l'autre monte dans les cieux. On aura beau chercher à ravaler le génie des Bossuet et des Racines, il aura le sort de cette grande figure d'Homère que l'on aperçoit derrière tous les âges: quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu'un siécle fait en s'écroulant; mais le nuage se dissipe, et soudain reparaît la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie pour dominer des ruines nouvelles. »

Digitized by Google

C'est ainsi que le talent de l'auteur est profondément empreint à chaque page de son livre. Ce talent est reconnu de ceux qui le jugent avec le plus de rigueur; mais en s'appesantissant sur les défauts qu'on remarque dans quelques phrases, ils ont passé bien légèrement sur les beautés qui éclatent dans des livres entiers. Quand le pinceau est si neuf et si abondant, on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et surtout dans le quatrième volume, l'expression égale la grandeur du sujet! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du christianisme, et riche comme ses merveilles. Au reste, ce quatrième volume a réuni tous les suffrages; et dans tous les autres, on trouve un grand nombre de morceaux du même éclat. On a déja cité dans le premier extrait, plusieurs descriptions du culte romain. On a vu dans ce même Journal, l'épisode presque entier du jeune *René*. Ces fragments suffisent pour justifier nos éloges. Il reste à faire connaître la partie critique de l'ouvrage, où l'auteur oppose les chef-d'œuvres littéraires des siécles chrétiens à ceux de l'antiquité payenne, et le génie des Grecs à celui des Hébreux. Je choisis le parallèle des beautés d'Homère et de la Bible. Ce rapprochement fut indiqué plus d'une fois par des hommes pieux; le grave Fleury lui-même, dans son savant ouvrage sur *les Mœurs des Israélites*, semble retrouver quelquefois les crayons d'Homère, et la grace naïve des scènes de l'Odyssée. Aussi Fénélon aimait-il beaucoup ce livre de Fleury. Le C. Chateaubriand, à son tour, me paraît avoir saisi ces rapports nouveaux dans ces deux monuments du premier âge. Voici comme il les juge.

Digitized by Google

« Nos termes de comparaison (c'est lui qui parle) seront, la simplicité, l'antiquité des mœurs, la narration, la description, les comparaisons ou les images, le sublime.

« Examinons le premier terme.

« 1.° *Simplicité.* La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave; la simplicité d'Homère, plus longue et plus riante. La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles. La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent, dans les mêmes phrases, ce qu'elle vient déja de dire. La simplicité de l'Ecriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein de toutes les sciences divines et humaines, dicte, du fond du sanctuaire, les oracles précis de la sagesse. La simplicité de celle du poète de Chio est celle d'un vieux voyageur qui raconte au foyer de son hôte, tout ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

« 2.° *Antiquités de mœurs.* Les fils des pasteurs d'orient gardaient les troupeaux comme les fils des rois d'Ilion. Mais quand Pâris retourne à Troie, c'est pour y habiter un palais parmi des esclaves et des voluptés. Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, c'est tout ce que retrouvent les enfants de Jacob chez leur père. Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain; on le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent; on le revêt d'un manteau de pourpre, et on le conduit dans la salle du festin; on le fait asseoir dans une belle chaise d'ivoire, avec un beau marche-pied; des esclaves mêlent le vin et l'eau dans des coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille; le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie *l'étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présents, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on suppose que c'est un dieu qui vient, ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou un homme malheureux, et par conséquent le favori de Jupiter.

Digitized by Google

« Sous la tente d'Abraham, la réception se passe tout autrement. Le patriarche sort pour aller lui-même au-devant de son hôte; il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur;* il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande pas son histoire, on ne le questionne point; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Ce simple autel doit dire aux siécles futurs que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie, et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

« Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

« Chez Homère, toutes les œuvres civiles se font avec fracas et parade; un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix les sentences, Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices, ou harangue les peuples; une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes; une armée, un peuple entier, assiste aux funérailles d'un roi; un serment se fait au nom des Furies, avec des imprécations terribles, etc.

« Job, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, rend la justice à ses pasteurs. « *Mettez la main sur ma cuisse*, « dit le vieil Isaac à son serviteur, *et jurez d'aller en Mésopotamie.* » Deux mots terminent un mariage au bord de la fontaine; le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à garder pendant sept ans les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Ephron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce qu'elles sont plus simples; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

« 3.° *La narration.* La narration d'Homère est cou-

Digitized by Google

pée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtements d'armes et de sceptres, par des généalogies d'hommes ou de choses; les noms propres y sont hérissés d'épithètes; un héros manque rarement d'être *divin*, *semblable aux immortels*, *ou honoré des peuples comme un dieu*; une princesse a toujours de *beaux bras*; elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Délos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Grâces*.

« La narration de la bible est rapide, sans digression, sans discours; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le pronom le remplace; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, déclare par cette prodigieuse simplicité, une société bien plus près de l'état de nature que celle qu'Homère nous a peinte. Tous les amours propres sont déja éveillés dans les hommes de l'Odyssée; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

« 4.° *Description*. Les descriptions d'Homère sont toujours longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre, ou triste ou gracieux, ou fort ou terrible, ou sublime.

« La bible dans tous ses genres n'a ordinairement qu'un seul trait; mais le trait est frappant et met l'objet sous les yeux.

« 5.° *Les comparaisons*.

« Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances relatives. Ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

« Les comparaisons de la bible sont presque toutes rendues en quelques mots. C'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois, elle connaît aussi les comparaisons détaillées; mais alors elle prend un tour oriental et personnifie subitement l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

« 6.° *Le Sublime*. Enfin le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et

Digitized by Google

arrive graduellement à son terme. Dans la Bible il est toujours inattendu. Il fond sur tout comme l'éclair, etc. etc. etc. »

Il y a dans ces remarques, si je ne me trompe, un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse qu'il est bien rare de trouver dans les poétiques les plus vantées. Les vues critiques de l'auteur, dans d'autres chapitres encore, me paraissent avoir les plus féconds résultats et la plus piquante nouveauté. Il prouve très-bien que le christianisme en perfectionnant les idées morales fournit à la poésie moderne une espèce de *beau idéal* que ne pouvaient connaître les anciens. Je crois qu'à beaucoup d'égards son opinion est fondée. Racine avoue lui-même qu'il n'aurait pu faire supporter son Andromaque ; si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour *Mollossus* et non pour *Astianax*, pour le fils de *Pyrrhus*, et non pour celui d'*Hector. On ne croit point*, dit-il très-bien, *qu'elle doive aimer un autre mari que le premier* *. Virgile l'avait déja senti confusément, et dans le troisième livre de l'Enéide, il cherche à sauver autant qu'il peut, l'honneur d'Andromaque. Elle rougit et baisse les yeux devant Enée, qui débarque en Epire.

Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est, etc.

Puis, d'une voix embarrassée, elle raconte que le fils d'Achille en la quittant pour Hermione, la fait épouser au troyen Hélénus.

Me famulam, famuloque Heleno transmisit habendam, etc.

Mais en dépit de cette rougeur et de cet embarras, que lui donne Virgile, la veuve

* Voyez la préface d'Andromaque.

Digitized by Google

d'Hector ne paraît point assez justifiée à J. B. Rousseau, qui la cite auprès de la matrone d'Ephèse, dans une ode charmante.

> Andromaque en moins d'un lustre
> Remplaça deux fois Hector.

Racine s'est bien gardé de suivre en tout les traditions connues. Chez lui Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siécles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane, et presque coupable, à ces *Paules* et à ces *Marcelles* qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde, et toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devaient se rejoindre éternellement. Il est donc vrai que le caractère de la veuve d'Hector, en prenant les couleurs sévères du christianisme, devient plus pur et plus touchant que dans l'antiquité même.

Sous l'empire d'une religion qui commande au desir tant de sacrifices, il doit y avoir plus de luttes entre le devoir et les passions. Dès-lors le génie qui les observe saura peindre avec des traits plus déchirants les combats du cœur, ses faiblesses et ses remords. Ainsi donc, à génie égal, un poète élevé, comme Racine, dans la plus sévère école du christianisme, peindra le repentir de Phèdre criminelle, avec une énergie que ne peuvent inspirer les dogmes d'une religion moins réprimante. Les orages d'une ame pieuse et tendre à la fois, qui est tour-à-tour partagée entre Dieu et son amant, une Héloïse que les souvenirs de la volupté

Digitized by Google

poursuivent dans le sein de la pénitence, une Zaïre éprise de l'objet que son culte lui ordonne de haïr, le cloître et le monde, les illusions de la terre et les menaces du ciel, tous ces contrastes si dramatiques sont des beautés particulières au christianisme. Il donne non-seulement des nuances plus fortes à la peinture des passions déja connues; mais il les enrichit encore de caractères absolument nouveaux.

Ceux qui savent étudier dans les mœurs des peuples et des siécles le caractère des différentes littératures, les critiques dont le coup-d'œil a quelqu'étendue, avoueront sans doute cette influence de nos opinions religieuses sur le talent de nos plus illustres écrivains. Mais peut-être on ne trouvera pas la même justesse dans toutes les observations du C. Chateaubriand, ou du moins quelques-unes ne seront admises qu'avec des restrictions nécessaires. On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du christianisme puissent avoir le même effet que celles de la mythologie. Il est vrai qu'il ne se dissimule point les objections qui se présentent contre ce système.

« Nous avons à combattre, dit-il, un des « plus anciens préjugés de l'école. Toutes les « autorités sont contre nous, et l'on peut nous « citer vingt vers de l'Art poétique qui nous con- « damnent. Après cet aveu, il compare sous le point de vue poétique le ciel des chrétiens à l'Olympe, le Tartare à notre enfer, nos anges aux Dieux subalternes du paganisme, et nos saints à ses demi-dieux.

On ne peut sans doute assigner de bornes au génie. Ce que Boileau jugeait impraticable

Digitized by Google

sera peut être tenté quelque jour avec succès. Milton à qui le goût faisant de reproches, montre pourtant jusqu'à quel point la majesté des livres saints élève l'imagination poétique. Mais est-ce assez pour justifier l'opinion de ceux qui

Pensent faire agir Dieu, les saints et les prophètes
Comme les Dieux éclos du cerveau des poètes.

En effet, si Milton est sublime, ce n'est point quand il peint la Divinité reposant dans elle-même, et jouissant de sa propre gloire au milieu des chœurs célestes qui la chantent éternellement. Alors le poète est gêné par la précision des dogmes théologiques, et son enthousiasme se refroidit. C'est dans le caractère de Satan qu'il s'est élevé au dessus de lui-même. On en devine bientôt la raison. C'est que Satan déchiré par l'orgueil et le remords, par les sentiments opposés de sa misère présente et de son antique gloire, a précisément, et même à un plus haut degré, toutes les passions des Dieux de la Mythologie. C'est un sujet rebelle qui rugit dans sa chaîne, c'est un roi détrôné qui médite de nouvelles vengeances; en un mot, c'est avec des traits plus hardis, un Encélade frappé de la foudre, un Prométhée qui défie encore Jupiter sur le roc où l'enchaîne la nécessité. Quelques traits de ce personnage avaient été indiqués dans les prophètes, mais d'une manière assez vague pour que l'auteur moderne, en le peignant, eût toute la liberté nécessaire à l'invention poétique. Satan, tel qu'il est conçu par Milton, ne prouve donc rien contre ces vers de Boileau.

Digitized by Google

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Remarquez bien cette expression, *d'ornements égayés*. Boileau l'a placée encore plus haut, en parlant de l'effet heureux des fables anciennes dans la poésie épique.

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète *s'égaye* en mille inventions,
Orne, élève, *embellit*, *agrandit* toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Mais ces fleurs ne croissent que sur les autels d'une religion douce et riante. La majesté du christianisme est trop sévère pour souffrir de tels ornements. Si on veut *l'embellir*, on la dégrade. Comment *agrandir* ce qui est infini? Comment *égayer* une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme? D'ailleurs, le christianisme a des traditions précises et des dogmes invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. Si la Mythologie fut si favorable aux poètes, c'est qu'elle était pour eux la source éternelle des ingénieux mensonges. Homère, Hésiode, Ovide, racontent souvent, avec des circonstances très-diverses, les généalogies et les aventures de leurs dieux. La variété de leurs récits favorise singulièrement l'essor et l'indépendance de l'imagination. Ces dieux qu'elle enfanta se prêtent à tous ses caprices, et se multiplient même quand il lui plaît. Longtemps après Homère, Apulée raconte la fable de Psyché; soudain Vénus a une rivale, et l'Olympe une déesse de plus. On sent que de telles licences sont interdites dans une religion où tout doit inspirer le respect et combattre les sens, où les

Digitized by Google

faits et la doctrine sont immuables comme la vérité.

Mais si la gravité du christianisme ne peut descendre jusqu'aux jeux de la Mythologie, celle-ci, au contraire, prenant toutes les formes du génie poétique dont elle est la fille, peut imiter les effets majestueux du christianisme. Je suppose qu'on eût un poème épique de Platon, qui, comme on sait, voulut, dans sa jeunesse, être le rival d'Homère, et qui ne fut le premier des philosophes qu'après avoir essayé vainement d'être le premier des poètes. Croit-on qu'il n'eût pas su introduire dans les fictions mythologiques quelques-unes de ces idées sublimes qui semblaient presque chrétiennes aux premiers pères de l'Eglise? Et ce que Platon n'a pas fait, ne fut-il pas exécuté plus d'une fois par Fénélon? L'Elysée, par exemple, tel qu'il est peint dans le Télémaque, n'appartient point au système du paganisme, mais à celui d'une religion qui n'admet qu'une joie sainte et des voluptés pures comme elle. Le C. Chateaubriand l'observe lui-même avec d'autres critiques. On retrouve, en effet, dans cette description, les élans passionnés d'une ame tendre qui portait l'amour divin jusqu'à l'excès; mais ce morceau n'est pas le seul où l'auteur a répandu l'esprit du christianisme. Je n'en indiquerai qu'un autre exemple.

Le fils d'Ulysse, séparé quelque temps de Minerve, qui le conduit sous la figure de Mentor, est seul dans l'île de Chypre, en proie à toutes les séductions de Vénus et de son âge; il est prêt à succomber. Tout-à-coup, au fond d'un bocage, paraît la figure austère de ce même Men-

Digitized by Google

tor, qui crie d'une voix forte à son élève : *Fuyez cette terre dangereuse*. Les accents de la divinité cachée rendent au cœur amolli du jeune homme son courage et ses vertus. Il se réjouit de retrouver enfin l'ami qu'il regrette depuis si longtemps ; mais Mentor lui annonce qu'il faut se quitter encore, et lui parle en ces mots :

« Le cruel Métophis qui me fit esclave avec vous en Egypte, me vendit à des Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant tirer une grande somme d'un voyageur nommé Hazael, qui cherchait un esclave grec. Hazael m'attend ; adieu, cher Télémaque. Un esclave qui craint les dieux, doit suivre fidellement son maître. »

Il y a des beautés de plusieurs genres dans cet épisode. Tout le monde remarquera sans peine que Minerve ne vient point secourir Télémaque quand il est captif aux extrémités de l'Egypte, ou quand il combat Adraste au milieu de tous les dangers. C'est contre la volupté seule qu'elle accourt le défendre ; c'est alors qu'il en a le plus grand besoin. Une telle allégorie est belle, sans doute ; mais le reste cache des vérités plus sublimes encore. La fille du maître des dieux, la sagesse divine elle-même se soumet sans murmure à tous les opprobres de la servitude, et les ennoblit par une pieuse résignation. N'est-ce pas déguiser sous des noms mythologiques ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne ? et quelles plus grandes leçons peuvent être données au roi que veut instruire Minerve ! Elle lui apprend le respect qu'il doit à tous les hommes, en les montrant tous égaux devant le ciel, et surtout en acceptant elle-même les plus viles fonctions de la société. Mais lorsqu'elle

Digitized by Google

réprime avec tant de soin l'orgueil de la puissance souveraine, voyez comme elle apaise les mouvements séditieux de la mauvaise fortune, en inspirant à l'esclave la crainte des dieux qui récompenseront sa fidélité. Peut-on expliquer sous des images plus heureuses, toute l'harmonie sociale, et les devoirs réciproques des divers états qui l'entretiennent? Ah! sans doute ces instructions puisées à la source du *vrai* et du *beau*, sont dignes d'avoir pour interprète Minerve même, c'est-à-dire, l'intelligence qui gouverne l'univers. Comparez à cette morale si utile et si touchante, les maximes d'éducation qu'a trop répandues le style véhément et passionné de J. J. Rousseau; lisez, sans prévention, Emile et Télémaque, et jugez la philosophie des deux siécles, indépendamment de tous les autres mérites de Fénélon.

On peut conclure de ces réflexions, que, dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent quelquefois être aussi graves que lui.

Le C. Chateaubriand fait encore d'autres reproches à la Mythologie, et l'on ne dira pas qu'il les condamne par défaut d'imagination; car il en prodigue toutes les richesses dans le morceau suivant :

« Le plus grand et le premier vice de la Mythologie était d'abord de rapetisser la nature, et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie, que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de toute l'antiquité; les poètes même, qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de description dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont laissé sans

Digitized by Google

doute d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

« Il est vrai que ce peu de traits est excellent comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas et de roses*; il y a planté, comme Théocrite, des lauriers et de longs pins. Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles. Il parle ailleurs de la colline *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé s'élevant au dessus d'une forêt de chênes.

« Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissements, quand il est faiblement agité. Les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'Eneïde, gazouillent sous le chaume du roi Evandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi quelques ébauches de la nature; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

On ne peut guères supposer que des hommes, aussi sensibles que les anciens, aient manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre; il faut donc que quelque cause puissante les ait aveuglés. Or, cette cause était la Mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres, et de nymphes pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes pour ne plus verser que les eaux de l'abyme du sommet des montagnes; le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Digitized by Google

« Le soleil levant, et le soleil à son coucher, la nuit et l'astre qui l'enchante, ne pouvaient faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'ils portent à notre ame. C'était éternellement l'aurore aux doigts de rose, les heures attelant ou dételant les chevaux du Dieu du jour. Au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

« Si le poète s'égarait dans les vallées de Taigette, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de cette géographie hellenienne, il ne rencontrait que des Faunes, il n'entendait que des Dryades. Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne, avec les Zéphirs, menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits. Nous ne voulons point

.... chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais enfin qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'ame ? qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poète chrétien est bien plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libres de ce troupeau de Dieux ridicules qui la bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées. Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever ! Etes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit approche, les ombres s'épaississent ; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts ; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous ; la lune sort enfin de l'orient ; à mesure que vous passez au pied des ar-

Digitized by Google

bres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour-à-tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve. Il se sent inquiet, agité dans l'attente de quelque chose d'inconnu. Un plaisir inoui, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la divinité; il est seul au fond des forêts; mais la pensée de l'homme est égale aux espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule rêverie de son cœur.

« Oui quand l'homme renierait la divinité, l'être pensant, sans cortége et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y apparaissait environné des petites déités de la fable. Ce désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions, et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance....

« Il y a dans l'homme une inquiétude secrète, un instinct mélancolique, qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréïdes dans cette immensité des mers, qui nous donne une mesure confuse de la grandeur de notre ame, et un vague desir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur. »

Je crois qu'en répandant sur ce chapitre l'éclat des plus vives images, l'auteur a confondu quelques objets qu'il faut distinguer.

Les esprits tournés à la contemplation religieuse, doivent sans doute se passionner pour tous les grands spectacles qui leur parlent de la puissance divine. Une piété tendre et vive peut

Digitized by Google

accroître encore cet enthousiasme qui saisit le poète à la vue des cieux, des mers et des campagnes; je sais même que certains tableaux du christianisme s'associent très-heureusement aux scènes de la nature, et surtout à celles qui ont un caractère majestueux, touchant ou sublime. Le désert où sont ensevelies Thèbes, Palmyre et Babylone, me frappera d'une plus profonde émotion, si j'y vois la pénitence et la prière à genoux sur des ruines, si, dans quelque décombre de ces villes, agitées autrefois par toutes les passions, un anachorète vit en paix avec Dieu, et médite sur la mort, aux mêmes lieux où tant de grandeurs coupables ont disparu. Le solitaire qui attend le lever du soleil sur le sommet du Liban, me rendra plus sensible à la merveille de la lumière et de la création renaissante, s'il répète, au retour du matin, le cantique où David célébrait les œuvres de Dieu sur la même montagne. C'est alors que les cieux et le firmament, *qui racontent la gloire de l'Eternel* *, auront pour moi plus de grandeur que ceux où se promène le char d'Apollon. Mais il ne faut rien exagérer; plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin. Est-il vrai, par exemple, que *lui seul, en chassant les Faunes, les Satyres et les Nymphes, ait rendu aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie, qu'il ait exhaussé le dôme des forêts, et qu'il les ait remplies d'une divinité immense, etc. etc.?* Mais les bois du Druide n'avaient-ils pas ce caractère solennel et sacré? Ne sait-on pas que l'ancien peuple celte n'avait que des

* *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Digitized by Google

dieux immatériels et invisibles, et qu'il donnait ordinairement leur nom à l'endroit le plus caché des forêts, comme nous l'apprend Tacite? Il n'adorait qu'en esprit ce lieu plein d'une majesté cachée, et n'osait même y lever les yeux; *lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appellant secretum illud, quod solâ reverentiâ vident* *. Or, malgré tous les anathèmes que prononce le C. Chateaubriand contre la Mythologie, je pense qu'un homme né avec un aussi beau talent que le sien, eût pu trouver le même enthousiasme et les mêmes rêveries dans ces bois de Delphes, où les antres, les trépieds et les chênes étaient prophétiques. La Fable ne disait-elle pas que deux aigles, envoyés par Jupiter, et partis des extrémités du monde, en volant avec une égale vîtesse, s'étaient rencontrés au milieu de l'univers, dans l'endroit même où le temple de Delphes avait été bâti. C'était là que la divinité, toujours présente, recevait les hommages de toutes les nations; c'est de là qu'elle jetait un coup-d'œil égal sur toutes les parties de la terre soumise à son empire. D'aussi belles traditions pouvaient, sans doute, inspirer le poète, et ce lieu chéri des Muses était, comme on voit, sous l'influence immédiate du ciel. Des crayons vulgaires ont trop usé, j'en conviens, les images mythologiques; mais le peintre aimera toujours l'attitude de ce fleuve appuyé sur son urne couronnée de fruits; et que d'idées morales les anciens savaient attacher à ces emblèmes poétiques! Inachus était un roi bienfaisant, ami de son peuple, dont il était aimé. Prêt d'expirer, il demande aux dieux de

* *De moribus Germanorum.*

Digitized by Google

rendre sa mort utile à ses sujets. Les dieux exaucent sa prière; ils le changent en fleuve, et sous cette nouvelle forme, ses eaux versent encore l'abondance au pays dont ses vertus avaient fait le bonheur. De telles fables feront toujours les délices du genre humain. Le C. Chateaubriand a trop de sentiment et d'imagination pour briser l'urne d'Inachus, et pour ne pas aimer sa métamorphose.

Quant à la poésie descriptive, les anciens n'en ont jamais fait un genre à part; ils l'ont sagement mêlée au tissu d'une composition épique ou didactique. Je crois qu'à cet égard ils méritent des éloges, et non des reproches. Mais cette question mériterait un article tout entier, et celui ci est déja trop long. Au reste, le progrès des sciences naturelles, plus que le christianisme, a dû nécessairement agrandir pour les modernes, le spectacle des phénomènes de la nature. Quand le télescope de Galilée et d'Herschel recule les immensités du ciel, il faut bien que l'Olympe s'abaisse; et c'est alors que la Muse de l'épopée, s'égarant avec Newton *dans des soleils sans nombre et des mondes sans fin*, s'écrie avec un enthousiasme digne de ces nouveaux prodiges :

Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

Mais si tout le monde n'aperçoit pas également les beautés poétiques du christianisme, personne ne conteste ses bienfaits, et c'est en les peignant que l'auteur est surtout admirable. On me saura gré de citer encore la peinture d'un religieux allant annoncer la sentence aux criminels dans les prisons.

« On a vu, dit-il, dans ces actes de dévouement,

Digitized by Google

la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissants religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Eh ! pourtant quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consolaient ? Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avaient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avaient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jésus-Christ ! de quelle catastrophe n'étiez-vous point témoin, vous qui auprès du bourreau vous couvriez du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la terre. Aux deux coins de cet échafaud les deux justices sont en présence, la justice humaine et la justice divine ; l'une implacable et appuyée sur un glaive est accompagnée du désespoir, l'autre tenant un voile trempé de pleurs se montre entre la pitié et l'espérance. L'une a pour ministre un homme de sang, l'autre un homme de paix ; l'une condamne, l'autre absout. Innocente ou coupable, la première dit à la victime : Meurs ! la seconde lui crie : Fils de l'innocence ou du repentir, montez au ciel. »

Le lecteur impartial ne trouvera point qu'on ait trop loué l'ouvrage qui renferme de pareilles beautés. Les opinions courageusement professées par l'auteur lui obtiendront encore plus d'estime que son rare talent. Il est juste en effet que la faveur publique environne les écrivains qui remettent en honneur les principes sur lesquels repose l'ordre social. C'est ainsi qu'en Angleterre, après les ravages produits par les funestes doctrines de *Hobbes*, de *Collins* et de *Toland*, on accueillit avec enthousiasme les livres où le docteur *Clarke* développa les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de

Digitized by Google

l'ame. Les Anglais tout pleins encore des souvenirs de la guerre civile et longtemps divisés par les controverses politiques se réunirent tous pour bénir l'écrivain qui leur donnait des espérances éternelles, et qui venait enfin justifier cette providence qu'avaient fait méconnaître à quelques-uns les succès du crime et le long règne de l'anarchie.

L'empereur Marc-Aurèle, en remerciant les Dieux de tous les bienfaits qu'ils avaient répandus sur lui dès ses premières années, met au nombre de leurs plus grandes faveurs son peu de goût pour les fausses sciences de son siécle. *Une grande marque du soin des immortels pour moi, c'est ajoute-t-il, qu'ayant eu une très-grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnements.* Heureux dorénavant les souverains et les peuples qui pourront se rendre le même témoignage ! A mesure que les écrits des sophistes auront moins de partisans, l'auteur *du Génie du Christianisme* en trouvera davantage. — Au reste, il a déja eu la double gloire de soulever contre lui et des critiques obscurs et des critiques distingués. Ces derniers sont, à mon sens, ceux dont il doit être le plus fier. Un ouvrage n'est point encore éprouvé quand il triomphe des censures de Visé et de Subligny; mais sa gloire est complète quand il résiste aux dégoûts de Sévigné et aux épigrammes de Fontenelle.

Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage; mais des hommes dont je

Digitized by Google

respecte l'autorité pensent que *le Génie du Christianisme* est une production d'un caractère original que ses beautés feront vivre, un monument à jamais honorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du siécle qui l'a vu naître.

FONTANES.

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Un grand opéra ne tombe jamais; avec de la musique *savante*, des ballets et des décorations, il est impossible de ne pas exciter les applaudissements. La première représentation de *Tamerlan* a eu le plus heureux succès. Quatre morceaux de musique nous ont fait le plus grand plaisir, parce qu'ils sont mélodieux, qu'ils ont un motif facile à saisir, et que nous en avons joui. Les autres morceaux veulent être étudiés avant d'être jugés, car ils sont savants, et quand la musique va jusqu'à la science, elle n'est plus du ressort des amateurs; ce qui prouve que, sans les ballets et les décorations, la salle du théâtre des Arts ne serait pas si souvent remplie.

Le sujet de *Tamerlan* est pris de l'*Orphelin de la Chine*; sauf les vers de Voltaire, on y trouve tout; mêmes situations, mêmes défauts, mêmes invraisemblances morales, ce qui est à peu près indifférent quand la musique couvre tout cela. Le citoyen *Morel* a arrangé ce poème uniquement pour donner à *Winter*, compositeur allemand, l'occasion de dé-

Digitized by Google

ployer son talent. Ainsi voilà le théâtre des Arts Français retombé dans les mains d'un étranger. Est-ce un tribut que l'Allemagne nous paie? Est-ce un hommage que nous lui rendons?

La danse, toujours desirée; toujours applaudie a été brillante de la réunion de tous les grands sujets. On a remarqué que Vestris faisait moins de tours de force; il est certain que pour être danseur inimitable, il lui suffira de se moins abandonner aux pirouettes; comme Martin, du théâtre Faydeau, en renonçant seulement à la moitié de ses roulades, serait le meilleur de nos chanteurs.

Pour terminer cet article à l'anglaise, je dirai que l'assemblée était la plus brillante qu'on eût vue jusqu'alors; et, suivant encore la manière anglaise, en répétant cette phrase à chaque représentation, il est certain que personne n'aura droit de se plaindre.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Ce théâtre est abondant en nouveautés; les pièces y paraissent et disparaissent très-vîte. Dans les premiers temps, les auteurs cherchaient un sujet, prenaient la peine d'en combiner les situations; maintenant on ne fait que des couplets; et quand l'auteur n'en trouve plus, sa pièce est finie.

La première représentation du *Procès*, ou *la Bibliothéque de Patru*, a été jusqu'à la fin. Tout l'intérêt est rassemblé sur une veuve qui n'est pas trop malheureuse; car elle a de la jeunesse, de la beauté, deux amants, de beaux habits, et même un voile brodé en argent, quoiqu'elle soit réduite à vivre des bienfaits de Patru. L'un de ces amants plaide pour elle; c'est le neveu de cet avocat célèbre. L'autre amant plaide contre elle. Si

Digitized by Google

elle gagne, elle épousera son avocat, qu'elle aime; si elle ne gagne pas, elle pourra épouser sa partie adverse, qui l'aime.

Cette partie adverse est un Anglais qui vient chez Patru, le prier de lui faire perdre son procès, et cela, une heure avant qu'on le juge, quoiqu'il soit bien prouvé que Patru ne peut rien pour lui, et qu'il n'a pas besoin d'être sollicité pour faire contre lui tout ce que prescrit le devoir en pareil cas. La veuve gagne et épouse le jeune orateur. L'Anglais s'en va, un peu surpris de perdre deux causes aussi promptement.

La bibliothéque de Patru sert d'épisode; réduit à la vendre, un libraire lui en offre 20,000 francs, en demandant crédit pour moitié. Patru, trop pressé pour accorder du temps, serait sans doute obligé d'aller chercher un autre libraire, si une lettre ne lui annonçait qu'on achète sa bibliothéque 30,000 francs, à condition qu'il en jouira toute sa vie. La lettre est signée *Boileau*. L'auteur d'une action aussi délicate devait nécessairement jouer un rôle dans la pièce. L'auteur de la pièce ne l'a pas voulu. Le prix de la bibliothéque de Patru est exagéré, vu le taux de l'argent à cette époque; aussi, pour augmenter le nombre des livres, l'auteur y a mis des écrivains anglais qu'on ne connaissait pas alors en France. Cela amène un couplet dont l'esprit est qu'il faut avoir du génie pour aimer les écrivains anglais de ce temps là. Le parterre s'est mis à applaudir, au grand étonnement des loges, qui, immobiles de surprise, regardaient la quantité d'hommes de génie rassemblés ce jour-là au parterre du Vaudeville.

Digitized by Google

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

Ces grands intérêts politiques, qui naguères remplissaient la scène du monde, perdent chaque jour de leur importance et cessent d'attirer les regards, à mesure qu'on approche d'un dénouement aussi prévu qu'inévitable. Le théâtre se rétrécit de plus en plus, et sera bientôt désert; le peu d'acteurs qu'on voit encore y figurer, ne s'y montrent qu'à regret et sont impatients de finir leur rôle. L'empereur, en sa qualité de chef du corps germanique, a dû s'astreindre à la lenteur des formes, et paraître disputer le terrein jusqu'au bout; mais comment s'opposerait-il à des mesures que dicte la loi impérieuse de la nécessité et auxquelles il a donné sa sanction le jour qu'il a signé le traité de Lunéville? La Prusse, la Bavière, la majorité de l'Empire sont prêtes à seconder les vues de la France et de la Russie. Qui pourrait détruire l'équilibre que maintiendront dans la balance de l'Europe deux aussi puissants contre-poids? Ce n'est donc pas pour aider à résoudre un problème qui nous semble depuis longtemps résolu, que nous avons recueilli et que nous offrons à nos lecteurs les pièces relatives à la grande affaire des indemnités; mais ce sont des monuments historiques qu'on doit s'attendre à retrouver dans cette feuille. Voici donc un résumé de

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

ce qui a paru jusqu'à ce jour de plus important et d'officiel à ce sujet.

Ratisbonne, 6 septembre.

Les plénipotentiaires de France et de Russie ont remis, chacun de leur côté, au ministre directorial de Mayence, la note suivante, en le priant de la faire parvenir à la députation de l'Empire :

« Le soussigné ministre extraordinaire de la république française à la diète de l'Empire, vient de recevoir de M. le subdélégué de Bohème, dans la forme officielle, l'extrait manuscrit d'un rescrit de sa cour, sous la date du 20 août, lequel a été lu dans la séance extraordinaire de la députation, du 24 du même mois, et a paru, depuis hier matin, imprimé. Ce rescrit contient l'ordre à M. le subdélégué de faire part au soussigné de son contenu.

« Le soussigné se voit obligé d'observer à ce sujet, que le gouvernement de la république française, depuis l'échange du traité de paix de Lunéville, ainsi que S. M. l'empereur de toutes les Russies, a eu singulièrement à cœur de parvenir à l'accomplissement de toutes les dispositions conformes à ce traité ; que la justice due aux princes qui doivent être indemnisés, a exigé d'envisager collectivement tant d'intérêts divers et variés ; et qu'enfin les déclarations communiquées, d'une part, au nom du premier consul de la république française, et de l'autre, au nom de S. M. l'empereur de toutes les Russies, et signées des deux côtés d'après leur ordre formel, ont un caractère et contiennent des observations qui sont une preuve de leur sollicitude constante pour le bien de l'Empire germanique.

« Le soussigné ne croit pas qu'il soit nécessaire de faire des observations étendues sur l'état des choses,

Digitized by Google

qui est si généralement connu. Il se réfère, dans une pleine confiance, à la déclaration même de son gouvernement, et il y a joint la demande que cette note soit lue et insérée au protocole, dans la prochaine séance de la députation.

Ratisbonne, le 10 fructidor an 10 (28 août 1802.)

Signé LAFORET.

— Dans la séance tenue par la députation de l'Empire, le 31 août, il a été arrêté 1.° que la déclaration remise par la France et la Russie, serait regardée comme un *bon conseil.* (Il y a des personnes qui tirent de-là des inductions favorables à leurs intérêts, et présument, d'après ce mode d'approbation, que le plan sera plus ou moins modifié); 2.° que le protocole de la députation serait livré à l'impression par la chancellerie de Mayence, aussitôt après la séance. Il a été porté à la dictature un mémoire du grand-maître de l'ordre Teutonique, qui demande des indemnités pour cet ordre dont il n'est fait aucune mention dans la déclaration. Ses revenus annuels sont évalués à 395,604 florins. Il a été aussi lu une note du député particulier du prince-évêque de Wurtzbourg. On y prétend tracer la marche que la députation doit suivre dans cette affaire majeure, et on l'invite surtout à prendre la constitution germanique pour la base de ses délibérations.

— Voici la teneur textuelle des votes émis dans la deuxième séance de la députation extraordinaire de l'Empire :

Bohême : Le subdélégué confirme ici ce qu'il a manifesté dans la précédente séance. Prêt à entamer une négociation conforme aux traités avec le plénipotentiaire de la république française, sous la médiation de la Russie, il pense qu'il convient de témoigner aux plénipotentiaires français et russe, au nom de l'Em-

Digitized by Google

pire, la confiance que le corps germanique a dans les vues équitables de leurs commettants, et de donner à tous deux l'assurance que la députation de l'Empire prendra en mûre et sérieuse délibération leurs propositions amicales.

Saxe : Le plan d'indemnités proposé, fournit matière à des réflexions si diveres, et il paraît aussi tellement exiger des déterminations plus précises, indispensables pour l'avantage du corps germanique et de ses membres, que le subdélégué, vu le temps qui s'est écoulé depuis la publication du plan, ne se trouve pas encore en état de manifester son opinion à ce sujet. Il doit donc se réserver d'émettre ultérieurement son vote.

Brandebourg. — S. M. prussienne a chargé son subdélégué de répondre de la manière suivante, relativement à la déclaration remise à la députation de l'Empire par les ministres extraordinaires des deux grandes puissances, la Russie et la France:

« Depuis son avénement au trône, S. M., en sa double qualité de puissance et d'un des premiers électeurs et états de l'Empire, n'a pas formé de vœu plus ardent (tant au congrès de Rastadt après la conclusion du traité de paix de Campo-Formio, qu'après la paix de l'Empire conclue à Lunéville) que de voir régler le plutôt possible et d'une manière généralement satisfaisante l'affaire des indemnités, dont la terminaison est si nécessaire pour la parfaite tranquillité et la sureté de l'Empire. Elle a la conviction consolante de n'avoir épargné aucune négociation, aucune démarche tendantes à montrer sa bonne volonté, et elle a été véritablement affligée toutes les fois que (malgré son désintéressement dans les pertes qu'elle a essuyées comme puissance souveraine et état

de l'Empire) elle a rencontré des difficultés qui l'ont empêchée d'atteindre le but proposé. S. M. est bien éloignée de faire un reproche à qui que ce soit; elle cherche, au contraire, dans des intérêts aussi compliqués, la cause qui a empêché que ses vues sincères et bienfaisantes ne fussent remplies; aussi éprouve-t-elle un vif sentiment de gratitude pour les deux hautes puissances, la France et la Russie, qui se sont réunies pour faire présenter à la députation extraordinaire de l'Empire, au moyen de leur déclaration, un plan qui, dans sa première partie, a rapport aux indemnités que les princes héréditaires et états sont fondés à demander, en vertu du traité de paix de Lunéville, et qui contient en outre des observations qui paroissent également essentielles pour la sureté future de l'Allemagne. S. M. croit que, pour simplifier, autant qu'il est possible, le mode de traiter cette affaire, il serait convenable et conforme au but, de prendre d'abord en délibération tout ce qui, d'après le plan présenté, concerne les objets d'indemnité; en conséquence, le subdélégué émettant son vote à ce sujet, est chargé de proposer:

« Que par un *conclusum*, qui sera pris dans le plus court délai, le plan d'indemnité, susmentionné, soit adopté dans son ensemble; que pour faire cesser toutes les inquiétudes et les craintes d'un plus long retard dans le règlement des objets qui d'après le traité de Lunéville doivent faire le complément de la paix, cette acceptation soit une chose indispensable; que comme on doit prévoir, qu'il pourra être formé différentes réclamations pressantes et même fondées, lesquelles exigeraient qu'on admît quelques modifications, il faudra se réserver, dans le *conclusum* préalable, de faire ce qui sera convenable à ce sujet, et qu'ensuite, pour pouvoir faire droit promptement à ces réclamations, la députation se concerte avec les ministres des puissances médiatrices, pour obtenir d'eux les éclaircissements et explications nécessaires sur de tels objets, afin qu'ils puissent être compris dans la décision ultérieure et finale qui sera prise sans délai et soumise à la ratification impériale.

« Autant l'affaire soumise à la députation extraor-

Digitized by Google

dinaire de l'Empire est importante et embrasse d'objets, autant les circonstances sont urgentes, puisque la tranquillité, l'ordre et la sureté en dépendent. Ces considérations, et les égards dus aux hautes puissances médiatrices exigent le plus grand zèle et la plus grande activité pour la prompte terminaison de l'affaire la plus importante pour la patrie.

Bavière : S. A. S. E. Bavaro-Palatine a chargé son subdélégué de voter comme il suit sur les déclarations des deux puissances médiatrices :

« Qu'il soit adressé de la part de l'Empire des remercîments à ces puissances, pour la sollicitude avec laquelle elles ont pris en considération les points qui, par le traité de Lunéville, ont été réservés par un arrangement particulier, et (mettant de côté tant de difficulté en faisant cesser tous les délais) ont arrêté un plan, au moyen duquel la paix doit être complétée par l'indemnisation des princes héréditaires qui ont perdu leurs possessions d'outre-Rhin, et la tranquillité enfin assurée d'une manière durable.

« Après la perte considérable de pays, essuyée en commun par la cession de la rive gauche du Rhin, S. A. S. E. reconnaît la nécessité urgente d'éloigner les doutes et les craintes d'un plus long retard, et elle propose en conséquence, 1.° que la déclaration soumise à la députation extraordinaire, et le règlement des indemnités qu'elle contient, soient acceptés en commun par une décision préalable qui sera prise sans délai; 2.° relativement aux réclamations qui pourraient s'élever, et aux modifications qui en résulteraient, il serait fait, dans le *conclusum* de la députation, la réserve nécessaire; 3.° pour parvenir d'autant plus vîte à l'arrangement de cet objet, il conviendrait (après s'être entendu préalablemeat avec les ministres des puissances médiatrices, et avoir obtenu les éclaircissements nécessaires) d'accueillir sans délai les modifications qui pourraient être proposées relativement aux considérations générales, et de les comprendre dans la déclaration; 4.° de présenter le tout à la ratification de l'empereur et de l'Empire, au moyen d'un *conclusum* de la députation extraordinaire. »

Digitized by Google

Ordre teutonique. « Le subdélégué du grand-maître de l'ordre teutonique croit devoir voter ainsi qu'il suit :

« Que la déclaration remise par le gouvernement français et S. M. I. de Russie, soit absolument admise comme une proposition en forme de *conseil*, et qu'il soit fait des remercîments aux deux hautes puissances par l'intermédiaire de leurs plénipotentiaires présents, en y joignant l'assurance qne la députation, conformément à l'attribution qui lui a été donnée par l'empereur et l'Empire, va prendre en considération chaque perte particulière, et rechercher, d'après les principes établis dans les pleins pouvoirs de l'Empire, les indemnités qui doivent compenser ces pertes; qu'ensuite elle comparera de point en point la déclaration remise par le gouvernement français et S. M. l'empereur de Russie, et s'entendra ultérieurement avec MM. les plénipotentiaires présents, sur les difficultés qui pourraient survenir. »

Wurtemberg. « Le subdélégué de S. A. S. le duc de Wurtemberg vote comme il suit :

« 1.° Que le règlement des indemnités en Allemagne, contenu dans la déclaration des puissances médiatrices, soit adopté, dans le plus court délai, par un *conclusum* de la députation, dans son ensemble et tel qu'il se trouve conçu dans les déclarations préalables, avant la proposition des neuf observations générales. 2.° Qu'il soit fait une réserve, portant que l'on se concertera ultérieurement avec MM. les ministres des puissances médiatrices, sur les pressantes réclamations d'états particuliers, lesquelles pourroient rendre quelques modifications nécessaires. 3.° Qu'à cette fin on fasse connaître à MM. les plénipotentiaires l'acceptation du règlement des indemnités proposé par eux, en leur déclarant que, pour traiter promptement les réclamations pressantes et fondées qui pourraient être faites, la députation de l'Empire est prête à se concerter avec eux pour recevoir les éclaircissements sur de tels objets, et prendre les arrangements qui seront convenables. 4.° Que la députation extraordinaire de l'Empire veuille bien, de son côté, mettre le plus grand zèle dans l'accélération de cette affaire, afin qu'elle soit terminée sans perte de temps, par un arrangement respectif, et ensuite portée à la

Digitized by Google

sanction de l'empereur et de l'Empire, par un *conclusum* définitif de la députation, qui embrasse tous les objets. »

Hesse-Cassel. « Comme le subdélégué a uniquement en vue ici l'intérêt général du corps germanique, il répond au sentiment patriotique de son gracieux souverain, en se déclarant pour l'acceptation du plan d'indemnités contenu dans la déclaration de la France et de la Russie, et en accédant aux propositions faites dans le vote du ministre de Brandebourg. Il se réserve de donner un supplément à son vote. »

Mayence. « La déclaration des puissances médiatrices se divise en deux parties principales; savoir, les indemnités déterminées, et les objets accessoires à régler, lesquels sont soumis à la délibération de la députation, comme *considérations générales*. Mais il se trouve parmi ces derniers, des points qui sont de nature à devoir être réglés aussitôt avec les premiers, et il convient au moins d'arrêter sans délai des règles générales sur ces points. Par exemple, là où un évêché, un chapitre ou une abbaye doivent être sécularisés, celui qui les reçoit en indemnité doit, sans doute, prendre sur lui l'entretien convenable de toutes les personnes vivantes qui y avaient leur existence constitutionnelle; autrement, de quoi vivrait le clergé supérieur et inférieur, ainsi que leurs serviteurs, et des familles entières? Il est déja assez dur d'être obligé, sans qu'il y ait de sa faute, de renoncer à son état, et de quitter le genre de vie auquel on était accoutumé. Il serait plus que dur de ne point assurer une existence convenable à ces personnes. Ce n'a point été, sans doute, l'intention des deux puissances, et ce ne peut être celle de la députation. Il paraît cependant nécessaire de prendre une détermination précise à ce sujet. S. A. l'électeur et archi-chancelier de l'Empire voit avec reconnaissance que la continuation de son existence a paru avantageuse et nécessaire aux deux puissances, et qu'en même temps sa haute dignité sera convenablement fondée et assurée. D'un autre côté, elle a dû nécessairement être affligée de voir que deux autres électorats ecclésiastiques doivent être supprimés, et que les sécularisations soient aussi généralisées. Le subdélégué ne fait aucune difficulté de déclarer, dès ce moment, qu'aussitôt que tous

Digitized by Google

les rapports de l'électeur archi-chancelier de l'Empire auront été exposés fidellement aux deux puissances médiatrices, et que la députation se sera entendue avec eux, ainsi qu'il est nécessaire, S. A. E., pleine de confiance dans la sagesse et les sentiments de justice et de générosité des deux puissances, se conformera à leur décision définitive au sujet des pays et des revenus qui doivent être affectés à son électorat.

« Mais son devoir, comme étant député, et son obligation particulière, comme archi-chancelier de l'Empire, est de s'intéresser autant qu'il est en elle au bien de l'Empire et de chaque individu, et de ne rien négliger, conjointement avec la députation, pour que les deux puissances médiatrices soient suffisamment éclairées, et alors elle peut espérer qu'il sera promptement pris de concert une heureuse décision sur tous les points, laquelle sera un monument de gloire pour les puissances médiatrices, et deviendra le fondement de la prospérité future de l'Empire germanique. »

— Dans la même séance, le ministre de Bohême a remis, comme nous l'avons déjà dit, une déclaration relative aux indemnités du grand-duc de Toscane. Il a soutenu que dans le plan présenté par les deux puissances, ces indemnités ne formaient pas le tiers de ce qui avait été assuré à S. A. R. par le traité de Lunéville. Il a demandé un supplément d'indemnité dans le cercle de Souabe, qui porte les revenus de S. A. R. à une somme égale à celle qu'elle a perdue, c'est-à-dire, à 3,800,000 florins. Le ministre de Bohême a lu ensuite une déclaration de sa cour, au sujet de l'occupation de Passau.

Le ministre de Brandebourg a répondu à cette dernière déclaration, de la manière suivante :

« Les insinuations entièrement inattendues, et qui ne s'accordent point avec les déclarations amicales de S. M. I. envers S. M. prussienne, que le subdélégué de Bohême vient de faire (dans sa déclaration au sujet de l'occupation de la ville et évêché de Passau par les troupes I. et R.) sur la prise de possession qui a eu lieu avec la plus grande tranquillité, de la part de la Prusse, dans les cercles du nord de l'Empire, engage

Digitized by Google

la légation à entrer dans les éclaircissements sur le point de vue et les motifs d'après lesquels cette démarche de sa cour peut être uniquement envisagée.

« Comme dans tout ce qui a concouru à la paix avec la république française, et dans toutes les négociations qui en ont été la suite, de même que dans la guerre qui les a précédées, S. M. prussienne n'a pas agi seulement comme état de l'Empire, mais aussi en sa qualité de puissance souveraine, cette double qualité, que la maison d'Autriche fait aussi valoir, ne peut être perdue de vue, et on doit aussi avoir un juste égard à cette différence dans les indemnités qui doivent échoir à S. M. prussienne.

« Quoique S. M. prussienne n'eût pu consentir, comme puissance, à ce que S. M. impériale et royale, dans son traité de paix avec la France, fît aussi la cession des provinces prussiennes de la rive gauche du Rhin, et surtout de la province de Gueldres qui n'appartient point à l'Empire, cependant elle y donna son assentiment pour l'amour de la paix et de la tranquillité; mais elle se réserva formellement ses rapports et ses droits, en votant à la diète générale de l'Empire pour la ratification du traité de paix de Lunéville.

« Pour satisfaire à ces droits, il ne restait pas d'autre voie à prendre que celle que la cour impériale et royale avait d'abord prise elle-même. Dans son traité de paix de Campo-Formio (tant dans les articles qui ont été publiés que dans les articles secrets qui n'ont éprouvé aucune contradiction), ainsi que dans celui de Lunéville, cette cour a non-seulement stipulé des indemnités pour le cercle de Bourgogne et d'autres provinces cédées à la France, mais elle s'est encore mise en possession de ces indemnités sans autre forme ultérieure. S. M. prussienne devait donc à sa dignité et aux droits qu'elle avait dans un rapport semblable, de faire la même chose pour elle-même, relativement à ses dédommagements, et de se mettre ainsi sur la même ligne.

« C'est sous ce point de vue qu'on doit envisager les négociations que S. M. prussienne a entamées avec les hautes puissances, la France et la Russie, qui viennent de s'interposer comme médiatrices pour le

Digitized by Google

repos de l'Allemagne. Dans une convention formelle qui a été conclue le 23 mai de cette année, les indemnités énoncées dans le plan d'indemnisation français et russe, non-seulement sont adjugées sans aucune restriction à S. M., mais il y est encore expressément arrêté que ces indemnités seront occupées aussitôt.

« D'après cette détermination formelle, d'après l'exemple de la maison d'Autriche, et d'après la considération urgente des désavantages qui résultent de l'état précaire et incertain d'un pays destiné à changer de souverain, mais non encore effectivement remis, S. M. le roi de Prusse s'est déterminé à faire occuper préalablement les indemnités qui lui avaient été dévolues.

« Si la conduite de S. M. se trouve justifiée par-là sous tous les rapports, et éloignée de tout arbitraire; si cet événement doit contribuer, pour le bien de la chose commune, à accélérer l'affaire des indemnités, et à faire cesser le triste état d'incertitude et de crainte où se trouve, depuis longtemps, un grand nombre d'états de l'Allemagne; et si, par conséquent, le repos du nord de l'Allemagne a été affermi par-là, au lieu d'être troublé, S. M. croit aussi devoir attendre avec autant de certitude, le complément des formes légales que la sanction de l'Empire doit donner à l'ensemble des indemnités proposées. S. M. croit aussi devoir attendre avec autant de certitude que l'on ne méconnaîtra pas la grande différence qui se trouve entre des prises de possession, que justifie assez ce qui a été dit plus haut, et l'occupation militaire de la ville et de l'évêché de Passau, puisque celle-ci est directement contraire aux traités des hautes parties contractantes et des puissances médiatrices, et augmente le triste état d'incertitude dans l'Empire. S. M., pleine de confiance dans les sentiments patriotiques de l'empereur, doit donc s'attendre que S. M. I. (ainsi que l'indiquent les déclarations remises à ce sujet par les deux puissances médiatrices) se désistera d'elle-même de cette conduite, et qu'elle ne sera pas portée à empêcher ultérieurement l'arrangement constitutionnel de l'affaire des indemnités en Allemagne. »

Digitized by Google

INTÉRIEUR.

Paris, le 27 fructidor.

Le premier consul, en vertu de l'article 63 du sénatus-consulte organique du 16 thermidor, vient de nommer plusieurs sénateurs : ce sont les citoyens :

Abrial, ministre de la police;

Fouché, ministre de la police;

Dubelloy, archevêque de Paris;

Rœderer, président de la section de l'intérieur du conseil-d'état;

Et Aboville, premier-inspecteur-général d'artillerie.

Il a nommé, le même jour, grand-juge et ministre de la justice, le citoyen Régnier, conseiller-d'état.

Le citoyen Boulay, conseiller d'état, président de la section de législation, est chargé du contentieux des domaines nationaux, en remplacement du citoyen Regnier.

Le citoyen Fourcroy, conseiller d'état, remplace le citoyen Rœderer dans la direction et surveillance de l'instruction publique.

Le citoyen Bigot-de-Préameneu, conseiller d'état, est appelé à la présidence de la section de législation, en remplacement du citoyen Boulay.

Le citoyen Regnaut (de Saint-Jean-d'Angely), conseiller d'état, est appelé à la présidence de la section de l'intérieur, en remplacement du citoyen Rœderer.

Le citoyen Lacuée, conseiller d'état, est appelé à la présidence de la section de la guerre, en remplacement du général Brune, nommé ambassadeur à Constantinople.

Les citoyens Treilhard, président du tribunal d'appel de Paris; Collin, directeur-général des douanes; Lhaumont, préfet du Bas-Rhin; Pelet, préfet du département de la Lozère; Dauchy, préfet du département de l'Aisne, sont nommés conseillers d'état.

Digitized by Google

TABLE

Du premier trimestre de la troisième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME NEUVIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE sur la Melpomène des Français. *page* 3
La Forêt. 6
Description d'une Tempête (Enéide, liv. I.er). 49
Nuit d'automne. 52
Cantique des Juifs (Isaïe, chap. 14). 97
Hymne à l'Amour. 145
Conte. 147
Imitation d'Horace (liv. I.er, ode 5). 193
Epître à Bonaparte. 241
Imitation de Pope (Essai sur l'Homme). 289
Epigramme. 292
Les Conseils de l'Amitié (couplets). 337
Fragment traduit d'une épître de *Lavater*. 385
Epigramme. 386
Le bon Conseil. *id.*
Une petite Maîtresse et son Cordonnier. *id.*
Imitation d'Horace (liv. I.er, ode 30). 433
De Rivo (Imitation de l'abbé Delille). 434
Imitation de Pope (Epître d'Héloïse à Abailard.) 481
Le Papillon et la Rose. 529
Imitation de Pignotti. 577

SPECTACLES.

Théâtre français.

L'Abbé de l'Epée. 128
Le galant Coureur (de *Legrand*). 178
Oreste (de *Voltaire*). 225
Coup-d'œil général. 269

Digitized by Google

Esope à la Cour (de *Boursaut*). 313
Début de mademoiselle Duchesnois. 316
Débuts de madame Xavier. 508 et 556

Théâtre de la République et des Arts.

Deuxième Début du citoyen Roland. 77
Tamerlan. 606

Opéra Comique (rue Feydeau).

La fausse Duègne. 80
Le faux Porteur d'eau. 181
Rentrée de madame Scio. 229
Le Trésor supposé. 317

Opéra-Buffa (Théâtre-Favart).

L'Inganno - felice (l'heureuse Tromperie). 29

Théâtre de Louvois.

Helvétius. 25 et 82
Les Bourgeoises à la Mode (de *Dancourt*). 132
Le Voyage interrompu. 272
Le Protecteur à la Mode. 369
Le Portrait de Michel Cervantes. 557

Théâtre du Vaudeville.

Le Méléagre champenois. 84
La Ressource des Talents. 182
L'Un pour l'Autre. 230
Les Epoux dotés. 272
Le Procès ou la Bibliothéque de Patru. 607

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Jeanne d'Arc, tragédie traduite de *Schiller*. 10
Le Minstrel, poème de *Beattie*. 109
Le Rétablissement du Culte, poème. 133
Traduction en vers latins du poème de la Religion. 149
Œuvres de *Gilbert*. 196
Les Egarements du Nigrophilisme. 216
Théâtre d'Alfieri (traduction). 249
Ode sur la mort de Dolomieu. 265

Digitized by Google

Vers sur le Retour de la Paix. 310
Voyages de Mackensie. 340 et 533
Lettres sur la Campagne du général Macdonald dans les Grisons. 360
Voyages d'Anténor. 388
Boileau jugé par ses amis et par ses ennemis. 437
Dernières Vues de Politique et de Finances (par M. *Necker*). 455
Le Captif de Valence. 485
Arithmétique universelle de *Newton*. 501
Résurrection d'Atala. 504
Lettres de L. B. Lauraguais. 549
Le Génie du Christianisme (deuxième extrait). 579

VARIÉTÉS.

3.e lettre d'un Français sur l'Angleterre. 19
4.e lettre (sur les Théâtres). 69
5.e lettre (sur les Théâtres). 119
6.e lettre (sur les Elections). 373
7.e lettre (sur l'Egalité). 403
8.e lettre (sur la Civilisation). 490
Sur la Révolution républicaine en Grèce. 56
Sur Rivarol. 158
Sur l'Essai de l'Homme, de *Pope*. 295

POLITIQUE.

Vues et Réflexions générales.

Sur quelques jugements politiques et quelques traits du tableau de l'Europe. 185
Sur l'abondance des Billets qui circulent en Angleterre. 233 et 275
Aperçus politiques. 280 et 417
Sur le Commerce de la mer Noire. 424
Sur la Déclaration présentée à la Diète de Ratisbonne. 477

EXTÉRIEUR.

Rapports, Déclarations et Traités de Paix.

Rapport sur le plan d'indemnisation des Puissances germaniques. 463

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

Déclaration présentée à ce sujet, par la France, à la diète de Ratisbonne. 467
Rescript aulique parvenu au subdélégué électoral de Bohême. 561
Rapport sur la Régence d'Alger. 566
Rapport sur la Turquie. 572
Traité de Paix avec la Turquie. 574
Traité avec la maison d'Orange. 522
Lettre de Bonaparte au Sénat ligurien. 521

NOUVELLES.

Egypte (ce qui s'y est passé après le départ des Français d'Alexandrie). 89
Constantinople. 511
Pétersbourg. 143, 423
Londres. 422, 414, 515
Vienne. 95, 423, 512
Konisberg. 420
Brunswick. 33
Hambourg. 139
La Haye. 522
Ratisbonne. 512 et 610
Sardaigne. 422
Suisse. id.
Berne. 518
Bâle. 520
Mort de l'Electeur de Mayence. 420
Mort du prince Henri. 421

INTÉRIEUR.

Loi sur l'Instruction publique. 41
Sénatus-Consulte qui proclame Bonaparte premier consul à vie. 322
Sénatus-Consulte organique de la Constitution. 325
Actes du Gouvernement. 524
Paris. 321, 324, 427, 430, 513 et 620
Lettre du Ministre de la police aux Préfets, sur les Lois organiques de la Constitution. 427

SOCIÉTÉ DE COMMERCE
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google